


600052599-

GUERRES

DES FRANÇAIS

EN ITALIE

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Ce, rue Jacob, 56.

GUERRES

DES FRANÇAIS

EN ITALIE

Depuis 1794 jusqu'à 1814

AVEC 26 CARTES ET PLANS

DES PRINCIPALES BATAILLES

TOME SECOND

1799-1814

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET C[ie]

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56.

1859



VICTOIRES

ET

CONQUÊTES DES FRANÇAIS
EN ITALIE

DEPUIS 1793.

ANNÉE 1799. — AN VIII.

Événements militaires dans le royaume de Naples. Capitulations du fort Saint-Elme, de Capoue, de Gaëte, etc. Évacuation de Rome par les Français, etc. — On doit se rappeler qu'en donnant les détails de l'évacuation du royaume de Naples et de l'État ecclésiastique, nous avons dit que des garnisons françaises avaient été laissées par le général Macdonald à Gaëte, dans les forts de Naples et dans la capitale du monde chrétien : nous allons faire connaître maintenant le sort de ces garnisons abandonnées ainsi dans l'intérieur de l'Italie aux entreprises des habitants insurgés et des troupes alliées.

L'armée française avait à peine évacué le royaume de Naples, que l'insurrection, déjà commencée dans ce malheureux pays, éclata de toutes parts de la manière la plus effrayante. On a vu quelles difficultés éprouva une des divisions de Macdonald dans son mouvement rétrograde. Les efforts des insurgés se tournèrent bientôt contre le gouvernement républicain établi à Naples, et contre les faibles garnisons françaises laissées dans le pays à l'effet de contenir les habitants et de favoriser les tentatives du Directoire parthénopéen pour le maintien du nouvel ordre de choses. Tous ceux des Napolitains qui tenaient au parti royal, ou que le zèle des nobles, des prêtres et des moines avait ramenés dans les anciennes voies, se rallièrent alors, s'organisèrent en bandes armées, et se livrèrent avec plus d'espoir à tous les excès qui signalent les guerres civiles. La pro-

vince de Calabre fut, de toutes les parties du territoire des Deux-Siciles, celle où les ennemis du système républicain se montrèrent les plus nombreux. Championnet et Macdonald, son successeur, n'avaient pu réussir à dompter entièrement les Calabrois. Au temps même de la présence des troupes françaises sur son territoire, cette portion farouche et à demi sauvage du peuple napolitain avait conservé les formes du gouvernement monarchique, et, dans l'impossibilité où le roi Ferdinand, retiré à Palerme, se trouvait de rien entreprendre contre ses États de terre ferme, c'est dans la Calabre que ses agents et surtout les Anglais avaient tenté de former un noyau de résistance; c'est de cette province que devait partir la bande la plus dévouée et la mieux organisée pour relever le trône et l'autel, et détruire jusque dans ses derniers fondements le gouvernement mal affermi que les Français avaient voulu donner aux Napolitains.

Toutefois, malgré les efforts de la cour de Palerme et le zèle de ses agents, le parti royal avait été longtemps à prendre une force régulière et réelle. On ne vit d'abord sous les étendards de la monarchie que ces hommes sans morale et sans patrie, qui, n'ayant rien à perdre, ont tout à gagner dans les bouleversements politiques; qui, passant successivement d'un parti à un autre, ne s'arrêtent qu'à celui qui leur offre momentanément les plus grands avantages et les garanties du pillage. A cette lie de la population on ne rougit point d'adjoindre 600 malfaiteurs, ramassés dans les bagnes et dans les prisons de Messine et de Palerme. A la tête de ces bandits se trouvait un moine apostat qui se faisait appeler *Fra Diavolo* (le diable moine). Dans tout autre pays que celui de Naples, de semblables soutiens eussent été plus propres à perdre la cause royale qu'à la restaurer; mais en Calabre, dans une contrée encore si éloignée de la civilisation, dont les indigènes sont habitués à la pratique et au spectacle de tous les excès, Fra Diavolo et les brigands sous ses ordres passèrent bientôt pour des héros, et les Napolitains ne se crurent point déshonorés en portant les armes à côté d'eux.

D'un autre côté, les croisières anglaises avaient formé une espèce d'établissement dans la petite île de Procida, à douze milles de Naples, et protégeaient de tous leurs moyens ces premiers efforts des royalistes : nous avons fait voir de quelle ma-

nière ils avaient déjà secondé quelques-unes des insurrections contre les troupes françaises pendant le séjour de l'armée; cependant, depuis le départ de celle-ci, le feu de la révolte avait paru se ralentir dans quelques-unes des provinces. On eût dit que les habitants, satisfaits d'avoir vu partir leurs dominateurs étrangers, étaient devenus indifférents sur le mode de gouvernement; aussi les Anglais eurent-ils besoin d'avoir recours à toutes les intrigues de leur politique astucieuse pour contre-balancer l'influence des autorités républicaines.

Chargés d'entretenir une correspondance active entre les principaux chefs royalistes dans l'intérieur, ces fidèles alliés du roi de Naples dirigeaient les opérations, et fournissaient les insurgés d'armes et d'argent. Pour se rendre encore plus agréables à ces derniers, les Anglais traitaient ceux des partisans du système républicain qui tombaient entre leurs mains avec la dernière rigueur; une commission établie à Procida jugeait souvent à mort ces malheureuses victimes que le zèle britannique immolait ainsi à la vengeance royale. On va voir bientôt le vainqueur d'Aboukir, le héros de la Grande-Bretagne, lord Nelson lui-même, flétrir ses lauriers et entacher à jamais sa renommée en jouant un rôle qu'il aurait dû abandonner au chef des bandits calabrois, Fra Diavolo.

L'insurrection de la Calabre commençait à prendre quelque consistance, lorsqu'un des princes de l'Église romaine, le cardinal Ruffo, né sujet de Naples, quittant tout à coup le rochet pour la cuirasse, s'offrit à la cour de Palerme pour diriger les opérations des insurgés. Connu déjà par quelques aventures remarquables, Ruffo, élevé à Rome, avait passé par les différents degrés de la milice chrétienne. Nommé trésorier de la chambre apostolique, sa conduite scandaleuse avait presque fait repentir le vertueux Pie VI de la confiance dont il l'avait honoré. Cependant, au bout de quelque temps, il fut nommé cardinal, afin, dit-on, de l'enlever honorablement aux fonctions dont il abusait. Ruffo, mécontent du pape, et voulant s'ouvrir une carrière plus conforme à ses vues cupides et ambitieuses, vint à Naples, où le roi lui donna l'intendance de Caserte. Ayant suivi la cour à Palerme, lors de la conquête du royaume de Naples par Championnet, ce cardinal crut avoir trouvé l'occasion de

témoigner sa reconnaissance et son dévouement au roi des Deux-Siciles; et c'est alors qu'il sollicita l'honneur de débarquer en Calabre pour organiser d'une manière régulière l'insurrection de toutes les provinces de terre ferme.

Il aborda à Scylla, où il s'était ménagé quelques intelligences et où il se mit, en effet, à la tête de 300 Calabrois dont il forma sa garde particulière. S'avançant ensuite dans le pays, et tenant, comme Pierre l'Ermite, un crucifix dans une main et une épée dans l'autre, Ruffo appela tous les Napolitains à la vengeance des droits de l'autel et du trône; il promit à ses sectateurs le bonheur éternel pour l'autre vie, et dans celle-ci la jouissance des dépouilles de leurs ennemis; il assura un pardon général aux criminels, pourvu qu'ils se rangeassent sous les drapeaux de l'insurrection; il ordonna que tous les vrais catholiques, les amis du roi, portassent, en signe de ralliement, une croix blanche à leurs chapeaux, et fit abattre tous les arbres de la liberté qui furent remplacés par des croix. La Calabre ne tarda point à se lever tout entière; les habitants arborèrent la croix blanche et vinrent en foule se ranger sous les bannières du cardinal.

Fra Diavolo se présenta le premier avec sa troupe de galériens, augmentée d'un grand nombre d'autres malfaiteurs. Un sicaire, nommé Panzanera, convaincu de quatorze homicides, vint offrir ses services et fut honorablement accueilli par Ruffo, qui ne reçut pas avec moins de bienveillance l'ancien chef de sbirres Sciarpa : celui-ci, exilé en raison de ses excès, par le tribunal de Salerne, fut nommé par le cardinal grand-prévôt de l'armée royale.

Il convenait d'abord de s'attacher d'une manière sûre ce ramas de bandits, que l'amour seul du pillage et des excès entraînait dans le parti de l'insurrection; le cardinal leur présenta, en conséquence, le sac de Crotone, une des villes les plus riches de la Calabre. Vainement cette malheureuse cité offrit-elle d'ouvrir ses portes, vainement ses honnêtes habitants essayèrent-ils d'exciter la pitié du commandant en chef : Crotone fut abandonnée pendant deux jours entiers à la rapacité et à la barbarie des croisés napolitains. Après ce début, Ruffo conduisit sa bande à Catanzaro, résidence du gouverneur de Calabre, et où déjà le bruit du triste sort de Crotone était parvenu. La crainte d'é-

prouver un pareil traitement donna de l'énergie aux habitants : ils fermèrent les portes de la ville, et préparèrent tous les moyens de résistance dont ils pouvaient disposer. Le cardinal, désespérant de pouvoir réduire Catanzaro par la force, proposa une capitulation qui fut acceptée. La ville se soumit au roi, paya une contribution convenue, et fournit un contingent d'hommes à l'armée royale. Celle-ci se porta ensuite sur Cosenza, capitale de la Calabre citérieure.

Cependant la nouvelle des succès obtenus par Ruffo causa tant de satisfaction à la cour de Palerme, que le roi s'empressa de nommer le cardinal vicaire général de la couronne dans le royaume de Naples, et lui envoya comme lieutenants le prince Leporano et le chevalier Micheroux, avec un renfort composé d'un régiment de cavalerie et d'un corps de volontaires siciliens. D'autres secours furent encore promis pour l'avenir.

Les habitants de Cosenza, à l'approche de l'armée royale, s'étaient hâtés de suivre l'exemple de ceux de Catanzaro, en fermant leurs portes et armant leurs remparts; ils espéraient par là obtenir une composition avantageuse et se garantir du pillage. Mais Ruffo, informé que Cosenza n'avait pas les mêmes moyens de résistance que Catanzaro, déploya ses troupes devant la ville, et ordonna qu'elle fût prise de force. Les royalistes y pénétrèrent bientôt par différents points, culbutèrent tous ceux qui voulurent se défendre, et pillèrent toutes les propriétés publiques et particulières.

Ces excès, que le cardinal se voyait dans la nécessité de tolérer pour assouvir la cupidité de ces bandes indisciplinées, répandirent la terreur dans tout le royaume. Les villes et les bourgs s'empressèrent d'envoyer leur acte de soumission; et tous ceux des habitants qui désirèrent partager avec les bandes organisées le pillage des propriétés accoururent offrir leurs services au vicaire général. Celui-ci, pour entraîner les citoyens plus aisés et moins turbulents dans son parti, promit, dans une proclamation, l'exemption des impôts pendant dix ans à tous ceux qui auraient concouru activement au rétablissement du roi Ferdinand IV sur le trône de ses pères.

La Calabre et la Pouille étaient déjà rentrées sous la domination royale. Un abbé, nommé Pronio, chargé de soulever les

Abruzzes, parcourut cette province pour exciter les partisans de la royauté à piller et à saccager les propriétés de tous ceux des habitants qui ne se déclaraient point assez vite pour la bonne cause. Les troupes de Ruffo occupèrent le pont de Campestrino, passage important qui assurait la communication de la Calabre avec la Basilicate, et, conséquemment, la possession de cette dernière province. La ville de Muro fut prise et livrée au pillage, et celle d'Altamura, dans la terre de Bari, menacée du même sort.

Sur ces entrefaites, la cour de Palerme avait redoublé d'efforts pour envoyer des secours au cardinal. L'armée royale se composa bientôt d'autant de nations qu'Alaric ou Attila en avaient rassemblé sous leurs étendards : on y voyait, outre les Napolitains et les Siciliens, des Anglais, des Autrichiens, des Russes, des Romains, des Toscans, des Portugais, des Grecs, et jusqu'à des Turcs. Ces forces s'avancèrent vers Naples et le littoral de la Méditerranée : les unes, pour attaquer les Français qui occupaient encore quelques places fortes; les autres, et c'était le plus grand nombre, pour piller et ravager le pays, sans distinction d'amis et d'ennemis. Ce fut en vain que le chevalier Micheroux et le prince de Leporano essayèrent d'introduire quelque discipline dans cette armée, qui comptait déjà plus de 60,000 hommes. Il devint impossible de retenir par aucune digue ce torrent dévastateur.

Toutes les provinces du royaume ne tardèrent pas à être en proie aux horreurs d'une guerre terrible; l'anarchie devint complète, et la république parthénopéenne se trouva circonscrite dans les murs de la capitale. Les Napolitains qui avaient embrassé le parti des Français se retirèrent de toutes parts à Naples, dans l'espoir d'y trouver une protection contre les fureurs des royalistes. Réunis au peu de Français qui se trouvaient dans cette ville, ils formèrent une petite armée, qui aurait pu, avec un autre concours de circonstances, devenir redoutable à ses nombreux adversaires. Dirigé par le ministre de la guerre Mantoni, un détachement de ces Napolitains osa s'avancer contre les royalistes, et obtint d'abord quelques succès; mais bientôt entourés par un corps d'insurgés, qui avait à sa tête l'évêque de Capaccio, les républicains se virent contraints de se faire jour

à travers les rangs de l'ennemi pour rentrer dans Naples, après avoir abandonné leur artillerie et perdu un grand nombre des leurs. Le cardinal Ruffo s'avança rapidement avec le gros de ses troupes pour profiter de cet avantage; et, secondé par les vaisseaux anglais et turcs, il investit Naples, dont il commença de suite le siége.

Les patriotes napolitains et les Français renfermés dans Naples avaient la double tâche de se défendre au dehors contre l'armée du cardinal Ruffo, et au dedans contre les nombreux partisans de la royauté. Ils réussirent toutefois à maintenir pendant quelque temps la tranquillité dans la ville et à repousser quelques-unes des attaques des assiégeants. Le 17 juin, le vicaire général fit assaillir le château fortifié de Villiena; les assiégés s'y défendirent pendant toute la journée avec l'opiniâtreté qu'on peut supposer à des hommes réduits au désespoir; mais, vers le soir, une brèche permit aux royalistes de pénétrer dans le château. Le commandant napolitain, nommé Antonio Torcano, se traîna, malgré les blessures dont il était couvert, jusqu'au magasin à poudre, y mit le feu, et ensevelit ainsi sous les ruines les vainqueurs et les vaincus.

Le cardinal menaçait la ville de Naples sur trois points différents : les postes della Maddalena, di Forca et de Capo di Monte. Les assiégés éprouvèrent bientôt le fléau de la famine; car il avait été impossible d'approvisionner convenablement une cité aussi populeuse. Les forts avaient seuls des vivres pour quelque temps, et les républicains, ayant résolu de faire une sortie générale à l'effet de s'en procurer, l'effectuèrent le 19 juin, à midi. Les deux partis se battirent jusqu'à la nuit avec le dernier acharnement; mais, à huit heures du soir, 500 Russes étant venus renforcer les troupes irrégulières du cardinal, les républicains de Naples, écrasés par le nombre bien supérieur de leurs ennemis, furent forcés de se retirer en désordre dans les forts qui défendent l'entrée de la rade. Le résultat de cet engagement si malheureux pour les Napolitains fut l'entrée de l'armée royale dans la ville. Toutes les horreurs qui avaient signalé la marche de cette armée depuis la Calabre se renouvelèrent alors avec plus d'excès encore. Le pillage, le meurtre, le viol, furent exercés dans Naples pendant deux jours entiers; et les mal-

heureuses victimes qui échappèrent aux différents genres de supplices mis en usage par les vainqueurs furent promenées dans toutes les rues et battues de verges. La plume se refuse à retracer les détails de la conduite atroce des cannibales conduits par le cardinal Ruffo.

Il restait encore à soumettre les forts Saint-Elme, Castel-Nuovo, del Ovo, Castellamare : le vicaire général les fit attaquer par ses bandes et les troupes auxiliaires, aussi vigoureusement que ses moyens le lui permettaient. Le premier de ces forts avait seul une garnison française, commandée par le chef de bataillon Méjan[1]; les autres étaient gardés par les Napolitains. Les tentatives des troupes royales ayant échoué, le cardinal eut recours aux négociations; il proposa aux Français et aux Napolitains des conditions de capitulation trop avantageuses pour que ceux-ci hésitassent à les accepter.

Les Français devaient être transportés en France, à la seule condition de ne point servir contre les alliés jusqu'à ce qu'ils eussent été échangés; et les patriotes napolitains, auxquels on reconnaissait le droit de traiter avec les puissances coalisées, devaient sortir en armes des châteaux, avec la faculté de pouvoir se retirer en France sur des bâtiments neutres, en conservant ou aliénant librement leurs propriétés, ou de rester dans le royaume des Deux-Siciles. Le bénéfice de ces conditions devait s'étendre à la garnison de Pescara et à tous les Napolitains des deux sexes, soit qu'ils fussent libres ou incarcérés. Des otages livrés par le cardinal, et au choix du Directoire et du corps législatif parthénopéens, devaient garantir l'exécution de cette capitulation. Elle fut consentie : les Français et les Napolitains patriotes évacuèrent les forts et se retirèrent, les premiers, et un certain nombre des seconds, sur les bâtiments qui devaient les conduire en France; les autres, dans la ville de Naples.

[1] La conduite de cet officier lui valut, dans le temps, de graves inculpations de la part des patriotes napolitains, et même de la part des Anglais. Ces derniers ont accusé Méjan de leur avoir proposé la remise du fort Saint-Elme moyennant un somme considérable. Le silence du gouvernement français en cette occasion ne nous a permis d'entrer dans aucun détail sur la validité de ces récriminations.

D'après cette capitulation, le sort des patriotes parthénopéens semblait être assuré; mais la politique anglaise vint mettre obstacle à l'entière exécution des conditions stipulées. L'acte avait été approuvé et signé, au nom de Sa Majesté britannique, par le capitaine de vaisseau Foote, commandant *le Sea-Horse*. L'amiral Nelson, qui s'était hâté de quitter la Sicile pour venir jouir du triomphe des Napolitains royalistes, prétendit, à son arrivée dans la rade de Naples, que l'approbation donnée par le capitaine Foote était nulle, et, par une perfidie indigne d'un guerrier tel que lui, il refusa de souscrire aux conditions accordées, spécialement aux Napolitains, par le cardinal Ruffo[1]. Sous le prétexte de mettre les partisans du gouvernement républicain plus sûrement à l'abri de la vengeance des royalistes, Nelson ordonna à tous les individus, ayant joué un rôle ou accepté des emplois dans le nouvel ordre de choses, de se rendre au Château-Neuf (Castel-Nuovo) pour y donner leurs noms et leurs demeures. La plupart eurent l'imprudente confiance d'obéir à cette injonction de l'amiral, dont ils étaient loin de soupçonner les cruels projets; mais à peine eurent-ils mis le pied dans le fort, que Nelson les retint prisonniers, les jugea lui-même prévôtalement, et en fit pendre un grand nombre aux vergues de ses vaisseaux; d'autres furent exécutés sur les places publiques de la ville. Ceux de ces malheureux qu'une juste défiance empêcha de se rendre à l'invitation cauteleuse faite par le noble lord furent recherchés avec soin et partagèrent bientôt le sort commun. Exécuteur empressé des vengeances de la cour de Naples, l'amiral poussa le zèle si loin, qu'il envoya des bâtiments courir après ceux qui, sur la foi de la capitulation, s'étaient déjà embarqués et faisaient voile vers la France. Les transports eurent ordre de virer de bord et de rentrer dans la rade : les républicains parthénopéens furent alors enchaînés deux à deux sous les batteries du château de l'Œuf (Castel del Ovo), et mitraillés impitoyablement sans qu'il en échappât un seul.

[1] On verra plus tard un nouvel exemple de cet odieux machiavélisme, et l'amiral Keith s'empresser de marcher sur les traces du héros naguère son lieutenant.

Après ces épouvantables exécutions, bien propres à couvrir d'une honte éternelle les Anglais qui en furent les agents, la commission extraordinaire ou chambre ardente instituée par Nelson en vint à cet excès de délire de faire le procès à saint Janvier, sous le motif que ce patron du royaume avait paru approuver la révolution napolitaine en opérant le miracle de la liquéfaction de son sang. Le saint fut déclaré coupable, et, comme tel, déchu du titre honorable qu'il avait sur la terre; défense lui fut faite d'opérer de nouveaux miracles à l'avenir; son sang fut condamné à une coagulation éternelle, ses biens furent confisqués au profit du trésor royal, et enfin on lui donna pour successeur saint Autoine de Padoue, dont la fête se célébra le jour où les troupes royales entrèrent dans Naples sous la conduite de Ruffo.

La populace napolitaine vit, dans les horreurs légales dont on lui donnait ainsi le spectacle, une invitation de se livrer elle-même à tous les excès qu'elle n'est déjà que trop portée à commettre, et dont nous nous abstiendrons d'offrir le hideux tableau. Il nous suffira de dire que Naples fut à ce moment un théâtre d'abominations telles, que le roi de Naples lui-même, ayant horreur de ce spectacle, et craignant peut-être pour sa sûreté personnelle au milieu de la horde d'assassins qui l'entourait, s'empressa de retourner à Palerme, sous le prétexte d'y célébrer la fête de sainte Rosalie[1].

[1] Pour éviter le reproche d'exagération que l'on pourrait peut-être nous faire en lisant cette faible quoique affreuse esquisse, nous allons rapporter textuellement un passage d'un écrivain anglais dont les récits ne doivent pas être suspects :

« On pendait, dit M. Ritchie dans ses *Mémoires politiques et militaires*, on étouffait, ou l'on faisait dévorer par des chiens nombre de personnes qui étaient ou que l'on supposait avoir été du parti des Français. On mit à mort toutes celles qui composaient les familles des membres du gouvernement. Outre plusieurs négociants, quarante citoyens de Naples, jurisconsultes ou médecins, furent brûlés vifs. On pendit l'évêque de Capri. Le duc della Torre, son frère, la duchesse del Popolo, et plusieurs autres seigneurs furent traînés par les rues et jetés dans les flammes. Les princes Belmonte et della Rocca, les ducs d'Andria, de Cassano, de Tarento, les marquises de Capreglia, de Rosa, de Filamarino et de Littizia, les princes Stigliano, Marscio-Nuovo et Angri, les marquises de Battiloro et d'Auletta, le duc d'Aradia, le prince de Strongoli, furent massacrés, ainsi que toute leur famille;

Cependant le capitaine Trowbridge, commandant le vaisseau de ligne anglais *le Culloden*, s'étant mis à la tête d'un détachement de troupes de sa nation, auquel se joignirent des Napolitains, des Portugais, des Russes et des Suisses, partit de Naples le 20 juillet, et se dirigea sur Capoue pour en faire le siége. Cette ville était défendue par une garnison dont les Français faisaient la moindre partie; aussi ne purent-ils point opposer aux efforts de leurs ennemis toute la résistance désirable. Contrarié par les troupes nationales qui occupaient les forts, instruit des désastres éprouvés par l'armée française en Italie, et ne pouvant par conséquent conserver l'espoir d'être secouru, le commandant capitula aux mêmes conditions qui avaient été accordées à la garnison du fort Saint-Elme. Deux jours après (31 juillet), Gaëte, également assiégée par les troupes royales et auxiliaires, obtint une capitulation plus avantageuse que les précédentes. Les 1,500 Français qui en formaient la garnison furent sur-le-champ reconduits en France; les autres postes occupés par les Français furent évacués à des conditions plus ou moins favorables. La ville de Pescara exigea seule un siége de deux mois. Entourés par des troupes napolitaines et craignant d'éprouver le même sort que les autres villes du royaume prises par les bandes de Ruffo, les habitants, secondés par quelques Français, se défendirent jusqu'à la dernière extrémité. La famine seule put les forcer à entrer en accommodement. Ils obtinrent l'exécution de l'article de la capitulation des forts de Naples qui les concernait, c'est-à-dire l'oubli entier du passé et la permission à ceux d'entre eux qui

on pilla leurs maisons, puis on y mit le feu. En un seul jour, des jeunes gens des meilleures familles de Naples et quelques moines du monte Olivetto, qui tous, au nombre de quatre-vingt-cinq, s'étaient réfugiés dans le couvent de San-Pietro, subirent le même sort.

« Parmi ceux qui avaient été *condamnés par l'amiral Nelson lui-même*, on remarquait Giacinto Dragonelli, auteur d'un *Traité des vertus et des récompenses*, faisant suite à celui de Beccaria sur *les délits et les peines*, Nicolo Grimnotti et Onofrio Colace, tous trois distingués par leurs vertus, leurs connaissances et leur caractère; cependant, par une faveur singulière, les deux premiers ne furent condamnés par Nelson qu'au bannissement. Le dernier périt sur l'échafaud avec le prince Caracciolo, également jugé et condamné par l'amiral anglais.

le voudraient de se retirer en France ou de rester dans le pays.

Ferdinand IV n'était rentré dans la capitale de ses États que lorsque la tranquillité lui avait paru être suffisamment rétablie. C'est par ses ordres et sous son autorité que les places dont nous venons de parler avaient été assiégées et les capitulations consenties. Remis en possession de son royaume, il pensa à s'acquitter des services que lui avait rendus la coalition, en coopérant lui-même aux opérations des alliés en Italie. L'armée napolitaine, réorganisée, reçut en conséquence l'ordre de s'avancer sur l'État romain, où les Autrichiens, sous les ordres du général Fröhlich, avaient déjà pénétré. L'entrée des troupes napolitaines sur le territoire de l'Église fut précédée d'une proclamation, par laquelle le roi Ferdinand annonçait aux Romains que son armée marchait pour leur rendre leur souverain légitime, pour mettre fin à leur oppression, et rétablir le trône pontifical sur les ruines de l'anarchie. « Romains, disait le monarque sicilien, quelle satisfaction n'éprouverez-vous pas en cet heureux instant ! Ceux qui s'avancent vers vous sont les adorateurs de la croix, de ce signe sacré que la victoire attend, et à l'aspect duquel les ennemis de Dieu, du trône et de l'humanité sont confondus et dispersés. A l'apparition de cet étendard triomphant, porté par mes soldats, tous les hommes placeront une croix au côté droit de leur chapeau, et toutes les femmes en attacheront une à leur poitrine du même côté, et à gauche ils porteront tous la cocarde napolitaine. Empressez-vous, Romains, d'arracher cet arbre infâme qui souille encore, à votre honte, votre territoire. Au lieu de ce funeste emblème de l'irréligion, de la dissolution et des vices les plus abominables, plantez l'étendard de la croix, qui accompagne toujours la vertu. Recevez mes braves soldats parmi vous; c'est un devoir que la religion vous impose. Ils viennent défendre votre honneur, vos familles, votre existence même. »

Nous avons dit, dans le quatrième volume, que, lorsque le général Berthier avait occupé Rome et établi un gouvernement républicain dans les États du pape, des consuls et un sénat, faible imitation de celui sous l'influence duquel les Romains s'étaient placés au premier rang des peuples du monde, avaient remplacé le vicaire de Jésus-Christ. Mais comme la nouvelle

république avait besoin, pour se maintenir, d'autres forces que les siennes, le Directoire français y avait laissé un corps de troupes, qui devait, avec les légions levées dans le pays, concourir à l'affermissement du nouvel ordre de choses. Huit départements formaient la république romaine. Les généraux Garnier et Monnier commandaient les troupes françaises, ainsi que les légions, dont tous les officiers avaient d'ailleurs été choisis parmi les Romains.

Tant que les armes françaises prospérèrent en Italie, la république romaine jouit d'une certaine tranquillité. Le gouvernement consulaire avait pris de l'aplomb, et les nouveaux citoyens ne se montraient point indignes du bienfait de la liberté; et, quoique, au lieu de chercher à gagner l'affection de tous les Romains en se montrant généreux à leur égard, le Directoire français parût vouloir traiter la nouvelle république en province tributaire, cependant le peuple romain fut, de tous les alliés de la république-mère, celui qui se montra le plus longtemps fidèle et dévoué. Quand Schérer fut obligé d'évacuer la Cisalpine, et que les Autrichiens se répandirent dans les départements romains, voisins du gros de leur armée, plusieurs villes refusèrent de les recevoir, et se réunirent aux Français pour se défendre. Le gouvernement consulaire employa tous les moyens qui étaient en son pouvoir à l'effet de résister à l'invasion dont la république était menacée. Un grand nombre de citoyens s'armèrent, et le général Garnier, qui commandait à Rome, se mit à la tête d'une petite armée dont le dévouement aurait pu produire des résultats utiles s'il eût été soutenu.

Mais si les Français conservaient des partisans fidèles chez les Romains, l'ancien gouvernement papal en avait de bien plus nombreux. Parmi les premiers se trouvaient les hommes instruits, qui avaient espéré pouvoir rendre à la république une partie de son ancien éclat ; parmi les seconds on comptait cette tourbe de prêtres et de moines qu'alimentait le gouvernement papal, un certain nombre de nobles qui regrettaient sans doute qu'en restaurant la république on eût oublié le patriciat, enfin la masse ignorante du peuple, s'estimant heureuse de reprendre les chaînes de la superstition et du fanatisme.

Encouragés par les alliés, les chefs du parti papal travaillèrent activement à faire soulever ceux des départements romains où le transfuge Lahoz n'avait point encore exercé ses menées et ses intrigues : on se rappelle que ce général cisalpin avait été suspendu par le général Montrichard, comme suspect d'entretenir des intelligences avec les ennemis des Français. Se voyant découvert, Lahoz jeta le masque ; et, prenant ouvertement parti pour les Autrichiens, dont il était déjà l'agent secret, il s'occupa du soin d'organiser l'insurrection des trois départements du Tronto, du Musone et du Metauro. N'étant plus retenus par la crainte que leur avait inspirée jusqu'alors le voisinage de l'armée française, et se voyant au contraire soutenus par les alliés, les prêtres, les moines, quelques nobles et la troupe de fanatiques qu'ils avaient séduits s'empressèrent de secouer le joug républicain : le feu de l'insurrection s'alluma sur tous les points. Un rassemblement considérable s'organisa d'abord à Fossombrone, près de Pesaro ; les routes furent infestées de bandes de fanatiques et de voleurs commandés par des moines et d'anciens sbirres : Arezzo, Viterbe, Civita-Vecchia étaient autant de quartiers généraux, ou plutôt de repaires de ces bandes, qui étendaient leurs ravages jusque dans la Campagne de Rome; l'intérieur de cette dernière ville renfermait aussi un très-grand nombre d'individus qui n'attendaient que l'approche des troupes alliées pour se jeter sur les Français et les Romains républicains. La vigueur des mesures prises par le gouvernement consulaire et le général Garnier avait cependant maintenu jusqu'alors la tranquillité. Rome, au milieu de la fermentation générale qui régnait autour d'elle, présentait un aspect rassurant : la justice s'y rendait avec fermeté; les spectacles, aussi fréquentés qu'au temps de la plus grande puissance des Français, n'avaient encore été témoins d'aucun trouble et d'aucune rixe. Beaucoup de nobles romains montraient un bon esprit et de l'attachement pour un gouvernement dont la durée leur semblait cependant plus que douteuse. On remarquait à leur tête le prince Borghèse, ses deux fils et les deux princes de Santa-Croce.

Telle était la situation de la république romaine lorsqu'elle fut envahie par le corps autrichien du général Frœlich d'un

côté, et par l'armée napolitaine de l'autre. Cette dernière était bien plus à craindre par les excès des brigands qu'elle renfermait dans son sein que par la science de ses généraux et la valeur de ses soldats. Frœlich commença ses opérations par occuper Civita-Castellana, d'où il s'avança ensuite sur Rome. Dans le même temps, un Suisse, nommé Burchard, qui commandait l'armée du roi de Naples, se dirigeait vers le même but par la rive gauche du Tibre. Cette double invasion n'intimida point le général Garnier et les patriotes romains. Au lieu d'attendre l'ennemi dans la ville, ils sortirent de ses murs; et, malgré l'infériorité de leurs forces, ils osèrent se porter au-devant des Napolitains. Les Français, commandés par Garnier, et les troupes nationales, dirigées par les princes Borghèse, Santa-Croce, Marescotti et Bonelli, rencontrèrent l'armée de Burchard auprès de Monte-Rotondo. Le général des Napolitains avait ramassé sur la route une foule d'insurgés romains, et ses forces étaient plus que décuples de celles de Garnier; mais celui-ci avait l'avantage de commander à des troupes diciplinées et qui avaient l'habitude des combats, tandis que la plupart des soldats de Burchard ne connaissaient que le pillage et les assassinats. L'engagement qui eut lieu le 21 septembre dura, depuis le matin jusqu'au soir, et les troupes de Garnier durent faire les plus grands efforts pour vaincre la nuée d'ennemis qui leur était opposée. Enfin, à la nuit, les Napolitains, entamés sur plusieurs points, se retirèrent en désordre en remontant la rive gauche du Tibre, et abandonnèrent le champ de bataille, couvert de leurs morts et de leurs blessés. La perte des républicains, quoique peu considérable en comparaison de celle de leurs ennemis, était plus difficile à réparer. Les princes Marescotti, Bonelli et l'un des Santa-Croce furent grièvement blessés dans cette action.

Le lendemain, 22 septembre, la faible armée du général Garnier, quoique harassée des fatigues de la veille, se porta sur le corps autrichien commandé par Frœlich, qui menaçait Cornetto et Civita-Vecchia. Après un combat meurtrier où les deux partis montrèrent une égale valeur, la victoire se décida encore en faveur des Franco-Romains, et le général Frœlich fut obligé de se retirer à quelques lieues du champ de ba-

taille. Mais ce dernier avantage avait coûté si cher aux vainqueurs, que Garnier ne put se dissimuler la presque impossibilité de résister à un troisième effort de ses ennemis. Deux partis s'offraient à ce général pour échapper aux dangers de sa position : le premier, en faisant une trouée pour se réunir au général Monnier, qui défendait le littoral de l'Adriatique; le second, en traitant avec ses ennemis, à l'effet d'obtenir une capitulation avantageuse. La réunion avec le général Monnier convenait mieux au caractère français de Garnier; mais, en s'ouvrant un passage à travers les forces nombreuses qui l'entouraient, il abandonnait au sort le plus déplorable tous les Romains qui avaient pris plus ou moins de part à la révolution.

Cette considération décida le généreux chef des Franco-Romains : il fit proposer au général Burchard et au commodore Trowbridge, qui commandait les forces anglaises réunies aux Napolitains, une capitulation en vertu de laquelle les troupes françaises qui occupaient Rome et ses environs, ainsi que les troupes polonaises et italiennes qui servaient sous ses ordres, auraient la faculté de retourner en France sans être échangées. Garnier stipulait également que les Romains qui en auraient le désir pourraient s'embarquer avec les Français et leurs alliés, et emporter tout ce qu'ils possédaient.

Cette capitulation, qui fut consentie et signée le 25 septembre par le général Burchard et le commodore Trowbridge, fut dénoncée le même jour au général Frœlich, auquel Garnier proposa une ligne de démarcation; mais l'Autrichien, piqué de ce que le général français ne s'était point adressé à lui, refusa de consentir à l'exécution de la capitulation. Après d'inutiles négociations pour lever cet obstacle, Garnier, indigné d'une obstination aussi intempestive, résolut d'obtenir, les armes à la main, ce qu'il avait proposé à l'amiable. Le 28, les Franco-Romains eurent un second engagement avec les Autrichiens entre Corneto et Civita-Vecchia, et les maltraitèrent assez pour que Frœlich se trouvât trop heureux à son tour d'accéder à la capitulation.

L'armée napolitaine entra dans Rome le 30 septembre; et, le même jour, les troupes françaises, italiennes, polonaises, et les patriotes romains qui voulurent les suivre, s'embarquèrent

pour la France. Le général Frœlich n'entra point dans Rome, et fut se joindre, ainsi que nous le dirons plus tard, aux troupes alliées qui avaient déjà investi le général Monnier dans Ancône. Le premier acte que les Napolitains exercèrent dans Rome fut de brûler solennellement le grand arbre de la liberté planté en face du Vatican. Ils le remplacèrent par une croix, qu'ils dressèrent avec tout le pompeux appareil des cérémonies catholiques.

D'après la capitulation accordée par l'Anglais Trowbridge et le Suisse Burchard, un grand nombre de patriotes romains, même de ceux qui avaient rempli des emplois publics, étaient restés dans Rome, n'imaginant pas qu'on oserait violer une capitulation qui garantissait leur vie et leurs propriétés; mais les mêmes hommes qui avaient commis à Naples les atrocités que nous avons rapportées pouvaient-ils se montrer plus scrupuleux dans une ville étrangère? A peine les Français furent-ils embarqués, que les Napolitains se répandirent comme des furieux dans Rome et renouvelèrent les excès qui avaient signalé leur entrée dans Naples. Le sang ruissela de toutes parts, repandu au nom d'un culte qui ordonne à tous les hommes de se traiter en frères. Des potences furent élevées sur toutes les places et dans les principales rues de la capitale du monde chrétien. Les consuls Zuccalcone et Malter furent arrachés de leurs foyers domestiques, promenés sur des ânes par toute la ville, et massacrés par cette même populace romaine qui, naguère encore, se courbait devant leurs faisceaux au palais Quirinal et montrait l'enthousiasme le plus exagéré pour la république.

Suite des événements militaires en Italie; bataille de Genola ou Fossano; défense de l'État génois par le général Gouvion-Saint-Cyr, etc.; fin de la campagne. — Le général Mélas avait succédé au maréchal Souwarof dans la direction des opérations militaires des coalisés en Italie. Nous avons dit que, par suite des mesures concertées entre les cabinets alliés, il était réservé aux troupes autrichiennes d'achever seules la conquête de ce pays, et d'en expulser entièrement les Français en les rejetant sur la rive droite du Var. Aussi, tandis qu'en affaiblissant ses forces en Suisse, l'Autriche abandonnait presque exclusivement aux troupes russes les chances de la guerre dans cette partie,

elle avait fait de grands efforts pour augmenter l'armée qui devait agir en Italie sous les ordres du général en chef Mélas. Les levées organisées dans les États héréditaires et dans celui de Venise furent dirigées successivement, et avec beaucoup d'activité, sur les points où se trouvaient les deux généraux Mélas et Kray : ce dernier, depuis l'affaire de Fossano et Savigliano, commandait un corps séparé.

Mélas s'était approché de Coni pour en former l'investissement en cherchant à se rendre maître des hautes vallées que les Français occupaient encore, et Kray s'était porté avec un fort détachement dans la vallée d'Aoste pour contraindre ces derniers à repasser le mont Jouves. Deux divisions, sous les ordres des généraux Frœlich et Ott, assiégeaient Ancône et achevaient l'occupation de l'État ecclésiastique; le général Klenau continuait à resserrer Gênes du côté de la rivière du Levant, et poussait ses avant-postes jusqu'à Rapallo. Toutes ces forces, réunies sous le commandement du général Mélas, formaient une armée de plus de 60,000 hommes, auxquels les Français ne pouvaient pas alors opposer plus de trente et quelques mille combattants.

Le général autrichien avait reçu, entre autres instructions, l'ordre de presser la reddition de Coni, afin d'ôter aux républicains cette clef du Piémont, bien importante pour eux, surtout en leur supposant le dessein de reprendre l'offensive à l'ouverture de la campagne prochaine. Mais si les Autrichiens avaient hâte de s'emparer de cette place, leurs adversaires n'étaient pas moins jaloux de sa conservation, qui leur permettait d'étendre et d'affermir la base de leur défensive dans l'État de Gênes. Afin donc de protéger Coni, et d'être également en mesure de repousser les attaques que l'ennemi pourrait tenter sur sa gauche, le général en chef Championnet avait porté son quartier général de Cornigliano à Finale. Mélas avait alors le sien à la Trinità, à une lieue et demie de Fossano, entre la Stura et le Tanaro, et à cinq lieues environ de Coni. Il avait poussé ses avant-postes par sa droite jusqu'à Busca au débouché de la vallée de la Maira, et commencé l'investissement de Coni par sa gauche, en pénétrant dans le val de Pesio et s'emparant des postes de Villa-Nuova et de la Chiusa. Les premiers jours du mois d'octobre furent signalés par des attaques très-vives de

part et d'autre contre les postes qui entourent Coni. Celui de Santa-Margarita, près de Morizzo, fut pris et repris plusieurs fois avec un acharnement égal. Le 14 octobre, les Autrichiens voulurent tenter une nouvelle attaque sur ce point, resté au pouvoir des Français et défendu par le général Victor; mais ils furent repoussés avec une perte considérable, et cet avantage permit aux Français d'inquiéter le flanc droit de leurs adversaires du côté de Savigliano.

Pendant que ceci se passait à la gauche de l'armée française, le général Klenau menaçait fortement l'État de Gênes par sa droite. Le général Gouvion-Saint-Cyr, qui commandait dans cette partie, avait la tâche difficile de garder les places qui restaient encore à la république ligurienne dans la rivière du Levant, de défendre la chaîne des Apennins depuis les sources de la Trebia jusqu'à celles de la Bormida, d'attirer sur lui une partie des forces de l'ennemi, pour retarder les progrès de celui-ci; enfin de contenir la nombreuse population de Gênes, disposée, comme on l'a vu, à s'insurger contre la république. Saint-Cyr s'acquitta glorieusement de la mission qui lui était confiée, et prépara par ses bonnes dispositions cette longue et célèbre défense de Gênes, qui suffirait seule à la renommée de Masséna, si ce dernier général n'eût point acquis tant d'autres titres à l'estime de la postérité.

On a blâmé toutefois, et nous partageons cette opinion, la détermination prise par le gouvernement de défendre la Ligurie jusqu'à la dernière extrémité. Championnet et Saint-Cyr furent les premiers à regarder ce parti comme contraire aux règles de la prudence : ils pensaient avec raison qu'au lieu d'achever la ruine de l'armée française dans un pays déjà épuisé, il eût été bien plus avantageux de la retirer tout entière en deçà des Alpes, de l'établir dans des quartiers d'hiver en gardant les débouchés que les neiges allaient bientôt obstruer, et de la faire rentrer ensuite dans le Piémont, avant que les Autrichiens, forcés par les mêmes causes d'étendre leurs quartiers dans la Lombardie, eussent été en mesure de s'y opposer. Mais ces observations furent dédaignées par un gouvernement qui marchait à sa ruine et qui fermait l'oreille aux avis des hommes sages et vraiment amis de leur pays.

Les troupes aux ordres directs du général Saint-Cyr étaient distribuées de la manière suivante :

La division polonaise du général Dombrowski occupait Campofreddo ; celle du général Watrin gardait la Bocchetta ; le général Laboissière était posté avec la sienne en avant de la Bocchetta sur le revers des montagnes entre Voltaggio et Novi ; le général Miollis se trouvait avec quelques bataillons vers Nervi ; le général Saint-Cyr était à Gênes avec la réserve de ce corps d'armée.

Les généraux Watrin et Laboissière avaient devant eux la division autrichienne du général Karackzay, qui tenait la position de Pozzolo-Formigaro avec un corps d'environ 10,000 hommes. Ce dernier se préparait à marcher sur la Bocchetta pour favoriser l'attaque que le général Klenau méditait sur le même point par la rivière du Levant. L'effectif des deux divisions françaises était tout au plus de 8 à 9,000 hommes, dont 200 de cavalerie. La disproportion était bien plus remarquable entre les troupes de Klenau et celles de Miollis. Celui-ci ne réunissait pas plus de 3,000 hommes sous ses ordres, tandis que son adversaire en avait 7,000.

Saint-Cyr, ne doutant plus de l'intention qu'avait l'ennemi de forcer le passage de la Bocchetta, et de rejeter toute la droite de l'armée française dans Gênes, où la croisière anglaise ne laissait parvenir aucun secours en vivres et autres approvisionnements, résolut d'attaquer les Autrichiens avant leur réunion vers la Bocchetta, afin de rendre impraticable le mouvement combiné que les généraux Klenau et Karackzay se proposaient d'opérer. Klenau s'étant déjà avancé en deçà de la montagne de Cento Croci par la rivière du Levant, Saint-Cyr crut convenable de marcher à lui le premier, et fit ses dispositions de manière à envelopper les Autrichiens dans Rapallo et à leur couper la retraite vers la Toscane.

En conséquence, le général Watrin reçut l'ordre de se mettre en mouvement le 14 octobre, avec sa brigade de droite, pour tourner les montagnes en se dirigeant sur Bracco par San-Pietro di Vara, et gagner les derrières de la position de Rapallo, tandis que les Polonais, forts d'à peu près 2,000 hommes, ainsi que la réserve, dont le nombre était égal, s'embarque-

raient sur la flottille que les Français avaient dans le port de Gênes, et iraient, en prolongeant la côte du Levant et doublant la pointe de Sestri, débarquer dans le petit port de Moneglia près de Bracco. Le général Miollis devait attaquer le général Klenau de front; pendant cette première attaque, les généraux Watrin et Dombrowski, réunis à Bracco et soutenus par la réserve, avaient ordre de se jeter avec impétuosité sur les derrières de l'ennemi, pour précipiter sa défaite et lui enlever tous les moyens de se retirer.

Cette attaque, dont le plan était parfaitement conçu, eut malheureusement l'issue de presque toutes les entreprises de ce genre, dont le succès dépend d'un ensemble de mouvements très-difficile à obtenir. Le général Watrin, retardé dans sa marche par le passage des torrents et les autres difficultés des communications, ne put déboucher sur Bracco que quelques heures après l'attaque du général Miollis. Le général Klenau, averti par l'apparition de la flottille française sur la côte qu'il allait avoir à repousser une double attaque combinée, masqua son front par un rideau de postes, et se hâta d'effectuer sa retraite : il fut cependant atteint par le général Watrin à Bracco; son arrière-garde, forte de 1,200 hommes, entièrement coupée du gros des troupes, fut obligée de mettre bas les armes.

Quoique son entreprise n'eût pas obtenu tout le succès qu'il en attendait, Saint-Cyr avait cependant réussi à forcer le général Klenau d'abandonner la position de Rapallo; et, pour mettre à profit cet avantage, il résolut d'attaquer le général Karackzay avant que le général Mélas lui eût fait parvenir des renforts. Le 15 octobre, c'est-à-dire le lendemain même de l'affaire de Rapallo, le général Dombrowski, suivi de la réserve, eut ordre de se porter vers Novi, afin de se joindre aux troupes du général Laboissière; le général Watrin dut rallier ses deux brigades pour se porter à marches forcées sur le même point; mais la première, déjà fatiguée du mouvement de la veille, ne put avancer plus loin que Gavi, où elle se reposa; et la seconde, qui suivait la rive gauche du Lemme, torrent qui se jette dans l'Orba, se trouva entièrement séparée de la première par la crue subite des eaux, et ne put arriver au point où le général Saint-Cyr l'attendait. Ce retard ayant fait remettre l'attaque

au lendemain, le général ennemi en profita pour évacuer la position de Pozzolo-Formigaro, en se retirant par la route d'Alexandrie. Saint-Cyr ordonna au général Laboissière de suivre les Autrichiens, mais sans se compromettre, et de lui donner avis de la nouvelle position que prendrait le général Karackzay.

Un des motifs qui avaient déterminé le général autrichien à faire sa retraite sur Alexandrie sans accepter de combat était celui de se porter au-devant des renforts que lui envoyait le général Mélas sur sa demande, et qu'il croyait indispensables pour contraindre les Français de renoncer à toute entreprise offensive. Il fut rejoint,en effet, le lendemain 16 octobre, par un détachement assez considérable, formé principalement de cavalerie : ce secours lui permit de revenir promptement sur ses pas et d'attaquer la division du général Laboissière, presque entièrement composée d'infanterie. Le choc inattendu d'une cavalerie formidable jeta un grand désordre dans les rangs de la colonne française, qui n'eut pas le temps de se former et fut mise en déroute. Le général Watrin, qui venait d'arriver enfin à Novi avec une de ses brigades, aperçut le premier les fuyards, et informa le général Saint-Cyr de ce qui venait de se passer sur la route d'Alexandrie. A cette nouvelle, Saint-Cyr marcha sans hésiter sur Bosco avec la division Dombrowski et la réserve, à l'effet de tourner le général ennemi par ses derrières pour dégager la division Laboissière, dont une partie cherchait à gagner les montagnes.

Le mouvement qu'opérait alors le général Saint-Cyr était extrêmement audacieux : un corps de 4,000 et quelques cents hommes d'infanterie, sans canon et sans cavalerie, s'avançait isolément dans la plaine de Bosco, pour attaquer un ennemi bien supérieur, ayant 2,000 chevaux et une artillerie formidable ; deux pièces de canon et 200 chasseurs à cheval, formant toute l'artillerie et la seule cavalerie dont Saint-Cyr aurait pu disposer, se trouvaient avec la colonne du général Laboissière.

Cependant celui-ci, sur les ordres réitérés du général Saint-Cyr, s'était arrêté dans sa marche précipitée, et avait réussi à rallier une partie de sa division dans le moment même où le général Karackzay faisait des dispositions pour s'opposer à la marche de la colonne de Saint-Cyr, dont il ne connaissait

point encore les forces ni l'intention. Le mouvement de conversion ordonné par le général autrichien n'avait pu se faire sans qu'il en résultât momentanément un peu de confusion. Le coup d'œil exercé du général Saint-Cyr lui fit saisir cet instant avec une précision admirable : tout en adressant à ses soldats quelques exhortations énergiques, et en leur rappelant que le salut de l'armée entière et celui de la Ligurie dépendaient du courage qu'ils allaient montrer, il forma sa ligne de bataille obliquement et par échelons, refusant un peu sa droite, formée par la 106e demi-brigade, qui lui servit de réserve. La cavalerie de l'ennemi, qui s'avança presque aussitôt, fut accueillie par un feu de file si vif, qu'elle recula en désordre sur son infanterie, dont elle ébranla les premiers rangs. Le général Saint-Cyr fit marcher alors la 106e demi-brigade au pas de charge et à la baïonnette. Cette charge, exécutée avec toute l'impétuosité française, pendant que le reste de la ligne s'avançait dans la contenance la plus menaçante, acheva de porter la confusion dans les rangs autrichiens : l'infanterie fut culbutée sur Bosco, malgré tous les efforts du général Karackzay pour la rallier. 1,000 prisonniers et cinq pièces de canon restèrent au pouvoir des Français.

Les Autrichiens repassèrent en toute hâte la Bormida près de Marengo ; et les Français, maîtres de la plaine, occupèrent Bosco et Pozzolo-Formigaro à leur droite, et s'étendirent par leur gauche jusqu'à Rivalta et Acqui. Le général Saint-Cyr profita de son succès pour faire vivre les troupes pendant trois semaines, hors du malheureux territoire génois, qui n'offrait plus aucune ressource.

Un des principaux résultats du combat de Bosco devait être de mettre le général Mélas dans l'obligation d'opposer des forces plus considérables aux troupes du général Saint-Cyr, c'est-à-dire à la droite de l'armée française ; et par là Championnet se serait trouvé plus libre dans ses mouvements. Mais le général en chef autrichien, au lieu de se dégarnir auprès de Coni pour envoyer des renforts aux généraux Karackzay et Klenau, ordonna au général Kray de se rendre lui-même sur la Bormida avec une partie de ses forces. Le général Bellegarde reçut également l'ordre d'envoyer des renforts au général Klenau, et ce

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

lonne sur Pignerol et Saluces; il feignit ensuite de vouloir manœuvrer par sa droite, en faisant attaquer par le général Victor le poste de la Chiusa, que les Autrichiens évacuèrent sans combattre, ainsi que Villa-Nuova et Beinette. Victor s'avança jusqu'à Mondovi, qu'il somma; mais le commandant se défendit avec vigueur, et, bientôt secouru par une brigade autrichienne, il força les Français à se retirer vers Ceva. Cette place fut bloquée et le général Victor s'empara de plusieurs postes intermédiaires.

Plusieurs jours étaient nécessaires pour achever les mouvements médités par le général en chef français. La division Lemoine marcha sur Centallo et Maddalena sur la rive gauche de la Stura; celle du général Grenier entra à Morizzo et s'approcha de Fossano; le général Championnet, avec la division Muller, se porta lui-même sur Ronchi; enfin, le 1er novembre, au moment même où le général de brigade Fressinet[1] s'emparait des retranchements de Castelletto, sur la rive droite de la Stura, le général Duhesme attaquait et emportait les postes autrichiens retranchés près de Pignerol.

Les Français, étant déjà parvenus à rompre la ligne d'investissement de Coni et à faire beaucoup de prisonniers, se disposaient à exécuter une attaque générale. Mais le général Mélas avait pénétré les desseins de son adversaire, et il ne lui fut pas difficile de parer le coup qui le menaçait. Soupçonnant avec raison que l'intention du général français était d'envelopper sa droite, il porta de suite la plus grande partie de ses forces de ce côté, et les réunit dans le camp de la Trinità; et, pour envelopper à son tour l'aile gauche des Français, il fit évacuer Mondovi, et refusa tout à fait sa propre aile gauche : l'armée française allait éprouver le funeste effet de ces sages dispositions du général autrichien.

Pendant que le général Mélas manœuvrait ainsi pour prévenir l'attaque de Championnet, celui-ci, croyant nécessaire de contenir la gauche de l'ennemi, afin de favoriser le déploiement des colonnes françaises vers Savigliano, s'empressa de faire occuper Mondovi et Bene que les Autrichiens venaient d'évacuer; en

[1] Depuis lieutenant général.

dernier fut bientôt en mesure de reprendre les positions qu'il avait cédées le 14 octobre. De cette manière, le général Mélas conserva toutes les troupes qu'il avait avec lui, et continua de se concentrer entre la Stura et le Tanaro. Trois divisions resserrèrent la place de Coni, en s'emparant des postes de Peveragno et de Beinette; Mélas porta son quartier général à Montanera, et s'occupa des préparatifs du siége qu'il se proposait d'entreprendre.

Cependant le général Championnet n'avait pas mis moins d'activité à rassembler autour de Coni toutes les forces dont il pouvait disposer pour la défense de cette place; les détachements qui avaient été envoyés dans les vallées de Suse et d'Aoste furent rappelés en grande partie; ces détachements, réunis à d'autres qui furent tirés des dépôts de l'ancienne armée des Alpes sur les frontières de la Savoie, du Dauphiné et du comté de Nice, formèrent, avec la gauche de l'armée d'Italie, que Championnet commandait alors en personne, une masse de 20 à 25,000 hommes. Vers cette époque, le quartier général français fut transféré de Finale à Coni. Cette position respective des deux partis autour de la place donna lieu à une multitude de petits engagements trop peu importants pour les détailler ici, mais dans lesquels les troupes des divisions Grenier, Lemoine, Victor et Muller, remportèrent presque toujours l'avantage.

Toutefois, le général Championnet, voyant avec peine son corps d'armée se consumer dans des combats partiels le plus souvent sans résultat, résolut de tenter les chances d'une bataille décisive, pour contraindre l'ennemi à s'éloigner de Coni. Son plan était d'envelopper l'aile droite de l'armée autrichienne du côté de Savigliano et de Fossano, de lui couper ses communications avec ses magasins de Bra [1] et de Turin, et de forcer le général Mélas à combattre dans une position désavantageuse ou assez éloignée de Coni, en abandonnant l'entrée de la plaine du Piémont. En conséquence, et pour donner le change à son ennemi, Championnet dirigea la division Duhesme par la vallée de Suse, en ordonnant à ce général de faire marcher une co-

[1] Bourg du Piémont, auprès de Cherasco.

lonne sur Pignerol et Saluces; il feignit ensuite de vouloir manœuvrer par sa droite, en faisant attaquer par le général Victor le poste de la Chiusa, que les Autrichiens évacuèrent sans combattre, ainsi que Villa-Nuova et Beinette. Victor s'avança jusqu'à Mondovi, qu'il somma; mais le commandant se défendit avec vigueur, et, bientôt secouru par une brigade autrichienne, il força les Français à se retirer vers Ceva. Cette place fut bloquée et le général Victor s'empara de plusieurs postes intermédiaires.

Plusieurs jours étaient nécessaires pour achever les mouvements médités par le général en chef français. La division Lemoine marcha sur Centallo et Maddalena sur la rive gauche de la Stura; celle du général Grenier entra à Morizzo et s'approcha de Fossano; le général Championnet, avec la division Muller, se porta lui-même sur Ronchi; enfin, le 1er novembre, au moment même où le général de brigade Fressinet[1] s'emparait des retranchements de Castelletto, sur la rive droite de la Stura, le général Duhesme attaquait et emportait les postes autrichiens retranchés près de Pignerol.

Les Français, étant déjà parvenus à rompre la ligne d'investissement de Coni et à faire beaucoup de prisonniers, se disposaient à exécuter une attaque générale. Mais le général Mélas avait pénétré les desseins de son adversaire, et il ne lui fut pas difficile de parer le coup qui le menaçait. Soupçonnant avec raison que l'intention du général français était d'envelopper sa droite, il porta de suite la plus grande partie de ses forces de ce côté, et les réunit dans le camp de la Trinità; et, pour envelopper à son tour l'aile gauche des Français, il fit évacuer Mondovi, et refusa tout à fait sa propre aile gauche: l'armée française allait éprouver le funeste effet de ces sages dispositions du général autrichien.

Pendant que le général Mélas manœuvrait ainsi pour prévenir l'attaque de Championnet, celui-ci, croyant nécessaire de contenir la gauche de l'ennemi, afin de favoriser le déploiement des colonnes françaises vers Savigliano, s'empressa de faire occuper Mondovi et Bene que les Autrichiens venaient d'évacuer; en

[1] Depuis lieutenant général.

même temps il donna ordre au général Lemoine de suivre le cours du Pesio jusqu'à Carru, afin d'inquiéter le flanc gauche, et, s'il était possible, les derrières de l'armée ennemie; mais toutes ces démonstrations ne changèrent rien aux dispositions arrêtées par le général autrichien. Dès le 3 novembre il abandonna les retranchements qu'il occupait entre la Stura et le Tanaro, à Margarita et à Morizzo en avant de la Trinità. Le même jour il acheva son mouvement en arrière sur la rive gauche de la Stura, et, prenant une position oblique, il appuya sa gauche à Fossano et sa droite à Marenne au-dessous de Savigliano, que le général Grenier venait d'occuper quelques heures auparavant. Les deux partis se trouvèrent alors en présence entre les rivières de Grana et de Stura, ayant entre elles un terrain marécageux et coupé par plusieurs canaux. Le général Championnet n'avait laissé qu'un détachement de 1,500 hommes sur la rive droite de la Stura, destiné à communiquer avec la division Lemoine et à garder les postes de Montanera et de Castelletto. Le général Mélas, en étendant sa droite, avait éloigné les Français de Coni, et s'était choisi, malgré les projets de Championnet, un champ de bataille où il pouvait tirer un parti avantageux de sa nombreuse cavalerie.

Le général Championnet, pressé d'effectuer sa jonction avec la division Duhesme qui n'était plus qu'à une demi-journée de marche, venait de s'emparer de Saluces, et était prêt à passer la Vraita; la division Victor s'était avancée à quelque distance de Fossano, celle du général Grenier occupait Valdigi et Savigliano : les Français se disposaient à attaquer le lendemain en marchant sur Marenne, Genola et Fossano. Par un hasard assez remarquable, le général Mélas avait résolu de son côté d'attaquer les Français sur les mêmes points et dans les mêmes directions. Deux colonnes ennemies sous les ordres des généraux Ott et Mitrowski devaient s'avancer de Marenne sur Savigliano; une troisième colonne, commandée par le général Elsnitz, devait se porter de Fossano sur Genola; enfin, pour occuper la droite et le centre des Français pendant les attaques contre leur gauche à Savigliano, le général Mélas ordonna au général Gottesheim de faire, avec la garnison de Fossano, deux fausses attaques sur Morizzo. Ainsi, les deux partis devaient

se rencontrer à moitié chemin, et le combat allait commencer beaucoup plus tôt que les deux généraux en chef ne l'avaient prévu.

En effet, dans la matinée du 4 novembre, et à la même heure, les divisions des deux armées se formèrent et se mirent en mouvement. Les généraux Grenier et Ott se rencontrèrent les premiers sur la route de Savigliano à Marenne et l'action s'engagea entre ces deux divisions : les troupes des deux partis, manœuvrant pour parvenir à leur but réciproque, s'attaquèrent avec impétuosité, s'entremêlèrent plusieurs fois, cherchant mutuellement à se tourner, et combattirent longtemps sans que l'avantage se décidât pour les uns ou pour les autres. Enfin, l'infanterie du général Grenier, enfoncée par les charges réitérées de la cavalerie d'Ott, fut obligée de céder et opéra sa retraite en bon ordre sur Savigliano. Suivis par les Autrichiens, les Français furent attaqués dans cette position avant d'avoir pu se rallier entièrement ; ils se défendirent toutefois avec vigueur, et se seraient peut-être maintenus dans Savigliano, si le général Mitrowski, en s'avançant, sans être aperçu, par le village de San-Lorenzo, n'eût pas joint le général Ott, et attaqué de son côté la petite ville que nous venons de nommer. Le général Grenier, se voyant pris entre deux feux et presque enveloppé, évacua Savigliano, et se jeta, par son flanc gauche, du côté de Genola.

Le général Victor rencontra les colonnes des généraux Elsnitz et Gottesheim sous le feu de la place de Fossano ; mais les Français furent plus heureux sur ce point. Après un combat opiniâtre et trois charges successives, les Autrichiens furent repoussés avec une perte considérable. Le général Richepance, à la tête de la faible cavalerie française, chargea la réserve de l'artillerie ennemie. Les Autrichiens songeaient déjà à se retirer, lorsque la perte de Savigliano engagea Championnet à faire retirer Victor lui-même sur Valdigi, qui se trouvait au centre de la position française. Mais ce fut en vain que le général en chef essaya, par ce mouvement, de s'opposer aux progrès de l'ennemi sur son centre. Mélas fit attaquer Victor dans Valdigi, vers trois heures de l'après-midi. La division française se défendit longtemps avec succès ; toutefois la crainte de se voir

enveloppé par les divisions ennemies détermina encore Championnet à appeler Victor sur Ronchi et Morizzo, et à faire rétrograder son aile gauche sur Centallo. A ce moment, le général Duhesme, qui venait d'arriver, après une marche forcée et très-pénible, trop tard sur la Maira, s'emparait de Savigliano, où le général Ott, en se portant sur Valdigi, n'avait laissé qu'un bataillon et deux escadrons. Duhesme marcha ensuite sur Marenne; et il se trouvait en mesure de tomber sur les derrières des colonnes autrichiennes, lorsqu'il apprit la retraite complète du centre français. Bientôt attaqué par le général Sommariva, Duhesme fut obligé de se retirer, en combattant dans le meilleur ordre possible, jusque sur Saluces. Le général Mélas, maître du champ de bataille, rallia ses colonnes; et il allait marcher sur Centallo lorsque la nuit le força de remettre cette entreprise au lendemain, mais Championnet profita de l'obscurité pour abandonner Centallo et pour jeter quelques troupes dans le val de Grana du côté du fort Demonte. La division Grenier repassa la Stura, traversa Coni et vint camper à Borgo San-Dalmazzo, derrière la place, sur la rive gauche du torrent de Cesso. 600 hommes restés en arrière-garde à Ronchi furent attaqués et faits prisonniers par les troupes du général Ott. Ce dernier avantage des Autrichiens coupait au détachement français posté à Morizzo sa retraite sur Coni, aussi une partie des 1,500 hommes laissés par Championnet à Morizzo et à Margarita pour l'objet que nous avons indiqué plus haut, cernés et attaqués par les généraux Elsnitz et Gottesheim, furent-ils obligés de mettre bas les armes, le lendemain même de la bataille de Genola. Quelques Français qui essayèrent de passer la Stura à la nage furent noyés ou tués par l'ennemi. Ce même jour, 5 novembre, la division Victor se réunit à celle de Lemoine près de Mondovi, et quelques troupes dispersées se jetèrent dans le camp retranché de Madona del Olmo.

Après la bataille de Genola ou Fossano, dans laquelle les Français venaient de perdre le tiers de leurs forces actives, environ 8,000 hommes, le général Championnet se trouvait à la tête d'un faible corps d'armée divisé ou séparé en trois parties : la première sous Coni, l'autre couvrant sa retraite par le col de Tende, et la troisième sous Mondovi, pouvant se retirer

par la vallée du Tanaro. Cette dispersion des troupes françaises engagea le général Mélas à faire poursuivre les divisions Grenier, Muller et Duhesme par les hautes vallées, afin de les éloigner de Coni, dont il était nécessaire d'achever l'investissement du côté de l'ouest pour commencer enfin le siége régulier de cette place importante. Le général Elsnitz marcha, en conséquence, dès le 5 novembre, sur le camp retranché de Madona del Olmo; mais les Français venaient déjà de l'évacuer. Le général Ott marcha sur Tarantasca et Caraglio, remonta le val de Grana et poussa des partis, du côté de Vignolo, jusqu'au fort de Demonte. Le même jour, le général Lattermann partit de Savigliano, longea la rive gauche de la Maira, traversa Busca et remonta la vallée jusqu'à Dronero. Le général Kaim, du corps d'armée du général Kray, poursuivit le général Duhesme, qui remontait la vallée du Pô pour se retirer, par Suse et Oulx, sur Briançon. Au 9 novembre, la division Grenier, forcée de se retirer, occupait le camp de Limone près du col de Tende sur les premières cimes de l'Apennin : le fort Demonte fut occupé par les Autrichiens.

Cependant les Français conservaient encore la position de Mondovi, défendue par les divisions Victor et Lemoine; mais le général Mélas, qui venait de porter son quartier général à Morizzo, ne les laissa point longtemps tranquilles : il ordonna aux généraux Lichtenstein et Mitrowsky de se porter, le premier sur les hauteurs en arrière de Mondovi, où les Français étaient retranchés; et le second, sur la ville même : Mitrowski, après avoir replié les postes que Championnet avait placés sur l'Elero, emporta à la baïonnette les deux faubourgs de Breo et de Carasson. Les troupes qui défendaient la ville profitèrent, pour l'évacuer, de l'obscurité de la nuit. Le général Lichtenstein obtint le même avantage dans l'attaque des hauteurs, et poursuivit les Français jusque sur Pompara, non sans avoir éprouvé la plus vigoureuse résistance. Le général Championnet remonta dès lors le Tanaro se retirant définitivement par Garessio. Son arrière-garde, poursuivie pied à pied par les Autrichiens, fut attaquée le 15 novembre à Bagnasco, et dut faire les plus grands efforts pour rejoindre le corps des troupes. Le général autrichien Bellegarde se porta sur Ormea, occupa cette ville, et

poussa ses avant-postes jusqu'à Ponte di Navé. Le même jour, le général Mélas fit attaquer le camp retranché de Limone, et força le général Grenier à se retirer sur le col de Tende. Une colonne autrichienne, détachée de la division Sommariva, s'empara des Barricades et s'établit à l'Argentière.

Le général autrichien se trouvait maintenant en mesure de presser le siége de Coni. Le 18 novembre, le commandant de cette place fut sommé de se rendre et fit la réponse d'usage; Mélas fit alors commencer les travaux avec la plus grande activité. Les troupes autrichiennes s'établirent dans les positions suivantes : le gros de l'armée campa à Borgo San-Dalmazzo où Mélas fixa son quartier général; deux corps d'observation furent placés, le premier du côté de Mondovi, et le second dans la direction du col de Tende. Des détachements fermèrent toutes les issues des vallées de Santa-Anna et de Vraita. Plus de 7,000 travailleurs furent employés aux tranchées et aux batteries, qui devaient recevoir plus de deux cents bouches à feu réunies à cet effet. Mélas chargea particulièrement le prince de Lichtenstein du commandement des troupes de siége.

On avait d'abord commencé par détourner les eaux pour paralyser les moulins qui se trouvaient dans le fort. La tranchée fut ouverte dans la nuit du 26 au 27 novembre, à quatre cents pas du chemin couvert devant San-Angelo, entre la Stura et le Gesso, et sur le front de la place qui regarde la Madona del Olmo. La garnison tenta une sortie, dans la nuit du 29 au 30, pour chasser les travailleurs et renverser les ouvrages; mais elle fut obligée de rentrer dans la place sans avoir obtenu le résultat qu'elle se proposait. Les Autrichiens poussèrent leurs travaux avec tant d'activité, que, le 1er décembre, la première parallèle et les boyaux de communication se trouvèrent entièrement achevés. Dix-neuf batteries furent armées; et le lendemain matin elles ouvrirent à la fois un feu si vif, qu'au bout de quatre heures les assiégés, ne pouvant plus se maintenir dans les ouvrages extérieurs, les abandonnèrent en partie. Une bombe tomba sur le magasin à poudre d'une redoute et la fit sauter. La seconde parallèle fut ouverte le 3, et achevée presque le même jour. Le soir, le feu se manifesta dans plusieurs endroits de la place, et un second magasin à poudre sauta avec un fracas

épouvantable : les maisons voisines du magasin prirent feu, et l'incendie gagnant de proche en proche menaça de consumer la totalité des habitations, très-rapprochées les unes des autres. Une pluie continuelle de boulets, de bombes et d'obus ne permettait pas d'arrêter les progrès des flammes, et, dans cette situation désastreuse, les habitants envoyèrent une députation au prince de Lichtenstein pour lui représenter qu'étrangers à la résistance que les Autrichiens éprouvaient devant leur ville, ils méritaient qu'on épargnât au moins leurs maisons; mais le général autrichien répondit que les usages de la guerre n'admettaient point de distinction entre la volonté des habitants d'une place assiégée et celle de la garnison qui la défendait, et qu'il ne consentirait à cesser le bombardement qu'alors que le commandant de Coni lui aurait envoyé un parlementaire. Les habitants eurent alors recours à la pitié du commandant français. Celui-ci, considérant qu'il ne pouvait plus espérer de secours et qu'une plus longue résistance causerait infailliblement l'entière destruction de la place sans en pouvoir conserver la possession, consentit à capituler. Il envoya, dans la soirée du 5 décembre, un de ses officiers pour proposer au général autrichien une capitulation, qui fut consentie après quelques débats. La garnison, forte de 2,500 hommes, put sortir avec les honneurs de la guerre, mais ne dut rentrer en France qu'après avoir été échangée. Ainsi tomba au pouvoir des Autrichiens la principale clef du Piémont, après neuf jours de tranchée ouverte. Mélas, qui s'attendait à une résistance désespérée, avait rassemblé les moyens les plus formidables pour réduire Coni, et il convient de dire, pour justifier le commandant de cette place de sa prompte reddition, qu'il n'aurait pas pu prolonger sa défense au delà de quatre à cinq jours.

Sur ces entrefaites, le général Saint-Cyr se montrait toujours le digne et valeureux soutien de la gloire nationale, en continuant de défendre le territoire ligurien contre les efforts réitérés que faisaient les généraux Kray et Klenau pour l'en déposter. Nous avons dit que le premier de ces généraux était venu remplacer le général Karackzay dans le commandement des troupes autrichiennes opposées à la droite de l'armée d'Italie. Kray, amenant avec lui un renfort de seize bataillons, 2,000

chevaux et vingt-cinq pièces de canon, passa la Bormida le 5 novembre, déboucha par Marengo et s'avança sur Pozzolo-Formigaro. Un détachement, qui fermait à Acqui l'extrême gauche du corps de Saint-Cyr, fut vivement attaqué et se retira à Sassello. Saint-Cyr quitta alors la plaine, et vint prendre position sur les hauteurs de Novi, où il résolut d'attendre son adversaire. La position était très-avantageuse : le général français avait devant lui un terrain resserré et coupé par des ravins qui ne permettaient pas à l'ennemi de se déployer. Quatre pièces de canon, les seules que Saint-Cyr eût à sa disposition, furent placées de la manière la plus favorable à la défense. Il y avait nécessité pour les Français de défendre ces pièces jusqu'à la dernière extrémité, car elles n'étaient pas même attelées.

Le général Kray, connaissant la faiblesse numérique des troupes qu'il avait devant lui, fut très-étonné de les voir ainsi disposées à lui disputer fièrement le terrain, et il ne s'en montra pas moins empressé de les attaquer. Après s'être avancé sur quatre colonnes, ayant chacune quatre pièces d'artillerie en tête, vers la position de Novi, il engagea le combat par une forte canonnade, à laquelle Saint-Cyr, pour inspirer plus de confiance à son adversaire, ne jugea pas à propos de répondre.

La première colonne de droite s'avança ensuite au pas de charge, et gravit un escarpement qui la séparait de la gauche des Français, formée par la division Watrin. Celle-ci, qui se trouvait un peu en avant, se replia en bon ordre sur le terrain où Saint-Cyr voulait combattre. Le général Laboissière suivit ce mouvement, ainsi que le reste de la ligne française. Le général autrichien, attribuant cette manœuvre à un sentiment de terreur inspiré par la vue de ses nombreuses colonnes, se crut presque sûr de la victoire. Le général Saint-Cyr, en rétablissant sa ligne, plaça la division polonaise du général Dombrowski au centre ; et les quatre pièces de canon placées dans la nouvelle position commencèrent alors leur feu sur les colonnes autrichiennes, qui s'arrêtèrent comme de concert. Le moment ayant paru favorable, le général français fit avancer ses troupes au pas de charge, pendant que l'ennemi achevait son déploiement, et le culbuta jusque dans Novi sans lui donner le temps de se reconnaître. La valeureuse 106e demi-brigade, encore fière de

la part glorieuse qu'elle avait eue au succès de Bosco, attaqua Novi avec la plus grande impétuosité et en chassa les Autrichiens, qui s'enfuirent en désordre par la plaine entre les routes de Bosco et d'Alexandrie. Le général Kray eut, dans cette journée, plus de 2,000 morts ou blessés, autant de prisonniers, et perdit quatre pièces de canon. Saint-Cyr devait d'autant mieux s'applaudir de ce succès, qu'il venait de battre son adversaire sur le même terrain où l'infortuné Joubert, encore cher aux soldats, avait teint de son sang les lauriers cueillis par l'armée austro-russe sous les ordres de Souwarof. Les guerriers français ne pouvaient point offrir de sacrifice plus expiatoire, une hécatombe plus légitime et plus glorieuse aux mânes de leur illustre chef.

Le général autrichien avait d'abord rallié ses troupes sur la rive droite de l'Orba ; mais, informé par ses avant-postes des mouvements que le général Saint-Cyr commençait à faire sur la rive gauche, il continua sa retraite vers Alexandrie, et attendit une occasion plus favorable pour renouveler, avant l'arrière-saison, l'attaque générale de la ligne française dans les Apennins, attaque que l'activité et les talents de son adversaire venaient de rendre deux fois infructueuse.

Cependant la ville de Gênes, dont le territoire était défendu avec tant de valeur et de constance par les Français, était en proie à tous les désordres de l'anarchie. Depuis les succès brillants remportés par les ennemis de la France, les partisans du gouvernement aristocratique avaient repris courage et s'étaient recrutés d'un grand nombre de nouveaux mécontents ; plus ils montraient d'audace et faisaient connaître leurs espérances, plus le parti démocratique, exaspéré par les dangers qui le menaçaient, donnait de champ aux fureurs qui l'agitaient. Les premiers mettaient à profit l'état de misère où les croisières anglaises avaient réduit la population de Gênes, pour gagner cette partie des citoyens qui n'envisagent jamais dans les révolutions politiques que les avantages éventuels qui peuvent résulter pour eux de l'ordre des choses ; et comme la situation où se trouvaient ceux-ci n'était rien moins qu'heureuse, la faction aristocratique s'en faisait un appui contre ses adversaires, protégés par les Français. Au moyen de leurs intrigues et par leurs promesses insidieuses, les chefs des mécontents réussirent à exciter

plusieurs soulèvements dans les différents quartiers de la ville, et à entraîner même dans la révolte un certain nombre de soldats français. La cessation de tout envoi de fonds, la suspension du payement de la solde, le manque presque absolu d'effets d'habillement, enfin la disette de vivres, qui commençait à se faire sentir dans la ville, furent les prétextes et les motifs dont les mécontents se servirent pour attirer à eux ceux-là mêmes dont le devoir eût été de les réprimer.

Saint-Cyr fut promptement informé de ce qui se passait à Gênes. Le danger de voir la faction aristocratique ouvrir le port et la ville aux Anglais, qui attendaient avec impatience le résultat de leurs intrigues, décida le général français à renoncer à ses avantages en quittant les positions importantes qu'il occupait, pour se rendre à Gênes et y rétablir la tranquillité. Il fit donc évacuer tous les postes où il s'était établi après la défaite du général Kray à Novi, et replia son corps d'armée sur les Apennins, la droite à Novi, le centre à Ovada, et la gauche à Sassello. Il se convainquit, à son arrivée à Gênes, de la véracité des rapports qu'on lui avait adressés sur la situation de cette ville. Les symptômes de la guerre civile commençaient à se développer d'une manière effrayante, et il y avait même lieu de s'étonner de ce que les citoyens n'étaient pas encore aux prises les uns contre les autres. Le Directoire ligurien, trop fidèle copie de celui de France, ne se faisait connaître, comme ce dernier, que par des vexations, des injustices et des inepties. Le désordre le plus absolu régnait à la place des lois dans toutes les branches de l'administration; les citoyens honnêtes, persécutés parce qu'ils avaient le malheur de prévoir le résultat de cet ordre de choses et d'exprimer franchement leur opinion à cet égard, se voyaient presque forcés de se jeter dans le parti aristocratique pour échapper aux fureurs de la démocratie. Toute l'autorité, toutes les places étaient dans les mains d'hommes, la plupart sans talents, sans honneur et sans patriotisme. Des murmures, des vociférations se faisaient entendre contre les Français, qu'on accusait de soutenir les jacobins (car, de même qu'en France, on désignait ainsi à Gênes les partisans des idées révolutionnaires), et tous les jours le faible Directoire ligurien était menacé dans son existence.

Le général Saint-Cyr pensa sagement que s'il n'allait point au-devant d'une révolution inévitable, les Génois l'opéreraient sans sa participation. Il résolut donc de l'effectuer lui-même, et par conséquent de se placer comme suprême arbitre au milieu des deux partis également désappointés : cette mesure était devenue d'ailleurs indispensable au salut de l'armée. Dans une proclamation adressée au peuple génois, le général français annonça que le gouvernement directorial était aboli, et que jusqu'à nouvel ordre il serait remplacé par une commission exécutive, dont M. Corvetto[1] fut nommé président. La garde nationale ligurienne, dont on avait cependant à craindre la turbulence et les excès, ne fut point licenciée, parce que Saint-Cyr, craignant d'augmenter les ennemis des Français s'il rejetait ces hommes dans la classe inactive de la population, préféra l'attacher au nouvel ordre de choses en lui faisant prêter serment de fidélité à la commission exécutive : il prit d'ailleurs toutes les précautions convenables pour empêcher que le service de cette troupe sédentaire ne devînt nuisible aux autres citoyens.

Cependant la victoire remportée à Genola et les autres succès qui en furent la suite avaient permis au général Mélas d'envoyer quelques détachements au général Kray pour mettre celui-ci à même de reprendre l'offensive. La ligne du général Saint-Cyr fut attaquée. Le général Watrin, forcé d'abandonner Novi, se replia sur Voltaggio; la division Dombrowski évacua Ovada pour se retirer sur Ronciglione et Campo-Freddo; et le général Miollis, qui occupait Sassello, se jeta dans Savone et s'y renferma. Pendant ce temps, le général Klenau, renforcé par quelques bataillons russes venant du midi de l'Italie, rentrait dans la rivière du Levant, et contraignait le général Darnaud à se retirer sur Nervi.

Si la position physique et morale du corps d'armée aux ordres de Saint-Cyr eût répondu au courage et à la résolution que ces troupes avaient montrés dans les derniers engagements, ce digne général aurait pu conserver l'espoir de se maintenir contre les forces qui lui étaient opposées. Mais les soldats républi-

[1] Depuis naturalisé Français, comte, et ministre secrétaire d'État au département des finances.

cains, privés de leur solde, sans souliers, sans vêtements, sans vivres, obligés de se répandre dans les campagnes pour arracher aux habitants le peu de ressources qui pouvaient leur rester encore, étaient devenus accessibles à tous les sentiments qui excluent le dévouement et la discipline. On a vu que des germes de rébellion s'étaient déjà manifestés parmi les bataillons qui composaient la garnison de Gênes : la contagion ne tarda pas à gagner les autres postes et les divers cantonnements du corps d'armée. Déjà il n'était plus possible d'étouffer les murmures insurrectionnels qui éclataient de toutes parts : « Nous sommes condamnés à périr de faim et de misère, disaient ces malheureux soldats, qui, la plupart, ressemblaient à des cadavres sortis du tombeau ; que faisons-nous ici ? On nous abandonne, on nous sacrifie. Marchons vers la France, retournons dans cette patrie ingrate, et puisque nous devons expirer pour prix de tant d'efforts et de sacrifices que nous avons faits pour elle, que ce soit du moins sur le sol paternel, et à la vue de nos indifférents compatriotes. » A ces cris déchirants succédèrent les mouvements du désespoir le plus prononcé. Les drapeaux furent arrachés des mains des officiers, témoins muets et impuissants de ces scènes désastreuses. Les retranchements de la Bocchetta furent abandonnés par les mutins, qui descendirent dans Gênes, emmenant avec leurs enseignes quelques pièces de canon, et conservant encore au milieu de ce désordre quelque apparence de formation militaire.

Jamais général ne s'était trouvé de nos jours dans une circonstance plus éminemment critique. Les soldats rebelles avaient déjà nommé entre eux des officiers pour les commander, et menaçaient de traiter en ennemis tous ceux qui tenteraient de s'opposer à leur marche vers la frontière de France, lorsque Saint-Cyr, tout à la fois intrépide et calme comme Germanicus, se présente seul devant eux. « Où courez-vous, soldats ? — En France. — En France ! reprend le général, eh bien ! si le devoir ne vous retient plus ; si vous restez sourds à la voix de l'honneur, à celle de la patrie, malheureux ! écoutez du moins celle de votre intérêt, de cet intérêt auquel vous sacrifiez les plus nobles sentiments. Votre perte est certaine : voyez le chemin qu'il vous faut suivre, l'espace que vous avez à parcourir, les

dangers inévitables qui vous attendent. Pensez-vous que l'ennemi qui vous poursuit déjà et que votre honteuse fuite anime encore davantage, ne vous atteindra pas dans le désordre de votre marche? Oubliez-vous qu'un désert existe entre vous et la France, et que ce désert est votre ouvrage? Qui vous nourrira dans ces montagnes? Quelles ressources trouverez-vous dans ces vallées? Ou bien, voulez-vous donc, comme les hordes sauvages qui errent sur les plages du nouveau monde, dévorer les habitants, les femmes et les enfants dont vous avez consommé les subsistances? Que les lâches, que les fuyards aillent chercher la mort infamante, horrible, qui les attend : je ne veux point m'y opposer; mais qu'ils ne profanent point les drapeaux de la patrie, qu'ils les laissent aux mains des braves qui préféreront périr avec eux sur le champ de bataille. Soldats! vous n'avez de salut que dans vos baïonnettes. Si vous voulez vivre et revoir la patrie, repoussez l'ennemi loin de ces murailles, de ce port, où le premier vent favorable va faire arriver nos convois, nos vivres, nos habits et nos munitions, que votre lâcheté livrerait à nos adversaires. »

Saint-Cyr parlait à des hommes égarés, séduits par des traîtres, à des Français qui n'avaient point réfléchi sur les suites d'une détermination aussi désespérée : rappelés à la raison, ramenés dans le sentier de l'honneur, par les énergiques accents de leur général, ils sentirent leur faute; humiliés et confus, ils sollicitèrent de lui les moyens de la réparer, en faisant le serment de se soumettre à toutes les privations, à tous les châtiments, pour reconquérir son estime. Ces mêmes soldats, qui venaient d'abandonner leur poste avec la ferme résolution de ne plus combattre, maintenant demandaient à grands cris qu'on les menât à l'ennemi. « Retournez, leur dit Saint-Cyr, retournez dans les positions que vos officiers ont su conserver pendant votre absence; mais je ne vous rendrai vos drapeaux que lorsque vos actions m'auront prouvé que vous êtes véritablement les défenseurs de la patrie, et que vous avez lavé dans le sang de ses ennemis la tache dont vous vous êtes souillés.» C'est ainsi que le général Saint-Cyr réussit à étouffer, au moment de sa première explosion, une révolte qui aurait eu, comme on doit le penser, l'issue la plus funeste et les conséquences les plus désastreuses.

Sur ces entrefaites, les généraux Kray et Klenau concertèrent une nouvelle attaque sur toute la ligne des postes du général Saint-Cyr, et le général Mélas, pour favoriser le mouvement qu'il avait ordonné, étendit l'aile gauche du corps d'armée dont il s'était réservé la direction immédiate vers Ormea, en cherchant en même temps à couper sur Oneglia la communication des Français avec le comté de Nice.

Le 10 décembre, le général Klenau, avec des forces très-supérieures, attaqua dans Nervi le général Darnaud, qui se replia jusqu'à une lieue de Gênes, au village de San-Martino d'Albaro. Le général Kray fit attaquer les retranchements de la Bocchetta par les généraux Hohenzollern et Eidel; mais le général Watrin, ayant sous ses ordres ces mêmes troupes qui naguère s'étaient insurgées pour retourner en France, repoussa vigoureusement les Autrichiens. Saint-Cyr fit remettre aux soldats qui venaient de s'acquitter si bien de leur promesse les drapeaux qu'il n'avait pas voulu leur rendre avant cette glorieuse réparation de la faute dont ils s'étaient rendus coupables.

Le succès obtenu à la Bocchetta permit à Saint-Cyr d'arrêter les progrès du général Klenau. Celui-ci, protégé par quelques bâtiments de guerre anglais qui suivaient le mouvement de ses troupes, avait fait avancer une colonne le long du rivage, tandis qu'avec une seconde il marchait lui-même sur Fontana-Bona et s'emparait du Monte-Fascio. Le 15 décembre, le général français dirigea par les sommités des montagnes qui dominent Gênes un fort détachement, qui eut ordre de s'assurer des postes de Torriglia, de Scoffera et Montoggio sur les derrières de l'ennemi. Le général Darnaud, avec sa brigade, eut ordre de s'avancer de San-Martino d'Albaro sur la colonne ennemie qui suivait la route de Gênes au bord de la mer, et d'arrêter ce mouvement de la gauche de Klenau le plus longtemps possible. Enfin Saint-Cyr lui-même, à la tête d'une réserve de quatre bataillons de ses meilleures troupes, commandés par les chefs de brigade Roussel[1] et Mouton[2], se plaça entre Gênes et la brigade du général Darnaud, forte de cinq bataillons.

[1] Mort général de division.

[2] Depuis comte de Lobau, lieutenant général, maréchal, etc.

Cependant le général Klenau avait détaché de sa colonne de droite deux bataillons russes qui vinrent couper la communication de la réserve de Saint-Cyr avec la brigade Darnaud, en se plaçant derrière une muraille qui longeait la route. Saint-Cyr pouvait facilement rétablir cette communication, puisqu'il ne s'agissait que de marcher sur les Russes, qui se trouvaient eux-mêmes compromis; mais, ne voulant point dévoiler le plan qu'il avait conçu, il pensa que le général Darnaud prendrait le soin d'attaquer les deux bataillons ennemis pour dégager ses derrières, et se tint tranquille en attendant l'occasion opportune de se montrer. En effet, Darnaud, averti de la présence des Russes, les attaqua. A ce signal, le général Saint-Cyr se développa sur une ligne assez étendue et menaça d'entourer les deux bataillons ennemis. Ceux-ci, se voyant entre deux feux, se retirèrent précipitamment vers le point d'où ils étaient partis. Malheureusement, l'infanterie légère du général Darnaud s'abandonna un peu trop imprudemment à la poursuite de l'ennemi. Celui-ci, ayant gravi une hauteur, se rallia dans un château, qui lui servit d'asile. Les Russes accueillirent les tirailleurs français par un feu si vif, que ces derniers se retirèrent en désordre et entraînèrent dans ce mouvement rétrograde les détachements que le général Darnaud avait fait avancer pour les soutenir. Les Russes, encouragés par la fuite de leurs adversaires, s'avancèrent de nouveau et reprirent leur position sur la route de Gênes.

Cette fois, le général Saint-Cyr envoya deux compagnies de grenadiers, qui attaquèrent brusquement les Russes à la baïonnette et les mirent en déroute, quoique ceux-ci fussent à peu près dix contre un. Darnaud reçut ensuite l'ordre d'attaquer les alliés sur plusieurs petites colonnes, que la réserve devait soutenir. Lorsque l'ennemi fut ébranlé par ces colonnes d'attaque, Saint-Cyr s'avança à la tête de ses quatre bataillons et chargea à la baïonnette. Ce dernier mouvement, exécuté par des troupes fraîches et remplies d'ardeur, eut un plein succès. Les Austro-Russes furent culbutés, éprouvèrent une perte immense en morts, blessés ou prisonniers, et se jetèrent en désordre sur les revers du Monte-Fascio et dans les gorges de la Scoffera. Le détachement envoyé précédemment de ce côté par le

général Saint-Cyr, s'étant emparé de Torriglia et de Scoffera, le général autrichien fut obligé de donner à la hâte une autre direction à sa retraite. Son arrière-garde, attaquée à Scoffera, fut encore très-maltraitée et perdit des prisonniers. Poursuivi avec vigueur, Klenau ne put rallier ses troupes que derrière la rivière de Magra.

Cette action fut la dernière d'une campagne bien mémorable, dans laquelle les Français, malgré la grande supériorité numérique de leurs adversaires, soutinrent dignement la gloire de leurs armes. Les deux partis entrèrent alors en quartiers d'hiver. Harassés de fatigue par les marches et contremarches qu'ils n'avaient point cessé de faire depuis dix mois, abîmés par les combats nombreux qu'ils avaient livrés pendant cet espace de temps, les Français et les alliés éprouvaient un égal besoin de repos, et ils en virent arriver l'époque avec une égale satisfaction.

Le général Saint-Cyr, rentré dans Gênes après le combat de Monte-Fascio, s'aperçut que la situation de cette malheureuse ville était encore devenue plus critique pendant son absence. Les convois de vivres et de munitions attendus depuis si longtemps n'étaient point arrivés. Toutefois, la croisière ennemie, forcée par le mauvais temps de quitter sa station, avait laissé la mer libre durant quelques jours: un moment d'espoir avait même ranimé le courage également abattu des Français et des Génois patriotes. Les vigies avaient signalé un convoi qui s'avançait vers le port, et déjà la plus vive allégresse se manifestait dans la ville; mais elle ne fut pas de longue durée: par une fatalité bien remarquable, les bâtiments qui entrèrent n'étaient chargés que de combustibles dont on n'avait pas besoin. Ceux qui portaient les vivres, retenus par le mauvais temps, n'avaient point osé se mettre en mer et étaient restés dans les ports de France. La famine et la misère régnaient donc plus que jamais dans Gênes. Ce ne fut que longtemps après que les convois de vivres, parvenus enfin à leur destination, furent reçus par les habitants comme un don du ciel et par les Français comme la récompense de leur constance héroïque. Dans cet intervalle, Saint-Cyr avait eu besoin de toute son habileté, de la fermeté de son caractère pour maintenir dans l'ordre une population nom-



breuse, toujours prête à accuser les Français des maux dont elle était la victime.

Nous dirons plus tard comment Masséna vint remplacer le général Saint-Cyr, et comment, dans des circonstances encore plus difficiles, il sut ajouter à sa propre gloire sans diminuer toutefois l'éclat de celle dont son prédécesseur venait de se couvrir par sa belle défensive.

Siége d'Ancône. — Avant d'entrer dans les détails du siége mémorable d'Ancône, si glorieusement soutenu par le général Monnier contre les efforts des alliés, nous devons reprendre le fil de plusieurs événements de la campagne d'Italie, que nous avons renvoyés à ce paragraphe, parce qu'ils se lient essentiellement au fait mémorable qui en est l'objet spécial.

L'armée d'Italie était en pleine retraite ; celle de Naples abandonnait ce royaume pour venir en toute hâte rejoindre la première, et les troupes françaises, disséminées dans les États romains, se concentraient en grande partie dans la capitale de cette nouvelle république, lorsque, vers la fin du mois de mai, deux divisions de l'escadre turco-russe, qui venait de terminer la conquête des îles Ioniennes par la prise de Corfou, se présentèrent devant le port d'Ancône, où le général français Monnier avait établi son quartier général. Chargé de garder et de défendre les trois départements romains du Tronto, du Musone et du Metauro, Monnier n'avait qu'une faible division de troupes franco-italiennes composée de 2,400 hommes, à laquelle il ajouta pendant le siége environ 500 auxiliaires volontaires. Ce général avait alors à lutter contre des bandes d'insurgés qui s'organisaient de toutes parts à la suite des revers éprouvés chaque jour par les armes françaises. Le Cisalpin Lahoz, dont nous avons rapporté la défection, et un autre Italien nommé Donato de Donatis, étaient à la tête des révoltés qui combattaient le général français. Ces chefs, à l'apparition de la flotte alliée, s'abouchèrent avec l'amiral russe Woinowich qui la commandait, afin de concerter avec lui les opérations nécessaires pour se rendre maîtres d'Ancône.

* La date de la reddition d'Ancône est du 16 novembre; mais nous avons cru devoir rappeler celle de la rentrée de la garnison en France.

La position du général Monnier était devenue très-critique. Indépendamment des dangers qui le menaçaient du côté de terre, le port d'Ancône ne présentait point, du côté de la mer, des moyens de défense bien rassurants. Les batteries étaient en mauvais état et sans canonniers pour les servir. Les habitants d'Ancône, mal disposés envers les Français, et ramenés par la crainte à des sentiments d'affection envers leur ancien souverain, faisaient des vœux en faveur du triomphe des alliés. L'entrée du port était défendue par trois vaisseaux ex-vénitiens embossés et presque sans équipages pour le service des manœuvres; et dans l'intérieur se trouvaient le vaisseau *le Hoche* en désarmement, le brick *le Rivoli* en réparation, la corvette *la Cybèle* et la pinque *la Fortune*, toutes deux hors d'état de tenir la mer. La seule batterie qui fût en état de répondre au feu des vaisseaux ennemis, était celle du phare d'Ancône, que le chef de brigade d'artillerie Alix[1] venait de disposer à la hâte sur des affûts à coulisse.

Le 18 mai, l'amiral russe envoya un canot parlementaire sommer le général Monnier de lui remettre la place; mais celui-ci ne permit point à l'officier russe de mettre pied à terre, et se prépara à la défense. La garnison fut distribuée dans les différents postes, des ordres furent donnés pour faire rentrer tous les détachements qui se trouvaient à l'extérieur, et l'on alluma les fourneaux à réverbère pour faire rougir des boulets destinés à être lancés sur les bâtiments ennemis.

L'amiral Woinowich, très-irrité du refus que Monnier avait fait de recevoir son parlementaire, commença le 19 au matin à tirer sur la place; mais les boulets, mal dirigés, passèrent presque tous par-dessus la ville sans occasionner le moindre dommage; l'inexpérience et la maladresse des marins turcs fut même la cause d'un accident qui tourna à l'avantage des assiégés. Les vaisseaux ottomans, placés au vent et presque derrière les bâtiments russes, tirèrent sur ces derniers et criblèrent le pavillon et une partie des manœuvres de l'amiral Woinowich. Les Français, témoins de cette gaucherie des Turcs, n'en servirent qu'avec plus d'ardeur les batteries qui

[1] Depuis lieutenant général.

ripostaient au feu des vaisseaux alliés ; et ceux-ci, après cinq heures d'une vaine canonnade, retournèrent à leur mouillage pour se réparer, remettant à un moment plus opportun les tentatives qu'ils se proposaient de faire pour seconder les opérations des insurgés.

Monnier profita de cette absence pour s'entourer de nouveaux moyens de défense. Le Monte-Gardetto lui parut le point le plus convenable pour établir son centre de résistance au dehors de la place. Bonaparte, en visitant Ancône en 1797, avait déjà regardé cette position comme essentielle au système de défense de la place, puisqu'elle liait naturellement entre eux la citadelle et le fort dit des Capucins. Monnier fit élever en conséquence sur le Monte-Gardetto les ouvrages convenables au but dont nous parlons. Une redoute armée de pièces de 24, fraisée, palissadée et entourée d'un fossé profond, fut construite sur la sommité ; une autre batterie fut placée à mi-côte du Monte-San-Ciriaco, une troisième au niveau de la mer du côté du bagne, et une quatrième sous le fanal. Le lazaret, un des beaux ouvrages dont Pie VI avait ordonné la construction sous son règne, fut également garni d'artillerie et devint un pentagone formidable. Une autre redoute fut construite à l'est de la place sur un mamelon appelé Montagnola. Ainsi, la place d'Ancône, dont l'enceinte n'avait eu jusqu'alors que des moyens de résistance presque nuls, présenta bientôt, à l'aide des ouvrages, l'aspect d'une forteresse formidable, et les positions qui l'entourent, jusque-là négligées, se trouvèrent liées par un système général de défense.

L'actif et intelligent général, défenseur d'Ancône, surveillait l'achèvement de tous ces travaux, lorsque, le 29 mai, il reçut par Florence un courrier extraordinaire qui lui apportait l'ordre de faire évacuer le port d'Ancône par la marine française, d'expédier pour Malte la corvette *la Cybèle*, les bricks *le Rivoli*, *l'Isis* et *l'Osiris*, chargés de tous les vivres que ces bâtiments pourraient transporter ; d'employer le reste de ses ressources en ce genre à l'approvisionnement de la place et de la citadelle ; enfin, de brûler ou couler bas les trois vaisseaux ex-vénitiens *le Beyrand*, le *la Harpe* et *le Stengel*, ainsi que tous les autres bâtiments qui n'étaient pas en État de tenir la

mer. Cet ordre, qui condamnait la garnison d'Ancône à perdre ses communications par mer au moment où elle allait être entourée par les nombreux insurgés du pays, parut si extraordinaire au général Mounier, qu'il crut devoir assembler un conseil de guerre pour savoir si les circonstances lui permettaient d'obtempérer à la volonté du Directoire. Après avoir mûrement délibéré sur cette question délicate, le conseil décida à l'unanimité que l'évacuation projetée était aussi impraticable qu'impolitique, attendu que les bâtiments, en faisant voile pour Malte, ne pourraient point échapper aux croisières ennemies, et que l'incendie ou la destruction des vaisseaux vénitiens porterait le découragement dans l'âme des partisans que la France conservait encore dans le pays, en même temps que cette dernière mesure augmenterait l'audace des insurgés, qui ne verraient eux-mêmes en cela qu'un acte de désespoir. Il fut donc convenu que la marine française resterait à Ancône pour concourir avec les troupes de terre à la défense de cette place, sauf à prendre par la suite des mesures pour empêcher ces bâtiments de tomber au pouvoir de l'ennemi.

Cependant le feu de l'insurrection se propageait avec une extrême rapidité dans toutes les villes de la Marche d'Ancône, et cette dernière place se trouvait renfermée comme dans un quart de cercle dont les rivières l'Esino et le Musone formaient les deux côtés. La flotte turco-russe avait déjà essayé, le 23 mai, de jeter quelques troupes de débarquement vis-à-vis de Fiumesino et Fano ; mais cette tentative avait été vigoureusement repoussée par les détachements français qui gardaient cette partie de la côte. 600 Russes, débarqués au pont du Metauro, vers Fano, furent culbutés dans la mer par quatre compagnies d'une demi-brigade cisalpine, commandées par le capitaine d'état-major Demoly. Toutefois, les habitants insurgés de Fano n'en furent pas moins rejoindre les insurgés réunis sous les ordres du transfuge Lahoz et de Donato. Ceux-ci manœuvraient alors pour resserrer les troupes françaises dans Ancône.

Monnier, voyant sa droite menacée par ce dernier mouvement, résolut de faire un effort pour la dégager. Le 1er juin, il sortit de la place à la tête d'une colonne composée de deux

bataillons des 8e. et 9e demi-brigades d'infanterie légère et de deux autres bataillons romain et cisalpin, avec quelques chevaux et quatre pièces de campagne. En deux jours de temps, il chassa les insurgés de San-Benedetto, Acqua-Viva, Belforte, Caldarola, Tolentino, Camerino, Macerata, Ripatransone, Offida et Montalto, et, s'étant avancé ensuite sur Ascoli, dont les insurgés avaient fait, en raison du voisinage du royaume de Naples, une de leurs principales places d'armes, il résolut de la prendre d'assaut. Le lieutenant de carabiniers Munant, monté le premier sur la muraille, y arbora le drapeau républicain, tandis que le capitaine Demoly, aide de camp du général Monnier, pénétrait par une des portes de la ville. Les insurgés essayèrent en vain de se défendre de maison en maison; le plus grand nombre fut massacré ou pris. Lahoz, Donato, et un autre chef de bande nommé Cellini, faillirent tomber entre les mains des vainqueurs, et n'échappèrent à leur poursuite qu'en se jetant dans les Abruzzes[1].

Victorieux sur ce point, Monnier se dirigea vers le Métauro, où d'autres rassemblements appelaient la présence de ses troupes. La flotte turco-russe, forte de huit vaisseaux de ligne et d'un grand nombre de bâtiments légers, venait de reparaître, le 6 juin, à l'embouchure de cette rivière, et ce retour, encourageant l'espoir des mécontents avait rallumé le feu de l'insurrection. On doit se rappeler que le général cisalpin Pino était venu chercher un refuge à Ancône, et qu'il avait offert ses services au général Monnier. Celui-ci,

[1] Ripatransone, San-Benedetto, Acqua-Viva, furent enlevés par les carabiniers de la seizième légère et un détachement de la quatrième légion romaine. Dubarry, chef de ce dernier corps, Blanc, capitaine de la vingt-septième légère, Mille, sous-lieutenant, Malucci et Lamothe, sergents de la légion romaine, Philippeaux, sous-lieutenant de la seizième légère, se firent remarquer. Ascoli fut emportée le 2 juin. Ce furent les carabiniers de la seizième légère, conduits par leur capitaine Lecouturier, qui montèrent seuls à l'assaut, ouvrirent l'une des portes par l'intérieur. Le lieutenant Munant fut fait capitaine sur le champ de bataille, pour être monté le premier sur la muraille d'Ascoli. Les braves de la seizième légère, et surtout la compagnie de carabiniers, se conduisirent en cette occasion comme ils l'avaient déjà fait dans toutes les circonstances glorieuses où ce corps s'était trouvé depuis le commencement de la guerre.

persuadé de la bonne foi et du dévouement du réfugié, n'hésita point à l'employer, et s'en fit accompagner lorsqu'il marcha lui-même sur Pesaro, où se trouvait le principal foyer du nouveau rassemblement. Cette ville, ayant une enceinte revêtue et des fossés larges et profonds, venait d'être mise en état de défense par quelques officiers autrichiens envoyés par le général Frœlich : plus de 6,000 insurgés l'occupaient, et ses remparts étaient garnis d'une artillerie formidable. Monnier divisa sa petite troupe en trois colonnes : et, gardant pour lui le commandement de celle du centre, il confia la gauche au général Pino et la droite au général Lucotte. Les insurgés, pleins de confiance en leur nombre, sortirent de la ville pour venir à la rencontre des Français, et les deux partis en vinrent bientôt aux prises : l'action fut sanglante et longtemps indécise. Une autre colonne d'insurgés ayant paru pendant le combat sur les derrières des Français, le général Monnier se vit un moment dans une position très-critique, et ne trouva point d'autre expédient pour échapper au danger qui le menaçait que celui d'abandonner l'attaque de Pesaro ; mais, dans son mouvement rétrograde, il écrasa un détachement de 800 insurgés qui venaient de s'emparer de la petite ville d'Iesi sur l'Esino [1].

[1] Lorsque les insurgés, conduits par Lahoz, s'étaient emparés de Pesaro, il s'y trouvait un détachement de grenadiers cisalpins ; quelques habitants, d'accord avec l'ennemi, l'introduisirent pendant la nuit par une petite porte inconnue à la garnison, et qui, se trouvant dans les fossés, avait été couverte par une maçonnerie. La garde de la place d'armes fut surprise, mais se battit pourtant avec un grand courage, et repoussa d'abord les assaillants. Le reste de la garnison, étonné d'entendre la fusillade dans les rues, sortit précipitamment de ses logements, et se battit corps à corps, un contre trente, jusqu'à ce que, forcée par le nombre, cette poignée de braves effectua sa retraite sur Fano. Dans cette circonstance, un Italien, M. Billi, vice-consul de France, chez lequel deux Français étaient venus chercher un asile, se conduisit avec une très-grande magnanimité. Les insurgés, furieux de la résistance et de la perte qu'ils avaient éprouvées, avertis que deux Français étaient cachés chez M. Billi, fouillèrent sa maison ; ne trouvant par leurs victimes, ils le firent mettre à genoux et menacèrent de le fusiller s'il ne livrait pas à l'instant les deux réfugiés. Le consul persista à dire qu'il n'y avait aucun étranger dans sa maison. En effet, pendant ce débat, les deux

La tentative infructueuse des Français sur Pesaro encouragea singulièrement les insurgés de cette ville, auxquels se réunirent bientôt des détachements que la flotte turco-russe débarqua sur la côte, et qui se composaient de soldats russes, turcs, albanais et esclavons des bouches du Cattaro. Cette bande d'alliés marcha sur Fano pour chasser les Français, qui occupaient encore cette ville avec une compagnie de la 55ᵉ demi-brigade, commandée par le capitaine Chevalier. Trop faible pour entreprendre de défendre Fano contre des forces si supérieures, Chevalier profita des ténèbres de la nuit; et, sortant par le côté opposé à celui de l'ennemi, il se retira jusqu'à Sinigaglia sans être inquiété.

Toutefois, les habitants de Fano, qui avaient sollicité la présence de leurs prétendus libérateurs, ne tardèrent pas à se repentir de cette démarche, et il leur arriva ce qui doit toujours arriver aux citoyens assez insensés pour appeler dans leurs murs des troupes étrangères, alors même que celles-ci se présentent comme amies. Ils étaient sortis de la ville pour prévenir les insurgés de la retraite des Français, et les inviter eux et leurs étranges alliés à entrer sur-le-champ; mais à peine cette troupe eut-elle pénétré dans Fano, qu'oubliant qu'ils étaient reçus par des frères, par des amis, les brigands qui la composaient se livrèrent au pillage le plus affreux [1]. Les Turcs et les Esclavons, surtout, commirent toutes les horreurs qui signalent une prise d'assaut. Lorsque le jour parut, plusieurs quartiers

Français venaient de s'échapper presque miraculeusement et gagnaient le bord de la mer.

Quand le général Monnier voulut reprendre Pesaro, M. Dulong, l'un des deux Français dont nous venons de parler, alors employé du consulat général d'Ancône, et sergent de la compagnie auxiliaire, s'offrit pour faire le service de canonnier (tous ceux que le général avait amenés avec sa colonne ayant été tués ou blessés). Sa conduite, en cette circonstance, lui valut d'être nommé sur le champ de bataille sous-lieutenant de la compagnie des hussards volontaires. Les chefs de bataillon Magnen et Boudin, le sous-lieutenant Deschamps, s'étaient également distingués dans cette attaque infructueuse de Pesaro.

[1] Ce fut principalement contre les juifs que les excès furent commis. Ceux-ci étaient en grand nombre dans la ville, et y occupaient un quartier.

de Fano présentaient le spectacle le plus effrayant et le plus digne de pitié.

Les alliés marchèrent ensuite sur Sinigaglia, et entrèrent, le 18 juin, dans cette ville, après en avoir brisé les portes à coups de canon. Le 3e bataillon de la 8e légère, chargé de la défense de cette ville, s'était formé sur la place publique : après avoir opposé une longue résistance au torrent qui s'avançait vers lui, et défendu le terrain pied à pied, il se vit contraint de se retirer par la seule porte qui lui ouvrit une retraite sur Fiumesino ; mais, en sortant de Sinigaglia, les Français n'échappaient à un danger que pour tomber dans un autre : poursuivis par l'ennemi, maître de la ville, ils trouvèrent une colonne d'insurgés, qui s'était avancée pour leur fermer le passage.

L'officier qui commandait le bataillon, se portant alors à la tête des quatre compagnies de la gauche, contint l'ennemi qu'il avait en queue, tandis que les quatre compagnies de droite, marchant à la baïonnette sur la colonne qui barrait le chemin de Fiumesino, la culbutèrent et la mirent en déroute. Les Français réussirent ainsi à opérer leur retraite sans avoir éprouvé une perte trop considérable.

Le sac de Sinigaglia fut encore plus déplorable que celui de Fano. Les chefs des insurgés ordonnèrent la recherche la plus exacte de tous les individus soupçonnés d'être les partisans des Français, et les firent égorger sans autre forme de procès. Les féroces Albanais, sans distinction d'amis et d'ennemis, se livrèrent au pillage, au viol et au meurtre, et incendièrent presque toutes les maisons où leur aveugle fureur avait dirigé leurs pas.

Cependant plusieurs autres villes de la Marche d'Ancône ne partagèrent point le délire de ces Italiens qui appelaient ainsi les barbares dans leurs foyers, pour les rendre les instruments de leurs passions et de leur vengeance. La nouvelle des horreurs commises dans Fano et dans Sinigaglia excita une indignation presque générale; et un grand nombre d'individus, restés jusqu'alors tranquilles spectateurs des événements, ou ayant fait précédemment des vœux pour l'expulsion des Français, refusèrent de faire cause commune avec les brigands et leurs alliés, et se rangèrent sous les drapeaux des hommes qu'ils regardaient maintenant comme leurs véritables et loyaux défenseurs. Le général

Monnier eut la satisfaction de voir accourir auprès de lui les mêmes hommes qui avaient témoigné plus que de l'indifférence pour le succès des armes françaises.

Les forces des insurgés et de leurs dignes soutiens occupant un espace trop étendu pour qu'on pût espérer de les combattre en masse et de frapper un coup décisif, Monnier résolut de concentrer son petit corps d'armée dans Ancône ou aux environs, afin d'engager l'ennemi à venir l'attaquer en masse dans cette position.

Cette ruse réussit au gré du général. Les colonnes françaises eurent à peine achevé leur mouvement rétrograde, que l'ennemi se présenta en force devant Camurano et Osimo, et menaça la redoute de Montagnola ainsi qu'un petit camp retranché placé à Fiumesino pour la défense du pont. Monnier sortit alors d'Ancône pour manœuvrer sur le flanc et les derrières de ses adversaires. Il les fit attaquer, le 20 juin, par le général Pino, ayant avec lui de forts détachements des 8[e] et 16[e] demi-brigades légères. L'ennemi fut repoussé jusqu'au delà de Lorette et de Castel-Fidarolo. Rallié à Filatrano, il se représenta, le 22, devant Osimo; mais il fut encore une fois battu et obligé de fuir en désordre.

Sur ces entrefaites, la flotte turco-russe ayant quitté la rade de Sinigaglia, une colonne française se porta sur cette malheureuse ville et la délivra des barbares qui l'avaient presque détruite [1]. Fano fut également réoccupé. Lahoz, que les Français manquèrent encore de prendre dans cette dernière ville, s'étant retiré à Pesaro, y fut arrêté par les Autrichiens, qui se méfiaient de la sincérité des nouveaux sentiments de ce transfuge, malgré les preuves qu'il en avait déjà données. Toutefois sa détention ne fut pas de longue durée; et il réussit non-seulement à faire revenir le général autrichien de ses préventions, mais encore à se faire nommer commandant général de toutes les bandes insurgées. Pour justifier la nouvelle confiance qu'on lui accordait, il reprit Fano, qui devint une troisième fois le théâtre des excès les plus odieux.

[1] Monnier fit fusiller plusieurs matelots du pays qui avaient eux-mêmes ouvert les portes aux Turcs lorsqu'ils étaient entrés dans cette ville.

Le 25 juin, le général Monnier, continuant d'attaquer les insurgés, arriva devant le défilé de Fourlo [1]. L'avant-garde fut repoussée et les tirailleurs ramenés assez vivement; les insurgés occupaient ce poste avec des forces nombreuses, et firent échouer plusieurs autres tentatives renouvelées avec une grande intrépidité. Renoncer à ce passage, rétrograder, c'était tout perdre, car l'arrière-garde de la colonne française se trouvait alors attaquée par une forte colonne ennemie. Le sous-lieutenant des hussards volontaires Dulong proposa au général Pino d'essayer une dernière charge à fond sur le défilé, pendant que des tirailleurs amuseraient l'ennemi, qui, posté sur les rochers à droite et à gauche, en défendait les approches. Le général Pino ayant pris les ordres du général Monnier, la charge fut exécutée. Rien ne put résister au choc de ce petit nombre de hussards volontaires conduits par le général Pino et le sous-lieutenant Dulong; le passage fut forcé, et l'ennemi mis en déroute avec une perte considérable.

Le lendemain, le général Monnier fit enlever d'assaut la ville de Fabriano, malgré la vive résistance de la garnison qui s'y trouvait. Le chef de bataillon Fontanelli (depuis lieutenant général au service d'Autriche) fut blessé; le capitaine cisalpin Rossier, le sous-lieutenant Deschamps, le sergent-major Castan, les chasseurs Caplan et Grosset se distinguèrent particulièrement dans cette affaire. Après la prise de Fabriano, les insurgés furent poursuivis l'épée dans les reins jusque dans les gorges de la Roussa, second défilé qui fut forcé avec la même intrépidité que celui de Fourlo.

Le 4 juillet, une colonne composée des bataillons de la 16e légère, d'un détachement de la 8e, de la brigade cisalpine et de la 2e légion romaine, partit de Loretto et de Recanati, dont le chef de bataillon Pontavice s'était emparé le 24 juin : ces troupes marchèrent sur Macerata, occupée par plus de 6,000 insurgés. Le général Monnier, précédé d'un petit parc d'artillerie, et suivi de quelque cavalerie, arriva le lendemain sous les murs de la même ville. Les dispositions avaient déjà été prises pour

[1] C'est un rocher creusé par Annibal pour ouvrir un passage à son armée; sa profondeur est d'environ soixante mètres, sur six de hauteur.

faire un siége prompt et rapide. Les pièces furent mises de suite en batterie. Des obus incendièrent plusieurs maisons, et les murs offrirent bientôt une brèche praticable. Le 2ᵉ bataillon de la 16ᵉ légère, formé en colonne serrée, les carabiniers en tête, monta le premier à l'assaut. Le lieutenant Sigalas y fut tué. La ville fut prise, et un grand nombre d'insurgés, combattant avec la rage du désespoir, se firent massacrer dans les rues et sur les places publiques. Le chef de bataillon Boudin, l'aide de camp Demoly, le capitaine Lecouturier, le capitaine des dragons romains Schiassetti, le capitaine Lange et le chasseur Scicoti furent honorablement cités dans les rapports officiels. Le lieutenant Dulong, à la tête de 50 hussards, poursuivit la garnison dans sa retraite, et prit les équipages du commandant des insurgés, Vanni, avec sa femme et sa fille. Celles-ci furent respectées par les soins du brave officier français.

Instruit de la reprise de Fano par Lahoz, Monnier se porta de nouveau sur cette ville, défendue par l'élite des bandes du transfuge, et par des détachements turcs et esclavons que l'amiral Woinowich avait débarqués de nouveau. Les troupes françaises et italiennes, divisées en trois colonnes, dont deux étaient commandées par les généraux Lucotte et Pino, et la troisième par Monnier lui-même, enfoncèrent les portes de la ville et y pénétrèrent. Les Esclavons et les Turcs, distribués dans les rangs des insurgés pour inspirer à ceux-ci plus de résolution, se défendirent longtemps avec une intrépidité remarquable. Il fallut que Monnier et Lucotte fissent avancer des pièces chargées à mitraille pour pouvoir rompre la masse que ces ennemis formaient sur la place publique de Fano. Le combat se convertit alors en boucherie. Les troupes françaises et italiennes, irritées de la longue résistance de leurs adversaires, ne cessèrent le massacre que lorsque la fatigue eut lassé leurs bras. Huit canons, que Lahoz avait placés sur les remparts de Fano, tombèrent, ainsi que cette ville, au pouvoir des Français [1].

[1] Las de brûler la ville, Monnier avait ordonné qu'on abattît les portes et qu'on ouvrît la brèche. Le général Pino, les capitaines Chevalier et Zenardi, suivis des carabiniers et des autres compagnies de la 16ᵉ demi-brigade, franchissent les fossés, montent à la brèche, s'élancent sur les remparts, et

L'expérience avait prouvé aux alliés que les habitants insurgés réduits à leurs propres forces, ou faiblement secourus, ne parviendraient point à forcer le général Monnier d'évacuer le pays ou de se renfermer dans Ancône; aussi l'amiral Woinowich, qui venait de mouiller vis-à-vis de Fermo, reçut-il l'ordre de débarquer la plus grande partie des troupes régulières russes et esclavones qu'il avait à bord de sa flotte, ainsi que tous les soldats turcs-albanais. Le gouverneur autrichien de la Lombardie fit parvenir en même temps à Lahoz les instructions et les moyens nécessaires pour donner à ses bandes une organisation plus régulière. Nous avons déjà dit que l'ex-général cisalpin ne manquait point d'expérience et d'une certaine habileté. Quand il se vit en mesure, il s'occupa activement du soin de former son armée en régiments armés, équipés et habillés uniformément; il essaya aussi d'introduire une meilleure discipline

traversent la ville au milieu d'une grêle de balles. La ville est enlevée. L'ennemi cherche à effectuer sa retraite par mer; mais les hussards et les dragons romains, commandés par Palombini, excités par l'aide de camp Demoly, se portent, sous un feu terrible venant des vaisseaux ennemis, sur le port, et coupent toute retraite aux fuyards. Le général Lucotte s'avance au pas de charge vers la porte de Pesaro, et ferme le passage aux cavaliers ennemis qui se sauvaient par la grande route. Deux cent soixante hommes tués, cinquante prisonniers, tous Esclavons, dont le commandant désarmé et pris en mer par le lieutenant de hussards Dulong; le commandant de la marine, le chef de l'artillerie, huit pièces de canon et une grande quantité d'armes : tels furent les résultats de la reprise de Fano, sans compter une grande quantité d'insurgés qui se noyèrent, et dont la plage était couverte. Le général Pino, à la tête de la cavalerie, poursuivit l'ennemi pendant quatre milles, et sabra encore bon nombre de fuyards. Les 8e et 16e demi-brigades légères, la compagnie auxiliaire, le chef de brigade Allix, les chefs de bataillon Boblique et Magnen, le capitaine Chevalier, l'aide de camp Gravier, les lieutenants cisalpins Decocquel et Banco, le sergent Janot, furent cités honorablement dans les rapports officiels. Le lieutenant Dulong avait chargé l'ennemi jusque dans la mer; le commandant des Esclavons et celui de la marine étaient dans une barque avec une cinquantaine de soldats, qui, avec les crosses de leurs fusils, poussaient au large. Dulong met pied à terre; armé de son sabre et d'un pistolet, et, entrant dans l'eau jusqu'à la ceinture, il s'approche de la barque, ajuste le commandant esclavon, et le somme de se rendre, ce que celui-ci fait aussitôt, en remettant son épée et sa bourse entre les mains de l'audacieux lieutenant. Aucun soldat ne chercha à se défendre, et Dulong conduisit ses prisonniers au général Monnier.

parmi les Esclavons et surtout parmi les Turcs, réunis ainsi que les Russes sous son commandement.

Soutenu par la flotte turco-russe, encouragé par les Autrichiens dont il paraissait avoir obtenu de nouveau la confiance, Lahoz se trouva bientôt en état de tenir la campagne avec plus de probabilité de succès qu'auparavant. Dès le 23 juillet, il s'avança pour attaquer derechef la trop malheureuse ville de Fano, dont le capitaine Chevalier, qui l'avait évacuée précédemment avec tant de bonheur, se trouvait encore commandant. Les troupes insurgées étaient protégées par les chaloupes canonnières russes, qui s'étaient avancées jusque vis-à-vis de Fano. Lahoz ordonna d'abord un assaut qui fut repoussé; mais Chevalier, cerné de toutes parts, et n'ayant avec lui qu'une soixantaine d'hommes, se crut dans l'impossibilité de soutenir une nouvelle attaque, et demanda à capituler. Il s'adressa, à cet effet, à l'amiral russe Woinowich, pour éviter de se mettre en rapport avec le chef des insurgés. Les négociations entamées pour la reddition de Fano duraient encore, lorsque le général Monnier, à la tête d'une colonne de 12 à 1,500 hommes, parut en vue de la place, pour délivrer Chevalier et sa garnison. Toutefois, avant d'attaquer les assiégeants, il se crut obligé, par égard pour le général russe, de prévenir celui-ci de son intention, et de son refus de ratifier la capitulation qui se traitait, quelles qu'en fussent d'ailleurs les conditions; et il chargea le colonel Allix de cette mission. Woinowich fut si peu sensible à la démarche honnête du général français, et en conçut même une humeur telle, qu'au mépris des usages de la guerre et du droit des gens, il fit arrêter et retint prisonnier le colonel Allix. Pendant ce temps, Chevalier avait souscrit à une capitulation en vertu de laquelle il devait être conduit à Venise, ainsi que sa garnison. Monnier, instruit de cette particularité, se retira sans chercher à reprendre Fano, déjà occupée par l'ennemi, et rentra dans Ancône.

A cette époque, de nouvelles bandes armées arrivaient de toutes parts pour coopérer à l'expulsion des Français. Lahoz se vit à la tête d'un corps de 40,000 combattants, venus en partie de la Cisalpine, des États romains, et même du royaume de Naples. Cette masse était trop imposante, quelle que fût d'ail-

leurs l'inexpérience militaire du plus grand nombre des hommes qui la composaient, pour que l'ex-général cisalpin ne tentât point des efforts plus grands et plus décisifs. Il résolut donc de resserrer son adversaire pour le tenir entièrement bloqué dans Ancône, et fit attaquer simultanément tous les postes que les troupes de Monnier occupaient encore. Iesi, Fiumesino, Monte-Sicuro, Castel-Fidardo furent enlevés par les insurgés, et les troupes qui les défendaient, obligées de se retirer vers Ancône, où elles prirent position, les unes sur Montagnola, et les autres sur Monte-Galeazzo. Le général Lucotte, qui occupait Camurano et Osimo, se vit forcé, par suite de cette retraite, d'évacuer ces deux postes et de se replier aussi sur Ancône.

Le 6 août, Lahoz poussa ses avant-postes jusqu'auprès de Santa-Margarita, dont il fit attaquer les hauteurs, qui furent emportées après une longue résistance de la part des Français.

Le lendemain, les troupes russes et turques s'avancèrent sur la redoute de Montagnola et l'emportèrent après un combat qui dura quatre heures, et où 200 républicains eurent à soutenir le choc de 5,000 assaillants. Lahoz fit arborer sur cette redoute les drapeaux autrichien, russe, napolitain, papal et ottoman[1], c'est-à-dire ceux des différentes nations dont les troupes étaient réunies sous ses ordres : il voulait, par ce charlatanisme, intimider la garnison d'Ancône, en lui donnant une idée des forces qui allaient agir contre elle, et entraîner les habitants dans quelques mouvements de révolte contre leurs défenseurs.

Ces progrès de l'armée ennemie ne ralentirent point le zèle du général Monnier : quoique réduit à 2,000 hommes environ de troupes sur lesquelles il pût compter, il ne désespéra point de défendre Ancône assez longtemps pour lasser ses adversaires, et recevoir du secours, si le sort des armes françaises en Italie le permettait plus tard. Une proclamation énergique ranima le dévouement des soldats, et leur fit connaître les intentions et les espérances du général.

Lahoz, malgré ses derniers succès et le nombre de ses troupes, n'osa point ouvrir sur-le-champ la tranchée devant An-

[1] Quelques émigrés français qui se trouvaient dans les bandes de Lahoz firent ajouter le pavillon blanc, avec les armes de la France monarchique.

cône, malgré les instances de Woinowich, et se contenta d'en garder soigneusement tous les débouchés, en se mettant lui-même à l'abri des entreprises de la garnison, par des ouvrages, des coupures et des abatis : une batterie de dix-sept pièces de grosse artillerie fut élevée entre la mer et Montagnola.

Le général Monnier, de son côté, fit creuser des fossés en avant des remparts depuis la citadelle jusqu'au fort des Capucins, et réparer les murailles. Le même fort des Capucins fut entouré d'un rempart en gazon, et Monnier en confia le commandement au général Lucotte. Le général Pino commanda au Monte-Gardetto. La citadelle, bien approvisionnée, avait pour commandant le chef de bataillon Gazan[1].

Le général Monnier ordonna la création d'une compagnie de partisans pris dans les troupes de la garnison. Cette compagnie, composée de 200 et quelques hommes de choix, eut pour commandant Lecouturier, capitaine des carabiniers de la 16[e] légère, promu à ce grade en récompense de plusieurs actions d'éclat. La valeur et l'audace de ce corps d'élite lui valurent par la suite le nom de *Colonne infernale*. Sa mission était de garder les avant-postes extérieurs, et de faire le plus de mal possible à l'ennemi.

Tranquille sur la sûreté de la place du côté de terre, Monnier combina cette défense avec celle du port, et établit trois batteries du côté du lazaret : la première dirigée sur la route de Bologne, et les deux autres sur la mer. La prise de Fiumesino avait privé la place d'Ancône des seuls moulins qu'elle eût à sa disposition, mais le génie d'un Français sut parer à ce grave inconvénient. M. Briche, ex-commissaire français à Corfou, fit, en cette occasion, ce qu'avait fait en Égypte l'estimable et savant Conté. Il inventa des moulins qui pouvaient être mis en mouvement par des hommes ou par des chevaux. Cet ingénieux mécanicien ne borna point son dévouement et son savoir-faire à cette preuve unique : devenu la providence de la garnison, c'est lui qui, pendant toute la durée du siége, alimenta l'artillerie de la poudre nécessaire au service des pièces, suppléa à

[1] Ce n'est point le même que l'officier général de ce nom, depuis lieutenant général, et qui commandait alors une des brigades de l'armée du Danube en Suisse.

l'insuffisance des approvisionnements, et sut découvrir des ressources jusqu'alors inconnues.

Cependant la batterie de dix-sept pièces d'artillerie élevée par les assiégeants en avant de leurs retranchements commençait déjà à tirer sur le fort des Capucins, le Monte-Gardetto et la citadelle; au bout de quelques jours, elle endommagea considérablement les édifices que renfermait cette dernière. Les casernes n'étaient plus habitables, et la garnison était réduite à bivouaquer dans les ouvrages. Vingt-deux chaloupes canonnières s'étaient approchées du port, et, formant une ligne demi-circulaire, elles tiraient des bordées de 36 et de 24 contre les remparts et les batteries croisées du lazareth, du môle et des trois vaisseaux embossés.

Le 18 août, les assiégeants firent une tentative pour s'emparer du Monte-Pelago, tandis qu'une fausse attaque était dirigée sur le Monte-Galeazzo. Le général Monnier sortit de la citadelle avec une colonne, et se porta sur le Monte-Pelago, tandis qu'un autre détachement, commandé par le capitaine Demoly, marchait sur le Monte-Galeazzo. Les troupes de Lahoz, qui s'étaient déjà emparées de ces deux postes, furent attaquées avec impétuosité, culbutées, et poursuivies la baïonnette dans les reins jusqu'au pied de leurs ouvrages. Cet échec ne permit pas à l'ennemi de renouveler ses entreprises avant le 28 août. Ce jour-là, les assiégés repoussèrent encore avec succès les différentes attaques que Lahoz avait dirigées contre eux.

Le 11 septembre, une colonne formidable vint attaquer le Monte-Gardetto. Ce fort, qui domine la mer par une falaise de cent cinquante pieds en ligne perpendiculaire, n'avait rien à redouter de ce côté : sur celui de terre, la pente n'était guère moins rapide, et, pour arriver aux premières palissades, les assaillants étaient forcés de marcher sur un étroit plateau bordé par des précipices. Le général laissa l'ennemi parvenir jusque-là; mais, en même temps, il dirigea une colonne pour le tourner et l'attaquer par l'un de ses flancs, tandis que lui-même se chargeait de soutenir l'attaque de front. Le mouvement ordonné réussit. En voyant sa colonne attaquer le flanc des assaillants, Pino, après avoir fait faire une décharge d'artillerie, s'avança à la tête d'un fort détachement et fondit sur l'ennemi, pris ainsi

entre deux feux sur le plateau où il se trouvait amoncelé. Le carnage fut d'autant plus horrible, que les assaillants qui voulaient échapper au fer ou au feu de leurs adversaires étaient obligés de se précipiter du haut du plateau sur les rochers ou dans la mer. Ce fut en vain que les prêtres et les moines, qui se trouvaient en grand nombre parmi les paysans insurgés, l'épée dans une main et le crucifix dans l'autre, exhortèrent leurs ouailles à se précipiter sur les palissades pour les forcer ; le courage et l'intrépidité des Français et des Italiens fidèles paralysèrent les efforts de ces fanatiques.

Lahoz perdit dans cette échauffourée presque toutes les troupes qu'il avait employées à cette attaque ; mais cet avantage coûta fort cher aux assiégés. Le lieutenant de la 16e légère Chavanet, l'aide de camp Espanet, plusieurs autres officiers, et un certain nombre de soldats français et cisalpins furent tués ; le nombre des blessés était considérable.

Le Monte-Galeazzo fut attaqué le 24 septembre ; et le détachement qui le gardait ayant été forcé à la retraite, le capitaine Madier sortit d'Ancône avec une compagnie de grenadiers de la 4e légion romaine, rallia les fuyards, et s'avança avec eux pour chasser les insurgés de ce poste avant que ceux-ci s'y fortifiassent. Cette position, qui commande la ville et les forts à sept cents toises, était bien plus avantageuse pour l'ennemi que celle du Monte-Pelago, sur lequel il s'était déjà établi. Les braves, conduits par Madier, reprirent le poste du Galeazzo, et, s'avançant même vers le Monte-Pelago, ils comblèrent ou renversèrent les fossés, boyaux et tranchées que Lahoz avait fait creuser pour cheminer sur le Galeazzo.

Le 27 septembre, l'amiral Woinowich envoya une nouvelle sommation au général Monnier. Celui-ci transmit la réponse suivante : « Nous sommes résolus, la garnison et moi, à nous défendre jusqu'à extinction ; l'honneur de la république, nos devoirs nous le commandent. » Deux jours après, les Russes et les Turcs attaquèrent le poste de la Maison brûlée, qui fut défendu avec beaucoup de valeur par un détachement aux ordres du capitaine Gravier. Toutefois, se laissant emporter à son ardeur, cet officier, après avoir repoussé les assaillants bien au delà du poste, donna dans une embuscade que ceux-

ci lui dressèrent. Entourés de tous les côtés, les Français se firent jour à la baïonnette et parvinrent à gagner la Maison brûlée. Serré de près par six Turcs, Gravier leur tint tête avec un sang-froid admirable; mais, au moment où il s'échappait de leurs mains, après avoir mis deux hommes hors de combat, il fut atteint de trois balles, tirées à bout portant, qui lui traversèrent et lui fracassèrent le bras droit : il demeura prisonnier. Les Français se maintinrent cependant dans la Maison brûlée, et les Turco-Russes se retirèrent.

Lahoz renouvela en personne et avec des forces considérables l'attaque du Monte-Gardetto, le 1er octobre. Le général Monnier dirigea sur ce point un renfort dont il confia le commandement au chef de bataillon Gazan. L'ennemi fut repoussé avec une perte considérable, et poursuivi jusqu'au pied de ses retranchements : le but de la sortie était atteint puisque les assiégés s'étaient retirés; mais Gazan, animé par le succès, s'obstina, malgré les ordres de Monnier, à vouloir attaquer les retranchements. Il fut promptement puni de sa désobéissance; car, au moment où il se jetait dans le fossé pour atteindre l'ennemi, il reçut deux coups de feu presque à bout portant et tomba mort. Son corps allait devenir la proie de l'ennemi : le sergent Milton, de la 16e demi-brigade, et Hallé [1], caporal d'une compagnie auxiliaire (formée dans Ancône des employés de l'administration française), se précipitèrent et arrachèrent le malheureux commandant des mains de ceux qui se préparaient à le dépouiller et à le mutiler. Gazan fut regretté de tous ses camarades; il passait pour le plus vaillant officier d'une garnison qui renfermait un si grand nombre de braves. Le commandement de la citadelle, venant à vaquer par la mort de Gazan, fut confié au général Lucotte, et celui-ci fut remplacé au fort des Capucins par le général Pino.

Cependant les troupes nombreuses de Lahoz ne paraissant point encore suffisantes pour réduire une place qui renfermait moins de 2,000 combattants, le général autrichien Frœlich reçut l'ordre de se diriger sur Ancône avec sa division, forte de 8,500 hommes, après avoir pris part, ainsi que nous l'avons dit,

[1] Depuis capitaine de la garde impériale.

aux opérations qui forcèrent le général Garnier à capituler dans Rome. L'arrivée de ce corps autrichien sous les murs d'Ancône allait donner au siége de cette place un aspect bien différent, et terminer enfin une lutte que le courage des Français et l'activité de leur général devaient cependant prolonger encore au delà des probabilités.

Le 8 octobre, le baron Schall, quartier-maître général (chef d'état-major) du corps de Frœlich, envoya au général Monnier une longue sommation, dans laquelle il récapitulait tous les succès obtenus par les alliés en Italie depuis le mois d'août, les revers essuyés par les Français en Piémont, en Suisse et sur le Rhin. Cette démarche du général autrichien n'eut point le résultat qu'il en espérait. Loin d'être découragé par les détails affligeants que renfermait la missive du chef d'état-major de Frœlich, Monnier résolut d'attaquer les Autrichiens dans le camp qu'ils venaient d'établir vis-à-vis du Monte-Gardetto.

Mais afin d'entretenir la sécurité de ses adversaires, et tout en répondant convenablement au général Schall, il pria ce dernier de lui faire parvenir les articles de la capitulation accordée au général Garnier pour l'évacuation de Rome, du fort Saint-Ange, de Civita-Vecchia et de Cornetto. Cette réponse fut envoyée au camp autrichien, le 9 octobre, à neuf heures du soir; et presque aussitôt après Monnier mit ses troupes en mouvement sur trois colonnes, pour attaquer à la fois ce même camp autrichien et celui des insurgés. La première colonne, celle de droite, commandée par le général Lucotte, devait chasser les troupes de Lahoz de leurs retranchements avancés, et couvrir l'opération du centre en arrêtant les secours que la gauche de l'ennemi pourrait envoyer. La colonne de gauche, commandée par le général Pino, devait suivre les bords de la mer, et enlever les redoutes de droite défendues par les troupes de Lahoz; enfin, la colonne du centre, commandée par le capitaine des partisans Lecouturier, sous la direction du général Monnier, devait attaquer la division autrichienne, et s'emparer, s'il était possible, de la grande batterie qui, depuis le commencement du siége, n'avait point cessé de tirer sur la place.

Le mouvement de ces colonnes s'exécuta dans le plus grand ordre et avec le silence le plus profond. La charge ne fut battue

qu'à vingt pas de l'ennemi. La grande redoute fut emportée, après trois assauts consécutifs, par la colonne de Monnier : sept canons et deux mortiers furent encloués, et les Français prirent sept drapeaux autrichiens. Le général Lucotte, s'étant précipité dans les tranchées occupées par les insurgés, les en chassa, et égorgea tout ce qui voulut résister, tandis que son aide de camp Zenardi, avec un seul détachement de 100 hommes, arrêtait, sur sa gauche, une colonne turco-russe quatre fois plus nombreuse. La colonne de gauche, ayant forcé la première redoute sur laquelle elle s'était dirigée, était sur le point de s'emparer de la seconde, lorsque deux insurgés s'étant glissés, à la faveur de l'obscurité, jusqu'auprès du général Pino, le saisirent, le terrassèrent et l'entraînèrent avec eux dans le fossé, où il se défendit vigoureusement et parvint à se dégager. Le jour commençait à paraître : Pino put apercevoir Lahoz s'avançant à la tête d'un détachement pour secourir la redoute attaquée. A cette vue, le général cisalpin veut se précipiter sur le transfuge; mais, au moment où ils étaient près de se joindre, un grenadier ajuste Lahoz et le blesse mortellement. On vit alors un exemple terrible des extrémités auxquelles les guerres civiles portent les hommes de partis opposés : la vengeance de Pino n'était point encore satisfaite; et, au lieu de traiter son adversaire en ennemi généreux, il ordonna à ses soldats d'achever, à coups de sabre et de baïonnette, celui qui avait été son frère d'armes et son ami.

Cependant le soleil était déjà sur l'horizon : tout le camp ennemi avait pris les armes, et allait faire repentir les faibles troupes de la garnison d'Ancône de leur audacieuse témérité. Monnier pensa, avec raison, qu'il serait imprudent de prolonger le combat contre des forces plus que décuples, et donna l'ordre de la retraite. Elle fut protégée par l'artillerie des forts, et la garnison rentra dans la place sans être trop vivement inquiétée, emportant pour trophées le sabre et le panache de Lahoz. Cette sortie du général Monnier donna aux Autrichiens une haute idée de la valeur et du dévouement des soldats qui défendaient Ancône : elle dut convaincre les alliés que le terme de la résistance qu'ils éprouvaient n'était point encore arrivé.

Le général Frœlich fit baraquer ses troupes sous Varano,

comme s'il eût eu dessein de leur faire passer l'hiver dans cette position. Pendant ce temps, les Russes, les Albanais et les insurgés continuèrent d'escarmoucher avec les avant-postes de la garnison, sans que les Autrichiens prissent part à ces petits engagements, presque tous sans aucun résultat pour les assiégeants.

Toutefois, la situation intérieure de la place devenait chaque jour plus déplorable; la misère des habitants était à son comble. Touché de leurs souffrances et de leur résignation, Monnier s'empressa de faire tout ce qui dépendait de lui pour adoucir leur sort, et il permit à un grand nombre de sortir de la ville. Mais les Autrichiens, ne voulant pas, en recevant ces malheureux, alléger le fardeau des assiégés, les repoussèrent. Pour ne pas exposer ceux-ci à périr sous le feu des deux partis, Monnier fut obligé de leur faire ouvrir les portes de la ville.

Les subsistances devinrent bientôt d'une rareté extrême et leur prix haussa en proportion : les poulets se vendaient cinq piastres (plus de vingt-cinq francs) pièce, et un œuf douze sous. Il n'y avait plus ni bœufs, ni moutons, ni porcs; on était réduit à la viande de cheval ou d'âne, encore était-elle fort chère. La pêche du poisson dans le port avait été interdite à cause du feu continuel que les bâtiments turco-russes dirigeaient sur ce point.

Malgré leur apparente inactivité, les Autrichiens avaient cependant travaillé à augmenter les travaux de siége. Ils démasquèrent des batteries à la faveur desquelles ils attaquèrent et prirent les monts Galeazzo et San-Stefano, situés à deux cents toises de la citadelle. Dès qu'ils y furent établis, ils firent serrer la ligne du côté de la mer par les Russes, les Turcs et les insurgés, qui, soutenus par le régiment des hussards de Barco, s'emparèrent du chemin établi sur le rivage, et de celui qui s'embranche avec la route de Sinigaglia. Ainsi, la péninsule où se trouvent placés la ville et les forts d'Ancône était traversée par une ligne de circonvallation de cent toises, à partir du point de la mer, de deux cents dans son milieu, et de six cents vers son extrémité; mais l'ennemi ne se trouvait point encore assez près des murs; et, avant de continuer ses travaux, il tenta une troisième sommation auprès du général Monnier. Cette fois, afin de dissiper tous les doutes de celui-ci au sujet de l'évacuation

du territoire romain par les troupes du général Garnier, le quartier-maître général Schall joignit à sa sommation toutes les pièces officielles qui pouvaient donner la certitude de cet événement; il apprenait en outre au général français l'entière évacuation de l'Italie par les armées républicaines, et partait de là pour engager Monnier à ne point prolonger une défense inutile. Celui-ci répondit que rien ne pourrait lui faire transgresser son devoir et les lois de l'honneur.

Convaincu que la force seule pourrait vaincre la résistance de son adversaire, le général Frœlich se détermina à tenter une attaque générale sur la place, et en fixa l'époque au 2 novembre. jour de la commémoration des morts. Quatre-vingts bouches à feu commencèrent d'abord un feu terrible sur les forts et sur la ville; bientôt après, tous les postes avancés furent attaqués, et les Français qui les défendaient repoussés jusque sous les murs de la place. Le général autrichien déploya alors la plus grande partie de ses forces. 1,500 hommes exténués par les fatigues d'un service continuel, pendant l'espace de trois mois et demi qu'avait déjà duré le siége, eurent à se défendre contre plus de 10,000 hommes de troupes régulières. Tandis que deux fortes colonnes débouchant par le Monte-Pelago se portaient, l'une vers la mer, et l'autre par le grand chemin qui conduit du Monte-Gardetto à la porte Farina, une troisième colonne composée des grenadiers hongrois et croates, filant par la hauteur de San-Stefano, vint entourer une chapelle située au-dessous du camp retranché, et se trouva sous les murs à l'abri du feu de la place. Pendant ce temps, les Russes, les Albanais et les insurgés repoussaient le poste avancé de la porte de France, et plantaient leurs drapeaux à cinquante toises de la citadelle.

Cependant, le général Monnier, voyant l'ennemi faire des progrès sur tous les points de son attaque, avait ordonné une sortie générale par les portes de France, de Capo-di-Monte, de Farina, de la citadelle et du Monte-Gardetto. Les petites colonnes françaises s'avancèrent contre les assaillants avec la dernière intrépidité; les plus grands efforts eurent lieu à San-Stefano, hauteur qui plonge la citadelle, comme nous l'avons déjà dit, et qui domine entièrement Ancône. Les Autrichiens, attachant la plus grande importance à la possession de ce poste, s'y défendirent

avec opiniâtreté. Deux fois chassés par les Français, ils revinrent deux fois à la charge, et, à la dernière, le général Frœlich envoya une colonne sur la Maison brûlée, avec ordre de s'en emparer à quelque prix que ce fût; mais le chef de brigade romain Palombini et les deux aides de camp de Monnier, Girard et Demoly, réunirent leurs colonnes pour arrêter les Autrichiens. Frœlich fit en vain appuyer son attaque par quelques pièces de canon; vainement il envoya un second détachement pour appuyer le premier : les Français restèrent maîtres des postes où les Autrichiens, de leur propre aveu, venaient de perdre plus de 800 grenadiers. L'aide de camp Demoly se distingua éminemment dans cette occasion, où son sang-froid et sa présence d'esprit avaient égalé sa valeur.

Les Autrichiens, obligés de se replier sur presque tous les points, s'étaient arrêtés en avant des positions qu'ils voulaient reprendre. Le feu avait cessé sur la ligne, où l'on n'entendait plus que le bruit des tambours ennemis qui battaient le rappel, lorsqu'un parlementaire se présenta devant le général Monnier, pour demander, au nom du général autrichien, une trêve de trois heures, à l'effet d'enterrer les morts. Monnier accorda quatre heures, et, pendant ce temps, les deux partis se rapprochèrent pour se complimenter réciproquement sur le courage avec lequel ils venaient de combattre. Les Turcs seuls avaient refusé d'accéder à la suspension d'armes, et continuaient d'insulter, par des tirailleries sans effet, la citadelle et la porte de France. Les Autrichiens, indignés, voulaient forcer ces barbares à respecter les lois de la guerre; mais le général Monnier se chargea de ce soin. Il fit attaquer les farouches Albanais par un détachement que commandait le brave capitaine Zenardi, qui les ramena, la baïonnette aux reins, jusqu'au pied de leurs retranchements, où les Français parvinrent même à enlever plusieurs drapeaux placés sur l'épaulement.

Lorsque la trêve fut expirée, les Autrichiens renouvelèrent leurs tentatives pour s'emparer de San-Stefano et de la Maison brûlée. Mais elles ne réussirent pas mieux que les précédentes; et la nuit, qui survint, termina le combat. Il était temps, au surplus, que cette lutte inégale cessât. Les Français, accablés par la fatigue, n'étaient plus soutenus que par leur courage

surnaturel et par l'envie de se montrer dignes de leur général et des vaillants chefs qui les dirigeaient. Les Romains et les Cisalpins avaient rivalisé de zèle et de gloire avec leurs aînés sur le champ de bataille. Généraux, officiers, soldats, tous s'étaient conduits en héros; et cependant, malgré l'extrême disproportion de leur nombre, les assiégés n'avaient point essuyé une perte trop considérable, puisqu'il ne resta guère qu'une centaine de soldats sur le champ de bataille. Le lieutenant de hussards volontaires Dulong[1], qui, atteint de deux coups de feu, continua de combattre jusqu'à ce qu'il eût reçu une troisième blessure, assez grave pour le forcer à quitter le champ de bataille; un caporal de la 8e demi-brigade légère, nommé Ponseff, et le tambour de la 16e, Jean-Louis, furent particulièrement cités dans le rapport du chef d'état-major de la place, comme ayant donné des preuves plus remarquables de leur valeur. Le chef de l'état-major cita encore avec de grands éloges les chefs de bataillon Lecouturier, Boudin, Madier; les capitaines de la 16e demi-brigade légère Dunoguès (tué), Delage, Médon; les lieutenants Witz, Legras, Lesage et Wonalin (tous de la 16e); le lieutenant Malpey, de la 8e; le sous-lieutenant Casaubon, de la 55e; les lieutenants romains Belamour et Bouillé; les sergents Bremont, Lasale, Segriste, Fournier, Loyau, Blancard et Maille; les caporaux Desolé, Leguin et Spada; les chasseurs Launay, Sernon, Daralon, Mereau, Heller et Ramiceau.

L'échec éprouvé par l'ennemi rendit celui-ci plus circonspect, et il se borna désormais au feu de ses batteries. Le 10 novembre, l'une des courtines du grand bastion de la citadelle s'écroula en deux endroits. Le feu des assiégés ne répondait plus que faiblement à celui de l'artillerie des alliés; presque toutes les munitions étaient épuisées, et la saison, devenue trop humide, ne permettait plus à l'ingénieux Briche d'en fabriquer de nouvelles. A deux heures après midi, le général Frœlich fit déboucher de ses lignes plusieurs colonnes qui vinrent menacer le Monte-Gardetto et le camp retranché; et, vers quatre heures du soir, un nouveau parlementaire se présenta aux postes avancés.

[1] Depuis lieutenant général et lieutenant commandant la première compagnie des gardes du corps du roi.

C'était le général Schall lui-même qui venait, accompagné du chef de l'artillerie autrichienne et d'un aide-de camp du général Frœlich, apporter une quatrième et dernière sommation. Cette pièce est trop honorable pour la garnison d'Ancône, et démontre trop bien l'estime que la conduite de celle-ci avait inspirée au général Frœlich, pour que nous ne la consignions point ici toute entiere :

« Les dégâts opérés jusqu'à ce jour par le feu de mon artillerie, disait le général autrichien, doivent vous convaincre, Monsieur le général, que je ne manque pas de moyens d'en faire de plus grands encore pour mettre un terme à ce siége.

« Si je vous assure de plus que, d'après votre résistance outrée, j'ai demandé qu'on me triplât mon artillerie et mes munitions, et qu'elles sont en route, il ne me reste, Monsieur le général (après avoir prouvé à l'univers, qui nous jugera, que j'ai épuisé tous les moyens de conciliation), il ne me reste qu'à vous sommer pour la dernière fois de rendre Ancône avec toutes ses dépendances.

« Voudrez-vous donc, Monsieur le général, avec une garnison affaiblie, manquant de vivres, accablée de tant d'autres besoins....... voudrez-vous pousser les choses à la dernière extrémité? Voudrez-vous prolonger des maux auxquels le véritable guerrier est toujours sensible, des maux que votre résistance ultérieure ne justifierait jamais?

« Dans ce cas, Monsieur le général, voilà la dernière syllabe que vous recevrez de moi..... et comptez d'avance que dès lors je ne pourrai ni ne voudrai écouter aucune proposition, de telle teneur qu'elle soit, hormis, et tout au plus, celle de vous rendre à discrétion.

« Persuadez-vous bien aussi, Monsieur le général, que je devrai au sang que mes braves soldats, mes braves frères d'armes ont versé devant Ancône, comme à celui que j'aurai la douleur de leur voir répandre encore, de vous rendre personnellement responsable (dans toute l'étendue du terme) de tous les événements, Monsieur le général, et de vous abandonner, vous et les vôtres, à toutes les rigueurs du sort que votre conduite sans exemple pourra attirer sur vous.

« C'est pourquoi je vous envoie M. le général-major Schall, qui est instruit de mes intentions, et auquel je donne pleins pouvoirs de s'aboucher, traiter et convenir provisoirement avec vous des bases d'une capitulation qui s'accorde avec la gloire de ma très-haute cour et celle de ses armes.

« L'unique but de la proposition que je vous fais est de mettre enfin un terme aux calamités réciproques. Je vous prie donc, Monsieur le général, de vouloir la rendre à votre conseil de guerre, assemblé conformément à vos lois militaires. Je me réserve néanmoins la ratification de ce dont on sera convenu ; et le parti que vous prendrez sera décisif pour moi.

« Je vous adjure, Monsieur le général, d'être aussi sensible au cri de l'humanité que vous l'avez été jusqu'à présent à celui du guerrier.

« J'attends donc votre réponse prompte et satisfaisante, si ce n'est la capitulation elle-même que, comme philanthrope, je désire et aime à prévoir.

« *Signé* Frœlich, lieutenant général. »

Si le général Monnier n'eût voulu suivre que son sentiment particulier, il eût probablement répondu par la négative à cette dernière sommation ; mais, effrayé de sa responsabilité dans cette grande circonstance, il sentit que refuser d'écouter les propositions du général autrichien, c'était vouloir, sans avantage pour la patrie, s'exposer au reproche d'avoir causé la perte de tous les braves qui pouvaient la servir encore. Cette considération le détermina donc à assembler un conseil de guerre, pour discuter la question de savoir : si l'on continuerait de se défendre, ou si l'on consentirait à une capitulation. Après une discussion très-longue, Monnier donnant son avis comme simple membre, et persistant dans l'opinion qu'on pouvait tenir encore, le conseil reconnut d'abord, à la presque unanimité :

1° Que les approvisionnements de siége complétés par le zèle infatigable du commissaire Martin pour 1,500 hommes étaient presque totalement épuisés, et qu'il n'en restait plus que pour quelques jours ;

2° Qu'il était constant que la ville d'Ancône, défendue par

une seule enceinte, n'était plus fermée que par le courage et les baïonnettes ; que les fortifications des Capucins, endommagées par le feu de l'ennemi et par les pluies, n'étaient plus à l'abri d'un coup de main ; que les deux dernières attaques avaient tellement écrasé la citadelle, qu'on ne pouvait s'y maintenir qu'en réparant les brèches faites et les autres ouvrages abattus, réparation qui était désormais impossible ; que le Monte-Gardetto pouvait d'un moment à l'autre être séparé de la ligne de défense, si l'ennemi parvenait à se rendre maître des deux autres forts ; que le lazaret tomberait également par la même cause, ainsi que la porte de France ; que c'était un miracle si le port n'avait pas encore été forcé par la flotte turco-russe ;

3° Qu'il n'existait de poudre que pour une demi-journée d'attaque un peu chaude (quinze milliers) ; que la saison ne pouvait permettre de perfectionner celle qu'on avait fabriquée jusqu'alors ; qu'il était impossible de remplacer les affûts démontés par le feu de l'ennemi ;

4° Que, s'il restait des vivres pour quelques jours encore, en supposant des privations, il ne fallait pas oublier une population de dix-huit mille âmes, accablée depuis trois mois de la plus grande misère, et qui ne s'alimentait depuis quinze jours que par les secours que lui fournissaient les forts ; que le principal moyen de défense consistant dans les munitions, il n'en restait pas même assez pour s'ensevelir sous les ruines de la place ;

5° Que, par sa vigoureuse défense, la garnison ayant inspiré à l'ennemi la plus haute estime envers ceux qui la composaient, on devait par conséquent espérer qu'elle serait traitée honorablement ; et qu'enfin les membres du conseil, tout résolus qu'ils étaient à soutenir l'honneur national jusqu'à extinction, ne devaient pas oublier que l'intérêt de la patrie exigeait qu'on lui conservât des défenseurs, et qu'une lutte trop longtemps prolongée pourrait compromettre l'existence et la liberté de la garnison, sans aucun avantage réel pour la république.

D'après ces considérations, le conseil de guerre arrêta qu'il serait présenté au général Frœlich un projet de capitulation ; mais il déclara formellement qu'il ne voulait et n'entendait négocier qu'avec les troupes impériales seules, préférant plutôt la mort

au déshonneur de traiter avec des Russes et des Turcs qui avaient violé les usages de la guerre et le droit des gens [1].

Le refus d'admettre, dans les négociations relatives à la capitulation, les commandants russes et turcs, parut d'abord mettre quelque obstacle à sa conclusion. Le général Frœlich se souvenait d'avoir lui-même refusé son assentiment à la capitulation de Rome parce que le général Garnier ne s'était adressé qu'au général napolitain Burchard et au commodore anglais Towbridge; et il craignait de s'exposer au mécontentement des Russes et des Turcs, alliés de l'empereur son maître; cependant, après avoir longtemps hésité, et sur la menace des commissaires français de rompre la négociation si cette condition ne faisait point partie essentielle de la capitulation, le général Frœlich consentit à traiter seul; et, le 13 novembre, il approuva la convention dont nous citerons les articles suivants [2], débattus entre MM. le général Lucotte, le consul français Mangourit, le chef d'état-major Girard, le chef de bataillon Lecouturier, tous commissaires nommés à cet effet par le général Monnier; et le général-major Schall, chargé des pouvoirs du général Frœlich :

« Art. 1er. Les troupes de la garnison d'Ancône et des forts en dépendant, aux jour et heure convenus, sortiront de la place avec tous les honneurs de la guerre demandés, pour se rendre en France comme prisonniers de guerre; et ne serviront contre S. M. I. et R., ni contre ses alliés, qu'après parfait échange. La troupe déposera les armes dans le lieu qui sera fixé par un article additionnel. Les soldats et sous-officiers conserveront leurs havresacs; le général commandant la division, le consul de la république française, les généraux, officiers de terre et de mer, les employés civils et militaires conserveront leurs armes, leurs chevaux, suivant leurs grades, et leurs effets personnels. Le général Frœlich, voulant donner une preuve d'estime aux troupes de la garnison pour la défense courageuse et *au-des-*

[1] Nous rappelons ici la détention illégale du colonel Allix par l'amiral Woinowich, et le refus fait par les Turcs de reconnaître la suspension d'armes du 2 novembre.

[2] (En raison de leur importance et de l'honneur qu'ils font à la brave garnison d'Ancône.)

sus de toute attente qu'elles ont faite, accorde aux sous-officiers *le port de leurs sabres pour se rendre à leur destination.* Et pour donner à toute la division, comme au général Monnier, qui la commande, un témoignage de sa considération particulière *et d'estime de nation à nation contractantes*, lui accorde *une garde d'honneur composée de quinze cavaliers montés, armés, équipés, et de trente carabiniers armés.*

« 2. La division sera accompagnée et protégée dans sa marche jusqu'aux avant-postes français de l'armée d'Italie par un corps déterminé de troupes impériales, commandé par un officier d'état-major.

« 3. La division, se rendant en France par la voie qu'elle jugera la plus commode, fera route aux frais de S. M. l'empereur et roi; chaque militaire ou employé recevra les rations en tous genres et le logement attribués à son grade par les lois et règlements français; sa marche ne sera point forcée, mais réglée militairement d'après celle de l'infanterie française. Le général Monnier, commandant la division, fera, de concert avec l'officier d'état-major autrichien, la fixation du logement au bivouac, s'il était jugé convenable, ainsi que des heures de départ et des lieux de séjour.

« 4. Il sera accordé, aux frais de S. M. l'empereur et roi, le nombre de chariots nécessaire au transport des effets personnels des officiers, employés, conseils d'administration et dépôts des corps de la division. Le nombre desdits chariots sera convenu d'après l'état des besoins que fournira le commissaire des guerres français. Le général commandant la division, le consul de la république française, les généraux de brigade Lucotte, Pino, Palombini, le chef d'état-major de la division, les commandants du génie et de l'artillerie, le payeur de la division, les commissaires des guerres et de la marine française, l'agent du commissaire civil des finances de la république romaine, sont autorisés à emmener chacun leurs fourgons couverts, pour le transport de leurs papiers d'administration comme de comptabilité, et de leurs effets personnels quelconques.

« 2. Les malades de l'hôpital de la division qui pourront être transportés le seront, aux frais de S. M. l'empereur et roi, avec les vivres, médicaments, coffre de chirurgie et officiers de santé

suffisants pour le voyage d'Ancône en France. Les malades qui ne pourraient être évacués sans péril resteront à Ancône; ils y seront protégés comme un dépôt sacré, et traités à l'instar des malades de S. M. I. et R. La division les confie à la générosité, à la loyauté et à l'humanité de la nation autrichienne. Le général Monnier leur assignera le nombre d'officiers de santé et d'infirmiers indispensable, sous la surveillance d'un officier militaire français et d'un commissaire des guerres. Aussitôt que lesdits officiers et commissaires requerront le transport des convalescents, soit par terre, soit par mer, suivant qu'il sera le plus convenable à leur état, ce transport leur sera religieusement accordé.

« 8. Tous les individus, de quelque nation ou religion qu'ils soient, habitants de la ville d'Ancône, et notamment les Hébreux, ne pourront être troublés, molestés et recherchés, directement ou indirectement, eux ni leurs familles, pour le soupçon et pour la manifestation de leurs opinions civiles, politiques et religieuses, ainsi que pour les faits qui sont résultés du changement de gouvernement sur le territoire romain. Cette disposition s'appliquera à ceux d'entre eux qui ont pris les armes ou exercé des emplois civils ou administratifs pendant cette époque, et que l'on voudrait poursuivre sur les faits de leur gestion.

« 9. La commission administrative d'Ancône, les ex-membres des administrations centrales des ci-devant départements du Tronto, du Musone et du Metauro, de leurs tribunaux et municipalités; les subordonnés de tous ces corps politiques; les patriotes de la république romaine, comme les citoyens et sujets des puissances alliées de la république française, qui voudront suivre la division d'Ancône, eux, leurs familles et effets, en auront la liberté la plus entière, et ne pourront être retardés ni empêchés sous aucun prétexte que ce soit. »

Cette capitulation, glorieux témoignage de l'estime des vainqueurs pour les vaincus, fut fidèlement exécutée par les deux parties contractantes à Ancône. Les Autrichiens, enthousiasmés de la belle défense du général Monnier, ne savaient quels honneurs lui rendre pour lui prouver leur profonde admiration. Le commandant de l'artillerie autrichienne étant venu avec d'autres commissaires, après la capitulation, pour constater l'état

des forts et des magasins, ne voyant de tous côtes que brèches et décombres, observant toutes les pièces démontées ou crevées, et n'ayant trouvé que quatorze milliers de poudre, dont la moitié était avariée, ne put s'empêcher de manifester un étonnement approbateur; et, se retirant sans donner de reçu, il dit aux officiers français qui l'entouraient : « Vous n'avez conservé que la gloire, nos reçus n'y ajouteraient rien. »

Le 16 novembre était le jour fixé pour la prise de possession d'Ancône par les Autrichiens et pour l'évacuation de la place par les Français. La garnison, après avoir défilé, s'arrêta en colonne sur la chaussée de la porte de France, attendant sous les armes son général en chef. Trois bataillons de grenadiers autrichiens étaient rangés devant elle : Monnier parut, et, se portant au centre, il adressa aux troupes le discours suivant :

« Soldats républicains! la longue et opiniâtre résistance que vous avez faite en défendant Ancône vous couvre de gloire, elle sera citée par la postérité. La nécessité a voulu que je traitasse avec l'ennemi, et je me suis attaché à ce que les conditions fussent communes au soldat, à l'officier, à votre général. Nous rentrons en France sur parole. Vous allez traverser *l'Italie abandonnée, mais qu'un jour les armes françaises, mieux dirigées, sauront reconquérir.* Vous aurez des marches pénibles et la rigueur de la saison à braver; je veillerai à ce qu'il soit pourvu à tous vos besoins. Mon dernier soin, en quittant ces lieux que nous avons illustrés, est de vous recommander le plus grand ordre, afin que, rendus à la patrie, vous soyez toujours les dignes enfants de la république. »

Nous avons déjà fait remarquer que la garnison avait trouvé des vainqueurs généreux dans les braves qu'elle avait combattus; mais, en arrivant à Pavie, elle y fut retenue quatorze jours, au mépris de la capitulation. Le général Mélas, qui commandait toujours les forces autrichiennes en Italie, voulut même forcer les Français à franchir les montagnes du Tyrol et à gravir les monts helvétiques pour revenir en France par Bâle.

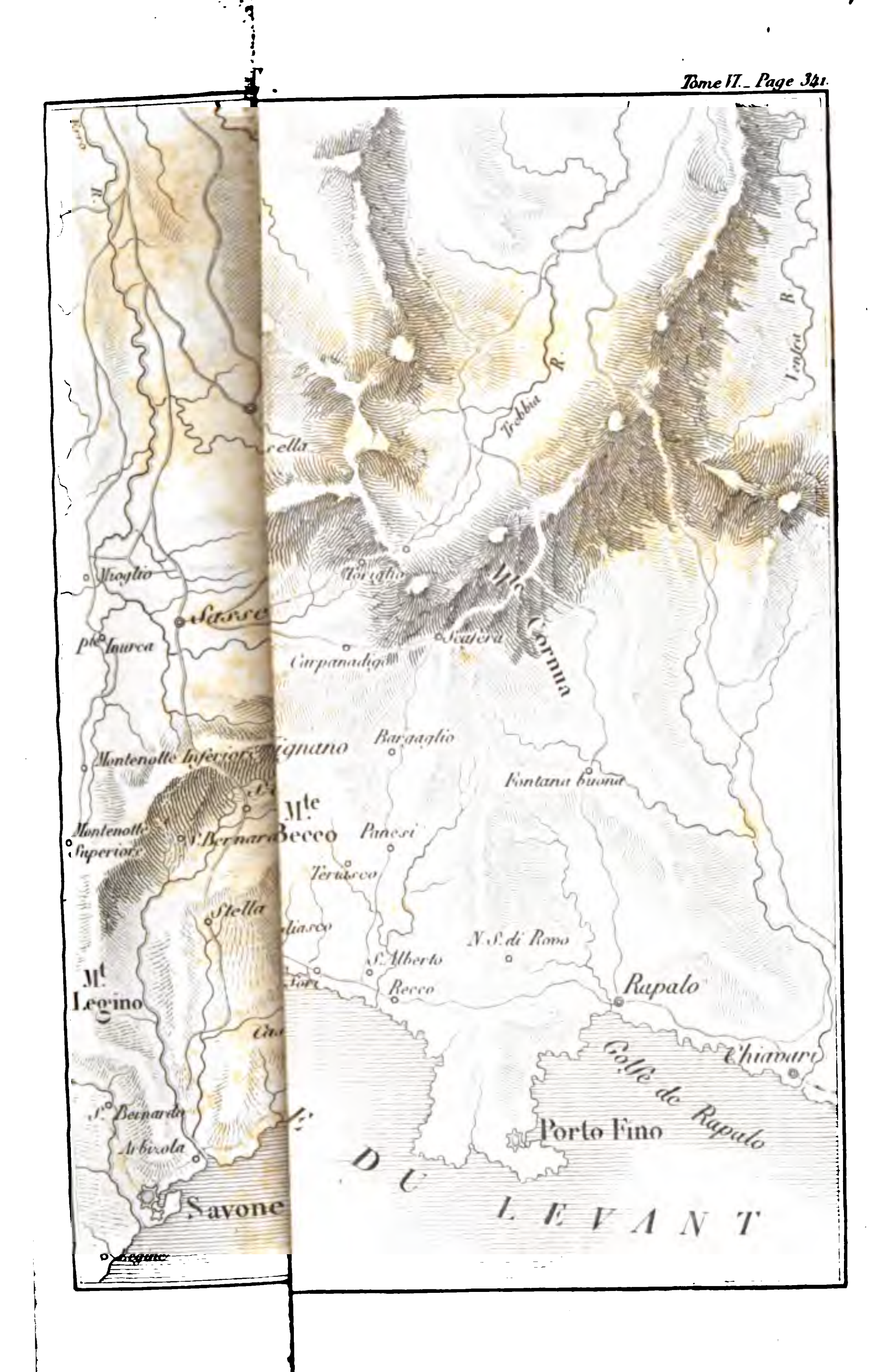
Monnier réclama avec fermeté l'exécution de la capitulation : il représenta que l'article 3 accordait aux Français la faculté de se rendre dans leur patrie par la voie *qu'ils jugeraient la plus*

commode; et il annonça que ses soldats indignés avaient pris la résolution de mourir plutôt que de souffrir que cette convention fût violée. Une détermination aussi désespérée imposa au général autrichien, qui se décida à les laisser passer par la route du mont Cénis; mais les chemins se trouvèrent impraticables. Les rivières débordées et les fréquentes avalanches offrirent à la marche de la garnison des obstacles tels, qu'elle fut obligée de revenir sur ses pas, après avoir supporté des fatigues inouïes. Elle se dirigea ensuite par Alexandrie, Acqui, Fossano, Asti, sur Gênes, où elle arriva dans les derniers jours de décembre, pour rentrer en France par la route de la mer. Bonaparte, alors premier consul, s'empressa de témoigner au général Monnier la profonde estime que lui avait inspirée sa belle conduite, et l'éleva au grade de général de division. Échangé, peu de temps après, contre le général autrichien Lusignan, Monnier se hâta de reprendre de l'activité; et nous le retrouverons, dans l'année qui va suivre, à la tête d'une division de la nouvelle armée qui, *mieux dirigée* que la dernière, devait, suivant l'expression prophétique de ce général, *reconquérir l'Italie abandonnée.*

ANNÉE 1800. — AN VIII.

Ouverture de la campagne. — L'armée n'avait reçu que peu ou point de renforts pour réparer ses pertes. Presque abandonnée par son gouvernement, réduite à l'état le plus déplorable, sans solde, sans vêtements, sans vivres, elle venait de passer l'hiver dans un pays ruiné, et la rigueur de la saison avait encore augmenté les privations et les maladies auxquelles les troupes étaient en proie depuis plus de six mois. Il n'est rien de plus attristant et de plus hideux que le tableau de la situation de cette armée, tracé par les écrivains contemporains.

Pâles, languissants, affamés, couverts de lambeaux, les soldats français, ayant perdu toute espèce d'énergie, ressemblaient à des fantômes errants au milieu des tombeaux. Les routes étaient couvertes de cadavres et de mourants, et les infortunés qui parvenaient à se traîner jusque dans un hôpital y étaient sans paille pour se coucher, sans aliments, sans secours d'aucune


Trebbia R.
Lenza R.
Mte Cornua
Torriglio
Scafera
Carpanadigo
Sassello
Mioglio
Montenotte Inferiore
Montenotte Superiore
Mte Becco
S. Bernardo
Stella
Bargaglio
Fontana buona
Panesi
Terasco
N. S. di Rovo
S. Alberto
Recco
Rapalo
Chiavari
Golfe de Rapalo
Porto Fino
Mt Legino
Arbizola
Savone
Legino
D U
L E V A N T

espèce. Étendus sur des pavés de marbre, à côté des cadavres de leurs camarades (qu'on laissait souvent un ou deux jours sans sépulture), ils y trouvaient bientôt une mort prompte, plus certaine et plus terrible encore que dans les hameaux malsains et sur les routes qu'ils venaient de quitter. Plus de service administratif : tout était vide, les magasins comme les caisses. Les efforts successifs des généraux en chef avaient été vains pour remédier à cette misère générale. Les ressources publiques et privées étaient épuisées, les espérances évanouies. L'armée, sans combattre, se consumait chaque jour avec une rapidité effrayante par les épidémies et par la désertion. Des corps entiers partaient sans ordres, sans chefs ; et des officiers généraux eux-mêmes se rendaient en France sans congé ni permission. Tous cherchaient à éviter une mort sans gloire qui se présentait partout et à chaque instant sous l'aspect le plus terrible et le plus révoltant.

Tel était l'état des choses en Ligurie lorsque Masséna fut nommé pour prendre le commandement de l'armée. Championnet venait de succomber sous les atteintes de l'affreuse épidémie qui moissonnait journellement les officiers comme les soldats. Ce digne général, dont toutes les pensées étaient pour ses soldats, pendant sa maladie demandait sans cesse, dans le délire d'une fièvre ardente, si des bâtiments chargés de blé étaient arrivés des ports de France, si le gouvernement avait envoyé des vêtements et de l'argent pour payer la solde. Deux heures avant d'expirer, il fit encore écrire au gouvernement pour hâter l'envoi des secours de toute espèce dont l'armée avait un besoin si urgent[1].

La proclamation suivante de Bonaparte précéda l'arrivée de Masséna à Gênes :

« Soldats !

« Les circonstances qui me retiennent à la tête du gouvernement m'empêchent de me trouver au milieu de vous.

[1] On a prétendu que Championnet n'avait point approuvé l'élévation de Bonaparte à la dignité de consul, et que celui-ci se réjouit de la mort de ce général. Cette opinion est une erreur. Championnet, persécuté par le Directoire, partageait les espérances que la grande majorité des Français fondait alors sur l'homme qui venait de renverser ce gouvernement odieux.

« Vos besoins sont grands, toutes les mesures sont prises pour y pourvoir.

« Les premières qualités du soldat sont la constance et la discipline; la valeur n'est que la seconde.

« Soldats! plusieurs corps ont quitté leurs positions, ils ont été sourds à la voix de leurs officiers : la 17e légère est de ce nombre.

« Sont-ils donc tous morts les braves de Castiglione, de Rivoli, de Neumarck? Ils eussent péri plutôt que de quitter leurs drapeaux, et ils eussent ramené leurs jeunes camarades à l'honneur et au devoir.

« Soldats! vos distributions ne vous sont pas régulièrement faites, dites-vous? Qu'eussiez-vous fait si, comme les 4e et 22e légères, les 18e et 32e de ligne, vous vous fussiez trouvés au milieu du désert sans pain ni eau, mangeant du cheval et du mulet? *La victoire nous donnera du pain,* disaient-elles : et vous, vous quittez vos drapeaux!

« Soldats d'Italie! un nouveau général vous commande; il fut toujours à l'avant-garde dans les plus beaux jours de votre gloire. Entourez-le de votre confiance, il ramènera la victoire dans vos rangs.

« Je me ferai rendre un compte journalier de la conduite de tous les corps, et spécialement de la 17e légère et de la 63e de ligne. *Elles se ressouviendront de la confiance que j'avais en elles.* »

Masséna reçut du premier consul tous les pouvoirs nécessaires pour remédier à l'affligeante situation des troupes dont la direction lui était confiée. Mais l'essentiel était d'avoir de l'argent, et malheureusement les finances de la république étaient encore dans un tel désordre à l'époque dont nous parlons, qu'il n'était guère possible d'accorder les fonds même indispensables pour les différents services. Cependant Masséna parvint à passer des marchés pour l'habillement et les vivres. Prévoyant les dangers que les convois venant de France pouvaient courir sur mer avant d'arriver à Gênes, il se fit remettre douze lettres de marque pour des bâtiments destinés à protéger le petit cabotage.

Après avoir pris ces premières mesures, Masséna se rendit

à Lyon pour hâter le rassemblement des chevaux destinés aux remontes et la formation des magasins d'habillement et d'équipement. De Lyon il vint à Marseille, où, s'étant aperçu que les fournisseurs avec lesquels il avait traité mettaient de la lenteur dans leurs opérations, il acheta lui-même douze mille quintaux de blé appartenant à des négociants génois, et qui se trouvaient dans le port. La désertion des troupes était telle, que les chemins de France en Italie se trouvaient couverts de soldats demandant des vivres et des vêtements, implorant la pitié des habitants des villes et des campagnes. Des bataillons entiers de ces déserteurs se trouvaient à Nice, à Fréjus, à Antibes. Masséna, joignant les menaces à la promesse de prompts secours, fit bientôt refluer tous ces hommes vers l'armée. Les 2e, 14e, 21e, 24e, 63e et 74e demi-brigades de ligne, les 5e, 17e et 25e légères, virent revenir sous leurs drapeaux le plus grand nombre des soldats qui les avaient abandonnés. Rappelés par leur nouveau général en chef aux sentiments de l'honneur et du devoir, ces mêmes soldats servirent pour ainsi dire d'escorte à Masséna dans son voyage par terre de Nice à Gênes.

Malgré le retour des déserteurs et les renforts de troupes fraîches qu'il avait amenés avec lui, le général de l'armée d'Italie n'avait pas sous ses ordres plus de 25,000 combattants, parce que la misère et les maladies avaient enlevé autant de monde que la désertion.

Tant de désordres s'étaient introduits dans l'administration, que le succès des mesures prises par Masséna ne répondit pas à ses espérances. Les efforts de ce général ne produisirent pour ses troupes qu'un soulagement momentané. L'armée ne reçut même pas la totalité des grains achetés à Marseille : à l'époque où les hostilités recommencèrent, cette ressource était déjà consommée. Bientôt le soldat vécut, au jour le jour, des grains achetés à un prix excessif ou fournis avec les plus grandes difficultés par le gouvernement génois : encore ne recevait-il souvent que partie des rations accordées par la loi. Le général en chef voyait ses soins paralysés et l'armée toujours à la veille de manquer entièrement de vivres[1]. La négligence,

[1] La faim de nos soldats était souvent telle, dit le général Thiébault,

la mauvaise foi, le défaut de moyens, les vents eux-mêmes qui, pendant près de quatre mois (circonstance inouïe!) s'opposèrent à l'arrivage des convois par mer : tout semblait se réunir pour amener enfin l'anéantissement des troupes et la perte de la Ligurie.

Cependant Masséna avait réduit les cadres de l'armée dans la proportion du nombre des combattants : plusieurs demi-brigades furent fondues en une seule. Une mutation s'était opérée dans les officiers généraux. Gouvion-Saint-Cyr avait été rappelé à l'armée du Rhin, Victor et Lemoine étaient destinés à faire partie de l'armée de réserve : Soult, Suchet et Gazan les remplacèrent. Au 5 avril, l'armée d'Italie, partagée en deux corps ou deux grandes divisions, occupait les positions suivantes : le corps de droite, aux ordres du général Soult, était distribué dans les postes de Recco, Monte-Cornua, Torriglio, la Bocchetta (d'où il se liait par une avant-garde avec le fort de Gavi), Campofreddo, Stella, Monte-Legino et Cadibona. Il fournissait en outre des garnisons à Gênes, à Savone, à Gavi, devait pourvoir à la sûreté de la côte, et faciliter les arrivages des subsistances à Gênes. Le corps de gauche, commandé par le général Suchet, avait sa droite à Noli et sa gauche au Var : le quartier général était à la Pietra.

Un développement aussi considérable ne pouvait pas cependant être resserré, puisqu'il était important de garder les débouchés de la Toscane, du duché de Plaisance, de la Lombardie, du Piémont, de défendre l'entrée des Alpes, et par conséquent les frontières de la France. Par l'effet de la distribution des troupes sur cette ligne étendue, il ne s'y trouvait point de masse ou de réserve prête à se porter sur l'endroit plus spécia-

qu'ils dévoraient les herbes et les racines qu'ils pouvaient rencontrer dans les montagnes et sur les rochers arides au milieu desquels ils étaient cantonnés. C'est ainsi qu'une compagnie entière de la vingt-quatrième de ligne s'empoisonna en mangeant de la ciguë. Les hommes de corvée n'avaient plus la force de venir aux distributions qui se faisaient dans Gênes ou dans d'autres chefs-lieux. Faute de moyens de transport, ils étaient dans l'obligation de tout porter eux-mêmes, et, quoique ce fardeau fût souvent fort léger, un trajet de cinq à six milles dans les montagnes était pour ces hommes exténués par le besoin un effort au-dessus de leurs moyens physiques.

lement menacé. Il y avait du monde sur tous les points, mais il n'y avait de force réelle nulle part; aussi le général Mélas se préparait-il à rompre cette ligne et à isoler les deux corps qui la défendaient. Le 5 avril, le quartier général autrichien vint à Cairo. L'intention du général autrichien était d'attaquer simultanément les débouchés principaux de la chaîne des Apennins, depuis les frontières de Toscane jusqu'aux Alpes; mais il voulait surtout occuper la ligne française le plus près possible de Gênes, afin de forcer Masséna à replier ses troupes dans cette ville, de l'affamer par la coopération de l'escadre anglaise, et par conséquent d'en hâter la reddition. Ce plan, dont l'exécution présentait peut-être quelques difficultés, était cependant très-bien conçu; et s'il ne réussit pas d'abord complétement, il faut en attribuer la cause à l'extrême activité et au caractère ferme et énergique du général Masséna, qui sut imprimer à ses troupes un dévouement qu'on ne pouvait plus guère espérer d'elles dans leur déplorable situation.

En forçant la droite de l'armée française et le général en chef lui-même à se renfermer dans Gênes, Mélas avait aussi, comme nous venons de le dire, le dessein d'isoler le corps de gauche aux ordres du général Suchet. Il espérait que ce dernier, ayant des forces trop inférieures pour se maintenir dans la rivière du Ponent et tenter de secourir l'aile droite, se déciderait à profiter de son point de retraite vers l'embouchure du Var pour se placer sur la frontière de France. Afin d'atteindre ce double but, le général autrichien prit les dispositions suivantes :

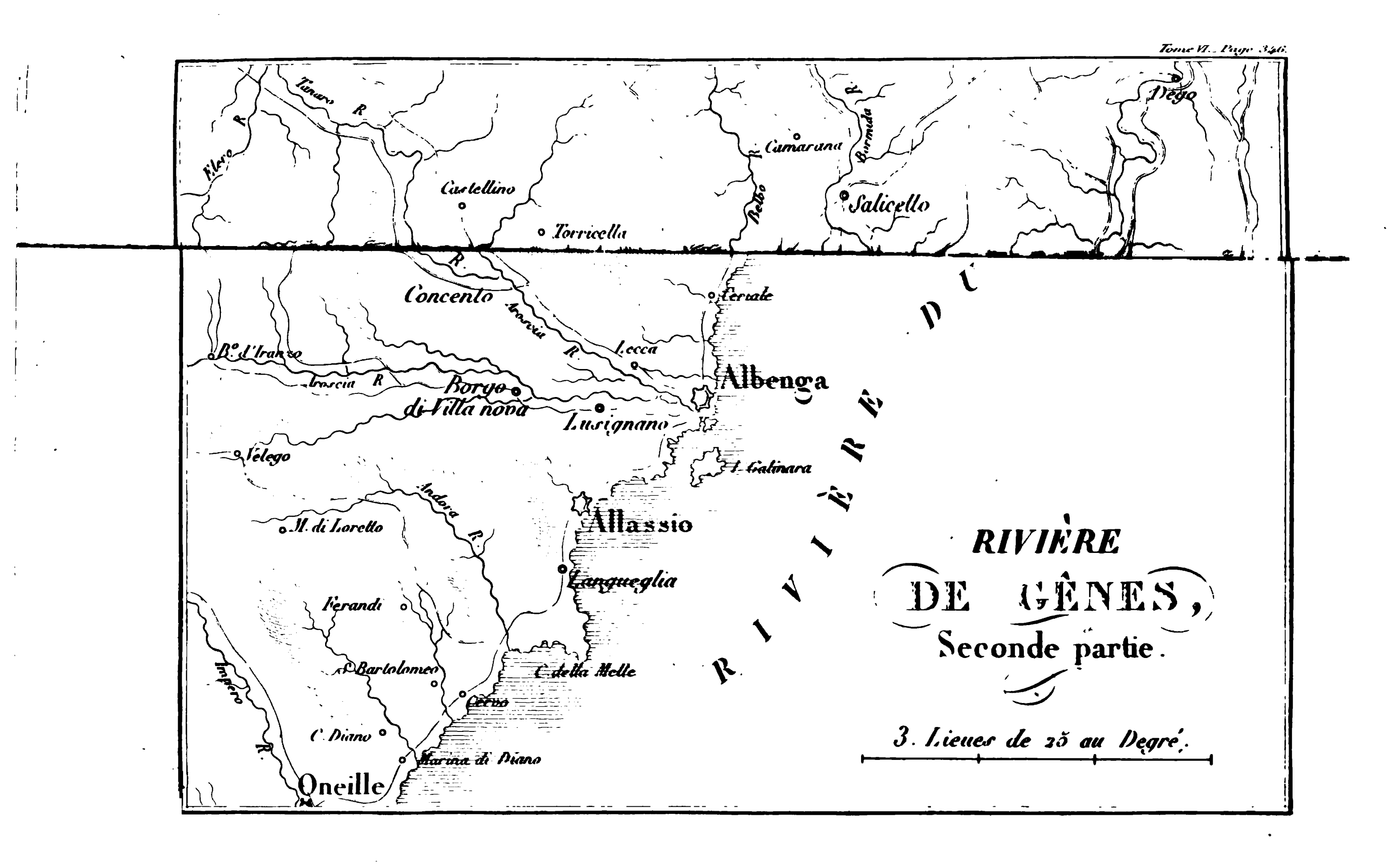
Il réunit à Carcare un corps de 25,000 hommes pour attaquer l'armée française à peu près vers son centre. Une colonne de ces troupes devait se diriger par Altare et Torre sur la position fortifiée de Cadibona, regardée, avec raison, comme la clef de la rivière du Ponent. Une autre colonne, marchant sur les flancs de la première, avait ordre de se porter sur Sassello et Montenotte. Les divisions des généraux Elsnitz et Morzin étaient chargées d'emporter les retranchements du Monte-San-Giacomo, en marchant par Malere vers une des sources de la Bormida. Cette position était occupée par les troupes du général Suchet, qui communiquait avec le corps de droite par Vado et les deux escarpements du Monte-Alto. Afin de couper cette communi-

cation et d'isoler les deux corps d'armée française l'un de l'autre, les généraux Elsnitz et Morzin, après s'être emparés de Monte-San-Giacomo, devaient se porter, l'un sur Savone, afin d'obliger Masséna d'évacuer les hauteurs de cette ville, et l'autre sur le village de San-Giacomo, pour contraindre les troupes du général Suchet à se replier vers la Pietra et Loano.

Sur la gauche de l'attaque dirigée contre Cadibona, une autre colonne autrichienne, conduite par le comte de Hohenzollern, devait attaquer le col de la Bocchetta, et faire les plus grands efforts pour s'emparer de ce passage important. Vers l'extrémité droite de l'armée française, dans la rivière du Levant, le général Ott, avec un corps de 10,000 hommes, devait déboucher de la vallée de la Trebia, sur deux colonnes, dont la première était chargée d'attaquer le Monte-Cornua; la seconde, moins forte en troupes de ligne, mais qui devait se recruter d'une troupe d'insurgés rassemblée à Fontana-Buona, avait ordre de s'avancer sur N. S. di Rovo et Bogliasco, afin d'attaquer ces deux postes situés près de la mer. Ainsi, l'on voit que les Français allaient être assaillis sur une grande partie de leur ligne par des forces bien supérieures. Outre l'avantage du nombre, les Autrichiens avaient encore celui d'être secondés dans leurs mouvements par la flotte anglaise, qui intercepta dès ce moment à l'armée française toute communication par mer. Cependant on va voir quelle longue résistance Masséna sut opposer à ces efforts combinés.

Le jour même où Mélas portait son quartier à Cairo, il avait fait reconnaître tous les points qu'il voulait attaquer. Les Autrichiens comptaient si pleinement sur un succès facile, que les détachements chargés d'explorer la ligne française ne craignirent point d'attaquer les postes avancés; mais ils furent repoussés partout.

Le 6 avril, à la pointe du jour, les colonnes ennemies se mirent en mouvement pour se porter sur les différents points qu'elles devaient attaquer. Le général Ott s'avança sur l'extrême droite de l'armée française formée par la division aux ordres du général Miollis, forte à peine de 4,000 hommes et occupant les postes de Recco, Torriglio, San-Alberto, Scafera, Nervi, Albaro, et le Monte-Cornua. Le principal effort des Autrichiens se fit


RIVIÈRE
DE GÊNES,
Seconde partie.
3. Lieues de 25 au Degré.
RIVIÈRE DU
Dego
Camarana
Bormida R.
Salicello
Tanaro R.
Elero R.
Castellino
Torricella
Belbo R.
Concento
Arroscia R.
Cerale
Lecca
Bº d'Iranzo
Aroscia R.
Borgo di Villa nova
Lusignano
Albenga
I. Galinara
Velego
Andora R.
Allassio
M. di Lorello
Langueglia
Ferandi
Bartolomeo
C. della Melle
Cervo
C. Diano
Marina di Diano
Impero R.
Oneille

sur ce dernier point, qu'ils attaquèrent après avoir fait replier les détachements placés à Panesi, San-Alberto et Bargaglio. Le Monte-Cornua fut vigoureusement défendu par deux bataillons de la 74e; mais, sur le point d'être cernée, cette troupe se replia sur le Monte-Faccio, où se trouvait une partie de la brigade du général Darnaud. Ce brave officier fit, pour se maintenir dans cette position importante, les plus généreux efforts. Presque enveloppé par les colonnes ennemies, il combattit avec le dernier acharnement, défendant le terrain pied à pied, et chargeant souvent ses adversaires pour arrêter leurs progrès. C'est dans une de ces charges que l'intrépide Dupelin, chef de bataillon de la 116e demi-brigade, fut blessé de cinq coups de feu. Darnaud fit sa retraite sans être entamé jusqu'à Quinto, à deux lieues de Gênes, et il y prit position à l'entrée de la nuit. La seconde brigade du général Miollis, commandée par le général Petitot, fut également attaquée à Torriglio et à Scafera.

Petitot se défendit longtemps avec quelque avantage; mais l'occupation du Monte-Cornua et du Monte-Faccio par l'ennemi le força à se retirer dans le meilleur ordre sur Prato. Ce général, quoique blessé assez grièvement, ne voulut point quitter son arrière-garde, dont il dirigea les mouvements, pour protéger la retraite de la brigade. Le lieutenant de grenadiers Guimond, de la 24e de ligne, se distingua dans cette occasion où il fut blessé dangereusement.

Le général Gazan, commandant la seconde division du corps de droite, forte de 4 à 5,000 hommes, fut également attaqué dans les postes disséminés qu'il occupait entre les vallées de l'Orba et de la Scrivia par le corps autrichien, qui devait, ainsi que nous l'avons dit, enlever le passage important de la Bocchetta : le comte de Hohenzollern conduisit la principale colonne de ses troupes. Celles du général Gazan, distribuées sur une étendue de terrain trop considérable, ne pouvaient pas combattre longtemps avec avantage. Après avoir perdu, repris et reperdu plusieurs de ses nombreux postes, Gazan, instruit qu'une forte colonne ennemie, après avoir tourné Gavi, s'avançait sur ses flancs pour le tourner lui-même, se hâta de faire retirer ses troupes et de venir prendre position à Busatto sur

la Scrivia ; il fit également évacuer Voltaggio, pour que le détachement qui s'y trouvait ne fût point enveloppé par Castagna et Fiancone.

Pendant que les deux divisions des généraux Miollis et Gazan étaient ainsi forcées d'abandonner leurs positions, la 3e division du corps de Soult, aux ordres du général Gardanne, avait été également attaquée avec vigueur. Elle occupait, vis-à-vis du centre de l'armée autrichienne, les postes de Stella, San-Bernardo, la Madona di Savona et Vado; plus loin, sur les sommités, les redoutes de Montenotte, et en deçà les retranchements de Cadibona. Cette division, forte au plus de 5,000 hommes, eut à soutenir pendant toute la journée les attaques réitérées d'un corps de plus de 15,000 hommes, dirigé par le général Mélas en personne. Les troupes françaises se défendirent avec la plus grande résolution, et réussirent à arrêter l'ennemi pendant plus de trois heures devant les redoutes de Torre; mais enfin, accablées par le nombre, elles abandonnèrent la plupart de leurs positions, et se retirèrent au poste central de Cadibona. La même bravoure et les mêmes résultats signalèrent la défense du Monte-Ajuto, contre lequel marcha le général autrichien Lattermann.

Tous les postes français en avant de la ligne s'étant donc ralliés à Cadibona, où le général Gardanne se trouvait beaucoup mieux à même d'opposer une forte et longue résistance, les Autrichiens vinrent attaquer cette nouvelle position avec tant d'impétuosité, qu'ils l'enlevèrent, et forcèrent les Français à abandonner le village. Cette retraite s'effectuait même avec quelque désordre, et les Autrichiens commençaient à pousser l'arrière-garde un peu trop vivement, lorsque, fort heureusement, le général Soult accourut avec quelques bataillons tirés de la garnison de Gênes; il encouragea par sa présence les troupes du général Gardanne, et les ramena au combat. Après des efforts assez vigoureux, les troupes paraissaient encore céder le terrain à leurs adversaires : Soult saisit le drapeau d'un de ses bataillons, et, se précipitant vers l'endroit où l'action se trouvait plus fortement engagée, il fait un appel aux plus braves, et combat lui-même avec toute la vigueur d'un simple grenadier. Cet acte de dévouement électrise tous les soldats qui en sont les témoins. Ils s'avancent sur ses traces, et attaquent les Autrichiens avec

une telle énergie, que ceux-ci reculent à leur tour. Le généra Soult, dégagé du groupe ennemi où l'excès de son courage l'avait emporté, et où il vit tomber à ses côtés l'adjudant général Mathis, blessé grièvement, fit prendre à ses troupes la position de Monte-Moro, qui, se trouvant entre Vado et Savone, avait l'avantage de protéger encore cette dernière place.

Les Autrichiens, étonnés de la vivacité avec laquelle ils venaient d'être chargés en dernier lieu, donnèrent au général Soult le temps de se fortifier dans sa nouvelle position. Toutefois, le général Mélas, en différant d'attaquer les Français à Monte-Moro, n'en prenait pas moins des dispositions qui devaient le conduire au résultat qu'il espérait. Il ordonnait au général Saint-Julien, commandant une partie du corps formidable qui venait d'enlever la position de Cadibona, de faire filer une colonne sur Vado. Une autre colonne, après s'être emparée des hauteurs de Montenotte et de la redoute de Monte-Negrino, poursuivit les Français dans la direction de Madona di Savona, tandis qu'une troisième descendait de Stella sur Albissola, seul point de retraite qui restât aux troupes de Soult pour gagner Gênes. Ces mouvements, opérés dans le dessein de déborder les Français et de les envelopper, rendaient la position de Soult à Monte-Moro extrêmement critique. Affaiblie par les combats du matin, la division Gardanne était presque hors d'état de résister longtemps aux efforts nouveaux qu'on pouvait faire contre elle; toutefois, il était essentiel de tenir quelque temps encore, au moins jusqu'à la nuit, afin de profiter de son obscurité pour jeter quelques vivres dans le fort de Savone, que, dans la pénurie où il se trouvait, Soult n'avait pu approvisionner jusqu'à ce moment.

Ce général fit donc exécuter divers mouvements dans l'intention d'amuser l'ennemi, de couvrir les débouchés et de gagner du temps; mais le général autrichien ne se laissa point distraire de son but principal; assuré que le général Saint-Julien avait exécuté ses ordres, Mélas fit attaquer, deux heures avant la nuit, le Monte-Moro par des forces si considérables, qu'il fut impossible aux troupes françaises d'opposer une longue résistance, et qu'elles se replièrent précipitamment sur Savone. Elles furent poursuivies avec tant de vivacité, que les Autrichiens entrèrent pêle-mêle avec l'arrière-garde dans les faubourgs de

la ville. Il fallut combattre encore pour empêcher l'ennemi de pénétrer plus avant, et l'on se fusilla toute la nuit; mais Soult réussit, comme il le désirait, à faire entrer des vivres dans le fort, où il laissa une garnison de 600 hommes sous les ordres du général de brigade Buget. A trois heures du matin, il donna l'ordre d'évacuer la ville; et les troupes, rassemblées d'abord sur la hauteur des Capucins, opérèrent leur retraite sur celles qui se trouvaient en arrière d'Albissola. Cette dernière position était occupée par la troisième colonne du général Saint-Julien, qui s'en était emparée la veille au soir, sans pouvoir toutefois empêcher le détachement français déposté de Monte-Negrino de se faire jour à la baïonnette pour aller rejoindre le gros de la division Gardanne. Le général Soult ne perdit pas un moment pour faire attaquer les hauteurs d'Albissola. Les Autrichiens, chassés de cette position, furent poursuivis jusqu'à Stella, où ils s'arrêtèrent. Les deux partis avaient éprouvé dans ce long engagement, commencé le 6 au matin et terminé le lendemain, une perte considérable; mais celle des Français se trouvait bien plus sensible en raison de leur faiblesse numérique et de l'opiniâtreté avec laquelle ils s'étaient défendus.

La retraite du général Soult et les progrès des Autrichiens sur le centre de l'armée compromettaient le corps d'armée aux ordres du général Suchet. Le Monte-San-Giacomo, une des positions les plus avantageuses qu'il occupât, se trouvait tourné par les mouvements de l'ennemi dans la journée du 6. Mélas ordonna au général Elsnitz d'attaquer directement et de front cette position, dont l'occupation devenait nécessaire pour la régularité de la ligne des Autrichiens. Les troupes de Suchet se défendirent longtemps avec vigueur; et ce général ne céda que lorsqu'il s'aperçut que, en résistant davantage, il donnait à l'ennemi le temps de couper ses communications, et de rendre nulle sa coopération à la défense de la rivière de Gênes. Il fit évacuer également les redoutes de Sette-Pani, de San-Stefano et de Madona della Neve à l'approche d'une colonne autrichienne qui les occupa, et il vint s'établir à Vado. Le général Serras tint ferme dans Melogno, et repoussa toutes les attaques dirigées contre lui par un corps de grenadiers hongrois. Presque enveloppé par cette réserve autrichienne, Serras, sommé de

mettre bas les armes, ne répondit à cette sommation qu'en chargeant de nouveau ses adversaires, et les força à rétrograder. Enfin une nouvelle colonne autrichienne, qui s'était avancée pour tourner plus au loin les troupes du corps de gauche, fut complétement battue par le général polonais Jablonowski au moment où elle débouchait sur les postes de ce dernier par la vallée du Tanaro. Ces succès partiels, honorables pour les Français, ne pouvaient pas avoir de grands résultats dans la situation présente des affaires. Suchet apprit à Vado les avantages remportés par l'ennemi sur le corps de droite, et il jugea convenable, pour ne point compromettre la sûreté du sien, de faire encore un mouvement rétrograde. En conséquence, après avoir fait tout ce qui dépendait de lui pour procurer le plus de vivres possible à la garnison de Savone, ce général évacua les positions qu'il occupait encore de ce côté, et se retira par Finale, Gora, Bardino-Vecchio, la Pietra et Loano, sur Borghetto, où il espérait trouver des ressources en vivres. Il se proposait d'y réunir le gros de ses troupes pour reprendre ensuite l'offensive et rétablir ses communications avec le général Soult. Cette retraite du corps de gauche, commencée dans la nuit du 7 avril, se continua dans la matinée du lendemain, en présence de l'ennemi, qui ne fit aucun mouvement pour la troubler.

Le général Mélas voulait surtout forcer les troupes du général Soult de se jeter dans Gênes, et c'est là le motif qui lui fit négliger de poursuivre le général Suchet sur Borghetto. Mais tandis qu'il attendait, pour exécuter son dessein, que les troupes autrichiennes se fussent reposées des fatigues qu'elles venaient d'éprouver dans les journées du 6 et du 7, Masséna méditait une entreprise qui devait relever la gloire de son armée, ranimer la confiance des troupes, et faire évanouir les espérances que les progrès des Autrichiens avaient fait concevoir aux ennemis de la France que renfermait la ville de Gênes.

Le projet de Masséna était de reprendre le Monte-Faccio, dont la position dans le voisinage et à la vue de Gênes était, sous le rapport militaire et pour l'effet moral, l'avantage le plus important que les Autrichiens eussent obtenu, et le plus décisif pour leurs progrès ultérieurs. Nous avons dit qu'après

avoir évacué Savone, le général Soult s'était retiré avec la division Gardanne sur les hauteurs d'Albissola. Le même jour et dans la matinée, ces troupes avaient continué leur mouvement rétrograde sur Vareggio, couvrant Ciampani par un fort détachement. La division du général Gazan occupait Basalta et Molini; celle du général Miollis avait sa droite à Quinto et sa gauche à Prato. Cette dernière division fut chargée par le général en chef d'attaquer de vive force le Monte-Faccio. Miollis forma deux colonnes de ses troupes : celle de droite, qu'il dirigeait en personne, déboucha par Quinto, et celle de gauche par Parizone. Le mouvement de cette dernière était protégé par une réserve aux ordres de l'adjudant général Hector, qui, suivant la vallée du Bisagno, devait attaquer les Autrichiens en flanc, dépasser leur position centrale, et se porter rapidement sur Carpanadigo, afin d'attirer de ce côté l'attention principale de l'ennemi. Ces divers mouvements s'effectuèrent avec beaucoup de régularité et d'intelligence. Le Monte-Faccio et le Monte-Cornua, attaqués de front par les deux colonnes de la division Miollis, furent emportés à la baïonnette. Les Autrichiens se retirèrent en désordre, parce que la petite colonne de l'adjudant général Hector, qui les avait tournés par Panesi, San-Alberto et Scofera, menaçait de leur couper la retraite. Le général Miollis fit 1,500 prisonniers parmi lesquels se trouvait le baron d'Aspre, chef des bandes insurgées de Fontana-Buona. La perte des Français fut peu considérable. Il n'y eut qu'un petit nombre de morts et une cinquantaine de blessés, au nombre desquels furent les chefs de bataillon Devilliers [1] et Lacroix, de la 25e demi-brigade légère.

La division Gazan avait coopéré à ce succès, en se portant sur les revers de Monte-Jovi, à Borgo-de-Fornari et Savignone. Elle se battit une partie de la journée, et le général Poinçot, qui conduisait cette diversion, réussit à reprendre ces deux postes ainsi que celui de Cosella. La division Gardanne était restée tranquille dans ses positions de Vareggio et de Ciampani.

La reprise du Monte-Faccio produisit l'effet que Masséna en

[1] Depuis maréchal de camp.

attendait. Les soldats furent animés d'une nouvelle ardeur, et les mécontents génois n'osèrent plus manifester, comme ils le faisaient auparavant, leur haine contre les Français. L'ordre et le calme se rétablirent dans la ville.

Cependant la situation de Masséna n'en était pas moins critique. Il profita du loisir momentané que lui procura ce dernier avantage pour continuer de prendre les mesures propres à assurer la conservation de Gênes, dont il confia le commandement au général Miollis. La garnison fut renforcée, les forts intérieurs et extérieurs furent approvisionnés de vivres et de munitions, non sans de grandes difficultés. Séparé de son aile gauche, le général en chef dut donner une nouvelle organisation aux troupes qui lui restaient sous la main. Elles furent partagées en deux divisions, fortes chacune d'à peu près 5,000 hommes.

Toutefois, ne renonçant pas à l'espoir de rétablir ses communications avec le général Suchet, et ne voulant point céder au général Mélas l'avantage de l'offensive dans l'espace étroit où il se trouvait renfermé, Masséna résolut, malgré sa faiblesse, de se porter en avant, d'arrêter l'ennemi dans sa marche sur Gênes par la rivière du Ponent et de débloquer Savone, dont le sort l'inquiétait d'autant plus, qu'il savait que cette place avait à peine des vivres pour huit jours. Il fit donc instruire le général Suchet de ses projets, en lui envoyant l'ordre d'attaquer de son côté et de chercher à pénétrer jusqu'à Quiliano; Masséna disposa le mouvement offensif de son aile droite.

La première division, commandée par le général Gazan et dirigée par Soult, fut rassemblée à Voltri pour marcher sur Sassello; la seconde, aux ordres du général Gardanne, et conduite par Masséna en personne, devait déboucher par Varaggio et Stella pour se porter sur Montenotte; les deux divisions, réunies ainsi sur la crête des Apennins, devaient attaquer la droite des Autrichiens, après avoir coupé la ligne de leurs opérations par le point central, en marchant en toute hâte vers Savone et Vado. Masséna avait calculé que, s'il n'obtenait pas un succès assez décisif pour effectuer sa jonction avec Suchet, il pourrait réussir au moins à dégager et ravitailler le

fort de Savone, et à enlever les approvisionnements qu'un convoi venu de Livourne, sous l'escorte des vaisseaux anglais, avait débarqués dans le port de cette ville.

Mais, dans le moment même où Masséna se préparait à exécuter son nouveau plan, Mélas faisait aussi ses dispositions d'attaque sur la gauche des troupes de l'aile droite, c'est-à-dire sur la division Gardanne. Son dessein était de forcer la position de Vareggio, afin d'assurer ses propres communications, de pousser les troupes de Gardanne sur Voltri, et même de leur couper la retraite sur Gênes en débouchant par la Bocchetta, dans la vallée de la Polcevera où les paysans étaient préparés à l'insurrection.

Il résulta de cette coïncidence des deux mouvements offensifs que le projet de Masséna ne put pas être exécuté et que ceux du général Mélas échouèrent en grande partie.

Le 9 avril, le général autrichien Rousseau attaqua les retranchements de la Bocchetta avec les régiments de Kray et d'Alvinzy : les Français, après s'être défendus vaillamment, furent obligés de céder ce fameux passage, qui ouvrait aux Autrichiens l'entrée de la Polcevera, et assurait entièrement leurs communications. Les détachements de la Bocchetta vinrent se rallier à Ponte-Decimo, et ceux du Monte-Cornua, également forcés de se retirer, se réunirent à Bisagno. Les généraux Saint-Julien et Sticker marchèrent pour attaquer le flanc droit de la portion de Vareggio, en passant par Sassello, Veirera et Stella, tandis que le général Lattermann se portait sur le même point en suivant le bord de la mer. Nous avons dit que la colonne chargée de forcer le passage de la Bocchetta devait déboucher par la vallée de la Polcevera : afin de rendre l'attaque plus décisive, en cherchant à envelopper les troupes forcées à Vareggio et Ciampani dans leur retraite sur Voltri, Mélas ordonna en outre à un fort détachement qui occupait les cabanes de Marcorolo de s'avancer jusqu'à la Madona d'ell' Acqua Santa, à trois milles de Voltri.

Le général Soult se disposait à exécuter son mouvement sur Sassello, lorsqu'il fut informé de ceux que faisait l'ennemi, et de l'occupation du poste de la Madona dell' Acqua Santa. Cet habile général changeant tout à coup ses dispositions, marcha

sans balancer sur la colonne ennemie qui se trouvait la plus rapprochée de lui. Le général Gazan, à la tête de la 25e demi-brigade légère et de la 3e de ligne, attaqua les Autrichiens à la Madona dell' Acqua Santa, dans le moment où ceux-ci se mettaient en mouvement pour descendre sur Voltri; ils furent forcés de rétrograder jusqu'aux cabanes de Marcarolo. Après avoir vainement essayé de tenir dans quelques autres positions intermédiaires, ils se rallièrent dans celle-ci. Le général Soult, les voyant disposés à s'y défendre, les fit attaquer sur-le-champ. L'engagement fut vif et meurtrier. L'artillerie autrichienne fit d'abord quelques ravages dans les rangs français, et les premières charges furent repoussées; mais une dernière, en colonne serrée, conduite par le vaillant chef de brigade de la 3e de ligne, Mouton, décida l'affaire et la déroute de l'ennemi, qui laissa 600 prisonniers entre les mains des vainqueurs, ainsi que deux pièces de canon. Poursuivis avec vigueur, les Autrichiens furent rejetés jusqu'au delà du torrent de la Piotta. Les Français bivouaquèrent aux cabanes de Marcarolo.

Ce succès assurait les derrières du général Soult; mais celui-ci avait perdu une marche, et il se trouvait alors trop éloigné du général Masséna. Quoique ses troupes fussent excédées de fatigue, il se remit en mouvement le 10, dès la pointe du jour, afin de regagner le temps qu'il avait employé à combattre, et de concourir à l'attaque que Masséna avait ordonnée le même jour, également assigné par le général Mélas pour sa grande attaque, dont les mouvements du 9 n'avaient été que les préliminaires. Ainsi, les deux partis allaient se croiser sur tous les points. Le général Soult, après avoir rallié à Campofreddo la brigade du général Poinsot, se dirigea par Acqua-Buona, Martino et San-Pietro dell Orba, sur Sassello, où Masséna le croyait arrivé dès la veille. Il apprit, à deux milles de ce bourg, au village de Pallo, l'occupation de Verreria par le général Saint-Julien, et le dessein qu'avait celui-ci de se porter sur Ciampani, à l'effet de couper la retraite de Masséna sur Voltri.

Ainsi, par une circonstance imprévue, Soult se trouvait en mesure d'attaquer le flanc et les derrières de la colonne du général Saint-Julien, qui, marchant pour tourner les troupes de la division Gardanne, était loin de s'attendre à être tourné lui-

même. Soult ne perdit pas un moment pour profiter de cet incident; il ordonna au général Gazan de se porter avec une de ses brigades à la gauche de Pallo, sur le chemin qui conduit de Ponzone à la Verreria, tandis que lui-même, avec la brigade du général Poinsot, attaquerait vivement et couperait sur Sassello l'arrière-garde de Saint-Julien. Ce dernier mouvement fut heureusement exécuté. Le bourg de Sassello fut emporté à la baïonnette, ainsi que les hauteurs de gauche qui le dominent. Les Français y firent 600 prisonniers, s'emparèrent de trois pièces de canon et de plusieurs caissons d'infanterie renfermant près de deux cent mille cartouches. La 25ᵉ demi-brigade légère, qui avait été la plus exposée, perdit une cinquantaine d'hommes, au nombre desquels se trouvait le brave lieutenant de carabiniers Gavaret, qui reçut une balle dans le cœur au moment où il entrait dans Sassello.

Le gros de la colonne de Saint-Julien était parvenu à la Verreria; mais ces troupes se trouvaient presque séparées du centre de l'armée autrichienne, et elles n'avaient pour s'y rallier que le chemin qui conduit par le Monte-Galera à Ponte-Ivrea, ou celui de Santa Giustina vers Montenotte. Le général Soult, laissant un détachement au delà de Sassello à l'effet d'observer les routes de Ponzone et d'Acqui, se porta le 11 sur la Verreria pour en chasser le général Saint-Julien qui venait de détacher quelques troupes pendant la nuit sur le Monte-Galera pour se ménager la retraite vers Ponte-Ivrea. Les Autrichiens se défendaient avec opiniâtreté, mais ils durent céder aux efforts dirigés contre eux. Le chef de brigade Mouton conduisit la principale attaque avec une telle impétuosité que le général Saint-Julien ne put effectuer sa retraite sur Ponte-Ivrea qu'après avoir perdu plus de la moitié de sa troupe. Mouton avait forcé cette dernière, par une manœuvre aussi prompte qu'habile, à se jeter à travers champs, ne pouvant plus suivre le chemin de Ponte-Ivrea, qui se trouvait déjà coupé par les Français. 2,000 prisonniers, sept drapeaux et quelques pièces d'artillerie restèrent au pouvoir des vainqueurs.

Les débris de cette colonne ennemie se rallièrent aux troupes qui occupaient le Mioglio et la Galera. Le général Soult ne les fit pas poursuivre au delà de Grosso-Pasto, position qui

domine au nord et au sud toute la chaîne dont elle fait partie, et se trouve opposée à une autre montagne appelée Hermetta, que les Autrichiens occupèrent de suite pour arrêter les progrès de leurs adversaires et couvrir la communication d'Acqui.

Tandis que le général Soult remportait un avantage aussi remarquable, la division Gardanne, avec laquelle se trouvait Masséna, avait eu une chance bien différente. Opposés l'un à l'autre, les deux généraux en chef Masséna et Mélas, ignorant également la cause du retard des mouvements qu'ils avaient ordonnés, le premier au général Soult, le second au général Saint-Julien, avaient manœuvré dans de fausses suppositions, comptant sur des résultats qui ne pouvaient plus avoir lieu.

Masséna avait fait avancer ses troupes sur deux colonnes. La première devait se diriger à droite vers Santa-Giustina; celle de gauche, où le général en chef se trouvait lui-même ainsi que le général de division Gardanne et tous les officiers de l'état-major général, prit la direction de Stella par Castagnabo. Cette colonne était à peu près à moitié chemin, lorsqu'elle se trouva en présence d'un corps considérable autrichien qui marchait aussi sur Stella par le revers des hauteurs, opposé à celui que suivaient les Français. Une autre colonne autrichienne, celle du général Lattermann, s'avançant le long de la plage, attaquait à ce moment et s'emparait de Vareggio, que venait de quitter Masséna. Celui-ci, n'ayant pas 2,000 hommes avec lui, craignit d'être enveloppé par des forces aussi supérieures que celles du premier corps dont nous venons de parler, qui était l'aile gauche autrichienne aux ordres du général Bellegarde, et où se trouvait Mélas en personne. Il s'arrêta donc à Croce, autant pour attendre l'effet des attaques du général Soult, dont il n'avait point reçu de nouvelles, que dans l'espoir que la colonne qui marchait vers Santa-Giustina attirerait l'attention et une partie des forces de l'ennemi. Le combat s'engagea bientôt avec beaucoup de chaleur dès les premiers moments. Les Français furent débordés, ce qui ne les empêcha point de soutenir avec intrépidité jusqu'à six attaques successives; mais un grand nombre de braves perdirent la vie, et le général Gardanne, ainsi que la plupart des officiers de l'état-major, furent blessés : Masséna dut alors céder le terrain. Lais-

sant au général Fressinet[1] le soin de couvrir la retraite, il se rendit par les montagnes et à travers champs, accompagné seulement de l'adjudant général Thiébault et de quelques hommes, à sa colonne de droite, qui, retardée par la difficulté des chemins, n'avait pu se trouver à même de combattre : Masséna la fit replier sur Cogoletto, point de retraite assigné à la colonne de gauche. Fressinet opéra ce mouvement avec autant de bravoure que de bonheur. Constamment à la tête de l'arrière-garde, il soutint les efforts de ses nombreux adversaires, et atteignit le lieu du rendez-vous à la chute du jour. Les deux colonnes ennemies bivouaquèrent dans cette position.

Cependant le général Mélas avait été informé de l'échec éprouvé par le général Saint-Julien à la Verreria, et se préparait à voler à son secours. De son côté, Masséna, aussi entreprenant dans sa défaite qu'il l'eût été un jour de victoire, voulait tenter un dernier effort pour se réunir au général Soult, attaquer en masse la gauche des Autrichiens, cette partie même de leurs forces que Mélas destinait à secourir Saint-Julien, la couper, et la rejeter sur Savone. Mais l'excessive fatigue des troupes, l'état de dispersion où elles se trouvaient encore, et surtout les pertes considérables qu'elles avaient éprouvées la veille à Croce, mirent un obstacle à cette résolution désespérée du général en chef français. Masséna se convainquit qu'il ne pouvait point quitter Cogoletto. Toutefois il détacha le général Fressinet avec ce qu'il y avait de moins entamé dans la division Gardanne, et lui ordonna de faire la plus grande diligence pour prévenir l'arrivée des Autrichiens sur la montagne de l'Hermette; mais il ne put empêcher ceux-ci, moins fatigués que les Français et marchant sur des crêtes parallèles presque à portée de canon, d'atteindre ce but.

Cependant le général Soult, voyant des sommités du Grosso-Pasto la masse des troupes autrichiennes se grossir incessamment sur la montagne de l'Hermette, se développer et déborder sa gauche, jugea qu'il devenait urgent d'attaquer cette forte position. Il forma donc ses colonnes d'attaque, et les troupes s'avancèrent avec leur résolution accoutumée. On

[1] Depuis lieutenant général.

se battit toute la journée avec le dernier acharnement et avec des succès variés. L'intrépide chef de brigade Mouton à la tête de ses grenadiers, conduisant l'attaque de gauche, avait obtenu un avantage décidé, lorsque la droite presque enveloppée fut forcée de plier. Soult accourut sur ce point avec sa réserve et rétablit le combat. Mais les soldats, harassés et affamés, commençaient à manquer de munitions et la nuit approchait. Le chef de brigade Godinot [1], de la 25e légère, négligeant une blessure assez grave qu'il venait de recevoir, tentait encore un dernier effort, et faisait quelques progrès, lorsqu'après cinq heures de marche les éclaireurs du général Fressinet parurent sur la gauche de la position. Nous avons dit que la colonne conduite par Fressinet marchait parallèlement avec celle que Mélas envoyait pour renforcer les généraux Saint-Julien et Sicker sur la montagne de l'Hermette. Le général français arrivait au moment où la tête de la colonne autrichienne cherchait à gagner les derrières des troupes de Soult. Les éclaireurs de Fressinet s'engagèrent avec l'ennemi, et couvrirent, à la faveur d'un petit bois où ils s'étaient postés, le ralliement et le débouché de la colonne à laquelle ils appartenaient. Le général Soult, averti par le feu qui se faisait entendre ainsi sur la gauche, et présumant avec raison que c'était une des colonnes de Masséna qui combattait pour arrêter les renforts autrichiens, dont le mouvement rendait fort critique la situation où lui-même se trouvait, Soult, ordonna une nouvelle charge à la baïonnette, et, bien secondé par le général Fressinet dont la colonne donnait en ce moment avec vigueur, il enleva enfin la montagne de l'Hermette. Les Autrichiens laissèrent sur le champ de bataille un grand nombre de tués et de blessés, et les Français firent près de 2,000 prisonniers. Toutes les demi-brigades avaient rivalisé de dévouement et d'intrépidit Les 3e légère, 62e et 93e de ligne, composant la colonne du général Fressinet, s'étaient particulièrement distinguées. Le chef de brigade Villaret, de la 62e de ligne, l'un des officiers les plus recommandables de l'armée, paya de sa vie ce succès inattendu, qui coûta d'ailleurs aux Français une perte assez forte.

[1] Mort général de division en 1811, à l'armée d'Espagne.

1,800 prisonniers, dont 54 officiers. La perte des Français fut bien moins considérable, et ils n'eurent à regretter, en officiers, que le chef de bataillon Calvin, de la 10e demi-brigade, qui reçut un coup de baïonnette dans le bas-ventre.

Les généraux Serras, Clausel, Compans et Solignac[1] poursuivirent les Autrichiens jusqu'au plateau le plus élevé du Monte-San-Giacomo, où ceux-ci se rallièrent et se maintinrent malgré les efforts faits pour les en déposter.

Le général Solignac fut blessé dans cette action d'un coup de biscaïen à la cuisse. Le général Suchet, voyant ses troupes rebutées et exténuées de fatigue et de faim, se replia, pendant la nuit du 11 au 12, sur les positions de Settepani, de la Madona della Neve et de San-Pantaleone, et fit occuper les villages de la Pietra dell'Acqua et de Pogiolo, sur le Tanaro, ainsi que les hauteurs de Finale et de Gora : en sorte que sa droite s'appuyait à la mer et sa gauche au Tanaro; son centre était à Settepani. Dans cette position, il serrait de près les Autrichiens, qui voyaient au delà et au-dessus de leurs feux ceux des Français de l'aile droite, épiant l'occasion favorable et déterminée à tout entreprendre pour seconder les efforts de Masséna.

Nous avons dit qu'après avoir enlevé la montagne de l'Hermette, le général Soult, ne voulant point se hasarder trop avant, s'était replié sur le Grosso-Pasto, se contentant de tenir l'Hermette par quelques postes avancés. Les Autrichiens avaient profité de cette circonstance, et, pendant la nuit, une colonne de 5,000 hommes se reporta sur la montagne, chassa les détachements qui la gardaient, et s'empara de nouveau de cette position importante. Soult voulut tenter de la reprendre. Le 12 avril, à dix heures du matin, deux colonnes, conduites par les généraux Poinsot et Fressinet, s'avancèrent avec ordre de n'attaquer qu'à la baïonnette : le manque de munitions avait déterminé le général Soult à prendre cette mesure. La montagne fut emportée une seconde fois par les Français et occupée par eux.

Cependant Masséna, alors à Arenzano, n'avait reçu aucune nouvelle de Suchet : justement impatient de connaître le résultat des mouvements de ce général, il accueillit avec empres-

[1] Depuis lieutenant général.

sement la proposition que lui fit le général Oudinot d'aller lui-même conférer avec le commandant de l'aile gauche, en bravant d'ailleurs tous les périls auxquels l'exposait une mission aussi délicate et aussi hasardeuse. Oudinot, embarqué le 18 sur un frêle esquif, échappa à la vigilance des croiseurs ennemis, prit terre à Loano, et apporta, dans la nuit du 17, à Suchet, dans son quartier général de Melogno, l'ordre d'attaquer l'ennemi le 19, jour où Masséna allait encore tenter de réunir ses deux corps d'armée.

Le général Suchet était resté dans les mêmes positions où il s'était replié après son infructueuse attaque sur le Monte-San-Giacomo : la nécessité de pourvoir à la subsistance des troupes avait été le motif de cette inaction. La disette la plus grande était dans tous les cantonnements ; le maraudage et le pillage qu'on ne pouvait plus empêcher ne procuraient que des ressources insuffisantes. Cependant, à force de soins, d'activité et d'industrie, Suchet était parvenu à rassembler quelques vivres au moment où le général Oudinot lui remit l'ordre du général en chef. Dès le 18, le général Serras marcha sur Murialto et s'en empara. Suchet, qui n'avait guère plus de 5,000 hommes disponibles, avait devant lui le général Elsnitz occupant avec quatre régiments d'infanterie et six bataillons de grenadiers cette même position du San-Giacomo, contre laquelle les Français venaient d'échouer, et la redoute dite espagnole : ces postes escarpés étaient d'un accès très-difficile du côté de la mer. Aussi Suchet ne voulait-il que les menacer, et se portant à Millesimo, en dérobant sa marche par la vallée de la Bormida, il proposait de les tourner, tandis que Soult marcherait sur Cairo par Mioglio et même par Dego pour réunir les deux corps d'armée à Carcare et écraser la gauche et le centre du principal corps du général Mélas. Mais le général Masséna devant attaquer les Autrichiens de front, en évitant de se trouver (même momentanément) coupé de Gênes, exigeait un effort prompt et direct qui fixât l'attention de l'ennemi et l'ébranlât sur les derrières.

Il fallait donc marcher directement sur le Monte-San-Giacomo. Aussitôt que le général Serras eut occupé Murialto, Suchet ordonna l'attaque degli Ronchi et des autres positions

de San-Giacomo. Trois colonnes, aux ordres des généraux Serras, Compans et Jablonowski, opérèrent ce mouvement préparatoire, qui réussit. Les Autrichiens n'opposèrent qu'une faible résistance; et laissèrent 300 prisonniers entre les mains des Français. Ceux-ci prirent position, dans la soirée du 18, en avant du village de Bormida, où Suchet, qui avait auprès de lui le général Oudinot et un aide de camp de Masséna, nommé Drouhin, établit son quartier général.

Le 19, à une heure après minuit, les troupes se mirent en marche sur quatre colonnes. Le chef de brigade Mazas, ayant sous ses ordres la 3e demi-brigade de ligne et la 7e légère, avait pris poste, dès la veille, au lieu dit le Rocher, et devait attaquer le Monte-San-Giacomo par la droite; le général Clausel, ayant sous ses ordres le général Compans, dirigeait la colonne gauche; celle du centre était aux ordres du général Jablonowski; le général Serras conduisait une réserve destinée à appuyer la gauche et le centre; la 99e demi-brigade de ligne, sous les ordres de l'adjudant général Blondeau, formait une autre réserve qui liait entre elles les colonnes du centre et de droite. Les généraux Clausel et Jablonowski marchèrent sur Malere, et 100 grenadiers eurent ordre d'aller prendre poste à Costa, pour couper à l'ennemi sa retraite sur Savone.

Il était difficile qu'une attaque aussi divisée pût réussir, et cependant le général Suchet ne pouvait pas prendre d'autres dispositions. Pour arriver jusque sur le Monte-San-Giacomo, il fallait suivre des chemins tellement étroits que deux hommes pouvaient à peine y passer de front. Le manque d'ensemble et de précision, défaut capital de ces sortes d'attaques, était l'obstacle le plus difficile à vaincre. En effet, la colonne du centre, qui avait le moins d'espace à parcourir, arrivée sous les retranchements ennemis avant les colonnes latérales, fut obligée de faire halte pour attendre qu'elles parvinssent à la même hauteur. Le général Elsnitz, placé sur la sommité la plus élevée, dominait sur toute la position. S'apercevant de l'irrégularité des mouvements que faisaient les colonnes françaises, il lui fut facile de prendre les mesures les plus convenables pour faire échouer la tentative de son adversaire. Lorsqu'il vit la colonne

du centre arrêter son mouvement pour attendre les autres, il fit marcher sur-le-champ contre cette troupe la réserve de grenadiers aux ordres du général Ulm. Celui-ci attaqua le général Jablonowski, le culbuta jusqu'au pied de la montagne, et le poursuivit jusque dans le village de Malere, où la colonne se rallia derrière la colonne du général Serras qui s'y trouvait. Fort heureusement les deux colonnes de droite et de gauche arrivaient à ce moment à la hauteur du village. Le général Ulm se replia alors sur les retranchements et fut suivi avec chaleur par les généraux Clausel et Compans. Le combat s'engagea sous les retranchements ; le général Compans y reçut une blessure grave. Les grenadiers français firent des prodiges de valeur, et deux fois l'adjudant général Clavet planta le drapeau de la 68e demi-brigade sur l'épaulement des ouvrages sans pouvoir pénétrer plus avant. Tous les efforts des grenadiers et des autres troupes furent inutiles. Il fallut que le général Suchet se décidât à la retraite, après avoir perdu plus de 800 hommes. Le chef de la 34e demi-brigade, Vidal, commandant les grenadiers français et cisalpins réunis, après avoir rivalisé d'intrépidité et d'audace avec l'adjudant général Clavet, reçut à ce combat une blessure grave qui fut longtemps jugée mortelle.

Obligé de renoncer à l'attaque du Monte-San-Giacomo, Suchet rallia ses troupes, et il songeait à marcher par Millesimo, Cosseria et Cairo pour se joindre à Soult, lorsqu'il apprit que ce général venait d'échouer lui-même dans le mouvement qu'il avait opéré également sur Cairo pour le même but.

En effet, le général Mélas, prévoyant bien que le général Soult ne se bornerait point à l'occupation de l'Hermette et ferait de nouvelles tentatives pour se lier avec la gauche de l'armée, avait fait retrancher les postes de Ponte-Ivrea, de Mioglio, en même temps qu'il faisait enlever celui de Sassello.

Cette dernière affaire, qui termina l'expédition glorieuse, mais sans résultat, du général Soult dans les Apennins, et les efforts surnaturels que venait de tenter le général Masséna pour rallier ses deux corps d'armée, fut la plus chaude et la plus meurtrière. Le poste de Sassello fut attaqué et repris par le général Gazan, qui couvrit par là le flanc droit des troupes, auxquelles Soult ordonnait en même temps d'attaquer le camp de Mioglio.

Celles-ci étaient divisées en deux colonnes que commandaient le général Poinsot et le chef de brigade Cassagne. Mais le principal effort du général Soult, qui, blessé deux fois, ne voulut point abandonner le champ de bataille, était dirigé sur Ponte-Ivrea, point dont il fallait absolument se rendre maître pour percer la ligne ennemie et parvenir jusqu'à Cairo. Une partie des troupes du général Gazan était déjà sortie de Sassello pour gagner la crête des montagnes et déborder la gauche des Autrichiens; sur la droite, le chef de brigade Cassagne, avec la 3e légère, devait déboucher par Santa-Giustina, et le général Poinsot, avec la 25e, devait marcher directement sur Ponte-Ivrea. Tout ce que peuvent l'honneur, le dévouement et la bravoure la plus éclatante fut déployé par les Français dans cette action, où ils avaient à lutter contre des forces encore plus nombreuses que dans les combats précédents. Deux fois les troupes de Soult atteignirent les hauteurs qui dominent Ponte-Ivrea, et deux fois elles en furent repoussées. Cependant, malgré l'énorme disproportion de leurs moyens d'attaque, la résistance opiniâtre de l'ennemi, les abatis et les retranchements, les Français, qui marchaient à la baïonnette sur des troupes qui ne cessaient de faire un feu terrible d'artillerie et de mousqueterie, eussent peut-être réussi à enlever la position du Monte-Galera, si le général Mélas ne fût point accouru en toute hâte de Savone avec une réserve de 5,000 grenadiers. Les deux partis continuèrent de se battre jusqu'à la nuit, dans la proportion d'un Français contre trois Autrichiens, et les troupes de Soult ne reculèrent point. Elles perdirent plus de 500 hommes dans cette lutte si inégale; mais elles sauvèrent tous leurs blessés, parmi lesquels se trouvait le digne général Fressinet, qui, ayant la cuisse traversée d'une balle, n'avait pas voulu se retirer, et n'avait consenti à remettre le commandement de sa brigade à l'adjudant Gauthier que lorsque, atteint d'une seconde balle à la tête, il se vit dans l'impossibilité de combattre.

Le général Soult profita de la nuit pour se retirer sur Sassello, où les troupes, qui avaient épuisé toutes leurs munitions et qui n'avaient point de vivres depuis trois jours, reçurent enfin une demi-ration de pain. Sans ce faible secours, il leur eût été impossible de continuer leur mouvement. La distribution fi-

nissait à peine, que les Autrichiens attaquèrent Sassello. Le général Soult, trop affaibli pour entreprendre de se défendre dans ce poste, ordonna sur-le-champ la retraite sur la Verreria. L'arrière-garde française fut bientôt aux prises avec l'ennemi, tandis qu'une autre colonne de celui-ci se portait en toute hâte sur l'Hermette. Le général Soult fit hâter le mouvement rétrograde, et se replia sur Grosso-Pasto, où se trouvait déjà une partie de son infanterie légère : ses bataillons n'étaient pas encore formés et son arrière-garde se battait encore près de la Verreria, lorsque le général Bellegarde, maître de l'Hermette, où il avait filé sans obstacle, se présenta au revers du Monte-Fajale. Les Français se trouvaient, par ce mouvement, débordés et presque enveloppés. Bellegarde envoya son chef d'état-major au général Soult pour le sommer de mettre bas les armes, en lui faisant représenter que c'était le seul moyen de salut qui lui restât. Le général français était dans la situation la plus critique; ses soldats n'avaient pas deux coups de fusil à tirer; mais, plein de confiance dans leur résolution, il répondit au général autrichien « qu'avec des troupes françaises il n'y avait point de situation désespérée, et qu'il saurait bien s'ouvrir un passage avec les seuls moyens qui restassent encore à sa disposition. » Cette réponse énergique diminua la confiance de l'ennemi; celui-ci n'osa point attaquer sur-le-champ, quoiqu'il eût l'avantage des positions. Profitant de cette hésitation, et voyant que Bellegarde avait négligé de s'emparer d'un point important sur sa droite, Soult y marcha, et, favorisé par un brouillard épais qui dérobait son mouvement à l'ennemi, il y rangea sa troupe en bataille à portée de fusil, et déborda la droite du général autrichien. La contenance des Français imposa à leurs adversaires, et le général Soult put achever sans être inquiété sa retraite par Arenzano sur Voltri, où il fut rejoint par le général Masséna venant de Lerco.

Les Autrichiens se trouvaient maîtres de toutes les sommités qui entourent Gênes; Masséna n'avait plus d'autre parti à prendre que de se renfermer dans cette place et de s'y fortifier; car les positions de Voltri n'étaient point susceptibles d'être défendues avec avantage; mais le général en chef voulait évacuer les faibles magasins qu'il avait dans cette petite ville, et sur-

tout tirer parti aussi longtemps que possible des moulins qui fournissaient à Gênes une grande partie des farines nécessaires à la consommation des troupes et des habitants.

Mais le général Mélas ne donna point à son adversaire le temps de suivre son dessein. Dès qu'il eut reconnu, du sommet du Monte-Fajale, la position assez forte, mais resserrée et dominée, des troupes françaises occupant encore à leur droite le poste de la Madona Santa dell'Acqua et celui des Cabanes de Voltri, il dirigea trois colonnes sur ces points (celle de droite formée de la réserve que Mélas avait amenée de Savone; les deux autres étaient des détachements tirés des corps des généraux Ott et Hohenzollern), en même temps qu'il faisait marcher sur les hauteurs en avant de Voltri les troupes réunies des généraux Bellegarde, Lattermann et Brentano.

Les Français reçurent ces différentes attaques avec leur intrépidité accoutumée, mais ils furent forcés d'abandonner la Madona Santa dell'Acqua et les Cabanes, et se retirèrent par le pont de Voltri, après avoir, pendant une grande partie de la journée, soutenu les efforts les plus meurtriers, en avant de cette position. Le chef de brigade Mouton, toujours au poste du péril, et resté en arrière avec sa demi-brigade (la 3e de ligne) pour protéger la retraite, combattit jusqu'à la nuit sans se laisser entamer. Les Français prirent position sur les hauteurs de San-Andrea pour couvrir le passage de la Polcevera au pont de Cornigliano. Les Autrichiens mirent tant d'ardeur à leur poursuite, que, pour se guider pendant la nuit dans les plis du terrain et sur les lieux escarpés, ils s'éclairaient avec des torches. C'était peut-être la première fois qu'on se servait d'un pareil moyen à la guerre pour joindre son ennemi dans l'obscurité. Une partie des troupes rentra dans Gênes pour en défendre les ouvrages, et le reste prit des positions au dehors de la ville.

Pendant que l'on s'était ainsi battu du côté de Voltri, les généraux Hohenzollern et Ott avaient attaqué les Français à l'est de Gênes; Miollis, chargé, comme nous l'avons dit, de défendre cette ville et les postes extérieurs, avait repoussé ces attaques et conservé les hauteurs de Torriglia et de San-Martino d'Albaro. Après différents engagements qui firent le plus grand honneur au commandant de Gênes et aux troupes dévouées qu'il

PLAN

DES ENVIRO

DE GÊN

Pino Supre
Begine
Trensasco
Rivar
Borzoli
Torbell
Olmo
Aqueduc
Boschetto
Pt. Pallav
S. Collardo
la Coronata
Rivarolo Inf
Polcevera T.
Chartreuse
Certosa
le Tenaglia
Cornigliano
Crocetta
N. D. de Carpi
Montesignano
S. Martin
Belvedère
S. Pierre d'Arena
Mt dei Ratti
Rivière du Ponent
Quezzi
Mt Manego
Ft Richelieu
Lanterne
Ft S. Tecla
Chiapeto
Martino d'Albaro
Sturla R.
Mt Moro
Parisone

avait sous ses ordres, les Autrichiens s'étaient retirés, convaincus de l'inutilité de leurs efforts.

Masséna se décida à ne plus tenir la campagne au delà d'un rayon dans lequel ses postes avancés pussent mutuellement se secourir. Le général Miollis eut ordre de concentrer ses positions du côté du levant, de manière à garder la Sturla, couvrir par des postes le fort Richelieu, tenir le Monte-del-Vento et lier sa défense avec le fort de l'Éperon. Du côté du Ponent, la division du général Gazan occupa la position de San-Pietro d'Arena, et la rive gauche de la Polcevera jusqu'à Rivarolo, se liant par sa droite au fort des Deux-Frères entre ceux del Diamante et de l'Éperon.

Siége de Gênes. Suite des opérations de l'aile gauche de l'armée d'Italie; bataille d'Oneglia; défense de la ligne du Var; marche rétrograde des Autrichiens, etc. — Masséna, forcé de se renfermer dans Gênes après la glorieuse et courte campagne de l'Apennin, s'occupa avec la plus grande activité d'augmenter et de compléter la défense de cette ville, ainsi que de tous les postes qu'il avait conservés à l'extérieur, et où il était résolu de se maintenir jusqu'à la dernière extrémité. Il s'appliqua aussi à la recherche des moyens d'approvisionnements, en même temps qu'il établissait la plus grande économie pour l'emploi des ressources existantes dans les magasins. Il fit acheter tous les grains qui pouvaient encore se trouver disponibles chez les particuliers, et envoya en Corse et à Marseille des exprès pour hâter l'arrivée des convois qu'il attendait. La garde nationale génoise réorganisée fut chargée par lui de la police et de la défense particulière de la ville, afin de pouvoir disposer des troupes françaises pour ses opérations et la sûreté des postes à l'extérieur. Les canonniers bourgeois furent distribués dans les batteries de la place et du port, et les places d'armes de chaque bataillon déterminées. Le général en chef, indépendamment de la milice urbaine, avait encore fait réunir en légion, par l'adjudant général Gauthier, les réfugiés italiens qui se trouvaient à Gênes et auxquels se réunirent volontairement quelques centaines de Polonais faits prisonniers dans les rangs ennemis, lors des dernières affaires. Le chef de bataillon Rossignol fut nommé pour les commander.

Il fallut songer également à réorganiser les troupes françaises, que les pertes éprouvées récemment avaient singulièrement affaiblies. Celles qui étaient restées à Gênes pendant l'excursion dans l'Apennin furent réparties dans les deux divisions qui formaient le corps d'armée. La première de ces divisions resta sous les ordres du général Gazan; la seconde fut confiée au général Miollis. On forma un petit corps de réserve dont le général Poinsot eut le commandement. Le général Soult dirigeait toutes ces troupes, sous le général en chef Masséna, dont il était le lieutenant général[1].

La division du général Gazan, forte de 3,500 hommes, se composait des cadres ou débris des 5e, 25e demi-brigades légères, des 41e, 55e, 92e, 97e et 106e de ligne; elle occupait la partie de l'ouest, ou du Ponent, depuis les bords de la mer jusqu'aux postes avancés du fort des Deux-Frères. Le général Miollis avait sous ses ordres les cadres des 3e et 8e légères, 21e, 62e, 63e, 74e et 78e de ligne. Cette division, plus forte que la première, comptait 4,500 combattants, et occupait le côté de l'est, ou Levant, depuis la mer jusqu'au même fort des Deux-Frères dont elle fournissait la garnison. La réserve, composée des 2e et 3e de ligne, et forte de 1,600 hommes, était dans Gênes.

D'après cette situation, et en ajoutant la légion des réfugiés italiens, l'effectif total des troupes à la disposition du général Masséna s'élevait à peine à 12,000 hommes, nombre qui n'était pas à beaucoup près en rapport avec le développement extraordinaire de la défense de Gênes, ainsi qu'on en jugera facilement par les détails qui suivent.

La ville de Gênes est bâtie au pied d'un amphithéâtre formé par l'une des arêtes qui, se détachant de l'Apennin, s'abaissent et se terminent brusquement à la mer. Celle dont nous parlons présente, à son extrémité, séparée en deux crêtes, une pente intérieurement adoucie, qui se prolonge dans l'espace de 3,000

[1] Cette dernière dénomination avait été introduite depuis peu dans les armées de la république par le premier consul, pour désigner le général qui commandait un corps d'armée sous les ordres d'un général en chef. Le général Suchet, qui commandait le corps de gauche de l'armée d'Italie, était aussi le lieutenant général de Masséna. Lecourbe, Saint-Cyr et Sainte-Suzanne étaient les lieutenants généraux du général en chef Moreau.

toises jusqu'au rivage, et forme avec ce dernier un triangle dont la base est de 2,000 toises, et dont les côtés, de 2,000 toises chacun, forment au sommet un angle aigu.

La ville et le port sont renfermés sous une double enceinte. La première, construite en 1632, a 8,000 toises environ de développement; elle suit les escarpements des deux crêtes; la seconde, qui est, à proprement parler, le corps de la place, n'occupe guère que le tiers de l'amphithéâtre embrassé par les deux rivières ou torrents que l'on nomme la Polcevera et le Bisagno. L'une et l'autre enceinte sont revêtues; les remparts sont larges, les communications faciles, et le tracé se plie au terrain. Toutes les parties, plus ou moins irrégulières en raison du site, se flanquent cependant de manière à multiplier et croiser les feux sur les points accessibles.

Le fort de l'Éperon, ainsi nommé à cause de la figure du bastion aigu qu'il présente au sommet du triangle, est la clef de la place, ou du moins du camp retranché qu'il convient d'établir entre les deux enceintes.

Le front de la grande enceinte, du côté du Ponent, fortement appuyé et lié au rivage de la mer par la batterie de la Lanterne et celle du môle neuf, se trouve éloigné de sept à huit cents toises de la ville; et, dans le système de défense, on n'a pas cru devoir étendre plus loin les ouvrages pour ne pas agrandir un développement déjà trop considérable et trop excentrique; et, d'ailleurs, les fortifications, par lesquelles on aurait voulu couvrir le village de Rivarolo-Inferiore et le faubourg de Saint-Pierre d'Arena, eussent été dominées par les hauteurs de la rive droite de la Polcevera.

Mais il n'en est pas de même au nord et au levant. La crête longue et élevée qui domine le fort de l'Éperon a exigé la construction d'un fort près du col appelé des Deux-Frères; au delà de ce col, au point où la crête se relève et se ramifie, on a construit un fort en étoile, appelé le Diamant, pour éloigner les approches, ce qui porte à treize cents toises la distance du fort de l'Éperon aux ouvrages les plus avancés.

Du côté de l'est, la défense extérieure est encore plus compliquée, parce qu'il a fallu embrasser dans le système le Monte dei Ratti et le Monte-Faccio, entre les deux rivières ou torrents

du Bisagno et de la Sturla; il a fallu fortifier les contre-forts qui s'y rattachent, afin que l'ennemi ne puisse pas s'y établir, bombarder la ville, et, sous ces abris, cheminer vers la partie la plus découverte du terrain jusqu'au front d'attaque des deux portes de la place, appelées Pila et Romana. Les principaux forts établis de ce côté sont : le fort Richelieu sur le Monte-Manego, le fort de Quezzi sur le Monte-Valpuza, et le fort Santa-Tecla entre le Monte-Moro et la Madona-del-Monte.

Le général Mélas venait de faire une trop forte expérience de la valeur des troupes françaises et de l'obstination de leurs généraux pour qu'il pût espérer de réduire de vive force et en quelques jours la place où il les tenait renfermés. Il jugeait que le parti le plus avantageux à prendre était de laisser ce petit corps d'armée se consumer dans Gênes, et de se porter avec ses principales forces contre le général Suchet, qui seul se trouvait chargé de couvrir les frontières des provinces méridionales de France. Mais les ordres du cabinet de Vienne étaient pressants : le siége de Gênes devait être poussé avec la dernière vigueur, parce que cette ville était regardée comme le gage de l'entière conquête de l'Italie. Les Anglais, dont la flotte devait concourir au succès de cette opération, insistaient fortement pour qu'elle n'éprouvât aucun retard, dans l'espérance de rester maîtres de la place et de s'emparer, comme ils l'avaient déjà fait dans tant d'autres endroits, de tous ses moyens maritimes. Toutefois, voulant remplir le double objet de réduire la ville de Gênes et de chasser entièrement les Français du territoire jusqu'au delà du grand bassin des Alpes, Mélas résolut de charger le général Ott du blocus, en laissant sous ses ordres un corps de 40,000 hommes de troupes autrichiennes, avec les paysans insurgés par le baron d'Aspre, et de se porter lui-même contre le général Suchet, qui se trouvait toujours en présence du général Elsnitz, à Melogno et Settepani. Mais, avant d'opérer ce mouvement, le général en chef autrichien crut devoir tenter l'enlèvement des positions que Masséna occupait à l'extérieur de Gênes, afin de rapprocher davantage celles des troupes autrichiennes. En conséquence, il fit attaquer, le 28 avril, la ligne du Bisagno et celle de la Polcevera, en attirant d'abord l'attention de son adversaire sur la position des Deux-Frères. L'at-

taque principale se fit sur la rivière du Ponent (la Polcevera) avant le jour. Le régiment de Nadasti (hongrois) coupa la ligne française au-dessous de Rivarolo, marcha sur Saint-Pierre d'Arena, qu'il tourna par les jardins, et contraignit les bataillons qui défendaient ce poste à se retirer assez précipitamment sur les hauteurs du Phare ou de la Lanterne, près de la pointe occidentale du port de Gênes. Mais les Autrichiens ne tirèrent pas un grand profit de cet avantage; chargés à leur tour par le chef de brigade Cassagne, qui accourut avec la 25ᵉ demi-brigade, ils furent obligés de se retirer dans un désordre pareil à celui qu'ils venaient de jeter dans les rangs français. Ils perdirent une centaine d'hommes dans cette attaque. Le colonel du régiment de Nadasti, fait prisonnier, fut échangé contre le chef de brigade Godinot, qui avait été pris au commencement de l'action.

Après cette tentative, qu'on peut regarder comme une forte reconnaissance, le général Mélas partit pour joindre le général Elsnitz. Les renforts qu'il conduisait avec lui allaient rendre la situation où se touvait Suchet bien plus critique encore qu'elle ne l'était déjà. Mais, avant d'entrer dans les détails de cette attaque et de la belle défensive du Var par ce général, nous croyons devoir terminer dans cet article le récit du mémorable siége de Gênes.

Une des premières opérations du général Ott fut de rapprocher ses troupes de la ville, du côté de la Polcevera, afin d'attirer plus spécialement l'attention du général Masséna sur ce point. Pendant plusieurs jours il y eut entre les deux partis plusieurs escarmouches et des affaires de postes. Les Français traversèrent plusieurs fois la Polcevera pour reconnaître de près les positions de leur adversaire. Masséna entretenait assez activement cette petite guerre, à l'effet d'augmenter la confiance de ses soldats, et de leur faire partager, ainsi qu'aux habitants de Gênes, les espérances que lui donnait l'annonce faite par le premier consul des premiers mouvements de l'armée de réserve.

Les événements ne tardèrent pas à prendre un caractère plus sérieux. Le général Ott préparait avec l'amiral Keith une attaque générale par terre et par mer, dont le but était d'enfermer entièrement les Français dans l'intérieur de la place, en leur enlevant les postes extérieurs; ce qui devait priver la garnison

de toutes les ressources qu'elle achevait de consommer dans les villages. Dans cet intervalle, l'amiral anglais, impatient de quitter sa croisière devant Gênes pour commencer, de concert avec Mélas, son expédition contre les côtes de Provence, voulut essayer de déterminer Masséna à rendre la place en lui proposant une capitulation honorable ; mais le général français répondit qu'il se défendrait jusqu'à la dernière extrémité.

Le 20 avril, à 2 heures du matin, les avant-postes de la position des Deux-Frères furent attaqués assez brusquement par les Autrichiens. La fusillade se soutint pendant plusieurs heures sur ce point et sur toute la ligne du Ponent, également attaquée quelque temps après. Des chaloupes canonnières anglaises prirent en flanc les retranchements établis près du rivage de la mer. A cinq heures du matin, l'ennemi était parvenu à pousser les postes de la 5e légère jusqu'à Rivarolo, où la compagnie des carabiniers de ce corps le chargea assez heureusement pour l'empêcher d'y pénétrer. L'attaque, du côté du levant, fut plus chaude. Une forte colonne autrichienne, descendue par le Monte-Faccio, enleva le Monte dei Ratti, bloqua le fort Richelieu, et s'empara du fort de Quezzi, dont la construction n'était point encore achevée. Après avoir essayé d'enlever également le poste de la Madona del Monte, d'où ils furent repoussés par le chef de brigade Wouillemont, les Autrichiens se portèrent sur San-Martino d'Albaro. Leur attaque fut si impétueuse, que, malgré tous les efforts du général Darnaud pour s'y opposer, ils avaient déjà pénétré jusqu'au milieu du village, lorsque le général Masséna, accompagné de l'adjudant général Thiébault, accourut sur ce point, rétablit le combat, et les força de se replier vers les hauteurs. Entre huit et neuf heures du matin, les généraux Hohenzollern et Palfi, à la tête des deux colonnes, se présentèrent de nouveau devant le fort et la position des Deux-Frères, les enlevèrent, et mirent ainsi à découvert le fort de l'Éperon, en cernant en même temps le fort du Diamant, dont le commandant Bertrand, sommé jusqu'à quatre fois de se rendre, refusa de capituler. Le chef de brigade Godinot, qui avait marché au secours des postes attaqués sur la Polcevera, chargea les Autrichiens et les obligea à repasser la rivière.

Pendant les différentes attaques des Autrichiens sur la ligne

française, la flotte anglaise longeait la côte, et essayait, par de fréquentes bordées, d'exciter la populace de Gênes à une insurrection; mais les sages dispositions prises par le général en chef rendirent nulles ces tentatives.

On combattait sur tous les points avec un égal acharnement. Une pluie abondante, qui tombait depuis la naissance du jour, n'avait point interrompu le feu; et les Autrichiens avaient fait de grands progrès. Le dessein du général Ott avait été d'occuper à la fois toutes les troupes de Masséna, et de forcer celui-ci à partager ses réserves entre des fronts d'attaque diamétralement opposés, pendant qu'une masse de quinze bataillons ennemis se portaient au point où les deux enceintes de la ville se réunissent près du rivage du levant. Cette partie était la plus accessible, elle était aussi la seule où l'attaque des troupes de terre pût être bien flanquée et soutenue par le feu des vaisseaux anglais.

Masséna était trop habile et trop vigilant pour prendre le change sur le projet de son adversaire. Il chargea le général Soult de reprendre la position des Deux-Frères et de dégager le fort du Diamant; et, se mettant lui-même à la tête de la division Miollis, déjà dépostée de presque toute la ligne extérieure du levant (à l'exception du fort Richelieu), il fit ses dispositions pour repousser les assaillants. Le général Darnaud reçut l'ordre de marcher rapidement sur l'extrême gauche de la ligne ennemie, en dérobant son mouvement derrière un rideau de tirailleurs; et, profitant des plis du terrain, de s'avancer jusqu'à la Sturla pour attaquer par derrière les troupes qui avaient voulu s'emparer de San-Martino d'Albaro. Ce mouvement réussit: Darnaud, renforcé par une colonne aux ordres de l'adjudant général Ottavi, coupa la retraite à 400 Autrichiens et les fit prisonniers. Dans cette dernière action, les capitaines Mathivet et Vaille et le sergent-major Drapier, emportés par leur ardeur, se trouvèrent un moment seuls au milieu d'un groupe de 80 soldats ennemis auxquels Mathivet ordonna de mettre bas les armes, en leur disant qu'ils étaient cernés. Ce groupe, intimidé par la fermeté des trois Français, se rendit sans hésiter.

La gauche de la ligne française se trouvant dégagée par le mouvement que venait de faire le général Darnaud, le général

Poinsot put se porter avec sa brigade sur le fort Quezzi pour le reprendre. Cette attaque fut très-vive, mais les Autrichiens la repoussèrent avec encore plus de vigueur. Le digne chef de brigade Mouton y fut blessé très-grièvement, ainsi que le chef de bataillon Chanu.

Les Autrichiens connaissaient trop bien l'importance de la position du fort Quezzi pour ne pas chercher à s'y maintenir opiniâtrément; et la défense extérieure du côté du levant était manquée si les Français ne parvenaient point à chasser leurs adversaires de ce point capital. Cependant Masséna avait toutes ses forces employées. Il ne restait plus que 80 hommes dans la ville, sous les ordres de l'adjudant-général de Giovini, pour le service des postes intérieurs. Dans cette pressante extrémité, le général en chef, ayant encore auprès de lui une faible réserve de deux bataillons, résolut de faire un dernier effort pour soutenir le général Poinsot alors occupé à rallier sa brigade. Il ordonna au général Miollis de se mettre à la tête de l'un de ces bataillons (celui de la 1re de ligne) et de se diriger sur la droite du retranchement; l'adjudant général Thiébault reçut au même instant l'ordre de se porter, au pas de charge, avec quatre des compagnies du deuxième bataillon (de la 2e de ligne), vers la gauche et plus directement pour aborder l'ennemi sur le revers de sa position : le général Poinsot devait en même temps renouveler son attaque sur le centre. Le mouvement de l'adjudant général Thiébault avait en partie pour but de couper la retraite à l'ennemi : aussi, lorsque celui-ci fut poussé au centre et sur sa droite, le combat devint-il très-opiniâtre sur la gauche; la mêlée fut si vive que les soldats ne s'y battirent guère qu'à l'arme blanche. Les Autrichiens repoussèrent jusqu'à trois fois la petite colonne de Thiébault et finirent par l'envelopper; mais les soldats français se défendirent en désespérés. L'officier d'état-major Diey fut tué, et le capitaine Marceau blessé assez grièvement. C'est alors que Masséna chargea lui-même à la tête des quatre dernières compagnies du bataillon de la 2e de ligne, conduites par l'adjudant général Andrieux. Il se jeta dans la mêlée avec ses aides de camp et les officiers d'état-major, au moment où l'on ne combattait plus qu'à coups de crosse et à coups de pierres : l'adjudant général Thiébault fut dégagé avec

ses braves, et cette dernière charge décida le succès. Les Autrichiens abandonnèrent la position avec perte de 200 prisonniers. Les chefs d'escadron Hervo et Martigues et le sous-lieutenant James s'étaient fait remarquer par leur intrépidité. Le général Miollis, qui avait aussi enfoncé la ligne de l'ennemi en lui faisant 150 prisonniers, fit sa jonction avec les adjudants généraux Thiébault et Andrieux en avant du fort de Quezzi. Secondé par une sortie de la garnison du fort Richelieu, il poursuivit son avantage et jeta sur la droite un détachement conduit par l'adjudant général Hector, qui enleva les deux dernières redoutes du Monte dei Ratti, et fit mettre bas les armes à un bataillon de 450 hommes qui se trouva enveloppé.

Le général Soult s'était rendu au fort de l'Éperon, d'où il observait attentivement, avant de s'engager, l'issue de la principale attaque du côté du levant. Lorsqu'il vit, vers cinq heures du soir, que les Autrichiens étaient repoussés sur cette ligne et ramenés en désordre dans leurs premières positions, il saisit cet instant et fit marcher la brigade aux ordres du général Spital sur la montagne des Deux-Frères, occupée en force par le général Hohenzollern qui, malgré les difficultés du terrain, y avait fait monter à bras deux pièces d'artillerie. L'exemple de la division Miollis avait accru l'ardeur des troupes que dirigeait Soult : elles s'avancèrent avec la plus grande résolution sur les retranchements ennemis. La résistance fut opiniâtre, mais les Autrichiens durent céder à un choc aussi violent. 150 hommes, formant le débris de la 73e de ligne et commandés par le chef de bataillon Coutard, parvinrent jusque sur la crête sans tirer un coup de fusil, et sautèrent les premiers dans les retranchements. La 106e, qui soutenait cette attaque audacieuse, acheva la défaite de l'ennemi, auquel on fit quelques centaines de prisonniers. Les deux pièces de canon furent enlevées et braquées aussitôt sur les fuyards [1]. Le colonel de Colloredo avait péri les armes à la main, et le champ de bataille était couvert des cadavres de ses soldats et des autres régiments autrichiens. Ainsi se

[1] En abandonnant les Deux-Frères, les Autrichiens avaient précipité dans un ravin les deux pièces de canon dont nous avons parlé plus haut. Mirolle et Leclerc, grenadiers de la 73e, descendent dans le ravin, suivis de quel-

termina la journée du 30 avril, la plus brillante du blocus; elle coûta à l'ennemi plus de 4,000 hommes, dont 12 à 1,500 prisonniers. Le général Ott, qui obtint d'abord de grands succès comme on l'a vu, s'attendait si peu à une pareille issue de son attaque sagement combinée, que sept à huit cents échelles avaient été préparées par son ordre pour servir à l'assaut projeté contre le corps de la place entre les portes Pila et Romana. Ces échelles furent brûlées pendant la nuit par les Français, en réjouissance de leur victoire. Elles étaient construites de manière à ce que trois hommes pussent y monter de front.

Masséna, rentré dans Gênes, fit une proclamation pour rassurer les Génois, que ces combats terribles et la vue de l'ennemi presque au pied de leurs murailles avaient frappés d'épouvante. Il leur promit de conserver leur ville, et s'efforça de leur démontrer qu'ils n'étaient pas moins intéressés que les Français à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. A la vue, plus éloquente encore que la proclamation, des prisonniers autrichiens, les habitants de Gênes reprirent quelque confiance, et le général en chef, en parcourant la ville, recueillit les acclamations des groupes nombreux qui le félicitaient de sa victoire. Pour maintenir cette confiance et soutenir l'élan et le bon esprit de ses troupes, Masséna reprit l'offensive dès le lendemain. Le général Miollis eut ordre de faire différents mouvements dans la partie du levant, afin d'y attirer l'attention de l'ennemi, et du côté opposé le général en chef fit faire, dès la pointe du jour, une forte reconnaissance sur la position de la Coronata, où les Autrichiens s'étaient retranchés et avaient établi leur principal dépôt d'artillerie et leurs magasins de vivres. Le village était crénelé et barricadé. Les avis reçus par Masséna sur la formation de l'armée de réserve, et la croyance où il était de son arrivée prochaine en Italie, lui faisaient penser que le général Mélas, au lieu de poursuivre le corps de Suchet, concentrerait ses forces pour s'opposer à l'irruption de cette nouvelle armée française. Dans cette nouvelle hypothèse, il devait considérer l'attaque du général Ott et ses préparatifs pour une escalade comme une

ques-uns de leurs camarades, chargent les deux pièces sur leurs épaules, les reportent sur la montagne, et les placent en batterie assez promptement pour qu'elles puissent tirer encore plusieurs coups sur l'ennemi.

entreprise désespérée, et il pensait qu'une forte attaque sur la ligne ennemie pourrait encore, si elle réussissait, accélérer la levée du blocus.

Le chef de brigade Godinot fut chargé, en conséquence, d'inquiéter l'ennemi depuis la mer jusqu'à Rivarolo, avec la 3e légère, la 3e de ligne et 12 compagnies de grenadiers, détachées des autres corps non employés dans cette expédition. Pendant ce temps, le général Gazan déboucha de Rivarolo avec les 5e et 25e légères et la 106e de ligne, se dirigeant sur la gauche de la Coronata, de manière à prendre cette position à revers. La 97e de ligne déboucha de son côté de la position des Deux-Frères, pour faire une fausse attaque sur la Chartreuse de Rivarolo.

Après quelques tirailleries, le général Gazan s'avança vivement sur la Coronata. Il allait enlever les premières batteries; et déjà un régiment d'infanterie légère autrichienne était enveloppé, lorsque quelques coups de fusil imprudemment tirés sur cette troupe qui allait mettre bas les armes lui rendirent l'énergie du désespoir. Les soldats ennemis, s'imaginant qu'on allait les massacrer au lieu de les recevoir à quartier, se serrèrent et marchèrent à la baïonnette sur ceux qui les entouraient. A ce moment même arrivait une réserve envoyée par le général Ott sur le point d'attaque : ce renfort secondant le mouvement offensif, l'infanterie légère ennemie jeta quelque désordre parmi la colonne du général Gazan. Celui-ci reçut une blessure à la tête; et sa troupe se retirait précipitamment, lorsque le général Soult, débouchant du village de Rivarolo, couvrit cette retraite déjà presque coupée par les chasseurs de Bussy et le 5e de hussards hongrois. Ces deux régiments, qui chargeaient en suivant le lit de la Polcevera, furent arrêtés par la présence de la nouvelle colonne française. Les Français perdirent beaucoup de monde dans cette affaire. L'adjudant général Fantucci avait été tué, ainsi que le capitaine d'état-major Carlier, qui fut emporté par un éclat d'obus, au milieu d'un groupe où se trouvait le général en chef Masséna.

Tous ces combats affaiblissaient les troupes assiégées sans leur procurer autres avantage réel; la mort moissonnait chaque jour les soldats les plus braves, les chefs les plus dévoués. Quelques

secours en subsistances, des nouvelles apportées de France [1] par des officiers intrépides qui n'échappaient aux croisières anglaises qu'avec les plus grandes difficultés, étaient de faibles consolations dans la situation fâcheuse où se trouvaient les débris de l'armée.

Les troupes des deux partis demeurèrent assez tranquilles jusqu'au 11 mai. Les mouvements se bornèrent de part et d'autre à quelques reconnaissances et à des escarmouches d'avant-postes. Les Autrichiens augmentèrent les retranchements de la Coronata, fortifièrent leur circonvallation du côté du Ponent, et détruisirent un aqueduc qui alimentait les moulins de Saint-Pierre d'Arena, ce qui exigea la construction d'autres moulins, tournés par des chevaux. Du côté de la mer, la flotte ennemie bombarda sans effet le faubourg de Saint-Pierre d'Arena et Albaro. Les Français, ayant reconnu toute l'importance du fort de Quezzi, repris sur l'ennemi dans la journée du 30 avril, travaillèrent, avec une étonnante célérité, à le relever. Le chef de brigade du génie Marès, bien secondé par le chef de bataillon Coutard, qui commandait ce poste, employa six cents tonneaux qu'il fit remplir de terre, et avec lesquels il construisit des escarpes de vingt-cinq pieds de haut, revêtues extérieurement d'un mur de pierres sèches. Officiers et soldats, tous mirent la main à l'ouvrage, et l'on vit s'achever en trois jours et trois nuits ce qui, dans d'autres temps, aurait exigé trois mois de travail.

Le 10 mai, le général Ott ayant envoyé un parlementaire pour prévenir que, ce jour même, il ferait faire des salves en réjouissance d'une victoire remportée par le général Mélas sur le corps d'armée du général Suchet, Masséna répondit, le lendemain, à cette communication par une vigoureuse sortie, ou plutôt par une nouvelle bataille livrée à l'armée autrichienne dans la partie du levant.

Toutes les troupes disponibles furent formées en deux divisions ou corps principaux : l'un, sous les ordres du général Soult ; le second, sous ceux du général Miollis. Masséna avait pour but de déposter l'ennemi du Monte-Faccio.

[1] L'adjudant général Reille, venu d'Antibes en deux jours, avait apporté récemment des dépêches du premier consul, qui promettait que Gênes serait incessamment secouru et délivré.

Miollis, chargé d'attaquer cette position de front, s'avança sur trois colonnes, conduisant lui-même celle du centre : l'adjudant général Reille commandait la droite, et l'adjudant général Gauthier la gauche. La division du général Soult marchait en même temps pour tourner la montagne.

Gauthier pénétra d'abord jusqu'au poste retranché de Bavari, qu'il enleva et où il trouva trente à quarante sacs de riz, ressource précieuse dans la pénurie qu'éprouvaient déjà les troupes. Miollis et Reille s'emparèrent également des premières positions de l'ennemi; malheureusement les deux colonnes avaient attaqué avec tant d'impétuosité que les rangs se trouvèrent rompus : les Autrichiens, qui s'aperçurent de ce désordre, se serrèrent, et, reprenant brusquement l'offensive, chargèrent à leur tour les Français, et les rejetèrent sur la Sturla, sans leur laisser le temps ni la possibilité de se rallier.

Mais, pendant que l'ennemi s'abandonnait ainsi à la poursuite de ces deux colonnes, le général Soult exécutait son mouvement avec plus de succès. Parti du glacis de la porte Romana à cinq heures du matin, il avait suivi la rive droite du Bisagno, par Bisontino, Olmo, Prati et Olivetto, culbutant tous les postes ennemis sur son passage, et forçant le camp du Monte Creto pour assurer son flanc gauche [1]. Arrivé à Cassolo, il y passa le Bisagno, entre Torriglia et Campanardigo; et, ayant réuni ses troupes, il laissa au delà du Torrent deux bataillons pour couvrir ses derrières. Il fallait avoir toute l'audacieuse témérité du général Soult pour oser tenter un mouvement aussi hasardé. En effet, avec moins de 5,000 hommes, il se trouvait à la distance de quatre lieues de la place, presque sur les derrières de l'ennemi.

Le général Darnaud, commandant l'avant-garde de cette di-

1. Un caporal de grenadiers, nommé Bonneau, se distingua particulièrement dans cette affaire. S'étant élancé le premier dans une redoute, il s'y trouva entouré d'ennemis, avant qu'aucun de ses camarades eût pu le suivre. Il se défend longtemps avec une intrépidité sans exemple, et renverse plusieurs de ses adversaires; mais il est enfin accablé par le nombre et désarmé : il parvient à s'échapper et à se précipiter hors du retranchement; suivi par huit Autrichiens, il se retourne, en criant : *A moi, camarades, ils sont pris.* Il en amène effectivement quatre à sa compagnie, reprend son poste, et entre encore un des premiers dans la redoute.

vision, se porta rapidement, par Vignone et Turazzo, sur les hauteurs d'el Becco pour intercepter le chemin de Sori. Il avait déjà culbuté plusieurs postes, surmonté de grands obstacles, et fait 600 prisonniers, lorsqu'il fut arrêté par un ravin profond et escarpé ; ses soldats le passèrent un à un sur une échelle, et sous le feu le plus vif. 50 hommes étaient à peine réunis, que Darnaud les conduisit à l'ennemi, auquel il fit encore de nouveaux prisonniers. Mais, la marche précipitée de cette avant-garde l'ayant trop éloignée du corps d'armée, elle fut assaillie par des troupes fraîches et supérieures en nombre. Darnaud se battit pendant deux heures sans perdre de terrain ; l'arrivée du général Poinsot, à la tête d'un bataillon de la 2e de ligne, vint heureusement soutenir une lutte si inégale.

Le général Soult, ayant atteint avec toutes ses troupes les revers accessibles du Monte-Faccio, fit former trois colonnes d'attaque qui marchèrent au pas de charge sur les retranchements ennemis et les forcèrent. Le général Gottesheim, qui commandait ce poste, eut à peine le temps de s'échapper : ses troupes, culbutées, dispersées ou précipitées du haut des rochers dans les précipices, laissèrent, outre les morts, plus de 1,000 prisonniers au pouvoir du vainqueur.

Nous ne passerons point sous silence un trait remarquable et caractéristique de l'esprit du soldat français en cette circonstance. A l'époque désastreuse où l'insubordination et la désertion s'étaient introduites dans les rangs de l'armée d'Italie accablée par le nombre et désorganisée par la misère, la 25e demi-brigade légère, dont la discipline s'était maintenue, avait été employée au désarmement de la 24e de ligne ; et, depuis ce temps, les soldats de ces deux corps s'étaient juré haine et vengeance. Masséna avait évité jusqu'à ce jour de les rapprocher ; mais le hasard fit que, dans l'action dont nous venons de rendre compte, les deux demi-brigades se trouvèrent placées de manière à rivaliser de valeur l'une aux yeux de l'autre : c'était à l'attaque des retranchements du Monte-Faccio. Le danger était commun, et cette circonstance effaça de leur cœur tout autre sentiment que celui d'une émulation généreuse. En marchant au combat et sous le feu de l'ennemi, les soldats des deux corps se confondirent, s'embrassèrent ; la moitié de la 25e passa dans les rangs

de la 24[e] et réciproquement : après cet heureux échange, les deux corps continuèrent le combat, en redoublant d'ardeur. « Les armées françaises, dit le général Thiébault qui rapporte cette anecdote, pouvaient seules présenter un pareil exemple. »

Maître du Monte-Faccio ainsi que du Monte-Moro, le général Soult fit faire à ses troupes une halte d'une heure, après laquelle le général Darnaud eut ordre de se diriger sur Nervi, où le général Gottesheim venait de rallier ses débris. Les Autrichiens évacuèrent ce village à l'approche des Français, et l'on ne put atteindre que leur arrière-garde qui abandonna deux pièces de canon. Darnaud trouva dans Nervi quelques subsistances qu'il s'empressa de faire passer à Gênes après avoir fait une distribution à sa troupe.

Cependant le général en chef, depuis l'échec éprouvé par les troupes de Miollis, n'avait reçu aucune nouvelle de la division du général Soult, et pouvait craindre que ce corps n'eût été enveloppé ou défait ; il alla lui-même rallier la division repoussée du Monte-Faccio, et lui fit prendre position à San-Martino d'Albaro et sur le chemin qui conduit à la porte Romana. Les soldats découragés murmuraient hautement, et il fallut toute l'énergie de Masséna pour imposer silence à des hommes excédés de fatigue et qui n'entrevoyaient ni le terme ni la récompense des efforts réitérés qu'on exigeait d'eux. Le général en chef leur parla de leur gloire passée, de l'importance des services qu'ils rendaient à la république en tenant en échec la plus grande partie de l'armée autrichienne pendant qu'une nouvelle armée française s'avançait à marches forcées et franchissait les Alpes pour débloquer Gênes et reconquérir l'Italie ; et pour achever de ranimer leur ardeur il leur fit faire une distribution extraordinaire de vin. Après deux heures de repos, les troupes se trouvèrent en si bonne disposition, que Masséna ne balança point à les reporter en avant pour dégager, s'il était nécessaire, la division du général Soult. A quatre heures du soir, le général Miollis avait rétabli ses communications par le Bisagno, et l'adjudant général Reille avait pris position sur le Monte dei Ratti. La jonction des deux divisions se fit à Nervi, où se trouvait, comme on l'a vu, le général Darnaud avec sa brigade.

Une partie des troupes qui avaient pris part à cette brillante

excursion sur les derrières de l'ennemi rentrèrent dans Gênes le soir même, conduisant avec elles 1,500 prisonniers autrichiens, plus malheureux par la famine à laquelle ils allaient se trouver en proie que s'ils eussent succombé sur le champ de bataille. Dans la soirée, Masséna fit publier, avec l'appareil le plus propre à en imposer aux Génois, la victoire qu'on venait de remporter : la ville fut illuminée, et toute l'artillerie des remparts répondit avec usure aux salves tirées la veille par les postes autrichiens et la flotte anglo-napolitaine qui croisait devant le port. L'enthousiasme d'un grand nombre de Génois fut d'autant plus vif que jusqu'à cinq heures du soir, c'est-à-dire jusqu'au moment où l'on avait appris la jonction des troupes de Miollis avec celles de Soult, on croyait généralement que ces dernières, enveloppées par les Autrichiens, étaient détruites ou prisonnières.

Le but apparent du général en chef dans cette dernière attaque avait été de prouver aux Autrichiens que la nouvelle de la défaite du général Suchet n'avait pu intimider les troupes qui défendaient Gênes : l'objet réel de ses efforts était de chercher des ressources contre la famine dont les atteintes étaient plus que prochaines. On avait bien réussi à faire entrer dans la place quelque bétail, des herbes, mais il fallait s'étendre plus au loin pour trouver des grains. Aussi Masséna était-il déterminé à profiter de l'espèce de stupeur dans laquelle il venait de laisser les Autrichiens pour continuer ses excursions et pour enlever aux campagnes voisines les dernières ressources qu'elles pouvaient avoir encore. Il donna à peine un jour de repos aux troupes; et, le 13 mai, il disposa une nouvelle sortie générale. Il était essentiel de déposter les Autrichiens du Monte-Creto, point central de toutes les positions de l'ennemi autour de Gênes. Cette position dont Soult s'était emparé pour parvenir à la tête de la vallée du Bisagno, mais qu'il n'avait pu conserver, assurait, en effet, la communication entre les deux rivières. Les Français, en s'en emparant et s'y réunissant, pouvaient se porter également du côté du Ponent, sur les derrieres de la Coronata, et du côte du Levant, sur Ponto-Fino et Chiavari : les Autrichiens se trouvaient alors dans la nécessité de se retirer sur la Bocchetta et en arrière de Voltri, mouvement qui leur eût fait abandonner l'ar-

tillerie réunie à Cornigliano et les magasins formés à Sestri.

Cette attaque était si importante et pouvait avoir des résultats tels, que Masséna, malgré la conscience de ses propres moyens, ne crut pas devoir l'entreprendre avant d'avoir communiqué son plan aux autres généraux. Un conseil de guerre fut convoqué à cet effet, et malheureusement les dispositions du général en chef ne furent approuvées qu'en partie. Il voulait préalablement attaquer Ponto-Fino, où l'ennemi avait des magasins considérables; mais les généraux Soult et Miollis furent d'avis d'attaquer de prime abord le Monte-Creto; et Masséna, tout en faisant remarquer les inconvénients qui pouvaient résulter de cette première attaque, céda à l'opinion des généraux. La nuit du 12 au 13 fut employée à prendre des mesures pour l'exécution du nouveau plan.

Les troupes destinées à l'attaque du Monte-Creto furent partagées en deux colonnes : la principale (celle de droite), sous les ordres du général Soult, composée de la 8ᵉ légère et des 2ᵉ, 3ᵉ, 24ᵉ et 62ᵉ de ligne, sortit par la porte Romana à huit heures du matin, et s'avança par la vallée du Bisagno; celle de gauche, aux ordres du général Gazan, encore souffrant de sa blessure, était formée des 92ᵉ, 97ᵉ et 106ᵉ demi-brigades de ligne. Elle déboucha par le fort de l'Éperon, et, passant par les Deux-Frères, elle marcha droit aux retranchements élevés par les Autrichiens sur la montagne des Quatre-As. L'adjudant général Gauthier commandait l'avant-garde du général Soult, formée des 8ᵉ légère et 62ᵉ de ligne. La marche de cette troupe fut une continuité d'engagements. Gauthier, culbutant tous les postes qui se trouvaient devant lui, parvint jusqu'au pied du Monte-Creto, pendant que, de son côté, le général Spital, à la tête de l'avant-garde de la colonne de gauche, s'emparait aussi de plusieurs postes avancés.

Le camp des Autrichiens sur le Monte-Creto était couvert par de nombreux ouvrages garnis de troupes, que soutenaient des réserves rassemblées dès la veille par le général Ott, qui fut sans doute instruit, au moyen des intelligences qu'il avait dans Gênes, du dessein du général français. Au surplus, l'objet de l'attaque étant évidemment annoncé, la promptitude de l'attaque pouvait seule en assurer le succès. Le choc des Français

fut aussi impétueux qu'on pouvait l'espérer, mais les Autrichiens le soutinrent avec une égale vigueur. Au moment où les deux divisions, après s'être formées pour appuyer leurs avant-gardes, marchaient sur les retranchements, un orage inattendu et des plus violents enveloppa tout à coup le Monte-Creto et répandit une obscurité, pour ainsi dire, surnaturelle. Dans cette nuit subite et profonde, les éclairs seuls faisaient apercevoir les lignes et les masses des combattants. Bientôt une pluie abondante et qui dura trois quarts d'heure suspendit l'engagement; lorsqu'elle eut cessé, le soldat, embarrassé de ses vêtements, ne pouvait faire usage de ses armes, et, glissant à chaque pas dans les sentiers étroits et détrempés qu'il lui fallait suivre, se sentit découragé : il avait perdu cette énergie, cette force d'impulsion, si nécessaires pour la réussite des attaques de vive force.

L'accident qui neutralisait ainsi l'ardeur des troupes françaises avait favorisé le général autrichien. Pendant que la tempête arrêtait les colonnes assaillantes au pied de la montagne, Ott fit avancer les troupes qu'il avait dans les vallées; elles se trouvèrent en ligne au moment où le soleil ayant reparu permit aux Français de continuer leur attaque. Mais tous les efforts de ceux-ci luttant contre les difficultés du terrain et contre un ennemi supérieur furent infructueux ; ce fut vainement que les généraux et les officiers supérieurs donnèrent les plus nobles exemples de dévouement et d'intrépidité. Sur la gauche, le général Spital, en excitant et ranimant ses troupes, eut son cheval tué sous lui et fut blessé lui-même. L'adjudant général Reille, qui prit sa place, se jeta seul en avant et ne fut point suivi. A la droite, l'adjudant général Gauthier donna le même exemple, et parvint à faire charger sa troupe. Il enleva les premières redoutes, mais il se trouva en présence d'une colonne de réserve que le général Hohenzollern conduisait en personne. La mêlée fut terrible : elle présentait l'image de ces combats antérieurs à l'invention de la poudre, décrits par les historiens anciens et du moyen âge et par les poëtes; on se battit corps à corps : le vaillant Gauthier, portant des coups terribles à tout ce qui se présentait devant lui, tomba blessé, et ses soldats, n'étant plus excités par son exemple, reculèrent. Le général Soult se porta

à la tête de la colonne du centre que commandait le général Poinsot, et donna à cette troupe une impulsion si vive, que l'ennemi plia à son tour; les Français pénétrèrent jusque dans le camp du Monte-Creto : déjà ils s'y établissaient et incendiaient les baraques, lorsqu'une nouvelle réserve dirigée par le général Hohenzollern, arrivant en bon ordre et au pas de charge, dispersa les Français, qui, se croyant victorieux, avaient rompu leurs rangs en partie. Soult, secondé par ses deux aides de camp, le chef d'escadron Soult son frère et le lieutenant Mengaud, fit les plus grands efforts pour rallier la 3ᵉ demi-brigade de ligne. Il avait réussi : cette troupe, arrêtée à sa voix, s'était formée de nouveau et s'apprêtait à charger, quand il fut atteint d'une balle qui lui fracassa la jambe droite. Ce funeste événement enleva aux troupes le nouvel élan que Soult leur avait communiqué. Le général Poinsot et l'adjudant général Gauthier se jetèrent vainement au-devant des soldats, en s'écriant qu'ils étaient déshonorés à jamais s'ils ne vengeaient point leur général, ou au moins s'ils ne l'empêchaient point de tomber entre les mains de l'ennemi : les grenadiers s'avancèrent seuls; mais le terrain incliné et formé de glaise que la pluie avait détrempée empêcha ces braves, déjà exténués de fatigue et pouvant à peine se soutenir, d'arriver jusqu'à Soult, à l'exception d'un seul, auquel ce général remit ses armes pour les porter à Masséna. Soult, soutenu par son frère, resta sur le champ de bataille, où les Autrichiens, qui s'avançaient en grande hâte, les firent bientôt prisonniers l'un et l'autre. Le général Poinsot et l'adjudant général Gauthier rallièrent les troupes au bas de la montagne, et opérèrent leur retraite dans le meilleur ordre possible après une lutte aussi décourageante.

Masséna, jugeant l'entreprise manquée par le rapport de quelques blessés rentrés dans Gênes, avait détaché l'adjudant général Hector dans la vallée du Bisagno, avec une petite réserve, pour protéger la retraite des troupes de Soult. Cet officier rejoignit le général Poinsot, qui n'était point trop pressé par l'ennemi. Cette fatale journée causa une perte très-considérable aux Français en hommes tués, blessés ou faits prisonniers. Outre les généraux et officiers supérieurs dont nous avons fait mention, le chef de brigade de la 2ᵉ légère, Perrin, avait reçu une balle

à la jambe; il mourut, quelques jours après, des suites de cette blessure.

L'attaque du Monte-Creto termina la défensive active des environs de Gênes. Masséna avait perdu plus du tiers de ses troupes dans les trois grandes affaires générales et dans les combats journaliers. Il se voyait privé de ses meilleurs généraux et de presque tous les chefs de corps. 4,000 femmes, rassemblées dans la ville pendant le dernier combat, avaient parcouru les rues en agitant des sonnettes qu'elles tenaient à la main, poussant des cris d'épouvante et de désespoir, demandant du pain ou la mort, et invoquant la Vierge. Les prêtres étaient mêlés dans ces attroupements, que l'on parvint à dissiper cependant au moyen de quelques distributions d'argent.

Toutefois ce soulèvement annonçait à Masséna que désormais sa tâche la plus difficile serait de contenir un peuple aigri par la misère et travaillé sourdement par les intrigues des Anglais et des agents de l'Autriche.

Pour ranimer la patience des bons citoyens et paralyser l'effet qu'avait produit le fâcheux échec du 13 mai, le général en chef fit afficher le lendemain dans toutes les rues de Gênes la proclamation suivante :

« Vous êtes témoins des travaux de l'armée pour délivrer votre territoire de la présence de l'ennemi; il a été si souvent battu, ses pertes ont été si énormes, qu'aujourd'hui ses forces sont infiniment réduites : la journée d'hier, même, est une des plus meurtrières pour lui. Cet ennemi est désormais dans l'impossibilité de rien tenter contre la ville de Gênes. Nous n'aurions qu'une chose à redouter, c'est le manque de subsistances, si les mesures les plus rassurantes n'avaient été prises à l'avance; elles ont été l'objet de ma sollicitude et de celle de votre gouvernement.

« Des achats ont été faits, et, quelles que soient les difficultés qu'il faut vaincre, sous peu de jours il arrivera des approvisionnements.

« Habitants de la ville de Gênes, je vous le répète, l'ennemi ne peut rien entreprendre; votre sort est donc dans vos mains. Vous devez aux sacrifices que vous avez déjà faits, vous devez à l'armée qui verse son sang pour votre défense, vous devez à

l'honneur de votre caractère national, à vos familles, à votre gouvernement, de persévérer avec courage. Je n'ai qu'à me louer de votre zèle et de votre contenance ferme et calme; mais vous perdriez tout le fruit de vos sacrifices si vous ne les supportiez encore quelques jours.

« Citoyens de Gênes, l'armée française vous donne un grand exemple de dévouement; hésiteriez-vous à le suivre dans des circonstances qui vous intéressent au moins aussi essentiellement qu'elle? »

Mais que pouvait une proclamation contre la voix impérieuse de la famine et de la plus désespérante misère? Les canonniers ennemis ne cessaient point de lancer des bombes sur le quartier le plus populeux, sans respecter même les hôpitaux, sur lesquels le drapeau noir était arboré.

Forcé de s'occuper de la sûreté intérieure de Gênes, Masséna fit évacuer le Monte-Faccio, et le général Miollis eut ordre de serrer ses postes sur la Sturla. Ce moyen le mit à même de renforcer la garnison et d'établir des corps de garde avec du canon sur les principales places de la ville. Ayant remarqué l'influence exercée par les femmes sur la populace indigente, il fit sortir de Gênes toutes celles qui s'y étaient réfugiées des villages environnants, afin de diminuer le nombre de ces mégères affamées qui ne cessaient de répéter le mot de ralliement de l'ancienne république : *e viva, viva Maria.*

Le général en chef ne négligeait point de donner la plus grande publicité aux nouvelles qu'il recevait du dehors et qui pouvaient ranimer l'espérance générale. C'est ainsi qu'il fit connaître celles qu'avait apportées le capitaine du génie Couchaud. Le premier consul, en annonçant à Masséna les victoires remportées par Moreau en Allemagne, l'informait aussi de son propre départ de Paris pour se mettre à la tête de l'armée de réserve, déjà parvenue en Suisse; il le prévenait que Gênes pourrait être débloqué à la fin du mois ou dans les premiers jours de juin. Cette nouvelle redonna d'autant plus d'espérance aux troupes, que le nom seul du premier consul semblait garantir la promptitude et le succès de l'opération. Quelques jours après (le 20 mai), l'adjudant général Ortigoni arriva sur un petit bâtiment maltais (speronare) qui avait échappé aux croisières ennemies. Cet

officier était chargé de remettre à Masséna une somme de neuf cent mille francs, expédiée d'Antibes par le payeur général de l'armée, Scitivaux. Cet argent permit de subvenir aux besoins pressants de l'administration et de donner quelques secours aux troupes. Le même jour, de nouveaux bâtiments de guerre ennemis venant du côté du Ponent se joignirent à ceux qui étaient déjà réunis devant Gênes, et les Anglais, comme pour célébrer cette réunion, redoublèrent leur feu sur la ville. A deux heures du matin, leurs chaloupes canonnières s'emparèrent d'une belle galère génoise qui défendait, avec d'autres bâtiments armés, l'entrée du port. La résistance de 60 grenadiers liguriens, postés sur cette galère, se borna à tirer trois coups de fusil sur l'ennemi au moment où il sautait à l'abordage. Le capitaine Bavastro, voyant son bâtiment perdu par une trahison aussi manifeste, se précipita dans la mer, préférant une mort honorable à la honte de se rendre sans combattre. Il échappa heureusement aux dangers qui l'entouraient, et gagna le port.

L'ennemi, profitant de l'arrivée de ses nouvelles forces navales, resserra plus étroitement le blocus du port et augmenta son feu sur la ville. Sur soixante barques ou petits bâtiments envoyés en France ou en Corse par le général en chef pour ramener des subsistances, une seule put échapper à la vigilance des croiseurs. Cependant les officiers successivement dépêchés pour faire connaître la situation de l'armée ne craignaient point d'affronter les périls de la traversée pour rapporter les réponses de Bonaparte et les avis du secours si souvent promis et si impatiemment attendu. La généreuse audace de ces officiers eut souvent plus de succès que les démarches intéressées des marins du pays, qui ne consentaient à se mettre en mer qu'à force d'argent. Parmi ceux qui se dévouèrent ainsi pour pénétrer jusqu'à Gênes après en être sortis, il faut remarquer le chef d'escadron Franceschi, alors aide de camp de Soult, et que ses talents et sa belle conduite ont placé depuis au rang des généraux les plus recommandables de l'armée. Monté sur une embarcation que conduisaient trois rameurs seulement, il avait traversé, à la faveur de la nuit, la croisière anglaise, et était arrivé jusqu'à la chaîne des chaloupes les plus rapprochées de la place, lorsque le jour le surprit. Il se trouvait au milieu

de la rade, à plus d'une lieue du rivage, et exposé au feu croisé des bâtiments. L'un des rameurs est tué, un autre est blessé : Franceschi ne peut plus éviter d'être pris sur son frêle esquif. Dans cette extrémité, il attache ses dépêches autour de son cou au moyen d'un mouchoir, se dépouille de ses vêtements et se jette à la mer pour gagner le rivage en nageant ; mais il pense bientôt qu'il a laissé ses armes qui vont devenir un trophée pour l'ennemi, il retourne à l'embarcation, prend son sabre qu'il serre entre ses dents, nage longtemps encore, lutte opiniâtrément contre les vagues, et aborde enfin presque épuisé par la fatigue du trajet qu'il vient de faire.

Franceschi avait quitté Bonaparte au pied du mont Saint-Bernard, et les dépêches qu'il remit au général en chef annonçaient que le consul serait à Ivrée vers le 20 mai, avec toute son armée, et que de là il s'avancerait à marches forcées sur la Ligurie.

Ces nouvelles coïncidaient avec des bruits répandus dans la ville et qui annonçaient que le général Ott faisait déjà quelques mouvements pour lever le blocus et marcher à la rencontre de l'armée de réserve. Cette retraite parut si vraisemblable, que Masséna, dans la persuasion que l'ennemi lui en dérobait les préparatifs, et voulant acquérir la conviction de ce fait, ordonna, le 28 mai, une reconnaissance générale sur Nervi, le Monte-Faccio, le Monte dei Ratti, et dans la vallée du Bisagno. Les Français combattirent encore avec leur valeur accoutumée, mais sans succès. Les Autrichiens défendirent vigoureusement les accès de leurs lignes, dont ils avaient augmenté les ouvrages. Manœuvrant sous un feu meurtrier, les troupes républicaines éprouvèrent de grandes pertes. Le général Darnaud, qui les commandait, reçut au-dessous du genou gauche une blessure qui nécessita quelques jours après l'amputation de la jambe. Les adjudants généraux Hector, Noel-Huard, et plusieurs autres officiers, furent également blessés.

Toutefois la retraite se fit en bon ordre, et les troupes ne furent harcelées que par les nombreuses bandes de paysans insurgés qui s'étaient embusqués dans les rochers, à la manière des Barbets.

Cependant l'espoir d'une prompte délivrance soutenait encore les esprits. Chacun commentait à sa manière les dernières nou-

velles reçues et en exagérait les détails. Le moindre bruit extraordinaire semblait signaler la présence de l'armée de secours. On croyait entendre le canon sur tous les points; un orage dans le lointain était un événement. Le 29, un aide de camp du général Gazan arriva des avant-postes au grand galop pour annoncer au général en chef qu'on entendait le canon vers la Bocchetta et une violente fusillade à Campo-Freddo. En un moment cette nouvelle se répand dans toute la ville: on sa félicite, on s'embrasse; les partisans des Français se réjouissent; leurs ennemis sont consternés; un mouvement nouveau semble ranimer la ville entière, de l'enthousiasme on passe bientôt au délire. Déjà les troupes avaient pris les armes, et Masséna lui-même était monté sur un lieu élevé du côté du Ponent pour examiner si l'ennemi faisait quelque mouvement; mais il vit la plus grande tranquillité régner dans les trois camps de l'ennemi sur la rive droite de la Polcevera. Après avoir longtemps attendu et prêté l'oreille, on se convainquit que la canonnade annoncée était encore une déception, un de ces rêves de l'imagination, dont on avait été si souvent dupe. Cette dernière épreuve acheva d'abattre les courages.

En effet, la situation de Gênes s'aggravait de plus en plus. Chaque jour éclairait de nouveaux désastres et dévoilait les plus horribles effets de la famine. Des malheureux répandus dans les rues remplissaient l'air de leurs gémissements et expiraient dans les angoisses de la faim et du désespoir; des enfants délaissés imploraient vainement la pitié publique; on se disputait les cadavres des animaux morts, la pâture des bestiaux. C'était en vain que la nuit venait couvrir de ses voiles ce tableau déchirant, on était réveillé par les mêmes cris, les mêmes gémissements, et, lorsque le jour reparaissait, on trouvait amoncelés de nouveaux morts et de nouveaux mourants. Le port, où les prisonniers étaient détenus sur des barques, présentait le même spectacle. Ces déplorables victimes de la guerre avaient mangé jusqu'à leurs souliers et leurs havresacs, et, dans l'impuissance où l'on était de leur faire aucune distribution, on fut obligé de les abandonner sur les bâtiments, en retirant les postes qui les gardaient, de crainte que dans leur fureur ils ne se jetassent sur les soldats pour les déchirer et les dévorer ensuite. Masséna fit

proposer au général Ott de faire envoyer par les Anglais les vivres que les magasins de la place ne pouvaient plus fournir à ces infortunés; il ne reçut aucune réponse.

Il était impossible au général Masséna de prolonger encore cette agonie : la distribution des soupes, dans lesquelles on avait fini par mêler des herbes médicinales, et qui avaient remplacé le pain qu'on ne fabriquait plus, avait été interrompue faute d'aliment. Dans cette extrémité, Masséna, comptant toujours sur la prochaine arrivée de l'armée de réserve, avait essayé de gagner encore quelques jours. On avait ramassé par son ordre tout ce qui existait encore dans la ville en amandes, graine de lin, amidon, son, avoine sauvage et cacao ; amalgamant le tout ensemble, on en fit une espèce de pâte qui n'était autre chose qu'un mastic noir, amer, carbonisé par la cuisson si on voulait lui donner la consistance du pain, et impossible à digérer en raison de l'huile de cacao dont il était imprégné si on le mangeait dans sa préparation première. Du fromage et quelques légumes verts étaient les seuls soulagements que l'on pût accorder aux malades et aux blessés qui encombraient les hôpitaux. La distribution dangereuse et dégoûtante dont nous venons de parler était la seule que l'on eût faite depuis quinze jours à l'armée et à la nombreuse population de la ville; encore fallut-il réduire les rations, et retrancher, même aux hôpitaux, les aliments moins grossiers qu'on avait mis en réserve pour eux.

Le désespoir était à son comble : on vit enfin cesser cette patience admirable et exemplaire avec laquelle les Français et les Génois avaient supporté la détresse commune. Le 30 mai, les habitants prirent les armes ; et les Français, d'abord menacés par cette sédition, furent sauvés par la division qui s'établit entre les Liguriens attachés au nouveau système et les partisans de l'ancienne forme du gouvernement. Au lieu de tourner de concert leurs armes contre la garnison, les deux partis, également exaspérés par les calamités qu'ils s'imputaient mutuellement, se battirent sur les places et dans les rues. Cette dernière circonstance achevait de compléter l'horrible situation où se trouvait la ville de Gênes. Jusqu'alors les soldats français épuisés s'étaient bornés à envier le sort de ceux qui avaient péri sur le champ de bataille, que les éclats d'obus

et de bombes moissonnaient chaque jour dans la place, ou qui succombaient dans les hôpitaux. Plusieurs d'entre eux s'étaient donné volontairement la mort pour échaper au supplice de la faim. Mais le feu de l'insurrection commença à gagner les régiments; des soldats brisèrent leurs armes sur la place Saint-Dominique, en disant qu'ils étaient hors d'état de les porter et de s'en servir; quelques autres désertèrent des postes avancés, et furent implorer dans le camp ennemi les aliments dont ils ne pouvaient plus supporter la privation.

Dans cet état de choses, Masséna, ayant reçu, vers la fin du même jour, 30 mai, une demande d'entrevue de la part de l'amiral Keith et des généraux autrichiens Ott et Saint-Jullien, leur dépêcha l'adjudant général Andrieux, pour connaître les motifs d'une pareille démarche : elle avait pour but la remise d'une lettre que le général en chef autrichien Mélas adressait au général français, et qu'Andrieux ne se crut point autorisé à recevoir des mains des généraux ennemis; elle fut envoyée aux avant-postes français, après le retour de cet officier, et transmise au quartier général. Mélas complimentait le défenseur de Gênes sur ce que « la fortune des armes lui avait été contraire et n'avait pas secondé son courage et ses talents admirés de toute l'Europe: il faisait valoir la défaite du général Suchet; il suppliait Masséna d'avoir pitié de la ville de Gênes, et de sacrifier aux sentiments de l'humanité la vaine gloire de l'avoir défendue jusqu'à la dernière goutte du sang de ses soldats et de toute la population : il lui offrait, en conséquence, de capituler aux conditions les plus honorables. »

Il était naturel de penser que le général autrichien, en faisant une telle proposition, avait pour but de réunir plus promptement ses forces pour marcher au-devant du premier consul, et que la diversion du siége de Gênes avait déjà produit l'effet que Bonaparte en attendait. Masséna crut voir en effet dans cette initiative de son adversaire l'indice d'une retraite commandée par les événements et dont l'ordre était peut-être déjà donné : aussi se borna-t-il à répondre que, « bien que cette ouverture fût prématurée, il se réservait cependant de traiter de son objet lorsqu'il y aurait mûrement réfléchi. »

Cette réponse, comme on peut le présumer, ne remplissait

point l'attente des généraux ennemis; un nouveau bombardement fut ordonné pendant la nuit, et produisit une fermentation encore plus violente et des murmures plus menaçants. L'impassible général en chef se porta aux quartiers les plus exposés, et réussit encore à contenir les 5 ou 6,000 combattants qui lui restaient et les 150,000 Génois dans une résignation dont eux-mêmes s'étonnaient. Mais le terme de la résistance était atteint; il ne restait plus que pour deux jours de ces vivres plus nuisibles que substantiels que l'on distribuait depuis trois semaines. Masséna, avant de se rendre, veut tenter un dernier moyen de salut, et sortir avec honneur d'une ville dont la défense a coûté tant d'efforts et de sacrifices : il assemble les chefs des corps : « Camarades, leur dit-il, nous avons rempli notre tâche, mais qu'il ne soit pas dit qu'on a triomphé de nous ! abandonnons ce vaste tombeau, n'emportons que nos armes et notre gloire, et faisons-nous jour à travers nos ennemis. » Tous répondirent que les officiers le suivraient et périraient avec lui, s'il le fallait; mais que leurs soldats, trop affaiblis pour combattre et même pour marcher, ne quitteraient point la ville et se livreraient à la discrétion des Autrichiens, qu'aucun effort humain ne pouvait réveiller leur première énergie; et qu'enfin, dans peu d'heures, il n'aurait plus sous ses ordres que des cadavres. Masséna ne crut point encore à cette déclaration affligeante; il avait vu les soldats se calmer à son aspect quand il parcourait les différents quartiers de Gênes dans la matinée, et il conçut l'espérance de les rappeler au devoir en publiant cet ordre du jour :

« Soldats !

« Les rapports qu'on me fait m'annoncent que votre courage et votre patience s'éteignent, qu'il s'élève quelques plaintes et quelques murmures dans vos rangs, que quelques-uns d'entre vous désertent à l'ennemi, et qu'il se forme des complots pour exécuter en troupes des desseins aussi lâches.

« Je dois vous rappeler la gloire de votre défense de Gênes, et ce que vous devez à l'accomplissement de vos devoirs, à votre honneur et à votre délivrance, qui ne tient qu'à quelques jours de persévérance.

« Que la conduite de vos généraux et de vos chefs soit votre

exemple : voyez-les partager vos privations, manger le même pain et les mêmes aliments que vous ; songez encore que, pour assurer votre subsistance, il faut veiller le jour et la nuit. Vous souffrez de quelques besoins physiques, ils souffrent ainsi que vous, et ont de plus les inquiétudes de votre position. N'auriez-vous fait jusqu'à ce jour tant de sacrifices que pour vous abandonner à des sentiments de faiblesse et de lâcheté ? Cette idée doit révolter les soldats français.

« Soldats ! une armée commandée par Bonaparte marche à nous; il ne faut qu'un instant pour nous délivrer ; et, cet instant perdu, nous perdrions avec lui le fruit de nos travaux ; et un avenir de captivité et de privations bien plus amères s'ouvrirait devant vous.

« Soldats, je charge vos chefs de vous rassembler et de vous lire cette proclamation ; j'espère que vous ne donnerez pas à ces braves, si respectables par leur vertu, et dont le sang a coulé si souvent en combattant à votre tête, à ces braves qui ont toute mon estime et qui méritent toute votre confiance, la douleur de m'entretenir de nouvelles plaintes, et à moi celle de punir.

« L'honneur et la gloire furent toujours les plus puissants aiguillons des soldats français, et vous prouverez encore que vous êtes dignes de ce titre respectable.

« Cette proclamation sera mise à l'ordre et lue à la tête des compagnies. »

Les soldats ne répondirent à ce dernier appel de leur illustre général que par un morne silence, qui démontrait assez la situation de leur âme et le refus absolu d'un effort dont ils étaient incapables. Dès ce moment, Masséna ne balança plus à entrer en accommodement avec les généraux ennemis.

Il venait de recevoir une dernière sommation ; mais son âme fière se révoltait encore à l'idée d'une démarche commandée par la nécessité. Il prit donc le prétexte d'un échange de prisonniers dont le sort était si déplorable à Gênes, pour envoyer l'adjudant général Andrieux au quartier général autrichien. Cet officier, qui faisait les fonctions de chef d'état-major de l'armée depuis la mort du général Marbot[1], s'aboucha à Rivarolo avec

[1] Ce général avait été une des premières victimes de l'épidémie qui régna à Gênes pendant le siége.

le général Saint-Julien, le colonel de Best et le capitaine de vaisseau de Bevera.

Les alliés proposèrent d'abord que la garnison retournât en France et que le général en chef demeurât prisonnier de guerre; Masséna s'indigna de cette proposition contraire aux usages ordinaires de la guerre. L'amiral Keith, comme pour justifier une condition aussi étrange, lui écrivit ces mots véritablement historiques : « Vous valez seul 20,000 hommes. »

Masséna fit déclarer aux négociateurs autrichiens et anglais, par ses délégués, l'adjudant général Andrieux et le commissaire liquidateur des dépenses de la guerre Morin, qu'il se refuserait constamment à signer tout acte dans lequel le mot *capitulation* serait employé; que l'armée française évacuerait Gênes avec armes et bagages, ou que, le lendemain de la rupture des négociations, elle se ferait jour à la baïonnette. Un pareil *ultimatum* devait rendre, selon toute apparence, la négociation fort difficile, et pourtant c'est ce qui la fit réussir.

Pendant toute cette journée (3 juin) où l'on allait décider de la vie ou de la mort de tant d'individus, Gênes fut tranquille. C'est peut-être ici l'occasion de faire remarquer le grand exemple de résignation donné par les Génois en masse. La postérité pourra-t-elle croire que 150,000 individus en proie à toutes les horreurs de la famine, voyant expirer incessamment autour d'eux des vieillards, des femmes, des enfants, tous les êtres trop faibles pour résister à une épreuve aussi terrible, réduits à vivre d'herbes, de racines, d'animaux dégoûtants ou morts de maladie, se soient résignés à supporter toutes ces calamités sans tenter un effort général contre une troupe d'étrangers déjà faibles par leur nombre, mais bien plus affaiblis encore par leur état physique? Et cependant de secrets moteurs avaient constamment excité ce même peuple à profiter de la situation des hommes auxquels il devait ses maux, pour les massacrer et terminer par un mouvement que la circonstance légitimait en quelque sorte les souffrances de tous. Mais la ville de Gênes renfermait un grand nombre de citoyens vraiment amis de leur patrie et qui redoutaient la domination autrichienne encore plus que l'extrême misère dans laquelle la noble résistance des Français les plongeait. Leur conduite pendant ce siége à jamais mémo-

rable est un exemple de ce que peuvent l'amour de l'indépendance et les inimitiés nationales. Les patriotes génois avaient entendu de la bouche de leurs pères le récit des rigueurs exercées par les Autrichiens en 1746, lorsque ceux-ci étaient maîtres de leur ville; ce souvenir n'était point encore effacé : il entretint chez ces hommes une énergie que l'amour de la gloire, l'honneur même des armes républicaines, ne put pas ranimer chez les soldats français, dans les derniers jours du siége. Le bas peuple, sans argent faute de travail, sans aliments à cause du prix excessif et de la rareté des denrées qui étaient à vendre, réduit à la plus affreuse condition, aurait pu prêter une oreille facile aux discours des agitateurs : 15,000 individus expirèrent de faim à côté des subsistances qu'ils pouvaient enlever de vive force dans les boutiques ou chez les habitants plus aisés, sans qu'il leur vint dans la pensée de prolonger leur existence par ce moyen, dont leur position pouvait justifier, en quelque sorte, l'emploi.

Cependant, dans la nuit du 3 au 4 juin, les négociateurs français et alliés arrêtèrent les bases d'un traité d'évacuation, en vertu duquel l'aile droite de la vieille armée d'Italie pourrait sortir de la ville de Gênes avec armes, bagages, artillerie et munitions. Le bruit s'en répandit aussitôt dans la ville, et fit pousser des acclamations d'allégresse par tous les infortunés qui voyaient enfin le terme de leur délivrance; mais cette convention, pour être exécutée, devait encore recevoir l'approbation des commandants en chef. Masséna, accompagné des adjudants généraux Reille et Andrieux, du chef d'escadron Constant et du sieur Morin, se rendit, le lendemain à 9 heures du matin, à une chapelle située au milieu du pont de Cornigliano, et où se trouvaient déjà l'amiral Keith, le général Ott et le général Saint-Julien. Dans cette entrevue, qui dura plusieurs heures, le général français montra autant d'adresse que de fierté. Il savait que les Anglais avaient souvent reproché aux Autrichiens la longueur du siége, et il s'attacha à flatter l'amour-propre des premiers[1]. Il obtint par ce

[1] Il dit entre autres choses au lord Keith : « Que votre seigneurie permette à quelques bâtiments de nous apporter un peu de blé dans Gênes, et je lui donne ma parole d'honneur que ces messieurs (en montrant les généraux Autrichiens) n'y mettront jamais le pied. » A un autre moment de la con-

moyen des conditions beaucoup plus avantageuses qu'il ne l'espérait. Les propositions qu'il faisait dans l'intérêt de l'armée et des Génois furent appuyées par l'amiral Keith, qui avait commencé par lui dire : « Votre défense est trop héroïque pour que l'on puisse vous rien refuser [1]. » Cependant, une clause sur laquelle Masséna insistait fortement faillit annuler tout ce qui avait été convenu jusqu'à ce moment. Il demandait que 8,000 hommes des troupes françaises, c'est-à-dire la totalité de celles qui étaient en état de marcher, rentrassent en France par la route de terre. Le général Ott et Keith lui-même s'y refusaient obstinément. Alors, prenant tout à coup une attitude fière et décidée, Masséna voulut terminer la contestation et rompre brusquement une conférence qui était cependant sa dernière ressource : « Vous ne consentez point à cette proposition? dit-il à l'amiral anglais et aux généraux autrichiens; eh bien! messieurs, à demain, sur le champ de bataille. « Cette fermeté et la promptitude de la détermination imposant aux alliés, on retint le général français, et l'article fut accordé.

Si l'histoire doit consacrer la résignation, le dévouement de la masse du peuple génois dans les terribles circonstances que nous venons de rapporter, elle n'oubliera pas, sans doute, la conduite pleine de gratitude de Masséna à l'égard de ce même peuple, dans la conférence de Cornigliano. Il réclama fortement l'indépendance de la Ligurie, et fit, pour les intérêts de ce malheureux pays, tout ce qu'il était en son pouvoir de faire. La cause des Génois ne fut pas plaidée avec moins de chaleur que celle de l'honneur français. Il avait amené avec lui le sieur

versation : « Milord, si jamais la France et l'Angleterre pouvaient s'entendre, elles gouverneraient le monde. »

[1] Masséna voulait emmener cinq corsaires français qui se trouvaient à Gênes, et, pour motiver le refus de cette demande, l'amiral alléguait la nécessité d'un bill : « Vous n'êtes pas tenu de reconnaître cette formalité, disait lord Keith, mais moi je dois la respecter : nous avons un parlement et deux partis en Angleterre. » Le général français répliqua : « Prenez cela sur vous, milord. Qu'ajouterait à la conquête de Gênes, qui est votre ouvrage, et au triomphe de la Grande-Bretagne, la possession de cinq mauvais bâtiments... ? Après nous avoir enlevé tous les gros, c'est bien le moins que vous me laissiez les petits. — Eh bien! monsieur le général, reprit lord Keith en riant, n'en parlons donc plus. »

Corvetto [1], pour le rendre témoin de ses démarches en faveur de la république ligurienne.

Toutefois, quelque honorables et glorieuses que fussent les conditions qu'il venait d'obtenir, Masséna, de retour à Gênes, croyant encore à la possibilité de recevoir dans la journée quelque nouvelle qui changeât sa position, attendit jusqu'à la fin du jour pour signer le traité, et ne s'y décida même qu'après avoir répété plusieurs fois aux citoyens de Gênes qui remplissaient ses appartements : « Malheureux ! sauvez donc encore votre patrie ! donnez-moi, assurez-moi des vivres pour quatre ou cinq jours, et je déchire l'acte qui vous livre aux alliés. » Mais tout était épuisé, le courage et les ressources publiques.

Le 4 juin, à sept heures du soir, Masséna signa l'acte d'évacuation tel qu'il avait été arrêté le matin et rédigé en ces termes :

Négociation pour l'évacuation de Gênes par l'aile droite de l'armée française, entre le vice-amiral lord Keith, commandant en chef la flotte anglaise, le lieutenant général baron d'Ott, commandant le blocus, et le général en chef français Masséna.

ARTICLE PREMIER. L'aile droite de l'armée française, chargée de la défense de Gênes, sortira au nombre de 8,110 hommes, et prendra la route de terre pour aller par Nice en France. Le reste sera transporté par mer à Antibes. L'amiral Keith s'engage à fournir à cette troupe la subsistance en biscuit, sur le pied de la troupe anglaise. Par contre, tous les prisonniers autrichiens faits dans la rivière de Gênes par l'armée de Masséna, dans la présente année, seront rendus en masse.

2. Tout ce qui appartient à ladite aile droite, comme artillerie et munitions en tous genres, sera transporté par la flotte anglaise à Antibes ou au golfe Juan.

3. Les convalescents et tous ceux qui ne sont pas en état de marcher seront transportés, par la flotte anglaise, jusqu'à Antibes, et nourris ainsi qu'il est dit dans l'article premier.

4. Les soldats français restés dans les hôpitaux de Gênes y seront traités comme les Autrichiens; à mesure qu'ils seront en

[1] Il était alors ministre de l'intérieur de la Ligurie.

Pte di Nave
Tanaro R.
Caprauna
Alto
Vignolo
Vendalina
Mt Grosso
Mte Grosso
Col de Mezza Luna
la Pieva
Borgo d'Acqua
Bo d'Ivrasco
Rezzo
Triola
Mte Grasso
S. Bernardo
S. Bartolomeo
Andagna
Va di Toria
Toria
Conio
Carpasio
Pantasino
Evigno
Valoria
Berlagno
Impero R.
Badalucco
Ceriano
C. Diano
Taggia R.
Bo d'Oneglia
Oneille
Castellaro
Taggia
Pt Maurice
S. Lorenzo
Torre S. Stefano

4 Lieues de 25 au degré.

état de sortir, ils seront transportés ainsi qu'il est dit dans l'article premier.

5. Aucun Ligurien ayant exercé ou exerçant encore des fonctions publiques ne pourra être recherché pour ses opinions politiques.

6. Il sera libre aux Français, Génois et Italiens domiciliés ou réfugiés à Gênes, de se retirer avec ce qui leur appartient, soit argent, marchandises, meubles, ou tels autres effets, par la voie de mer, ou par celle de terre, partout où ils le jugeront convenable; il leur sera délivré à cet effet des passe-ports, lesquels seront valables pour six mois.

7. Les habitants de la ville de Gênes seront libres de communiquer avec les deux rivières et de continuer le commerce librement.

8. Aucun paysan armé ne pourra entrer ni individuellement ni en corps à Gênes.

9. La population de Gênes sera approvisionnée dans le plus court délai.

10. Les mouvements de l'évacuation de la troupe française, qui doivent avoir lieu conformément à l'article premier, seront réglés entre les chefs d'état-major des armées respectives.

11. Le général autrichien commandant à Gênes accordera toutes les gardes et escortes nécessaires pour la sûreté des embarcations des effets appartenant à l'armée française.

12. Il sera laissé un commissaire français pour le soin des blessés et malades et pour surveiller leur évacuation; il sera nommé un autre commissaire des guerres pour assurer, recevoir et distribuer les subsistances de la troupe française, soit à Gênes, soit en marche.

13. Le général Masséna enverra en Piémont, ou partout ailleurs, un officier au général Bonaparte, pour le prévenir de l'évacuation de Gênes; il lui sera fourni passe-port et sauvegarde.

14. Les officiers de tous grades de l'armée du général en chef Masséna, faits prisonniers de guerre depuis le commencement de la présente année, rentreront en France sur parole et ne pourront servir qu'après leur échange. »

Deux autres articles stipulaient l'indépendance entière du peuple ligurien, le maintien du gouvernement qui était établi

à Gênes, et la neutralité absolue de la ville et du port; mais, ainsi que nous l'avous dit, les généraux autrichiens ne voulurent rien prendre sur eux à cet égard, alléguant les instructions de l'empereur; ils promirent seulement de faire tout ce qui dépendrait d'eux pour assurer la tranquillité publique dans Gênes.

Le soir même de la signature du traité, la porte de la Lanterne fut occupée par deux bataillons hongrois, et le lendemain, pendant que le général Gazan conduisait à Voltri la première colonne des troupes de la garnison, Masséna, couvert de gloire, s'embarquait avec son état-major sur les cinq corsaires français qu'il avait obtenus de lord Keith, et faisait voile pour Antibes. Le chef d'escadron Burthe et le chef de bataillon Graziani partirent le même jour pour porter au premier consul les drapeaux conquis par l'armée d'Italie dans les différentes affaires qui avaient eu lieu avant et pendant le siége. Ces officiers étaient chargés en même temps de remettre au gouvernement une copie du traité d'évacuation.

Après tant d'efforts, de constance, que pouvait-il manquer à la gloire des défenseurs de Gênes et de leur chef (dit le général Thiébault, en terminant son estimable journal des opérations du blocus et du siége de Gênes)? Rien, si ce n'est d'avoir obtenu un succès digne de l'un et des autres.

Reportons-nous maintenant vers l'aile gauche de cette étonnante armée, qui, trahie par la fortune, refusait de s'avouer vaincue.

Suite des opérations de l'armée d'Italie; bataille d'Oneglia; défense de la ligne du Var; marche rétrograde des Autrichiens; combat de la Pieva; réunion des corps de Suchet et de la garnison de Gênes, etc., etc. — Le général Suchet avait conservé ses positions de Settepani et de Melogno, après avoir échoué, comme on l'a vu, dans l'attaque des retranchements du monte San-Giacomo, à la défense duquel le général Elsnitz avait employé la plus grande partie de ses troupes. N'ayant point de renseignements positifs sur la situation du général Masséna vis-à-vis de l'ennemi, Suchet ne crut pas devoir abandonner trop précipitamment un terrain sur lequel il espérait encore se réunir avec le corps de droite. Bien qu'il eût connaissance de la bataille de Voltri, il pensa que le résultat n'en était

peut-être pas aussi décisif que les Autrichiens l'annonçaient, et résolut de garder, jusqu'à nouvel ordre, une attitude offensive.

Le 25 avril, les redoutes de Murialto, défendues par le général autrichien Gorupp, furent emportées à la baïonnette par la brigade du général Séras, qui s'y était portée de Calissano, et qui fit 150 prisonniers. Mais lorsque le commandant de l'aile gauche se disposait ainsi à continuer de harceler l'ennemi, le général en chef Mélas arrivait à Legine, village situé entre Savone et Vado, avec les troupes qu'il avait retirées du blocus de Gênes; et, le 27 avril, les positions de Melogno et Settepani furent attaquées par des forces considérables. Le général Elsnitz eut ordre de marcher sur Torre di Melogno et Calissano, le général Lattermann sur Borgo di Finale, et le général Gorupp, renforcé par les troupes du général Kaim, fut envoyé vers San-Bernardo, avec ordre de pousser une forte reconnaissance jusque sur le col de Tende. Ce mouvement des troupes autrichiennes, révélé au général Suchet par des reconnaissances préparatoires, lui fit connaître qu'il devenait urgent de concentrer ses forces, pour pouvoir résister à la masse qu'il avait devant lui. Il fit évacuer San-Pantaleone, Melogno et Settepani, et donna des ordres pour qu'on fortifiât en toute diligence la position de Borghetto, en deçà de Loano.

L'aile gauche de l'armée d'Italie était alors réduite à deux divisions et à une brigade de réserve. La première division, commandée par le général Clausel, ayant sous ses ordres les généraux de brigade Séras et Solignac, vint prendre position, la droite à Loano, et la gauche à la Rocca-Barbena, occupant Toirano, Patavello, Balestrino et Campo di Preti; Clausel établit son quartier général à Ceriale. Le général Poujet, commandant la seconde division, et ayant sous ses ordres le général Jablonowski et l'adjudant général Cravey, avait sa droite à Castel-Bianco, et sa gauche à Ponte di Nave, sur le Tanaro, occupant Nazino, Vignolo, Alto, Capruna. Le quartier général de cette division était à la Pieva. L'adjudant général Blondeau, commandant la brigade de réserve, se trouvait à Lecca, près d'Albenga.

Quoique cette nouvelle position prise par le général Suchet

fût encore trop étendue pour se défendre contre les forces supérieures du général Mélas, elle lui donnait cependant l'avantage d'avoir les débouchés de la retraite mieux assurés; elle était d'ailleurs parallèle au front de l'ennemi. Le 1er mai, le général Mélas, suivant avec une forte colonne le rivage de la mer, attaqua et força Loano, d'où les Français se replièrent sur Borghetto. Le lendemain, le général Elsnitz attaqua vivement le général Séras à la Rocca-Barbena. Celui-ci, s'apercevant que l'intention de l'ennemi était de le retenir et de l'isoler dans sa position, se replia sur Campo di Preti, afin de s'appuyer à la droite de la brigade Cravey, vers Castel-Bianco. Mais, au moment où il opérait son mouvement, une autre colonne ennemie, dirigée par le général Bellegarde, attaquait les bataillons placés sur le Monte-Galetto, et les rejetait au delà de l'Arosia, sur Concento. Le général Séras, se trouvant par là dans une position très-difficile, prit de suite la résolution d'attaquer les redoutes de Zuccarello, déjà occupées par les Autrichiens, et les emporta. Ce mouvement vigoureux, qui dégageait la brigade Cravey, rétablit le combat, et empêcha le général Bellegarde de traverser la ligne. Dans le même temps, le général Lattermann, protégé par le feu de plusieurs frégates anglaises qui longeaient la côte, s'empara de Borghetto; mais il ne put réussir, malgré tous ses efforts, à déposter entièrement la droite de la ligne française. Ces différentes affaires durèrent jusqu'à la nuit.

Le résultat de cette attaque générale, bien combinée, et où la perte des deux partis fut à peu près égale, fut de contraindre le général Suchet à faire sa retraite pendant la nuit sur Diano, San-Bartolomeo, Toria et Velego, appuyant sa droite à Oneglia, et ayant sa gauche à la Pieva; le général Poujet, qui commandait celle-ci, devait s'éclairer par des postes détachés, jusqu'aux sources du Tanaro, se lier avec le général Lesuire, qui gardait le col de Tende, et tenir le plus longtemps possible dans les deux positions de Mezza Luna et du col Ardente. Le général Séras reçut l'ordre d'occuper Trula, d'où il devait pousser des détachements sur les hauteurs de Baranco et sur le Monte-Gordale, afin de communiquer avec Mezza-Luna et le col Ardente.

Le 4 mai, dans la soirée, les Français firent une reconnais-

sance sur Cervo, repoussèrent quelques avant-postes autrichiens, et firent 150 prisonniers. Les deux jours suivants, l'ennemi entreprit quelques attaques partielles, sans résultat, mais dont le but était de couvrir le mouvement du général Gòrupp, qui s'avançait, comme on l'a vu plus haut, sur le col de Tende. Les postes de San-Bartolomeo, Toria, Mezza-Luna et du col Ardente, furent attaqués le 7. Les troupes qui défendaient Toria, sous les ordres de l'adjudant général Cravey, furent surprises et enveloppées, dès la pointe du jour, par des forces tellement supérieures qu'elles ne purent pas même se frayer un passage les armes à la main, et furent obligées de se rendre prisonnières.

Le général Elsnitz avait marché sur San-Bartolomeo et Rezzo, centre de la ligne française; mais il éprouva sur ce point la résistance la plus opiniâtre. Le combat se continua pendant cinq heures, sans que les Autrichiens, malgré leur supériorité numérique et tous leurs efforts, pussent réussir à forcer ces postes.

Cependant l'extrême gauche, sous les ordres du général Jablonowski, ayant été attaquée par trois colonnes à la fois, se trouva séparée du reste de la ligne, et le général Poujet, qui se trouvait à San-Bartolomeo, après avoir tenté de rétablir ses communications, se voyant débordé et à découvert, se retira sur la montagne d'Acquarone, point de ralliement indiqué par le général Suchet, et où celui-ci se hâtait en ce moment de conduire sa réserve. Mais la ligne étant rompue, les corps successivement dépostés étaient forcés de dépasser la position d'Acquarone, déjà occupée par l'ennemi. Les Français furent ainsi poussés jusque sur la Taggia, toujours combattant et profitant des moindres obstacles de la nuit et de la difficulté des chemins pour retarder les progrès de l'ennemi sur la principale communication par le bord de la mer. Cette dernière ressource fut conservée par la belle défense que fit le détachement qui défendait le port Maurice. Une poignée de soldats arrêtèrent pendant bien longtemps la nombreuse colonne du général Lattermann devant quelques maisons crénelées qui ne furent abandonnées qu'à la dernière extrémité. Les troupes françaises avaient montré la même résolution sur presque toute la ligne,

et c'est à leur valeur extraordinaire que Suchet dut de ne point être enveloppé dans ce mouvement vigoureux et rapide des colonnes autrichiennes pour acculer ce corps d'armée à la mer. Ce qui rend surtout la conduite des soldats vraiment admirable, c'est qu'ayant affaire à un ennemi quatre fois plus nombreux, ils étaient encore affaiblis par les plus pénibles privations. Les ressources en vivres étaient devenues si rares, qu'au moment du combat, on avait été forcé de ne distribuer qu'un seul pain de munition pour quinze hommes (à peu près trois onces pour chaque individu).

Le général Suchet n'avait plus d'autre ligne de défense à prendre avant d'arriver sur le Var, frontière de l'ancienne France, que celle de Vintimiglia, formée par le torrent de la Roya, dont le cours perpendiculaire à la côte, depuis la plus haute sommité du col de Tende, et resserré entre des montagnes élevées, forme, surtout à l'époque de la fonte des neiges, une longue suite de positions extrêmement favorables à la défensive. Cette ligne était même d'autant meilleure, que les hauteurs les plus escarpées, les passages les plus difficiles, et par conséquent les positions les plus avantageuses, se trouvaient sur la rive droite. Toutefois le général Mélas, connaissant trop bien l'habileté de Suchet pour penser que celui-ci négligerait d'opposer ce dernier obstacle à la marche de l'armée autrichienne, avait déjà pris, comme nous l'avons indiqué, des mesures pour l'en priver. Le général Gorupp, à la tête de plus de 6,000 hommes, avait achevé son mouvement sur le col de Tende, la veille de la bataille d'Oneglia, c'est-à-dire le 6; il avait attaqué à l'improviste les 1,500 Français qui défendaient ce poste important, sous le commandement du général Lesuire. Ce dernier, privé de l'appui du général Séras qui n'avait pu se lier avec lui comme l'avait ordonné Suchet, s'était vu forcé, après quelque résistance, d'effectuer sa retraite sur Saorgio.

Maîtres du col de Tende, les Autrichiens étaient désormais en mesure de se jeter sur les derrières de la ligne de la Roya, et d'envelopper les troupes françaises, comme ils avaient tenté de le faire dans l'attaque générale du 1er mai. Aussi le général Suchet, instruit de la retraite du général Lesuire, au lieu de s'arrêter dans la position que nous venons d'indiquer,

se borna à jeter une garnison et des vivres dans le fort de Vintimiglia, et continua son mouvement rétrograde vers le Var.

Vivement poursuivi par son adversaire, Suchet n'éprouva point cependant de pertes bien sensibles dans les trois jours qui suivirent la bataille d'Oneglia; il put assurer la défense des forts de Villefranche et de Montalban; et, le 10, la plus grande partie des troupes reçurent ordre de se préparer à passer le Var pour prendre position sur la rive droite de cette rivière. Le même jour, le général Lesuire évacua le col de Brouis et Sospello pour prendre position sur le col de Braous, qu'il abandonna la nuit suivante.

Le passage du Var, en présence de l'armée autrichienne, était une opération délicate. Le général Elsnitz s'était avancé jusqu'à Monte-Grosso, afin de couper la retraite au détachement français qui occupait le poste de Levenzo, situé en avant du double confluent de la Tinea et de la Vesubia. D'un autre côté, le général Gorupp pressait vivement le général Lesuire à Lescarene. A peine le gros des Français venait-il de quitter Nice, que le général Mélas était entré dans cette ville. Déjà l'ennemi, pénétrant ou descendant de tous les côtés, avait réussi à envelopper les arrière-gardes; mais aucune ne fut enlevée; elles se firent jour à travers leurs nombreux adversaires; et, le 12 mai, le général Suchet, terminant sa belle retraite, porta la plus grande partie de ses troupes au delà du Var, et ne laissa sur la rive gauche que celles qui étaient nécessaires à la défense de la tête de pont.

Ce qui avait plus particulièrement déterminé le général Suchet à s'arrêter sur la ligne du Var, reconnue pour être la partie la plus accessible des frontières de France, était l'espérance de résister assez longtemps pour attendre que les opérations de l'armée de réserve, qu'il savait être entrée déjà en Piémont, missent les alliés dans la nécessité d'abandonner leur projet d'invasion. Il pensait, dans ce dernier cas, que Mélas, ne laissant sur la rive gauche du Var qu'un simple rideau de milices piémontaises avec quelques bataillons, se porterait à marches forcées au débouché de la vallée d'Aoste, afin d'arrêter les colonnes françaises dirigées par le premier consul. Mais le général autrichien, fidèle aux instructions qu'il avait reçues, et se re-

fusant à croire tous les rapports qui lui parvenaient sur le passage des Alpes par l'armée de réserve, devait s'opiniâtrer, contre toute attente, à surmonter ce qu'il considérait comme un faible obstacle à ses desseins.

Suchet, ayant trouvé, à son passage à Nice, plusieurs généraux envoyés de France par le consul pour être employés à l'armée d'Italie, ainsi que de faibles détachements qui rejoignaient les corps auxquels ils appartenaient, crut devoir réorganiser sa petite armée et la former en quatre divisions. La première était commandée par le général Clausel, ayant sous lui les généraux Séras et Brunet; la seconde, par le général Rochambeau, dont les généraux de brigade étaient Solignac et Jablonowsky; la troisième, par le général Mengaud, avec les généraux de brigade Lesuire et Launay; le général divisionnaire Garnier commandait la quatrième, le général de brigade Lamartillière était employé sous ses ordres. Ces deux dernières divisions se trouvaient sous le commandement supérieur du général Mesnard. La cavalerie était commandée par le général de brigade Quesnel. Le général du génie Campredon, un des officiers de cette arme les plus habiles dans la construction des ouvrages de campagne, fut chargé d'achever et de perfectionner ceux de la tête de pont. Au nombre des moyens que le général Suchet s'empressa de réunir et de mettre en usage pour assurer sa ligne de défense, il faut compter l'appel fait aux gardes nationales du département du Var. Un grand nombre de citoyens répondirent à la confiance du général, et ceux qui ne prirent point les armes voulurent au moins prouver leur dévouement à la cause patriotique en contribuant à entretenir l'abondance dans le camp et les cantonnements des troupes.

En moins de trois jours, la tête de pont fut mise à l'abri d'une entreprise sérieuse de la part de l'ennemi; et le général Rochambeau[1], fils du maréchal de ce nom qui avait partagé avec la Fayette les lauriers cueillis par les Français dans la guerre de l'indépendance américaine, fut chargé de défendre ce poste important avec la division sous ses ordres.

Le général Mélas établit sa ligne un peu en arrière et paral-

[1] Tué sur le champ de bataille de Leipzig, en 1813.

lèlement au fleuve depuis la mer jusqu'au village d'Apremont. Pour ne pas laisser à son adversaire la possibilité de dérober sa marche, Suchet avait fait établir un télégraphe dans le fort Montalban, d'où il était facile d'observer une grande partie des mouvements de l'armée autrichienne. Un second télégraphe fut placé à Gilette, sur la rive droite du Var, entre les deux vallées. L'un et l'autre correspondaient avec un troisième établi au quartier général à Saint-Laurent. Ce moyen de transmettre rapidement des ordres et des avis sans que l'ennemi pût y porter obstacle servit utilement la vigilance du général français.

Cependant, pour s'assurer de la réalité des rapports qui lui étaient faits sur la marche des troupes françaises dans le Piémont après avoir franchi le Saint-Bernard, le général Mélas s'était borné à détacher un corps de 5,000 hommes conduits par les généraux Kaim, Haddick et Palfi.

Ces troupes, parvenues à Ivrée, et trop peu nombreuses pour s'opposer utilement aux progrès de l'armée de réserve, furent repoussées jusque sous les murs de Turin, après avoir vainement disputé le passage de la Chiusella.

Suchet s'était aperçu bientôt de la résolution prise par son adversaire de forcer le passage du Var. En effet, dès le 13 mai, les troupes des généraux Elsnitz, Lattermann et Bellegarde avaient attaqué avec vigueur, mais sans succès, la tête de pont, dont les nouveaux ouvrages étaient à peine tracés. Ce premier échec des Autrichiens avait donné encore plus de confiance et d'ardeur aux troupes françaises, et avait accéléré l'achèvement des travaux. Du 13 au 15 mai, les deux partis restèrent dans leurs positions respectives. Dans la soirée du 15, le général Saint-Hilaire arriva au camp de Saint-Laurent avec une forte colonne de garde nationale mobile des départements du Var et des Bouches-du-Rhône. La joie que la présence de ce renfort répandit dans l'armée fut malheureusement troublée par la nouvelle de la prise du fort de Vintimiglia. La garnison s'était rendue à la première sommation. Cet acte de faiblesse indigna tellement le général Suchet qu'il ordonna d'arrêter, aux avant-postes, aussitôt qu'il se présenterait, l'officier qui commandait dans cette place, et de le conduire sous escorte au fort Carré,

d'Antibes, pour y être jugé par un conseil de guerre, ce qui fut en effet exécuté quelques jours après.

Le 16 mai, le général Rochambeau fut chargé de faire une forte reconnaissance sur la ligne ennemie. Trois colonnes s'avancèrent dans les directions des vallons de Saint-Isidore et de Magnan, et par la route de Nice; les postes autrichiens furent forcés de se replier derrière les abatis et les retranchements dont ils s'étaient déjà couverts. Cette dernière précaution fit penser au général Suchet que Mélas se disposait peut-être à partir avec la meilleure partie de ses troupes, en ne laissant sur le Var qu'un corps d'observation, pour fermer aux Français la route de Gênes et le chemin du col de Tende. Les rapports télégraphiques du fort Montalbau confirmant les soupçons du général français, il résolut de faire tous ses efforts afin de rappeler l'attention de l'ennemi et de le retenir le plus longtemps possible; c'était d'ailleurs l'instruction formelle du premier consul; et Suchet était trop jaloux de concourir glorieusement aux grandes opérations qui se préparaient, pour ne pas l'exécuter avec la dernière activité. Dès lors, ses troupes ne cessèrent point de harceler les postes autrichiens.

Tandis que le général Rochambeau s'occupait du soin de tenir en éveil les troupes qu'il avait devant lui, Suchet ordonna au général Garnier, dont il augmenta les troupes, de passer le Var à Malaussene, au-dessus de Gilette; de forcer le pont sur la Tinea, et de se porter sur Utelle, afin de pouvoir, en marchant rapidement sur Raus, prévenir les Autrichiens au col de Tende, s'ils exécutaient leur mouvement en arrière par le flanc droit.

Ces dispositions, cette activité extraordinaire qui régnait sur la ligne française ne manquèrent point d'attirer l'attention de Mélas, et le but de Suchet se trouva atteint. Dans la persuasion que les Français avaient reçu de nombreux renforts et qu'ils allaient reprendre incessamment l'offensive sur la rive gauche, le général autrichien s'applaudit un moment d'être resté avec la plus grande partie de ses forces, et s'occupa des mesures qui pouvaient lui conserver l'avantage : il renforça son aile droite, fit tenir en échec le général Garnier, et, pour prévenir les desseins de son adversaire, disposa lui-même une attaque générale.

Mais le télégraphe de Montalban informa des préparatifs de cette attaque le général français, qui porta de suite des renforts à la tête de pont. La brigade du général Jablonowski s'étendit sur la rive gauche jusqu'à la batterie dite du Signal, à l'extrémité droite du système de défense, pour s'opposer au débarquement que les bâtiments anglais pourraient effectuer dans cette partie. Ces mesures étaient prises, lorsque, le 22 mai, à quatre heures du matin, six régiments d'infanterie et onze bataillons de grenadiers se dirigèrent à la fois sur la tête de pont. Ces nombreuses colonnes d'attaque étaient soutenues à droite par une batterie de douze pièces d'artillerie légère, qui, suivant le mouvement de ces mêmes colonnes, faisaient un feu terrible à mitraille, tandis que, sur la gauche, une forte frégate anglaise et deux pinques, embossées à l'embouchure du Var, foudroyaient les deux rives avec des pièces de gros calibre. Le feu rasant de ces bâtiments prenait des revers sur les ouvrages avancés des Français, se croisait avec celui de l'artillerie légère, et protégea l'approche des colonnes jusqu'au pied des retranchements. Ainsi couverts sur leur droite et sur leur gauche, les Autrichiens livrèrent au centre des ouvrages l'assaut le plus impétueux. Le général Rochambeau avait imprimé une telle vigueur à ses troupes, qu'elles ne cédèrent sur aucun point. On se battit longtemps à portée de pistolet avec un acharnement égal de part et d'autre. Enfin, les assaillants furent obligés de se retirer avec une perte considérable. Le feu d'artillerie continua jusqu'à la nuit, mais celui des Anglais et des Autrichiens ne causa point autant de ravages qu'on pouvait le croire : leurs bombes et leurs obus, tombant sur un terrain spongieux et marécageux, s'enfouissaient dans la boue sans que leurs éclats produisissent un grand effet. Le général Brunet et le capitaine du génie Baudrand furent blessés l'un et l'autre dans cette attaque.

Cependant le général Mélas avait été instruit par les généraux qu'il avait détachés, comme on l'a vu, dans le Piémont, de la présence et des progrès de la nouvelle armée française en Italie; il reconnut qu'il devenait urgent d'arrêter la marche d'un adversaire tel que le premier consul. Renonçant donc à l'espoir d'envahir la Provence, il se vit obligé d'opérer son mouvement en arrière, pour défendre lui-même l'Italie d'une

invasion instante. Déjà, avant sa dernière attaque sur la tête de pont, il avait fait filer quelques troupes par Sospello et le col de Tende; laissant donc au général Elsnitz le commandement des troupes destinées à faire face au général Suchet, il se porta de sa personne, avec son chef d'état-major (quartier-maître général), le général baron de Zach, et une réserve d'environ 6,000 hommes, dans la plaine du Piémont, où il espérait se réunir aux troupes du général Kaim. Les nouvelles qu'il reçut à Savigliano, où il arriva le 24, le déterminèrent à marcher rapidement sur Gênes, pour accélérer la chute de cette ville, où Masséna retenait, par sa résistance opiniâtre, la plus forte masse de l'armée autrichienne.

Resté sur les bords du Var avec environ 15,000 hommes pour contenir le général Suchet, le général Elsnitz avait des forces encore bien supérieures à celles des Français, et son artillerie était plus nombreuse. Aussi voulut-il tenter encore une fois de rejeter la division Rochambeau sur la rive droite du Var, de brûler le pont et de détruire les retranchements. Toutes les dispositions furent prises en conséquence, et, pour pouvoir faire ses préparatifs avec plus de sécurité, le général autrichien demanda une suspension d'armes, afin d'enterrer, pendant la nuit, les morts des deux partis, alléguant pour prétexte que cette opération, faite dans le jour, répandrait une infection trop délétère. Suchet ne fut point dupe de ce stratagème et refusa la demande.

Le télégraphe de Montalban, dont la vigilance était si nuisible aux Autrichiens, et qui bravait tous les efforts pour le détruire, avait informé Suchet des nouveaux apprêts ordonnés pour l'attaque de la tête de pont. Le général savait que les Anglais débarquaient de l'artillerie et des gabions, que les Autrichiens renforçaient leurs lignes, construisaient des batteries et barricadaient tous les passages. Toutefois, ne pouvant pas connaître le moment où aurait lieu l'attaque annoncée, Suchet avait ordonné à ses troupes de se tenir prêtes à recevoir l'ennemi à chaque instant. Le général Jablonowski, qui commandait l'avant-garde de la division Rochambeau, s'avança le 24 mai à dix heures du soir, et engagea une fusillade avec les postes ennemis, pour reconnaître leur force et les tenir en éveil, pendant

cette même nuit, que le général Elsnitz voulait employer, disait-il, à enterrer les morts. Par cette reconnaissance, et le rapport de quelques espions, on sut que les Autrichiens se disposaient à attaquer le 26, et qu'ils avaient élevé, sur le plateau qui domine la route de Nice, une batterie garnie de pièces de gros calibre en fonte. Le 26, à trois heures après midi, le général Elsnitz fit commencer l'attaque par le feu des vingt pièces placées dans cette batterie. Cette canonnade, à laquelle les Français répondirent avec une égale vivacité, causa de grands dommages au pont et aux ouvrages qui le défendaient. Le feu d'artillerie dura de part et d'autre jusqu'à dix heures du soir. A ce moment, le général Elsnitz fit former ses colonnes d'attaque ; ses grenadiers s'avancèrent au pas de charge en poussant de grands cris, encouragés sans doute par la cessation du feu des Français et le profond silence qui paraissait régner dans les retranchements et qu'ils attribuaient à la terreur ou à des dispositions de fuite. Mais cette confiance de leur part ne fut pas de longue durée : arrivés à demi-portée de fusil, les Autrichiens furent tout à coup accueillis par un feu roulant d'artillerie et de mousqueterie. L'effet de cette réception fut d'autant plus terrible qu'il était moins attendu. Le désordre se mit dans les rangs ennemis, qui se rompirent. Dans cette confusion, au milieu des ténèbres, les grenadiers autrichiens firent feu sur les troupes qui les suivaient pour partager avec eux les dangers de l'assaut, imaginant qu'elles étaient des colonnes françaises qui venaient les assaillir par derrière. Si le général Suchet eût effectivement ordonné une sortie dans ce moment critique, la défaite des Autrichiens était complète ; mais, ignorant ce qui se passait entre eux, et devant croire que l'hésitation de ses adversaires pouvait être une ruse dont le but était d'attirer les Français hors des retranchements, il retint l'ardeur de ses soldats, se bornant à faire continuer le feu de son artillerie. Sur ces entrefaites, le général Elsnitz, ayant rétabli l'ordre dans ses colonnes, les fit retourner à la charge avec une nouvelle fureur, mais sans plus de succès. 200 sapeurs, précédant la première colonne, et munis de fascines et de pots à feu, réussirent à percer ou renverser le premier abatis; mais, chargés par les grenadiers français,

ils furent repoussés et massacrés au pied des retranchements.

La journée du 27 se passa de part et d'autre dans une inaction complète. Le général Elsnitz venait de reconnaître la presque impossibilité de forcer les retranchements français, et faisait ses dispositions de retraite. Le général Suchet, de son côté, hésitait aussi à prendre l'offensive contre des troupes numériquement supérieures aux siennes; mais, dans la matinée du 28, une dépêche télégraphique du vigilant officier qui commandait à Montalban éclaira le général français sur le véritable état des choses. Suchet apprit que les mouvements de l'ennemi indiquaient une retraite prochaine, et il résolut d'en troubler les préparatifs. Le même jour, à une heure après midi, le général Rochambeau sortit de ses retranchements avec une partie de ses troupes, divisée en trois colonnes, sous le commandement particulier du chef de brigade Mazas et des chefs de bataillon Agar et Lafond. Elles attaquèrent avec impétuosité les postes retranchés qui couvraient le mouvement des Autrichiens, les forcèrent, prirent quatre pièces de canon et firent environ 800 prisonniers. Le chef de brigade Mazas, qui avait débouché par la petite vallée de Saint-Isidore, traversa le val de Magnan, s'avança jusqu'à Simiers, et aurait poussé plus loin, si une colonne ennemie qui descendait des hauteurs sur la droite ne l'eût pas obligé de rétrograder. La colonne du chef de bataillon Lafond, qui s'était avancée également avec un peu trop d'ardeur, fut enveloppée par un gros d'Autrichiens qui se retiraient alors de tous les côtés. Les Français, forcés de se faire jour à la baïonnette, laissèrent 150 des leurs au pouvoir de l'ennemi : de ce nombre était le commandant Lafond lui-même. Au surplus, les troupes de Rochambeau, fortes à peine de 1,500 hommes, et qui avaient eu à poursuivre presque tout le corps d'armée du général Elsnitz, se distinguèrent éminemment dans cette journée. Le général Suchet consigna dans son rapport les noms des officiers de grenadiers Siméon, Cadillon, Tornebœuf et Joli, et des adjudants Philippe et Perrin.

Déterminé à effectuer sa retraite par la rivière du Levant, pour se rapprocher du corps du général Ott devant Gênes, dans le cas où Masséna tiendrait encore, ou pour traverser les Apennins, si les Autrichiens étaient maîtres de la ville, à l'effet de faire

sa jonction avec l'armée dans la plaine d'Alexandrie, le général Elsnitz, ayant avec lui 15,000 hommes de bonne infanterie, une nombreuse artillerie et des munitions en abondance, occupa d'abord la position de Vintimiglia, et cette même ligne de la Roya, où Suchet n'avait pas pu se maintenir, depuis la mer jusqu'au col de Tende. Sur cet espace de vingt-cinq lieues, il avait l'avantage d'occuper une chaîne de postes excellents pour la défensive qu'il méditait. Les points principaux sont : 1° le Mont-Sabion, qui domine les rampes du col de Tende et ferme la communication de ce passage avec la vallée de la Vesubia; 2° le col de Raus, d'où l'on débouche sur Fontan et sur Saorgio; 3° le Mont-Laution, à deux lieues au-dessous du col de Raus; 4° le retranchement de Beolet et le col de Brouis, au-dessus de Breglio; 5° le col de Braus, au-dessus de Sospello; 6° le confluent de la Bevera et de la Roya; 7° enfin le fort de Vintimiglia. Le général Elsnitz avait fait relever d'avance les anciens retranchements et former de nouveaux abatis; il dirigea les divisions des généraux Bellegarde et Gorupp, avec une partie de la cavalerie, sur le col de Tende et les autres postes de la droite, et vint occuper ceux du centre, ainsi que Vintimiglia, avec le reste de ses troupes : le parc d'artillerie et les bagages furent envoyés en avant.

Les mouvements du général autrichien avaient révélé son dessein au général Suchet; et celui-ci prit le parti de tourner la droite de son adversaire, et d'enlever le poste du col de Tende qui lui servait d'appui. En même temps qu'il chargeait le général Mesnard de cette opération, il donna l'ordre au général Clausel de se porter sur la route de Nice avec 1,000 à 1,200 hommes, de rétablir les communications avec Montalban et Villefranche, et de s'avancer sur Vintimiglia, cherchant ainsi à en imposer à l'ennemi, et à dissimuler par l'activité de ses propres mouvements la faiblesse numérique des troupes avec lesquelles il osait marcher à la poursuite des Autrichiens. Suchet n'avait en effet sous ses ordres que 9,000 hommes, distribués sur une ligne trop étendue pour éviter une entreprise offensive de la part du général Elsnitz, s'il prenait fantaisie à celui-ci de le rejeter une seconde fois sur le Var; mais, assuré de la valeur et de la constance de ses troupes, le général français ne craignit

point de les mettre encore à l'épreuve. Il connaissait aussi les motifs urgents qui guidaient son adversaire dans son mouvement rétrograde, et il avait d'ailleurs la facilité de revenir sur la tête du pont du Var, dont il avait ordonné qu'on réparât et qu'on augmentât encore la défense.

Tandis que le général Suchet avec les troupes du centre feignait de vouloir forcer le passage par la route du littoral, et que le général Clausel s'avançait pour menacer Vintimiglia, le général Mesnard marchait également sur la gauche, dans la direction du col de Tende, avec deux colonnes fortes ensemble de 4,000 hommes : la première remontant la vallée de la Vesubia ; la deuxième se portant successivement sur le col de Pietra Cava au camp des Fourches, et au Mont-Laution, afin de tourner le col de Brouis que les Autrichiens occupaient en force, et où ils se préparaient à une résistance vigoureuse. Ce dernier mouvement eut un plein succès.

Le centre de la ligne française, formé par la division du général Rochambeau, s'était avancé pour flanquer la deuxième colonne du général Mesnard et poussait vers sa droite des reconnaissances dans le vallon de la Bevera, jusqu'à Olivetta.

Le général Suchet ordonna au général Mesnard d'enlever la position du col de Raus, pendant que le général Rochambeau marchait sur Brola et sur la Penna, afin d'envelopper le détachement qui défendait le col de Brouis et de lui couper toute retraite. Mesnard emporta les retranchements du col de Raus à la baïonnette, et fit 400 prisonniers ; l'arrière-garde fut coupée dans sa position de Brouis, et prise presque tout entière. Les deux généraux Bellegarde et Gorupp, qui s'étaient réfugiés à Breglio avec quelques débris, y furent attaqués de nouveau, et ne purent se dégager qu'en abandonnant leurs équipages.

Le général Gorupp se porta au camp des Mille-Fourches avec ce qui lui restait de soldats ; mais les Français, maîtres du col de Raus, enlevèrent bientôt les redoutes du Mont-Laution et les Mille-Fourches, et y firent encore 600 prisonniers de la division du général Gorupp. L'occupation de ces deux derniers postes valut aux Français celle de Saorgio et de Fontan, que l'ennemi s'empressa d'évacuer à leur approche. La route de

Tende se trouva coupée, et la retraite fermée aux débris des divisions Bellegarde et Gorupp. Ces troupes durent se rejeter alors dans les gorges des Apennins, ou vers le littoral. Par suite de tous ces mouvements, le col de Tende, occupé seulement par un détachement, avait perdu ses communications et tout son appui. Tourné par le col Sabion, et faiblement défendu, il fut occupé par les Français le 3 juin.

Pendant ce temps, la division du général Rochambeau continuait à avancer avec rapidité, partagée en deux colonnes : l'une se dirigeait sur le col Ardente, et l'autre sur les derrières de Vintimiglia, par la rive gauche de la Roya, ce qui détermina le général Elsnitz à abandonner entièrement sa ligne. Cette retraite se fit avec tant de précipitation, qu'une partie des équipages et trente pièces de canon tombèrent au pouvoir des Français, qui retrouvèrent aussi une grande partie des prisonniers faits par les Autrichiens dans les dernières affaires.

Le général Suchet dirigeait, comme nous l'avons dit, la principale attaque contre le centre de l'ennemi ; elle n'avait pas eu moins de succès que celles de la droite et de la gauche. Toutes les positions avaient été occupées de vive force ; les bataillons autrichiens, frappés de terreur, fuyaient dans le plus grand désordre. Le général Elsnitz, livré tout entier au soin de rassembler ses troupes dispersées sur un grand espace de terrain, était encore incertain sur la direction à donner à ses mouvements. Plus prompt que son adversaire dans ses résolutions, Suchet, qui ne cherchait qu'à s'ouvrir promptement le chemin de la rivière du Ponent, se porta sans hésiter sur la Pieva, point de communication entre la vallée d'Oneglia et celle du Tanaro. Il connaissait toute l'importance de ce poste pour les Autrichiens, dans l'indécision où était le général Elsnitz d'opérer sa retraite en deçà ou au delà, au nord ou au sud de l'Apennin, selon les nouvelles qu'il recevrait du général Ott. Tournant donc, par le col Ardente, l'extrémité de la vallée de la Taggia et les revers du Monte-Grosso, le général français vint occuper, le 4 juin, Badalucco, Andagna et Mendalica, au point de partage des eaux de l'Arosia et du Tanaro. Dans le même temps, le général Mesnard, suivant ses instructions, descendit du col de Tende par les sources du Tanaro, et, s'étant porté jusqu'à Ormea,

il manœuvra pour couper au loin la nouvelle ligne d'opération et de retraite du général Elsnitz.

Celui-ci, par ce mouvement hardi et décisif du général Suchet, fut forcé d'ouvrir le passage du littoral aux Français; ne laissant dans Vintimiglia qu'une garnison de 200 hommes, il se porta avec le gros de ses troupes sur la Pieva, où il arriva avant son adversaire. Il y réunissait ses troupes, et cherchait, en les concentrant, à couvrir l'entière évacuation de ses postes dans la rivière de Gênes, ainsi qu'un convoi de bagages et de munitions d'environ 5,000 mulets, déjà en marche sur Ceva, lorsque les têtes de colonnes des divisions Rochambeau et Clausel se montrèrent sur les hauteurs qui dominent la Pieva, en même temps que celle des troupes de Mesnard paraissait près d'Ormea. Craignant d'être enveloppé dans l'étroite vallée où il se trouvait resserré, Elsnitz accéléra son mouvement de retraite, et trompa l'attente du général Suchet, qui comptait beaucoup sur une affaire générale. Une forte arrière-garde était restée à la Pieva : Suchet la fit attaquer, le 5 juin, par les trois colonnes des généraux Rochambeau, Clausel et Mengaud (ce dernier commandait le détachement des troupes que le général Mesnard avait dirigé sur Ormea). Les Autrichiens se défendirent avec vigueur, et soutinrent longtemps le combat avec avantage. Enfin, le général Mesnard étant accouru avec le reste des troupes de la gauche, cette arrière-garde ennemie, sur le point d'être enveloppée, se retira précipitamment par le chemin de Ponte di Nave sur le Tanaro [1].

[1] Le 5 juin, le capitaine de carabiniers Mourèze, du 18e d'infanterie légère, envoyé avec cent quarante hommes pour reconnaître une colonne ennemie qui avait été aperçue, se trouva, par des accidents de localité, et à son insu, en face et à peu de distance de la tête de cette colonne, forte de quatre cent cinquante hommes. La position périlleuse dans laquelle il se trouvait ne lui laissa pas le choix des moyens : par une attaque brusque il imposa à l'ennemi et lui fit mettre bas les armes. Enhardi par ce succès, il n'hésita point à sommer un officier supérieur qui commandait un autre corps plus nombreux et dont le premier n'était que l'avant-garde. Treize cents hommes, infanterie et cavalerie, un drapeau, un étendard, trois cents chevaux et une pièce d'artillerie furent les trophées de cette seconde affaire non moins audacieuse et plus importante par ses résultats. Il fut puissamment secondé par le capitaine Bonneville, du même régiment.

Sallanche
G. S. Bernard
Mt. Blanc
Aoste
Chatillon
Pt. S. Bernard
Hopital
Moutiers
Lans le Bourg
St. André
Modane
Pt. Mt. Cenis
Exilles
Suze
Pozzanetto
la Dora R.
Rivoli
Mt. Genèvre
Cesanne
Briançon
Carignano
Pignerol
Abriès
Mt. Dauphin
Guillestre
Castel Delfino
le Pô Fl.
Saluzzo
Savigliano
Barcelonette
Coni
Barra
Venta
Lamour
Col de Tende
Tende
Colmars
Entrevaux
Fontan
Sospello
St. Laurent du Var
Nice
Monaco
Villefranche
Roverbella
Lac de Garda
Garda
Lazise
Peschiera
Villa Franca
Borghetto
Marmirolo
Mantoue
Borgoforte
S. Benedetto
Guastalla
Reggiolo
Novi
Novellara
Reggio
Carpi
Modène
Secchia
S. Dalmazio
Montecucoli
Pontito
Pescia
S. Carlo
Camaiate

Le combat de la Pieva avait eu lieu le jour même où Masséna, après avoir signé son glorieux traité avec l'ennemi, évacuait la ville de Gênes. Le 6 juin, la division Rochambeau s'établit à Borgo d'Acqua, Bordighera, San-Remo et Nostra Signora dell' Arma; celle de Clausel arriva à Port-Maurice; les deux autres divisions, sous les ordres du général Mesnard, après avoir poursuivi l'ennemi jusqu'à Garessio et San-Bernardo, allaient marcher sur Ceva, lorsqu'elles reçurent l'ordre d'occuper Melogno, Settepani et San-Giacomo. La joie la plus vive animait toutes les troupes. Leur habile chef se flattait de l'espoir d'arriver encore assez à temps pour donner la main au général Masséna. Encore deux jours de marche, et le canon de l'aile gauche de l'armée d'Italie pouvait être entendu par son général en chef. Cette pensée animait également tous les officiers et soldats du corps de Suchet, depuis leur départ des bords du Var; elle leur avait fait supporter les privations et la fatigue de cette marche accélérée, qui leur avait valu de si beaux succès. Mais il n'était plus temps, et ces braves troupes n'avaient plus désormais à combattre pour se réunir à leurs dignes émules que le général Gazan conduisait à leur rencontre.

Cette réunion eut lieu, le 7 juin, sous les murs de Savone, dont la citadelle s'était rendue aux Autrichiens; l'entrevue fut aussi triste qu'elle eût été joyeuse si la victoire l'eût opérée sous les murs de Gênes. Cependant, sans déplorer plus longtemps un événement qui n'était pas sans gloire pour les armes françaises, Suchet s'occupa sans délai des dispositions nécessaires pour amener la reddition du fort de Savone, et le général Mesnard fut chargé de couvrir le blocus de cette place.

Opérations de l'armée de réserve; passage du mont Saint-Bernard; les Français entrent à Milan; passage du Pô; bataille de Montebello, de Marengo; mort de Desaix. — Tandis que le général Mélas réunissait tous ses efforts contre la faible armée que commandait Masséna dans la république ligurienne, qu'il tenait ce général bloqué dans Gênes, et que déjà il se berçait du vain espoir de pénétrer dans le midi de la France en écrasant le petit corps de Suchet sur la ligne du Var, l'armée de réserve, dont nous avons signalé l'existence, avait commencé ses opérations sous les ordres du premier con-

sul : elle avait ouvert cette mémorable campagne de trente jours, qui allait rendre à la France, avec l'éclat de sa gloire militaire, toute son influence politique [1].

La création d'une armée de réserve avait été ordonnée par un arrêté des consuls, en date du 7 mars. Elle était destinée, ainsi que nous l'avons dit précédemment, à fournir des renforts tant à l'armée d'Italie qu'à celle du Rhin. On a vu que les immenses préparatifs faits par les alliés pour ouvrir la campagne avaient forcé le gouvernement à envoyer au général Moreau les premières troupes rassemblées en exécution de l'arrêté des consuls; mais, pour exécuter le plan conçu depuis par Bonaparte, de se porter en Italie à la tête d'une nouvelle armée pendant que Moreau s'avancerait en Allemagne, il devint nécessaire de prendre de nouvelles mesures et de faire de nouveaux efforts afin de donner à cette armée, qui devait garder sa dénomination première, une extension et une organisation nouvelles. C'est dans ce but que le premier consul, voulant mettre à profit l'élan belliqueux qui paraissait animer la nation, fit un appel à la jeunesse française, et l'invita à prendre les armes pour le suivre dans les champs d'Italie, où leurs aînés avaient déjà cueilli une moisson de lauriers si abondante. Tels étaient, à cette époque, l'enthousiasme que sut communiquer Bonaparte, et la confiance inspirée par lui à la masse des citoyens, qu'il suffit de cet appel pour déterminer une foule de jeunes gens à venir volontairement briguer l'honneur de servir sous ses ordres. L'espoir de voir la France heureuse et florissante après huit années de troubles et de déchirements avait réveillé dans tous les cœurs le noble sentiment du patriotisme. Vaincre et surmonter les derniers efforts de la coalition, obtenir enfin la paix, tels étaient les vœux, telle était la volonté, manifestés par les bons citoyens. Les défenseurs de la patrie accoururent de toutes parts, du moment que Bonaparte eut annoncé que cette guerre serait la dernière.

[1] Nous avons cru devoir entrer ici dans quelques détails sur l'étonnante formation de l'armée de réserve, pour mettre nos lecteurs à même de mieux apprécier les grands résultats de la victoire remportée à Marengo par Bonaparte.

L'organisation des jeunes volontaires qui se présentèrent pour faire partie de l'armée de réserve fut confiée au général Mathieu Dumas. Cet officier distingué, membre du conseil des Anciens en 1797, avait été proscrit au 18 fructidor, et n'était rentré en France qu'après la révolution du 18 brumaire. Il publia, pour la formation, la solde et la discipline de ces nouveaux corps, une instruction qui se terminait par ce passage : « L'esprit de toutes ces dispositions est de seconder le zèle des volontaires, d'en faciliter et d'en hâter les effets, de leur assurer tous les moyens de remplir honorablement leurs généreux engagements, d'en fixer la valeur et le terme aux yeux de la nation attentive et reconnaissante, et de ne laisser de différence entre ces nouveaux défenseurs de la cause nationale et ceux qui les ont précédés au champ d'honneur que l'avantage pour ceux-ci d'avoir cueilli les premiers lauriers et d'avoir donné, à leurs frais, l'exemple et le gage des succès [1]. »

Après avoir terminé la formation du contingent de la ville de Paris et des départements voisins, le général Mathieu Dumas se rendit à Dijon, où se trouvaient déjà les cadres de l'armée de réserve. Le général Berthier, nommé par Bonaparte commandant en chef de l'armée de réserve, se trouvait à Dijon, et ce fut sous ses yeux et sous sa direction que le général Mathieu Dumas acheva de s'acquitter des fonctions importantes qui lui étaient confiées. Bonaparte le récompensa du zèle et de l'activité qu'il venait de déployer, en le nommant chef d'état-major de la seconde armée de réserve qui devait remplacer la première au camp de Dijon.

Tous les militaires rentrés dans leurs foyers depuis les dernières campagnes furent invités à venir reprendre leurs places

[1] Le général Mathieu Dumas, en envoyant cette instruction aux préfets des départements, l'accompagna d'une lettre, dans laquelle il s'appliquait à démontrer que l'effort attendu de la nation par le premier consul serait vraisemblablement le dernier. « C'est une vérité généralement reconnue par tous les bons esprits, sentie par tous les Français, dit-il, que le gouvernement combat pour la paix, et non plus pour rallumer et nourrir le feu de la guerre. C'est pour terminer la révolution, pour assurer le repos des familles, l'existence civile, la véritable indépendance des citoyens ; c'est enfin pour réaliser leur bonheur que le premier consul va tenter encore le sort des batailles. »

sous les drapeaux de l'honneur et de la patrie ; des troupes de l'armée de l'Ouest vinrent aussi se joindre aux nouvelles légions. Les généraux, officiers et soldats de l'armée d'Égypte qui se trouvaient de retour en France, furent également appelés à faire partie de l'armée de réserve, formée ainsi d'un grand nombre de vétérans et des jeunes citoyens dont le dévouement à la patrie était le plus vif et le plus absolu. Les réfugiés italiens, que le système de rigueur et de persécution des nouveaux dominateurs de l'Ausonie avait forcés de chercher un asile en France, formèrent une légion dont Bonaparte confia le commandement au général cisalpin Lecchi.

A l'époque du passage du Rhin par l'armée de Moreau, le 25 avril, l'armée de réserve n'était point encore complétement organisée, et le premier consul ne paraissait pas fixé sur le plan des premières opérations. Toutefois, il écrivait, le 22 avril, au général Berthier : « Je pense, d'après ce que l'on m'écrit des divers départements, que, vers la fin du mois, vos quatorze demi-brigades seront recrutées et complétées, ce qui vous fera une quarantaine de mille hommes ; et s'il est vrai que vous ayez 5,000 Italiens, 8,000 hommes des dépôts de l'armée d'Orient, 5,000 chevaux et 2,000 hommes d'artillerie, cela vous ferait 60,000 hommes. Qui vous empêcherait, même dans le cas où le général Moreau ne pourrait pas vous fournir de grands secours, d'agir indépendamment ? Le général Thureau, qui est à Briançon, pourrait aussi déboucher avec 3 ou 4,000 hommes. »

Deux jours après, 24 avril, annonçant au général Berthier les derniers combats entre les Autrichiens et l'armée française dans la Ligurie, ainsi que la séparation des deux ailes de cette même armée (la séparation de Masséna et de Suchet), Bonaparte raisonnait dans les suppositions que cet état de choses pouvait faire naître : si Masséna échouait dans l'entreprise de rétablir ses communications, ou il resterait à Gênes tant qu'il aurait des vivres (il en avait alors pour trente jours), ou il se porterait rapidement sur Acqui, pour, de là, gagner les Alpes : ou bien il irait chercher du pain dans le duché de Parme, ou sur tout autre point de l'Italie. « Dans cet état de choses, disait toujours Bonaparte à Berthier, vous sentez combien il est nécessaire que l'armée de réserve donne, *à plein collier,* en

Italie, indépendamment des opérations de l'armée du Rhin. »

Le premier consul indiquait ensuite les débouchés de l'armée de réserve, le Saint-Bernard et le Simplon, en discutant les avantages que l'un et l'autre présentaient.

Par le Saint-Bernard, on se trouvait beaucoup plus près du lac de Genève, et dès lors les subsistances étaient plus assurées. Il était nécessaire de connaître les chemins depuis Aoste jusqu'au Pô, et les Italiens réfugiés pouvaient donner les meilleurs renseignements à cet égard.

En débouchant par le Simplon, on se trouvait tout à coup dans un beau et fertile pays. Rien n'était capable d'arrêter la marche des 40,000 hommes réunis sous les ordres de Berthier; et l'armée de Mélas, en supposant même qu'elle sortît victorieuse de la lutte engagée avec Masséna, ne pouvait soutenir le nouveau choc de troupes fraîches et bien disposées.

Bonaparte terminait ainsi : « Avant que votre armée soit arrivée à Genève et à Villeneuve, j'aurai des nouvelles positives de Masséna, qui me mettront à même de vous donner des instructions plus précises. Votre plus grand travail dans tout ceci sera d'assurer vos subsistances. »

Mais, comme nous l'avons dit plus haut, l'armée de réserve, malgré les efforts du général Berthier et de son digne coopérateur le général Mathieu Dumas, n'était pas aussi complétement organisée que Bonaparte le pensait. Les corps qu'on avait fait rester jusqu'alors dans les départements, pour ne pas donner l'éveil à l'ennemi sur le rassemblement de Dijon, n'étaient point arrivés dans cette ville. Berthier informa le premier consul de cette circonstance par une lettre en date du 26 : « Je serais déjà à Genève, lui disait-il, si la formation de cette armée et tout ce qui tient essentiellement à son organisation me le permettaient; mais elle est en retard de vingt jours. » Il proposait au consul de prendre un parti indépendant des événements sur le Rhin et de ceux de l'aile droite de l'Italie (la garnison de Gênes), et l'engageait à donner au général Moreau l'ordre impératif de réunir, le 10 mai, à Lucerne un corps de 15,000 hommes sous le commandement de Lecourbe, avec les approvisionnements et tout ce qui était nécessaire pour passer le Saint-Gothard. Il insistait surtout pour que le

général Lecourbe fût employé à l'expédition d'Italie, en raison des connaissances qu'il avait des localités de la frontière des cantons italiens.

Bonaparte trouva les observations du général Berthier si judicieuses et si péremptoires, qu'il envoya au général Moreau l'ordre de détacher de l'armée du Rhin un corps de 25,000 hommes sous le commandement de Lecourbe, et de le diriger de suite vers le Saint-Gothard; mais Moreau, qui connaissait, tout le mérite de Lecourbe, ne voulut point consentir à se séparer de cet habile lieutenant. Le ministre de la guerre, Carnot, se rendit lui-même au quartier général de l'armée du Rhin pour négocier cette affaire avec le général en chef: Moreau menaça de donner sa démission si le consul insistait. Carnot ne put obtenir que le détachement des troupes du Rhin laissé en Helvétie sous les ordres du général Moncey. Cette obstination du général Moreau à ne point vouloir obtempérer aux désirs du premier consul pour assurer les succès de l'armée de réserve dont celui-ci se proposait de prendre la direction a été regardée, avec raison, comme l'origine de la longue et funeste querelle qui divisa depuis ces deux rivaux célèbres.

L'armée de réserve devait se composer de sept divisions d'infanterie, dont les quatre premières, aux ordres des généraux Loison, Chambarlhac, Boudet et Watrin, étaient formées des troupes prêtes à marcher, et présentaient un total de 28 à 30,000 hommes. Deux régiments de troupes à cheval étaient attachés à chacune de ces divisions. La cinquième, aux ordres du général Chabran, formée des troupes de dépôt de l'armée d'Orient; la sixième, formée des 19e légère, 70e et 72e de ligne; et la septième (division), formée de la 17e légère et de la légion italienne, avaient leurs bataillons disséminés dans plusieurs départements. Elles venaient de recevoir l'ordre de se rendre à Dijon, et de suivre le mouvement des quatre premières lorsqu'il serait commencé. Le général Dupont, chef de l'état-major général, devait laisser son sous-chef, le général Vignolles, à Lyon pour veiller au rassemblement de ces trois dernières divisions. Une des causes du retard dont se plaignait le général Berthier était la difficulté éprouvée pour le rassemblement du parc d'artillerie nécessaire à l'expédition, et surtout les travaux indispensables

pour le transport de cette artillerie, destinée à passer les Alpes en suivant des chemins où l'audace des hommes n'avait jamais fait usage du canon. L'artillerie ne pouvait pas être transportée par des moyens ordinaires, et, pour effectuer une marche aussi nouvelle, il fallut recourir à des procédés qui n'avaient point encore été mis en usage. Toutefois, les artilleurs français parvinrent à surmonter des obstacles qu'on avait désespéré de vaincre jusqu'alors. Le général Marmont, commandant l'artillerie de l'armée, réussit à former un équipage de campagne proportionné aux forces de chaque division : il organisa le grand parc d'artillerie, fit construire à Auxonne des affûts-traîneaux, et creuser des arbres en forme d'auges, afin d'y placer les canons et les obusiers, et de pouvoir les hisser jusqu'au sommet des montagnes par les sentiers les plus étroits et les plus escarpés ; enfin, au 30 avril, l'actif Marmont avait rassemblé les approvisionnements nécessaires aux premières opérations, en recueillant tout ce qui pouvait rester encore de matériel disséminé dans les places qui avaient servi de dépôts pour les armées de Suisse et d'Italie pendant les campagnes précédentes.

Le 30 avril, l'avant-garde de l'armée de réserve, formée de la division du général Watrin tout entière, se trouvait déjà à Villeneuve et à Saint-Maurice à la tête du lac de Genève. Le général Berthier fit bientôt suivre ce premier mouvement par les trois autres divisions prêtes à marcher ; et, le 5 mai, il se rendit de sa personne à Genève, afin d'établir sa ligne d'opérations, dont cette ville était la base et le point central. L'extrémité droite de cette ligne était appuyée par un corps de 3 à 4,000 hommes sous les ordres du général Thureau ; elle s'étendait jusqu'au mont Cénis. L'extrémité gauche était formée par le détachement de l'armée du Rhin aux ordres du général Moncey, qui avait reçu de Berthier l'ordre de veiller sur les divers passages du pays des Grisons, et de conserver avec soin celui du Saint-Gothard.

En attendant que toutes les divisions de l'armée fussent rassemblées à l'entrée du Valais et aux environs de Lausanne[1],

[1] Le général Berthier alla dîner le 11 mai, avec ses aides de camp et le général Dupont, chez M. Necker à Coppet. L'ex-ministre des finances s'in-

sur les deux rives du lac de Genève, le général Berthier donna l'ordre au général Marescot, commandant le génie de l'armée, de faire la reconnaissance exacte de toute la partie des montagnes par lesquelles l'armée devait passer pour pénétrer en Italie. Ce général, l'un des plus habiles successeurs de Vauban, se fit aider, dans cette opération importante, par le général Mainoni, officier d'origine italienne, qui s'était occupé depuis longtemps et avec succès de la topographie des Hautes-Alpes. Les deux explorateurs adressèrent, au bout de quelques jours, au général Berthier un rapport, d'après lequel il ne restait plus, pour ainsi dire, qu'à se mettre en marche et à suivre la route qu'ils venaient de tracer avec autant de clarté que de promptitude.

Tout était prêt; et le général Berthier, n'osant rien entreprendre sans l'ordre exprès et direct du premier consul, lui écrivait lettres sur lettres pour hâter son arrivée, afin qu'il donnât lui-même le signal du mouvement à travers les Alpes. Bonaparte, tout entier au grand projet sur lequel ses idées étaient arrêtées, affectait de paraître occupé d'autres détails à Paris, afin d'augmenter encore la sécurité des Autrichiens, qui traitaient de fable tout ce que la renommée divulguait des futures opérations de l'armée de réserve, et qui ne voulaient voir encore, dans le grand rassemblement formé à Dijon, qu'une mesure pour leur donner le change, et les distraire du soin d'achever la conquête de l'Italie par l'occupation de Gênes.

Cependant Moreau, pressé par le ministre Carnot, avait consenti à porter le corps du général Moncey jusqu'à 15,000 hommes pour effectuer le passage du Saint-Gothard. Bonaparte quitta Paris le 6 mai, et se rendit à Dijon pour passer en revue les bataillons qui s'y formaient, organiser l'état-major général et les premiers cadres d'une seconde armée de réserve, dont le com-

forma, avec le plus vif empressement, des moindres détails des glorieuses campagnes de la révolution. Chaque trait d'héroïsme, chaque acte de dévouement semblait faire naître dans l'âme de l'illustre Génevois un mouvement d'orgueil, et le reporter à cette époque mémorable où il avait jugé le peuple français digne de la liberté; et, promenant des regards affectueux sur les officiers qui accompagnaient le général en chef de l'armée de réserve (les aides de camp Dutaillis, Bruyères, de Conchy, Arrighi et Morin), il leur dit : « Messieurs, vous êtes bien jeunes pour tant de gloire! »

mandement fut confié au général Brune. Il visita, en passant, les ateliers établis à Auxonne, et parut satisfait de l'ordre et de l'activité qui y régnaient. Le 8 mai, il était à Genève, et recevait du général Marescot tous les renseignements que celui-ci était à même de lui donner d'après l'opération qu'il venait d'achever. Il l'interrogea spécialement sur le Saint-Bernard, le point le plus difficile de la route qu'il se proposait de faire suivre à ses troupes. Marescot fit connaître combien il était pénible de gravir la montagne jusqu'à l'hospice occupé, depuis deux mois, par un détachement de la brigade Mainoni. Il informa le consul que les Autrichiens occupaient eux-mêmes un autre poste peu éloigné de celui de l'hospice, mais qu'ils ne paraissaient pas avoir de grandes inquiétudes de ce côté, puisqu'ils n'avaient fait aucune tentative pour chasser les Français du couvent. A toutes les questions que lui fit Bonaparte sur les localités, sur les craintes plus ou moins fondées que pouvaient inspirer les avalanches si redoutables sur ces monts élevés, Marescot répondit avec une clarté bien propre à satisfaire les vues du premier consul, qui finit l'entretien par cette dernière question : « Croyez-vous, enfin, que l'armée puisse tenter ce passage? — Oui, général, répondit l'intrépide ingénieur, cela est possible aux soldats français. — Eh bien! reprit Bonaparte, partons donc, » et les ordres furent expédiés sur-le-champ pour que l'armée commençât son mouvement.

Cependant, sur les observations du général Berthier, les troupes restèrent encore trois jours dans les cantonnements où elles furent établies sur les rives du Léman, et ces trois jours furent employés à terminer entièrement l'organisation de l'armée, à former le corps de l'avant-garde, dont le commandement fut confié au général Lannes, et qui se porta au bourg de Martigny, à l'entrée de la vallée de la Drance. Bientôt toutes les divisions, l'artillerie, les approvisionnements et les munitions furent rassemblés au pied du mont Saint-Bernard, afin que l'armée ne fût arrêtée par rien, aussitôt qu'arrivée sur le sommet de cette montagne, à l'hospice, elle en partirait pour descendre dans les plaines d'Italie. Ces divers rassemblements se firent avec un ordre et une précision admirables. La correspondance de Bonaparte, ses ordres du jour, ceux du général

Berthier, du chef de l'état-major générai, Dupont, démontrent avec quelle sagacité le premier consul savait entrer jusque dans les moindres détails, prendre toutes les précautions que réclament et le salut des troupes et la célérité de leur marche à travers les contrées glacées qu'elles allaient franchir [1].

Bonaparte se rendit à Lausanne le 31 mai, et passa en revue les troupes qui filaient par Vevay et Villeneuve pour entrer dans le Valais. Le ministre Carnot vint joindre le premier consul dans cette ville (Lausanne), et lui rendit compte de sa mission auprès du général Moreau. Bonaparte apprit que le général Moncey, assez fort pour opérer un mouvement isolé, allait déboucher par le Saint-Gothard sur Bellinzona, tandis qu'un détachement, aux ordres du général Béthancourt, se porterait sur Domo d'Ossola, en tentant de pénétrer par le Simplon. A ce moment, toute l'armée était à même de commencer son mouvement. L'aile droite, aux ordres du général Thureau, pouvait s'avancer sur Exilles et Suse par le mont Genèvre et le mont Cénis. La division du général Chabran, forte de 4 à 5,000 hommes, était préparée à franchir le petit Saint-Bernard. Tout le reste de l'armée, dont la force pouvait s'élever à 35,000 hommes, allait déboucher sur Aoste par le grand Saint-Bernard.

L'effectif total des troupes s'élevait à 58 ou 60,000 combattants. Cette masse occupait tout le pied des grandes Alpes, depuis les sources de l'Isère et de la Durance jusqu'à celles du Rhin et du Rhône.

Le 16 mai, le général Berthier mit à l'ordre du jour de l'armée la proclamation suivante :

« Soldats !

« L'armée du Rhin remporte des victoires éclatantes; celle d'Italie lutte contre un ennemi supérieur en nombre, et balance la victoire par des prodiges de valeur : c'est à vous, mes

[1] Nous regrettons de ne pouvoir pas citer ici les extraits de cette correspondance active de Bonaparte. Ils prouveraient qu'à cette époque il n'était pas moins bon administrateur qu'excellent capitaine, et ils offriraient aux militaires des exemples aussi intéressants qu'instructifs des travaux que demandent de semblables opérations.

camarades, à rivaliser de gloire avec elles, et à réconquérir au delà des Alpes ce beau théâtre de la bravoure française. Conscrits! l'heure du combat est sonnée. Votre cœur brûle d'égaler ces anciens soldats tant de fois vainqueurs. Vous apprendrez avec eux à supporter les privations, à braver les fatigues inséparables de la guerre. N'oubliez jamais que la victoire ne s'obtient que par la valeur et la discipline. Soldats! Bonaparte s'est rapproché de vous pour jouir de vos nouveaux triomphes. Vous lui prouverez que vous êtes toujours les braves qui se sont illustrés sous ses ordres. La France et l'humanité vous demandent la paix, et vous allez la conquérir. »

Dès le 17, l'avant-garde, aux ordres du général Lannes, qui avait déjà pénétré dans l'étroite vallée de la Drance par le col Major jusqu'à Saint-Pierre, où finit le chemin praticable, commença à gravir le mont Saint-Bernard. Toutefois les troupes avaient éprouvé de grandes difficultés depuis Martigny jusqu'à Saint-Pierre : les chemins sont affreux et coupés en plusieurs endroits par des torrents ou des précipices sur lesquels étaient des ponts formés des tronçons d'arbres jetés d'une rive à l'autre. Les habitants de ces lieux sauvages, effrayés de voir des troupes sur ces mêmes rochers où les chasseurs de chamois ne se hasardent qu'en tremblant, avaient fui à l'approche des audacieux soldats français, et s'étaient retirés sur les sommets les plus escarpés de leurs montagnes. De là, contemplant le passage de l'armée, ils exprimaient leur étonnement par des cris et des exclamations auxquels les Francais répondaient par des chants guerriers.

De Saint-Pierre au sommet du Saint-Bernard, on ne trouve plus qu'un étroit sentier où un seul homme peut passer de front. Ce sentier est bordé de rochers entassés les uns sur les autres d'une manière aussi pittoresque qu'effrayante. Le chamois et quelques oiseaux sont les seuls êtres vivants que l'on peut rencontrer dans ces contrées désertes. Le voyageur voit les nuages se former au-dessous de lui, et il n'est environné que de masses énormes de neige et de glaces qui se perdent dans les airs. Il entend au loin bruire les eaux de la Drance et de la Dora qui coulent dans les sinuosités de la montagne; quelquefois le fracas des avalanches qui se précipitent dans les

abimes vient le frapper d'épouvante. Tel est le chemin que devait franchir l'armée française sous la direction d'un autre Annibal.

L'opération la plus difficile dans ce passage mémorable était, ainsi que nous l'avons dit, le transport de l'artillerie. On avait déjà reconnu, dans le trajet de Martigny au village de Saint-Pierre, que les moyens ordinaires étaient insuffisants, et qu'il était impossible de se servir de chevaux ou de mulets de trait, en gravissant le Saint-Bernard par les sentiers étroits qui mènent à son sommet. Aussi le général Marmont avait-il fait démonter à Saint-Pierre tous les canons et obusiers, pour qu'ils fussent transportés à l'aide des moyens préparés d'avance à Auxonne et à Dôle. Les munitions mêmes furent enlevées des caissons et déposées dans de petites caisses de sapin portées à dos de mulet. Les caissons, démontés et rendus plus légers, étaient destinés à être portés par des chevaux; les affûts, démontés pièce à pièce, et mis sur des traineaux à roulettes; les canons et les obusiers, placés dans des troncs d'arbres creusés en forme d'auges, devaient être trainés par des paysans mis en réquisition à cet effet; mais comme ces derniers étaient en nombre insuffisant, on vit les soldats, les officiers s'offrir avec un égal empressement pour cette honorable corvée. 100 hommes attelés à un câble trainaient ainsi, avec une ardeur et des peines incroyables, les pièces et leurs affûts. Les soldats de la 24e demi-brigade légère et ceux de la 96e de ligne se firent surtout remarquer par leur activité, leur adresse et leur intelligence dans cette opération difficile et périlleuse, d'où dépendait la conservation d'objets si précieux pour les succès futurs de l'armée. Malgré les obstacles qui se multipliaient, pour ainsi dire, à chaque pas, le passage du Saint-Bernard s'effectua sans être signalé par aucun accident bien remarquable. On n'eut à regretter que la perte d'une pièce de 8, et de trois canonniers, qui, s'étant un peu écartés du chemin, furent emportés par une avalanche. Ce dernier événement ne put pas même distraire les soldats de l'attention qu'ils portaient à leur travaux, et ils continuèrent leur marche sans paraître découragés.

On mit deux jours à transporter ainsi l'artillerie, du village

de Saint-Pierre à l'hospice, et de ce dernier lieu à Etroubles, village situé sur le versant du Saint-Bernard, du côté du Piémont. Afin de stimuler l'ardeur des troupes, Bonaparte avait promis une prime de mille francs par canon amené avec son affût sur le sommet de la montagne. Lorsque, arrivés à Etroubles, il fut question de distribuer cette juste récompense du zèle et de la fatigue du soldat, tous, d'un commun accord, la refusèrent, montrant ainsi que la gloire et l'honneur d'avoir bien mérité de la patrie étaient le seul prix qu'ils enviassent.

Ce transport de l'artillerie avait été effectué par les troupes de la division Loison, qui formait avec celle du général Watrin le corps d'avant-garde aux ordres du général Lannes, et avait précédé le passage des troupes qui n'y étaient pas employées. Celles-ci suivirent à quelque distance, et gravirent l'étroit et glissant sentier qu'avaient frayé les hommes, les mulets, les chevaux, les traîneaux et les troncs d'arbres. Outre leurs armes, les munitions et les vivres pour cinq jours, chaque soldat de la division Watrin portait encore les vivres, les munitions et les armes de la division Loison, et, malgré ce double fardeau, dont le poids était évalué à plus de soixante-dix livres, ils marchaient avec la même ardeur que s'ils n'eussent pas été surchargés, osant à peine prendre un moment de repos, pour ne point ralentir la rapidité d'un mouvement dont ils sentaient toute l'importance. Lorsque des obstacles se présentaient; lorsque, engourdis par le froid ou harassés de fatigue, les soldats sentaient que leur courage et leurs forces allaient les abandonner, ils demandaient qu'on battît la charge, et c'est au bruit du tambour, répété au loin par les échos des montagnes, c'est en s'excitant encore par les chants guerriers et républicains, que les futurs vainqueurs de l'Italie, après six heures de la marche la plus laborieuse, arrivèrent enfin au premier terme de leurs efforts, à l'hospice du mont Saint-Bernard[1].

[1] L'hospice du mont Saint-Bernard, situé au point le plus élevé où l'homme ait osé porter sa demeure (7,540 pieds au-dessus du niveau de la mer), a été fondé, dans le dixième siècle, par un pieux Savoyard, nommé Bernard de Menthon, qui, par cet établissement, a rendu son nom cher à tous les philanthropes. Les religieux qui l'habitent, séquestrés du reste des humains par un motif peut-être encore plus sublime que celui qui guide les

D'après les ordres et les soins du premier consul, un soulagement inattendu devait surprendre les divisions françaises sur la cime du Saint-Bernard. A mesure qu'elles arrivaient à l'hospice, les troupes trouvaient des tables préparées et chargées de vivres. Bonaparte avait fait remettre aux religieux une assez

autres cénobites, cherchent sans cesse à s'en rapprocher par les soins généreux qu'ils prodiguent aux voyageurs que la curiosité ou d'autres raisons amènent dans cette affreuse solitude. Nobles modèles de la tolérance chrétienne, ils accueillent avec le même empressement tous ceux qui se présentent, quels que soient leur rang, leur pays, leur croyance; mais ce n'est pas la seule hospitalité qu'ils donnent : les devoirs qu'ils se sont imposés, le but de leur institution est de servir de guides aux voyageurs égarés, de chercher ceux que le froid aurait saisis au milieu des neiges, ou que les avalanches auraient pu précipiter dans les fondrières. Matin et soir, des chiens, que les religieux entretiennent à cet effet, sortent du couvent et vont à la découverte. Si, au milieu de leurs courses investigatrices, les cris ou les plaintes de quelque infortuné prêt à périr viennent frapper leurs oreilles exercées, ces animaux accourent vers lui, le caressent, et semblent l'exhorter à prendre courage. Ils retournent ensuite en toute hâte à l'hospice. Leur air triste et inquiet indique aux religieux le péril du voyageur. On pend à leur cou un panier rempli d'aliments réconfortants, on les suit, et souvent on parvient à sauver d'une mort certaine le malheureux ou l'imprudent qui a cherché à se frayer un passage sur ce terrain aventureux. Lorsque l'atmosphère est chargée de nuages épais, que la neige tombe à gros flocons, les religieux sortent tous du couvent, et ces hommes intrépides parcourent les glaciers, accompagnés de leurs chiens, qui les ramènent sur le chemin couvert de neiges, lorsqu'ils s'en écartent. Ces merveilleux auxiliaires, doués de la faculté de sentir un corps humain à telle distance qu'il soit enseveli, en font connaître la présence par leurs hurlements. Alors les religieux, qui tiennent de longues perches à la main, s'en servent pour sonder le terrain; lorsqu'ils ont reconnu le corps, ils le dégagent des neiges qui le couvrent, et le transportent à l'hospice, où tous les secours lui sont prodigués pour le rappeler à la vie s'il reste encore quelque espoir, et où il reçoit la sépulture si la mort s'en est emparée. Aucune institution ne prouve mieux que celle de Bernard de Menthon combien la vertu et la religion peuvent donner de force et de courage. Le lieu qu'habitent ces religieux est l'éternel séjour des tempêtes, des frimas et des glaces. Pour y parvenir, on passe constamment, même en été, sur la neige, et il y gèle toujours. A peine y compte-t-on, dans l'année entière, dix jours purs et sereins; et, dans leur commerce avec les hommes, ces pieux cénobites sont toujours en présence d'êtres souffrants, mutilés; c'est souvent pour leur rendre les derniers et tristes devoirs de la sépulture qu'ils les abordent. Quels titres peuvent égaler ceux que les moines du Saint-Bernard acquièrent si justement aux récompenses célestes!

forte somme, au moyen de laquelle ils avaient pu se procurer le pain, la viande et le vin nécessaires à cette étape improvisée. Les bons moines présidaient aux distributions avec une patience et une gaieté admirables. Le plateau sur lequel est bâti le couvent offrit dans cette journée le spectacle le plus pittoresque. A côté des tables dressées autour du bâtiment, on voyait, épars çà et là, des canons, des affûts, des caissons, des traîneaux, des brancards, des bagages, des munitions, des faisceaux d'armes, des mulets, des chevaux, et, au milieu de tout cet attirail de guerre, les soldats français buvant à la santé de leur général, du chef de la république, et jetant tour à tour des regards d'espérance sur l'Italie qu'ils allaient conquérir; et sur le sol de la patrie qui allait recevoir un nouveau lustre de leurs victoires.

Après cette halte, qui avait lieu le 18 mai, les troupes se préparèrent à descendre le versant méridional du Saint-Bernard. Cette marche offrit autant de difficultés que la première. Elle était moins fatigante en apparence, mais plus dangereuse en raison de l'extrême rapidité de la pente. Les neiges, qui commençaient à fondre, se crevassaient en s'affaissant, et le moindre faux pas pouvait entraîner dans des précipices les hommes et les chevaux. Ceux-ci surtout avaient la plus grande peine à se soutenir, et plusieurs périrent écrasés contre des rochers, ou ensevelis dans des fondrières de neige. Pour éviter les accidents dont quelques-uns d'entre eux devinrent les victimes, les soldats prirent le parti de se laisser glisser sur la neige jusqu'au bas de la pente; les généraux, les officiers, et Bonaparte lui-même employèrent ce moyen de descendre plus vite et sans danger. Cette marche extraordinaire dura depuis une heure du matin jusqu'à neuf heures du soir; et l'armée se réunit autour du village d'Etroubles, près de la petite ville d'Aoste, où se trouvaient les avant-postes autrichiens. Les rayons du soleil commençaient à échauffer la terre; le jour était pur et serein. La terre avait repris sa verte parure; et l'œil, fatigué de la triste monotonie d'un sol couvert de neige et de glaces, pouvait alors se reposer plus agréablement sur les riants produits de la végétation printanière.

Ainsi fut opéré ce prodige des temps modernes, le passage

d'une armée française à travers la chaîne la plus élevée des Alpes : il rendait moins merveilleux celui des Carthaginois conduits par Annibal sur le même terrain et presque dans les mêmes sentiers. En effet, le passage des troupes du premier consul présente encore quelque chose de plus extraordinaire. Le héros carthaginois, avec un attirail moins nombreux et moins embarrassant, perdit une partie de son armée, et Bonaparte n'eut à regretter que la perte de quelques soldats et de quelques transports. Au surplus, Annibal n'avait pénétré que par un point unique, et les troupes françaises, indépendamment de ce passage, en opérèrent plusieurs autres avec un égal succès. Tandis que le gros de l'armée de réserve gravissait le Saint-Bernard, le général Moncey, avec le corps détaché de l'armée du Rhin, débouchait du Saint-Gothard, et s'avançait sur Bellinzona. Une petite colonne de ce même corps, sous les ordres du général Béthencourt, traversait le Simplon, en surmontant des difficultés non moins grandes que celles qu'on avait éprouvées dans les autres passages [1]. Le gé-

[1] Nous croyons devoir présenter ici l'extrait du rapport fait, par M. l'adjudant général Quatremère-Disjonval, au général en chef Berthier, sur ce passage remarquable :

« . . . . C'est le 6 prairial que vous avez ordonné au général Béthencourt, chargé de conduire l'expédition par le Simplon, de commencer à en tenter le passage. La nature, pour ainsi dire aux ordres du premier consul, même sur les lieux où elle domine avec le plus d'empire, avait pris soin d'aplanir cette année, deux mois plus tôt qu'à l'ordinaire, un obstacle qui ajoute beaucoup aux difficultés de ces routes si étroites et si scabreuses. La neige était disparue de dessus les chemins ; mais sa chute en avalanches avait rompu les mêmes chemins en plusieurs endroits, et je me hâte de vous faire voir les Français placés, par un de ces éboulements, dans l'une de ces situations les plus extraordinaires qu'on puisse concevoir.

« Le 8 prairial, le général Béthencourt arrive avec environ mille hommes, tant de combat que de suite, à l'un de ces points où le passage n'est obtenu que par des pièces de bois, dont une extrémité pose dans le rocher creusé, l'autre est supportée par une poutre en travers. Cette espèce de pont avait été emportée par un éclat de roche parti de la plus grande élévation, et qui avait tout entraîné dans un torrent roulant avec le plus horrible fracas. Le général Béthencourt avait vos ordres : il déclara que nul obstacle ne devait arrêter, et aussitôt il fut résolu d'employer le moyen suivant :

« Il ne restait, de tout ce que l'art avait ici tenté pour vaincre la nature,

néral Chabran, avec sa division, pénétrait dans la vallée d'Aoste par le petit Saint-Bernard; enfin 5,000 hommes conduits par le général Thureau étaient descendus du mont Cénis et du mont Genèvre pour se trouver en mesure de marcher sur Turin.

que la rangée de trous dans lesquels avait été engagée l'une des extrémités de chaque pièce de bois : un des soldats les plus hardis s'offre à mettre les deux pieds dans les deux premiers trous, puis à tendre une corde à hauteur d'homme, en marchant de cavité en cavité, et lorsqu'il est parvenu à fixer la corde jusqu'à l'autre extrémité de l'intervalle entièrement vide au-dessus de l'abîme, c'est le général Béthencourt qui donne l'exemple de passer ainsi suspendu par les bras à une corde même très-peu forte; et c'est ainsi que près de mille Français ont franchi un intervalle d'environ dix toises, chargés de leurs armes, chargés de leurs sacs. On les avait vus se servir de leurs baïonnettes, employer des crochets pour pouvoir gravir des montagnes dont l'escarpement semblait avoir banni à jamais les humains. Je crois vous les présenter ici, citoyen général, luttant contre les plus affreux périls, dans une attitude nouvelle, suspendus entre le ciel et le plus effroyable abîme, par l'unique espoir de vaincre, par l'unique envie de vous obéir.

« Si quelque chose peut aider à concevoir quel a été le péril des hommes, c'est le sort des chiens. Cinq seulement suivaient la colonne. L'amour de leurs maîtres ne leur a pas permis, ici plus qu'ailleurs, de s'en séparer. Ces animaux, dont l'histoire offre tant d'actions de morale et de courage plus ou moins touchantes, après avoir vu partir leurs maîtres pour placer leurs pieds dans les trous où des pieds d'hommes pouvaient seulement entrer; après les avoir vus se pendre à la corde que des mains d'hommes seules pouvaient encore saisir, se précipitent dans le gouffre comme d'un commun accord. Trois sont à l'instant entraînés pour jamais dans les flots du torrent qui coulait au fond du précipice; mais deux sont assez vigoureux pour lutter contre le torrent, pour se tirer de ses eaux écumantes, pour triompher des roches à pic qui les séparaient du chemin redevenu praticable, pour arriver enfin moins mouillés encore que meurtris jusqu'aux pieds de leurs maîtres.

« Je reviens à nos combattants : il est temps de vous rappeler, citoyen général, que c'étaient des détachements de la 44ᵉ et 102ᵉ demi-brigade, auxquels se joignaient quelques compagnies de l'infanterie helvétienne. Les noms du général, des officiers de son état-major, tant français qu'helvétiens, qui ont donné l'exemple d'une telle audace, sont déjà gravés sur le roc qui leur avait refusé le passage. Ils trouveront là sans doute le plus beau temple de mémoire; mais ils y trouveront de plus cette force d'élan, qui leur a fait ensuite renverser, surprendre les postes autrichiens avec tant de bonheur; ceux-ci dormaient, pour ainsi dire, appuyés sur cette barrière. Avec quelle stupeur ils ont vu arriver les Français sur leur front, sur leur flanc, et descendre le Simplon, lorsqu'ils les croyaient loin de pouvoir le gravir, etc. »

Les deux divisions d'avant-garde étaient à peine arrivées à Étroubles, que le général Lannes s'empressa de réunir et de diriger six bataillons et quelques pièces de campagne contre la petite ville d'Aoste, occupée par les Autrichiens. Il n'y avait point de temps à perdre, et il devenait indispensable de faire des progrès rapides, avant que l'ennemi fût en mesure d'arrêter l'armée de réserve à l'entrée de la vallée. Les troupes qui défendaient Aoste s'étaient établies sur les hauteurs qui dominent cette ville : Lannes les fit attaquer à la baïonnette, tandis qu'un bataillon de la 6e légère tournait les hauteurs sur la droite. Les Autrichiens abandonnèrent Aoste, après avoir perdu un assez bon nombre d'hommes : leur commandant fut blessé grièvement dans cette affaire. Le 19 mai, les Français arrivèrent devant Chatillon, bourg défendu par 1,500 Croates, auxquels s'étaient joints les débris du détachement battu à Aoste. Quoiqu'il fût presque nuit, et que l'ennemi occupât, à l'embranchement de deux vallées, une position resserrée et bien appuyée à la gauche de la Doria, le général Lannes ordonna aux grenadiers d'un bataillon de la 32e demi-brigade[1] de s'avancer la baïonnette en avant. Repoussés d'abord par les grand'gardes ennemies, ces braves revinrent à la charge, soutenus par cent hussards du douzième régiment, à la tête desquels se mirent les généraux Watrin, Mainoni, et plusieurs officiers d'état-major. Cette seconde attaque eut un succès complet. L'ennemi fut déposté et prit la fuite, avec perte de 300 prisonniers, cent hommes tués ou blessés, et trois pièces de canon. Les Français poursuivirent le reste des troupes jusque sous le fort de Bard. Ces deux affaires n'avaient coûté aux Français que la perte de quelques hommes : l'adjudant général Noguès avait été blessé assez dangereusement dans la dernière.

Bonaparte était resté quelques jours à Lausanne, et il y avait travaillé sans relâche (ainsi que le prouve sa correspondance) à régulariser les différents services, à accélérer les transports de l'artillerie, des munitions et des vivres. Il quitta cette ville le 19, pour joindre l'armée, et reçut au village de Martigny des

[1] C'était un bataillon formé au dépôt de cette demi-brigade, alors en Egypte.

dépêches du général Suchet, par lesquelles celui-ci, en lui rendant compte de la suite des événements survenus depuis la séparation de l'aile droite d'avec la gauche de l'armée d'Italie, lui apprenait que le général Mélas, repoussé dans ses attaques sur la tête de pont du Var, et informé des premiers mouvements de l'armée de réserve, s'était borné à détacher un corps de 5,000 hommes par le col de Tende, vers le Piémont, et se trouvait, le 14 mai, à Vintimiglia. Ces nouvelles étaient, sans doute, les plus favorables que le premier consul pût espérer dans la conjoncture présente. Après avoir passé le Saint-Bernard avec l'arrière-garde de l'armée, Bonaparte établit son quartier général, le 21, dans la ville d'Aoste.

Cependant l'avant-garde française était arrêtée devant la ville et le château de Bard, situés sur le chemin qui conduit d'Aoste à Ivrée. Le général Berthier s'y était porté de sa personne pour reconnaître cet obstacle, qu'on ne croyait pas d'abord aussi difficile à surmonter. Le fort est construit sur un rocher de forme pyramidale, qui, se trouvant détaché et isolé sur la rive gauche de la Dora-Baltea, dont le cours, en cet endroit, est plus rapide et le lit plus profond, ferme la vallée d'Aoste, et présente une barrière formidable. Son tracé est irrégulier comme la coupe du terrain. Il a un bon revêtement et presque partout une double enceinte. Les batteries sont placées de manière à ne laisser, ni dans la petite ville, bâtie au-dessous et à l'extrémité du plateau au bord de la rivière, ni sur aucun des endroits qui paraissent accessibles, un point qui ne soit vu et ne puisse être atteint par l'artillerie : elles étaient alors garnies de vingt-deux pièces. Comme le fort est dominé, à la portée du fusil, par les pointes et les anfractuosités les plus avancées d'une montagne appelée Albaredo, d'où le rocher a été détaché, la garnison, forte d'environ 400 hommes, était logée bien à couvert dans les casernes formant le terre-plein, et prenant jour par les créneaux dont le revêtement était percé. Ces casernes se trouvaient en outre blindées, chargées et recouvertes avec de larges pierres.

Berthier avait ordonné au général Marescot de faire une reconnaissance exacte de la position ; et ce chef du génie déclara que le fort ne pouvait être enlevé de vive force, si le commandant voulait opposer une résistance convenable.

Le général Lannes ayant fait replier les postes qui défendaient les hauteurs, Berthier ordonna que la ville fût attaquée : en conséquence le général Watrin s'avança à la tête de quatre compagnies de grenadiers et de deux autres de sapeurs. Les ponts-levis furent baissés, les portes brisées à coups de hache, les troupes ennemies chassées de la ville, poursuivies et forcées de se réfugier dans le fort qui, dès ce moment, fut bloqué étroitement. Les grenadiers français se logèrent dans les maisons les plus rapprochées du fort, d'où ils tiraient sur les embrasures et les créneaux. Berthier voulut, dès le même jour, essayer une attaque, qui fut repoussée avec perte. Cette tentative, qui permit de voir de plus près la force de l'obstacle et la nécessité de le surmonter, acheva de démontrer la justesse de l'observation faite par le général Marescot, quand il avait rapporté que la possession du fort dépendait de la plus ou moins grande fermeté du commandant autrichien. L'armée se trouvait dans une position fort critique. Resserrée dans un petit espace, elle ne vivait que des approvisionnements si difficilement amassés au delà du mont Saint-Bernard, et plus difficilement encore charriés en deçà. Aussi l'inquiétude et l'impatience du premier consul étaient-elles extrêmes. Il écrivait, de son quartier général d'Aoste, lettre sur lettre au général Berthier ; et celui-ci, n'osant plus hasarder une nouvelle attaque, mais voulant toutefois satisfaire Bonaparte, donna l'ordre de travailler sans délai à ouvrir un passage aux troupes à travers les rochers d'Albaredo, et dans une distance assez éloignée pour que les feux du fort ne pussent y porter empêchement. 1,500 hommes furent employés à cette opération, et travaillèrent avec tant d'activité qu'en moins de deux jours elle fut terminée. Des escaliers furent taillés dans les endroits où la pente était trop rapide ; dans ceux où le sentier, étroit et fortement incliné, était bordé à droite et à gauche par des précipices, on éleva des murs en pierre sèche pour garantir des chutes ; là où les rochers se trouvaient séparés par des crevasses trop profondes, on jeta des ponts pour les réunir. L'avant-garde, les autres divisions et même la cavalerie purent défiler par ce sentier périlleux, qui offrait de bien plus grandes difficultés que celles qu'on avait rencontrées au passage du Saint-Bernard. Toutefois, comme l'artillerie ne pouvait pas être transportée par

cette voie nouvelle, les deux chefs de l'artillerie et du génie, Marmont et Marescot, étudièrent le terrain, et cherchèrent, avec toute l'attention que réclamait impérieusement le succès de l'entreprise, les points les plus avantageux pour battre le fort et en éteindre les feux. Ils parvinrent avec des peines inouïes à faire placer quelques pièces qui dominaient le rocher, mais dont l'effet fut peu satisfaisant [1]. Le commandant du fort, sommé de se rendre, répondit en homme qui connaissait toute l'importance de son poste et les moyens de défense qu'il avait à sa disposition.

Le retard éprouvé par l'armée française dans sa marche avait déterminé le premier consul à se rendre sur les lieux. Il avait visité à différentes reprises les environs du fort et les travaux entrepris pour frayer le passage dont nous avons parlé plus haut [2]. Montrant en cette occasion la même opiniâtreté qu'il avait manifestée l'année précédente au siége de Saint-Jean d'Acre, Bonaparte voulut, contre l'opinion des généraux Berthier et Marescot, tenter de nouveau l'attaque de la première enceinte palissadée, l'escalade et l'assaut du corps de la place. Berthier ordonna, à cet effet, les dispositions nécessaires; et, dans la nuit du 23 au 24 mai, trois colonnes, de 300 grenadiers chacune, se mirent en mouvement, soutenues par des réserves. Deux de ces

[1] Jusque-là une seule pièce de canon, placée dans le clocher de la petite ville de Bard, avait pu tirer sur le fort. Les canons qui venaient d'être mis en batterie sur les hauteurs y avaient été transportés avec des efforts extraordinaires. Des soldats avaient chargé sur leur dos des pièces de 4, et, marchant à travers les rochers du col de la Coul, étaient venus les placer dans les positions désignées par les généraux Marescot et Marmont. Si d'abord ces batteries ne produisirent pas l'effet qu'on en espérait, elles n'en furent pas moins d'une grande utilité pour la reddition postérieure du fort de Bard.

[2] Il était monté à pied, avec le général Berthier, sur le sommet de la montagne d'Albaredo, pour avoir un coup d'œil complet de la position du château de Bard; fatigué de ce trajet pénible et accablé par la chaleur de la journée, il s'endormit sous un sapin; les deux divisions d'avant-garde défilaient en ce moment, et les soldats, pour ne point interrompre le sommeil du premier consul, marchèrent avec précaution et dans le plus grand silence, jetant un regard d'intérêt sur le chef qui partageait ainsi leurs fatigues et dont ils savaient apprécier toute l'activité. Cette scène a été retracée par le pinceau de l'un de nos artistes célèbres.

colonnes, dirigées par le général Gobert et par le chef de brigade Dufour, partirent, la première de la ville de Bard, la deuxième du village de Donas, sur la route d'Ivrée; la troisième devait seulement faire une démonstration de passage sur la rive droite de la Dora pour attirer l'attention de la garnison. Les grenadiers s'avancèrent en silence, et arrivèrent, en sautant d'un rocher à l'autre, jusqu'aux palissades de la première enceinte, qui fut emportée sous une grêle de balles. L'ennemi fut chassé à la baïonnette des ouvrages avancés, et obligé de rentrer dans la place. Il fallut alors tenter d'abattre les ponts-levis, briser les portes, et appliquer les échelles qu'on avait apportées pour livrer l'assaut; mais les Autrichiens dirigèrent un feu très-vif de mousqueterie sur les assaillants, en même temps que les pièces qui battaient le pied du rempart balayaient le terrain. Des obus et des grenades, lancés à la main, achevèrent de mettre le désordre dans les deux colonnes, et les forcèrent à la retraite. Les annales de la guerre offrent peu d'exemples d'une attaque aussi audacieusement conduite. Le général Loison, qui commandait les troupes françaises, fut renversé au pied du rempart par l'explosion d'une bombe, et le chef de brigade Dufour y fut blessé très-grièvement au moment où il faisait, avec ses grenadiers, de vains efforts pour abattre le pont-levis.

Bonaparte avait, en quelque sorte, prévu cette issue, si l'impétuosité de l'attaque n'intimidait point le commandant autrichien. Après avoir expliqué au général Loison, chargé, comme on vient de le voir, de conduire la principale attaque faite par les colonnes de Gobert et de Dufour, les mesures à prendre pour l'exécution de l'entreprise, le premier consul avait pris à part le général Marescot, et lui avait dit: « Cet officier n'entend pas ce qu'il a à faire, et l'assaut manquera. »

Quoiqu'un pareil échec eût dû convaincre que le commandant du fort était déterminé à se défendre jusqu'à la dernière extrémité, Berthier fit sommer celui-ci pour la quatrième fois. La réponse ayant été négative, on ne songea plus qu'à employer les moyens ordinaires pour pousser le siége avec vigueur. Le général Chabran fut chargé de cette opération, et l'on choisit des positions plus convenables à l'effet de l'artillerie sur la place.

Cependant, le général Lannes, qui, dès le 20 mai, se trou-

vait, avec l'avant-garde, sur la route d'Ivrée, courait risque d'être attaqué sans avoir d'artillerie pour se défendre. Toute celle de l'armée se trouvait encombrée au-dessus du fort de Bard, et jusqu'alors on n'avait point pensé qu'il fût possible de la faire avancer avant d'être maître de ce fort qui fermait le seul passage praticable. Mais, dans une circonstance telle, le général Berthier prit une détermination dont le désespoir et l'impérieuse nécessité pouvaient seuls justifier la témérité; secondé par la décision et l'intrépide activité du général Marmont, il osa entreprendre de faire passer les pièces et les caissons à travers la ville de Bard sous le feu du fort à demi-portée de fusil. On couvrit la route de fumier, on enveloppa les roues avec de la paille et du foin; les pièces furent traînées à la prolonge, chacune par 50 hommes dévoués, dans le plus profond silence. On avait choisi les moments où la profonde obscurité de la nuit faisait espérer que le mouvement ne serait point aperçu; mais ces moments étaient toujours trop courts: la vigilance de l'ennemi, dont le tir était fixé et éprouvé sur les divers points du passage, et qui, d'ailleurs, pour éclairer la route, lançait incessamment des obus, des grenades et des pots à feu, rendit cette opération très-périlleuse. Plusieurs des braves employés à traîner les pièces et les caissons furent victimes de leur dévouement. Cependant, l'artillerie franchit le terrible défilé; l'armée se trouva en mesure de commencer ses succès; le fort de Bard fut laissé en arrière, et l'importance de son occupation ne fut plus regardée que comme secondaire.

Aussitôt que le passage de l'artillerie fut effectué, Bonaparte donna au général Lannes l'ordre d'attaquer vigoureusement la ville et la citadelle d'Ivrée. 4,000 Autrichiens qui défendaient ces deux postes se hâtaient d'en réparer les fortifications et élevaient de nouvelles batteries, lorsque l'avant-garde française les surprit dans ces travaux tardifs.

La place d'Ivrée est située dans une position assez avantageuse, entre deux collines, sur la rive gauche de la Dora-Baltea. Assiégée, en 1704, par le duc de Vendôme, elle résista pendant dix jours aux efforts d'un corps assez considérable de troupes, et ne se rendit alors que parce qu'elle fut écrasée sous le feu d'une artillerie formidable. Le général Lannes fit assaillir

à la fois la ville et la citadelle. Les Autrichiens opposèrent pendant deux jours une résistance vigoureuse; mais, le 25 mai, un bataillon de la 22e demi-brigade, conduit par le capitaine Cochet, aide de camp du général Malher, escalada la citadelle et s'en empara à la baïonnette. Les quinze pièces de canon qui se trouvaient dans ce fort furent aussitôt dirigées sur la ville. Au même moment, le général Lannes ordonna sur les trois portes de la ville une attaque simultanée, qui fut exécutée par trois colonnes de grenadiers. Il se mit à la tête de la colonne de droite, et, s'étant avancé sur la barrière, il y porta le premier coup de hache. Cette première colonne et les deux autres, conduites par les généraux Watrin et Malher, brisèrent les ponts-levis, enfoncèrent les portes à coups de canon et de hache, et se précipitèrent avec tant d'impétuosité dans l'intérieur de la ville, que les Autrichiens furent au moment d'être tous faits prisonniers; mais ils parvinrent à se retirer par le pont de la Chiusella, sur la route de Chivasso, après avoir perdu beaucoup d'hommes, d'artillerie, et laissé 300 prisonniers au pouvoir du vainqueur. L'adjudant général Hullin et le chef de la 22e demi-brigade Ferrat s'étaient distingués particulièrement dans cette attaque. Le dernier paya de sa vie les lauriers qu'il venait de cueillir.

Ivrée pouvait être regardée comme la clef des plaines d'Italie, et dès lors l'armée française n'avait plus d'autre obstacle à rencontrer jusqu'à Turin qu'un corps d'ennemis assez nombreux pour lui tenir tête; mais le général Mélas s'occupait encore en ce moment de sa chimère favorite, l'envahissement des frontières de France. L'armée autrichienne se partageait entre le siége de Gênes et l'attaque de la ligne du Var, lorsqu'elle aurait dû se trouver réunie pour s'opposer aux progrès de la nouvelle armée française qui s'avançait sur ses derrières. Les généraux Kaim et Haddick, envoyés par le général en chef ennemi vers la frontière du Piémont, se persuadaient encore que les troupes françaises qui avaient déjà débouché ne formaient qu'un corps de secours envoyé à Masséna. La prise d'Ivrée et les rapports qui leur parvinrent de toutes parts dissiperent à la fin leur illusion. Ils songèrent à couvrir la capitale du Piémont en rassemblant 6,000 hommes d'infanterie, des régiments de Kinski,

Toscana, Wallis, les gardes du corps du roi de Sardaigne, et environ 4,000 chevaux, dont faisaient partie les dragons de Latour, trois régiments de hussards et quelques autres de grosse cavalerie. Ils placèrent ces troupes dans une bonne position sur la rive droite et en arrière du pont de la Chiusella.

Le premier consul avait donné l'ordre au général Lannes de s'avancer rapidement sur Turin, immédiatement après la prise d'Ivrée. Le 26 mai, l'avant-garde se trouva en présence du corps autrichien : la division Boudet et deux régiments de troupes à cheval soutenaient les deux divisions d'avant-garde. La 6ᵉ demi-brigade légère commença l'action en attaquant et emportant le pont de la Chiusella ; le chef de cette demi-brigade, Macon, voyant que le feu de quatre pièces d'artillerie placées à l'autre extrémité du pont arrêtait la tête de sa colonne, se précipita dans la rivière, fut suivi par sa troupe, et, sous un feu de mitraille très-meurtrier, il parvint à tourner le pont. Ce brillant fait d'armes décida le succès. Pendant ce temps, les autres troupes s'étaient avancées, avaient débouché du pont et toutes ensemble se portèrent rapidement sur l'infanterie ennemie, qui s'était formée sur les hauteurs de Romano. Le combat s'engagea de nouveau dans cette position, et les Autrichiens furent chargés avec tant d'impétuosité que, ne pouvant résister au choc, ils se replièrent en désordre sur le village. Ils traversaient la plaine, lorsque le général Kaim, pour les rallier et les soutenir, fit déployer sa nombreuse cavalerie. Celle-ci chargea à son tour l'infanterie française, et réussit à la repousser au moment où elle allait s'emparer de l'artillerie de ses adversaires ; mais le général Malher, arrivant alors avec sa demi-brigade, les 22ᵉ et 40ᵉ de ligne, arrêta cette cavalerie, repoussa jusqu'à trois charges successives, dans lesquelles les ennemis finirent par se rompre eux-mêmes ; ce qui leur fit éprouver une perte considérable. En couvrant la retraite sur Chivasso, le seul régiment de Latour perdit plus de 200 chevaux ; le général comte Palfi, qui commandait ce corps de cavalerie, fut blessé mortellement, et mourut le lendemain à Chivasso où il fut conduit. Les Français eurent à regretter, de leur côté, les chefs de bataillon Dumont, de la 22ᵉ, et Larret, de la 6ᵉ légère. Ce combat glorieux, prélude de victoires encore plus importantes, augmenta l'ardeur, déjà si vive, qui animait

toutes les troupes françaises. Il accrut aussi la confiance des jeunes conscrits qui remplissaient les différents cadres, en leur montrant qu'il devenait facile, avec du sang-froid et de la fermeté, d'arrêter en plaine les charges de cavalerie les plus redoutables; exemple important, surtout dans cette campagne, et contre un ennemi dont les forces en cavalerie étaient si considérables.

Tandis que le principal corps de l'armée de réserve se rassemblait à Ivrée, les autres parties de cette même armée avaient opéré avec un égal succès les divers mouvements qui leur avaient été prescrits par le premier consul ou le général Berthier. Le corps de gauche, aux ordres du général Moncey, se trouvait, le 22 mai, à Bellinzona. La colonne détachée de ce corps sous les ordres du général Béthencourt occupait Domo d'Ossola. L'aile droite, commandée par le général Thureau, fut arrêtée d'abord dans sa marche par un détachement de troupes autrichiennes, retranchées au village de Clavières, au-dessus du Pas-de-Suse, sur la route qui conduit à Briançon par le mont Genèvre; mais les retranchements ennemis furent attaqués sur-le-champ par un bataillon de la 28e légère et 150 hommes de la 15e de ligne. Les Autrichiens, dépostés après une vive résistance, s'enfuirent précipitamment. Le général Thureau s'était avancé au soutien de son avant-garde avec trois compagnies de carabiniers, quatre de grenadiers, un obusier et deux pièces de huit. Tandis que les braves de la 28e et de la 15e emportaient les hauteurs du village de Clavières, Thureau attaquait lui-même et enlevait de vive force le fort Saint-François qui commandait le village. Poursuivis sur la route de Suse, les Autrichiens y furent attaqués de nouveau sur le plateau de la Brunette où ils s'étaient ralliés. Cette position fut tournée par deux bataillons de la 26e demi-brigade. Enveloppés de toute part, et terrifiés par l'impétuosité des Français, les Autrichiens demandèrent à capituler. 1,500 hommes se rendirent prisonniers. Une grande quantité d'armes, de munitions et d'approvisionnements de toute espèce, accumulés à Clavières et à Suse, furent les suites de ce succès. Après cette utile diversion, le général Thureau avait pris position sur les hauteurs de Bussolino, entre Suse et Avigliano, menaçant la capitale du Piémont, et se tenant préparé, soit à opérer sa jonc-

tion avec le gros de l'armée, soit à se porter sur les derrières de l'ennemi.

Par ces divers mouvements, l'armée tout entière se trouvait au delà des Alpes, et occupait une ligne qui s'étendait de Suse à Bellinzona. L'objet apparent du premier consul était d'assurer ses subsistances et de s'emparer des places, des magasins et des principaux points, avant que le général Mélas eût le temps de rassembler ses troupes pour livrer bataille à l'armée française au débouché de la vallée d'Aoste. La marche du général Thureau dans la vallée de Suse secondait surtout ce premier dessein; mais Bonaparte avait aussi le projet de se porter rapidement sur Milan, autant pour y rétablir le gouvernement républicain et disposer des ressources de la Cisalpine que pour empêcher la réunion des corps autrichiens répandus dans la haute Italie avec ceux que Mélas allait rassembler dans le Piémont.

La marche du général Moncey par le Saint-Gothard s'exécutait particulièrement dans ce dernier but, et telle fut la rapidité de celle des divisions françaises, ou plutôt telle fut l'imprévoyance du général Mélas, que le vaste plan de Bonaparte reçut presque entièrement son exécution avant que les Autrichiens eussent fait aucun mouvement utile pour l'empêcher. Bonaparte espérait par là pouvoir dégager Masséna s'il en était encore temps, et, dans tout état de cause, il se trouvait avoir une bonne base pour les opérations, et était en mesure de couper la ligne de celles des Autrichiens, en se plaçant entre leur armée et les places de la Lombardie. La nouvelle de la prise de Gênes, qu'on allait bientôt apprendre, put seule engager le consul à modifier un plan dont le succès paraissait assuré.

Après le combat de la Chiusella, Bonaparte se rendit à Chivasso pour y passer en revue les troupes de l'avant-garde qui s'étaient si bien conduites dans cette affaire. Toujours habile à saisir l'à-propos du moment pour entretenir parmi ses troupes une émulation continuelle, le premier consul témoigna à la 6ᵉ demi-brigade légère sa satisfaction de la vigueur qu'elle avait montrée au passage de la Chiusella, loua les 22ᵉ et 40ᵉ demi-brigades du sang-froid et de l'intrépidité qu'elles avaient montrés sur le champ de bataille de Romano en repoussant

les charges de la nombreuse cavalerie ennemie, et ordonna au chef de brigade Fournier[1], du douzième régiment de hussards, qui s'était surtout distingué au combat de Chatillon, d'annoncer aux braves qu'il commandait que la cavalerie allait être réunie en corps, et qu'à la première bataille il voulait qu'elle chargeât la cavalerie autrichienne pour rabaisser la morgue et les prétentions de cette troupe; enfin, il dit à la 28e de ligne : « Il y a deux ans, soldats, que vous vous battez dans les montagnes; souvent privés de tout, vous avez fait votre devoir sans murmurer : c'est la première qualité du vrai guerrier. Je sais encore qu'il vous était dû, il y a quelques jours, huit mois de paye, et que vous marchiez à l'ennemi sans proférer une seule plainte. Je récompenserai votre conduite, et, pour vous prouver ma satisfaction, je veux qu'à la première affaire vous marchiez en tête de l'avant-garde. » Ces paroles, ce moyen de stimuler le courage produisirent un effet magique sur l'esprit du soldat : Bonaparte connaissait bien le caractère national. En effet, tous les corps de l'armée briguèrent l'honneur de marcher à l'avant-garde. On verra bientôt des preuves non équivoques de leur entier dévouement.

Les généraux Kaim et Haddick, en se retirant, avaient détruit tous les ponts, et l'obligation de les rétablir avait seule occasionné le séjour momentané de l'avant-garde à Chivasso, où l'on trouva au surplus des magasins. Le général Lannes prit ou détruisit en outre sur le Pô un grand nombre de barques, chargées de vivres et de munitions; il menaçait d'entrer à Turin dont il n'était plus éloigné que d'une marche.

A la faveur de cette irruption, et pour renforcer la ligne déjà établie sur le Pô, le général Murat reçut l'ordre de se porter sur Santhia avec une avant-garde de 1,500 chevaux. Il y fut joint par les divisions Boudet et Loison et une partie de celle du général Monnier, et marcha sur Vercelli où il se présenta le 27 mai. La cavalerie ennemie, qui voulut défendre les bords de la Sesia, fut culbutée dans cette rivière, et perdit des chevaux. Les Français trouvèrent à Vercelli des magasins de riz, de blé et d'avoine. Les autres divisions de l'armée

[1] Depuis lieutenant général, comte, etc.

eurent ordre de suivre ce mouvement, à l'exception du corps du général Lannes, qui descendit la rive gauche du Pô, afin de menacer les places fortes du Piémont et de flanquer en même temps la droite de l'armée. Le flanc gauche se trouvait éclairé jusqu'au pied des montagnes par la légion italienne sous les ordres du général Lecchi, qui avait quitté l'armée à Chatillon dans la vallée d'Aoste, le 21 mai, et s'était dirigée sur la haute vallée de la Sesia. Parti, le 27, de Riva, où il passa la rivière, Lecchi se porta le 28 à Varallo. Le prince de Rohan, avec 600 hommes de sa légion, était en position devant ce poste important où le val de la Sesia cesse d'être praticable pour les voitures. La légion italienne attaqua aussitôt qu'elle fut à portée, enleva les retranchements, prit deux pièces de canon et trois caissons, fit 350 prisonniers, et força le prince de Rohan de se retirer en désordre jusque sur le lac d'Orta.

Cependant le général Mélas, accouru à Turin, reconnut, un peu trop tard, la nécessité de réunir ses troupes pour s'opposer aux progrès rapides de l'armée de réserve. Il envoya au général Ott l'ordre de lever le blocus de Gênes et d'aller à marches forcées occuper Pavie; mais l'adversaire de Masséna, sur le point de triompher de la résistance de ce dernier, crut devoir retarder de quelques jours l'exécution d'un ordre d'où dépendaient le salut de l'armée autrichienne, le sort de l'Italie et par suite celui de l'Europe. Tandis qu'il négociait le traité d'évacuation de Gênes, l'armée française passait le Tésin. Le général Laudon, seul convaincu de l'urgence des circonstances, arriva à marches forcées, des bords de l'Adda, avec tout ce qu'il avait pu rassembler de troupes de toutes armes, principalement en cavalerie et en artillerie, et s'avança jusqu'au Tésin pour en défendre le passage; ces forces n'étaient point assez nombreuses pour arrêter la marche des troupes françaises de ce côté. Averti de l'approche du corps autrichien, le général Berthier ordonna au lieutenant général Murat de s'avancer de Vercelli sur Novara où se trouvaient déjà des troupes légères du général Laudon; mais l'intention de celui-ci, en poussant des postes sur la rive droite du Tésin, était moins de s'y maintenir que de reconnaître la position des Français. Lorsqu'il eut appris que le général Murat s'avançait sur Novara, il replia ses avant-postes, retira

le pont volant qu'il avait sur la rivière, et se retrancha dans une fort bonne position sur la rive gauche. Murat, entré le 29 mai à Novara, continua sa marche, et fit, le lendemain, ses dispositions pour passer le Tésin. Les Autrichiens, qui avaient beaucoup d'artillerie sur la rive gauche, dirigèrent une vive canonnade sur les premières troupes qui se présentèrent sur la rive opposée. Cette circonstance décida le général Murat à remettre au premier juin l'attaque qu'il avait dessein de faire ce jour même.

Le passage du Tésin était une opération assez importante pour que le premier consul crût devoir y présider lui-même. Il vint donc, avec le général Berthier, augmenter, par sa présence, l'ardeur dont les troupes étaient déjà animées. En retirant leur pont volant sur la rive gauche, les Autrichiens avaient eu le soin de s'emparer de presque toutes les autres embarcations sur la rivière et de les ranger de leur côté sous la protection de leur artillerie. Fort heureusement les habitants du village de Galiate avaient soustrait cinq à six bateaux qui servirent à jeter quelques compagnies de grenadiers et une pièce de canon dans une petite île, d'où leur feu prenait en flanc la ligne autrichienne. Tandis que la 70e demi-brigade attaquait le pont de Galiate, que l'ennemi défendait avec trois pièces de onze et deux obusiers, les grenadiers français, après avoir tiraillé pendant quelque temps, remontèrent dans leurs barques[1], abordèrent la rive gauche, chargèrent vigoureusement les Autrichiens, et les forcèrent d'évacuer la tête du pont.

La 70e demi-brigade ne trouvant plus d'obstacles s'avança rapidement contre la position principale. Les Autrichiens se replièrent dans le village de Turbigo, où le général Laudon accourut avec un détachement de 3,000 hommes. Ce secours rendit le combat plus vif, mais ne prolongea que de quelques heures la défense de la ligne ennemie. Le général Murat fit avancer l'adjudant général Girard contre le pont en avant du village de Turbigo, afin d'empêcher la cavalerie autrichienne

[1] Le chef de brigade Duroc, aide de camp du premier consul, s'étant embarqué avec trop de précipitation, tomba dans la rivière, et s'y serait noyé sans le dévouement de quelques grenadiers, qui se jetèrent à la nage et le ramenèrent sur la rive.

de déboucher sur l'infanterie française ; en même temps le général Monnier eut ordre d'attaquer Turbigo, et le général Pino dut appuyer ce mouvement. Le général Laudon fut forcé d'évacuer ce village après avoir perdu 400 hommes mis hors de combat et 1,200 prisonniers. Trois braves capitaines de la 70e, Voton, la Place et Lagret, furent tués dans cette action, où le capitaine Morin, aide de camp du général Dupont, eut le bras fracassé d'une balle.

L'attaque de la ligne du Tésin à Turbigo avait favorisé celle du général cisalpin Lecchi sur le fort d'Arona, où les postes ennemis que le même général avait devant lui furent se renfermer, en laissant libre le passage de la rivière à Sesto-Calende. Lecchi opéra dans cet endroit sa jonction avec la droite du corps du général Moncey, c'est-à-dire avec la colonne du général Béthencourt venant de Domo d'Ossola. Ces deux troupes réunies formèrent de suite le siége du fort d'Arona. Après avoir terminé cette opération, le général Lecchi devait continuer de manœuvrer dans le double but de flanquer la route de l'armée en menaçant le flanc droit de l'ennemi sur le Tésin, et de se lier le plus tôt possible avec le gros des troupes du général Moncey, qui se trouvait, comme nous l'avons déjà dit, à Bellinzona, à la tête du lac Majeur.

Après la prise de Turbigo et de son pont, Murat exécuta un second passage à Buffalora sur la grande route de Milan, dans l'espoir d'atteindre au moins l'arrière-garde du général Laudon. Les Autrichiens évacuèrent Buffalora aussitôt qu'ils aperçurent les Francais ; et tandis que le général Murat, à la tête de sa cavalerie, s'avançait rapidement sur la route de Milan, le général Vignolles s'occupa d'assurer le passage des autres troupes, de faire réparer le pont volant repris sur l'ennemi, et d'ordonner la construction de plusieurs autres moyens de passage. Ces diverses opérations furent terminées pendant la nuit, et, le 2 juin au matin, les divisions Boudet, Loison et Victor passèrent le Tésin et se portèrent sur la route de Milan. Ce dernier général avait suivi le général Laudon jusqu'aux portes de Milan, et n'avait pu réussir qu'à enlever quelques traîneurs. Les Autrichiens avaient commencé à évacuer cette ville dès la veille, et s'étaient contentés de laisser dans la citadelle une garnison

de 2,000 hommes sous les ordres du général Nicoletti. Les troupes françaises entrérent dans la capitale de la Lombardie une heure après son entière évacuation par les Autrichiens. Le général Monnier fut chargé de l'investissement du château, et il fut convenu qu'aucun acte d'hostilité ne serait commis de part et d'autre sur la ville.

Bonaparte, avec son état-major, entra le même jour à Milan, au milieu d'une population immense qui paraissait animée du plus vif enthousiasme, à en juger par l'énergie de ses acclamations. Le mouvement de l'armée de réserve sur la capitale de la Cisalpine avait été d'autant plus inattendu, que ce même peuple qui entourait le consul ne connaissait que depuis vingt-quatre heures seulement la présence des Français en Piémont. Cette circonstance, jointe à la haine que les Lombards avaient contre les Autrichiens, rendait plus universelle l'allégresse manifestée à la vue du conquérant de l'Italie, apparaissant tout à coup dans ces mêmes murs qui retentissaient encore, pour ainsi dire, du bruit de ses premiers exploits. Bonaparte s'empressa de proclamer sur-le-champ le rétablissement du gouvernement républicain; mais il exigea des principales autorités qu'il remit en place une conduite sage et mesurée, et défendit surtout toute espèce de réaction. Il voulait trouver dans le pays des ressources en hommes et en argent, et ces deux objets ne pouvaient être obtenus que par le concours général des volontés, résultat de la confiance et de la sécurité de tous les citoyens. Bonaparte connaissait trop bien le parti démocratique, si sévèrement comprimé par les Autrichiens, pour ne pas craindre qu'il ne se laissât entraîner au désir de se venger, en s'étayant de l'appui des Français vainqueurs. Il exigea des évêques et des curés un serment de fidélité, leur ordonna de continuer le service divin et de rester dans la même communication avec le saint-siége et dans la même soumission spirituelle qu'auparavant; et voulant que ses intentions fussent parfaitement connues de tous les citoyens, il publia une proclamation pleine de sagesse et de modération, dans laquelle il invitait le peuple cisalpin à l'oubli de toutes les querelles, de toutes les discussions politiques, afin qu'il n'existât dans la république qu'un seul désir, celui de constituer un État libre et fort. Le consul terminait en disant

qu'il ne reconnaîtrait pour amis véritables de la liberté que ceux qui sauraient *obéir aux lois, éteindre les haines et honorer le malheur*. Le commandement de la ville et la direction des affaires militaires furent confiés au général Vignolles, bien digne d'occuper un tel poste par ses talents, son activité et son caractère tout à la fois ferme et modéré.

Un des principaux motifs de la haine que les habitants du Milanais portaient aux Autrichiens était de les avoir traités en vaincus en les surchargeant d'impôts et de contributions extraordinaires. Bonaparte, qui trouvait dans les magasins, les établissements publics et les hôpitaux, un grand nombre d'objets abandonnés par l'ennemi dans sa retraite précipitée et utiles à l'armée, défendit expressément aux généraux des différentes divisions de l'armée de faire aucune réquisition particulière sans en prévenir l'ordonnateur en chef, qui, dans ce cas, demeurait chargé d'indemniser les habitants; un commissaire des guerres nommé Violat, prévenu d'avoir détourné à son profit le prix de cinq bœufs qu'il avait requis arbitrairement, fut traduit devant un conseil de guerre.

Le premier consul désira également que le gouvernement provisoire qu'il venait d'établir publiât une déclaration des principes politiques d'après lesquels la république cisalpine serait désormais administrée. Cette déclaration était ainsi conçue :

L'administration provisoire de cette cité a la satisfaction de manifester à ses chers concitoyens les généreux sentiments du premier consul de la grande nation, l'invincible Bonaparte. Elle est autorisée à publier les articles suivants, qui doivent être inviolablement observés.

Art. 1er. La république cisalpine est réorganisée comme nation libre et indépendante.

2. Le libre et public exercice de la religion catholique sera conservé dans le même état qu'à l'époque de la première conquête de l'Italie : en conséquence, toute espèce d'outrages ou d'insultes contre ladite religion, ses ministres, ses rites et ses symboles, est défendue, ainsi que tout acte qui tendrait à en empêcher ou troubler en aucune façon quelconque le plein et entier exercice. Les infractions à la présente défense seront pu-

nies des peines les plus rigoureuses, même de la peine capitale, sur le jugement des autorités compétentes.

3. Les propriétés de tous les citoyens indistinctement seront respectées.

4. Il est défendu de faire usage d'aucune dénomination propre à rappeler des divisions de partis et de sentiments.

Dans les heureuses circonstances où ces maximes régulatrices sont proclamées, l'administration n'a pu voir sans peine que plusieurs personnes aient abandonné leur patrie. En conséquence, et de l'ordre exprès du premier consul, les citoyens absents sont invités à revenir dans leurs foyers aussi promptement que pourra le permettre l'éloignement où ils se trouveront au moment où la présente déclaration sera publiée. Sont formellement exceptés ceux qui, ayant pris les armes contre la république cisalpine, après le traité de Campo-Formio, doivent être considérés comme traîtres à leur patrie.

5. Toutes les lois promulguées depuis le jour de l'invasion des troupes autrichiennes jusqu'au retour des armées françaises devront être tenues pour nulles, comme rendues sans autorité légale dans un État reconnu libre et indépendant par une partie des puissances de l'Europe, et par l'empereur lui-même, dans ledit traité de Campo-Formio; sont levés tous séquestres apposés sur les biens possédés, soit en titre d'ancienne propriété, soit en vertu d'acquisition légitime, sous quelque prétexte et en quelque occasion que lesdits séquestres aient été ordonnés.

6. La circulation des cédules de la banque de Vienne répandues dans cet État est prohibée. En conséquence, elles ne pourront ni avoir cours dans les transactions particulières, ni être reçues dans les caisses publiques.

L'administration provisoire est persuadée que tous les habitants de la République cisalpine jugeront, par ces dispositions préliminaires, que les armées françaises et le héros qui les conduit n'ont d'autre but que de ramener la liberté et l'indépendance. Animés de la plus juste reconnaissance, ils doivent s'empresser de concourir de tous leurs moyens au succès des armes de leurs libérateurs et au retour d'une paix qui, après la liberté reconquise, est le seul bien désirable.

Milan, à la maison commune, le 15 prairial an VIII (4 juin 1800).

L'administration provisoire : MARLIANI, SACCHI, GOFFREDO.

Bonaparte ne s'arrêta à Milan que le temps nécessaire pour réorganiser le gouvernement cisalpin et le mettre en activité : il devait, pour l'entier succès des opérations ultérieures, suivre le mouvement qu'il imprimait à son armée. De nombreuses reconnaissances furent envoyées dans toutes les directions. Celle vers le nord, dirigée par le général Lecchi sur la route du lac Majeur, trouva, le 4 juin, à Varese, les éclaireurs du général Moncey. Les divisions Boudet et Loison, en mouvement sur la route de Lodi, forcèrent les Autrichiens d'évacuer les postes de San-Giuliano et de Melegnano, où le corps qui occupait Milan, avant l'entrée des Français, s'était d'abord retiré. Le général Laudon ne resta même à Lodi que pour essayer d'évacuer les magasins qui s'y trouvaient; mais le lieutenant général Duhesme, à la tête de l'avant-garde des deux divisions Boudet et Loison, ayant culbuté le détachement qui défendait les approches de la ville, chassa les Autrichiens, les poursuivit jusqu'à l'Adda, et s'empara ainsi de la plus grande partie des objets que l'ennemi n'eut pas le temps d'évacuer : ils consistaient en armes, munitions et objets d'habillement.

Nous avons laissé le général Lannes descendant par la rive gauche du Pô avec le corps d'avant-garde, après avoir quitté Chivasso. Tandis que le gros de l'armée traversait le Tésin et se répandait en Lombardie, Lannes avait repoussé tous les partis qui s'étaient présentés pour passer le fleuve. Le dernier mouvement opéré par les divisions Boudet et Loison rendant nécessaire la concentration des forces autrichiennes, Casale, Mortara et Grupello furent occupés sans coup férir, et le général Lannes s'avança sans rencontrer d'obstacles jusqu'à Pavie. Telle avait été la sécurité des Autrichiens jusqu'à ce moment, que les fortifications de Pavie n'avaient pas même été réparées, et que cette ville, très-susceptible de défense, tomba, le 7 juin, au pouvoir des Français, avant que le corps détaché par le général Ott y fût parvenu. Les avantages de sa situa-

tion auraient dû cependant la faire considérer par les généraux autrichiens comme le point central et essentiel de leur grande base d'opérations. On trouva dans Pavie deux cents bouches à feu, et des magasins encore plus considérables qu'à Milan et à Lodi.

Le fort de Bard avait capitulé sur ces entrefaites. Nous avons dit que le général Chabran avait été chargé du soin de bloquer cette place après le départ de l'armée. Le commandant se crut enfin dans la nécessité de capituler. Les conditions qu'il proposait rendirent d'abord la convention difficile; mais, après plusieurs jours de pourparlers, la capitulation fut définitivement arrêtée : la garnison resta prisonnière de guerre. Les Français trouvèrent dans la place dix-huit pièces de canon en bon état, et une grande quantité de munitions. La division du général Chabran se porta sur-le-champ à Ivrée, et sur la rive gauche du Pô, pour éclairer les mouvements de l'ennemi sur la rive droite. La prise du fort de Bard rendait libre désormais la communication de l'armée avec la France par la vallée d'Aoste, qui conduit aux deux Saint-Bernard.

Cependant le général Mélas se trouvait encore à Turin. Les causes de son séjour prolongé dans cette ville, qui ne pouvait plus servir de point de rassemblement à son armée, doivent être attribuées d'abord au manque de renseignements sur la marche de l'armée française vers la Lombardie; en second lieu, à ce que le général autrichien considérant la délivrance de Gênes comme l'unique but des efforts du premier consul, il ne supposait pas que les troupes conduites par celui-ci prissent une autre direction que celle de la plaine du Piémont; mais, lorsque la nouvelle de la prise de Milan l'eut désabusé, Mélas reconnut tout ce que sa position avait de critique. En effet, indépendamment de la nécessité de rassembler ses troupes pour marcher au-devant de son nouvel adversaire, il fallait encore qu'il couvrît l'évacuation de Turin et des autres places du Piémont menacées par la colonne du général Thureau, débouchant par la vallée de Suse, et sur le point de se lier avec la division Chabran, que la reddition du fort de Bard rendait disponible, comme on vient de le voir.

Mélas apprit la présence de Bonaparte à Milan en même

temps que la convention qui mettait Gênes au pouvoir des Autrichiens. Cette dernière ville, à la possession de laquelle il avait attaché une si haute importance, ne lui était plus maintenant que d'une utilité médiocre, tandis que l'occupation de Milan par les Français coupait sa ligne d'opérations sur la rive gauche du Pô, et que son autre ligne sur la rive droite était menacée. Mais, sans se troubler à l'aspect du danger, le général autrichien évacua soudainement Turin, abandonna le Piémont, concentra ses troupes, auxquelles il indiqua la place d'Alexandrie comme point de ralliement, et prit d'ailleurs toutes les autres mesures qui pouvaient lui conserver les points de Plaisance, Parme et Mantoue, dont la possession pouvait seule le maintenir dans la seconde ligne. En évacuant ainsi sans hésiter toutes les places du Piémont, dont les garnisons l'affaiblissaient sans aucun avantage, Mélas pensait avec raison que ces troupes seraient perdues pour lui s'il était obligé de se retirer sous Mantoue, et qu'elles n'étaient pas nécessaires s'il restait maître du pays entre le Pô et les Apennins. Il réunit donc au corps de troupes qu'il avait avec lui les garnisons de Turin, de Coni, de Tortone, de Ceva, etc., et marcha, dans la direction d'Alexandrie, au-devant de la colonne du général Elsnitz, qui venait lui-même à la rencontre de son général en chef, en descendant sur Asti par la vallée du Tanaro. On a vu, dans le volume précédent, que le général Suchet avait battu cette colonne autrichienne, le 5 juin, à la Pieva, et l'avait poursuivie jusqu'à la vue de Ceva. Après sa réunion avec la garnison de Gênes à Savone, Suchet était entré, par Montenotte et Millesimo, dans la vallée de la Bormida, et avait pris position à Acqui, où il se trouvait à la même hauteur, et seulement à une marche de distance de la droite du corps du général Elsnitz. Le général Ott ayant reçu l'ordre, comme nous l'avons dit, de s'avancer à marches forcées sur Pavie, avait débouché par la Bocchetta et Tortone, et, suivant la route de Plaisance, il devait former l'avant-garde, et couvrir le ralliement de l'armée autrichienne.

Pendant que le général Mélas cherchait ainsi à réparer le temps précieux qu'il avait perdu à Turin, et faisait les dispositions les plus convenables pour sortir du mauvais pas où il

se trouvait engagé, le premier consul, qui ignorait encore la convention de Gênes, se disposait à passer le Pô. Cette opération, heureusement et promptement exécutée, coupait à l'armée autrichienne la seule communication qui lui restât avec l'Italie supérieure; elle donnait la facilité d'attaquer et de battre en détail ses divers corps, et de les culbuter les uns sur les autres avant leur réunion : Bonaparte était trop habile pour manquer l'occasion d'obtenir tous ces avantages à la fois.

Le 7 juin, jour même de l'occupation de Pavie par le général Lannes, le général Berthier donna l'ordre au général Murat de pousser vivement l'ennemi, de l'éloigner de la rive gauche, et de le contenir au delà de l'Adda, afin d'ôter aux généraux Laudon et Wukassowich la possibilité de se réunir aux troupes autrichiennes qui se trouvaient déjà sur la rive droite du Pô, et de concourir par une diversion à la défense du passage.

En conséquence, le général Loison, après avoir passé l'Adda à Lodi, se porta sur Orzi Nuovi et Brescia, où se trouvait encore Laudon avec une forte arrière-garde. L'apparition des Français était si inattendue, et leur attaque fut si prompte, que le général autrichien faillit être fait prisonnier au milieu de son escorte, et ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval. D'un autre côté, le général Duhesme marcha sur Crema, dont il s'empara, et passa l'Oglio pour se porter sur Crémone. Un fort détachement de troupes légères ennemies, qui fut rencontré près de Castel-Leone, voulut s'opposer à la marche de la colonne française : il fut défait; et Duhesme, en formant le blocus de la place de Pizzighittone, où les Autrichiens avaient jeté une garnison de 1,100 hommes, s'empara de Crémone et des magasins, que l'ennemi n'eut pas le temps d'évacuer. Le lendemain 8 juin, une forte reconnaissance fut poussée de Crémone à Bozzolo sur les bords de l'Oglio; quelques barques furent arrêtées sur le Pô, et le général Duhesme les fit servir au passage, sur la rive droite, de quelques détachements, qui attaquèrent plusieurs partis ennemis et les rejetèrent sur Guastalla. Le même jour, la légion cisalpine, sous les ordres du général Lecchi, s'avança sur l'Adda pour s'emparer de Lecco. Ayant trouvé le passage défendu par quelques chaloupes canonnières, Lecchi prit le parti de faire transporter des bateaux sur des voitures, et s'en servit pour

faire traverser l'Adda par 300 hommes, lesquels tournèrent le détachement ennemi qui défendait Lecco, tandis que lui-même faisait tirer sur les barques embossées pour la défense du passage. Les Autrichiens se défendirent quelque temps avec vigueur; mais, attaqués par la colonne de 300 hommes qui avait passé sur l'autre rive, ils abandonnèrent le village, laissant quatre pièces de canon, deux barques canonnières, quelques vivres, des munitions de guerre et une vingtaine de prisonniers au pouvoir des Français. Lecchi les poursuivit jusqu'à Bergame, dont il s'empara.

Le résultat de tous ces mouvements, de ces marches rapides, fut la retraite de l'ennemi au delà de l'Oglio jusqu'au pied des montagnes; la terreur des armes françaises pénétra jusque dans Mantoue, où l'on s'empressa de faire des préparatifs de défense. Cependant le général Loison, dont la division était réunie à Crémone, passa le Pô auprès de cette ville, et, remontant sur la rive droite, se dirigea sur Plaisance, où le général Murat marchait également avec la cavalerie et la division d'infanterie du général Boudet. Un détachement ennemi, qui avait pris position sur la route en avant de la tête de pont, fut facilement repoussé et obligé de rentrer dans les ouvrages. Les soldats français, emportés par leur ardeur, s'étant imprudemment avancés jusqu'au pied des retranchements de la tête de pont, furent accueillis par le feu croisé de douze pièces d'artillerie; ne pouvant espérer d'emporter en plein jour des ouvrages ainsi défendus, ils rebroussèrent chemin. Murat fit reconnaître cette position, et en remit l'attaque à la nuit suivante; mais les Autrichiens évacuèrent ces ouvrages et coupèrent le pont. Pendant qu'on se canonnait sur les deux rives, Murat fit rassembler, au village de Nocetto au-dessous de Plaisance, une vingtaine de bateaux, où la 9[e] et la 59[e] de ligne s'embarquèrent : elles parvinrent sans obstacle sur la rive droite. Cette avant-garde, commandée par le général Musnier, se porta d'abord un peu en avant sur la route de Crémone pour se lier avec la division Loison. Ayant eu avis par ses éclaireurs d'un convoi considérable qui marchait dans la direction de Parme sous l'escorte d'un faible détachement, Musnier envoya un bataillon à la poursuite de ce convoi, et marcha avec deux autres sur Plaisance pour commencer l'at-

taque, et battre les Autrichiens avant l'arrivée des renforts qui accouraient par la route de Stradella. Parvenu devant la porte de San-Lazzaro, le général Musnier rencontra deux escadrons ennemis, qui n'osèrent point le charger, et le laissèrent pénétrer dans la ville et s'emparer de la porte opposée. Dans ce moment, un régiment autrichien venant de Stradella se présentait devant la porte San-Lazzaro et fit ses efforts pour y pénétrer; il aurait réussi, si le bataillon envoyé sur la route de Parme à la poursuite du convoi dont nous venons de parler et qui n'avait pu l'atteindre, ayant vu le régiment s'approcher de la ville et engager la fusillade, ne fût accouru pour soutenir les bataillons entrés dans la ville. Ce bataillon français assaillit le flanc droit du régiment autrichien et le maltraita tellement qu'il fut pris ou dispersé entièrement.

Pendant ce premier combat, le général Murat, qui s'était aperçu que les Autrichiens avaient évacué leurs ouvrages et coupé le pont, avait effectué un second passage et venait de pénétrer dans Plaisance par un autre point. Les Autrichiens, se voyant attaqués de tous les côtés, se retirèrent dans la citadelle, où se trouvaient déjà toutes les administrations militaires; ce qui forma un encombrement inévitable. Murat se disposait à faire attaquer ce château, lorsqu'une nouvelle colonne autrichienne, forte de 1,200 hommes, avec deux pièces de canon, arrivant de Parme en toute hâte, attaqua et culbuta les premiers postes français. L'alarme se répandit un instant dans la ville, et les Autrichiens renfermés dans le château, sur le point de se rendre au vainqueur, conçurent alors quelques espérances; mais Murat s'empressa d'envoyer contre la colonne ennemie deux bataillons d'infanterie soutenus par un régiment de hussards. On se battit à l'entrée de la ville, et les Autrichiens, qui s'étaient trop aventurés, furent presque tous tués ou faits prisonniers. Les deux pièces de canon restèrent au pouvoir des Français. Le général Murat, maître de Plaisance, détacha sur la route de Tortone une forte colonne, à l'effet de s'emparer d'un convoi de soixante pièces d'artillerie, qu'il savait être en marche sur ce point; mais les différents combats livrés pour la possession de Plaisance avaient fait gagner du chemin à ce convoi, et il fut impossible de l'atteindre.

Le même jour où Murat entrait dans Plaisance, le général Lannes jeta sur la rive droite du Pô trois bataillons de la division Watrin, sous les ordres du général Mainoni, qui plaça sa troupe le long du fleuve, en s'appuyant aux digues et aux marais en arrière de San-Cipriano. Le général eut bientôt à se féliciter de cette précaution; car à peine avait-il pris poste, qu'il fut attaqué par des forces bien supérieures aux siennes et soutenues par six pièces d'artillerie légère. Une longue et vigoureuse résistance pouvait seule tirer les Français de ce pas difficile en donnant au général Lannes le temps de faire soutenir son premier débarquement. Mainoni sut en effet se défendre assez longtemps pour voir arriver à son secours, au moment où son centre commençait à plier, un détachement de troupes fraiches, conduit par le général de brigade Gency. Le combat se rétablit alors, et les Autrichiens furent repoussés avec perte de 7 à 800 hommes, et se retirèrent sur Stradella où les Français se gardèrent bien de les suivre avant d'avoir protégé le passage des autres troupes du corps d'avant-garde; lorsque la division Watrin eut entièrement effectué le sien, le général Lannes lui donna l'ordre de se porter sur Stradella que l'ennemi avait déjà évacué pour se retirer sur Broni. Watrin atteignit l'arrière-garde autrichienne dans ce village, et lui fit perdre 3 à 400 hommes.

Bonaparte quitta Milan le 7 juin, après avoir fait de nouvelles dispositions pour l'organisation de son armée, et confié le commandement du blocus de la citadelle au général Vignolles; et il porta son quartier général à Pavie. Le passage se trouvant désormais bien établi entre Belgiojoso et San-Cipriano, le premier consul traversa le Pô avec le général Berthier, ordonna au général Lannes de se relier par sa gauche avec le corps du général Murat, et se porta lui-même à Broni à la tête de l'avant-garde. Ce fut là qu'il connut la position où se trouvait l'armée autrichienne. Jusqu'alors il avait ignoré la reddition de Gênes et l'honorable convention du général Masséna ; mais des dépêches interceptées sur un courrier du général Mélas, et les rapports des prisonniers faits par le général Watrin à Broni, lui apprirent cet événement avec certitude. Il sut que le général Ott, parti de Gênes quelques jours après la signature du traité qui le rendait maître de cette ville, s'était porté rapidement sur Tortone,

et que le régiment de Klebeck, défait à Plaisance, faisait partie de son avant-garde ; que, prévenu par les Français sur le Pô, le général autrichien avait réuni son corps d'armée, et avait pris une bonne position au bourg de Casteggio et à Montebello sur deux lignes qui coupaient à un mille de distance la route de Tortone ; mais, par la célérité que les Français avaient mise à passer le Pô, les deux corps du général Ott et du général en chef Mélas se trouvaient séparés et ne pouvaient plus agir de concert ; Mélas avait même perdu tous ses dépôts, et cet avantage était pour les Français une compensation de leur faiblesse numérique. Un nouveau danger menaçait d'ailleurs le général Mélas. Le général Suchet, réuni à la garnison de Gênes, et posté à Acqui, était sur le point de tomber sur les flancs de ce corps d'armée autrichien, ainsi que les nouvelles divisions françaises qui débouchaient des vallées des Alpes.

Mélas se trouvait donc dans la situation la plus embarrassante et la plus critique. Cependant il avait trois partis à prendre pour essayer de se tirer du mauvais pas où son obstination à ne pas croire à la marche rapide du premier consul l'avait engagé : le premier consistait à se concentrer dans le Piémont et en Ligurie, à tenir fortement le camp retranché qu'avait occupé Moreau entre Alexandrie et Valence, et à temporiser, en laissant l'armée française s'étendre et s'affaiblir, jusqu'à ce qu'une seconde armée rassemblée et formée sous Mantoue eût placé le premier consul dans une position non moins critique que celle où se trouvaient alors les Autrichiens ; le second parti était de traverser le Pô, de marcher sur les communications déjà trop étendues et trop excentriques de l'armée française, de culbuter les corps détachés à l'est de Milan ; de réunir ses propres détachements et de reprendre une vigoureuse offensive ; enfin (et ce fut le parti que prit le général en chef autrichien), il fallait se serrer en une seule masse, descendre la rive droite du Pô, et tenter l'effort le plus vigoureux pour rouvrir ses communications avec Mantoue.

Mais, quel que fût le plan suivi par son adversaire, le premier consul ne pouvait pas différer de livrer bataille avant que la masse des troupes autrichiennes pût être réunie et que Mélas pût se servir avec avantage de son immense cavalerie.

Les reconnaissances ordonnées après le passage du Pô ayant éclairé Bonaparte sur la position et les forces du général autrichien, il se hâta de profiter de l'occasion qui lui était offerte d'attaquer ce corps ennemi séparément. Les corps des généraux Lannés, Murat et Victor se trouvant déjà sur la rive droite, Bonaparte put espérer que ces forces balanceraient suffisamment l'avantage qu'avait le général ennemi de lui opposer l'élite de l'infanterie autrichienne, ces mêmes troupes que la campagne dans l'Apennin venait encore d'aguerrir puissamment. Sans attendre donc que le reste de l'armée eût achevé de traverser le Pô, le consul donna l'ordre d'attaquer pour le lendemain 9 juin, et fit la proclamation suivante :

« Soldats !

« Un de nos départements était au pouvoir de l'ennemi ; la consternation était dans tout le midi de la France. La plus grande partie du territoire ligurien, le plus fidèle ami de la république, était envahie. La république cisalpine, anéantie dès la campagne passée, était devenue le jouet du grotesque régime féodal. Soldats ! vous marchez..., et déjà le territoire français est délivré ; la joie et l'espérance succèdent dans notre patrie à la crainte et à la consternation. Vous rendrez la liberté et l'indépendance au peuple de Gênes : il sera pour toujours délivré de ses plus cruels ennemis. Vous êtes dans la capitale de la Cisalpine ; l'ennemi épouvanté n'aspire plus qu'à regagner ses frontières ; vous lui avez enlevé ses hôpitaux, ses magasins, ses parcs de réserve : le premier acte de la campagne est terminé ; des milliers d'hommes (vous l'entendez tous les jours) vous adressent des actes de reconnaissance.

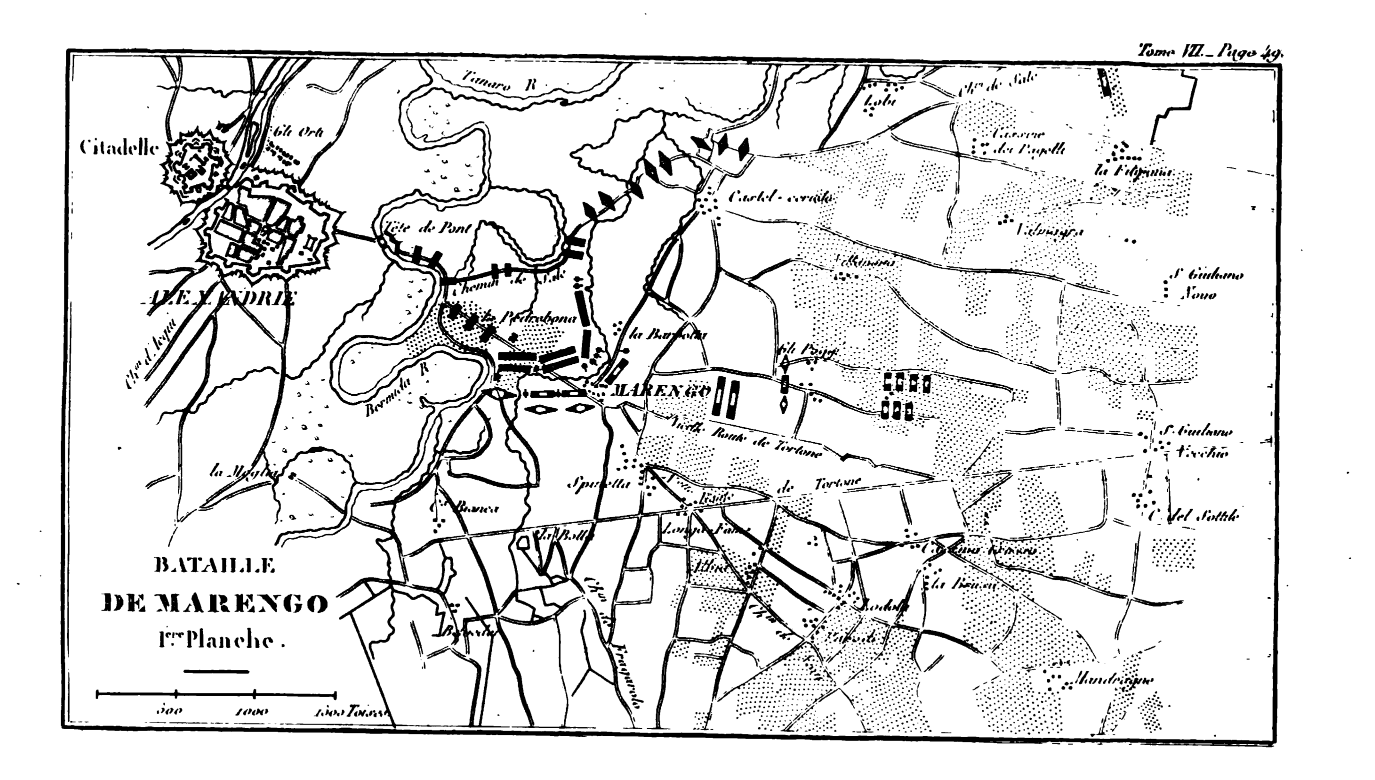
« Mais aura-t-on donc impunément violé le territoire français ? Laisserez-vous retourner dans ses foyers l'armée qui a porté l'alarme dans vos familles ? Vous courez aux armes ?.... Eh bien ! marchons à sa rencontre, opposons-nous à sa retraite, arrachons-lui les lauriers dont elle s'est parée, apprenons au monde que la malédiction du destin est sur les insensés qui osent insulter le territoire du grand peuple. Le résultat de nos efforts sera, *gloire sans nuage et paix solide.* »

Cette proclamation fut lue à la tête des troupes rassemblées,

et vint accroître l'impatience qu'elles avaient déjà de se mesurer avec l'ennemi.

Le 9 juin, l'avant-garde du général Lannes se mit en mouvement dès la pointe du jour pour se porter sur Casteggio. Le général Watrin, qui la commandait, se trouva à dix heures du matin en présence des avant-postes du corps d'armée du général Ott près de Santa-Giuletta. Il les poussa jusqu'à Rivetta, sur la route de Tortone, où commençait la ligne autrichienne. Le général Ott, plein de confiance dans la valeur des vieilles troupes qu'il avait sous ses ordres, les avait formées en avant de Casteggio, n'ayant à Montebello qu'une faible réserve. Les forces ennemies pouvaient monter à 16,000 hommes, en y comprenant un détachement de 4,000, récemment envoyé par le général Mélas quelques jours auparavant. Une artillerie nombreuse et bien servie était en batterie sur les hauteurs à droite de Casteggio.

Le général Watrin avait ordre d'engager le combat avec sa seule division. Il fit, en conséquence, déployer deux bataillons d'infanterie légère sur la droite, pour déborder l'artillerie ennemie, tandis que le troisième bataillon de la même demi-brigade légère (la 60ᵉ) et les trois bataillons de la 40ᵉ de ligne se formèrent sur la gauche et s'avancèrent au pas de charge pour déposter les Autrichiens des hauteurs où leur aile droite était appuyée. Les Français, s'étant rendus maîtres de ces hauteurs après un combat opiniâtre, se préparaient à tourner le bourg de Casteggio, lorsqu'ils se virent débordés eux-mêmes par une forte colonne ennemie. Le général Watrin, qui dirigeait la colonne du centre de sa division, et qui ne s'était ébranlé que lorsque la colonne de gauche se fut emparée des hauteurs, voyant celle-ci menacée, détacha un bataillon de la 22ᵉ demi-brigade de ligne pour la soutenir; mais déjà l'ennemi reprenait les hauteurs, et le bataillon de la 22ᵉ, pressé vigoureusement, eût été fait prisonnier, si la 40ᵉ de ligne (de la colonne de gauche), se rejetant brusquement à gauche, ne l'eût pas dégagé. Le général Watrin fit avancer alors la 28ᵉ demi-brigade que commandait le brave Valhubert, pour renforcer les troupes engagées. Le combat devint très-vif; les Français, repoussés deux fois des hauteurs, les réoccupèrent. Le chef de brigade Valhu-


BATAILLE
DE MARENGO
1re Planche.
Citadelle
ALEXANDRIE
Tanaro R.
Tête de Pont
Chemin de Salé
la Pedrabona
Bormida R.
la Barbotta
MARENGO
Castel-ceriolo
Villanova
Vieille Route de Tortone
Spinetta
de Tortone
Longa-Fame
S.t Giuliano Nouo
S.t Giuliano Vecchio
C. del Sottile
la Filippina
Cassine des Papelli
Lobi
Villanuova
la Bianca
Mandrogne
Chemin de Frugarolo
la Maglia
C. Bianca
500
1000
1500 Toises

bert, les chefs de bataillon Taupin et Vivenat, les capitaines Tronchon, Bragairat et Roi, les lieutenants Lambinet et Peyrebelle se distinguèrent particulièrement en cette occasion, et furent blessés.

Cependant les Autrichiens étaient restés maîtres du terrain, lorsque le général Watrin chargea avec le reste de ses troupes, et rejeta l'ennemi une troisième fois sur Casteggio.

Ce village se trouvait occupé par des renforts que venait d'envoyer le général Ott pour soutenir son aile droite. Ces troupes, derrière lesquelles se rallièrent celles que les Français avaient repoussées des hauteurs, s'avancèrent sur les bataillons du général Watrin, les chargèrent à la baïonnette et les mirent en désordre. La 28e demi-brigade, chargée de soutenir la retraite, s'acquitta de cette mission avec la plus grande bravoure et le plus entier dévouement, afin de donner le temps aux autres troupes de se reformer.

Il était trois heures du soir, et la division Watrin, très-maltraitée, continuait, en désordre, son mouvement rétrograde, lorsque le général Lannes envoya au secours de cette aile gauche de son corps d'armée la division Chambarlhac arrivant à l'instant de Stradella. Le général Rivaud, qui conduisait la tête de cette nouvelle colonne, étonna les Autrichiens par la manœuvre la plus hardie, et leur arracha la victoire qu'ils se flattaient d'obtenir. Il n'avait avec lui que trois bataillons; et, s'apercevant que l'ennemi s'abandonnait avec trop de sécurité à la poursuite de la division Watrin, il dispersa en tirailleurs, à droite et à gauche, deux de ces bataillons, et s'avança, au pas de charge, avec le troisième, formé en colonne et l'arme au bras. Les tirailleurs, faisant un feu très-vif et gagnant insensiblement du terrain, dérobaient la force et la profondeur de cette petite colonne qui semblait les soutenir et dont les Autrichiens n'apercevaient que la tête. L'ennemi s'arrêta; les bataillons du général Watrin, n'étant plus poursuivis et se voyant secourus, reprirent de la confiance, et chargèrent avec d'autant plus d'impétuosité, qu'ils étaient furieux d'avoir été obligés de céder. Les Autrichiens furent dépostés successivement de toutes les hauteurs qu'ils tentèrent de défendre, et obligés de passer en désordre le torrent de Coppo, sur les rives duquel ils éprouvèrent une

perte considérable. Ils se retirèrent sur les hauteurs de Montebello, où le général Rivaud les poursuivit encore en leur enlevant le château de Dordone.

Pendant que l'aile gauche du corps français se trouvait ainsi engagée avec la droite du général Ott, le général Lannes, conduisant la colonne du centre, s'était avancé par la grande route et directement sur Casteggio; sa droite était également engagée d'une manière sérieuse. Le général Ott faisait des efforts extraordinaires pour soutenir les troupes de sa gauche. Il avait rallié à plusieurs reprises son infanterie derrière l'artillerie tirant à mitraille; mais l'artillerie de la garde des consuls, répondant avec vigueur à ce feu, suivait constamment à trente pas de distance. Le village de Casteggio fut pris et repris plusieurs fois avec un égal acharnement. La cavalerie autrichienne, formée à gauche du village et couverte par de fortes haies où l'on avait pratiqué des ouvertures, combattait avec avantage, par la facilité qu'elle avait de se rallier et de renouveler ses charges au moyen de cette espèce de rempart où elle se retirait lorsqu'elle était poussée trop vivement par la cavalerie française.

Cependant, après cinq heures de combat, le village de Casteggio resta aux Français. Le général Ott rallia les troupes de sa première ligne dans la position de Montebello, où un nouveau combat, non moins opiniâtre que le premier, s'engagea bientôt.

Les troupes autrichiennes, ayant à cœur de soutenir les efforts de leur général, commençaient à prendre l'avantage; mais Bonaparte, qui venait d'arriver sur le champ de bataille, fit avancer une réserve de six bataillons, commandée par le général Victor; et cette troupe se porta au pas de charge sur le centre de l'ennemi. Ce puissant renfort changea la face du combat. L'élite des troupes autrichiennes défendit opiniâtrément un pont garni d'une artillerie formidable. Les soldats français s'élancèrent trois fois sous le feu de la mitraille pour enlever les pièces à la baïonnette, et furent repoussés trois fois. Le général Gency, qui avait enfin réussi à faire plier la gauche des Autrichiens, passa le torrent au-dessous de Casteggio avec cinq bataillons et un régiment de hussards, tourna la batterie, et se réunit à l'attaque centrale; dans le même temps, le général Rivaud,

qui n'avait cessé de combattre depuis la prise du château de Dordone, s'avança jusque dans le village de Montebello. Le corps autrichien se trouvait ainsi presque enveloppé, et le général Ott se décida, un peu tardivement peut-être, à la retraite. Les Français poursuivirent leurs adversaires jusqu'à Voghera, où le général ennemi ne s'arrêta qu'une heure pour continuer ensuite sa marche sur Tortone. Il jeta une garnison de 2,000 hommes dans la citadelle de cette dernière ville, passa la Scrivia, et vint s'établir à San-Giuliano. La bataille de Montebello[1] avait duré depuis dix heures du matin jusqu'à huit heures du soir, et l'on y vit les jeunes conscrits rivaliser d'intrépidité avec les vieux soldats. La cavalerie française avait lutté glorieusement contre celle des Autrichiens, plus aguerrie et plus nombreuse, et l'artillerie, cette arme si perfectionnée depuis la guerre de la révolution, s'était surpassée elle-même par la justesse et la précision de ses manœuvres. Cette victoire était d'autant plus remarquable, qu'elle avait été remportée par des troupes presque toutes nouvellement exercées, sur les vieilles bandes autrichiennes. Celles-ci avaient perdu 3,000 hommes tués sur les deux champs de bataille de Casteggio et de Montebello, 5,000 prisonniers, six pièces de canon et plusieurs drapeaux.

Cependant cette sanglante affaire n'était que le prélude d'une autre bataille non moins meurtrière et bien plus célèbre. En effet, le général Mélas n'eut pas plus tôt appris la défaite du général Ott, que, sans hésiter sur le parti qu'il avait à prendre avec un ennemi qui savait porter des coups aussi vigoureux, il se décida à tenter la chance d'un engagement général. Quelques historiens militaires ont blâmé le général en chef autrichien d'avoir pris cette résolution, qui, le détachant de sa base d'opérations, et ne lui laissant pas de moyens de retraite en cas d'échec, compromettait, suivant eux, le salut de son armée et celui de l'Italie. Mais il nous semble que, raisonnant d'après l'événement, ils n'ont pas assez fait attention aux ressources qui restaient encore à Mélas. En effet, il pouvait réunir encore 40 à 50,000 combattants; sa cavalerie était bien plus nombreuse

[1] Ce nom est devenu le titre honorable de la famille du général Lannes, dont le fils aîné a été fait pair de France par le roi, en 1815.

et mieux montée que celle des Français; enfin il avait beaucoup plus d'artillerie. Si le corps d'armée du général Ott avait disputé si longtemps la victoire à Casteggio et à Montebello, n'était-il pas permis au général Mélas d'espérer que la vieille infanterie autrichienne, fière encore des succès remportés dans la campagne précédente, et plus récemment encore éprouvée et aguerrie par les combats et les fatigues du siége de Gênes et de l'expédition du Var, le mettrait à même de sortir victorieux de la lutte générale qu'il allait engager? Vaincu, le général Mélas était obligé, à la vérité, d'évacuer l'Italie; mais, victorieux, il poussait devant lui les débris de l'armée de réserve, lui enlevait ses communications avec la France, et forçait le premier consul à capituler lui-même, pour échapper à une destruction peut-être inévitable.

Le général Desaix, récemment débarqué à Toulon[1], vint joindre le premier consul à Stradella, et prit le commandement de deux divisions de l'armée, en qualité de lieutenant général. Le 12 juin, Bonaparte porta son quartier général de Stradella à Voghera, sur la route de Tortone, en avant de Montebello. Les divisions qui se trouvaient en ligne, et marchant à l'ennemi, pouvaient monter à 30,000 hommes au plus. Dans la nuit du 12 au 13, elles s'établirent sur la Scrivia de la manière suivante:

Les deux divisions commandées par les généraux Watrin et Mainoni, sous la direction du lieutenant général Lannes, et formant la droite de l'armée, étaient à Castel-Nuovo di Scrivia et coupaient les communications avec Pavie.

Le centre, commandé par Desaix, et composé des divisions Boudet et Monnier, se trouvait sur la grande route en avant de Ponte-Curone. Ce corps d'armée devait être renforcé par la division du général Lapoype, restée au delà du Pô, et à laquelle on envoya l'ordre de marcher pour se mettre en ligne.

La cavalerie, commandée par Murat, avait pris position à gauche du corps de Desaix, entre Ponte-Curone et Tortone. Une avant-garde, forte de deux régiments de grosse cavalerie et d'un

[1] Le général Desaix avait été retenu prisonnier à Livourne par l'amiral anglais (lord Keith) en revenant d'Égypte, après la signature du traité d'El-Arich.

régiment de dragons sous les ordres du général de brigade Kellermann était en avant de Tortone.

Enfin l'aile gauche, formée par les deux divisions Chambarlhac et Gardanne sous le commandement supérieur du lieutenant général Victor, se trouvait également en avant de Tortone, et soutenait l'avant-garde commandée par le général de brigade Kellermann.

Le reste des troupes de l'armée de réserve, c'est-à-dire la moitié de cette même armée, ne pouvait pas concourir à une action générale, si elle avait lieu. En effet, le général Chabran, retenu quelque temps dans la vallée d'Aoste pour réduire le fort de Bard, et le général Thureau, qui s'était avancé par la vallée de Suse sur Turin, où il tenait en échec la garnison autrichienne jetée par Mélas dans la citadelle de cette ville, se trouvaient l'un et l'autre éloignés du théâtre des opérations principales. Le corps du général Moncey occupait la haute Lombardie, entre l'Adda, le Tésin et le Pô; le général Vignolles bloquait le château de Milan, et contenait la nombreuse population de cette capitale avec des forces bien inférieures à celles de la garnison autrichienne; le lieutenant général Duhesme, ayant sous ses ordres la division Loison et quelques détachements de cavalerie légère, formant en tout un peu plus de 6,000 hommes, gardait la position de Crémone, bloquait la place de Pizzighetone et le château de Plaisance, et protégeait les derrières de l'armée contre les entreprises que pouvaient tenter les troupes autrichiennes qui se trouvaient encore dans le duché de Parme, la Toscane, le Mantouan et la marche d'Ancône. Cette précaution, prise par Bonaparte, de couvrir ainsi les derrières de l'armée, était indispensable. Le général Wukassowich, qui commandait à Mantoue, faisait, dans le pays qui avoisine cette place, des excursions continuelles; il réussit même à s'emparer de Crémone, dans un moment où Duhesme, occupé d'un autre côté, avait laissé cette ville sans défense; mais, bientôt attaqué par ce général, le gouverneur de Mantoue ne put se maintenir dans Crémone, et se replia sur Bozzolo, où il repassa l'Oglio.

Le général Mélas, informé par le général Ott que l'armée française se développait sur la Scrivia, ordonna à ce dernier de se rapprocher de lui, en passant la Bormida, et laissant une

forte arrière-garde entre Spinetta et Marengo. Conformément à cet ordre, Ott passa le 11 la Bormida et se retira à Alexandrie laissant son arrière-garde à Marengo aux ordres du général O'Reilly. Le corps du général Elsnitz ainsi que les troupes réunies à Turin étaient aussi arrivés le 11 juin près d'Alexandrie, de sorte que toutes les forces sur lesquelles le général Mélas pouvait immédiatement compter se trouvaient concentrées près de cette place. Les Français passèrent la Scrivia dans la matinée du 13, et, dans l'après-midi, le premier consul, avec les corps des lieutenants généraux Victor, Lannes et Murat, entra dans la plaine de San-Giuliano; étonné de ne pas voir l'ennemi en bataille dans cette même plaine, il se persuada que le général Mélas opérait une marche de flanc; et, dans cette croyance, il se hâta de détacher la division Boudet, du corps du général Desaix, sur la gauche, à Rivalta, pour observer la route d'Acqui et la communication de Gênes, pendant qu'il se portait, de sa personne, à Castel-Nuovo di Scrivia. De là il fit explorer, par la cavalerie légère du général Murat, et lui-même parcourut avec ses guides, la plaine entre la Scrivia et la Bormida. Cette double reconnaissance le convainquit que le seul village de Marengo était occupé par une arrière-garde qu'on supposait pouvoir être de 3 ou 4,000 hommes. Le général Gardanne reçut l'ordre d'attaquer ce village, vers quatre heures du soir, avec une partie de sa division. Gardanne divisa sa troupe en deux colonnes : à la tête de la première, il attaqua de front par la route de San-Giuliano, tandis que le colonel Dampierre (fils du brave général de ce nom, tué à la bataille d'Anzin devant Valenciennes, en 1793) pénétrait dans Marengo par le chemin de Spinetta. Ce village fut emporté après une médiocre résistance, et les Autrichiens furent suivis vivement jusqu'à leurs retranchements sur la Bormida. Le général Gardanne devait, d'après l'ordre du consul, s'y jeter pêle-mêle avec l'ennemi, et brûler, s'il était possible, les ponts jetés sur la rivière. Mais l'obscurité qui commençait à régner, les détachements restés en réserve dans la tête de pont, et le feu de trente pièces de canon placées dans les ouvrages arrêtèrent la marche des Français, et favorisèrent la rentrée des Autrichiens, malgré tout le désordre de leur retraite. La division Gardanne prit position à la Cassine

de Pietra-Buona, en avant de Marengo, et à égale distance de ce village et de la Bormida.

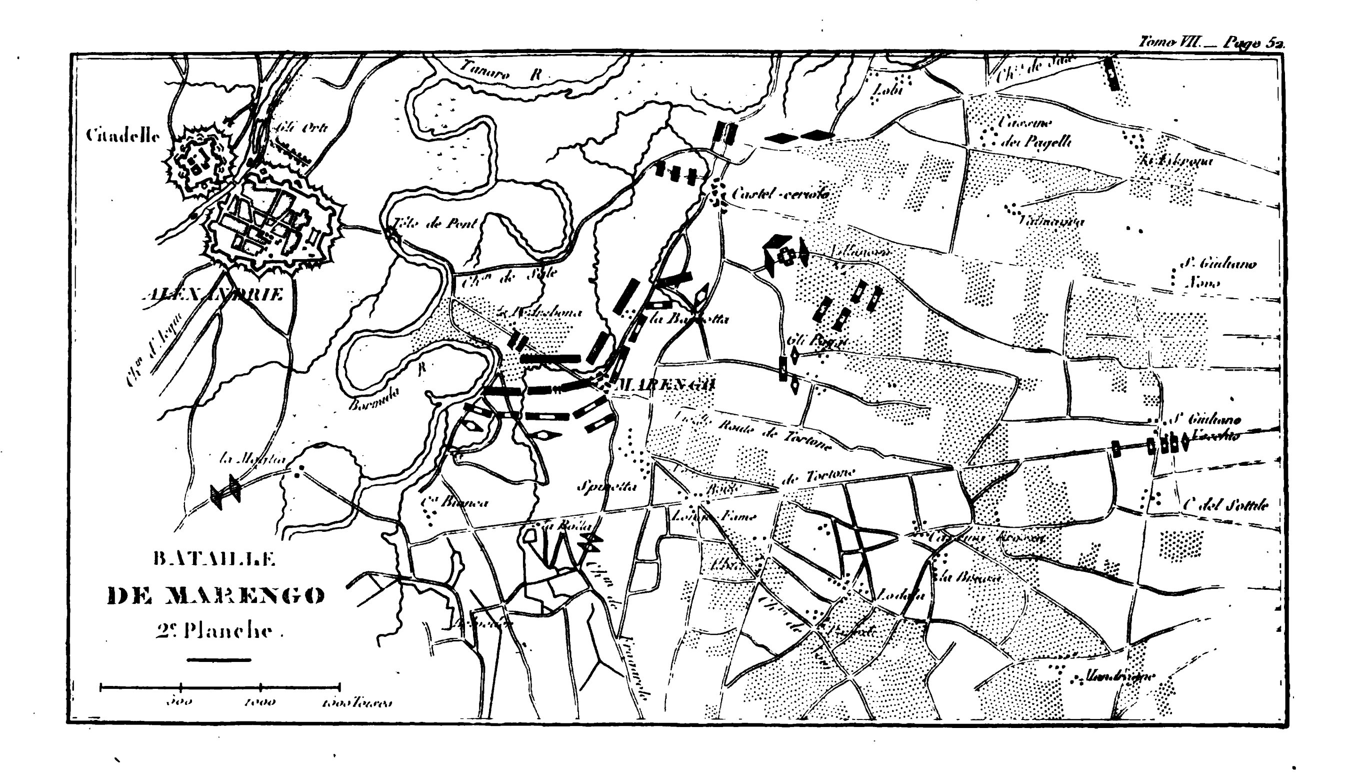
Ce qui venait de se passer, c'est-à-dire le peu d'efforts que le général ennemi avait faits pour conserver le village de Marengo, confirma Bonaparte dans l'idée que Mélas voulait choisir, pour livrer ou recevoir bataille, un autre terrain que celui qu'avaient abandonné si facilement les troupes du général Ott, presque sous le feu des retranchements qui lui permettaient d'en disputer la possession. On doit s'étonner de ce que, admettant même la supposition d'un mouvement de flanc, le premier consul n'ait point songé, dans cet état de choses, à concentrer les forces qu'il avait sous sa main, au lieu de maintenir les divisions dans leurs positions respectives, à de grandes distances les unes des autres, et à s'assurer d'abord des mouvements qui se préparaient sur l'autre rive de la Bormida et au delà du Tanaro. Cette imprévoyance, bien extraordinaire de la part d'un général si habile, n'a pas pu être justifiée dans la relation que le général Berthier a donnée de la bataille de Marengo[1]. La division Chambarlhac s'avança seule sur Marengo pour soutenir la division Gardanne, et coopérer, le lendemain 14, à l'attaque des retranchements, et occuper par suite la rive droite de la Bormida. Bonaparte retournait à son quartier général de Voghera, où il devait recevoir les différents rapports qu'il attendait, lorsque, à son passage à Torre-di-Garofalo, des avis transmis de Rivalta et des postes d'observation sur le Pô, lui firent pressentir que Mélas avait pris la résolution de livrer bataille, pour s'ouvrir un passage à travers l'armée française; il put connaître alors le motif qu'avait eu le général autrichien en ne cherchant point à disputer plus vivement le village de Marengo : celui, sans doute, de donner le change sur sa détermination. Le premier consul s'arrêta donc à la ferme de Garofalo, et y passa la nuit à faire des dispositions que les circonstances rendaient déjà trop tardives. En effet, le corps le plus nombreux de l'armée francaise (celui que commandait Desaix) se trouvait détaché et hors de mesure; ce général avait déjà dirigé, de Ri-

[1] Bonaparte fit, dit-on, recommencer, jusqu'à trois fois, cette relation avant de permettre qu'elle fût rendue publique.

valta sur Acqui, la division Boudet, pour essayer de se lier avec les troupes de Masséna et de Suchet, encore fortes de 9 ou 10,000 hommes, et les soutenir au besoin, dans la supposition où elles seraient attaquées par suite du mouvement de flanc présumé de l'armée autrichienne. La division Monnier (2e du corps de Desaix) avait été portée à Castel-Nuovo, sur la droite de l'armée. Ces manœuvres dans des directions divergentes démontrent, d'une manière positive, que la brusque agression des Autrichiens était l'événement auquel Bonaparte était le moins préparé. Il se hâta donc de rappeler le général Desaix et ses deux divisions; mais, quelque célérité que ces troupes pussent mettre dans leur marche, elles ne pouvaient arriver sur le champ de bataille que dans l'après-midi.

Le corps du général Lannes se porta en avant de San-Giuliano, à droite de la grande route de Tortone, formant seconde ligne, à six cents toises à peu près du village de Marengo (il faut se rappeler que le corps du général Victor, c'est-à-dire les divisions Gardanne et Chambarlhac, étaient en première ligne), et la garde des consuls fut placée en réserve, en arrière des troupes du général Lannes, à une distance de cinq cents toises. La brigade de cavalerie aux ordres du général Kellermann, qui, la première, avait débouché dans la plaine, et quelques escadrons de hussards et de chasseurs, formaient la gauche et remplissaient les intervalles de l'infanterie du corps de Victor. Une seconde brigade de cavalerie, commandée par le général Champeaux, formait la droite et garnissait les intervalles de l'infanterie du général Lannes. Il était essentiel de couvrir le débouché important de Salé, village situé à l'extrême droite de la position générale, et d'observer l'ennemi sur ce point; le général Murat y envoya, d'après l'ordre du premier consul, le 12e de hussards et le 21e de chasseurs, sous les ordres du général de brigade Jean Rivaud.

Toutes les troupes dont nous venons d'indiquer le placement ne présentaient qu'un effectif de 18 ou 19,000 hommes d'infanterie, et d'à peu près 2,500 chevaux. L'ordre de bataille adopté par Bonaparte était celui qui convenait le mieux à la circonstance et au terrain sur lequel on se trouvait. Jusqu'à l'arrivée des réserves qu'on attendait, les divisions étaient disposées obliquement par échelons, la gauche en avant.


BATAILLE
DE MARENGO
2e Planche.
Citadelle
ALEXANDRIE
Tanaro R.
Tête de Pont
Castel-ceriolo
MARENGO
la Barbotta
Gli Poggi
Bormida R.
la Maletta
Spinetta
Route de Tortone
Cta Bianca
Lobi
Cascine dei Pagelli
S. Giuliano Nuovo
S. Giuliano Vecchio
C. del Sottile
la Buzana
Lodola
Mandrigone
500
1000
1500 Toises

Cependant, le général Mélas avait achevé, dans la journée du 13 juin, et pendant le premier combat de Marengo, de réunir les troupes des généraux Haddik, Kaim et Ott. Il passa le Tanaro le même jour, et l'armée bivouaqua en avant d'Alexandrie. Elle était forte d'environ 31,000 hommes, dont 7,570 de cavalerie; son artillerie était nombreuse, bien servie et bien attelée.

L'armée française, divisée en trois corps, aux ordres des lieutenants généraux Victor, Lannes et Desaix, s'élevait à 28,169 combattants, savoir : corps du lieutenant général Victor : divisions Gardanne et Chambarlhac, 8,978 hommes d'infanterie. Corps du lieutenant général Lannes : division Watrin, 5,083. Corps du lieutenant général Desaix : divisions Monnier et Boudet, 8,930. Garde consulaire 800 hommes, en tout 23,791 hommes d'infanterie. Artillerie : 690 hommes. La cavalerie du lieutenant général Murat s'élevait à 3,688 chevaux, dont 600 étaient détachés. Garde consulaire, 360 chevaux. Le reste formait trois brigades, savoir : Kellermann, 970, Champeaux, 998, et Rivaud, 760 chevaux.

Le 13, le général Mélas avait pris pour le lendemain les dispositions suivantes : seize bataillons et six escadrons (6,862 hommes d'infanterie et 740 chevaux), aux ordres du feld-maréchal-lieutenant Ott, devaient marcher sur Salé, par Castel-Ceriolo, pour attaquer, sans avoir égard au nombre, les troupes républicaines qui s'y trouveraient. La colonne principale composée de vingt-neuf bataillons et trente-neuf escadrons (14,204 hommes d'infanterie sous les ordres des généraux Haddik et Kaim, et 6,034 chevaux commandés par Elsnitz), dirigée par le général en chef en personne, devait marcher par Marengo, sur San-Giuliano, opérer ensuite une conversion à gauche, et prendre en flanc et à dos les troupes françaises qui combattraient près de Salé. Le flanc droit de cette colonne devait être couvert par quatre bataillons et sept escadrons (2,228 hommes d'infanterie et 796 chevaux), marchant à même hauteur, et commandés par le comte O'Reilly.

Dans cette disposition, on supposait que le mouvement général commencerait au point du jour; mais on a prétendu que la perte de Marengo et du terrain situé entre ce village et la

tête de pont de la Bormida fit retarder la marche d'une heure, et ce ne fut guère qu'à cinq heures qu'elle commença. Tandis que les colonnes se portaient en avant, le général en chef apprit que le matin un corps nombreux de cavalerie française avait forcé l'escadron posté à Acqui de se retirer sur Alexandrie. On supposa donc que l'avant-garde de Suchet pouvait déjà avoir dépassé Acqui dans la direction d'Alexandrie, ce qui détermina Mélas à diriger sur Cantalupo 2,341 hommes de la cavalerie d'Elsnitz, arme sur laquelle il fondait ses plus grandes espérances de succès.

Quoi qu'il en soit, les dispositions de la veille durent être entièrement modifiées, et l'armée autrichienne commença à passer la Bormida le 14, à cinq heures du matin. Le passage s'effectua sur deux ponts, et, en débouchant, l'armée se forma en trois colonnes. Celle de droite, commandée par O'Reilly, passa la première et remonta la Bormida se dirigeant sur Frugarolo. Celle du centre, où se trouvait Mélas ayant sous lui les généraux Haddik et Kaim et la cavalerie d'Elsnitz, passa ensuite et marcha droit sur Marengo. Ott passa le dernier et se dirigea sur Castel-Ceriolo.

La vaste plaine, où la querelle allait se vider, ne présente qu'un petit nombre de points d'appui : d'abord, à mille toises de la Bormida et à trois quarts de lieue l'un de l'autre, les villages de Marengo et de Castel-Ceriolo, tous deux couverts par le ruisseau de Fontanone, parallèle à la rivière; puis à deux lieues plus loin San-Giuliano à l'est de Marengo, sur la route de Tortone; puis encore, à deux lieues au delà, la Scrivia que l'on passe à Torre-di-Garofalo, en avant de Tortone, et à Salé près de son confluent. Cette plaine n'a pas moins de quatre lieues de long sur cinq de large. Des terrains marécageux s'étendent dans le voisinage de la Bormida et du Tanaro; ils donnent naissance à différents cours d'eau, dont le plus considérable est le Fontanone. Ce ruisseau encaissé, large et fangeux, prend sa source dans des marais au nord de Frugarolo, se rapproche de la Bormida en serpentant avec lenteur, puis s'en éloigne tout à coup, et fait un angle rentrant sur Marengo. Delà il passe à l'ouest de Castel-Ceriolo, et va se perdre dans le Tanaro.

A neuf heures du matin, les têtes des deux premières colonnes autrichiennes, précédées d'une nombreuse artillerie, dont le feu couvrait le déploiement successif de leurs bataillons, attaquèrent la division Gardanne, postée, comme nous l'avons dit, à la ferme et sur le ravin de Pietra-Buona, en avant du village de Marengo. Le général Mélas voulait d'abord s'emparer de ce village pour s'en faire un point d'appui. Quelle que fût la valeur des troupes de Gardanne, l'attaque formée contre elles était trop vive et trop bien soutenue pour que le général français pût conserver longtemps la position où il se trouvait. L'artillerie ennemie écrasa bientôt celle de la division française, et Gardanne allait être enveloppé, lorsque le général Victor fit avancer de Marengo une partie de la division Chambarlhac, pour le soutenir et faciliter son mouvement rétrograde. Les troupes de Gardanne vinrent s'appuyer un peu obliquement à la droite de celles de Chambarlhac, de manière à couvrir Marengo.

Le terrain s'élargissant devant elles, les colonnes autrichiennes se déployèrent sur deux lignes parallèlement à celle du général Victor. La première de ces lignes était commandée par le général Haddik ; Mélas se trouvait à la tête de la seconde ; une réserve (le corps de grenadiers aux ordres du général Ott) fut formée un peu en arrière, sur la droite du village de Castel-Ceriolo.

Le général Victor avait établi sa ligne le long du ruisseau de Fontanone dont les bords escarpés forment un profond ravin, qui le séparait de l'ennemi, et qui formait comme un demi-cercle autour de Marengo ; la division Chambarlhac entre la Sortigliana et Marengo ; Gardanne en avant et dans ce village ; Watrin à droite vers la Barbotta ; la cavalerie de Kellermann derrière l'aile gauche ; celle de Champeaux derrière l'aile droite. Aux premiers coups de canon, le premier consul avait fait partir de Torre-di-Garofalo, son quartier général, la division Monnier ainsi que la garde consulaire. Il avait également envoyé l'ordre à Desaix d'amener, sans retard, sur le champ de bataille la division détachée à Rivalta. La brigade de cavalerie du général Jean Rivaud resta provisoirement près de Salé. 300 chevaux étaient en marche sur Castellazzo, pour observer le pays entre l'Orba et la Bormida.

Bonaparte envoya l'ordre de défendre Marengo le plus long-temps qu'il serait possible. L'action s'engagea sur tout le front par une forte canonnade et par des pelotons de tirailleurs des deux côtés du ravin.

Après un violent feu d'artillerie, Mélas fit attaquer Marengo par sa première ligne, qui se porta en avant avec infiniment de résolution, mais sans pouvoir vaincre l'obstacle que lui présentait la profondeur du ravin de Fontanone. Dans ce moment le général Haddik qui la commande tombe blessé mortellement, et ses troupes s'enfuient en désordre. La seconde ligne conduite par Kaim, et envoyée pour remplacer la première, n'eut pas plus de succès que celle-ci; et trois escadrons des dragons de l'empereur qui avaient passé le ruisseau beaucoup plus à droite, et homme par homme, furent culbutés de telle sorte par la brigade Kellermann qu'il ne fut plus possible de compter sur cette cavalerie. Un peu plus tard une nouvelle attaque, soutenue par cinq bataillons de grenadiers, permit à un faible détachement d'atteindre la rive opposée; sous la protection de cette troupe et d'une nombreuse artillerie, on jeta à la hâte un pont volant; 3,000 grenadiers, aux ordres du général Lattermann, passèrent alors sur l'autre rive et s'emparèrent de Marengo, qu'une partie de la division Chambarlhac leur reprit ensuite mais sans pouvoir les empêcher de se maintenir entre ce village et le ravin. C'est alors que l'ennemi manœuvra pour déborder la brigade de droite de la division Gardanne, commandée par le général Olivier Rivaud, qui s'était si bien distingué trois jours auparavant auprès de Casteggio[1]. Ce général, en voyant le mouvement des Autrichiens, se porta en avant et plaça un bataillon de la 43e demi-brigade hors du village, en rase campagne, exposé à tout le feu de l'artillerie ennemie, parce qu'il se trouvait ainsi au véritable point d'attaque; le reste de la brigade soutenait ce bataillon, qui fut très-maltraité : 3,000 grenadiers que Mélas tenait en réserve s'avancèrent au pas de charge et furent repoussés par Rivaud, qui les contraignit à repasser le ravin; blessé d'un

[1] Il ne faut point confondre ce général Rivaud avec celui du même nom qui commandait la brigade de cavalerie envoyée par Murat sur le village de Salé.

coup de biscaïen, ce général ne quitta point le champ de bataille et conserva le terrain qu'il occupait. Le corps entier du général Victor soutenait seul depuis deux heures les attaques réitérées de la première ligne autrichienne, ralliée par le général Frédéric de Bellegarde qui avait remplacé le général Haddik. La division Chambarlhac conservait sa position; mais les troupes du général Gardanne étaient rejetées dans Marengo. La seconde ligne de l'ennemi s'était avancée pour soutenir la première, et se trouvait également engagée. Le combat était devenu terrible : on se fusillait, on se canonnait à mitraille sur toute la ligne du village de Marengo avec un égal acharnement et à quelques toises de distance. Il était alors environ onze heures. Le général O'Reilly était parvenu à repousser les Français de la ferme la Sortigliana et à les rejeter sur Casina-Bianca, ce qui lui permit de canonner en flanc, dans toute sa longueur, la ligne qu'occupait à gauche la division Chambarlhac, ce qui porta le désordre dans quelques bataillons de cette division.

Cependant, le général Berthier étant venu reconnaître, au milieu du feu des tirailleurs, au commencement de l'action, la force de l'ennemi et la direction de ses colonnes, avait fait avancer sur la droite la division Watrin du corps du général Lannes pour soutenir celles du général Victor; mais celui-ci, forcé d'abandonner Marengo pris et repris plusieurs fois, venait de prendre en arrière de ce village, et toujours parallèlement au front de l'ennemi, une nouvelle ligne de bataille, à la droite de laquelle se formèrent les troupes du général Lannes. Sur ces entrefaites, la division du général Kaim, après avoir dépassé Marengo, s'était déployée à gauche le long du chemin qui conduit à Castel-Ceriolo, dans le dessein de déborder et de prendre en flanc la droite de la ligne française : le général Lannes achevait alors son mouvement. L'action s'engagea bientôt entre ces deux corps opposés : les troupes de Kaim étaient celles qui venaient d'emporter Marengo, et ce succès augmentant encore leur ardeur, elles chargèrent d'abord avec tant d'impétuosité, que leurs adversaires furent un moment ébranlés; mais le général Lannes, bien secondé par le général Watrin, parvint à repousser cet effort; les 6e légère, 22e et 40e de

ligne, chargeant à leur tour, rejetèrent les Autrichiens au delà du ruisseau de la Barbotta : la brigade de cavalerie du général Champeaux avait soutenu ce mouvement. En chargeant à la tête des 1er et 8e de dragons, Champeaux reçut une blessure grave dont il mourut quelques jours après. Toutefois le général Lannes ne put poursuivre son succès, parce que le mouvement qu'il venait de faire l'avait séparé de sa gauche, et que les divisions du général Victor se seraient trouvées compromises, si la division Watrin eût continué à pousser l'ennemi qu'elles avaient devant elles.

Ce corps du général Victor était toujours aux prises avec l'ennemi : vers midi, son centre fut enfoncé, et, quoique la gauche fût soutenue vigoureusement par les charges réitérées que faisait le général Kellermann à la tête de sa brigade, elle plia également. Alors le général Victor, après avoir fait tout ce qu'il était humainement possible de faire pour résister au feu d'une artillerie formidable et au choc des masses qui l'attaquaient successivement, se vit contraint à une retraite précipitée. Poursuivies vivement et presque enveloppées, les deux divisions Chambarlhac et Gardanne durent traverser une plaine de deux lieues pour venir s'appuyer, vers San-Giuliano, aux troupes que Bonaparte avait en réserve.

Cette retraite des divisions du général Victor mettant à découvert le flanc gauche du général Lannes, celui-ci se trouvait dans la même situation que le premier, et dans l'obligation de se retirer également. Quoiqu'il n'eût point d'artillerie avec lui, ce corps se replia avec ordre et par échelons sous le feu le plus meurtrier, repoussant constamment les charges de l'ennemi sans se laisser entamer.

Les Autrichiens débouchèrent avec toute leur cavalerie, chargèrent et cherchèrent à tourner la divison française, et leur infanterie s'avança en ordre de bataille et sur deux lignes, précédée de quatre-vingts bouches à feu qui criblaient les rangs de mitraille et d'obus.

Les soldats français n'en opérèrent pas moins leur retraite avec le plus admirable sang-froid : s'arrêtant de temps en temps pour fournir leur feu, et faisant ensuite demi-tour, ils reprenaient leur marche au pas ordinaire et rechargeaient leurs

armes. Ils sont merveilleusement secondés par les brigades Kellermann et Champeaux, qui tiennent les ennemis à distance et ne leur permettent pas de faire un seul prisonnier.

C'est à cet instant du combat que le premier consul arriva sur le champ de bataille avec les troupes venant de Torre-di-Garofalo, composées de la garde consulaire et de la division Monnier du corps de Desaix. De nouvelles dispositions prises par le premier consul allaient mettre un grand obstacle au succès complet dont se flattait déjà le général Mélas avec d'autant plus de raison, que les troupes du général Ott n'avaient point encore été engagées, et qu'elles lui paraissaient suffisantes pour culbuter l'aile droite de l'armée française, refusée jusqu'alors par son adversaire.

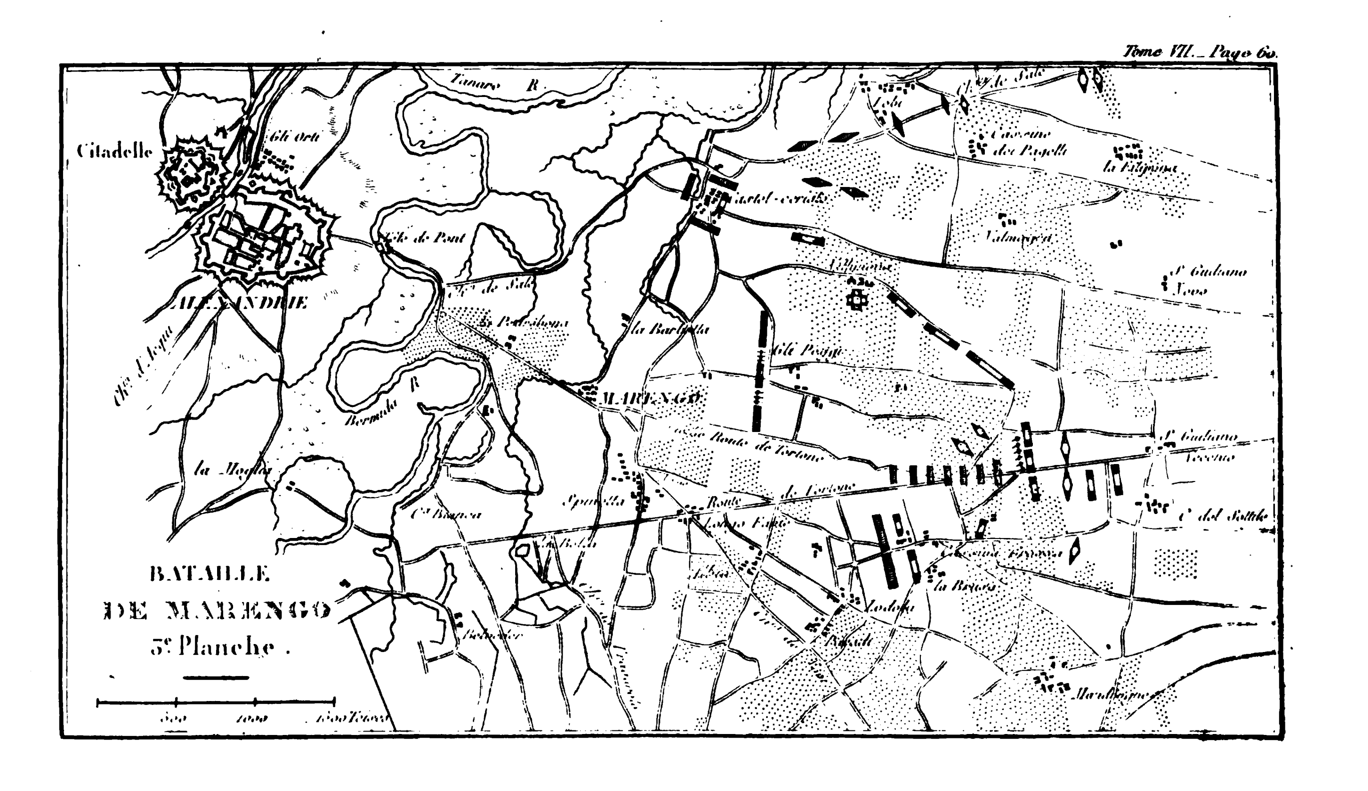
Cette aile droite n'était formée, comme on l'a vu, en attendant l'arrivée de la division Boudet, du corps du général Desaix, sur laquelle Bonaparte comptait puissamment, que de la garde consulaire, consistant en deux escadrons et deux bataillons de vieux grenadiers. Bonaparte, voulant donner aux divisions déjà repoussées le temps de se rallier à la division du général Boudet qu'il attendait impatiemment, fit avancer, à trois cents toises de l'extrême droite, au milieu de la plaine, entre li Poggi et Villa-Nuova, les deux bataillons de grenadiers de la garde. Cette troupe, forte de 900 hommes, formée en carré, n'ayant avec elle que sa faible artillerie, repoussa les charges multipliées de la cavalerie du général Ott, sans en être ébranlée, et parut, selon la belle expression du général Berthier, *une redoute de granit*, contre laquelle tous les efforts devaient être impuissants.

La constante intrépidité de ces 900 braves arrêta le mouvement de l'aile gauche des Autrichiens. Le général Ott aurait pu négliger ce carré isolé, et continuer sa marche à travers la plaine; mais il s'opiniâtra à faire charger successivement une grande partie de ses escadrons, dont plusieurs furent rompus et éprouvèrent une perte considérable.

Pendant ce temps, la division Monnier, rappelée la nuit précédente, comme nous l'avons dit, de Castel-Nuovo di Scrivia, où Bonaparte avait d'abord jugé que sa présence pouvait être nécessaire, était arrivée sur la ligne. Le général Dupont, chef de

l'état-major général, s'empressa de diriger cette division vers la droite du corps du général Lannes, qui, toujours poursuivi par le général Kaim, se trouvait déjà débordé. Le général Monnier, en faisant ce mouvement, se trouva un instant enveloppé par la cavalerie du général Ott; mais, appuyé par le carré des grenadiers de la garde, il put atteindre le village de Castel-Ceriolo, où il jeta une de ses brigades, forte de 2,400 hommes, aux ordres du général Carra-Saint-Cyr. Ce village fut évacué presque sans résistance par le détachement qui y avait été laissé. Mais aussitôt que Ott fut instruit de l'événement, il détacha le général Vogelsang avec cinq bataillons de la seconde ligne qui réoccupèrent ce village presque aussi vite qu'il avait été enlevé. Le général Carra-Saint-Cyr se retira avec sa brigade sur la division dont elle faisait partie. Comme alors les affaires avaient pris une tournure défavorable près de Marengo, la division Monnier se jeta dans les vignes pour se mettre à l'abri des attaques de la cavalerie. Le général Ott et les généraux sous ses ordres, témoins de la retraite des trois divisions françaises des lieutenants généraux Victor et Lannes à travers la plaine de Marengo couverte de leurs débris, avaient poussé devant eux la division Monnier et les deux bataillons de la garde consulaire que quatre escadrons, venant de Marengo, avaient attaqués à dos et avaient rompus; ils ne pouvaient plus douter du gain de la bataille; l'occupation de Castel-Ceriolo devenait, dans leur opinion, le dernier gage des succès de la journée. En effet ce village, s'il eût pu être conservé par le général Carra-Saint-Cyr, devenait l'appui et le pivot d'une nouvelle ligne de bataille, comme Marengo l'avait été pour la première.

Pendant ce temps le général O'Reilly avait continué sa marche sur Frugarolo où il prit position. De son côté, le général Ott s'était porté par Villa-Nuova sur la Ghilina. Pour entretenir la communication entre ces deux généraux, Mélas s'était servi de l'avant-garde de la colonne principale (trois bataillons et quatre escadrons); la colonne se porta en avant dans l'ordre suivant: huit bataillons et six escadrons conduits par le général baron de Zach, chef de l'état-major général; à mille pas en arrière, neuf bataillons et douze escadrons sous les ordres de Kaim, et comme


BATAILLE
DE MARENGO
3e Planche.
Citadelle
Gli Orti
Tanaro R.
Castel-ceriolo
Tête de Pont
la Barbotta
MARENGO
Bormida R.
Route de Tortone
Spinetta
Valmagra
S. Giuliano Vecchio
C. del Sottile
la Buzana
Lodola
Cassina Grossa
Cassine dei Pagelli
la Filipina
la Maglia
C. Bianca
Belcevere
Villanova
Marlbourne
500
1000
1500 Toises

210

réserve six bataillons de grenadiers de Veidenfeld encore intacts. Toute l'infanterie marchait sur la grande route, la cavalerie à sa gauche; à droite trois bataillons dans la direction de Spinetta, marchant sur Casina-Grossa.

Mélas, à la tête des troupes de sa droite, occupé exclusivement du soin d'atteindre et de déborder la gauche de l'armée française pour la rejeter sur le centre et lui couper la route de Tortone, avait manqué le moment opportun de faire agir la masse de cavalerie qui formait son aile gauche. A ce moment, des officiers, envoyés au-devant de la division Boudet que le général Desaix ramenait à marches forcées de Rivalta, vinrent dire au premier consul que la tête de cette colonne paraissait à la hauteur du village de San-Giuliano. Bonaparte, qui, jusqu'alors, avait mis tous ses soins à soutenir l'appui de sa droite, et à ralentir le mouvement de retraite par échelons, arrêta tout à fait ce mouvement, quand il sut que Desaix allait arriver sur la ligne avec la division Boudet.

La fatigue ne permettant plus au vieux feld-maréchal Mélas de rester à cheval, il retourna à Alexandrie, dans la persuasion que la bataille était gagnée. Les généraux Haddik et Lattermann ainsi que plusieurs officiers supérieurs dangereusement blessés abandonnèrent aussi le champ de bataille. La direction supérieure perdant ainsi en unité et en énergie, on vit le désordre s'introduire dans les rangs inférieurs. Les Autrichiens, n'éprouvant plus de résistance, crurent n'avoir plus à redouter que la victoire leur échappât. Les soldats quittaient leurs rangs et marchaient nonchalamment et sans précaution.

Ici va commencer le second acte de la journée, ou, pour mieux dire, la seconde bataille de Marengo.

Après avoir formé sa nouvelle ligne de bataille en avant de San-Giuliano, Bonaparte en parcourut le front : l'espoir et la confiance brillaient dans ses regards. « Français, s'écria-t-il, c'est avoir fait trop de pas en arrière, le moment est venu de marcher en avant. Souvenez-vous que mon habitude est de coucher sur le champ de bataille. » Les cris *vive Bonaparte! vive le premier consul!* accueillirent cette courte, mais entraînante harangue. Il était cinq heures du soir lorsque l'arrivée de la division Boudet mit un terme à la retraite de l'armée française,

dont les différents corps étaient alors placés dans l'ordre suivant :

La division Monnier et les grenadiers de la garde consulaire étaient placés diagonalement en arrière et sur la gauche de Villa-Nuova ;

Le corps du général Lannes, diagonalement en arrière et sur la gauche des grenadiers de la garde ;

La division Boudet, à la tête de laquelle se trouvait le général Desaix, et qui n'avait point encore combattu, était en avant de San-Giuliano, placée de même en arrière et à gauche du corps du général Lannes ;

Enfin les deux divisions Gardanne et Chambarlhac (corps du général Victor), qui avaient été les plus maltraitées, étaient en arrière de la division Boudet, à la gauche de la grande route de Tortone, près de San-Giuliano.

Toute la cavalerie, commandée par le lieutenant général Murat, était en seconde ligne, formée en colonne et prête à déboucher par les intervalles des corps. La brigade du général Champeaux appuyait à la route de Tortone ; celle du général Kellermann se trouvait au centre entre le corps de Lannes et la division Boudet.

Cependant les Autrichiens s'avançaient en bon ordre, et avec cette confiance que donne un premier succès. La colonne, dirigée par le général de Zach, arrivait par la grande route sur la division Boudet qui masquait San-Giuliano : cette colonne avait déjà dépassé Casina-Grossa, et n'était plus qu'à demi-portée de la ligne française quand celle-ci s'ébranla tout à la fois. Le général Desaix, à la tête de sa colonne d'attaque détachée de la ligne, la mena au pas de charge à la rencontre de la colonne autrichienne ; une batterie de douze pièces de canon, que le général Marmont dirigeait en personne, et qui précédait la division Boudet, ne fut démasquée qu'à demi-portée de fusil des rangs autrichiens. Un feu à mitraille, aussi vif qu'il était inattendu, arrêta la tête de la colonne ennemie. La 9e demi-brigade légère commence alors l'attaque, et est bientôt suivie des autres corps de la division. La fusillade s'engage ; une légère élévation de terrain, couvert de vignes, dérobait au général Desaix une partie de la ligne ennemie : il s'y porte pour la dé-

couvrir, reçoit une balle au milieu de la poitrine, et tombe dans les bras du chef de brigade Lebrun [1], l'un des aides de camp de Bonaparte, qui se trouvait en ce moment auprès de lui. La postérité conservera le souvenir de ce héros magnanime; son nom sera répété dans les siècles à venir, comme ceux des plus illustres guerriers des temps anciens et modernes, et le souvenir de ses vertus ne s'effacera jamais de la mémoire des peuples civilisés. La mort du général Desaix, loin de porter le découragement dans l'âme de ses soldats, ne servit qu'à les exciter davantage. Guidés par le brave général Boudet, ils se précipitèrent en furieux sur les grenadiers autrichiens.

Le combat continuait sans que la formidable colonne pût être rompue par le choc des troupes qui voulaient venger le trépas de leur illustre général; déjà même celles-ci commençaient à plier, lorsque la brigade Kellermann exécuta la charge la plus brillante et la plus heureuse. Le général Kellermann, auquel il convient d'accorder une très-grande part dans le succès de cette seconde bataille, voit de l'hésitation dans la troupe française, traverse un terrain embarrassé de vignes, déploie ses régiments parallèlement au front de l'ennemi, porte quelques escadrons en avant pour contenir un corps de cavalerie qui flanquait l'infanterie ennemie; et, par un mouvement de conversion à gauche, il se jette sur le flanc de la colonne de grenadiers, y pénètre par les intervalles, et la met dans le plus grand désordre. La cavalerie autrichienne, qui jusqu'alors n'avait pris aucune part au combat, s'enfuit au premier choc.

L'infanterie, ainsi abandonnée, fut entièrement culbutée après une faible résistance, avec perte de 1,665 prisonniers au nombre desquels le général de Zach, qui, voulant avoir l'honneur de porter le coup décisif, s'était trop avancé, et, ayant dépassé de beaucoup le reste de la ligne autrichienne, ne pouvait plus en être soutenu. D'ailleurs, à ce moment, les autres di-

[1] Fils de Lebrun, alors second consul de la république, et depuis architrésorier de l'empire français. Il est aujourd'hui lieutenant général, duc de Plaisance, grand chancelier de la Légion d'honneur.

On a fait tenir un beau discours à Desaix au moment où il tomba; mais, frappé en pleine poitrine, il expira sur le coup, sans prononcer une seule parole.

visions françaises, qui s'étaient également avancées sur l'ennemi, commençaient l'engagement, et le combat n'était pas moins vif au centre et à la droite que sur la gauche de la ligne des Français. Attaqués en tête par la division Boudet, en flanc par la cavalerie de Kellermann, les pelotons de grenadiers s'étaient serrés en masse; mais ils furent enveloppés et forcés de mettre bas les armes [1].

Les troupes du général Lannes, celles du général Monnier, la garde consulaire et les autres brigades de cavalerie du général Murat ne poussèrent pas avec moins de vigueur les troupes qu'elles avaient devant elles. Les Autrichiens, malgré leur opiniâtre résistance sur les points où ils purent se rallier, malgré les charges de leur nombreuse cavalerie, furent forcés d'abandonner le terrain qu'ils avaient envahi depuis le matin. Dès lors les troupes françaises reprirent une nouvelle assurance, et leur glorieuse cavalerie, renforcée de plusieurs escadrons, se porta rapidement en avant. Les divisions françaises franchirent en trois quarts d'heure la plaine qu'elles avaient défendue pendant quatre heures.

[1] Presque toutes les relations de la bataille de Marengo s'accordent à dire que le premier consul, voyant l'occasion de brusquer la victoire, avait ordonné au général Kellermann de tomber avec sa brigade sur le flanc de la colonne conduite par le général de Zach. Le général Kerllermann a toujours réclamé contre cette assertion. Il a dit n'avoir pas reçu l'ordre de charger, mais s'y être déterminé de lui-même et par sa propre impulsion. Cela est d'autant plus vraisemblable, qu'une résolution de cette nature ne peut être réellement prise que par celui qui peut l'exécuter sur-le-champ et sur place. « Après avoir, toute la journée, combattu à la gauche de la division Chambarlhac, a dit le général Kellermann, il en avait couvert la retraite jusqu'à ce qu'il eût rencontré la division Boudet; alors il avait reçu l'ordre de passer derrière le front de cette dernière, et de se porter à son aile droite pour y soutenir l'artillerie du général Marmont, qui l'appuyait. Formé en colonne à cause de la difficulté de marcher en ligne à travers les vignes qui pendaient en guirlandes d'un arbre à l'autre, il suivait parallèlement à la grande route le mouvement de toute l'armée française qui se reportait en avant, lorsqu'il aperçut une longue colonne ennemie qui s'avançait par la grande route et se trouvait déjà à même hauteur que lui; alors il avait sur-le-champ commandé *tête de colonne à gauche*, et lancé ses premiers escadrons sur le flanc de cette infanterie, tandis qu'arrêtant les derniers, il les avait formés en ligne et portés au trot contre un corps de cavalerie ennemie qu'il avait au même instant découvert dans la plaine. »

Lorsque la cavalerie rencontra la seconde ligne autrichienne, on vit une triste répétition des scènes déjà citées plus haut : 2,000 dragons s'enfuirent en désordre aussitôt qu'ils aperçurent l'ennemi ; une partie de ces fuyards se retirèrent à la gauche de la colonne du feld-maréchal-lieutenant Ott ; l'autre partie s'enfuit sur la grande route, renversa sa propre infanterie qui était en train de se former en ligne. Aussi les Français purent facilement rompre cette masse en désordre qui, après quelques minutes, s'enfuit à la débandade vers Marengo, et aurait été entièrement détruite, si Kellermann ne s'était pas arrêté lui-même pour rallier ses troupes et attendre l'infanterie. La cavalerie du général Elsnitz, qui couvrait la retraite de la gauche, parvint cependant à arrêter une partie de l'infanterie au village de Marengo, dans lequel il jeta plusieurs bataillons, et la fit former, au delà du ravin, dans la même position qu'elle avait occupée au commencement de l'action du matin. Quant aux fuyards, ils encombrèrent les ponts de la Bormida. Toutes les armes étaient pêle-mêle, infanterie, cavalerie et artillerie. M. de Mélas, qui avait laissé son armée victorieuse, eut la douleur de la voir revenir vaincue et dans le plus grand désordre.

La division Boudet et les corps des généraux Victor et Lannes attaquant le village de Marengo, ainsi que la ligne ennemie, les Autrichiens se défendirent avec la plus grande résolution ; mais ils durent céder à l'ardeur et à l'impétuosité des assaillants : Marengo fut emporté. L'arrière-garde ennemie soutint vigoureusement les différentes charges de la brigade Kellermann et de la cavalerie de la garde, et se maintint dans la position de Pietra-Buona, assez longtemps pour que les troupes autrichiennes pussent gagner les ponts de la Bormida. Le général Ott, qui s'était avancé jusqu'à la Ghilina sans rencontrer d'ennemis, se retirait sur Castel-Ceriolo ; mais, harcelé par la cavalerie que le premier consul avait envoyée sur cette partie du champ de bataille, sa marche fut retardée de telle sorte, que ce général trouva Castel-Ceriolo déjà occupé par de l'infanterie de la division Monnier. Celle-ci, évitant toutefois une attaque de vive force, laissa à Ott le chemin libre jusqu'à la tête de pont. Le combat continua devant Pietra-Buona et les retranchements de la tête de pont, jusqu'à la nuit : il se termina vers dix heures, lorsque la divi-

sion Gardanne eut repris ce même poste où elle avait été attaquée le matin. Les corps de l'armée autrichienne qui avaient soutenu la retraite passèrent la Bormida pendant la nuit pour aller occuper le camp d'Alexandrie. Les Français bivouaquèrent entre Castel-Ceriolo et Marengo, et leur avant-garde à Pietra-Buona.

La journée de Marengo avait coûté aux Autrichiens 2,600 morts sur le champ de bataille, 4,000 blessés, dont 6 généraux, 6 ou 7,000 prisonniers, parmi lesquels se trouvait le chef d'état-major général de Zach; douze drapeaux et treize pièces d'artillerie, outre vingt ou trente pièces et caissons abandonnés au passage de la Bormida. Les Français avaient eu 2,000 hommes tués, dont un général, 3,000 blessés dont 2 généraux et 900 prisonniers[1].

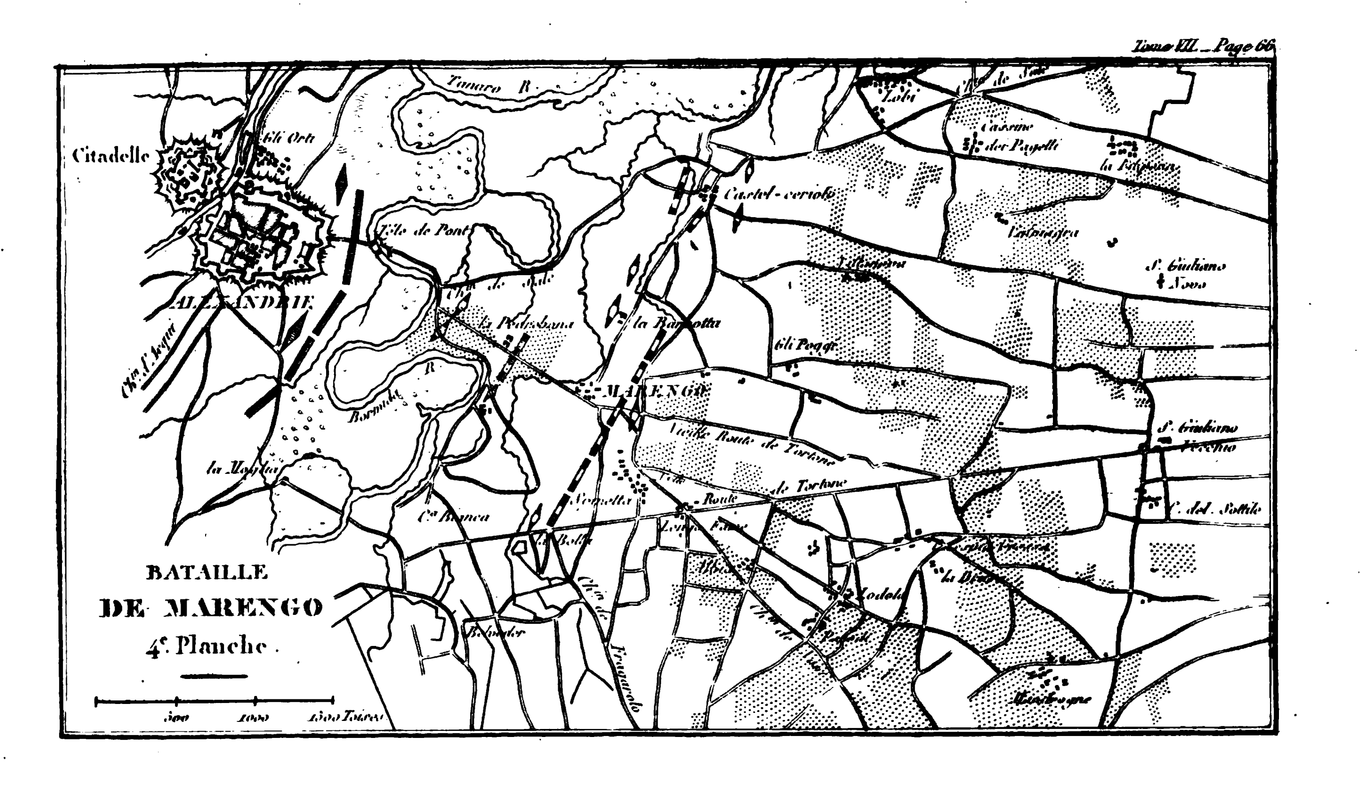
Bonaparte fit dans la nuit les dispositions nécessaires pour attaquer les retranchements de la tête de pont, et forcer le passage de la Bormida. Le lendemain, les troupes se mirent en mouvement à la pointe du jour; et déjà les tirailleurs avaient commencé la fusillade avec les postes ennemis, lorsqu'un parlementaire se présenta, et annonça que le général Mélas demandait à faire passer un officier supérieur de son état-major, chargé de proposer des arrangements. Cette demande ayant été accordée, cet officier, le baron de Schal, fut conduit au quartier général du premier consul. Le général en chef Berthier reçut de Bonaparte des pleins pouvoirs pour traiter avec le général

[1] Nous ne pouvons pas nous refuser à citer quelques-uns des nombreux faits particuliers qui distinguèrent les guerriers français dans cette double bataille.

Le troisième bataillon de la quarante-quatrième demi-brigade, commandé par le chef Sandeur, était parti des environs du Simplon, à marches forcées, pour rejoindre son corps. Arrivé sur le champ de bataille de Marengo, au moment où l'armée française reprenait l'offensive, Sandeur, sans donner un moment de repos à sa troupe harassée d'une marche aussi longue, la conduit sur le champ à l'ennemi, et prend glorieusement part aux derniers combats qui décident la victoire.

Le lieutenant d'artillerie Conrad a la jambe emportée par un boulet; des canonniers s'empressent autour de lui pour le secourir : « Retournez à vos pièces, dit-il à ses officieux soldats, et pointez une peu plus bas. »

Brulôn, caporal de la vingt-huitième de ligne, à la tête de dix soldats, fit mettre bas les armes à deux compagnies d'infanterie ennemie.



BATAILLE
DE MARENGO
4e. Planche.

500 1000 1500 Toises

en chef autrichien, et se rendit à Alexandrie. La conférence ne fut pas aussi longue qu'on pouvait le supposer : au bout de quelques heures, Berthier revint présenter à l'acceptation du premier consul la capitulation dont nous donnons ici la copie :

Convention entre les généraux en chef des armées française et impériale, en Italie.

« Art. 1er. Il y aura armistice et suspension d'hostilités entre l'armée de S. M. I. et celle de la République française, en Italie, jusqu'à la réponse de la cour de Vienne.

« 2. L'armée de S. M. I. occupera tous les pays compris entre le Mincio, la Fossa-Maestra et le Pô, c'est-à-dire, Peschiera, Mantoue, Borgoforte, et depuis, à la rive gauche du Pô, et à la rive droite, la ville et la citadelle de Ferrare.

« 3. L'armée de S. M. I. occupera également la Toscane et Ancône.

« 4. L'armée française occupera les pays compris entre la Chiesa, l'Oglio et le Pô.

« 5. Le pays entre la Chiesa et le Mincio ne sera occupé par aucune des deux armées. L'armée de S. M. I. pourra lever des vivres des pays qui faisaient partie du duché de Mantoue. L'armée française tirera des vivres des pays qui faisaient partie de la province de Brescia.

« 6. Les châteaux de Tortone, d'Alexandrie, de Milan, de Turin, de Pizzighetone, d'Arona, de Plaisance, seront remis à l'armée française, du 27 prairial au 1er messidor (du 16 au 20 juin).

« 7. La place de Coni, les châteaux de Ceva, Savone, la ville de Gênes seront remis à l'armée française, du 27 prairial au 5 messidor (du 16 au 24 juin).

« 8. Le fort d'Urbino sera remis le 7 messidor (26 juin).

« 9. L'artillerie des places sera classée de la manière suivante : 1° toute l'artillerie des calibres et fonderies autrichiennes appartiendra à l'armée autrichienne; 2° celle des calibres et fonderies italiennes, piémontaises et françaises, appartiendra à l'armée française[1]; 3° les approvisionnements de bouche

[1] Bonaparte se faisait justement restituer toute l'artillerie perdue dans la désastreuse campagne de 1799, qu'il réparait si glorieusement.

seront partagés au marché : moitié sera à la disposition du commissaire ordonnateur de l'armée française, et moitié à celle du commissaire ordonnateur de l'armée autrichienne.

« 10. Les garnisons sortiront avec les honneurs militaires, et se rendront avec armes et bagages, par le plus court chemin, à Mantoue.

« 11. L'armée autrichienne se rendra à Mantoue par Plaisance en trois colonnes : la première, du 27 prairial au 1er messidor (du 16 au 20 juin); la seconde, du 1er au 5 messidor (du 20 au 24 juin); la troisième du 5 au 7 messidor (du 24 au 26 juin).

« 12. MM. le général de Saint-Jullien, de Schwertinck, de l'artillerie; Lebrun, du génie; Telsiegé, commissaire des vivres; et les citoyens Dejean, conseiller d'État, et Daru, inspecteur des revues; l'adjudant général Léopold Stabenrath, et le chef de brigade d'artillerie Mossel, seront nommés commissaires à l'effet de pourvoir à l'exécution des articles de la présente convention, soit à la formation des inventaires, aux subsistances et aux transports, soit pour tout autre objet.

« 13. Aucun individu ne pourra être maltraité pour raison de services rendus à l'armée autrichienne, ou pour opinions politiques. Le général en chef de l'armée autrichienne fera relâcher les individus qui auraient été arrêtés dans la république cisalpine pour opinions politiques, qui se trouveraient dans les forteresses sous son commandement.

« 14. Quelle que soit la réponse de Vienne, aucune des deux armées ne pourra attaquer l'autre qu'en se prévenant dix jours d'avance.

« 15. Pendant la suspension d'armes, aucune armée ne fera de détachements pour l'armée d'Allemagne.

« *Signé*, ALEXANDRE BERTHIER.
« MÉLAS, *général de cavalerie*[1]. »

[1] Après la signature du traité, Bonaparte envoya complimenter le général Mélas par son aide de camp Lacuée, et celui-ci était chargé de présenter, au nom du premier consul, au commandant autrichien, un superbe sabre turc rapporté d'Egypte. M. de Mélas parut très-flatté de cette prévenance de son ennemi, et il dit à Lacuée : « Il me tarde que nous ayons la paix, à laquelle je vais contribuer de tous mes efforts, pour aller voir le général Bonaparte à Paris. Je le verrai, fût-il même en Égypte. »

Ainsi la victoire de Marengo restituait à la France une partie des conquêtes perdues, l'année précédente, par un concours extraordinaire de circonstances fatales.

Indépendamment des trophées conquis dans cette journée à jamais mémorable, où pendant quatorze heures les deux partis disputèrent si opiniâtrement l'avantage, Bonaparte, hors du champ de bataille, par l'ascendant de sa fortune, par la terreur qu'imprimaient l'activité de son génie, l'audace de ses manœuvres, le dévouement de ses soldats, obtenait un résultat bien plus glorieux, bien plus utile encore à la patrie, puisqu'il ne coûtait pas une seule goutte de sang : la restitution du Piémont, de la Ligurie, de la Lombardie, et la cession de douze places fortes pour la garantie de la convention conclue à Alexandrie. Ainsi s'accomplissait la prédiction du général Monnier aux braves de la garnison d'Ancône, lorsqu'il leur avait annoncé *qu'un jour les armées françaises mieux dirigées sauraient reconquérir l'Italie abandonnée*[1].

Rien n'étonna plus l'Europe attentive que la singulière con-

[1] Narrateurs fidèles et jamais passionnés des faits, nous avons essayé de les retracer avec une exactitude rigoureuse; mais qu'il nous soit permis de céder à un écrivain étranger la noble tâche de peindre avec enthousiasme une des époques les plus remarquables de la gloire militaire de notre patrie. Les détracteurs de cette gloire ne récuseront peut-être pas le témoignage d'un militaire distingué, appelé à jouer, depuis, un rôle si important dans les dernières campagnes, et surtout à la bataille de Warterloo.

« Toute cette campagne, dit M. de Bulow, est *une suite de prodiges*; elle offre, dans son ensemble, le résultat de causes inconnues, j'oserai même dire *surnaturelles*. Où trouver *ailleurs* l'exemple d'une expédition militaire dans laquelle fut ponctuellement exécuté tout ce qui avait été résolu dans le cabinet? La célérité avec laquelle furent opérées de si grandes choses tient vraiment du *merveilleux*. Les opérations du premier consul commencèrent le 18 mai, elles étaient terminées le 15 juin.

« Bonaparte avait annoncé, dès l'hiver, qu'il arracherait l'Italie à un ennemi dont la corruption et l'impéritie du Directoire avaient préparé les succès. Il fit tout ce qu'il avait promis; il le fit en moins de temps qu'il ne semblait donné à un homme de le faire. Ce qui eût été ostentation chez tout autre n'était chez lui que le résultat du sentiment de ses forces et de l'immense ascendant de son génie sur celui de ses adversaires.

« On ne peut trop faire remarquer, pour l'instruction des chefs et du peuple, combien il est imprudent et funeste de dédaigner les menaces d'un ennemi puissant, parce qu'il veut employer des voies inconnues. L'homme

vention d'Alexandrie qui terminait ainsi tout à coup cette grande lutte entre une armée aguerrie, couverte de lauriers si récents, et des troupes dont les trois cinquièmes avaient à peine un mois de campagne.

Tout en approuvant le motif qui avait engagé Mélas à livrer la bataille de Marengo, on concevait difficilement comment ce général s'était décidé tout à coup à céder à son adversaire ce qui avait coûté aux alliés quinze mois d'efforts et de combats. Retirée sur la rive gauche de la Bormida, l'armée autrichienne était encore numériquement supérieure à celle du premier consul, surtout en cavalerie et en artillerie : elle pouvait courir la chance d'une seconde bataille... Les hommes les moins prévenus contre le général Mélas attribuèrent la conduite qu'il tint en cette circonstance à la terreur dont l'avait

médiocre regarde comme chimérique ce que l'homme supérieur regarde comme un moyen assuré de triomphe.

« Malheur à tout empire gouverné par ces êtres dégradés, en qui se rassemblent à la fois l'arrogance et la faiblesse! Ils bravent leur ennemi, l'insultent, l'irritent : il paraît et ils tombent à ses pieds. L'histoire ancienne nous en offre de mémorables exemples : Darius, enorgueilli de ses immenses richesses, de ses innombrables troupes, faisant de vains efforts pour résister au jeune Alexandre qu'il avait méprisé, tombant sous ses coups avec son vaste empire; Carthage, dominatrice des mers, qui croyait faire trembler Rome et que Rome anéantit.

« Je pourrais multiplier les citations; je passe rapidement à l'histoire moderne. Harold, retranché derrière l'Océan, bravait Guillaume le Conquérant : Guillaume passe la mer, défait, tue Harold, et règne à sa place. L'empereur Ferdinand II affectait un insensé mépris pour Gustave-Adolphe, qu'il voyait séparé de lui par la Baltique et de vastes contrées : Gustave traverse cette mer, tombe sur l'Allemagne, donne partout la loi, et aurait été la dicter à Ferdinand consterné jusque dans Vienne, sans le coup imprévu qui termina ses jours.

« A ces faits dignes d'occuper fréquemment l'homme d'État et le guerrier, se vient joindre l'histoire de la campagne de 1800. Je ne puis m'en retracer *les merveilleuses circonstances* sans me sentir ramené à une réflexion que j'ai déjà essayé d'exprimer. La superstition ni l'enthousiasme n'égarent point ma plume; mais il m'est impossible d'arrêter ma pensée sur un tel concours *d'événements extraordinaires*, sans me persuader qu'il est des époques marquées par une Providence impénétrable, pour opérer de grands changements sur la terre. Cette *campagne miraculeuse*, que je nommerai la campagne de Marengo, me semble devoir être mise au rang de ces immortelles époques. »

frappé la fortune du premier consul, et au souvenir des grands revers éprouvés sur ce même théâtre de guerre par les généraux Beaulieu, Wurmser et Alvinzy en 1796. Entraîné, peut-être malgré lui, par le torrent de l'opinion vulgaire, Mélas se résigna à reconnaître dans Bonaparte *l'homme du destin*.

Au reste, quelque surprenants que fussent les résultats positifs et immédiats de la bataille de Marengo, le résultat d'opinion en faveur du général victorieux allait être, en France comme au dehors, encore plus remarquable. Cet effet, si prompt, si universel, tenait au personnage, à l'éclat de ses premières campagnes en Italie, à ses conceptions hardies, aux prestiges qui environnent toujours les hommes extraordinaires. Certainement Masséna avait, l'année précédente, sauvé la France à Zurich, comme Villars, sous Louis XIV, l'avait sauvée à Denain; mais alors l'attention publique, l'intérêt général, n'avaient point été excités par les événements, par les scènes et par les acteurs, aussi puissamment qu'ils l'étaient depuis l'établissement du gouvernement consulaire. L'ascendant que prit Bonaparte à cette époque mémorable changea la politique européenne et la disposition des esprits en France. Sa renommée militaire l'avait conduit au poste éminent qu'il occupait : il trouva dans la victoire décisive qu'il venait de remporter tout ce qui lui manquait encore de moyens pour s'affermir au dedans, et pour établir sa considération au dehors. C'est à Marengo qu'il fonda et prit sa place au rang des potentats. Dès ce jour, on commença à le respecter, et l'on se crut dans l'obligation de traiter avec le premier consul autrement qu'on n'avait fait avec le Directoire de la république et ses généraux victorieux.

Bonaparte se rendit à Milan presque immédiatement après avoir ratifié la convention d'Alexandrie. Il fut reçu dans cette ville avec enthousiasme et avec une pompe qui rappelait les anciens triomphes des généraux romains : toute la population, les autorités civiles et militaires, tous les Français qui se trouvaient dans la ville, s'étaient réunis hors des murs, sur la route de Pavie, par laquelle arrivait le premier consul. Le conseiller d'État français Petiet, administrateur général de la Lom-

bardie, et le général Vignolles, commandant supérieur de Milan, complimentèrent le vainqueur de Marengo, et le conduisirent au palais ducal au milieu des acclamations universelles et des expressions d'un enthousiasme qui tenait du délire. Il ne resta que peu de jours à Milan; mais il ne voulut point quitter cette ville sans avoir réorganisé la république cisalpine, dont il avait été le premier fondateur. Après avoir donné des ordres pour que le corps de Desaix fût transporté au couvent du mont Saint-Bernard, où un monument devait être élevé à ce héros; après avoir arrêté que les troupes de l'armée de réserve et celles de l'ancienne armée d'Italie seraient réunies en un seul corps sous le nom d'armée d'Italie dont le général Masséna prendrait le commandement[1], le premier consul, accompagné du lieutenant général Murat, du chef de brigade Duroc, et de plusieurs autres officiers généraux et supérieurs, partit pour Turin, où le général Berthier s'était déjà rendu pour organiser le gouvernement provisoire du Piémont. Les mêmes honneurs qui avaient signalé son entrée à Milan attendaient encore Bonaparte dans la capitale des États du roi sarde; mais il ne fit que traverser cette ville, et se déroba, par la rapidité de sa marche, aux hommages de ceux qui s'étaient portés en foule sur son passage.

Bonaparte, parti de Milan le 28 juin, se trouvait le 30 à Lyon, et surprit, par sa prompte arrivée, les autorités et les habitants de cette grande cité; mais, en moins d'une heure, tout se trouva préparé pour donner une fête à celui qui venait de sauver la France.

Le 1er juillet à midi, le premier consul prit le chemin de la capitale, longtemps suivi des hommages des Lyonnais, qui regrettaient de n'avoir pu le posséder plus longtemps au milieu d'eux. Sur toute sa route jusqu'à Paris, le vainqueur de Marengo trouva les villes, les bourgs et les villages décorés

[1] Les débris de l'ancienne armée d'Italie avaient déjà repris possession de Gênes qu'ils avaient défendue avec tant de constance. C'est en vain que les Anglais voulurent mettre obstacle à la réoccupation de cette ville : la loyauté des Autrichiens déjoua toutes leurs intrigues, et le général Suchet y entra, le 22 juin, à la tête de ses troupes. Masséna s'y rendit lui-même le 24, vingt jours après en être sorti d'une manière si honorable.

d'arcs de triomphe, de berceaux de fleurs, ou d'autres monuments d'admiration et de reconnaissance. Les habitants s'empressaient sur son passage, et, la nuit comme le jour, il voyagea, pour ainsi dire, au milieu d'une haie formée par une population ivre de joie et d'espérance, qui l'entourait et le pressait en lui prodiguant des témoignages d'amour et de respect. Il avait dépassé toutes les espérances; on ne le considérait qu'avec une espèce d'admiration superstitieuse, comme un être surnaturel chargé de présider souverainement aux destinées de la République, et de placer la France à la tête des nations pour leur ouvrir les plus larges voies de l'indépendance et du bonheur.

ANNÉE 1801. — AN IX.

Ouverture de la campagne d'hiver de 1800 *à* 1801, *en Italie.* — Différentes causes avaient retardé la reprise des hostilités en Italie, bien que l'armistice y eût été dénoncé vers la fin de novembre, comme en Allemagne et dans le Tyrol. L'Autriche avait ordonné au général en chef Bellegarde d'éviter, autant qu'il le pourrait, de rouvrir la campagne, avant que le corps d'armée qui occupait le Tyrol ne fût à même d'entrer en ligne avec l'armée d'Italie pour appuyer ses opérations. Toutefois cette même armée impériale d'Italie était forte de plus de 70,000 combattants, dont 18,000 chevaux, choisis dans les corps de cavalerie qui avaient fait les deux campagnes précédentes. Elle occupait, sur le Mincio, la même ligne que Bonaparte avait eu quelque peine à rompre en 1796. Bellegarde attendait, pour pénétrer en Lombardie, que ses flancs fussent assurés : à gauche, par l'armée que la cour de Naples dirigeait alors sur la Toscane et qui devait se renforcer des insurgés de ce dernier pays et du Ferrarais; à droite, par les corps des généraux Lauden et Wukassowich, qui avaient ordre de déboucher du Tyrol italien, afin de déborder l'aile gauche de l'armée française, en envahissant le Brescian et le Bergamasque. La ligne du Mincio, déjà forte par elle-même et par les trois places de guerre qui la défendent, avait été rendue plus formidable encore par de nouveaux ouvrages que les Autrichiens y avaient élevés sur presque tous les points, et qu'ils avaient garnis d'une nombreuse artil-

lerie. Un corps d'avant-garde, de 20,000 hommes environ, sous les ordres du prince de Hohenzollern, était répandu sur la rive droite du Mincio, et occupait la ligne secondaire de Borgoforte à Desenzano. L'ennemi avait fortifié les meilleures positions de cette ligne avec autant de soin que celles de la rive gauche. Il était difficile qu'une armée pût occuper des cantonnements plus sûrs et plus commodes.

L'armée française restait dans l'inaction par les mêmes motifs qui retenaient l'armée impériale dans ses retranchements. Le général Brune ne voulait point s'engager sérieusement avec son adversaire, avant que Macdonald fût assez avancé dans le Tyrol pour couvrir son flanc gauche, et empêcher les troupes ennemies de tourner le lac de Garda. D'un autre côté, le général français n'était point sans inquiétude sur son flanc droit. Le général Dupont, qui commandait l'aile droite de l'armée d'Italie, était rentré en ligne après son expédition de Toscane, et, n'ayant laissé dans ce duché qu'un petit corps aux ordres du général Miollis, il était à craindre que cette troupe ne pût résister aux efforts de l'armée napolitaine déjà parvenue sur les frontières de la Toscane, et dont une division, sous les ordres du comte Roger de Damas[1], émigré français, occupait déjà Sienne, comme on le verra plus loin. Miollis avait en outre à contenir les insurgés toscans, qui reprenaient les armes de toutes parts. Ce qui rendait encore plus critique la situation des Français en Toscane, c'est que le général Sommariva s'approchait du Pô avec un corps composé de troupes autrichiennes et d'insurgés, tandis qu'un fort détachement de la garnison de Mantoue attaquait à Marcaria sur l'Oglio l'extrême droite du général Dupont, et mettait celui-ci dans l'impossibilité de soutenir Miollis, en faisant, à Torre d'Oglio, au confluent de cette rivière et du Pô, une démonstration de passage.

Bellegarde avait ordonné ces derniers mouvements pour distraire l'attention de son adversaire, et lui faire penser qu'il avait le projet de commencer à attaquer par son aile gauche. Afin de mieux donner le change au général Brune, il mit une partie de ses troupes en mouvement le 17 décembre, et fit faire une re-

[1] Depuis lieutenant général, etc.

connaissance générale sur toute la ligne française. Un engagement eut lieu à Lonato, que les Français occupaient par une avant-garde ; mais il fut sans résultat. L'ennemi semblait manifester l'intention de se concentrer pour une attaque prochaine.

Brune ne se méprit point sur le véritable but de ces démonstrations ; mais, ne voulant point se laisser insulter impunément dans ses positions, il résolut de faire faire à son tour de fortes reconnaissances sur la ligne autrichienne, depuis Desenzano jusqu'à Borgoforte. Tous les postes avancés de la gauche à la droite, tels que ceux de Gazolo, de Guidizzolo, Solferino, Cavriana, furent repoussés et forcés de se replier sur les points mieux fortifiés de Goito, de Volta, de Monzambano et de Ponti. Les troupes françaises montrèrent dans ces reconnaissances de si bonnes dispositions, que Brune voulut mettre à profit leur premier élan, en les conduisant à l'attaque des positions retranchées où l'ennemi avait été chercher un refuge.

L'avant-garde française s'établit à Ponti, après en avoir déposté les Autrichiens ; mais le général Moncey éprouva plus de difficultés à s'emparer de Monzambano. Depuis l'avant-veille, le prince de Hohenzollern avait quitté avec la réserve les hauteurs de ce dernier village, parce que leur trop grand rapprochement du Mincio et leur distance d'environ deux lieues de la position de la Volta lui avaient fait regarder cette situation comme peu avantageuse. Il s'était porté en avant, et venait d'occuper Cavriana et Castellaro. Fort heureusement Moncey fut averti de ce mouvement; et, ne pouvant continuer à s'avancer sur Monzambano sans courir le risque d'être attaqué par son flanc droit, il prit sur lui de modifier les instructions du général en chef; et, marchant directement sur Cavriana, il fit tourner la droite du général Hohenzollern par la division du général Boudet, pendant que deux autres brigades attaquaient les Autrichiens de front. Ceux-ci se défendirent avec résolution ; mais ils durent céder à l'impétuosité des assaillants, et se retirèrent en bon ordre sur Castellaro. Cette dernière position était plus forte que celle de Cavriana : les Français, pour y arriver, durent gravir des pentes très-roides sous un feu meurtrier. Heureusement le général Delmas, maître de Ponti, dirigea une de

ses brigades sur les derrières de Castellaro, tandis que les troupes de Moncey attaquaient de front cette position redoutable. L'ennemi, après avoir résisté quelque temps, se voyant presque entouré, se retira sur Borghetto avec une perte de 1,200 hommes tués, ou blessés, ou prisonniers. Par ce mouvement rétrograde, le détachement qui occupait Monzambano, se trouvant compromis, évacua ce village, où s'établit de suite le général Moncey.

D'après les dispositions arrêtées par le général en chef français, le corps du centre, aux ordres du général Suchet, fort d'environ 14,000 hommes, devait se diriger de Guidizzolo sur Volta, dans le même temps que les colonnes de l'aile gauche (général Moncey) arriveraient à la hauteur de Monzambano. Mais Suchet fut obligé d'attendre, jusqu'à deux heures après midi, la division du général Loison, qui avait été engagée la veille, à quinze milles de Guidizzolo, avec une division autrichienne. Toutefois, cette troupe ayant rejoint, Suchet divisa ses forces en quatre colonnes, et marcha sur Volta avec autant de rapidité qu'il lui fut possible.

Volta est situé sur une hauteur qui, couronnant et dominant à son extrémité la chaîne de montagnes qui de Castiglione se prolonge jusqu'au Mincio, découvre en entier la plaine par laquelle Suchet devait nécessairement s'avancer pour attaquer cette importante position que l'ennemi avait retranchée avec soin.

Les deux colonnes formées par la division Loison s'avancèrent par la droite du village de Foresto, tandis que celles que formait la division Gazan marchaient directement sur les redoutes ennemies; deux régiments de cavalerie, un bataillon de grenadiers et une compagnie d'artillerie légère composaient la réserve. Tout semblait annoncer un combat vif et meurtrier; mais les généraux Brixen et de Bussy, qui occupaient Volta avec 9 à 10,000 hommes, avaient reçu du général Bellegarde l'ordre formel de ne point engager d'affaires sérieuses sur la rive droite du Mincio. Avant donc que les colonnes françaises fussent arrivées à portée de canon de Volta, les Autrichiens abandonnèrent des retranchements qui leur avaient coûté plus de deux mois de travail, et se mirent en retraite pour gagner

la rive gauche du Mincio. Une forte arrière-garde, soutenue par quelques bouches à feu, resta au village de Foresto, au pied des hauteurs. Cette troupe tint tête à celle du général Gazan, jusqu'à ce que le général Compans, s'avançant à la tête de la 13e demi-brigade légère, entreprit une charge à la baïonnette, qui décida l'affaire. L'ennemi se retira sur Borghetto : le général Suchet le fit poursuivre vivement, et poussa ses patrouilles jusque sur les bords du Mincio, où il se mit en communication avec le corps du général Moncey par sa gauche, et par sa droite avec celui du général Dupont.

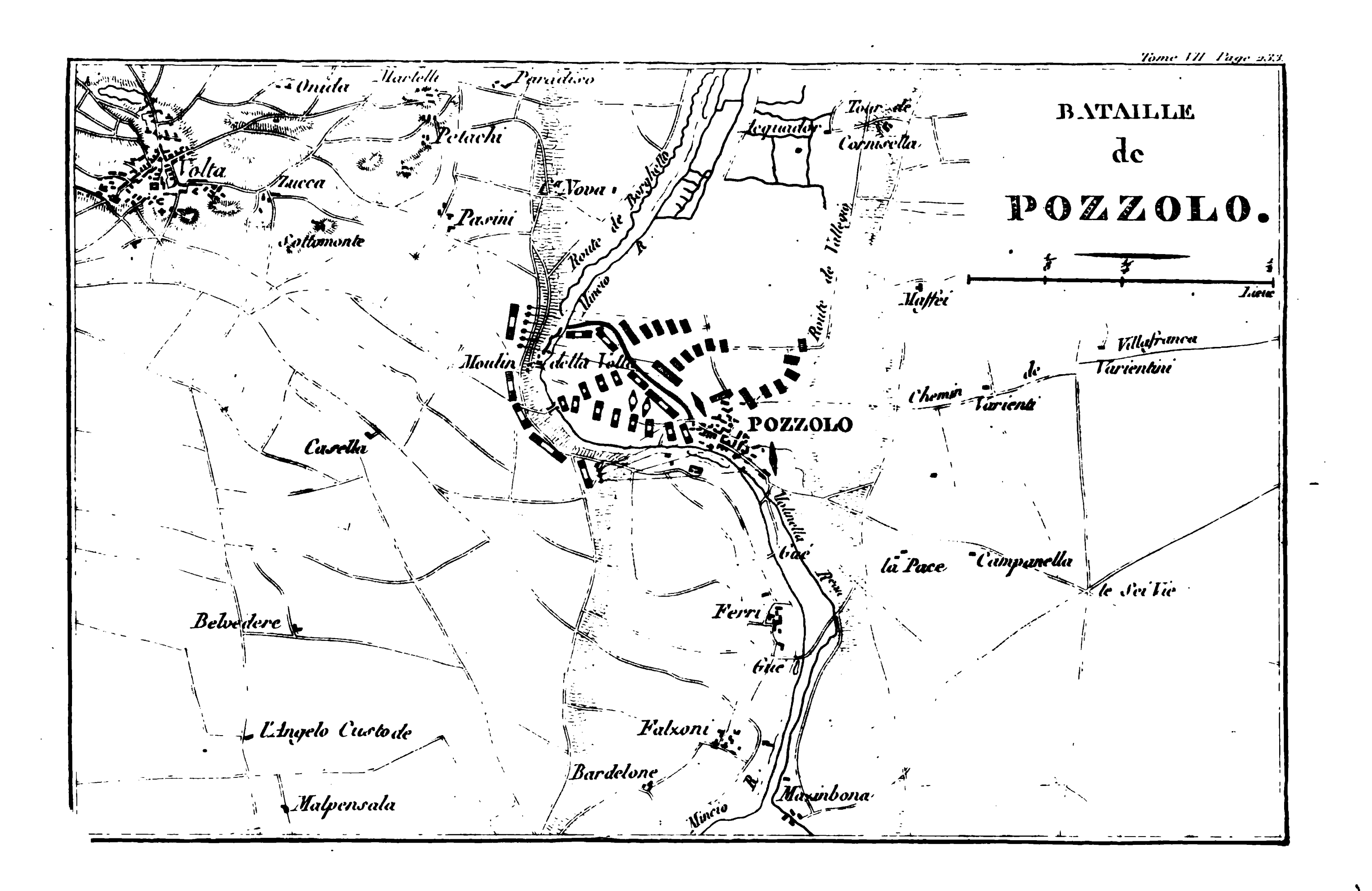
Ce dernier corps ou aile droite de l'armée d'Italie, composé de deux divisions formant un total de 11,000 combattants, n'avait pas obtenu moins de succès que les deux autres corps de l'armée. Dupont s'était dirigé sur Goito avec la division du général Watrin et sa réserve, et il avait eu un engagement avec une division autrichienne commandée par le général baron d'Aspre. Ce corps ennemi, fort de 8,000 combattants, qui se trouvait en position en avant de Goito de manière à couvrir cette ville, paraissait décidé à se défendre avec vigueur ; mais le général Watrin le fit charger à la baïonnette avec une impétuosité telle, qu'il le rejeta d'abord sur Goito que la réserve française tournait à ce moment. Cette circonstance détermina le baron d'Aspre à précipiter sa retraite, qui s'effectua sans désordre malgré la poursuite assez vive de l'arrière-garde par une des brigades du général Watrin. Le corps autrichien fut obligé de repasser le Mincio sous le feu des tirailleurs du général Suchet, dispersés sur la rive droite après l'attaque de Volta et de Foresto.

La seconde division du général Dupont avait, pendant ce temps, attaqué le poste de Castellucchio, et cette démonstration avait eu le résultat qu'en attendait le général Brune, c'est-à-dire qu'elle avait empêché la garnison de Mantoue de faire aucun mouvement qui pût nuire au succès de l'opération générale.

Cette opération avait pour but, comme on a pu le voir, d'enlever à l'ennemi toutes ses positions sur la rive droite du Mincio, en avant de sa principale ligne, et même de forcer le passage de cette rivière, afin que l'armée française pût manœuvrer sur

un terrain moins favorable au déploiement de la nombreuse cavalerie impériale. Brune pensait à tenter le passage du Mincio, vers le lac de Garda et au pied des montagnes qui bordent cette rivière. Les généraux Marmont et Oudinot, le premier commandant en chef l'artillerie de l'armée, et le second, chef de l'état-major général, chargés l'un et l'autre de reconnaître le point le plus favorable, s'étaient accordés sur celui de Monzambano, comme offrant plus d'avantages pour l'établissement des ponts et des batteries destinées à protéger le passage. Les attaques simultanées du centre et de l'aile droite jusqu'aux portes de Mantoue, dans la journée du 21 décembre, avaient eu surtout pour objet de porter l'attention du général Bellegarde vers la partie inférieure de sa ligne; et véritablement ce but était atteint, puisque les divers mouvements du général autrichien, en abandonnant ses positions en avant du Mincio, annonçaient qu'il s'attendait à voir les Français entreprendre le passage de cette rivière sur leur droite. Il ne restait plus au général Brune que de maintenir son adversaire dans cette croyance. Tout en rapprochant et faisant remonter avec célérité les corps du centre et de l'aile droite, il fallait lui dérober ce mouvement, et l'occuper toutefois assez sérieusement pour qu'il ne songeât point à changer les dispositions qu'il venait de faire sur sa gauche.

Le général Dupont, placé à l'extrême droite de la ligne occupée par les Français sur la rive droite du Mincio, eut ordre de rappeler de Castelluechio la division du général Monnier, de quitter lui-même, le 24 décembre au soir, ses positions devant Goito, et de se porter à Volta avec son corps d'armée, moins le détachement qui se trouvait en Toscane sous les ordres du général Miollis. Le passage du Mincio à Monzambano était fixé au 25 décembre : le général Dupont devait, ce jour-là même, exécuter une fausse attaque en jetant un pont au-dessous du moulin della Volta, presque vis-à-vis de Pozzolo sur la rive gauche de la rivière. Pour faciliter cette opération, le général Suchet eut ordre de laisser son équipage de pont, ses sapeurs et ses principaux officiers d'artillerie et du génie à la disposition du général Dupont; il devait ensuite remonter la rivière, et se réunir à la réserve, à l'aile gauche et à la division d'avant-garde pour le passage véritable à Monzambano. Pendant ce


BATAILLE
de
POZZOLO.
Lieue
Volta
Onida
Martelli
Paradiso
Petachi
Zucca
Sottomonte
Pasini
Nova
Route de Borghetto
Mincio
R.
Acquador
Tour de
Cornusella
Route de Valleggio
Maffei
Villafranca
Varientini
Chemin de Varienti
Moulin della Volta
POZZOLO
Casella
Molinella
Gue
Rena
la Pace
Campanella
le Sei Vie
Ferri
Belvedere
L'Angelo Custode
Falzoni
Bardelone
Malpensala
Mincio
Mazinbona

mouvement des troupes du centre, une partie de l'artillerie de ce corps, restée devant Borghetto, devait faire un feu violent sur la rive gauche pour retenir l'ennemi et le rendre attentif sur la division du général Dupont. Celui-ci devait alors exécuter la démonstration d'un passage de vive force à l'angle rentrant que le Mincio forme entre le moulin della Volta et Pozzolo, sous la protection de son artillerie et de celle du général Suchet. Les instructions de Dupont lui prescrivaient de se borner à cette démonstration, et d'attendre, pour agir plus sérieusement, que le passage de Monzambano permît de lui donner de nouveaux ordres.

On doit remarquer, dans l'exposition que nous venons de faire du plan du général Brune, que le succès dépendait presque entièrement d'une précision et d'un concert d'opérations bien difficile à obtenir dans les mouvements des différents corps d'une armée échelonnée sur une ligne si étendue, et dont les points étaient, pour ainsi dire, en contact avec tous ceux de la ligne ennemie. Aussi, malgré l'excellent esprit des troupes et le dévouement de leurs chefs, elles ne purent être réunies à Monzambano au jour et à l'heure indiqués. Le mauvais état des chemins, dans une saison aussi avancée, était surtout un grand obstacle pour le transport de l'artillerie et des pontons. Les difficultés étaient telles, que Brune fut obligé d'ajourner son opération principale au 26 décembre; toutefois ce général ne changea rien d'abord aux instructions qu'il avait données au général Dupont, pour effectuer, le 25, sa diversion sur le point de Pozzolo.

Les deux divisions de l'aile droite avaient été réunies à Volta dans la soirée du 24, et le lendemain elles se trouvaient, à la pointe du jour, sur les bords du Mincio, presque vis-à-vis de Pozzolo. Tous les préparatifs du passage étaient déjà faits, tant le général Dupont avait été bien secondé par l'activité des officiers généraux et supérieurs de son corps d'armée. Le chef de brigade Macon, protégé par le feu d'une batterie d'artillerie et celui de quelques bataillons de la division Watrin dont il faisait partie, se jeta avec un corps de tirailleurs dans les premières barques qui furent lancées sur la rivière, et prit poste sur la rive gauche. On s'occupa sur-le-champ de la construction d'un

pont dont les travaux ne purent être interrompus par le feu des batteries ennemies et par les efforts de deux bataillons qui disputaient le terrain et ne cessaient d'attaquer les tirailleurs du chef de brigade Macon sans pouvoir les déposter. Le pont ayant été promptement achevé, le général Musnier passa avec une demi-brigade, et vint soutenir ces mêmes tirailleurs. Ce renfort permit de repousser vivement les deux bataillons ennemis, qui se replièrent en désordre sur Pozzolo. Là ils trouvèrent d'autres troupes, derrière lesquelles ils se rallièrent pendant que celles-ci s'avançaient au-devant des Français; mais déjà la division Watrin se trouvait tout entière sur la rive droite : elle se mit en ligne, et sut conserver le terrain déjà envahi. Le général Dupont attendait avec impatience l'arrivée de la division Monnier, afin de profiter de ce premier avantage en s'emparant de l'importante position de Pozzolo, lorsqu'un aide de camp du général Suchet lui apporta l'ordre itératif du général en chef Brune de n'engager aucune action sérieuse sur la rive gauche, et de se borner à protéger par le feu des batteries le pont qui venait d'être jeté au-dessous du moulin della Volta.

Le général Dupont regarda ce nouvel ordre comme intempestif. L'action étant, selon lui, trop fortement engagée pour qu'il pût la terminer à volonté, il pensa que la moindre hésitation entraînerait la perte de tout ce qui avait passé sur la rive gauche.

En effet, le général Bellegarde, dans l'incertitude où il se trouvait du point sur lequel les Français tenteraient le passage du Mincio, avait réuni à Villa-Franca, position centrale entre le lac de Garda, Mantoue et Vérone, le gros de son armée, composé de quarante-cinq bataillons et de douze régiments de cavalerie, afin d'être à même de se porter en force sur le point qui serait plus particulièrement menacé. Ce général se trouvait lui-même à Villa-Franca avec le quartier-maître général baron de Zach. Promptement informé de l'attaque faite par Dupont, et du passage du Mincio vers Pozzolo par une partie des troupes de ce général, Bellegarde ne douta pas que le général en chef français n'eût choisi ce point pour son véritable passage; et comme le camp de Villa-Franca n'était qu'à deux heures de marche de Pozzolo, il fit marcher dans cette dernière direction

un corps considérable, et s'y porta de sa personne, dans l'espérance de jeter dans le Mincio l'avant-garde française, et d'empêcher le passage des autres troupes en détruisant le pont construit au-dessous de Molino. Le corps ennemi était partagé en deux grandes colonnes. La première, conduite par le général Kaim, se dirigea sur la droite pour attaquer les Français de front, tandis que la seconde, sous les ordres du général Vogelsang, prenant en flanc la position de Pozzolo, s'avançait directement sur le pont pour couper la retraite : le général Dupont se trouvait donc, peut-être par trop de précipitation de sa part, dans la position la plus éminemment critique. Assailli par des forces plus que quadruples, il eût sans doute succombé, si le général Suchet, par le plus heureux concours de circonstances, ne se fût pas trouvé à même de lui porter un secours prompt et efficace.

Suchet s'était rendu auprès de Brune après avoir quitté Volta avec ses troupes, pour recevoir les dernières instructions de ce général; mais il était revenu promptement sur ses pas, afin de prévenir l'attaque que devait faire le général Loison vers Borghetto, et arrêter même le mouvement de l'aile droite, qui, d'après la remise du passage de Monzambano, devait renoncer provisoirement à la démonstration ordonnée vers Pozzolo. Il trouva d'abord le général Loison engagé devant Borghetto. Le général de brigade Compans avait poussé l'ennemi jusque dans les retranchements de la Maison-Blanche : soutenue par dix pièces de canon qui foudroyaient le village à demi-portée, l'infanterie légère française s'était déjà emparée des premières maisons, que l'ennemi avait crénelées. Suchet fit cesser cette attaque, et se rendit ensuite au moulin della Volta pour s'aboucher avec le général Dupont. Il put alors se convaincre que les ordres du général en chef dont il était porteur ne pouvaient plus recevoir leur exécution, puisque l'ennemi était trop avancé pour que le mouvement rétrograde des troupes de l'aile droite s'effectuât sans danger; et jugeant même qu'il était urgent d'empêcher, par un prompt secours, ces mêmes troupes d'être écrasées, Suchet offrit au général Dupont le concours des forces dont il pouvait disposer, pour tirer celui-ci du mauvais pas où il était engagé. Réunis ainsi par un intérêt commun, les deux

généraux dépêchèrent le chef de brigade Ricard[1] au général Brune, pour lui rendre un compte exact de l'état des choses, et lui faire observer qu'il n'était plus question d'opérer une diversion; que l'aile droite française se trouvait aux prises avec le gros de l'armée autrichienne, que dirigeait le général Bellegarde en personne. Ricard devait ajouter que les deux généraux Suchet et Dupont étaient d'avis qu'il fallait profiter du passage effectué, et se servir de la digue et du village de Pozzolo, déjà au pouvoir des Français, comme d'une forte tête de pont qu'il n'était pas impossible de conserver, pour faire déboucher successivement les autres corps de l'armée, et engager sur-le-champ une action décisive, qui pouvait terminer la campagne d'une manière aussi glorieuse qu'inattendue.

Pendant que le chef de brigade Ricard se rendait au quartier général pour remplir le message dont il était chargé, le général Dupont disposa les troupes de Watrin le long de la digue depuis Pozzolo jusqu'au moulin della Volta, en ordonnant à ce général de se défendre jusqu'à la dernière extrémité dans cette tête de pont, naturellement tracée, et d'un abord très-difficile pour l'ennemi. La division Monnier, qui venait d'achever son passage, fut placée en seconde ligne de la division Watrin, et occupa Pozzolo. Le général Suchet, laissant la division Loison devant Borghetto, porta celle du général Gazan et toute l'artillerie du corps du centre sur un plateau qui domine la rive gauche du Mincio, à l'effet d'imposer à l'ennemi, d'encourager les troupes de Dupont par l'espoir d'un secours assuré, et de protéger la retraite, si elle était jugée indispensable.

Ces dispositions étaient à peine achevées que les troupes autrichiennes, qui s'étaient avancées en colonnes profondes, commencèrent à attaquer vigoureusement la ligne du général Dupont. Le général Kaim fit charger à plusieurs reprises la droite de cette même ligne, et, quoique les troupes françaises résistassent opiniâtrément aux efforts de l'ennemi, elles auraient peut-être été rompues, si le général Suchet, attentif à ce qui se passait sur la rive gauche, n'eût pas envoyé une des bri-

[1] Depuis lieutenant général, comte et pair de France, etc.

gades du général Gazan au général Dupont, qui porta sur-le-champ ce renfort sur sa ligne de bataille. Les troupes de l'aile droite reprirent de l'assurance; mais la ténacité de l'attaque des Autrichiens rendit bientôt nécessaire le concours du reste de la division Gazan, qui vint, à son tour, soutenir le général Monnier, vivement pressé dans Pozzolo et sur le point d'être écrasé.

La résistance prolongée de la ligne française contre l'élite de l'armée impériale, le déploiement sur la rive droite de la nombreuse artillerie du corps de l'aile droite et du centre dont les feux foudroyaient la rive gauche entre Pozzolo et le moulin della Volta; cette double ligne de bataille qui couronnait l'escarpement de la digue, enfin le passage successif et précipité des bataillons de Suchet venant au secours de l'aile droite, persuadèrent au général Bellegarde que l'armée française était devant lui. Dans sa croyance, il dut redoubler d'efforts pour mettre à profit sa supériorité numérique, en jetant dans le Mincio les troupes avec lesquelles il était engagé sur la rive gauche. Il fit renouveler avec plus de vigueur que jamais l'attaque de la digue derrière laquelle combattait la division Watrin, et porta un corps de cavalerie entre Pozzolo et cette même digue, dans l'intention de prendre en flanc les troupes qui la défendaient. Plus le péril s'accroissait, et plus les soldats français montraient de résolution : l'attaque de front par l'infanterie et celle en flanc par la cavalerie ennemie échouèrent également. Pris à revers par les batteries de la rive droite, repoussés par le feu violent de l'infanterie du général Watrin, les Impériaux furent obligés de renoncer à leurs attaques; et telle était l'ardeur des soldats français, qu'ils se seraient jetés à la poursuite de leurs adversaires, si Watrin ne les eût retenus.

Rebuté de cette tentative sur la digue, le général Bellegarde concentra ses attaques sur Pozzolo. Le général Monnier, qui s'était soutenu jusqu'alors dans ce dernier village, fut contraint de l'abandonner, ne pouvant plus désormais résister à des forces aussi supérieures que celles que l'ennemi avait déployées. Dès ce moment, le pont jeté par les Français sur le Mincio se trouva entièrement à découvert : une colonne autrichienne, qui s'avançait au pas de course vers ce même pont, n'en était pas

à plus de cent toises, lorsque le général Dupont, après avoir rallié les deux divisions Monnier et Gazan, vint s'opposer à ses progrès. Dupont, profitant de l'hésitation où paraissait être l'ennemi, ordonna une attaque générale sur toute la ligne ; la situation désespérée où se trouvaient les divisions françaises leur avait donné une énergie surnaturelle : elles s'avancèrent contre les forces quadruples qu'elles avaient devant elles, et les abordèrent avec fureur, aux cris unanimes de *vivent la république et le premier consul!* Cette impétueuse agression, opérée à la baïonnette d'un bout de la ligne à l'autre, fut si bien secondée par les feux croisés de la rive droite, que les Autrichiens perdirent en un moment tout le terrain qu'ils avaient gagné, et rétrogradèrent avec précipitation. Le général Dupont, à la tête de la division Monnier, s'était chargé du soin de repousser la colonne ennemie qui s'était avancée vers le pont, pendant que le général Gazan reprenait, au pas de charge, le village de Pozzolo. La division Watrin, qui ne s'était pas moins signalée dans cette attaque spontanée que dans sa défensive derrière la digue, fit, à elle seule, 1,000 prisonniers, et enleva cinq pièces de canon et un drapeau.

Comme les colonnes autrichiennes, poursuivies avec acharnement par les vainqueurs, traversaient la plaine assez en désordre, le général Bellegarde fit avancer, pour les soutenir et les rallier, les troupes fraîches qu'il avait en réserve, et, pour ne point laisser aux Français le temps de se raffermir dans les positions qu'ils venaient de défendre avec tant de vaillance, il résolut de tenter une seconde attaque. En conséquence, après avoir reformé ses colonnes, il les dirigea de nouveau sur le village de Pozzolo, en ayant soin de les faire soutenir par une réserve de six bataillons de grenadiers hongrois : cette attaque obtint un plein succès. Les troupes du général Gazan, épuisées par les marches forcées qu'elles avaient faites dans la journée, par le combat qu'elles venaient de soutenir dans Pozzolo même en reprenant ce village, ne purent s'y maintenir contre 10,000 Autrichiens, auxquels elles avaient affaire. Le capitaine Mathieu, de la 8e demi-brigade d'infanterie légère, resta seul dans une maison du village, où il se retrancha avec 30 chasseurs de sa compagnie, préférant ainsi le danger d'une mort presque

certaine à la honte de se retirer devant un ennemi qu'il avait vu fuir peu de temps auparavant.

La reprise de Pozzolo allait assurer l'avantage aux Autrichiens, s'ils parvenaient à garder ce poste jusqu'à la nuit. Le général Dupont, n'ayant point de troupes en réserve, ne pouvait plus espérer de redonner aux siennes un élan semblable à celui qui les avait fait vaincre, deux heures auparavant. Dans cette circonstance, le vigilant général Suchet vint encore une fois au secours de l'aile droite, et fit avancer deux demi-brigades de la division Loison, sous les ordres du général Colli. Dans le même temps le général Davoust, commandant en chef la cavalerie de l'armée, qui était accouru au bruit du canon, avec quelques régiments de dragons, pour se réunir aux réserves du général Suchet, fit passer sur la rive gauche la brigade du général Rivaud, et s'y porta lui-même bientôt après avec le reste de sa troupe, pour soutenir le centre de la ligne et appuyer la troisième et dernière attaque sur Pozzolo.

Le général Dupont se trouva donc de nouveau en mesure de tenir tête aux nombreuses colonnes du général Bellegarde : il fit quelques changements dans la disposition de sa ligne de bataille, et donna l'ordre de reprendre l'offensive sur tous les points. Les deux demi-brigades du général Colli, la 43[e] et la 106[e] de ligne, moins fatiguées que les autres troupes qui combattaient depuis le matin, furent chargées de l'attaque de Pozzolo : elles s'avancèrent sur deux colonnes, soutenues chacune par un régiment de dragons, se précipitèrent de concert sur les Impériaux au débouché du village, et les abordèrent si vigoureusement, que ceux-ci ne purent soutenir ce premier choc, et abandonnèrent Pozzolo. Pénétrant dans le village, les colonnes françaises dégagèrent le brave capitaine Mathieu, qui s'était défendu avec tant d'intrépidité, qu'il n'avait pas pu encore être forcé dans la maison où il s'était retranché. Les Autrichiens, chassés de Pozzolo, coururent se rallier derrière la réserve de grenadiers hongrois que Bellegarde avait fait avancer, comme on l'a déjà vu, au soutien des troupes qui avaient d'abord repris le village : le général Davoust, se mettant alors à la tête de la brigade Rivaud, suivi des autres régiments qu'il avait amenés avec lui, l'enfonça, et la mit en désordre ; le général Rivaud

en poursuivit quelque temps les débris. Cette dernière charge décida le sort de la journée. Les Autrichiens, repoussés ou culbutés sur toute la ligne, cédèrent enfin un champ de bataille si longtemps disputé et conservé si glorieusement par les Français, malgré la grande disproportion de leurs forces; la nuit mit fin au combat. Les troupes françaises étaient tellement animées à la poursuite de l'ennemi, que les généraux, craignant de compromettre le beau succès qu'ils venaient de remporter, eurent besoin d'employer toute leur autorité pour arrêter cette indiscrète impétuosité. En effet, à peine les troupes légères étaient-elles rentrées en ligne, que les Impériaux, profitant de l'obscurité, et d'un renfort de quelques bataillons qui venaient de Valeggio, essayèrent de surprendre la division Watrin : précédés de plusieurs pièces d'artillerie, ils commencèrent par faire pleuvoir sur la digue une grêle de boulets et d'obus, et s'approchèrent, sous la protection de ce feu jusqu'à vingt-cinq pas des premiers postes; mais la division se trouva bientôt en bataille, et accueillit les agresseurs par un feu de bataillon si bien nourri, que l'ennemi, après avoir vu tomber un grand nombre des siens, se retira précipitamment. Une autre tentative de ce genre, dirigée sur le village de Pozzolo, n'eut pas plus de succès : la canonnade ne cessa entièrement de part et d'autre que vers dix heures du soir.

Cette journée, qui reçut le nom de bataille de Pozzolo, fut très-funeste à l'armée autrichienne : plus de 5,000 hommes tués ou blessés restèrent sur le champ de bataille, et parmi les derniers se trouvait le général Kaim, renversé d'un coup de feu à la première attaque de Pozzolo; près de 3,000 prisonniers, onze pièces de canon et trois drapeaux demeurèrent au pouvoir des Français. La perte de ces derniers, très-considérable en proportion de leurs forces, l'était beaucoup moins en raison des efforts multipliés qui avaient été faits pour conserver les positions de la rive gauche : le général Dupont l'évalua, dans son rapport, de 1,000 à 1,200 hommes tués ou blessés. Les travaux de l'artillerie et du génie pour le rétablissement d'un second pont au moulin même della Volta ne furent point interrompus un seul instant pendant l'action : le général Suchet, qui présidait à cette opération, la poussa avec tant d'activité, que le pont se trouva prêt le soir même de la bataille.

Cependant le chef de brigade Ricard, envoyé, comme on l'a vu plus haut, vers le général en chef Brune pour l'inviter, dans l'intérêt de l'armée, à opérer le passage définitif du Mincio sur le point où l'aile droite et une partie du centre venaient de combattre avec tant de résolution et de bonheur, s'était acquitté de sa mission; mais, quels que fussent les avantages qui pouvaient résulter du plan proposé par les généraux Dupont et Suchet, Brune ne crut pas devoir renoncer à celui qu'il avait d'abord arrêté, et, sans rien changer aux mesures qu'il venait de prendre pour le passage de l'avant-garde, de l'aile gauche et du centre à Monzambano, il se borna à approuver tout ce que le général Suchet avait jugé convenable de faire pour soutenir les divisions de l'aile droite. La division Boudet fut envoyée à Borghetto pour relever la division Loison, que Suchet avait attirée à lui, comme on l'a vu, pendant l'action. Lorsque le général en chef eut reçu, dans la nuit du 25 décembre, le rapport de la victoire remportée à Pozzolo, il n'en persista pas moins dans l'exécution de son projet, et envoya sur-le-champ au général Suchet l'ordre de retirer pendant la nuit les troupes qu'il avait détachées sur la rive gauche, de laisser une brigade en observation devant Borghetto, et de venir avec le reste de son corps se réunir aux troupes qui devaient passer le Mincio à Monzambano. Le général Dupont reçut en même temps pour instruction l'ordre de rester sur la défensive dans les positions qu'il occupait sur la rive gauche, jusqu'à dix heures du matin, et de manœuvrer contre le corps ennemi qui occupait Valeggio, suivant que le passage à Monzambano et l'engagement qui devait en être la suite auraient plus ou moins de succès.

Tout étant disposé pour ce dernier passage, le général Marmont fit mettre en batterie sur la rive droite quarante bouches à feu pour protéger l'établissement des ponts, et le 26 décembre, à cinq heures du matin, les travaux commencèrent sous le feu de cette formidable artillerie. La rive gauche fut balayée en un moment, et le peu de troupes que le général Bellegarde avait sur ce point se dispersèrent par l'effet d'une démonstration aussi vigoureuse. Pour assurer encore mieux la construction des ponts, le chef de bataillon Devilliers, à la tête des compagnies de carabiniers de la 25e demi-brigade légère, passa le Mincio

dans des bateaux préparés à cet effet, et vint prendre poste sur la rive opposée. A neuf heures, un pont se trouvant terminé, le général Delmas passa avec tout son corps d'avant-garde, et le forma dans la plaine sur quatre colonnes. Sur ces entrefaites, le prince de Hohenzollern, qui commandait les forces ennemies dans cette partie, averti du projet des Français par la vive canonnade du général Marmont et par le rapport des postes qu'elle venait de faire replier, avait réuni toutes les troupes qui se trouvaient sous sa main, et s'avançait lui-même dans la plaine à la rencontre de l'avant-garde française.

Les colonnes de Delmas marchant à égale hauteur, conservant leurs intervalles, en bon ordre et les rangs serrés, eurent bientôt traversé l'espace qui les séparait de la ligne ennemie, sans répondre aux feux de mitraille et de mousqueterie qui se croisaient sur leur flanc gauche avec celui de l'artillerie des redoutes placées sur les hauteurs de Salionze, où s'appuyait la droite du prince de Hohenzollern. Nous dirons tout à l'heure quelle fut la suite de ce premier engagement.

Le général Bellegarde, après l'échec de Pozzolo, s'était retiré, dans la persuasion que le général Brune allait profiter de la nuit pour faire passer toutes ses divisions sur la rive gauche par les deux ponts construits dans la journée au-dessous du Moulin della Volta. Resté en position devant Villa-Franca, et s'attendant à une attaque générale pour le lendemain, il avait attiré à lui une partie des troupes en réserve à Borghetto et Valeggio : toutes ces forces étaient disposées dans la plaine de Villa-Franca, favorable au déploiement de la nombreuse cavalerie autrichienne. La canonnade entendue le matin, du côté de Monzambano, parut d'abord au général en chef ennemi n'être qu'une fausse attaque à laquelle il fit d'autant moins d'attention qu'un épais brouillard, qui régnait dès la pointe du jour, l'empêchait d'apercevoir le mouvement du corps du général Suchet, et par conséquent le laissait dans l'erreur sur le véritable dessein du général Brune. Mais, informé vers dix heures que cette prétendue fausse attaque était réellement le passage des principales forces de l'armée française à Monzambano, Bellegarde se hâta de faire filer de ce côté de forts détachements pour soutenir le corps du prince de Hohenzollern. La réserve de grena-

diers hongrois, qui venait d'arriver de Valeggio, eut ordre de se reporter à marches forcées sur cette position, de gagner ensuite les hauteurs de Salionze, tandis que la division du général Kaim irait prendre une position oblique sur le chemin qui conduit de Valeggio à Castel-Novo.

Mais déjà la marche audacieuse de l'avant-garde aux ordres du général Delmas avait prévenu une partie de ces dispositions. Arrivées à portée de fusil des troupes du prince de Hohenzollern, les colonnes françaises s'étaient arrêtées, pour exécuter des feux de peloton bien nourris, à la suite desquels s'entama une charge à la baïonnette si impétueuse, que les rangs autrichiens furent rompus. Le général Delmas continuant à s'avancer, se jeta entre les deux points de Salionze et de Valeggio qui servaient d'appuis au prince de Hohenzollern. Cette manœuvre, tout en donnant aux autres divisions françaises la facilité d'effectuer sans obstacle le passage du Mincio, allait cependant placer le général Delmas dans une situation critique. En effet le prince de Hohenzollern, obligé de céder à la fougueuse attaque des Français, s'était éloigné de la position retranchée de Salionze, qu'il savait être à l'abri d'un coup de main, pour se retirer vers les hauteurs de Valeggio, où il espérait trouver les renforts envoyés par le général Bellegarde. Ce mouvement força le général Delmas de diviser ses troupes en deux colonnes principales, dont l'une continua à suivre le mouvement rétrograde du prince, tandis que l'autre s'avançait sur la gauche pour s'opposer aux détachements qui pouvaient sortir de Salionze et se porter sur les derrières de la première colonne. Cette seconde colonne eut beaucoup à souffrir en s'efforçant de contenir les Autrichiens dans leurs redoutes. Exposée au feu plongeant des batteries ennemies, elle ne s'opposait qu'avec peine aux attaques des détachements qui venaient l'insulter sous la protection de ce même feu. Il fallut faire avancer une batterie pour répondre à celles de l'ennemi. Le chef de brigade Horace Sébastiani[1], qui soutenait avec son régiment, 9e de dragons, l'infanterie de la colonne française, se trouvant exposé aux tirailleries d'un parti ennemi répandu dans un petit

[1] Depuis lieutenant général, maréchal, etc.

bois sur la droite, fit mettre pied à terre à une partie de ses dragons, chassa les tirailleurs ennemis du bois, et fournit avec le reste du régiment une charge vigoureuse sur les troupes qui se trouvaient en avant des redoutes. Appuyant ainsi heureusement par ce double usage (souvent trop négligé) de l'arme des dragons l'attaque de la colonne de gauche du général Delmas, Sébastiani contribua puissamment à faire rentrer les Autrichiens dans leurs retranchements, après leur avoir fait éprouver une perte considérable.

Le général Delmas, à la tête de sa colonne de droite, continuant, comme nous l'avons dit, de poursuivre le prince de Hohenzollern, était parvenu à prendre une bonne position sur les hauteurs de Valeggio, et attendait les renforts qui devaient lui arriver nécessairement de la rive droite; mais il devenait urgent qu'il fût secouru. Attaqués par trois brigades de grenadiers hongrois, les Français allaient peut-être céder à leurs efforts réitérés, lorsque le général Moncey, commandant l'aile gauche de l'armée, et conduisant lui-même la division Boudet, après avoir remonté la rive gauche du Mincio, atteignit les hauteurs et rétablit le combat: ce nouvel engagement fut sanglant et décisif. Le général Oudinot, qui s'était porté avec les officiers d'état-major et quelques chasseurs d'ordonnance sur le front de la ligne d'avant-garde, voyant que l'ennemi, après s'être rallié, se précipitait de nouveau sur les brigades des généraux Cassagne et Bisson (de la division Boudet), chargea lui-même avec son faible peloton sur le point où l'action était le plus fortement engagée. Sabrant et renversant tout sur son passage, l'intrépide chef de l'état-major général enlève une pièce de canon, et, par ce noble élan de dévouement, il donne le temps aux autres troupes d'arriver à la hauteur des brigades engagées. Électrisés par l'exemple d'Oudinot et des braves qui l'accompagnent, les soldats de Moncey et de Delmas s'élancent au pas de charge et la baïonnette en avant sur les grenadiers hongrois, et jettent la plus grande confusion dans leurs rangs. Enfoncé de toutes parts, l'ennemi se retira en désordre sur Valeggio et Castel-Novo, où il fut poursuivi avec acharnement. Ce fut en vain que les Hongrois voulurent se défendre dans Castel-Novo : pris et repris trois fois, ce village resta au pou-

voir des Français. Toutefois, le château ne se rendit que la nuit suivante au général Bisson. Les Autrichiens avaient perdu dans cette affaire plus de 1,000 hommes tués, 2,000 prisonniers et quatre pièces de canon.

Le 26 au soir, la presque totalité de l'armée française se trouvait sur la rive gauche du Mincio. Retardé par la difficulté des chemins, le corps du centre n'avait pu arriver à Monzambano qu'à trois heures après midi. Le général Brune avait chargé le général Suchet de couvrir les ponts et d'observer les redoutes de Salionze; la brigade laissée devant Borghetto, sous les ordres du général Lesuire, avait eu ordre de rester en observation et de ne prendre l'offensive que lorsque le passage serait entièrement effectué à Monzambano. Il avait été convenu que le premier coup de canon tiré à Valeggio servirait de signal : aussitôt qu'il se fit entendre, le général Lesuire attaqua de front l'ouvrage qui formait la tête de pont de Borghetto. Malgré ses efforts réitérés, il ne put parvenir à franchir les palissades, et fut contraint de se replier après avoir perdu un certain nombre d'hommes. Une petite colonne, que ce même général avait dirigée le long du rivage et derrière les maisons pour tourner la gorge de l'ouvrage, fut également arrêtée et foudroyée par les batteries de la rive gauche. Lesuire avait dessein de renouveler son attaque pendant la nuit; mais l'officier autrichien qui commandait à Borghetto, ayant appris la défaite des troupes du prince de Hohenzollern et des réserves envoyées par Bellegarde, et se trouvant isolé, sans espoir de secours ni moyens de retraite, demanda à capituler, et se rendit prisonnier avec les 1,000 hommes qu'il avait sous ses ordres, ainsi que sept pièces de canon et deux obusiers.

Après le nouvel échec essuyé par le général Hohenzollern, Bellegarde sentit qu'il ne pouvait plus rester entre le Mincio et l'Adige, et prit la résolution de se retirer derrière la dernière de ces rivières. Toute la nuit fut employée à replier les divisions vaincues d'abord sur Villa-Franca, et ensuite sur la rive gauche de l'Adige; une forte arrière-garde fut laissée à Villa-Franca pour protéger ce mouvement rétrograde. La division de 4 à 5,000 hommes qui occupait, sous le commandement du général autrichien Rousseau, la position retranchée de Sa-

lonze, avait reçu l'ordre d'opérer sa retraite sur le Montebaldo et d'aller occuper la célèbre position de Rivoli et de la Corona; mais le général Delmas, qui surveillait avec soin l'adversaire qu'il avait contenu la veille dans ses retranchements, ne lui donna point le temps de les évacuer entièrement. Le 27 au matin, il fit attaquer les redoutes dans lesquelles se trouvaient encore 1,000 Autrichiens qui se rendirent prisonniers avec armes, bagages, deux drapeaux et quatorze pièces de canon. Cet événement accéléra la retraite de l'armée ennemie. Le général Bellegarde, qui avait déjà jeté quelques troupes dans Peschiera, se hâta de renforcer également la garnison de Mantoue par celle de Goito qui fut évacué, et concentra son armée dans le camp retranché sous Vérone. Le quartier général fut établi à San-Michele; les troupes légères du général de Bussy restèrent le long de l'Adige sur la rive droite, et la garnison de Porto-Legnago fut augmentée de quelques bataillons. Les journées des 25 et 26 décembre avaient coûté à l'armée autrichienne plus de 12,000 combattants tués, blessés ou faits prisonniers, en comprenant parmi ces derniers les 1,000 hommes pris par le général Delmas dans les redoutes de Sallonze.

Une perte aussi considérable, en affaiblissant la force numérique des Impériaux, avait encore pour résultat immédiat le découragement répandu parmi les troupes au commencement de la campagne. Aussi le général Bellegarde, instruit des progrès du général Moreau dans la haute Autriche, et du général Macdonald dans le Tyrol antérieur, ne se crut-il point assez fort pour se maintenir dans la nouvelle ligne qu'il venait de prendre sur l'Adige: il ne pensa plus qu'à manœuvrer de manière à retarder la marche de l'armée française. Il espérait, par ce moyen, donner aux corps des généraux Laudon et Wukassowich, forts ensemble de 20,000 hommes, le temps d'évacuer le Tyrol italien, de venir se joindre à lui, soit à Vérone, si ces généraux pouvaient encore s'ouvrir le passage par la vallée de l'Adige, soit au delà de Vicence, si, serrés de trop près par l'armée de Macdonald et le corps des flanqueurs de celle d'Italie, ils étaient forcés de se jeter dans la vallée de la Brenta.

Quelque promptitude que les différentes divisions de l'armée

de Bellegarde eussent mise dans leur mouvement rétrograde; elles furent suivies de très-près par les troupes de l'armée victorieuse : celles-ci arrivèrent sur les bords de l'Adige au moment où les dernières achevaient leur passage; l'avant-garde du général Delmas eut même, avec les troupes légères du général de Bussy, un engagement assez vif, que la nuit seule put faire cesser.

Le général Brune établit ses divisions dans les positions suivantes : le général Delmas, avec l'avant-garde, s'élevant sur la gauche, vint prendre position à Pastrengo et sur les hauteurs de Palazzuolo; l'aile gauche et l'aile droite, ou les corps des généraux Moncey et Dupont, se rapprochèrent de Vérone et s'établirent en avant de Dossobono, s'étendant obliquement sur la gauche par Cantaro et Castel-Novo; les deux divisions du centre (corps de Suchet) restèrent en seconde ligne. Le général Suchet fit resserrer la garnison de Peschiera par la rive gauche du Mincio, pendant que le général Dombrowski, à la tête de la légion polonaise, achevait par la rive droite l'investissement de cette place. Nous rapporterons dans un autre article les circonstances du siége de Peschiera, qui fit beaucoup d'honneur au général du génie Chasseloup-Laubat, chargé de réduire cette importante forteresse.

Pour achever d'exécuter le plan d'opération tracé par le premier consul, le général Brune avait encore à forcer le passage de l'Adige. Ainsi donc, sans perdre de temps, il ordonna au général Dupont de faire des démonstrations devant Vérone et sur le bas Adige. Celui-ci fit attaquer à Tomba et à Santa-Lucia les grand'gardes du général de Bussy, et contraignit ces troupes légères à se retirer dans la place. La division Watrin, après avoir tourné Santa-Lucia, vint prendre poste sur un plateau élevé qui domine tout le bassin de Vérone. Des mesures furent prises pour que l'artillerie et l'équipage de pont se trouvassent réunis à Bussolengo, où le général Brune avait résolu d'opérer le passage et où il avait déjà établi son quartier général. Pour mieux détourner l'attention de l'ennemi, il fit faire, le 30 décembre, une reconnaissance générale sur toute la ligne, et quoique le général Bellegarde eût déjà pris, comme nous l'avons dit, la résolution d'abandonner la rive gauche de l'Adige, les

troupes autrichiennes se montrèrent en force sur tous les points qui pouvaient être menacés. Le général Brune dut en conclure que l'intention de son adversaire était de défendre le passage avec opiniâtreté, et dès lors il redoubla de précautions pour dérober le point où il se proposait de l'effectuer.

Une batterie d'obusiers avait été établie sur le plateau occupé par la division Watrin, et elle avait commencé à tirer sur Vérone pendant la reconnaissance dont nous venons de parler. Cette espèce de bombardement continua avec quelque vigueur jusque fort avant dans la nuit, et les obus mirent le feu en quelques endroits de la ville; mais l'incendie ne fit d'ailleurs aucun progrès.

Les généraux Marmont et Chasseloup, consultés par le général Brune, avaient été d'avis que le passage de l'Adige devait avoir lieu à l'angle rentrant que forme cette rivière à un mille au-dessus de Bussolengo : tous les apprêts de cette opération étaient terminés le 1er janvier 1801, six jours après le passage du Mincio. Dès la veille, les troupes de l'avant-garde, celles de l'aile gauche et du centre furent placées par échelons à Pastrengo, à Palazzuolo, à Sonna et Bertachina, villages dont le plus éloigné n'est pas à plus de deux heures de marche de Bussolengo. Le corps de réserve de l'armée, commandé par le général Michaud, devait diviser l'attention de l'ennemi en jetant un pont de radeaux à Chievo, et simulant un autre passage entre Bussolengo et Vérone.

Le 1er janvier, à la pointe du jour, les troupes destinées au passage véritable se trouvèrent réunies à la gauche de Bussolengo; à neuf heures, les compagnies de carabiniers de l'avant-garde passèrent l'Adige sur des bateaux. Les Français s'attendaient à éprouver une grande résistance sur la rive gauche; mais ces premières troupes furent étonnées de ne rencontrer presque point d'obstacle. Une batterie de soixante pièces de canon, établie par le général Marmont sur la rive droite pour protéger la construction du pont, devint inutile.

On travaillait avec activité aux ouvrages que nécessite une pareille opération, et le général Brune, surpris lui-même du silence qui régnait sur la rive gauche, commençait à soupçonner quelque ruse de guerre, lorsqu'un officier, envoyé en

parlementaire par le général en chef autrichien, vint annoncer l'armistice conclu à Steyer entre le général Moreau et l'archiduc Charles, et proposa la négociation d'une semblable convention. Le général Brune, d'après les instructions qu'il avait reçues du premier consul, ne refusa point d'entrer en pourparlers à cet égard, quoique d'ailleurs il vît avec regret échapper l'occasion d'obtenir de nouveaux succès. Toutefois, après avoir pris connaissance des bases proposées par le général Bellegarde pour un armistice, bases qu'il ne croyait pas devoir consentir dans les circonstances où se trouvaient les deux partis, le général français rompit la négociation. Dans une lettre écrite au ministre de la guerre par le premier consul, celui-ci disait positivement : « Je vous prie, citoyen ministre, de faire connaître au général Brune qu'il ne doit point conclure d'armistice à moins que l'ennemi n'accorde Mantoue, Peschiera, Ferrare, Ancône et au moins la partie de Porto-Legnago qui se trouve sur la rive droite de l'Adige. Dans le cas que l'ennemi ne veuille pas accéder à ces conditions, le général Brune doit se porter sur la Piave. » Ces instructions étaient impératives, et Brune ne pouvait pas se dispenser de continuer le passage déjà commencé de l'Adige.

Le parlementaire ennemi était à peine retourné près du général Bellegarde, que l'avant-garde française passa sur le pont, qui était achevé, et s'établit sur la rive gauche de l'Adige ; elle fut bientôt suivie de l'une des divisions de l'aile gauche (celle du général Broussier). Les deux divisions du centre passèrent ensuite, et, pendant ce temps, le reste de l'aile gauche, sous les ordres du général Moncey, remonta la rive droite, se dirigeant par Piovezano, Cavagione et Albaro sur Rivoli. Brune, qui voulait porter sur la rive gauche le plus de forces possible, renonçant à la fausse attaque que Michaud devait faire à Chievo, ordonna à ce général de quitter ses positions de Croce-Bianca et de San-Massimo, pour suivre le mouvement des troupes du centre : ce contre-ordre faillit occasionner un événement fâcheux. Le chef de brigade Margaron[1], prévenu trop tard de cette marche de flanc qui le laissait à découvert, se trouva presque

[1] Depuis lieutenant général, inspecteur du corps de la gendarmerie, etc.

enveloppé par un fort parti de cavalerie légère, sorti du camp retranché de Vérone. Margaron, n'ayant avec lui que 200 chevaux et deux pièces d'artillerie légère, fit bonne contenance, fournit deux charges vigoureuses, et perça à travers la cavalerie qui l'entourait; il reprit, le sabre à la main, le village de San-Massimo, déjà occupé par un détachement ennemi, soutint dans ce mauvais poste l'attaque réitérée du corps qu'il venait de traverser, le repoussa avec avantage, s'empara de 100 chevaux, et fit preuve, en un mot, dans cette circonstance éminemment critique, du plus grand sang-froid et de la valeur la plus brillante. Dans la soirée de ce même jour (1er janvier), le général Dupont quitta aussi sa position d'observation devant Vérone, et, ayant passé l'Adige pendant la nuit, il s'établit le lendemain avec toute l'armée sur la rive gauche de cette rivière.

Le général Bellegarde avait fait replier toutes ses troupes, et les Français s'attachèrent d'abord à suivre ce mouvement rétrograde. Toutefois, le général Brune, voulant ôter aux garnisons de Mantoue et de Legnago la facilité de se jeter sur ses communications, fit occuper le plat pays par un corps de cavalerie destiné à tenir ces deux places en observation. L'aile gauche fut en outre détachée tout entière sur le haut Adige, et le général Moncey, qui la commandait, reçut tout pouvoir pour la diriger de la manière la plus convenable : il devait manœuvrer pour couvrir la grande ligne d'opérations de l'armée, et se joindre, aussitôt que faire se pourrait, à l'armée des Grisons, qui s'avançait alors, comme on l'a vu à la fin du chapitre précédent, dans la direction de Trente. Ces deux dispositions arrêtées, le général Brune fit avancer les autres divisions de son armée sur Vérone. Le général Delmas, qui avait avec l'avant-garde beaucoup d'avance sur les autres troupes de l'armée française, occupait déjà les hauteurs qui dominent la ville, et se trouvait ainsi à même de tourner l'ennemi et de déterminer sa retraite. Dans sa marche rapide, cette avant-garde avait eu à vaincre de grands obstacles; il avait fallu s'ouvrir un chemin entre des rochers, traîner et porter à bras des pièces et des caissons au milieu de la neige et de la glace; les soldats avaient fait toutes ces corvées avec un courage et une gaieté bien dignes

des mêmes hommes qui avaient étonné l'Europe par le passage du Saint-Bernard et des autres sommités des Alpes. Les autres divisions suivirent la grande route, poussèrent les arrière-gardes autrichiennes jusque sous le canon de Vérone, et firent quelques centaines de prisonniers. Le 2 janvier, à huit heures du soir, les hauteurs de San-Leonardo et de Taglia-Fermo furent attaquées et emportées à la baïonnette par la brigade du général Colli (de la division Loison) qui s'y établit aussitôt.

Le général Brune se proposait de presser vivement Vérone; mais les Autrichiens évacuèrent cette ville pendant la nuit. Dès la veille, le général Bellegarde avait fait lever le camp de San-Martino, pour faire prendre position à ses troupes sur les hauteurs de Caldiero. Le général Riese, qui était resté avec une garnison de 1,700 hommes, après avoir ouvert les portes de Vérone, à la première sommation qui lui fut faite, le 3 janvier au matin, se retira dans le château et les deux forts de San-Feliec et San-Pietro.

L'armée française, n'étant point arrêtée devant Vérone, continua son mouvement sur Vicence. Le général Bellegarde avait formé, pour protéger sa retraite, une forte arrière-garde composée de ses meilleures troupes. Ce corps résista de position en position, et, quand il se trouvait trop fortement engagé, le général en chef autrichien le faisait soutenir avec vigueur, en ayant soin de former toujours sa ligne de bataille hors de portée et de manière à ne pas être forcé à un engagement général, même dans les positions avantageuses. C'est ainsi qu'il abandonna le plateau de Caldiero, déjà tourné par les hauteurs de Colognola, pour faire camper le gros de ses troupes dans la plaine de Villa-Nova, le 5 janvier. Attaqué le lendemain dans cette position, et forcé de la quitter avec perte, il se replia derrière la rivière d'Agno, en appuyant sur son centre, parce que le général Delmas, après avoir enlevé les postes de Soave et de San-Vittore, se portait à marches forcées sur sa droite, pour la déborder. Delmas s'empara, dans la soirée, de la position de Monte-Forte. Les divisions du centre et l'aile droite suivaient la marche de l'avant-garde française, en ayant soin de laisser entre elles un intervalle convenable.

En se couvrant de la rivière ou torrent de l'Agno, Belle-

garde établit son armée : la droite à Montecchio-Maggiore et la gauche à Brendola, occupant par son arrière-garde Montebello en avant du centre de la ligne, et coupant la grande route de Vérone à Vicence. Cette position était bien choisie, en ce qu'elle présentait une défensive très-avantageuse; et le général Brune, après l'avoir fait reconnaître, ne doutant point que le général Bellegarde n'eût l'intention d'y attendre l'attaque de l'armée française, afin de couvrir Vicence et l'entrée de la grande plaine de la Brenta, fit ses dispositions en conséquence. Le général Delmas, avec une partie de l'avant-garde, eut ordre de gravir en travers les escarpements des torrents qui descendent du Zermeghede pour arriver par Tarossa sur le versant de cette montagne en arrière de Montebello. Cette marche était aussi hardie que difficile, et les Français y montrèrent autant d'intrépidité et de constance que lorsqu'ils avaient tourné Vérone quelques jours auparavant. Le général Suchet, avec l'autre partie de l'avant-garde, la division Gazan et une division de la réserve, marcha de front contre la position ennemie qu'il attaqua sur-le-champ. Les troupes impériales se défendaient avec résolution, lorsque le général Bellegarde, informé du mouvement de Delmas et craignant de se voir débordé, fit abandonner Montebello et couper un des ponts du torrent de l'Aldego; l'autre pont, qui se trouvait à la tête du village, allait être également rompu, lorsque le capitaine Letort[1], du 9e régiment de dragons, avançant avec sa compagnie, chargea les travailleurs, et dispersa les tirailleurs autrichiens qui les protégeaient. Les troupes de l'avant-garde qui suivaient le brave Letort occupèrent alors Montebello, et y prirent position. Le général Suchet, qui conduisait l'attaque de Montecchio-Maggiore, repoussa également les avant-postes ennemis; et, la division de la réserve ayant manœuvré de manière à tourner la droite des Impériaux, ceux-ci abandonnèrent le village, où les Français s'établirent, tandis que les divisions du général Dupont s'avançaient en toute hâte par Meledo et Brendola sur Tavernele pour couper la route de Vicence, point de jonction

[1] Depuis lieutenant général, tué à la bataille de Waterloo, en 1815.

des deux routes qui, partant l'une et l'autre de Vérone, conduisent à la première de ces villes. L'arrière-garde ennemie voulut défendre ce passage; mais, presque enveloppée par suite du mouvement du général Dupont, elle allait mettre bas les armes lorsqu'un fort détachement de cavalerie accourut pour la dégager, et força les Français à s'arrêter. La nuit, déjà fort avancée, permit aux Autrichiens d'achever leur retraite. Le général Bellegarde n'ayant fait que traverser Vicence, les Français entrèrent dans cette ville le 8 janvier.

Sur ces entrefaites, les généraux Laudon et Wukassowich, ayant reçu du général en chef Bellegarde l'ordre d'évacuer en toute hâte le Tyrol italien pour venir joindre l'armée, étaient déjà entrés dans la vallée de la Brenta. Le corps de Wukassowich, qui faisait tête de colonne, débouchait par Bassano au moment même où l'armée impériale sortait de Vicence; celui du général Laudon, qui, par l'effet d'un subterfuge dont nous parlerons plus bas, avait gagné deux marches sur les troupes du général Moncey, achevait tranquillement son mouvement, et devait se réunir le lendemain au reste de l'armée. Pour mieux faciliter cette jonction, Bellegarde arrêta son arrière-garde à Liziera et Armeota, à l'embranchement des routes de Bassano et de Cittadella, pour y tenir ferme, tandis que lui-même passait la Brenta, et concentrait ses forces dans le camp de Fontaniva devant Cittadella.

Le général Brune, prévoyant la très-prochaine réunion du corps du Tyrol avec l'armée autrichienne d'Italie, dut changer ses premières dispositions. L'avant-garde et la division Gazan, qu'il avait d'abord dirigées sur Marostica, afin de couper l'ennemi de Bassano, et de masquer le débouché de la Brenta, furent rappelées au centre sur la ligne même d'opérations. Moncey, qui avait fait, en huit jours, un trajet de cent trente milles (quarante-quatre lieues environ), dans les montagnes, étant arrivé à Bassano dans la nuit du 10 au 11 janvier, reçut l'ordre de faire éclairer les routes de Cittadella et de Castel-Franco; et ce général, ayant à cœur de tirer vengeance de la tromperie que lui avait faite le général Laudon, atteignit l'arrière-garde de celui-ci auprès du village de Loria, et la tailla

en pièces. Le colonel Fournier [1], emporté par trop d'ardeur à la poursuite des débris de cette arrière-garde, se trouva tout à coup entouré avec quelques braves de son régiment, le 12e de hussards, qui l'avaient suivi; mais il eut s'ouvrir un passage, le sabre à la main, à travers le gros d'ennemis qui cherchaient à lui couper la retraite, et ramena encore quelques prisonniers.

Le passage de la Brenta par les troupes françaises s'exécuta presque sans obstacles dans la journée du 11. Les Autrichiens s'efforcèrent vainement d'arrêter le général Delmas à Ospitale di Brenta; bientôt culbutés, ils furent obligés de suivre le mouvement rétrograde de l'armée. Fontaniva et Cittadella, où l'ennemi n'avait laissé que des détachements, furent emportés par le premier régiment de hussards qui avait passé la Brenta à gué sous la protection de l'artillerie du corps de réserve.

Bellegarde avait réussi à opérer sa jonction avec les deux corps échappés si heureusement aux mouvements combinés des généraux Macdonald et Moncey dans le Tyrol; mais, loin de profiter de ce renfort pour tenir tête à l'armée française, il ne pensa qu'à continuer sa retraite. Les vastes plaines du Trévisan, épuisées par le séjour de l'armée autrichienne sur la ligne du Mincio, ne lui parurent pas un terrain convenable pour tenir la campagne. Toutefois il crut devoir défendre la position de Castel-Franco pour se donner le temps de passer la Piave, et de recevoir du cabinet de Vienne les instructions nécessaires pour la conclusion de l'armistice qu'il avait déjà sollicité, et dont il reconnaissait plus que jamais l'urgence. Jetant obliquement toute sa cavalerie sur sa gauche, il continua sa retraite sous la protection de ses arrière-gardes, qu'il disposa de manière à faire croire qu'il n'était pas éloigné de livrer bataille entre Fossa-Lunga et Albaredo, en avant de Trévise.

Ces feintes dispositions firent prendre en effet le change au général Brune. Celui-ci, pensant, avec quelque apparence de raison, que l'armée ennemie, renforcée de près de 20,000 hommes, se trouvait suffisamment en mesure de recevoir bataille, en mettant un terme à une retraite, pour ainsi dire, humiliante, donna ses ordres en conséquence. Le général Mi-

[1] Depuis lieutenant général, inspecteur de cavalerie.

chaud, avec le corps de réserve, marcha directement sur Castel-Franco, et s'empara de cette position, centre de la ligne ennemie, après un combat opiniâtre; le général Suchet, qui avait d'abord appuyé cette attaque, se porta ensuite avec ses deux divisions sur Fossa-Lunga, Postuma et Villa-Orba; le général Dupont, avec l'aile droite, attaqua Fontana, tandis que Delmas se dirigeait avec l'avant-garde sur Lovad; le général Moncey devait, avec toutes les troupes sous ses ordres, se porter de Bassano, par Asolo, sur Riva-Secca, à l'endroit où la Piave sort des montagnes; après avoir suivi la rive droite en longeant le bois de Mantello, il devait diriger les deux divisions Rochambeau et Boudet sur Selva et Ponte di Piave. Cette manœuvre avait pour objet de couper l'arrière-garde autrichienne de la Piave, et de la détacher entièrement du gros de l'armée.

Mais, tandis que les colonnes françaises exécutaient ces divers mouvements, et que le général Brune concevait l'espoir de joindre son adversaire et de le forcer à une bataille rangée, celui-ci, ayant reçu de sa cour une réponse catégorique, se préparait à demander la cessation des hostilités. Le 14 janvier, au moment même où le général Michaud enlevait Castel-Franco de vive force, le chef de brigade Sébastiani, chargé de faire une reconnaissance sur Trévise, rencontra aux portes de cette ville un escadron du régiment de Ferdinand, hussards, dont le commandant s'avança vers lui pour l'engager à attendre l'arrivée du comte de Hohenzollern et du colonel de Brest, chargés l'un et l'autre des pleins pouvoirs du général en chef Bellegarde pour la conclusion définitive de l'armistice déjà demandé. Sébastiani répondit qu'ayant ordre de s'emparer de Trévise, il ne pouvait, sans y contrevenir, accéder à l'invitation qui lui était faite. Il engagea donc le commandant de hussards à se retirer avec son détachement, et entra dans Trévise dont il prit possession.

Pendant ce temps le général Brune recevait lui-même, à Villa-Orba où il s'était avancé avec quelques troupes de la réserve à la suite d'une des colonnes du centre, un parlementaire envoyé directement par le général Bellegarde. Brune se rendit de suite à Trévise pour y recevoir les envoyés autrichiens; et,

lorsqu'il eut vérifié leurs pouvoirs, il chargea des siens le général Marmont, commandant en chef l'artillerie de l'armée, et le chef de brigade Sébastiani. Une suspension d'armes de vingt-quatre heures fut accordée sur-le-champ pour entrer en négociation. Le général de Zach, quartier-maître général de l'armée autrichienne, arriva dans la soirée pour seconder le comte de Hohenzollern; et, deux jours après, le 16 janvier, les deux partis arrêtèrent et signèrent la convention d'armistice suivante :

Convention d'armistice entre le général Brune et le général Bellegarde.

Les généraux en chef des armées française et impériale et royale en Italie, voulant arrêter l'effusion du sang au moment où les deux gouvernements s'occupent à conclure la paix, ont nommé et muni de leurs pleins pouvoirs les citoyens Marmont, général de division et conseiller d'État, et Sébastiani, chef de brigade de dragons; et MM. le comte de Hohenzollern, lieutenant général, et le baron de Zach, général-major, pour traiter d'un armistice, qui a été arrêté aux conditions suivantes :

ART. 1er. Il y aura un armistice entre les armées de la république française et celles de S. M. l'empereur et roi, en Italie, jusqu'au 14 pluviôse (2 février), époque de l'expiration de celui des armées d'Allemagne. Les hostilités ne pourront cependant recommencer que quinze jours après l'avertissement des généraux en chef respectifs en Italie.

2. Dans cet armistice seront compris tous les corps faisant partie des armées françaises d'Italie et des Grisons, et ceux des armées impériales et du Tyrol.

3. Les armées françaises se mettront en route après-demain 28 nivôse (18 janvier) pour occuper leur nouvelle ligne; cette ligne suivra la rive gauche de la Livenza, depuis la mer jusqu'à sa source, près de Polcenigo; de là elle montera sur la haute crête des montagnes qui séparent la Piave de la Zelline, passe les monts Maüra, Craupitz, Rabthal, Spiz, descend de là dans la vallée de Luckau, près Egge, remonte la montagne pour redescendre dans Drauthal et Mitterland sur la Drave,

jusqu'à Lienz, où elle rencontre la ligne de démarcation fixée par la convention d'Allemagne.

4. L'armée impériale et royale prendra pour ligne de démarcation la rive droite du Tagliamento, depuis la mer jusqu'à sa source, près du mont Maüra; cette ligne montera sur ce point, et suivra celle désignée dans l'article précédent, qui se trouvera commune aux deux armées.

5. Le pays compris entre les deux lignes de démarcation est déclaré neutre. On ne pourra pas y mettre de troupes en cantonnement; il n'y sera placé que des postes ou piquets pour garder les avenues; les postes ne pourront pas être éloignés des rivières de plus d'un mille.

6. On tirera une ligne qui divisera le pays neutre en deux parties pour y prendre des vivres; cette ligne sera marquée par le ruisseau Zelline jusqu'à Barca, passera par Vilalta, Porto-Gruaro, et suivra la Lemene jusqu'à la mer.

7. On remettra à l'armée française les places de Peschiera et Sermioné, les châteaux de Vérone et Legnago, la ville et la citadelle de Ferrare, la ville et le fort d'Ancône, aux conditions suivantes :

1° Les garnisons sortiront librement avec les honneurs de la guerre; elles emporteront leurs armes, équipages et propriétés, pour rejoindre l'armée impériale.

2° Toutes les pièces d'artillerie de fonte impériale, avec leurs munitions, comme toutes autres propriétés impériales qui ne seront pas désignées ci-après, sortiront librement, et on donnera, pour exécuter cette évacuation, six semaines à l'armée autrichienne.

3° Toutes les pièces d'artillerie, d'une fonte autre que celle impériale, seront remises en propriété à l'armée française avec leurs munitions.

Quant aux transports, l'armée française se charge de fournir les bateaux pour évacuer les effets des forteresses et places de Vérone, Legnago et Ferrare, jusqu'à la mer; ces bateaux seront rendus fidèlement.

L'armée française fournira les moyens nécessaires pour faire rentrer à Vérone les effets des forteresses et places de Sermione et Peschiera, qui seront embarqués sur l'Adige.

La partie de la flottille existant actuellement sur le lac de Garda, et qui a été prise aux Français lors de la reddition de Peschiera, sera la seule remise en leur possession, et celle restant en propriété à l'armée autrichienne ne pourra être évacuée que par le Mincio et le Pô, par les moyens propres de l'armée autrichienne. Dans le cas où, dans le terme de six semaines, convenu pour l'évacuation totale des effets appartenant à l'armée autrichienne, elle n'aurait pas pu évacuer la partie de la flottille qui reste à sa disposition, elle s'engage à la laisser, dans son intégrité, en propriété à l'armée française.

4° L'approvisionnement des places sera divisé en parties égales: les garnisons en emporteront la moitié, l'autre moitié sera remise à l'armée française; le bétail suivra les garnisons en entier.

5° Les places seront remises en dépôt jusqu'à la paix à l'armée française, qui prend l'engagement de les conserver dans leur état actuel.

8. On enverra sur-le-champ les ordres pour l'évacuation des places à rendre, et les commandants en sortiront avec leurs garnisons le plus tôt possible, et, au plus tard, trois jours après la réception des ordres, qui seront transmis par des courriers extraordinaires autrichiens.

Les commissaires nommés pour l'évacuation des places y resteront jusqu'à la fin de cette opération, avec la garde autrichienne nécessaire pour la police des magasins.

9. Les commissaires destinés à recevoir les arsenaux et magasins pourront seuls entrer dans les places avant la sortie des garnisons autrichiennes; les garnisons françaises occuperont seulement une porte douze heures avant leur entrée dans la place.

10. Les malades qui resteront dans les places ne seront pas réputés prisonniers de guerre; l'armée française en aura toujours soin, et les renverra à l'armée impériale, qui tiendra compte des dépenses qu'ils auront occasionnées.

11. Dans le cas où une ou plusieurs places se trouveraient rendues à l'arrivée des courriers qui seront expédiés par le général en chef Bellegarde, il ne sera apporté aucun changement à la capitulation, qui sera exécutée en entier.

12. La forteresse de Mantoue restera bloquée par les postes français placés à huit cents toises des glacis; on permettra d'envoyer des vivres de dix en dix jours pour la garnison; ils seront fixés à quinze mille rations de farine et quinze cents rations de fourrages, les autres denrées en proportion.

Les bourgeois auront, de temps en temps, la liberté de faire venir les vivres qui leur seront nécessaires; mais il sera libre à l'armée française de prendre les mesures qu'elle croira convenables pour empêcher que la quantité n'excède la consommation journalière, qui sera calculée en raison de la population.

Les communications pour les vivres avec Mantoue seront établies par le Pô jusqu'à Governolo, et ensuite par le Mincio.

13. On respectera les individus attachés au gouvernement autrichien, ainsi que les propriétés, et personne ne pourra être recherché pour cause d'opinion politique.

14. La carte Baclair de d'Albe servira de règle dans les discussions qui pourraient s'élever sur la ligne de démarcation tracée ci-dessus.

15. Il sera donné les passe-ports nécessaires pour l'expédition des courriers.

D'après cet armistice, dont la durée était de trente-trois jours seulement, en y comprenant les quinze jours d'avertissement préalable, les Français, comme on a pu le remarquer, ne restaient maîtres que des places de Peschiera, Porto-Legnago, Ferrare, Ancône, et des châteaux de Vérone, dont le commandant avait déjà capitulé. Des considérations particulières, et qui étaient sans doute dans l'intérêt de l'armée française, avaient engagé le général Brune à ne point insister sur la remise de Mantoue. Cette place devait rester bloquée à huit cents toises des glacis, et recevoir tous les dix jours des approvisionnements pour la garnison et les habitants. Ce qui rend, toutefois, la condescendance du général Brune très-remarquable, c'est qu'elle se trouve en opposition avec les intentions exprimées dans la réponse qu'il avait faite à la lettre du ministre de la guerre, dont nous avons parlé plus haut. Il y disait : « Les instructions du gouvernement seront remplies : il ne sera conclu d'armistice qu'avec la cession des places de *Mantoue*, de Peschiera, etc., etc. »

Le général Brune devait donc s'attendre à ne point voir sa conduite, dans cette circonstance, approuvée par le premier consul. Bonaparte, en refusant de ratifier l'armistice de Trévise, menaça même de dénoncer celui de Stoyer, si la place de Mantoue n'était point remise à l'armée française. « Croyez-vous, dit-il à ceux qui lui faisaient observer que cet incident pouvait nuire aux intérêts de la paix qu'il désirait lui-même si ardemment; croyez-vous que les Autrichiens, s'ils me tenaient ainsi, ne me traiteraient pas avec plus de rigueur encore? » La cour de Vienne fut donc obligée de céder à la volonté impérieuse du premier consul. La cession définitive de Mantoue fut la condition d'un nouvel armistice, qui fut négocié et signé à Lunéville, le 26 janvier, par les plénipotentiaires des deux nations, et qui fut considéré comme un grand acheminement vers la paix, dont on traitait les conditions avec une égale activité de part et d'autre.

Fin des opérations de l'armée des Grisons; diversion opérée dans le Tyrol par le général Moncey; prise de Trente; mauvaise foi du général autrichien Laudon, etc. — En rendant compte, à la fin du chapitre précédent, des premières opérations de l'armée des Grisons, nous avons laissé le général Macdonald maître du Val Camonica, après avoir surmonté tous les obstacles que lui opposaient la supériorité des forces de l'ennemi, l'âpreté de la saison, et le terrain à travers lequel il lui avait fallu se frayer un passage. C'est à cette même époque que le général Bellegarde, affaibli par les pertes qu'il avait essuyées dans les différents combats livrés sur le Mincio, ordonna aux généraux Laudon et Wukassowich d'évacuer à marches forcées les vallées du Tyrol italien, et de descendre par celle de la Brenta pour opérer leur jonction avec le gros de l'armée d'Italie sous Vicence.

Cette marche rétrograde au milieu d'un pays hérissé de montagnes couvertes de neige offrait de grandes difficultés aux généraux autrichiens; ayant d'ailleurs un vaste espace à parcourir, ils devaient manœuvrer devant un ennemi actif, auquel il fallait dérober un tel mouvement de retraite, pour ne pas être trop fortement inquiété. Dans cette nécessité de faire croire au général Macdonald que leur intention était de continuer à défendre

le Tyrol, les généraux Laudon et Wukassowich se déterminèrent à ne céder que pied à pied les accès des eaux de l'Adige à Nauders et au mont Tonal; mais pendant que leurs arrière-gardes tenaient ferme dans ces lieux fortifiés, le gros de ces deux corps ennemis commençait le mouvement ordonné par le général Bellegarde.

Macdonald avait réuni dans le Val Camonica un corps d'environ 9,000 hommes en y comprenant la légion italienne du général Lecchi, envoyée, comme on l'a vu, par le général Brune. Empressé de s'ouvrir un passage à travers la chaîne des montagnes qui séparent le Val Camonica de la vallée de la Sarca, et d'arriver sur Trente par le chemin le plus direct en gagnant quelques marches sur l'ennemi, le général français ne se dissimulait aucun des obstacles qu'il avait à vaincre dans l'exécution de son projet. Après avoir tenté à plusieurs reprises de s'ouvrir une issue par le glacier qui forme l'un des contre-forts du mont Tonal et qui se prolonge sans s'adoucir jusqu'auprès de Brescia, Macdonald fut contraint de renoncer à cette voie. Il lui fallut donc descendre jusqu'à Pisogne à la tête du lac d'Iseo, pour pénétrer par le col de Colma di San-Zeno dans le Val Trompia, franchir encore une autre chaîne pour entrer dans le Val Sabbia, enfin remonter la Chièse pour arriver dans la vallée de la Sarca. Cette longue marche, entreprise dans le but d'éviter un détour de plusieurs heures, ne faisait qu'exciter davantage l'impatience des soldats français. Ils s'irritaient à l'aspect des obstacles, et c'était à qui montrerait le plus d'empressement à les vaincre. Leur ardeur s'accrut encore lorsque, en arrivant à Pisogne, le général Macdonald reçut et communiqua la nouvelle des succès remportés sur le Mincio par l'armée d'Italie.

Les Français trouvèrent à Pisogne une partie des troupes que Brune avait détachées de son aile gauche pour renforcer l'armée des Grisons. Après le passage du Mincio, le général en chef de l'armée d'Italie, convaincu de toute l'importance du plan proposé par Macdonald, avait fait avancer la division Rochambeau sur son extrême gauche, pour tenir la position de Salo sur la rive droite du lac de Garda, et celle de Rocca d'Anfo sur le lac d'Idro. Macdonald, voulant tirer parti

de ce renfort, ordonna au général Rochambeau de s'emparer de Storo, afin de couvrir le débouché dans la vallée de la Sarca, au moment où lui-même descendait dans le Val Trompia.

L'aspérité du San-Zeno, l'une des plus hautes et des plus dangereuses montagnes de la chaîne des Alpes, étonna ces mêmes soldats que les affreuses tempêtes du mont Splugen n'avaient pas pu arrêter. Pour faire passer quelques chevaux et les mulets qui portaient les munitions, il fallut tailler des blocs de glace qui offraient les mêmes difficultés que le roc vif. La cavalerie, l'artillerie et les équipages, ne pouvant suivre le sentier escarpé que les intrépides soldats étaient parvenus à s'ouvrir à travers les glaces et les neiges, furent obligés de faire un long détour, et de descendre le long du lac d'Iseo jusqu'auprès de Brescia, pour remonter ensuite par la vallée de la Chièse. Cette manœuvre hardie, ce passage des soldats français sur des rampes glacées, où l'intrépide chasseur de chamois ose à peine s'aventurer, avaient donné au général Macdonald l'avantage de dérober sa marche à l'inquiète surveillance de l'ennemi. Toutefois, arrivé à Storo le 6 janvier, il lui restait encore pour gagner Trente quinze lieues à parcourir dans un chemin montagneux, tortueux et difficile. L'arrière-garde autrichienne, commandée par le général Davidowich, qui avait défendu successivement les postes retranchés et les meilleures positions pour donner le temps aux généraux Styrnich et Wukassowich d'opérer leur retraite, voulut encore opposer quelque résistance au débouché de Storo. La légion italienne du général Lecchi et la division Pully, qui formaient l'avant-garde de l'armée française, attaquèrent et chassèrent successivement les Autrichiens de Condino et de Castelert, et les poursuivirent la baïonnette aux reins jusque sous le canon des retranchements de Pieve di Buono. Tout le reste de l'armée des Grisons, appuyant à droite et suivant ce mouvement à marches forcées, s'avançait alors dans le Tyrol italien.

Au moment où le général Macdonald avait quitté le Val Camonica, les deux divisions Baraguay d'Hilliers et Moriot s'étaient trouvées séparées de lui par plusieurs chaînes de glaciers et par plus de cinquante lieues de montagnes. Pour mettre plus d'ensemble dans leurs opérations, Macdonald avait rendu

ces deux divisions indépendantes ; elles devaient se réunir et se suivre dans la vallée du haut Adige sous le commandement direct du général Baraguay d'Hilliers, dont les instructions portaient qu'il se dirigerait le plus promptement possible par Nauders et Glurns sur Meran et Botzen, où la réunion de toute l'armée devait avoir lieu sur l'Adige, la droite à Trente, et la gauche à Botzen. Macdonald espérait prévenir à Trente le général Laudon, et tenir le corps de celui-ci cerné entre cette ville et la Pietra. De son côté, le général Baraguay d'Hilliers, prévenant à Botzen les troupes du général Styrnich, poursuivies dans la vallée de la Noss par la brigade du général Devrigny, devait leur faire éprouver entre Botzen et Trente un sort pareil à celui que Macdonald réservait au général Laudon.

Mais la retraite précipitée des généraux autrichiens allait s'opposer à la réussite de ces combinaisons. Le mouvement de l'aile gauche de l'armée française d'Italie, détachée, ainsi qu'on l'a vu, sur le Tyrol italien après le passage de l'Adige, était venu à la connaissance des généraux Laudon et Wukassowich, et leur avait fait sentir plus que jamais la nécessité d'accélérer leur mouvement rétrograde, pour ne pas être enfermés dans le pays de Trente et coupés de la vallée de la Brenta. Renonçant donc à arrêter les colonnes de Macdonald, qui avaient franchi toutes les sommités, ils portèrent leur attention sur le général Moncey, et cherchèrent à multiplier les obstacles sur sa marche par les deux rives de l'Adige. Leur dessein était de prévenir ainsi la jonction des troupes de Moncey avec celles de Macdonald, et de rendre par conséquent les opérations de celui-ci moins décisives. Cette manœuvre, qui sauva le général Laudon, ne réussit pourtant que par l'emploi d'un moyen qui, bien qu'on le couvre du nom de *ruse de guerre*, n'en est pas moins contraire aux lois de l'honneur et de la véritable loyauté militaire.

Le général Laudon n'avait laissé dans la vallée de la Sarca que la faible arrière-garde aux ordres du général Davidowich; et, rassemblant à Trente les autres troupes de son corps, au nombre de 7 à 8,000 hommes, il descendit jusqu'à San-Marco au-dessous de Roveredo. Tous les postes qui se trouvaient à l'entrée de la vallée, et qui n'étaient gardés que très-faiblement par le petit corps autrichien détaché, sous les ordres du géné-

ral Rousseau, après le passage du Mincio par l'armée française, furent renforcés et soutenus de manière à ce que les Autrichiens restassent maîtres du passage. Le général Wukassowich, de son côté, précipitant sa retraite sur Trente, réunit son arrière-garde à celle du général Davidowich, et se hâta de faire filer le reste de ses troupes par la vallée de la Brenta. Ce dernier corps autrichien se trouvait par-là à l'abri de toute poursuite de la part des Français; mais il n'en était pas de même de celui du général Laudon, qui, par sa position, était sur le point d'être attaqué, soit par Macdonald, soit par Moncey.

Celui-ci avait remonté avec quelque difficulté les deux rives de l'Adige. Arrêté d'abord par un détachement ennemi qui occupait la forte position de Rivoli, Moncey la fit attaquer par la brigade du général Schilt : les Autrichiens, après s'être défendus longtemps, abandonnèrent cette position. La colonne qui remontait par la rive gauche s'arrêta également devant les retranchements et le fort de la Chiusa : le général Boudet, commandant cette colonne, fit attaquer vivement le château, dont les portes furent brisées à coups de canon; mais il ne put empêcher la garnison de se retirer sur Dolce, où elle se rallia sous la protection d'une batterie placée avantageusement sur la rive droite. La cavalerie française, en poursuivant ce détachement ennemi, trouva devant elle un large fossé qui coupait la grande route. Le général Laudon, indépendamment de cet obstacle opposé à l'impétuosité du vainqueur, n'oubliant rien de ce qui pouvait la ralentir encore, envoya, sous un vain prétexte, un parlementaire au général Moncey, et trouva le temps de faire évacuer Dolce au moment où les Français opéraient un mouvement qui devait les rendre maîtres de ce poste. Le général Moncey, irrité contre le général Laudon, fit attaquer avec acharnement le poste de la Corona, occupé par les troupes du général Rousseau : les retranchements furent emportés à la baïonnette, et ceux qui les défendaient cherchèrent leur salut dans la fuite. La perte de l'ennemi, dans cette occasion, fut de 1,000 hommes environ, tués, blessés ou faits prisonniers. Le général Rousseau voulut en vain tenter, après avoir rallié ses débris, de se maintenir dans la belle position d'Ala : la division Boudet entra au pas de charge dans ce village, culbuta

tout ce qui se présenta devant elle, dispersa encore une fois la division autrichienne, et lui fit 600 prisonniers. Suivi toujours avec opiniâtreté, le général Rousseau ne trouva de refuge que lorsqu'il eut atteint les troupes du corps de Laudon, qui occupait, comme nous l'avons dit, Serravalle et San-Marco en avant de Roveredo. Le général Laudon, ayant étendu sa ligne depuis l'Adige jusqu'à la crête des montagnes, montra d'abord l'intention de se défendre avec vigueur; mais, s'étant aperçu que les chasseurs tyroliens, qui faisaient l'appui de sa gauche, allaient être tournés, il ordonna la retraite, qu'il continua pendant toute la nuit.

Le lendemain 5 janvier, le général Moncey entra dans Roveredo, où il séjourna le 6, pour attendre l'arrivée de la division Rochambeau. Ce dernier général, après avoir remis à l'avant-garde du général Macdonald le poste de Storo, dont il s'était emparé le 1er, avait reçu l'ordre de se séparer de l'armée des Grisons, et de marcher sur Riva et Torbole à la tête du lac de Garda, afin de rejoindre à Roveredo l'aile gauche dont il faisait partie. Cette réunion eut lieu en effet dans la nuit du 6 au 7 janvier, et elle allait rendre encore plus critique la situation du général Laudon, dont les troupes réunies, formant un total d'à peu près 12,000 hommes, avaient pris position sous le canon du château de la Pietra sur la route de Roveredo à Trente. Moncey, après avoir fait reconnaître cette position dans la journée du 6 janvier, donna ses ordres pour l'attaquer le lendemain, espérant pouvoir battre l'ennemi et se porter eusuite sur Trente.

Ce jour-là même (6 janvier), Macdonald, suivant le plan que nous avons détaillé plus haut, arrivait à Trente après avoir fait quarante milles en trente-quatre heures, et emporté, chemin faisant, la forte position de la Rocca d'Anfo, défilé de soixante toises, que défendaient de bons ouvrages, celles de Pieve di Buono et de San-Alberto, dernier retranchement que les Autrichiens avaient fortifié avec le plus grand soin. Le général Davidowich, qui avait défendu pied à pied toutes ces positions, acculé définitivement sur Trente, résista encore vigoureusement à la légion italienne du général Lecchi : celui-ci, marchant en tête de l'avant-garde du général Macdonald,

s'était précipité sur le pont de Trente, afin d'empêcher les Autrichiens de le brûler; mais il fut obligé de reculer devant les batteries qui se trouvaient de l'autre côté de la rivière. Quand il revint à la charge, appuyé par la division Pully, le pont était incendié; il fallut en construire un avec des radeaux, et cette opération entraina une grande perte de temps et d'hommes; car les travailleurs étaient exposés à la mitraille et à la mousqueterie de l'ennemi. Enfin, le pont étant achevé, les Français traversèrent l'Adige, culbutèrent tout ce qui se trouva devant eux sur la rive opposée, entrèrent pêle-mêle avec les Autrichiens dans la ville, qui resta en leur pouvoir. Les troupes de Davidowich, toujours poursuivies par le général Lecchi, se retirèrent précipitamment par la route et la gorge de Pergine sur Levico, aux sources de la Brenta. Le général Macdonald, malgré l'excessive fatigue de ses troupes, poussa, le soir même, une reconnaissance sur la route de Roveredo, afin d'avoir des nouvelles du corps de Laudon et de la marche du général Moncey. D'après toutes les probabilités, Macdonald était fondé à croire les Autrichiens entre deux feux, et il se flattait de pouvoir forcer, dès le lendemain, le général Laudon à mettre bas les armes, en l'attaquant par ses derrières et par son flanc gauche, tandis que le général Moncey, en supposant que celui-ci fût arrivé à Roveredo, l'attaquerait de front.

C'est ainsi que, sans avoir précisément concerté leurs opérations, les généraux Macdonald et Moncey avaient en effet amené la plus heureuse combinaison d'événements qu'ils pussent désirer pour anéantir les dernières troupes ennemies qui restassent dans le Tyrol italien; mais malheureusement le général Moncey ignorait encore la marche rapide du général Macdonald, et ne soupçonnait pas la présence de celui-ci à Trente au moment où lui-même se disposait à attaquer le général Laudon. Le vent du sud, qui régnait alors, n'avait point permis à Moncey d'entendre le canon des attaques de Trente; et, tous les ponts sur l'Adige étant détruits, Macdonald, de son côté, n'avait pas pu donner connaissance de son arrivée, en envoyant des officiers ou une reconnaissance sur Roveredo par la rive droite. Quoique ces circonstances fussent heureuses pour les Autrichiens, la situation du général Laudon n'en était ce-

pendant pas moins critique, puisque sa ligne de retraite était coupée, et qu'il se trouvait enfermé entre la rivière et les montagnes, pouvant à peine communiquer, par un sentier de chèvre en arrière de sa gauche, avec le village de Levico, où s'était retiré, comme on l'a vu, le général Davidowich.

Le général Laudon, mieux instruit de la position des deux corps français que ne l'étaient réciproquement Macdonald et Moncey, et voyant qu'il lui était, pour ainsi dire, impossible d'échapper loyalement par la force des armes aux dangers qui le menaçaient, recourut, pour se tirer d'embarras, à une ruse de guerre, si on peut appeler ainsi une communication mensongère faite sous la foi d'un parlementaire. Les Français étaient en marche, le matin du 7 janvier, pour attaquer le corps ennemi, lorsque Laudon fit annoncer au général Moncey, par un officier de son état-major, qu'il venait de recevoir la nouvelle certaine que les généraux en chef Brune et Bellegarde avaient conclu un armistice semblable à celui de Steyer; il demandait en conséquence une suspension d'armes pour négocier, ajoutait-il, une convention semblable. Le digne et loyal général Moncey, ne soupçonnant pas que cette communication fût un piége tendu à sa bonne foi, consentit sans hésiter à la suspension d'armes demandée; toutefois, pour remplir ses instructions dans toute leur étendue, et rester libre de marcher sur Bassano par la vallée de la Brenta, il exigea l'évacuation du château de la Pietra et la remise de Trente. Laudon, qui savait fort bien que cette dernière ville était déjà au pouvoir du général Macdonald, eut cependant l'impudence de souscrire cette étrange et décevante convention : le soir même, trompant par de faux mouvements la vigilance du général Macdonald, le général autrichien échappa à son attaque imminente, et fit filer ses troupes sans obstacle par la passe étroite de Caldonazzo, qui aurait dû devenir pour lui les *fourches caudines*. Le général Moncey, après avoir pris possession du fort de la Pietra, s'avança à la tête de quelques escadrons pour, suivant la convention signée par son astucieux adversaire, prendre possession de Trente, d'où Macdonald venait lui-même de sortir avec un détachement afin de reconnaître la route de Roveredo : les deux troupes se rencontrèrent à quelque dis-

tance de sa ville, et ces généraux se communiquèrent leurs regrets d'avoir manqué une si belle occasion, et leur indignation de la conduite déloyale du général autrichien.

Le général Brune, dont l'armée s'avançait alors sur Vicence, ne fut pas plus tôt informé de ce qui s'était passé à la Pietra, qu'il s'empressa de démentir la prétendue convention d'armistice, et de blâmer le général, qui, par sa trop grande confiance dans une assertion qu'il pouvait vérifier, avait manqué l'occasion de faire mettre bas les armes à un corps aussi considérable de l'armée ennemie. Le général Moncey fut privé du commandement de l'aile gauche, et Brune lui envoya pour successeur le général Davoust; mais celui-ci, ayant trop de générosité pour profiter de la disgrâce de son compagnon d'armes, victime d'une faute qui démontrait toute sa loyauté, se borna au commandement de la cavalerie et d'un corps d'avant-garde, et persista à prendre les ordres du général Moncey. Tous les soldats des deux divisions Boudet et Rochambeau, indignés de la perfidie du général autrichien, étaient si bien convaincus de l'innocence du disgracié, qu'ils applaudirent avec enthousiasme au noble procédé du général Davoust. Moncey voulut mettre à profit la bonne disposition de ses troupes pour tirer vengeance de la conduite de Laudon : il se jeta à la poursuite de ce dernier, précipita sa marche par la vallée de la Brenta sur Borgo di val Sugana jusqu'au débouché de Bassano; mais le corps autrichien avait trop d'avance sur les colonnes francaises pour que Moncey pût atteindre son déloyal adversaire. Celui-ci se réunit, ainsi que nous l'avons dit dans l'article précédent, à l'armée du général Bellegarde, et le général Moncey reprit son rang à la gauche de l'armée française.

Le général en chef de l'armée des Grisons, après avoir vu échouer ainsi une partie du plan qu'il avait lui-même conçu, longtemps médité, et qu'un plus grand développement de forces mises en temps opportun à sa disposition eût fait sans doute réussir complétement, ne songea plus qu'à assurer le succès du mouvement qu'il avait fait faire au général Baraguay d'Hilliers, et s'empressa de détacher sur Botzen les divisions Pully et Vandamme, soutenues par la brigade du général De-

vrigny, qui devait descendre sur l'Adige par Male et San-Michele. L'objet de cette marche était, dans le cas où le général Baraguay d'Hilliers se trouverait arrêté sur le haut Adige, de fermer la sortie de cette vallée, en s'emparant de Botzen, et d'y faire prisonnier le général Auffenberg. Les généraux Vandamme et Pully devaient ensuite, en se portant sur Klagenfurth, s'emparer de Brixen, de Mühlbach et de Prunecken, et chercher à pénétrer dans la vallée de la Drave. En occupant cette dernière vallée, Macdonald coupait entièrement les communications de l'armée autrichienne d'Allemagne avec celle du général Bellegarde en Italie, et rejetait de fait cette dernière sur Trieste : il est vraisemblable que ce plan eût reçu son entière exécution sans les armistices de Steyer et de Trévise.

Au surplus, les premiers mouvements ordonnés se firent avec succès. Au moment où le général Pully arrivait devant Botzen, en remontant la vallée de l'Adige, le général Baraguay d'Hilliers, en la descendant, se trouvait, de son côté, en présence de cette ville : il était bien difficile que le général Auffenberg pût échapper à cette espèce de circonvallation que les divisions françaises formaient autour de lui. Enfermé dans Botzen avec 6,000 hommes, il n'avait plus d'autre moyen de salut que celui de s'ouvrir un passage à la baïonnette ou de mettre bas les armes. Instruit des événements d'Allemagne, le général autrichien invoqua l'armistice de Steyer, et protesta contre sa violation; mais, devenus défiants par l'exemple du général Laudon à la Pietra, les généraux français refusèrent d'écouter toute autre proposition que celle de mettre bas les armes. La double attaque de Botzen était commencée, le 12 janvier, par le général Baraguay d'Hilliers sur la route de Meran, et par le général Pully sur celle de Trente, lorsque l'adjudant général Lenormant, officier de l'état-major de Moreau, arriva au quartier général du général Baraguay d'Hilliers : il était chargé de communiquer au général Macdonald la convention d'armistice signée à Steyer, et il engagea Baraguay d'Hilliers à cesser une attaque désormais sans objet; celui-ci répondit qu'il ne voulait rien prendre sur lui, et qu'il attendrait les ordres de son général en chef. Lenormant, décidé à empêcher une inutile effusion de sang, se rendit auprès du général Pully, qui lui fit

les mêmes difficultés. Alors le généreux officier de Moreau ne vit point d'autre parti à prendre que celui de déclarer qu'il allait se renfermer dans Botzen avec Auffenberg si les deux généraux persistaient à attaquer celui-ci. Le général Pully se rendit le premier; et, ne pouvant plus douter que l'armistice ne fût réel et ne dût recevoir son entière exécution, il fit rentrer sa division dans son camp.

Quoique la ligne de démarcation tracée par l'armistice de Steyer masquât le front de l'armée des Grisons, et détruisit un plan dont il attendait beaucoup de gloire, Macdonald se détermina à la suivre, par considération pour le général Moreau, dont il était l'ami particulier, et avec lequel il avait fait ses premières armes. Mais en laissant au général Auffenberg la liberté de se retirer, et en renonçant à occuper Botzen, Macdonald exigea que les Autrichiens livrassent passage aux troupes du général Baraguay d'Hilliers et à la colonne d'artillerie descendue par la grande route de Meran. Le général Moreau, en faisant comprendre cette partie du Tyrol dans la clause d'évacuation[1], et en consentant à l'espèce de neutralité sous la surveillance de simples sauvegardes, stipulée par toute la province, ignorait alors les progrès du général Macdonald, et n'avait pas cru masquer le mouvement qui devait le plus l'intéresser : il avait songé au contraire à faciliter ceux que l'armée des Grisons devait faire vers l'Italie.

Macdonald, voyant ainsi la gauche de son armée paralysée par l'armistice de Steyer, et son centre arrêté à Trente par les montagnes, proposa au général Brune de réunir ses troupes à celles de l'armée d'Italie, dont il formerait alors l'aile gauche : Brune accueillit avec plaisir cette offre généreuse du général en chef de l'armée des Grisons; mais à peine celle-ci commençait-elle à se mettre en mouvement sur la Brenta, que Macdonald reçut communication de l'armistice de Trévise, et fut encore obligé de se conformer aux nouvelles dispositions que cet acte renfermait. Il répandit alors son armée dans le Tyrol italien, et occupa, afin d'y pouvoir faire subsister ses soldats, la plus grande étendue possible de ce pays pauvre, qui ne produit,

[1] Voyez l'armistice de Steyer, page 191.

dans les années les plus abondantes, que les deux tiers des denrées nécessaires à sa consommation habituelle.

Ainsi se termina une des campagnes les plus remarquables dans l'histoire de la guerre de montagnes. Elle a été comparée avec juste raison à celle que le duc Henri de Rohan fit dans la Valteline en 1635 ; mais nous croyons qu'elle offre un plus grand degré d'intérêt, et une sagacité encore mieux développée de la part du capitaine moderne. On a pu remarquer que deux circonstances imprévues, fâcheuses, ont enlevé à cette campagne une partie de la célébrité qu'elle aurait eue nécessairement sans cela. La première est l'inexécution d'une partie du beau plan que Macdonald avait conçu, amenée par la cauteleuse négociation du général Laudon à la Pietra ; la seconde est l'armistice de Steyer, qui empêcha l'autre partie de recevoir son effet. Toutefois, si l'événement de la Pietra ravit au général Macdonald une des occasions de gloire que sa combinaison devait réfléchir sur lui, il convient de dire qu'il en eût partagé l'honneur avec le général Moncey. Macdonald avait, il est vrai, coupé la retraite au général Laudon, par la marche rapide qu'il venait de faire ; mais le général Moncey avait acculé cet ennemi sur la route de Roveredo à Trente par la vigueur et la célérité de ses attaques.

On peut déduire, au surplus, de ce que nous venons de rapporter, cet axiome confirmé par l'expérience de tous les temps : *que la fortune conserve toujours une très-grande mobilité dans les plus savantes opérations de la guerre, alors même que le talent et l'audace réunis sembleraient devoir la fixer.*

Siége de Peschiera. — On a vu plus haut que l'armée d'Italie, après avoir forcé la ligne du Mincio, avait laissé derrière elle la forteresse de Peschiera. Toutefois, le général Brune, en poursuivant sa marche victorieuse, avait donné des ordres et fait des dispositions pour que cette place, déjà entourée, fût réduite par un siége, dont nous croyons devoir présenter ici les détails les plus remarquables.

Peschiera, avantageusement située sur les bords du lac de Garda, à l'embouchure du Mincio, est l'appui naturel de la droite de la ligne de cette rivière, entre le lac et la place de Mantoue, et devient, par conséquent, de la plus haute impor-

tance dans toutes les guerres entreprises pour la conquête de l'Italie. La ligne du Mincio, fermée par deux forteresses, doit être considérée comme une autre frontière, dont la possession décide, d'un côté ou de l'autre, du sort de la campagne. Il était donc convenable qu'après avoir forcé cette ligne redoutable, le général Brune ne négligeât point les moyens de se rendre maître d'une place qui en gardait une des extrémités.

Indépendamment des ouvrages et des moyens naturels de défense de Peschiera, les Autrichiens avaient profité de la presqu'île de Sermione, qui se prolonge vers le nord sur le lac, et d'où l'on communique facilement par eau avec la place. Ils y entretenaient quinze bâtiments armés avec environ 650 hommes d'équipage. Le bourg de Sermione était entouré d'un bon retranchement, et défendu par 500 hommes.

La place de Peschiera avait une garnison de 2,500 hommes; et la force du corps assiégeant, n'allant pas au delà de 4,000 combattants, était, par conséquent, fort au-dessous de la proportion exigée par les règles de l'attaque et de la défense des places. Le général Brune, pressé de continuer sa marche progressive, n'avait d'abord laissé devant Peschiera que le nombre de troupes rigoureusement nécessaire pour en former le blocus. Les mesures pour un siége régulier n'eurent lieu que lorsque le premier consul, qui voulait que la nouvelle base d'opérations de l'armée d'Italie fût assurée, eut donné au général Brune l'ordre positif d'employer une partie de ses troupes à réduire les deux forteresses de Mantoue et de Peschiera. Le général Chasseloup, officier du génie d'une grande distinction, fut chargé de ces deux opérations; mais il jugea à propos de commencer par assiéger Peschiera qui exigeait moins d'apprêts, et dont la prise devait faciliter les moyens de réduire Mantoue, ce grand boulevard de l'Italie orientale.

Les troupes employées au blocus, tirées du corps du général Delmas, avaient été jusqu'alors commandées par le général Dombrowski; mais le général Chasseloup s'étant rendu devant Peschiera, le 1er janvier 1801, le commandement supérieur lui fut dévolu, et il s'occupa sur-le-champ des moyens de donner au siége toute l'activité convenable. Sa tâche était difficile : il fallait, par d'habiles dispositions et les soins les plus actifs, sup-

pleer au nombre ; les secours promis arrivaient lentement, l'artillerie de siége manquait encore. Chasseloup employa le temps de cette inaction forcée à reconnaître de très-près et sous le feu des batteries les défenses de la place, multipliant, pour ainsi dire, ses faibles troupes en les présentant sur tous les points à la rive droite et à la rive gauche du Mincio pour forcer l'ennemi à rentrer dans ses ouvrages extérieurs.

Lorsque son plan fut bien arrêté, le général du génie résolut de former deux attaques : la grande ou celle de droite, sur la rive gauche du Mincio, et la petite, ou attaque de gauche, sur la rive droite; cette dernière n'était, au surplus, qu'une fausse attaque. La véritable devait être commandée par le chef de bataillon du génie Dabadie, officier aussi distingué par ses talents que par sa bravoure.

Du 9 au 10 janvier, les officiers du génie employés au siége et partagés en deux brigades tracèrent les premières parallèles ; celle du côté de l'est, où devait se faire l'attaque, couronnait l'escarpement qui se trouve entre la route de Vérone et la rivière. Le 12, à huit heures du soir, le général Chasseloup fit ouvrir la tranchée de la petite attaque, sur la rive droite, à trois cents toises de la place, devant l'ouvrage à corne du sud. Les travailleurs, couverts par 200 tirailleurs polonais jetés fort en avant, étaient soutenus par 400 hommes de la même infanterie et 100 chasseurs de la légion italienne. La tranchée fut tracée sur la crête d'un rideau où se trouve située la maison appelée Monteferro : la droite était protégée par le poste d'une maison appelée Campestre, un peu plus rapprochée de la place, touchant presque au rivage, et dont les assiégeants s'étaient emparés la veille à la baïonnette et sous le feu des batteries ennemies; la gauche était appuyée à un fossé large et profond. Le développement était de trois cent cinquante toises y compris diverses communications directes et en zigzag, suivant sa position et eu égard aux feux de la place. Un peu en avant de cette parallèle et sur la gauche de la maison Monteferro, on établit une batterie de six pièces de 12 et de deux obusiers destinés à battre, soit de revers, soit d'enfilade, soit de plein fouet, tout le front d'attaque. On négligea les quatre lunettes et l'ouvrage à corne de l'ouest sur la route de Brescia.

Ces travaux furent poursuivis, pendant toute la nuit du 12 au 13, avec une telle activité, que le lendemain la tranchée avait assez de largeur et de profondeur pour couvrir suffisamment les travailleurs. L'obscurité de cette longue nuit d'hiver avait si bien favorisé l'opération, que l'ennemi ne s'en aperçut que vers sept heures du matin ; ses nombreuses décharges, continuées toute la journée, tuèrent et blessèrent quelques hommes sans ralentir les travaux.

Le 14 janvier, la parallèle fut fermée à son extrémité droite par une traverse ; le 15, les embrasures endommagées par le canon de l'ennemi furent réparées ; le 16, on travailla au boyau de communication avec les batteries ; le 17, une compagnie de mineurs renforcée de 100 Polonais fut employée à terminer les banquettes, et à donner à la parallèle, ainsi qu'à toutes les communications, la largeur convenable, de manière que le 18 tous les ouvrages de la petite attaque étaient perfectionnés, à l'exception de la dernière batterie, qui devait toutefois être terminée elle-même le 19 au matin. Tous ces travaux de la petite attaque n'avaient eu jusqu'alors d'autre but que de distraire l'ennemi, attirer tous ces feux sur elle, et faire diversion dans le moment où l'on commencerait à établir l'attaque principale. Ce résultat fut parfaitement obtenu, et l'ennemi resta persuadé que tous ses efforts devaient être dirigés du côté de la rive droite.

Cependant, dès le 14 au soir, le général Chasseloup avait ordonné d'ouvrir la tranchée de la grande attaque sur la rive gauche du Mincio. 600 sapeurs et travailleurs, tous armés et préparés à repousser une sortie, se rendirent sur le plateau entre les maisons dites la Mendella et Val Paradiso. Le général, après avoir disposé ses troupes de manière à couvrir et soutenir les travailleurs, se porta lui-même en avant avec le chef d'escadron Hénin, son chef d'état-major, et dirigea dans le plus grand silence les troupes jusqu'au bord de l'escarpement en face de la ville, assez près pour entendre parler les soldats ennemis dans l'intérieur des ouvrages de la place. Il fit exécuter sous ses yeux le tracé de la parallèle à cent cinquante toises du corps de la place : la gauche, appuyée au revers du terrain hors de la vue des remparts, servait de communication avec les dépôts ; la

droite se prolongeait jusqu'à l'escarpement qui borde la grande route de Vérone. Deux boyaux de tranchée conduisaient au sentier tracé à mi-côte de l'escarpement, servant de chemin couvert pour aller au dépôt de droite.

Deux batteries étaient placées en avant de cette parallèle, avec les communications pour s'y rendre : l'une devait recevoir huit pièces de 24, destinées d'abord à détruire les parapets en terre avec des corps creux, puis à éteindre les feux du rempart, à raser les cavaliers, et enfin à battre en brèche ; l'autre batterie à gauche était composée de cinq pièces de 12 et de deux obusiers, pour battre à ricochet les deux cavaliers, ainsi que les ouvrages de front sur la rive droite du Mincio.

Outre ces deux batteries, deux autres furent établies : l'une, destinée à recevoir des mortiers, dans la parallèle ; l'autre, à l'extrémité de la droite de la tranchée, avec quatre pièces de 12, pour contre-battre les feux de la demi-lune qui couvrait la porte de Vérone, détruire le pont-levis, et tirer sur les sorties que l'ennemi pourrait faire.

Les précautions avaient été si bien prises, l'obscurité était si profonde, que les travaux de cette première nuit furent entièrement dérobés aux assiégés, et, comme à la première attaque, le secret de l'opération ne fut dévoilé que par les premières lueurs du jour ; les travailleurs, excités par la présence du général Chasseloup et des principaux officiers de son état-major, s'étaient livrés avec tant d'ardeur à leur besogne, qu'à ce moment la tranchée était assez profonde pour couvrir entièrement le soldat.

Stupéfaits de la rapidité de cette opération et de l'étendue des travaux, dont le développement avait près de quatre cents toises, les Autrichiens n'en firent pas moins un feu terrible de toutes leurs batteries et des postes les plus à portée de la parallèle. La place paraissait embrasée : la mitraille et les balles pleuvaient sur les tirailleurs, et les bombes, les obus et les boulets tombaient à des distances fort éloignées, et arrivaient jusqu'à Monte-Piano et Paradiso, où les généraux Chasseloup et Lacombe-Saint-Michel, ce dernier commandant l'artillerie de siége, avaient établi leurs quartiers généraux.

Pour expulser entièrement l'ennemi du terrain qu'il occupait

en avant de la place sur la rive droite du Mincio, il était nécessaire d'enlever le poste de la Casa-Bianca, encore occupé par les Autrichiens, sous la protection du feu du rempart de Peschiera et des quatre lunettes que l'on avait négligées. Le 15 janvier, le général Dombrowski eut ordre de faire attaquer ce poste. La résistance de l'ennemi fut opiniâtre, et il se maintint dans la maison jusqu'au lendemain 16 : ce jour-là, le chef de bataillon de la légion polonaise Chlopitzky fut commandé pour conduire une seconde attaque, et le poste fut emporté à la baïonnette.

Pendant ce temps, on avait continué à perfectionner les ouvrages si heureusement commencés le 14; mais les batteries ennemies ne laissaient point de relâche aux travailleurs. C'est ici le lieu de faire remarquer à nos lecteurs les avantages des assiégés. Lorsqu'une place est attaquée, ceux-ci peuvent se servir sur-le-champ de tous leurs moyens de défense, tandis que les assiégeants, obligés d'attendre que les travaux soient terminés, ont beaucoup à souffrir avant de prendre l'offensive et de répondre au feu de la place, en démasquant à la fois toutes leurs batteries. Telle était la position des Français pendant le travail des tranchées, et le danger était d'autant plus grand qu'ils étaient plus rapprochés de la place. Le long silence des assiégeants avait inspiré aux habitants de Peschiera une si grande confiance, qu'on voyait les remparts couverts d'un grand nombre de curieux qui observaient impunément les progrès des travaux, tandis que les canonniers autrichiens ajustaient à loisir les travailleurs.

Le général Chasseloup, afin d'obvier à cet inconvénient, en attendant que les batteries pussent commencer leur feu, et pour gêner le service de l'artillerie ennemie, fit creuser, pendant la nuit, sur le terrain en avant des deux attaques, et en se rapprochant le plus près possible de la place, des petits puits ou trous de loups, dans lesquels se placèrent des tirailleurs choisis parmi les soldats les plus exercés; ils y étaient enfoncés jusqu'à la tête, et couverts par des sacs à terre qui leur servaient d'embrasure, avec des vivres et des cartouches pour vingt-quatre heures, et tiraient continuellement dans les embrasures des ouvrages sur les moindres objets et au moindre

mouvement qu'ils apercevaient sur les parapets. Ce nouveau moyen de paralyser en partie l'effet des batteries de la place réussit parfaitement, et l'ennemi se trouva si incommodé de cette tiraillerie continuelle, qu'il résolut de s'en délivrer. Le 17 janvier, la garnison fit une sortie pour débusquer les soldats qui occupaient les trous de loups pratiqués sur la rive droite du Mincio : ces tirailleurs, après avoir retardé autant que possible la marche de la colonne ennemie, se retirèrent en bon ordre, en continuant leur feu à découvert jusqu'à la parallèle, et ne perdirent qu'un seul d'entre eux.

Les travaux furent continués avec la même ardeur et sans interruption jusqu'au 18 janvier. On avait construit à la droite et en avant de la parallèle de la grande attaque une batterie de brèche, destinée à ruiner la face droite du bastion de la porte de Vérone; une seconde, à la gauche de la même parallèle, dont le feu devait être dirigé contre la face gauche du bastion Contarini; enfin, deux batteries de mortiers sur la parallèle même. Déjà l'on conduisait les pièces, on démasquait les embrasures, et le feu allait s'ouvrir tout à la fois, lorsque la nouvelle de l'armistice conclu à Trévise le 16 janvier fut transmise au général Chasseloup, et notifiée au commandant autrichien, le général Rogolsky, lequel, aux termes de cette convention, et d'après l'ordre formel du général Bellegarde, remit la forteresse aux Français le 19 janvier. Quelque obstinée qu'eût été sa défense dans une place aussi resserrée et dont le plus grand diamètre n'est pas au-dessus de deux cents toises, le commandant autrichien aurait été certainement obligé de capituler sous peu de jours.

La conduite du siége de Peschiera fit beaucoup d'honneur au général Chasseloup, qui en opéra les approches avec autant de vigueur que de prudence, et sut cacher son dessein et dérober ses apprêts jusqu'au moment de l'exécution : ce qui est difficile lorsque le terrain des approches est coupé par une grande rivière. Ce fut, peut-être, le premier exemple d'un cheminement tellement audacieux que le feu des assiégeants dut s'ouvrir tout à coup par des batteries de brèche. Nous verrons, par la suite, cette méthode employée souvent, et presque toujours avec succès.

Expédition du général Murat contre le royaume de Naples; armistice avec le roi des Deux-Siciles, etc. — Les deux armistices de Steyer et de Trévise venaient de mettre un terme provisoire à la guerre continentale, et tout paraissait annoncer que la paix allait enfin être rendue à l'Europe. L'Angleterre était à la veille de perdre les derniers débouchés de ses intrigues politiques, et ne trouvait déjà plus à prodiguer son or pour lever des armées mercenaires contre la France. Toutefois, il lui restait encore au fond de l'Italie un coin de terre sur lequel elle exerçait une grande influence, et la convention de Trévise n'eut pas plus tôt rendu disponible une partie de l'armée d'Italie, que le premier consul songea à priver cette implacable puissance du dernier allié qu'elle eût sur le continent. Avant d'entrer dans les détails de l'expédition dirigée contre Naples, nous croyons devoir remonter plus haut, et rapporter succinctement les événements antérieurs.

Lorsqu'en 1799 les victoires remportées par les Austro-Russes sur l'armée française en Italie avaient permis au monarque napolitain de rentrer dans ses États de terre ferme, évacués par les troupes aux ordres du général Macdonald, Ferdinand IV s'était empressé, comme on l'a vu, de témoigner sa reconnaissance à ses alliés en levant une nombreuse armée, destinée à agir concurremment avec eux contre l'ennemi commun. Cette armée, réunie au corps autrichien du général Fröhlich, avait coopéré à faire évacuer les États romains par les troupes françaises qui les occupaient. Après cette expédition facile, la cour de Naples, obérée de dettes, et menacée par ses propres sujets, que les persécutions des auxiliaires étrangers et des réactionnaires nationaux avaient provoqués à l'insurrection, s'était vue forcée de licencier une partie de ses bandes, et d'appeler l'autre portion de sa soi-disant armée pour rétablir l'ordre dans les provinces. La terreur inspirée par les agents royaux, les vengeances terribles exercées par eux sur les imprudents qui avaient eu le malheur de manifester des sentiments de haine envers un mauvais gouvernement, réussirent pendant quelque temps à faire succéder, dans ces belles contrées, un calme trompeur à l'agitation des passions exaltées par le désir de l'indépendance. Cet état de tranquillité apparente exista dans le

royaume de Naples jusqu'au moment où l'armée de réserve, descendue du sommet des Alpes, eut rappelé la victoire sur les drapeaux français dans les champs de Marengo et fait renaître dans les cœurs l'espérance de voir la république triomphante de tous ses ennemis. La commotion de ce grand succès se fit ressentir jusqu'à Naples; et les partisans des Français qui avaient pu échapper aux effets de la triple vengeance de l'amiral Nelson, du cardinal Ruffo et des agents royaux, osèrent se flatter de voir la république parthénopéenne renaître de sa cendre. Mais le dictateur de la France était loin de songer à réaliser de nouveau les projets insensés du Directoire. Au lieu d'évoquer les ombres des anciennes républiques d'Italie, il pensait à fermer aux Anglais les ports de la Méditerranée et de l'Adriatique, à faire cesser les diversions importunes, les soulèvements que ces insulaires fomentaient encore, et surtout l'importation de leurs marchandises en Toscane par Livourne, dans les États romains par Ancône, et dans le royaume de Naples par cette capitale et Tarente. La cour des Deux-Siciles n'avait pas plus tôt été rétablie dans ses États de terre ferme, qu'elle s'était empressée de renouveler avec la Grande-Bretagne un traité d'alliance et de commerce tout à l'avantage de cette dernière puissance.

En rentrant ainsi dans la coalition dont il ne s'était séparé pendant quelque temps que par des considérations impérieuses, le roi de Naples s'était engagé à concourir au succès de la campagne par tous les moyens qui pouvaient dépendre de lui; cependant, jusqu'à l'époque de la bataille de Marengo, les efforts de la cour de Naples avaient été insignifiants, et les subsides de l'Angleterre avaient reçu une autre destination. Mais lorsque la convention d'Alexandrie eut fait connaître la nouvelle influence que la France allait exercer en Italie; lorsque l'agitation causée par ce grand événement dans les différentes contrées où l'on avait vu flotter précédemment le drapeau tricolore eut éclairé le gouvernement napolitain sur les dangers qui l'environnaient, celui-ci sortit tout à coup de son apathie pour appeler ses partisans à la défense de l'État. Il leva une armée, dont le commandement fut confié au comte Roger de Damas, émigré français que nous avons déjà eu

occasion de signaler. Il était difficile à la cour de Naples de faire un meilleur choix. M. de Damas était le seul des généraux qui, dans la ridicule expédition du fameux général Mack, eût su manœuvrer et combattre en se retirant sur Civita-Vecchia, et sauver du moins avec le reste de sa division l'honneur des armes napolitaines.

Une première division de cette armée levée à la hâte et composée des éléments les plus hétérogènes, puisqu'on y voyait des soldats de presque toutes les nations de l'Europe, s'était d'abord portée, ainsi que nous l'avons dit, sur la Toscane. Elle devait se réunir au corps autrichien commandé par le général Sommariva, soutenir les insurgés toscans, et inquiéter les Français sur la ligne de démarcation. Le général Dupont ayant dispersé les insurgés et fait occuper la Toscane, le comte de Damas s'était retiré sur le territoire romain, attendant une occasion plus favorable pour servir les intérêts de la coalition : cette occasion se présenta bientôt. Comme en portant son armée au delà du Mincio le général Brune n'avait laissé en Toscane qu'un petit corps de troupes sous les ordres du général Miollis, le comte de Damas travailla d'abord, de concert avec les Anglais, à ranimer le feu de l'insurrection dans le grand-duché, et se tint en mesure pour écraser le général Miollis, aussitôt que l'éloignement de l'armée française et la coopération des insurgés toscans lui promettraient un succès assuré.

Toutefois, la situation du gouvernement napolitain n'en était pas moins critique; car, si l'armée autrichienne venait à être battue dans la haute Italie, comme les premiers événements depuis la reprise des hostilités le présageaient, le royaume de Naples se trouvait exposé à la vengeance des vainqueurs, et à la terrible réaction que la violence de son gouvernement avait provoquée. Cette crainte, trop justement fondée, et le danger prochain, suggérèrent à la reine Caroline, qui continuait de prendre la principale part aux affaires de l'État, un moyen adroit de conjurer l'orage qu'elle était dans l'impuissance de braver. Elle résolut donc de solliciter l'intervention de l'empereur de Russie, dont les armes avaient si puissamment contribué au rétablissement du trône de Naples dans la

campagne précédente. Cette princesse pensait avec raison que le monarque moscovite, dont elle connaissait l'amour-propre excessif, ne souffrirait point l'anéantissement de ce qu'il devait regarder comme son ouvrage, et se ferait une loi d'employer, à cet effet, son influence auprès du premier consul qui avait d'ailleurs intérêt à le ménager.

Sentant toute l'importance de cette urgente et délicate négociation, la reine Caroline ne voulut la confier à aucun de ses ministres, et se chargea elle-même de la faire réussir. Pendant qu'au gré de l'Angleterre et même de l'Autriche, on pressait à Naples les préparatifs de guerre, la reine s'embarqua à Palerme peu de temps après la reprise des hostilités, et se rendit à Saint-Pétersbourg auprès de l'empereur Paul Ier. Cette démarche solennelle flatta singulièrement la vanité de l'autocrate de toutes les Russies. Une princesse de la maison d'Autriche, une reine quittant, comme celle de Saba, sa cour pour visiter un autre Salomon[1], entreprenant un voyage pénible dans la saison la plus rigoureuse, pour implorer sa protection, ne pouvait qu'être bien accueillie par le monarque dont l'originalité était connue de toute l'Europe. L'adroite Caroline sut dissimuler ses ressentiments et son orgueil blessé d'être réduite à rechercher l'intervention du nouvel ami de l'ennemi commun; elle chercha à exciter en sa faveur les sentiments chevaleresques de Paul Ier, et obtint qu'il emploierait tout son crédit auprès de Bonaparte pour exiger de celui-ci le maintien du royaume des Deux-Siciles dans toute son intégrité. Avant même que la reine quittât Saint-Pétersbourg, l'empereur de Russie désigna son grand veneur, M. de Lewaschef, comme plénipotentiaire spécialement chargé de se rendre auprès du premier consul pour stipuler les intérêts qu'il venait d'embrasser, et faire valoir sa puissante médiation.

Pendant que la reine de Naples obtenait ainsi un plein succès dans sa négociation, ses ministres redoublaient d'efforts dans la capitale, et faisaient agir tous les ressorts de l'intrigue et de la séduction pour raviver le feu de l'insurrection en deçà comme au delà des Apennins. L'armée française, s'avançant vers le

[1] Expression d'un gazetier allemand de cette époque.

nord de l'Italie, à la poursuite de l'armée autrichienne, avait laissé à découvert la Toscane et tout le littoral de l'Adriatique; plusieurs places fortes, occupées par de nombreuses garnisons impériales, se trouvaient sur les derrières de cette même armée française. Les émissaires anglais et napolitains mettaient donc à profit cet état de choses, se servaient habilement des nobles et des prêtres, ennemis toujours implacables des républicains français, réchauffaient tous les ressentiments, caressaient les mécontents, et soufflaient dans toutes les classes du peuple l'esprit de haine et de vengeance. Une étincelle pouvait allumer un incendie terrible, et si les Français perdaient une bataille, ils devaient s'attendre à voir bientôt la population entière s'élever contre eux et multiplier les obstacles sur leurs pas rétrogrades. L'armée napolitaine, précédée par les insurgés, et appuyée par un corps de 20,000 Autrichiens tirés des garnisons devenues inutiles, se serait alors avancée pour couper la retraite sur le Piémont prêt à se soulever, et que le général Soult contenait à peine avec une poignée de soldats. Tel était le dernier espoir du ministère napolitain, et le rôle actif que s'était réservé la politique anglaise qui le dirigeait.

Mais le premier consul, qu'une longue expérience des affaires de l'Italie avait mis à même de connaître parfaitement toutes les intrigues des cabinets de ce pays, avait pressenti le danger de cette combinaison, et s'était hâté d'ordonner les dispositions qui pouvaient y porter obstacle. Dès la rupture du premier armistice à la fin de novembre, Bonaparte avait mis en mouvement un corps d'observation formé à Dijon, fort de 10,000 hommes, sous les ordres du général Murat, et l'avait dirigé sur Genève et Chambéry. Ne voulant point laisser pénétrer ses vues sur la destination ultérieure de cette réserve qu'il avait pourvue d'une artillerie nombreuse et bien attelée, le consul laissa croire successivement aux généraux qui se trouvaient à portée, c'est-à-dire à Moreau, Macdonald et Brune, que son intention était de les renforcer avec ces troupes. Macdonald se persuada en effet pendant quelque temps que cette réserve rejoindrait l'armée des Grisons et le mettrait en mesure d'agir d'une manière plus décisive dans les montagnes du Tyrol; Brune, de son côté, ne douta point que ce corps ne vînt inces-

samment au soutien de l'armée d'Italie; enfin, Murat lui-même, sur le point de franchir les Alpes, ignorait encore sa véritable mission, et n'avait reçu du premier consul que des instructions éventuelles.

Tandis que ce général (Murat) attendait pour se mettre en marche un ordre positif, l'insurrection du Piémont, fomentée dans le silence, éclata à Turin et dans les environs de cette capitale de la manière la plus subite et la plus alarmante. Le passage continuel des troupes françaises et les excès qui en étaient souvent la suite, la levée des contributions de guerre, étaient devenus les prétextes que des agents habiles avaient su faire valoir pour exciter la population fatiguée à se révolter contre ses oppresseurs: toutefois, la fermeté du général Soult, commandant du pays, et le grand caractère qu'il déploya en cette occasion critique, apportèrent de prompts obstacles à cette explosion et prévinrent les scènes dont les habitants regardés comme les partisans des Français devaient être les premières victimes. Soult n'avait à sa disposition que de faibles dépôts français où se trouvaient des soldats infirmes ou malingres; il osa se fier à quelques bataillons de troupes piémontaises qui lui étaient restés fidèles. Il ordonna les recherches les plus exactes dans la ville de Turin; et une lettre saisie sur un seigneur piémontais ayant dévoilé tout le plan de la conjuration, Soult en fit arrêter sur-le-champ les principaux chefs et les fit renfermer dans la citadelle. Dans la nuit qui suivit, le faubourg du Pô, reconnu pour être un repaire de factieux, fut cerné et désarmé; les portes de la ville furent fermées; et, pendant qu'on arrêtait tous les gens suspects, l'ordre le plus parfait fut maintenu dans Turin par les troupes nationales, que les conspirateurs n'avaient pu corrompre et que la confiance du général Soult retint dans le devoir.

Malheureusement de semblables mesures ne pouvaient être prises au dehors, avec les faibles moyens que le général français avait à sa disposition. La vallée d'Aoste s'était soulevée au signal donné, et la ville d'Ivrée fut prise par un détachement de révoltés. L'officier français qui commandait dans cette ville où se trouvait un détachement de cent hommes ne se laissa point intimider par le nombre et les hurlements des

misérables qui l'entouraient. Ce fut en vain que le chef de cette bande le somma de se rendre en lui annonçant faussement que Turin avait secoué le joug et que le général Soult avait été tué pendant l'émeute : le commandant d'Ivrée, pour toute réponse, fit une sortie à la tête de ses cent braves, attaqua et mit en fuite cette multitude, à laquelle il tua bon nombre d'hommes. Le général Soult, persuadé qu'en de telles circonstances il vaut mieux ramener par la douceur des hommes entraînés par quelques chefs que d'exciter une vengeance prolongée, ne voulut pas pousser plus loin la sienne, et il fit publier une amnistie générale, en se contentant de prendre des otages parmi les habitants les plus influents. Cette conduite adroite apaisa l'insurrection dans les hautes vallées où s'étaient formés les rassemblements les plus nombreux. Les Toscans, excités plus directement par les Anglais, avaient prévenu les Piémontais dans l'exécution du plan général d'insurrection. Elle avait d'abord éclaté à Arezzo, ancien foyer de toutes les révoltes de cette partie de l'Italie. Les Autrichiens ayant armé les paysans dans la Marche d'Ancône et dans les légations vinrent appuyer les Arétins; et le général Roger de Damas, combinant avec ce mouvement celui des troupes napolitaines, traversa l'État romain et se porta sur Sienne par Viterbe et Acquapendente. Cette réunion de forces rendait la situation du général Miollis d'autant plus difficile qu'il était loin d'être rassuré sur les dispositions des habitants de Florence et de Livourne. Craignant donc de se trouver enveloppé dans la capitale du grand-duché, il prit le parti d'en sortir, et, laissant seulement une garnison dans Livourne, il établit son quartier général à Pise. Il n'avait à sa disposition que 3,000 hommes avec lesquels il prit cependant la généreuse résolution de marcher au-devant de l'ennemi. Les généraux Pino et Palombini avec les grenadiers cisalpins et divers détachements de troupes françaises et italiennes furent dirigés sur la route de Sienne pour faire tête aux Napolitains. Le comte de Damas, dont les troupes s'élevaient à près de 12,000 hommes, ne se croyant cependant pas assez fort pour attendre le choc, se replia devant le général Pino jusque sur la frontière de l'État de l'Église, et se concentra à Pérouse, où il établit son quartier général en

attendant l'arrivée des autres divisions napolitaines pour reprendre l'offensive.

Sur ses entrefaites, le général Miollis s'était dirigé avec la réserve sur Arezzo afin d'y combattre les insurgés et les Autrichiens réunis sous les ordres du général Sommariva. Celui-ci, imitant la prudente conduite du général napolitain, se retira avec sa troupe, c'est-à-dire les Autrichiens, sur Ancône. Les habitants d'Arezzo privés de cet appui, sur lequel ils comptaient, se hâtèrent d'invoquer la clémence française en mettant bas les armes; bon nombre de ces insurgés, redoutant une juste vengeance, s'enfuirent et se dispersèrent dans l'Apennin. Miollis agit dans cette occasion comme le général Soult: au lieu de sévir contre les Arétins, il publia une proclamation dans laquelle il annonçait une amnistie générale, et il retourna à Florence où l'appelaient les soins à donner à l'administration provisoire du grand-duché.

La retraite des Napolitains et des Autrichiens avait mis fin à l'insurrection de la Toscane, et le général Miollis espérait que les succès constants de l'armée d'Italie s'opposeraient au retour de ces troupes ennemies et lui donneraient le temps d'organiser le grand-duché; mais le calme qui venait de succéder à l'explosion ne fut pas de longue durée. Le général Damas, en se retirant, avait eu pour motif d'aller au-devant des autres divisions de l'armée napolitaine; le général Pino, qui était resté à Sienne, se vit bientôt attaqué par des forces tellement supérieures, qu'il fut obligé de se replier à son tour, pour se rallier à la réserve du général Miollis, qui couronnait les hauteurs de Florence. Cette marche rétrograde du général Pino donna lieu à un trait de courage et de fermeté qui mérite de trouver sa place dans notre récit.

Le capitaine Mattei, dont la compagnie faisait partie des troupes cisalpines qui formaient l'arrière-garde, se trouva tout à coup séparé des siens par une colonne napolitaine. Au lieu de se rendre prisonnier, comme on lui en fit la sommation, il rebroussa chemin et se jeta avec trente soldats dans le château de Sienne que le comte de Damas n'avait point encore fait occuper. Le capitaine cisalpin employa si activement sa petite troupe à faire des démonstrations de défense dans l'espoir

d'être secouru, qu'il arrêta pendant quatre jours entiers tous les efforts de l'ennemi : ayant, au bout de ce temps, obtenu une capitulation honorable, il défila avec son peloton devant l'armée napolitaine, étonnée qu'un aussi petit nombre d'hommes eussent osé faire une telle résistance.

Le mouvement offensif du général Roger de Damas avait été combiné avec celui du général Sommariva. Ce dernier avait rassemblé tous les insurgés d'Arezzo qui s'étaient réfugiés dans l'Apennin, et, les ayant joints de nouveau au corps autrichien qu'il commandait, il se trouva avoir sous ses ordres 15,000 combattants environ, avec lesquels il se porta directement sur Florence. Le général Miollis, pour résister au double effort des Napolitains et des Autrichiens, n'avait, comme on l'a vu, que 3,000 hommes tout au plus; et, dans l'impossibilité où il se trouvait de faire face, avec aussi peu de monde, de deux côtés à la fois, il prit la résolution de marcher d'abord sur l'un des corps ennemis, de le battre, et de revenir ensuite s'opposer aux progrès du second.

L'armée napolitaine était la plus rapprochée, et ses avant-postes se trouvaient à Monte-Reggione : Miollis se décida à diriger son mouvement contre elle. Le 14 janvier, une petite avant-garde aux ordres du général Pino partit de San-Donato à la pointe du jour, et attaqua à sept milles de Sienne un corps de cavalerie qui s'avançait en reconnaissance. Après un engagement assez vif, le détachement napolitain fut culbuté par les Cisalpins et se retira jusque sous les murs de Sienne. Le comte de Damas fit avancer un corps d'infanterie de 5 à 6,000 Napolitains, qui vint se former en colonne serrée dans une position avantageuse, où il attendit le choc de ses adversaires. L'infanterie cisalpine du général Pino, soutenue par un escadron de hussards piémontais, aborda audacieusement la formidable colonne ennemie et l'enfonça à la baïonnette. Le général Miollis, arrivé sur le terrain avec le gros de sa troupe, appuya ce mouvement, mais il en laissa tout l'honneur aux braves Cisalpins. Fière de combattre sous les yeux des Français et en première ligne, la troupe cisalpine acheva de mettre en déroute les Napolitains, et les poussa dans le plus grand désordre jusque dans Sienne, dont le général Pino fit briser les portes à coups de ca-

non. Traversant ensuite la ville et renversant tout sur son passage, il repoussa de poste en poste les arrière-gardes ennemies jusque sur la route de Rome. Le comte de Damas, pour protéger la retraite de ses troupes, avait couvert cette route de sa cavalerie, et disposé quelques pièces de canon pour la soutenir, en même temps qu'il ralliait sur des hauteurs à quelque distance ses soldats épouvantés. Les Cisalpins et les hussards piémontais, animés par leurs premiers succès, et soutenus par les Français qui marchaient toujours en seconde ligne, chargèrent avec une nouvelle fureur, s'emparèrent d'une partie de l'artillerie ennemie, délogèrent des hauteurs l'infanterie napolitaine, et ne cessèrent qu'à la nuit de poursuivre leurs avantages. Ces braves troupes avaient marché et combattu pendant seize heures entières. Le comte de Damas ne put opérer sa retraite qu'à la faveur de l'obscurité, et il entra sur le territoire romain après avoir perdu 12 à 1,500 hommes de ses meilleures troupes. Le général Sommariva, informé de cet échec, ne jugea pas à propos de courir une chance pareille, et se retira sur Ancône.

Pendant que ces événements se passaient en Toscane, le corps de réserve aux ordres du général Murat s'était mis en marche pour descendre en Italie. Après avoir passé les Alpes sur trois colonnes par les trois routes du petit Saint-Bernard, du mont Cénis et du mont Genèvre, Murat vint cantonner ses troupes dans le Milanais, où il avait ordre d'attendre une destination ultérieure. En voyant ce beau corps d'armée, qui paraissait plus nombreux qu'il ne l'était réellement, descendre, au cœur de l'hiver, des plus hautes sommités des Alpes, et ses longues colonnes se prolonger et couvrir à la fois toutes leurs vallées, les Piémontais pensèrent que toute la France en armes allait inonder l'Italie. Grossi par la renommée, le bruit de cette nouvelle invasion retentit au loin, frappa de terreur tous les mécontents, fit évanouir les dernières espérances du ministère napolitain, et le força de changer ses dispositions.

Les instructions que Bonaparte envoya au général Murat portaient qu'il laisserait une de ses brigades au général Brune pour former l'investissement de Ferrare, et qu'avec le reste de ses troupes il marcherait directement sur Ancône. En conséquence, Murat quitta Milan le 12 janvier, s'avança par la route

de Plaisance, et dépassa Parme le 14, jour où le général Miollis remportait à Sienne, sur les troupes du comte Roger de Damas, les avantages que nous venons de rapporter. Murat, instruit des mouvements que venaient de faire les généraux Sommariva et Damas, se hâta de porter une de ses divisions sur la frontière de Toscane, afin de soutenir le général Miollis, et se dirigea lui-même à marches forcées sur la Romagne, afin de prévenir le général autrichien dans la Marche d'Ancône.

Cependant l'armistice de Trévise, conclu le 16 janvier, mit au pouvoir des Français la citadelle de Ferrare et la place d'Ancône, qui avait coûté tant d'efforts et de sang aux alliés à la fin de la campagne de 1799. Cette place était le dernier point d'appui de l'armée napolitaine. Sa possession laissait toute l'Italie méridionale ouverte et livrée à la discrétion des troupes françaises. Naples était sur le point d'éprouver encore une fois que, dans les luttes du genre de celle qu'elle avait entreprise, les petits États souffrent presque toujours plus que les grands.

En effet, le gouvernement napolitain, qui ne s'était engagé dans cette guerre qu'à l'instigation des Anglais, n'avait reçu de ces derniers aucun secours efficace. Abandonné par les Autrichiens, qui n'avaient pu le faire comprendre dans le traité d'armistice, ni rien stipuler en sa faveur, le roi Ferdinand devait s'attendre à recevoir la loi du vainqueur. Sans l'adroite prévoyance de la reine Caroline, et la précaution qu'elle venait de prendre de mettre le royaume sous la protection de l'empereur de Russie, il était impossible que le roi pût opposer aucun obstacle à l'invasion dont il était menacé. Le salut de Naples dépendait entièrement du succès de la négociation que Paul Ier avait promis d'entamer; et ce monarque ne fut pas plus tôt informé de l'état des choses en Italie, que, fidèle à sa parole, il envoya à Paris M. de Lewaschef avant même que la reine Caroline lui eût fait connaître l'urgence de cette démarche.

L'envoyé russe fut reçu à Paris avec toute la distinction possible, et le premier consul s'empressa de lui témoigner toute l'estime qu'il professait pour l'empereur son maître. Intéressé à faire connaître à l'Europe entière la bonne intelligence qui régnait entre lui et le plus puissant des souverains du Nord, Bonaparte accepta la médiation de ce dernier, et consentit à

suspendre les opérations du général Murat, laissant à celui-ci la faculté de traiter d'un armistice, et se réservant de régler plus tard les conditions de la paix. Le général Lewaschef quitta aussitôt Paris pour se rendre à Naples, et les mêmes honneurs qui avaient signalé son arrivée lui furent rendus à son départ. Son voyage à travers les départements de la France fut une espèce de marche triomphale, qui se continua alors même qu'il fut arrivé en Italie; car le premier consul avait donné des ordres en conséquence à tous les généraux. Il écrivait au ministre de la guerre : « Informez le général Brune que le grand veneur de la cour de Russie, le général Lèwaschef, se rend à Naples et pourra passer par la Romagne : le général Brune donnera des ordres pour que M. de Lewaschef soit partout reçu avec honneur, escorté et défrayé tant qu'il se trouvera sur le territoire occupé par les armées françaises. » Le général Murat, qui reçut lui-même l'envoyé russe à Bologne, se piqua de renchérir sur ces marques de déférence, aux yeux des Italiens étonnés de cette soudaine harmonie entre des ennemis si acharnés naguère à se combattre sur ce même théâtre de guerre. Murat, se rendant à Florence avec une partie de ses troupes pour prendre le commandement en chef du grand-duché de Toscane, y fut suivi par le général Lewaschef, qui trouva, à son arrivée, la ville illuminée comme pour une fête ou un triomphe. Lorsque cet envoyé parut au spectacle avec le général Murat, on lui présenta un drapeau russe, qu'il joignit lui-même au drapeau tricolore en s'écriant : « que les deux plus grandes nations de l'Europe devaient être unies pour la paix du monde et le bonheur général. »

Cependant le comte Roger de Damas occupait toujours avec ses troupes l'État ecclésiastique, et le gouvernement napolitain se prévalait du silence de l'armistice de Trévise pour maintenir son armée dans cette occupation. Nous avons fait remarquer que le premier consul, en ne permettant point que les Napolitains fussent compris dans cet armistice, avait voulu séparer leur cause de celle des Autrichiens : affectant de les regarder uniquement comme les auxiliaires de l'Angleterre, il voulait à tout prix les arracher à l'influence de cette puissance.

Avant d'entrer en négociation, le premier consul exigea préa-

lablement l'évacuation des Etats romains par l'armée napolitaine, et, pour appuyer cette demande de tout le poids de ses armes, il ordonna au général Brune de renforcer le corps d'armée du général Murat par deux divisions de l'armée d'Italie. Celui-ci réunit ainsi sous son commandement 25 à 30,000 hommes de troupes aguerries. Le général Soult reçut en même temps l'ordre de rejoindre cette armée, dans laquelle il devait prendre le commandement de l'avant-garde. Cantonné sur le territoire d'Ancône, le général Murat pouvait en quelques marches se porter dans le royaume de Naples.

Le comte Roger de Damas cherchait à gagner du temps, dans l'intention d'obtenir des conditions plus favorables. Dans une dernière communication qui lui fut faite par le général napolitain, Murat, fatigué de toutes ces tergiversations, répondit par la lettre suivante, qui renfermait l'expression des dernières volontés de Bonaparte :

« Monsieur le général,

« Depuis plus d'un mois l'intérêt que Sa Majesté l'empereur de Russie porte au roi de Naples a engagé le premier consul à ne plus se souvenir des injures nombreuses dont le gouvernement napolitain s'est rendu coupable envers le peuple français. Cependant la cour de Naples, comme si elle eût pu se croire plus heureuse que les autres ennemis de la république, est restée seule en armes, quand les autres puissances ont cherché dans la paix le salut de leur pays. Croit-elle donc que son attitude de guerre en imposera aux braves soldats qui ont vaincu l'Europe? Détrompez-vous, et cessez de bercer de fausses espérances le pays qui vous a donné l'hospitalité, lorsque vous avez fui celui qui fut votre première patrie. Général de l'armée napolitaine, évacuez tous les États du pape et le château Saint-Ange. Le premier consul ne consentira à entrer avec vous en négociation que lorsqu'il vous saura rentré dans les limites du royaume de Naples. Le seul prince qui puisse aujourd'hui protéger votre roi, par la considération personnelle et particulière qu'a pour lui le premier consul, est l'empereur de toutes les Russies. Que votre gouvernement mérite donc la continuation des bontés de ce monarque, ce qui ne peut se faire qu'en

fermant les ports de la Sicile et du royaume de Naples aux bâtiments anglais, et en mettant un embargo sur tous les bâtiments de cette nation, qu'il est temps enfin d'expulser de tous les points du continent. Cet embargo servira d'équivalent à celui que le roi d'Angleterre vient de faire mettre injustement sur tous les bâtiments danois, suédois et russes. Faites-moi certifier, par l'ambassadeur de Russie près de votre cour, que ces préliminaires sont remplis, et sur-le-champ j'arrête ma marche, et conclus avec vous un armistice, préliminaire d'une paix juste et équitable. »

Cette dépêche, communiquée par le général Roger de Damas, convainquit enfin la cour de Naples que le moment était encore venu pour elle de céder à la force. L'armée napolitaine eut ordre de quitter les États romains et de se retirer sur la frontière du royaume. Le général Lewaschef, qui fut reçu à Naples avec la plus grande magnificence, servit d'intermédiaire entre le premier consul et le gouvernement napolitain, et sut si bien représenter que le salut du royaume dépendait d'une prompte rupture avec l'Angleterre, que la reine, quelle que fût d'ailleurs sa répugnance à prendre ce parti, y consentit, et dès lors le général Murat arrêta la marche de ses troupes.

Le chevalier Micheroux, chargé des pouvoirs de la cour de Naples, se rendit au quartier général de Murat, à Foligno, où fut conclu, le 6 février, un armistice qui devait donner aux plénipotentiaires des deux puissances le temps d'arrêter un traité de paix définitif. Les principales conditions de cet armistice étaient :

Que même après l'évacuation des États du pape par l'armée napolitaine, l'armée française conserverait ses positions, occupant Terni, suivant la Nera jusqu'à son embouchure dans le Tibre, sans outre-passer ces limites;

Que tous les ports de Naples et de Sicile seraient fermés à tous les vaisseaux de guerre ou de commerce anglais ou turcs, jusqu'à la paix définitive entre la France et les deux puissances; que toute communication entre Porto-Ferrajo et Porto-Longone dans l'île d'Elbe cesserait pendant que les Anglais occuperaient le premier port; que le savant Dolomieu, célèbre naturaliste, retenu prisonnier à son retour d'Égypte, ainsi que

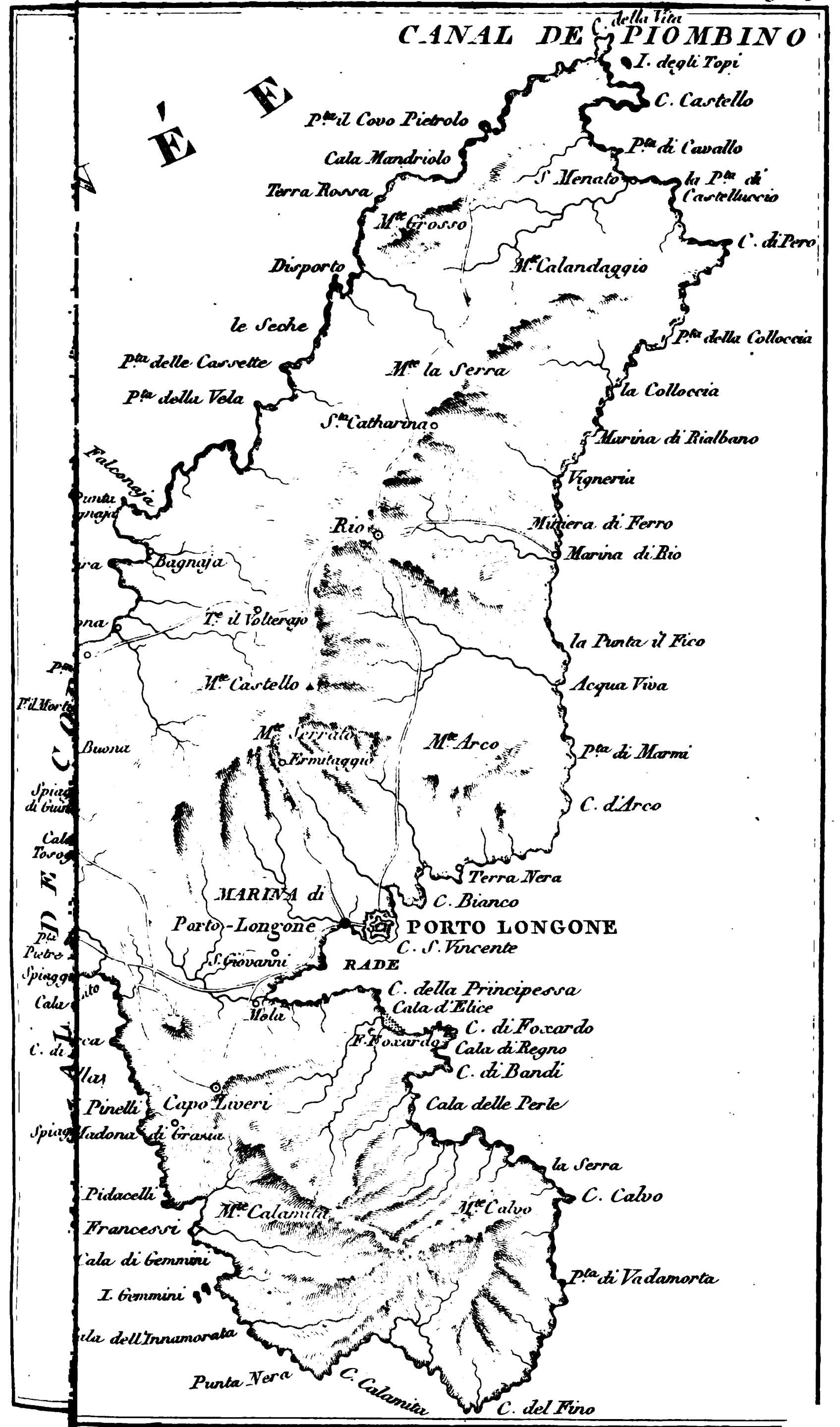
plusieurs officiers et généraux français, seraient rendus sur-le-champ;

Que tout tribunal de rigueur étant aboli dans le royaume des Deux-Siciles, S. M. s'engageait à faire droit aux recommandations du gouvernement français, dans les négociations qui auraient lieu pour la paix définitive, pour stipuler les intérêts des personnes détenues ou émigrées pour cause d'opinion.

Aussitôt que ce traité d'armistice fut publié, l'embargo fut mis sur tous les bâtiments anglais. Le général Damas, qui se trouvait encore à Rome avec quelques troupes d'arrière-garde, reçut l'ordre d'évacuer sur-le-champ cette capitale du monde chrétien. Le souverain pontife, qui n'avait pas vu sans quelque satisfaction le gouvernement français, jadis son ennemi, prendre ses intérêts et le délivrer d'une occupation vexatoire, invita le général Murat à venir à Rome. Celui-ci, en s'empressant de répondre à l'invitation, voulut faire valoir encore sa démarche en n'amenant avec lui que quelques officiers d'état-major : cette confiance à la foi publique, et les hommages rendus à la sainteté du ministère pontifical, donnèrent au général français beaucoup de popularité. Les Romains accoururent en foule sur son passage; le cardinal secrétaire d'État Gonzalvi alla lui-même le complimenter au palais où il était descendu, et Murat fut admis le même jour à l'audience du saint-père.

Traité de paix définitif avec le roi de Naples; expédition de l'île d'Elbe; siége de Porto-Ferrajo, etc. — L'armistice conclu à Foligno n'était valable que pour un mois; le général Murat avait toujours son armée réunie sur les frontières des États romains, et menaçait incessamment le royaume de Naples. D'un autre côté, les conditions imposées par le premier consul paraissaient si dures au ministère napolitain, encore sous l'influence de la politique anglaise, qu'il ne se hâtait point de les accepter par un traité définitif.

Sur ces entrefaites, le général Murat reçut de Paris de nouvelles instructions, par lesquelles on lui prescrivait de ne consentir à la prolongation de l'armistice sollicité par la cour de Naples qu'au cas où celle-ci exécuterait préalablement les dispositions convenues dans l'acte dont nous parlons et les conditions suivantes : 1° la restitution de tous les objets d'art qui au-


CANAL DE PIOMBINO
C. della Vita
I. degli Topi
C. Castello
Pta. di Cavallo
la Pta. di Castelluccio
C. di Pero
Pta. il Covo Pietrolo
Cala Mandriolo
Terra Rossa
S. Menato
Mte. Grosso
Mte. Calandaggio
Disporto
le Seche
Pta. della Colloccia
Pta. delle Cassette
Mte. la Serra
Pta. della Vela
la Colloccia
Sta. Catharina
Marina di Rialbano
Falconaja
Vigneria
Rio
Miniera di Ferro
Bagnaja
Marina di Rio
Te. il Volterajo
la Punta il Fico
Mte. Castello
Acqua Viva
Mte. Serrato
Mte. Arco
Ermitaggio
Pta. di Marmi
C. d'Arco
Terra Nera
C. Bianco
MARINA di Porto-Longone
PORTO LONGONE
C. S. Vincente
S. Giovanni
RADE
C. della Principessa
Cala d'Elice
Mola
C. di Foxardo
F. Foxardo
Cala di Regno
C. di Bandi
Capo Liveri
Cala delle Perle
Pinelli
Madona di Grasia
la Serra
Pidacelli
C. Calvo
Mte. Calamita
Mte. Calvo
Francessi
Cala di Gemmini
Pta. di Vadamorta
I. Gemmini
Cala dell'Innamorata
Punta Nera
C. Calamita
C. del Fino
Buona
Pta. Pietre

raient été pris à Rome par les Napolitains, et qui appartenaient à la république française; 2° l'occupation de Tarente et de la plus grande partie de la presqu'île par une forte division de l'armée française; 3° la remise des forteresses de Tarente, Gallipoli, Brindisi et Otrante; 4° l'occupation par les troupes françaises de Chieti, d'Aquila, et de la communication avec Tarente; 5° le versement d'une somme de cinq cent mille francs par mois dans la caisse de l'armée d'occupation, pour la solde et l'entretien des troupes, indépendamment d'une fourniture de grains pour leur subsistance. Le gouvernement français donnait au surplus l'assurance qu'aucune des places occupées par son armée ne serait démolie. Murat avait ordre, si ces conditions n'étaient point acceptées, de marcher sur Naples par Aquila, en évitant toutefois de passer par Rome, à moins d'une nécessité absolue.

La cour de Naples, pressée de sortir d'une position aussi difficile, et se flattant d'empêcher par sa soumission aux désirs du premier consul l'entrée des troupes françaises dans le royaume, renonça au système de lenteur que lui conseillaient les agents britanniques, et autorisa son plénipotentiaire à accepter le traité de paix que le gouvernement français voudrait dicter. Ce traité fut définitivement signé à Florence le 28 mars, par M. Alquier, ministre de France, et le chevalier Micheroux, plénipotentiaire du roi de Naples, et qui avait déjà conclu l'armistice de Foligno.

En voici la teneur :

ARTICLE 1er. Il y aura paix, amitié et bonne intelligence entre la république française et Sa Majesté le roi des Deux-Siciles; toutes hostilités par mer et par terre cesseront définitivement entre les deux puissances, à compter du jour de l'échange des ratifications du présent traité, et au préalable l'armistice conclu à Foligno le 29 pluviôse (18 février) dernier, entre les généraux respectifs, aura sa pleine et entière exécution.

2. Tout acte, engagement ou convention antérieurs de la part de l'une ou de l'autre des deux parties contractantes, qui seraient contraires au présent traité, sont révoqués, et seront regardés comme nuls et non avenus.

3. Tous les ports du royaume de Naples et de Sicile seront fermés à tous bâtiments de guerre et de commerce turcs et anglais, jusqu'à la conclusion, tant de la paix définitive entre la république française et ces deux puissances, que des différends survenus entre l'Angleterre et les puissances du nord de l'Europe, et spécialement entre la Russie et l'Angleterre. Lesdits ports demeureront au contraire ouverts à tous les bâtiments de guerre et de commerce, tant de la part de Sa Majesté Impériale de Russie et des États compris dans la neutralité maritime du Nord, que de la république française et de ses alliés. Et si, par suite de cette détermination, Sa Majesté le roi des Deux-Siciles se trouvait exposée aux attaques des Turcs ou des Anglais, la république française s'engage à mettre à la disposition de Sa Majesté, et d'après sa demande, pour être employé dans ses États, un nombre de troupes égal à celui qui lui serait auxiliairement envoyé par Sa Majesté Impériale de Russie.

4. Sa Majesté le roi des Deux-Siciles renonce à perpétuité, pour elle et ses successeurs, premièrement à Porto-Longone dans l'île d'Elbe, et à tout ce qui pouvait lui appartenir dans cette île; secondement aux États des présides de la Toscane, et elle les cède, ainsi que la principauté de Piombino (tous situés sur la mer du grand-duché), à la république française, qui pourra en disposer à son gré.

5. La république française et Sa Majesté le roi des Deux-Siciles s'engagent à donner réciproquement mainlevée du séquestre de tous effets, revenus, biens confisqués, bien saisis ou retenus sur les citoyens ou sujets de l'une ou de l'autre puissance, par suite de la guerre actuelle, et à les admettre respectivement à l'exercice légal des actions et droits qui pourraient leur appartenir.

6. Afin de faire disparaître toute trace de malheurs particuliers qui ont signalé la guerre actuelle, et pour donner à la paix rétablie la stabilité que l'on ne peut attendre que d'un oubli général du passé, la république française renonce à toute poursuite par rapport aux faits dont elle peut avoir eu à se plaindre; et le roi, voulant, de son côté, réparer les malheurs occasionnés par les troubles qui ont eu lieu dans ses États, s'engage à faire

payer, dans trois mois, à compter du jour de l'échange des ratifications du présent traité, une somme de 5 millions, qui sera partagée entre les agents et les citoyens français qui ont été particulièrement victimes des désordres arrivés à Naples, à Viterbe et dans d'autres points de l'Italie méridionale, par le fait des Napolitains.

7. Sa Majesté Sicilienne s'engage aussi à permettre que tous ceux de ses sujets qui n'auraient été poursuivis, bannis ou forcés de s'expatrier volontairement que pour des faits relatifs au séjour des Français dans le royaume de Naples, retournent librement dans leurs pays, et soient réintégrés dans leurs biens. Sa Majesté promet également que toutes les personnes, actuellement détenues à raison des opinions politiques qu'elles ont manifestées, seront incessamment remises en liberté.

8. Sa Majesté le roi des Deux-Siciles s'engage à faire restituer à la république française les statues, tableaux et autres objets d'art qui ont été enlevés à Rome par les troupes napolitaines.

9. Le présent traité est déclaré commun aux républiques batave, cisalpine et ligurienne.

10. Le présent traité sera ratifié et les ratifications échangées dans l'espace de trente jours pour tout délai.

Fait et signé à Florence, le 7 germinal an IX de la république française (28 mars 1801).

ALQUIER; ANT. de MICHEROUX.

Trois jours après la signature de ce traité, le général Soult, commandant une des divisions de l'armée de Murat, se mit en marche avec un corps de 12,000 hommes pour occuper les places et les ports de l'Adriatique. Bonaparte, qui attachait la plus grande importance à cette occupation, et préludait ainsi à son grand système continental contre le commerce de l'Angleterre, envoya au général Murat les instructions les plus détaillées. Il lui recommandait, entre autres choses, de faire fortifier la belle rade et le port de Tarente, d'où il espérait pouvoir faire parvenir des secours à l'armée d'Égypte.

Le premier consul ordonna également à Murat de faire sur-le-champ toutes les dispositions nécessaires pour se rendre maître de l'île d'Elbe, cédée, comme on vient de le voir, par le roi de

Naples[1], mais actuellement occupée en partie par les Anglais. Ceux-ci, pouvant communiquer facilement avec la Toscane, ne cessaient point d'entretenir le feu de l'insurrection dans les montagnes situées entre Massa et Sienne; la vigilance de leurs croiseurs, toujours assurés de trouver un refuge à Porto-Ferrajo et Porto-Longone, interrompait toute espèce de navigation sur cette partie des côtes de l'Italie. Bonaparte avait hâte de délivrer le nouveau royaume d'Étrurie, qu'il venait de fonder par le traité de Lunéville, de ce blocus rigoureux et insultant; il voulait que le jeune prince qu'il venait de placer sur le trône toscan n'eût point à réprimer des révoltes, et à entendre les murmures de ses sujets, justement excités par la cessation du commerce, qu'amenait l'interception de tout débouché aux produits de leur industrie.

Murat s'occupa d'abord du soin de détruire les derniers germes de l'insurrection dans les parties de la Toscane où ils existaient encore. Divers détachements de troupes françaises et cisalpines furent dirigés dans les montagnes du côté de Massa, afin de pouvoir cerner les rassemblements qui s'y trouvaient. Cette entreprise présenta plus d'obstacles encore qu'on ne s'attendait à en rencontrer. Les paysans insurgés et les déserteurs italiens et allemands, qui avaient pris des positions d'un difficile accès et occupaient les gorges les plus resserrées des montagnes, se défendirent longtemps avec courage et succès. Devenus même plus audacieux, ils avaient entrepris de se réunir en masse dans une position centrale pour agir ensuite offensivement contre leurs adversaires; mais ce fut une faute très-grave qui accéléra leur défaite. Cernés facilement par les colonnes de Murat, ils furent forcés dans leurs retranchements après la résistance la plus vive et avec une perte immense en morts, blessés et prisonniers; le reste se dispersa dans les montagnes. Murat fit proclamer ensuite une amnistie générale pour tous ceux qui déposeraient volontairement les armes. Ce moyen de douceur acheva de rétablir l'ordre et la tranquillité dans la Tos-

[1] Cette cession de l'île d'Elbe à la France, dans les premiers temps du consulat de Bonaparte, a fait dire à un homme de beaucoup d'esprit (M. Norvins de Montbreton) qu'il semblait que le destin se plût à attacher à l'élévation de cet homme extraordinaire l'apanage de sa chute.

cane, et le général français put s'occuper désormais de l'expédition projetée contre l'île d'Elbe.

Le général Tharreau en fut chargé; il se rendit à cet effet sur le point de la côte le plus rapproché de l'île, à Piombino, où il devait s'embarquer avec la 60ᵉ demi-brigade et 300 hommes de la légion polonaise, pour mettre ensuite pied à terre sous Porto-Ferrajo. Ce débarquement était combiné avec un autre, exécuté en même temps près de Porto-Longone par le chef de brigade Mariotti, qui avait reçu l'ordre de s'embarquer à Bastia en Corse avec 600 Polonais. Il est facile de juger, par la faiblesse de ces préparatifs, que le premier consul, qui les avait lui-même ordonnés, ne croyait pas que la prise de possession de l'île d'Elbe dût entraîner de grandes difficultés. Les Anglais, qui s'étaient emparés de la partie de l'île appartenant à la Toscane, n'avaient effectivement qu'une faible garnison dans Porto-Ferrajo; celle de Porto-Longone, composée de troupes napolitaines, devait remettre cette dernière place aux Français, d'après le traité de Florence. Les opérations militaires se bornaient donc réellement à s'emparer de la seule place de Porto-Ferrajo.

Le premier obstacle qui se présenta, et celui sans doute qu'on devait le moins s'attendre à rencontrer, fut la sédition qui se manifesta tout à coup dans la 60ᵉ demi-brigade de ligne. Les soldats, sous prétexte qu'ils n'étaient tenus qu'au service de terre, refusèrent de se rendre au point d'embarquement, et poussèrent l'esprit de révolte jusqu'à massacrer leur chef de brigade qui voulait les engager à obéir aux ordres du gouvernement. Murat réprima avec la plus grande sévérité ce funeste mouvement d'indiscipline, si rare parmi les troupes françaises, surtout quand on leur commande de marcher à l'ennemi. Il fit désarmer la demi-brigade, cassa les compagnies de grenadiers de ce corps qui avaient eu la lâcheté de tuer ou de laisser massacrer leur commandant, et donna l'ordre que ces soldats fussent conduits et renfermés dans la citadelle de Turin. Les autres compagnies de la 60ᵉ demi-brigade se jetèrent aux pieds du général, désavouèrent l'horrible conduite de leurs camarades, et demandèrent à grands cris qu'on les menât contre les Anglais, pour laver dans le sang de ces enne-

mis irréconciliables de la France le crime dont venaient de se couvrir quelques misérables indignes du nom de Français. Murat, se laissant fléchir, permit à ces troupes repentantes de reprendre leurs armes ; mais il fit juger par un conseil de guerre les grenadiers coupables du meurtre du chef de brigade ; et, pour punir le corps en masse d'un délit aussi grave, il le priva de son drapeau, en déclarant que ces soldats ne pouvaient plus obtenir désormais cette honorable enseigne que de la clémence du premier consul. En effet, le drapeau ne fut rendu à la 60e demi-brigade que plus d'un an après cet événement par Bonaparte lui-même, à l'une des parades qui avaient lieu tous les mois dans la cour du palais des Tuileries à Paris.

Le retard occasionné par cet acte d'indiscipline ne nuisit point cependant au concert des dispositions arrêtées. Le chef de brigade Mariotti, parti de Bastia le 30 avril avec la petite flottille qui transportait ses 600 Polonais, arriva le lendemain, 1er mai, devant le village de Marciana qu'il espérait surprendre ; mais il fut accueilli par une vive fusillade, dirigée contre lui par un détachement anglais et quelques habitants de l'île d'Elbe. Obligé de s'éloigner, Mariotti vint aborder sur un autre point entre des rochers, d'où il ne pouvait pas être aperçu de l'intérieur de l'île. Les Polonais gravirent un escarpement difficile, en s'aidant des broussailles qui le couvraient, et parurent tout à coup sur les hauteurs qui dominent le village de Marciana. L'officier napolitain qui commandait à Porto-Longone, informé de l'arrivée du chef de brigade Mariotti, ordonna au commandant de la tour de Marciana de remettre ce poste aux Français, conformément au traité de Florence, et lui-même s'empressa de leur ouvrir le lendemain les portes de Porto-Longone. Toute la partie napolitaine ne tarda point à se soumettre de la même manière, et la petite troupe de Mariotti, n'ayant à combattre que quelques patrouilles anglaises, auxquelles s'étaient réunis des paysans et plusieurs déserteurs napolitains, les dispersa facilement.

Le général Tharreau, après être sorti du port de Piombino, débarqua, le 2 mai, dans l'île d'Elbe avec environ 1,500 hommes, sans aucune opposition de la part de l'ennemi, et forma de suite l'investissement de Porto-Ferrajo ; mais, avant de

commencer les hostilités, le général français crut devoir sommer le gouverneur anglais de lui rendre la place qui, faisant partie du grand-duché de Toscane, appartenait de droit au nouveau roi d'Étrurie, d'après le traité de Lunéville. Le commandant anglais Airey répondit qu'il ne reconnaissait point le traité dont on lui parlait, et qu'il ne céderait qu'à la force des armes. La présence de l'escadre française aux ordres de l'amiral Ganteaume, qui, la veille, avait mouillé dans la rade de Livourne, n'imposa point au gouverneur de Porto-Ferrajo, et quelques obus lancés sur la place ne servirent qu'à lui démontrer l'insuffisance des moyens employés pour la réduire. Le premier consul s'était flatté trop légèrement que le manque de vivres et les dispositions de la majeure partie des habitants forceraient les Anglais à évacuer la capitale de l'île d'Elbe. Dans l'impossibilité où l'on se trouvait de la bloquer par mer, puisque la présence de l'escadre de Ganteaume n'était que momentanée, et que cet amiral devait continuer sa route vers les côtes d'Afrique, il devenait facile aux bâtiments ennemis de ravitailler cette place.

Le général Tharreau, successivement renforcé par plusieurs détachements que lui fit passer le général Murat, tenta plusieurs attaques qui n'eurent aucun succès. Après un mois d'investissement par terre et un simulacre de blocus par mer, il fallut se résoudre à entreprendre un siége régulier. La garnison de Porto-Ferrajo consistait en 300 hommes de troupes anglaises, 800 de troupes toscanes, et 400 Corses à la solde de l'Angleterre. Ces derniers étaient d'autant mieux déterminés à résister jusqu'à la dernière extrémité, que les Anglais leur avaient persuadé qu'ils seraient fusillés commes rebelles par les Français, s'ils tombaient entre les mains de ceux-ci. Le gouverneur Airey avait en outre contraint tous les habitants valides à prendre les armes : un riche négociant, ayant osé parler de la nécessité de se soumettre, fut impitoyablement fusillé.

Le premier consul, irrité de voir ses troupes arrêtées si longtemps devant une bicoque, envoya au général Murat l'ordre de pousser le siége de Porto-Ferrajo avec plus de moyens et de vigueur. Un renfort de 5,000 hommes, une nombreuse artillerie, des détachements de sapeurs et de pionniers furent envoyés dans l'île d'Elbe vers la fin du mois de juillet, et le général Watrin

vint remplacer le général Tharreau dans le commandement des troupes. Trois frégates françaises en croisière devant l'île tenant le port étroitement bloqué, la garnison commençait à souffrir de la disette des vivres, lorsque l'apparition d'une escadre anglaise, sous les ordres de l'amiral Warren, changea cette situation pénible, et releva le courage des soldats et des habitants. A l'approche des vaisseaux ennemis, les frégates françaises *la Bravoure* et *le Succès* cherchèrent un asile dans le port de Livourne, et la troisième, *la Cérès*, alla mouiller sous le canon d'Orbitello. L'amiral Warren s'empressa de ravitailler Porto-Ferrajo, et formant ensuite, pour ainsi dire, le blocus de l'île, il parvint à isoler les Français de la terre ferme en croisant dans les eaux de Piombino jusqu'à la hauteur de Livourne, et interceptant tous les secours que Murat s'efforçait de faire passer aux troupes assiégeantes. Cette croisière opiniâtre des Anglais finit par rendre la position du général Watrin très-critique. Ce n'était qu'à force de courage et d'audace que quelques bateaux pêcheurs, épiant les mouvements de l'ennemi, réussissaient quelquefois à apporter des munitions de guerre et de bouche, dont les Français éprouvaient un besoin journalier.

Toutefois, une partie des vaisseaux croiseurs s'étant éloignée momentanément, le général Murat essaya de négocier la reddition de la place au nom du roi d'Étrurie, et envoya à cet effet un agent muni de pleins pouvoirs. Cette tentative fut infructueuse : l'envoyé revint à Florence sans avoir rien obtenu. Un événement qu'il était facile de prévoir augmenta encore les embarras des Français, et prolongea la durée du siége. Les trois frégates françaises, qui s'étaient sagement mises à l'abri lors de l'apparition de l'escadre, se hasardèrent à se remettre en mer pour protéger les convois, quand on se fut aperçu de l'éloignement d'une partie des bâtiments ennemis ; mais elles ne purent échapper à la vigilance des vaisseaux restés en croisière. *La Cérès*, attaquée par deux autres frégates dans les parages de Porto-Ercole, fut obligée de se rendre après un sanglant et honorable combat, pendant lequel presque tout le convoi qu'elle escortait atteignit Porto-Longone. Les frégates *la Bravoure* et *le Succès*, parties de Livourne avec un autre convoi, furent rencontrées par deux vaisseaux de ligne qui les forcèrent à s'échouer

ou à se briser sur la côte, parce qu'il leur fut impossible de regagner le port : les bâtiments du convoi furent pris ou dispersés sans atteindre leur destination.

Malgré toutes ces contrariétés, l'actif général Watrin n'en pressait pas moins le siége de Porto-Ferrajo avec toute la vigueur que les faibles moyens mis à sa disposition lui permettaient. Il fit établir des batteries pour empêcher les bâtiments ennemis de pénétrer dans le port, et toutes les mesures furent prises pour bombarder la place. Alarmés des progrès des travaux des assiégeants, le lieutenant-colonel Airey et l'amiral Warren se concertèrent pour tenter un dernier effort. Le 13 septembre, une partie de l'escadre anglaise vint mouiller près de la plage de Marciana, et le lendemain plusieurs chaloupes et autres transports débarquèrent dans l'anse de Bagnaja le régiment suisse de Wateville et quelques détachements de troupes anglaises de terre et de marine, au nombre de 2,500 hommes. Pendant ce débarquement, les assiégés firent une sortie générale, et s'emparèrent de la batterie de droite des Français, qui empêchait l'entrée du port. Trois frégates et une division de chaloupes canonnières, n'attendant que ce moment, entrèrent dans la rade, et y jetèrent l'ancre. Le général Watrin avait attendu les troupes ennemies dans une position où la difficulté du terrain ne leur permettait pas de marcher en bon ordre. Aussitôt qu'il les vit parvenues à la distance convenable, il ordonna une charge générale à la baïonnette : elle fut terrible. Les Anglais et les Suisses, dont les rangs étaient rompus par les accidents du terrain sur lequel ils se trouvaient, furent culbutés sans opposer une vive résistance, et rejetés précipitamment vers la mer. La moitié des troupes débarquées put à peine regagner ses embarcations ; le reste fut tué ou fait prisonnier. Cette même 60e demi-brigade, qui s'était si honteusement mutinée au commencement de l'expédition, fit en cette circonstance des prodiges de valeur et de dévouement, et lava complétement la tache dont elle s'était souillée. Une autre colonne française repoussa avec un égal succès la sortie de la garnison de Porto-Ferrajo. 200 Anglais qui en faisaient partie furent coupés et mirent bas les armes. La perte de l'ennemi, dans cette action générale, fut très-considérable en morts, blessés et prisonniers.

L'engagement fut si vif et si prompt, que les frégates et les canonnières qui venaient de mouiller dans la rade n'eussent pas le temps d'appareiller avant la reprise de la batterie qui commandait l'entrée du port, et se trouvèrent exposées à tout son feu. L'une d'elles fut entièrement démâtée, et dix des chaloupes canonnières amenèrent pavillon.

Malgré la fâcheuse issue de cette tentative de la part des Anglais, les assiégés ayant reçu quelques secours pendant le combat, le commandant Airey en profita pour prolonger encore pendant quelque temps la défense de la place. Mais, après avoir épuisé toutes ses ressources, lorsqu'il était déterminé à se rendre, des préliminaires de paix furent signés à Londres, le 1er octobre 1801, et le commandant Airey dut remettre la place de Porto-Ferrajo entre les mains du général Watrin ; celui-ci témoigna au brave lieutenant-colonel anglais l'estime que lui avait inspirée sa belle défense, en lui prodiguant, ainsi qu'à ses troupes, tous les secours que sa situation lui permettait d'offrir.

ANNÉE 1805. — AN XIV.

En se determinant à recommencer la guerre avec la France, l'intention première du cabinet autrichien avait été d'employer la meilleure partie de ses forces à agir d'abord en Italie, puis en Helvétie, et même sur le territoire français, dans les départements de l'ancienne Franche-Comté, si la fortune secondait ses armes. Le grand éloignement des troupes que l'empereur Napoléon pouvait faire avancer au secours de son armée d'Italie donnait l'espoir qu'elles arriveraient trop tard pour empêcher les premiers résultats d'une attaque vigoureuse et pour ainsi dire inopinée ; mais on a vu que les justes alarmes du gouvernement britannique avaient fait changer le plan arrêté d'abord. D'un autre côté, la promptitude avec laquelle les corps de la grande armée s'étaient portés des côtes de l'Océan aux rives du Rhin ; la marche savante et non moins rapide de cette même armée sur le Danube ; les brillants succès qui en avaient été la suite : toutes ces causes réunies avaient empêché l'archiduc Charles de se trouver en mesure d'ouvrir la campagne en Italie aussi promptement que l'Autriche l'eût désiré ; et l'on sait déjà que des troupes

avaient été détachées de son armée pour renforcer celles d'Allemagne, ce qui, en la réduisant à environ 55,000 hommes, lui assurait encore la supériorité numérique. Dans cet état de choses, le prince s'était vu contraint de rester inactif sur la rive gauche de l'Adige. Son aile droite était devant Vérone, son aile gauche devant Legnago; le centre et la réserve occupaient le camp de San-Gregorio entre Arcole et Lonigo.

Cependant l'empereur Napoléon, dont les ordres s'exécutaient à la fois depuis les côtes de la mer d'Allemagne jusqu'à celles de l'Adriatique, dans le royaume de Naples, avait fait réunir sur les frontières du nouveau royaume d'Italie toutes les troupes disséminées dans l'intérieur du pays, et en avait confié le commandement au maréchal Masséna. Le lieutenant général Gouvion Saint-Cyr, commandant le corps d'armée stationné jusqu'alors dans le royaume de Naples, en vertu du traité de Florence[1], reçut l'ordre de s'avancer à marches forcées pour se mettre en ligne avec les troupes déjà rassemblées sur la rive droite de l'Adige.

Celles-ci, qui pouvaient présenter un effectif de 35,000 hommes, devaient être portées à 50,000, et étaient partagées en cinq divisions d'infanterie sous les ordres des généraux Duhesme, Gardanne, Molitor, Verdier, Partouneaux et Séras, et en trois divisions de cavalerie commandées par les généraux Pully, Mermet et d'Espagne. Elles occupaient sur l'Adige une ligne à peu près parallèle à celles des Autrichiens.

Le prince Eugène Beauharnais, nommé par l'empereur Napoléon vice-roi du royaume d'Italie, s'était empressé d'activer, en ce qui le concernait, tous les préparatifs de la guerre qui allait avoir lieu, et avait adressé au peuple qu'il gouvernait une proclamation conçue en ces termes :

« Peuples du royaume d'Italie !

« Le cabinet de Vienne a résolu la guerre contre vous et le peuple français. Il ose dire aujourd'hui que la guerre a été provoquée par la France et par l'Italie; ce n'est pas à vous qu'il lui sera facile de persuader cette étrange calomnie. Peuples d'Italie !

[1] Voyez ci-dessus, p. 215 et suiv.

vous savez si, depuis cinq mois, l'Autriche a cessé de rassembler, sous vos yeux, de nouvelles forces, d'approvisionner ses places, de menacer vos frontières. Vous savez si l'empereur des Français, roi d'Italie, averti de tous les préparatifs hostiles dont vous étiez si justement alarmés, ne s'est pas en quelque sorte obstiné à ne pas croire le cabinet de Vienne injuste et déloyal. Vous savez si, alors même que vous étiez menacés de voir votre territoire envahi, l'empereur n'a pas refusé d'accueillir vos alarmes et d'ordonner des dispositions militaires capables de les dissiper; vous savez enfin combien de fois il vous est arrivé de vous étonner, de vous inquiéter, de vous plaindre de sa longanimité. Il ne voulait pas croire à la guerre et demandait des explications; il ne rappelait pas son ambassadeur; il considérait le séjour de l'ambassadeur de Vienne à Paris comme une preuve que la maison d'Autriche voulait aussi la paix.

« Et voilà que, profitant de cette noble confiance, les armées de la maison d'Autriche envahissent le territoire d'un prince de l'Empire, d'un prince coupable d'une faute inexpiable, d'être demeuré fidèle aux traités, d'être demeuré l'allié de l'empereur des Français et du roi d'Italie. Napoléon est allé lui-même se placer à la tête des armées. Encore quelques instants, et le crime commis sur la Bavière sera vengé; encore quelques efforts, et la paix si souvent accordée, si souvent offerte, sera pour longtemps affermie. Peuples d'Italie! je veillerai, autant qu'il sera en moi, au respect de vos propriétés, au maintien de vos lois et de vos constitutions.

« Sans doute il est pour les peuples le plus vaillamment défendus des maux inséparables de la guerre; reposez-vous sur mon zèle à remplir mes devoirs, reposez-vous sur mon cœur, sur tous les sentiments que je vous ai voués. Peuples d'Italie! j'écarterai de vous tous les maux qu'il me sera possible d'en écarter.

« J'attends de vous du zèle, du dévouement et du courage. Vous savez quelle confiance illimitée vous devez à cette portion de l'armée française rassemblée en Italie; vous savez quelle confiance est due au fils chéri de la victoire, à qui l'empereur a confié l'honneur de vous défendre.

« Peuples d'Italie! votre roi compte sur vous, reposez-vous

sur lui. Il a pour lui le Dieu des armées, toujours terrible aux parjures; il a pour lui sa gloire, son génie, la justice de sa cause, la valeur, la fidélité et l'amour de ses peuples.

« Nos ennemis seront vaincus ! »

Nous avons dit que l'archiduc Charles n'avait point paru partager l'opinion de l'empereur son frère, ou plutôt du ministère autrichien, sur les résultats de la nouvelle levée de boucliers que faisait celui-ci, à l'instigation de l'Angleterre et de la Russie. Effectivement, dès son arrivée en Italie, ce prince, persuadé sans doute que l'empereur des Français réussirait de gré ou de force à faire prendre une autre résolution au souverain de l'Autriche, avait proposé au maréchal Masséna un armistice, afin d'attendre l'issue des événements qui allaient avoir lieu en Allemagne. Cette proposition entrait trop dans les vues de Napoléon pour être refusée par son lieutenant, et une trêve fut consentie jusqu'au 18 octobre.

A l'expiration du délai convenu, Masséna, qui avait concentré ses divisions à Zevio et dans les environs, fit ses dispositions pour passer l'Adige au pont du vieux château de Vérone.

Le 18 octobre, à quatre heures du matin, le maréchal fit attaquer le pont du vieux château. Il avait fait former en colonne les vingt-quatre compagnies de voltigeurs des régiments qui composaient les deux divisions Duhesme et Gardanne; mais comme les Autrichiens avaient construit un mur pour barrer le milieu du pont, le général Lacombe Saint-Michel, commandant l'artillerie de l'armée, fut obligé d'y faire attacher un pétard pour renverser cet obstacle. Cette opération hardie fut exécutée avec beaucoup de bonheur par quelques canonniers : le mur s'écroula, et le général Chasseloup, qui avait réuni d'avance tous les moyens nécessaires, ayant fait réparer sur-le-champ deux coupures qui se trouvaient derrière, les compagnies de voltigenrs s'élancèrent avec une extrême rapidité de l'autre côté de l'Adige. Leur mouvement fut protégé par le canon du vieux château, qui tirait sans relâche sur la rive gauche, occupée en force par l'ennemi, qui y était retranché.

Les voltigeurs étaient déjà vivement engagés, lorsque la division Gardanne, qui les suivait de près, vint à leur secours :

les Autrichiens se défendirent longtemps avec une grande résolution. Le bruit de l'artillerie ayant donné l'éveil, l'archiduc Charles, dont le quartier général se trouvait à San-Martino, s'était hâté d'envoyer de nombreux renforts sur le point attaqué, et ils arrivaient incessamment. Le combat se prolongea avec des chances variées jusqu'à la chute du jour; mais le général Duhesme s'étant mis à la tête de sa seconde brigade qui formait la réserve, l'ennemi fut culbuté, chassé de toutes ses positions et poursuivi jusque sur les hauteurs. Tous les retranchements, ainsi disputés pied à pied par les troupes autrichiennes, furent immédiatement détruits, et le maréchal ordonna sur-le-champ la construction d'une tête de pont.

Sept pièces de canon et dix-huit caissons furent les trophées de cette journée, dans laquelle l'armée autrichienne perdit 1,000 à 1,200 hommes tués sur le champ de bataille, et 1,500 prisonniers. La perte des Français ne s'éleva pas au delà de 600 hommes, dont 400 blessés. Le maréchal fit, dans son rapport, un éloge mérité de la bravoure et des talents des généraux Duhesme, Chasseloup, Gardanne et Lacombe Saint-Michel.

Les instructions de Masséna lui prescrivaient de subordonner ses mouvements à ceux de la grande armée d'Allemagne, dont celle d'Italie pouvait être considérée comme l'aile droite. C'est pourquoi ce maréchal, maître du passage de l'Adige, différa d'attaquer les Autrichiens jusqu'au 29 octobre. Ce jour-là, à cinq heures du matin, il fit déployer les deux divisions Gardanne et Duhesme en avant du pont du vieux château de Vérone, pendant qu'à sa gauche la division du général Séras passait l'Adige à Ponte-Polo, et que celle du général Verdier manœuvrait à sa droite entre Ronco et Albaredo. Les deux premières divisions attaquèrent les hauteurs de val Pantena et tournèrent le château de San-Felice. Cette manœuvre fit évacuer Véronette par les Autrichiens. Les palissades du pont neuf furent abattues par des sapeurs, et la division des chasseurs à cheval, commandée par le général d'Espagne, celle des grenadiers, aux ordres du général Partouneaux, la division du général Molitor, et une réserve de cavalerie, aux ordres du général Mermet, traversèrent Véronette et se portèrent vivement sur la

grande route de San-Michele, où les Autrichiens étaient retranchés sous la protection de plusieurs batteries. Le général d'Espagne, soutenu par un bataillon de grenadiers tiré de la division Molitor, chargea, à plusieurs reprises et avec une grande impétuosité, l'infanterie ennemie, après avoir dispersé quelques escadrons qui voulurent la protéger. Dans une de ces charges, l'escadron des guides du maréchal Masséna fit mettre bas les armes à un bataillon. L'ennemi, culbuté après une résistance opiniâtre, fut chassé du village de San-Michele et poursuivi jusqu'au delà de celui de San-Martino.

Les troupes françaises prirent, le soir, position à Vago. Elles avaient fait près de 2,000 prisonniers, et deux pièces d'artillerie étaient restées en leur pouvoir. La grande route en deçà de San-Michele, et au delà jusqu'à San-Martino, était jonchée de cadavres et de blessés autrichiens. La perte des Français avait été peu considérable.

L'archiduc Charles avait réuni la plus grande partie de ses troupes en avant de Caldiero, bien déterminé à soutenir dans cette position le choc de l'armée française. Le 30, au matin, l'armée autrichienne était formée en bataille, la droite se prolongeant sur les hauteurs de San-Pietro, jusqu'en avant du village de Fromegna, et la gauche vers l'Adige, jusqu'au delà de Gambione. La cavalerie et une réserve de vingt-quatre bataillons étaient placées sur la route de Vérone, vers Villa-Nova, au point où la route se divise en deux, l'une conduisant à Lonigo, et la seconde à Vicence par Montebello, Tavernel et Olmo.

Dans la matinée, Masséna, ayant reçu des nouvelles des mouvements qu'il avait ordonnés aux divisions Séras et Verdier, fit ses dispositions pour attaquer l'armée ennemie. La division Molitor forma la gauche de la ligne française, celle du général Gardanne le centre, et la division Duhesme la droite. Les grenadiers du général Partouneaux étaient en réserve, ainsi que la cavalerie des généraux d'Espagne et Mermet. Le général Molitor commença l'attaque, et bientôt le centre et la droite furent également engagés. Les troupes françaises, encouragées par le succès de la veille, et bien dirigées par leurs chefs, réussirent sur tous les points. La division Gardanne, poussant

devant elle les troupes ennemies qui lui étaient opposées, emporta le village de Caldiero à la baïonnette, et l'ennemi, culbuté sur toute sa ligne, se retira assez en désordre sur les hauteurs en arrière de la première position. Il était quatre heures du soir; le prince Charles fit alors avancer sa réserve, composée, comme nous l'avons dit, de vingt-quatre bataillons de grenadiers, soutenus par cinq régiments de cavalerie. De son côté, le maréchal Masséna ayant fait également avancer l'infanterie et la cavalerie qui formaient sa réserve, le combat recommença avec plus de vivacité. La cavalerie française culbuta celle des Autrichiens, et la division Partouneaux, ayant chargé à la baïonnette, décida la victoire. L'ennemi fut poursuivi jusqu'au pied des redoutes que l'archiduc avait fait élever au delà de Caldiero.

Cette bataille valut aux Français 3,500 prisonniers et trente pièces de canon. Le nombre des Autrichiens morts était si considérable, que l'archiduc fit demander une trêve pour pouvoir les enterrer. Les Français eurent environ 1,500 hommes hors de combat.

Le mouvement ordonné, le 29 octobre, à la division du général Séras, avait pour but de tourner les troupes ennemies qui pouvaient se trouver à la gauche de Vérone, pendant que le gros de l'armée française se portait sur la route de San-Martino pour attaquer la masse autrichienne que l'archiduc avait réunie à Caldiero. Par suite de ce double mouvement, une colonne de 5,000 hommes appartenant au corps autrichien du général Rosenberg en fut coupée de manière à ne pouvoir remonter dans les vallées qui aboutissent à l'Adige, pour rejoindre ensuite l'armée de l'archiduc. Toutefois le général Hillinger, qui commandait cette colonne séparée de son corps, se porta sur les hauteurs de San-Leonardo, pour tenter de regagner, par les montagnes de Trignago et d'Illasi, la route de Vérone à Vicence. Masséna, instruit de la position de la troupe ennemie, envoya un de ses aides de camp pour la sommer de se rendre; mais le général ennemi, s'apercevant qu'il n'avait point de troupes devant lui, refusa d'obtempérer à cette sommation.

Sur ces entrefaites, le colonel du 22e régiment d'infanterie légère, Goguet, qui était dans Véronette, reçut l'ordre de s'a-

vancer avec sa troupe sur le corps ennemi ; mais celui-ci vint lui-même à la rencontre du régiment français et le força, en raison de sa supériorité numérique, de prendre position sous le château de San-Felice.

Masséna, informé par son aide de camp du refus fait par le général Hillinger de mettre bas les armes, se porta vers le terrain où se trouvait la colonne ennemie, avec quatre bataillons de grenadiers de la division Partouneaux, commandés par le général de brigade Solignac, pour cerner entièrement ces 5,000 Autrichiens. Le général Charpentier, chef de l'état-major général de l'armée française, fit faire alors une nouvelle sommation au général ennemi, qui sentit la nécessité de mettre bas les armes. Il conclut, en conséquence, avec le général Solignac, une capitulation qui donna aux Français 5,000 prisonniers avec armes et bagages, 70 officiers, un brigadier général, un colonel, un major, 80 chevaux, etc. Le général Hillinger, commandant cette colonne, et tous les officiers sous ses ordres, obtinrent la faculté de retourner en Autriche, en donnant leur parole de ne point servir contre la France ou ses alliés jusqu'à leur parfait échange; mais toute la troupe resta prisonnière de guerre pour être conduite en France.

L'archiduc, en apprenant cet événement fâcheux, craignit d'être tourné dans la position qu'il occupait en avant de Villa-Nova, et commença son mouvement de retraite dans la nuit du 1er au 2 novembre, en se dirigeant par Montebello sur Vicence. Le lendemain, à la pointe du jour, le maréchal Masséna fit pousser de fortes reconnaissances dans cette direction et sur le chemin de Louigo. Le général d'Espagne, à la tête de sa division de chasseurs à cheval et de huit compagnies de voltigeurs de la division Gardanne, s'attacha à la poursuite de l'ennemi, auquel il fit encore 600 prisonniers dans la journée. Le 3 novembre, Masséna établit son quartier général à Montebello.

Après avoir réuni son armée autour de cette ville et lui avoir fait prendre quelque repos, le maréchal continua à s'avancer sur Vicence, en poursuivant l'arrière-garde ennemie. L'archiduc Charles avait fait fortifier Vicence à la hâte pour arrêter quelque temps la marche des Français, et y avait jeté

quelques bataillons. Le commandant autrichien fut sommé d'ouvrir les portes et d'évacuer la ville; mais sa réponse ayant été négative, il fallut forcer le passage. Le général Lacombe Saint-Michel fit élever plusieurs batteries de canons et d'obusiers contre les portes, et, pendant la nuit, des obus mirent le feu à plusieurs maisons de la ville. Le 4, à la pointe du jour, les Français pénétrèrent dans Vicence au pas de charge; l'ennemi fit sa retraite avec tant de précipitation, qu'il ne pût evacuer ses magasins et fut obligé d'abandonner 1,000 blessés à la générosité du vainqueur : on lui fit encore dans la journée 8 à 900 prisonniers.

L'archiduc avait pris la route de Bassano : les Français l'y suivirent en harcelant et en entamant son arrière-garde. A l'embranchement de la route de Trévise par Cittadella, les Autrichiens se dirigèrent vers cette dernière ville, en brûlant derrière eux le pont qui se trouve sur le torrent près de la Palude. L'avant-garde française, en arrivant au village de San-Pietro-in-Gu, le trouva occupé par une arrière-garde qui fut chargée vigoureusement. Le village fut enlevé après un combat dans lequel l'ennemi perdit encore 600 hommes faits prisonniers et une pièce de canon.

L'armée française continua sa marche vers la Brenta avec la même vivacité : l'avant-garde y arriva au moment où les Autrichiens travaillaient à détruire le pont de Fontaniva. Il s'engagea d'une rive à l'autre une forte canonnade qui ne cessa qu'à l'entrée de la nuit, pendant laquelle les troupes françaises bivouaquèrent sur la rive droite.

Le 5, Masséna ordonna aux régiments de chasseurs de la division d'Espagne de traverser la Brenta à gué avec les voltigeurs de la division Gardanne en croupe, afin de protéger le rétablissement du pont, auquel on travailla aussitôt. L'armée put défiler vers onze heures du matin et arriver assez à temps à Cittadella pour enlever les arrière-postes ennemis. A cinq heures du soir, Castel-Franco, petite ville située sur la route de Trévise, à trois lieues et demie de Cittadella, était occupée, et les chasseurs du général d'Espagne avaient pris position en avant d'Albaredo.

En partant de Vicence, le maréchal avait dirigé la division

Verdier sur Padoue, et la division Séras par les montagnes des *Sette-Communi* sur Bassano. Ces deux villes furent occupées le 5 et le 6 novembre.

Masséna, après avoir séjourné deux jours à Castel-Franco pour reposer l'armée, fatiguée de sa marche rapide, se remit en mouvement pour se porter sur la Piave. L'avant-garde ne rencontra que fort peu d'obstacles jusqu'à cette rivière que l'armée traversa sans difficulté. De la Piave au Tagliamento, elle poussa devant elle une arrière-garde de cavalerie qui semblait l'observer, mais dont la retraite était calculée de manière à éviter tout engagement.

Cependant, en arrivant sur le Tagliamento, le général en chef français trouva l'ennemi en position et préparé à défendre le passage. L'archiduc avait réuni sur la rive gauche huit bataillons d'infanterie et quinze escadrons protégés par plusieurs batteries avantageusement placées. L'intention de Masséna n'avait été d'abord que de faire reconnaître par sa cavalerie la position des troupes ennemies; tandis qu'il faisait marcher sur San-Vito les divisions Duhesme et Séras, et que celles des généraux Molitor et Gardanne se dirigeaient sur Valvasone, les trois divisions de cavalerie d'Espagne, Mermet et Pully s'étaient avancées vers les bords du Tagliamento.

Le 12 novembre, le général d'Espagne, qui avait reçu l'ordre de pousser des reconnaissances sur la rive gauche, y fit passer un escadron de chasseurs; mais cette troupe ne tarda pas à être chargée par un régiment de dragons autrichiens. Elle soutint le choc avec intrépidité, et donna le temps au général d'Espagne de venir à son secours. Le régiment ennemi fut bientôt repoussé et mis en fuite. Pendant cet engagement, l'artillerie française s'était mise en position et tirait vivement sur celle de l'ennemi. Cette canonnade d'une rive à l'autre fut très-vive et se prolongea jusqu'à la nuit. Les Autrichiens avaient trente pièces en batterie derrière une digue, et les Français n'en avaient que dix-huit; mais elles étaient beaucoup mieux servies.

Les divisions d'infanterie parvinrent à leur destination vers la chute du jour. Masséna, satisfait des avantages qu'il avait obtenus et qui lui en assuraient de nouveaux, ne voulut point

effectuer tout de suite le passage du Tagliamento et se borna à faire ses dispositions pour rendre plus décisif le coup qu'il voulait porter à l'ennemi. Les quatre divisions d'infanterie étaient réunies, comme nous venons de le dire, à San-Vito et à Valvasone : c'etait sur ces deux points qu'elles devaient passer le fleuve, tourner et couper les troupes que l'archiduc y avait rassemblées. Ce prince avait pénétré sans doute le dessein de son adversaire, car il ne jugea pas à propos d'attendre le jour dans sa position ; et dès minuit il se retira par le chemin de Palma-Nova.

Le 13, l'armée française passa le Tagliamento sans rencontrer aucun obstacle ; mais, parvenue sur la rive gauche avec le regret de n'avoir plus d'ennemis à combattre, elle fut à même de connaître les résultats de l'engagement de la veille, en voyant les bords du fleuve couverts d'hommes et de chevaux qui avaient été tués par son artillerie. Elle s'avança ensuite sur Palma-Nova, que l'ennemi ne chercha point à défendre, quoiqu'il eût pu y tenir avec avantage. Ce ne fut qu'à plusieurs milles au delà de cette place que l'avant-garde française rencontra l'arrière-garde autrichienne et qu'elle eut avec elle quelques engagements, dans lesquels on fit encore quelques centaines de prisonniers.

Le 15 novembre, Masséna, ayant formé l'armée en deux colonnes, les porta sur l'Isonzo. Le général d'Espagne, faisant l'avant-garde, entra à quatre heures du soir dans la ville de Gradiska, où les Autrichiens se défendirent faiblement. Les chasseurs français, remontant ensuite la rive droite de l'Isonzo, se portèrent sur Gorizia. La division Séras s'établit en même temps à Sagrado, sur la rive gauche du fleuve.

Le lendemain, les divisions Molitor, Gardanne et Partouneaux longèrent la rive droite dans le dessein de passer l'Isonzo au-dessous de Gorizia, vers San-Andrea ; mais l'équipage de pont n'étant pas encore arrivé, le passage ne put s'effectuer sur ce point.

Pendant ce temps, les divisions Duhesme et Séras s'avançaient sur Rubia et Savogna ; leurs avant-gardes tâtonnaient l'ennemi. Il y eut un engagement, à la suite duquel la cavalerie autrichienne se replia en désordre ; l'artillerie, poussée par

la division du général d'Espagne jusque sous les murs de Gorizia, n'échappa qu'à la faveur de la nuit.

Dans la croyance que l'archiduc essayerait de tenir à Gorizia, le maréchal Masséna fit ses dispositions pour l'attaquer dans la matinée du 17 novembre; mais les Autrichiens ne voulurent point s'exposer à une action générale, et profitèrent de l'obscurité de la nuit pour précipiter leur retraite. Ils furent suivis par la division du général d'Espagne, soutenue de plusieurs compagnies de voltigeurs. Ce général avait ordre de continuer sa poursuite jusqu'à Laybach.

L'armée française prit position en avant de l'Isonzo, et y séjourna pour prendre quelque repos. Elle voyait arriver à chaque instant de nouveaux prisonniers, recueillis par les détachements envoyés en reconnaissance sur tous les points. Les magasins que l'ennemi avait abandonnés à Udine et à Palma-Nova procurèrent aux troupes des ressources d'autant plus précieuses, que, dans leur marche rapide, les Français n'avaient pu se faire suivre par des caissons de vivres, et qu'il eût été difficile de former des approvisionnements dans un pays déjà épuisé par les réquisitions des Autrichiens.

Le général d'Espagne, remontant avec la troupe sous ses ordres la rivière de Wippach, rencontra dans la ville du même nom une partie de l'arrière-garde ennemie, qu'il poussa jusqu'à Gantz, au-dessus de Saint-Veit, en lui faisant une centaine de prisonniers. La totalité de la cavalerie autrichienne s'était retirée par la grande route de Laybach, avec quelque infanterie; mais une grande partie de cette dernière avait pris, sur sa gauche, le chemin d'Idria, afin de gagner la route qui conduit à Ober-Laybach. Le général d'Espagne envoya cinq compagnies de voltigeurs dans cette direction, tandis qu'il s'avançait lui-même par la grande route sur Prewald, où l'ennemi s'était retranché.

Masséna détacha, le 20 novembre, la division Séras sur Trieste, pour prendre possession de cette ville et de son port. A l'approche des Français, la garnison évacua la place, en abandonnant 300 blessés dans l'hôpital. Le général Séras la fit poursuivre sur la route qui conduit à Laybach, et lui enleva une cinquantaine d'hommes.

Le maréchal, sentant la nécessité de se mettre en communication avec la grande armée, et pensant que l'empereur, en poursuivant ses succès, pouvait avoir détaché un de ses corps dans la même intention, dirigea le général Lacour avec sa brigade de dragons, faisant partie de la division Mermet, et quelque infanterie légère, sur la Chiusa di Pietz, poste important dans la chaîne des Alpes Noriques, que l'archiduc avait fait garder par deux régiments d'infanterie et deux escadrons de cavalerie. Le général Lacour trouva ce passage abandonné et continua sa marche sur Villach, où il avait ordre de pénétrer. On verra, dans le chapitre suivant, que les conjectures du maréchal Masséna étaient fondées, et que la retraite des troupes autrichiennes qui gardaient la Chiusa di Pietz était occasionnée par la marche du corps du maréchal Ney sur la Carinthie, après avoir traversé le Tyrol septentrional. Le général Lauchantin, envoyé sur Ponteba avec un détachement d'infanterie, trouva également ce poste, non moins essentiel que celui de la Chiusa di Pietz, évacué par l'ennemi d'après le motif que nous venons d'exposer.

Pendant que l'armée d'Italie s'avançait ainsi avec rapidité vers la Carniole, le corps de troupes françaises venant du royaume de Naples et destiné à faire partie de cette armée était arrivé à Padoue sous le commandement du général Gouvion Saint-Cyr. Ce corps, formé des divisions Reynier, Lecchi, d'une brigade de réserve commandée par le général Peyri, et d'un parc d'artillerie, s'élevait à environ 15,000 hommes. Le maréchal Masséna donna l'ordre au lieutenant général Saint-Cyr d'observer le littoral de l'Adriatique depuis les embouchures de l'Adige jusqu'à Venise, et de se tenir prêt à repousser les Russes et les Anglais, si ceux-ci osaient effectuer le débarquement dont ils menaçaient cette partie des côtes italiennes. La division Verdier, la légion corse et le 2e régiment italien furent mis dès lors à la disposition du général Saint-Cyr pour renforcer son corps d'armée.

Masséna apprit, à Gorizia, qu'une partie du corps autrichien qui occupait le Tyrol, coupée par suite du mouvement du maréchal Ney dont nous avons déjà parlé, se trouvait forcée de descendre des Alpes tyroliennes, ne trouvant point d'autre débouché pour éviter de mettre bas les armes. Le général de

l'armée d'Italie calcula sagement que cette colonne, dans sa situation, tenterait, soit de traverser la ligne française pour arriver aux lagunes de Venise et de se réunir aux troupes qui étaient dans cette place, soit, en marchant par Feltre et Bellune, de se joindre aux débris de l'armée autrichienne d'Italie vers Laybach.

L'un et l'autre cas semblaient avoir été prévus d'avance par les dispositions que venait de prendre l'habile maréchal. En effet, la position du corps du général Saint-Cyr au delà de Padoue, observant Venise et les lagunes, répondait que la colonne ennemie ne tenterait pas impunément le passage; et l'occupation de Ponteba et de la Chiusa di Pletz par les détachements des généraux Lanchantin et Lacour apportait un grand obstacle à sa réunion avec l'armée du prince Charles. Quelque direction que dût prendre d'ailleurs cette colonne, la situation de l'armée française sur l'Isonzo permettait au maréchal Masséna de détacher des forces suffisantes pour lui barrer le passage. L'avant-garde continuait toujours à s'avancer sur Laybach.

Le corps autrichien dont nous parlons, fort d'environ 7,000 hommes d'infanterie et de 1,200 chevaux, commandé par le général prince de Rohan-Soubise, émigré français, après être descendu des Alpes rhétiennes dans la vallée de la Brenta, vint se jeter, le 22 novembre, sur Bassano, où il enleva sans peine un détachement de 150 hommes qui formait la garnison de cette ville : il se dirigea ensuite sur Castel-Franco.

Le général Gouvion Saint-Cyr, bientôt informé de cette marche de l'ennemi, pensa, comme le général en chef, que l'intention du prince de Rohan était de traverser la ligne française, dont sans doute il ne connaissait pas la force, et il fit toutes les dispositions convenables pour bien recevoir cet imprudent adversaire.

On vient de voir que le maréchal Masséna avait prévu ce mouvement, et, par conséquent, il était fort tranquille sur ses résultats. Toutefois, pour ne rien donner au hasard des événements, il prit des mesures pour faire arriver à marches forcées sur la Piave la division de grenadiers du général Partouneaux, deux brigades des divisions Duhesme et Séras, la division de cuirassiers du général Pully, et la seconde brigade de dragons de la division Mermet. Le général Partouneaux devait remonter

la Piave par Bosco del Montello et tourner la position de Bassano. La division Gardanne, dirigée en même temps sur Venzone, devait renforcer les détachements des généraux Lanchantin et Lacour, pour couper toute retraite à l'ennemi sur la Drave, dans le cas où la colonne du prince de Rohan eût déjà pris la route de Belluno et de la Pieva di Cadore, afin de gagner Villach et rejoindre l'archiduc à Laybach. Laissant ensuite le reste des troupes à Gorizia et sur l'Isonzo, sous le commandement du général Duhesme, Masséna se porta lui-même sur la Piave, pour y diriger les mouvements qu'il venait d'ordonner.

Cependant le général Gouvion Saint-Cyr manœuvrait pour reconnaître l'ennemi et l'arrêter. Il avait formé une colonne, tirée des trois divisions sous ses ordres (celles des généraux Reynier, Verdier et Lecchi), et s'était avancé à Campo-San-Pietro avec un régiment polonais commandé par le général Peyri. Le général Reynier, qui était à Novale, reçut l'ordre de marcher, le 28 novembre, à la pointe du jour, sur Castel-Franco. Le prince de Rohan était depuis la veille dans cette dernière ville; et comme il s'était déjà aperçu de la position difficile où il se trouvait, il résolut de prévenir l'attaque qu'on allait faire contre lui. S'étant mis en mouvement dès cinq heures du matin, il s'avança à la rencontre de la division Reynier, qu'il chargea vivement aussitôt qu'il l'eut aperçue. Le général Reynier, dont les troupes marchaient avec précaution et dans le meilleur ordre, reçut le choc des Autrichiens avec la plus grande fermeté. Repoussé dans une première attaque, le corps ennemi revint plusieurs fois à la charge, et toujours avec le même désavantage.

Pendant ce combat opiniâtre, le général Saint-Cyr, ayant fait marcher le régiment polonais qu'il avait à Campo San-Pietro, tourna le corps autrichien. Ce mouvement acheva de déconcerter le prince de Rohan : ses troupes, déjà ébranlées par la vigoureuse résistance de la division Reynier, se débandèrent, et ce ne fût plus qu'une déroute jusqu'à Castel-Franco, où les Français arrivèrent en même temps que leurs adversaires. Tout ce qui n'avait pas été tué ou pris sur le champ de bataille demanda à capituler : 6,000 hommes d'infanterie et 1,000 chevaux tombèrent ainsi au pouvoir des Français, qui étaient tout au plus au nombre de 5,000 combattants dans cette action mé-

morable. Mais le prince de Rohan avait jugé que sa perte était inévitable, par l'effet des dispositions prises contre sa colonne; car il avait appris, à Castel-Franco, la situation dans laquelle se trouvait alors l'armée française. Ce général, plusieurs colonels, et un grand nombre d'officiers, étaient au rang des prisonniers; six drapeaux et un étendard, douze pièces d'artillerie, leurs caissons et des bagages considérables, furent aussi le résultat de cette victoire, où les Français n'eurent à regretter que 150 hommes tués ou mis hors de combat. La garnison prise par les Autrichiens à Bassano fut retrouvée dans Castel-Franco.

Le lieutenant général Gouvion Saint-Cyr avait ajouté à sa réputation par cette brillante affaire, où le général Reynier avait déployé autant de bravoure que de talent et de sang-froid. Les colonels des 10ᵉ et 56ᵉ régiments, celui du régiment polonais, et plusieurs autres officiers supérieurs s'étaient particulièrement distingués, entre autres le chef de bataillon Chlopicki, qui a joué un rôle, comme dictateur, dans la dernière insurrection polonaise.

Deux jours après le combat de Castel-Franco, un corps de Croates, fort de 12 à 1,500 hommes, et qui faisait également partie des troupes du Tyrol, fut cerné et pris en cherchant à déboucher des montagnes. Le général Lacour, parvenu à Villach, poussa jusqu'à Klagenfurt, où il opéra la jonction de l'armée d'Italie avec les troupes de la grande armée qui occupaient déjà cette ville.

L'avant-garde, aux ordres du général d'Espagne, poursuivit sa marche victorieuse en faisant à chaque pas de nouveaux prisonniers, et arriva à Laybach dans les derniers jours de novembre. Les routes d'Idria et de Laybach étaient couvertes de chevaux tués, de caissons rompus, de munitions abandonnées, résultat du désordre qu'avait entraîné la fuite précipitée de l'armée autrichienne.

A dater de cette époque, c'est-à-dire depuis la fin de novembre, aucune autre opération importante ne fut entreprise par l'armée d'Italie, qui prit alors la dénomination de huitième corps de la grande armée, après avoir opéré sa jonction avec celui du maréchal Ney, qui était le cinquième.

ANNÉE 1806.

Nouvelle invasion du royaume de Naples par les Français; le roi Ferdinand et la reine Caroline se retirent à Palerme; capitulation de la ville de Naples; première expédition du général Reynier en Calabre. Défaite de l'armée napolitaine, dont les débris passent en Sicile; Joseph Bonaparte est nommé roi des Deux-Siciles; siége et prise de Gaëte; seconde expédition en Calabre, etc., etc. — Les leçons de l'expérience et la modération du vainqueur de l'Italie après la campagne de Marengo n'avaient point affaibli les sentiments haineux de la reine Caroline envers la France. Cette princesse, qui gouvernait le royaume des Deux-Siciles sous le nom de son époux, ne se croyant pas encore en mesure de se déclarer franchement pour le parti des alliés, à l'ouverture de la campagne de 1805, avait conclu le même jour un acte de neutralité avec la France et un traité secret d'alliance avec l'Angleterre, la Russie et l'Autriche.

Par la convention signée le 21 septembre 1805, la cour de Naples s'était engagée formellement à ne permettre le débarquement d'aucun corps de troupes appartenant aux puissances en guerre sur le territoire des Deux-Siciles, et à ne confier la direction des armées et le commandement des places du royaume à aucun général anglais, russe, autrichien ou émigré français.

C'est par suite de cet acte que Napoléon avait fait évacuer le sol napolitain par le corps de troupes aux ordres du général Saint-Cyr, et remettre toutes les places qu'il occupait aux officiers du roi Ferdinand.

Mais, à la nouvelle du désastreux combat de Trafalgar, toutes les espérances de la reine Caroline se ranimèrent. Une escadre anglaise vint mouiller, le 20 novembre, sur la rade de Naples; elle était pavoisée, et fit une salve générale de tous ses bâtiments : les forts et les batteries de la capitale répondirent à ce salut amical et triomphateur. La reine s'empressa d'aller au-devant des officiers généraux anglais et russes qui lui amenaient un corps de troupes des deux nations, et

les accueillit avec les plus vives démonstrations de joie et de reconnaissance, en excusant même l'absence de son mari, qui, ce jour-là, avait été chasser à Caserte. Une proclamation annonça à l'armée napolitaine l'arrivée de ces vaillants auxiliaires et la nomination du général russe Lascy au commandement en chef des forces du royaume. Enfin, pour mettre le comble à la violation du traité conclu deux mois auparavant avec Napoléon, la cour des Deux-Siciles confia la garde de Naples à une garnison de 1,800 Anglais.

Dans ces circonstances, l'ambassadeur français ne crut pas devoir séjourner plus longtemps auprès d'un gouvernement qui déclarait d'une manière aussi manifeste ses intentions hostiles. Il fit enlever les armes de l'empire placées au-dessus de la porte de son palais, demanda des passe-ports, qui lui furent accordés sans difficulté, et se retira à Rome.

Toutefois, le départ précipité de ce ministre causa d'abord quelque inquiétude à la cour, qui craignit d'avoir cédé trop tôt à un mouvement d'enthousiasme irréfléchi. On publia un décret royal, dont le but était de rassurer le commerce et la population de Naples sur les intentions pacifiques de Sa Majesté sicilienne. Cette mesure augmenta la méfiance générale. Les Napolitains pensèrent avec raison que la situation des Français n'était pas aussi fâcheuse que les alliés, et surtout les Anglais, s'efforçaient de la présenter, puisque le roi lui-même semblait douter des succès futurs de la coalition, en cherchant à faire croire qu'il ne voulait point rompre définitivement avec Napoléon.

Quoi qu'il en fût, les préparatifs de guerre prirent, de jour en jour, de nouveaux accroissements dans le royaume. Des agents se rendirent en Calabre et dans les Abruzzes pour y organiser l'insurrection. On pensait que les habitants de ces provinces, dont nous avons déjà fait connaître l'esprit, saisiraient avec empressement la nouvelle occasion qui leur était offerte de suivre leur penchant au brigandage et aux excès de tout genre. De grands mouvements de troupes eurent bientôt lieu vers les frontières de l'État ecclésiastique, et les généraux du roi Ferdinand ne dissimulèrent plus leurs projets hostiles.

A la nouvelle du débarquement des troupes anglaises et

russes sur le territoire napolitain, un embargo général avait été mis sur les bâtiments napolitains qui se trouvaient mouillés dans le port de Gênes. Les capitaines et patrons ayant demandé du secours pour nourrir leurs équipages, le prince architrésorier de l'empire français, Lebrun, gouverneur des nouveaux départements qui divisaient l'ancien territoire ligurien, avait ordonné que le consul de Naples fournirait à cette dépense. Mais lorsque Napoléon fut informé de cette mesure, il ne voulut point qu'elle eût lieu; il donna l'ordre de relâcher les bâtiments et de rendre les cargaisons, il chargea le gouverneur général d'annoncer aux capitaines napolitains que l'empereur des Français, ami des peuples et du commerce, ne reconnaissait pour ennemis que les gouvernements violateurs des traités, et qu'il ne voulait point rendre les sujets victimes de la politique de leurs souverains. On conçoit aisément les motifs d'une pareille générosité envers une nation à laquelle Napoléon allait imposer son frère pour roi.

Le général de division Verdier, qui commandait alors à Livourne, justement alarmé des projets hostiles de la cour de Naples, proclama la ville en état de siége, et fit toutes les dispositions nécessaires pour retarder les progrès de l'ennemi, dans le cas où celui-ci s'avancerait sur la Toscane. Tous les corps stationnés dans la 27e division militaire eurent ordre de se porter sur Batiglione pour couvrir le royaume d'Italie contre les entreprises des Anglo-Russes. Au reste, cette armée auxiliaire ne présentait guère qu'un effectif de 16 à 18,000 hommes, en y comprenant les Esclavons et d'autres aventuriers enrôlés par les Russes, et un corps d'Albanais, que le roi Ferdinand avait pris depuis peu à sa solde.

La nouvelle de la victoire d'Austerlitz parvint à Naples au moment où la cour, séduite par la jactance des Anglais et des Russes, ne doutait déjà plus du triomphe de la coalition. Le bruit se répandit, dans le même temps, que 5,000 Espagnols, envoyés par le roi Charles IV à son allié l'empereur Napoléon, venaient de débarquer sur les côtes de la Toscane, et s'avançaient à marches forcées sur Bologne, où le maréchal Masséna était arrivé le 9 janvier. La terreur et la consternation imprimées par ces premiers rapports dans la capitale et dans tout

le royaume s'accrurent encore lorsque des avis certains annoncèrent qu'une avant-garde française se disposait à entrer sur le territoire romain. En effet, Masséna, n'étant resté à Bologne que le temps nécessaire pour donner ses ordres, se mit en marche avec un premier corps de 5 à 6,000 hommes, qui devait être bientôt suivi par un autre, fort de 20,000. Joseph Bonaparte, qui devait commander en chef cette armée d'expédition, était en route pour la rejoindre.

Les Russes n'attendirent pas l'agression des Français. Un courrier parti du quartier général de l'empereur Alexandre en Hongrie, ayant dirigé sa marche par le golfe Adriatique, arriva à Naples, porteur d'un ordre du monarque russe, qui prescrivait au général Lascy de faire rembarquer sur-le-champ toutes les troupes de sa nation, et de les ramener dans les îles Ioniennes pour y rester jusqu'à nouvel ordre. Cette retraite des Russes, en apprenant aux Napolitains qu'ils allaient être réduits à leurs propres forces, fit passer dans l'âme des plus chauds partisans de la guerre la terreur dont le peuple était déjà saisi.

Sur ces entrefaites, l'avant-garde de l'armée française était arrivée à Foligno, et un corps de troupes italiennes, aux ordres du général Lecchi, s'était même avancé sur la route de Rieti. Masséna, parti de Pesaro le 11 janvier avec un régiment de chasseurs à cheval, établit le lendemain son quartier général à Spoleto.

La cour de Naples, dans l'effroi que lui causait la marche rapide d'une armée dont elle n'avait pas cru la réunion si prochaine, eut encore assez bonne opinion de la générosité de Napoléon pour espérer de se faire pardonner ses derniers torts. Le cardinal Ruffo, ambassadeur de Ferdinand à Rome, reçut, le 18 janvier, l'ordre de se rendre en toute diligence à Paris pour y conjurer l'orage qui menaçait la monarchie sicilienne. Mais le temps de l'indulgence était passé, et Napoléon avait juré de ne plus traiter avec une puissance qui se jouait aussi légèrement de ses engagements les plus solennels : nous avons déjà rapporté la fameuse proclamation dans laquelle l'empereur des Français annonçait à l'Europe *que la dynastie de Naples avait cessé de régner*.

Un ordre du jour du maréchal Masséna, daté du quartier général de Spoleto, le 18 janvier, instruisit l'armée de ce qu'elle avait à faire pour remplir les intentions de l'empereur. En annonçant à ses troupes qu'il allait les conduire sur un des anciens théâtres de la gloire nationale, le maréchal leur exposait la conduite perfide du gouvernement napolitain, qui, tandis que le chef de l'empire répondait à une injuste provocation, avait, sans aucun motif, déclaré la guerre à la France, deux mois après la conclusion d'un traité de neutralité sollicité par lui-même avec instance, et avait ouvert avec empressement ses ports aux Anglais, ces éternels perturbateurs du continent, et aux Russes, que le machiavélisme britannique venait de sacrifier dans les plaines de la Moravie. Masséna exhortait ensuite l'armée à garder une exacte discipline vis-à-vis d'un peuple destiné à devenir l'allié et l'ami constant de la France.

Un nouvel envoyé du roi Ferdinand auprès de Joseph Bonaparte, à l'arrivée de celui-ci dans la capitale du monde chrétien, reçut l'ordre d'en sortir sous vingt-quatre heures. L'arrêt de Napoléon était irrévocable, et rien ne devait plus en empêcher l'exécution[1].

Avant de mettre le pied sur le territoire napolitain, Joseph, qui se rendit de Rome à Ferentino, crut devoir publier le manifeste qu'on va lire :

« Peuples du royaume de Naples, l'empereur des Français, voulant éloigner de vous les calamités de la guerre, avait signé avec votre souverain un traité de neutralité : il croyait par là assurer votre tranquillité au milieu du vaste incendie dont la troisième coalition menaçait l'Europe; mais la cour de Naples s'est engagée de son plein gré parmi nos ennemis, et a ouvert ses États aux Russes et aux Anglais : l'empereur Napoléon, dont la justice égale la puissance, veut donner un

[1] On a dit que l'empereur des Français fit remettre, à cette époque, par ses envoyés auprès des puissances avec lesquelles il était en paix, une note diplomatique, par laquelle il faisait revivre les droits acquis à la France sous le règne des princes de la maison d'Anjou, droits revendiqués par la dernière dynastie, et sur lesquels on n'avait transigé ensuite que par des alliances ou des conventions diplomatiques, que la mauvaise foi de la cour de Naples venait d'annuler.

grand exemple, commandé par l'honneur de sa couronne, par les intérêts de ses peuples et par la nécessité de rétablir en Europe le respect que l'on doit à la foi publique. L'armée que je commande marche pour punir cette perfidie; mais vous, peuples, vous n'avez rien à craindre : ce n'est point contre vous que sont dirigées ses armes; les autels, les ministres de votre culte, vos lois, vos propriétés, seront respectés; les soldats français seront vos frères. Si, contre les intentions bienfaisantes de l'empereur, vous prenez les armes, la cour qui vous excite vous sacrifie à ses fureurs. L'armée française est telle, que toutes les forces promises à vos princes, fussent-elles sur votre territoire, ne sauraient les défendre. Peuples! soyez sans inquiétudes, cette guerre sera pour vous l'époque d'une paix solide et d'une prospérité durable. »

Déjà les frontières du royaume étaient abandonnées, et, dans leur marche rétrograde, les troupes alliées évitaient même de traverser la capitale, dans la crainte d'y trouver les habitants insurgés contre elles. Les Anglais avaient été les premiers à prendre le parti de la retraite; ils évacuèrent successivement Fondi, Itri, Teano, Moli et quelques autres places de peu d'importance, et s'embarquèrent à Castellamare. Le prince de Hesse-Philipsthal, qui commandait la place de Gaëte, avait refusé de recevoir une garnison des troupes de cette nation, se faisant fort de défendre son poste avec environ 8,000 soldats napolitains qu'il avait sous ses ordres. Les Russes, qui s'étaient déjà dirigés, par les marais de Padrino, sur le port de Baïa, ne tardèrent pas à se rendre à Corfou. Deux frégates de la flotte alliée restèrent dans la rade de Naples, à la disposition de la cour.

La retraite des troupes anglo-russes occasionna la dispersion de la plus grande partie des milices nationales nouvellement levées. Des troupes de ligne napolitaines occupaient Naples, le fort Saint-Elme et le château de l'Œuf; deux régiments gardaient Capoue, sous les ordres du général Galenco : nous venons de dire que la place de Gaëte était défendue par une garnison d'à peu près 8,000 hommes, sous les ordres du prince de Hesse-Philipsthal, Allemand entièrement dévoué à la cause des Bourbons de Naples, et, sans contredit, le plus

brave des généraux employés par cette cour. Quatre régiments étrangers à la solde du roi Ferdinand, dont deux de troupes suisses et les deux autres albanais, occupaient, dans la province de l'Apulie, les places de Foggio, Lucera, Cerignola et Ponte di Bovino. La défense des Abruzzes fut confiée aux milices du pays. Un général Acton, frère du ministre de ce nom, eut le commandement des troupes qui se trouvaient à Naples et dans les forts de cette capitale.

De pareils moyens de résistance étaient peu propres à calmer les alarmes que l'approche de l'armée française inspirait à un gouvernement qui reconnaissait trop tard l'imprudence de sa conduite. Aussi, le roi Ferdinand, montrant la même résignation qu'en 1797, prit-il le parti de se retirer en Sicile. Il s'embarqua pour Palerme le 23 janvier; mais, avant son départ, il crut devoir investir le prince royal, son fils, de pouvoirs illimités, et engagea ses sujets à se soumettre aux Français plutôt que d'attirer de plus grands malheurs sur le royaume.

Le duc d'Ascoli, chargé de la police de Naples, réussit assez bien, pendant quelques jours, à maintenir le bon ordre dans cette ville populeuse; mais la présence du prince royal et de la reine sa mère fut sur le point d'y occasionner un bouleversement général.

Après avoir fait mettre à bord des deux frégates restées dans la rade de Naples tous les fonds qui se trouvaient dans les caisses publiques, Caroline, qui ne se déterminait qu'à regret à suivre son pacifique époux en Sicile, avait conçu le projet insensé de se maintenir encore quelque temps dans la capitale en insurgeant les lazzaroni, et elle l'exécuta malgré les sages représentations du duc d'Ascoli. Par ses ordres, des armes furent distribuées à cette classe d'habitants, ennemie naturelle des propriétaires et toujours prête à profiter des révolutions pour se livrer au pillage et à tous les excès qui en sont la suite. Le prince royal, partageant l'erreur de sa mère, organisa les lazzaroni en régiments qu'il passa plusieurs fois en revue. Cette milice turbulente, dernier espoir de la reine, devint bientôt un objet de terreur et d'effroi pour tous les citoyens de Naples, et les réduisit à faire des vœux secrets pour la prompte arrivée des Français qui devaient les débarrasser de pareils défenseurs.

Dans ce même temps, Caroline envoya en Calabre le jeune prince Léopold, son second fils, pour se mettre à la tête des insurgés de cette province.

Cependant l'armée française poursuivait sa marche : elle était partie de Ferentino dans les premiers jours de février, et son avant-garde passa le Garigliano dans la journée du 8, à Ceprano. Joseph Bonaparte avait divisé ses troupes en trois corps.

Le premier, où le prince se trouvait en personne, était sous les ordres du maréchal Masséna, et se dirigea par San-Germano sur Capoue; le second, commandé par le général Reynier, marcha, par Terracina, sur Gaëte; le troisième, aux ordres du général Gouvion Saint-Cyr, déboucha par les montagnes sur Itri.

Le général Reynier parut devant Gaëte le 12 février, et fit sommer aussitôt le prince de Hesse-Philipsthal de rendre cette place à l'armée française. Sur la réponse du prince, qui fut telle qu'on devait l'attendre d'un homme d'honneur, Reynier donna l'ordre au général Grigny d'enlever la redoute de Saint-André, armée de six pièces de canon, et qui défendait les approches de la ville. Les soldats français marchèrent à cette attaque avec leur intrépidité ordinaire : la redoute fut prise d'assaut; mais ce succès fut chèrement acheté par la perte de l'un des meilleurs amis du général Hoche, du brave Grigny, qui eut la tête emportée par un boulet. Ce général fut vivement regretté dans toute l'armée; Joseph, qui partageait la douleur générale, s'empressa de recommander à la bienveillance de Napoléon la veuve et la fille du défunt.

Le corps d'armée du maréchal Masséna forma également l'investissement de Capoue, le 12 février. Le canon, qui répondit à la première sommation faite au gouverneur de cette place, semblait annoncer une résistance opiniâtre; mais cette démonstration ne se soutint pas. Le 13, dans la matinée, une députation, partie de Naples, arriva au quartier général du prince Joseph, et traita de la reddition des places de Naples, Capoue, Pescara, et même de celle de Gaëte. Cette démarche, faite sans le consentement de la reine Caroline, avait été résolue immédiatement après que cette princesse, convaincue de l'inutilité de ses efforts, se fut embarquée avec précipitation pour rejoindre son royal époux à Palerme.

En conséquence de la capitulation convenue par les députés napolitains, les divisions Duhesme et Partouneaux entrèrent dans Naples, dont elles occupèrent les principaux postes. Le prince Joseph se rendit dans cette ville, le 15 février, à deux heures après midi, descendit au palais du roi, reçut la visite de toutes les autorités locales, et eut lieu d'être satisfait de l'accueil que lui firent la noblesse et la bourgeoisie. L'ordre fut donné aux lazzaroni de remettre leurs armes, et ils obéirent avec plus de soumission qu'on ne s'y était attendu.

Une partie de la division Duhesme s'était rendue sur le môle, où se trouvaient encore, à portée de canon, une frégate et une corvette de la marine royale, que le mauvais temps empêchait de prendre le large, et qui furent obligées d'amener leur pavillon, après avoir essuyé deux volées. Il y avait à bord de l'argent et des effets d'une grande valeur, dont on s'empara. Cinq polacres tombèrent également au pouvoir des Français. A ces prises vint bientôt se joindre celle d'une partie du convoi qui transportait en Sicile les chancelleries et les meubles de la cour, et que la tempête avait dispersé à quelques milles de Palerme. Ces bâtiments, forcés de rentrer dans les ports de Baïa, de Castellamare et de Procida, y furent confisqués.

L'arsenal de Naples n'avait point été évacué : il fournit de grandes ressources pour la suite de la campagne. On y trouva deux cents pièces d'artillerie et près de deux cent cinquante milliers de poudre.

Un grand nombre d'officiers de l'armée napolitaine, restés dans la capitale, se présentèrent à Joseph, et lui demandèrent du service. Cette circonstance fit hâter la formation de plusieurs régiments nationaux, dans lesquels on plaça d'abord tous les Napolitains réfugiés qui étaient à la solde du royaume d'Italie. L'un d'eux, le prince Pignatelli, major du régiment de la garde italienne (dragons Napoléon), fut nommé colonel du premier régiment d'infanterie légère napolitain. Cette organisation militaire, celle de l'administration civile, de la police, des tribunaux, occupèrent les premiers loisirs du frère de Napoléon. Dans une proclamation, à la date du 21 février, Joseph rappela tous les motifs de sécurité que devaient donner

les promesses du chef de la nation française, la discipline de l'armée et le caractère de son général en chef. En effet, les mesures déjà prises par celui-ci attestaient que la parole de Napoléon n'était point vaine, et que les Napolitains n'auraient point à regretter, sous un nouveau régime, la dynastie *qui avait cessé de régner*. Par une ordonnance rendue le 21, il rétablit les secrétaireries d'État, et en désigna les titulaires. Dans un ordre du jour de la même date, le prince, en complimentant l'armée française sur le bon esprit qui régnait parmi elle, sur la résignation qu'elle avait montrée au milieu des privations de toute espèce, suite de ses marches forcées dans un pays où elle ne s'était permis aucun genre d'exaction et de réquisition, s'occupa de pourvoir aux besoins des troupes de la manière la moins onéreuse au peuple napolitain, et prescrivit des mesures tendant à empêcher que l'habitant n'eût à se plaindre d'aucun excès. Ces dispositions et plusieurs autres, qui prouvaient aux sujets du roi Ferdinand la ferme intention de les traiter en amis et en frères, produisirent le meilleur effet sur l'opinion publique, malgré tout ce que la reine Caroline et les Anglais mirent en usage pour troubler l'harmonie qui s'établissait entre le peuple conquis et ses dominateurs.

L'armée française était alors forte de plus de 50,000 hommes, non compris une réserve de 20,000 stationnée dans l'État pontifical. Nous avons dit que le prince Joseph l'avait divisée en trois corps. Celui qui était aux ordres du général Saint-Cyr devait occuper l'Apulie, la presqu'île d'Otrante, Tarente et le littoral de l'Adriatique; le corps du général Reynier était destiné à soumettre la Calabre, et les troupes que commandait directement le maréchal Masséna furent chargées de garder Naples, d'occuper les provinces environnantes, et plus particulièrement encore d'assiéger et de réduire Gaëte.

Cette forteresse, située sur un rocher, à la pointe d'une presqu'île, offrait de grandes difficultés pour un siége régulier. Elle est environnée, de trois côtés, par la mer, qui forme sur le rivage plusieurs anses protégées par le canon de la place, et d'un abord assez commode pour permettre aux bâtiments d'apporter des secours en tout genre à la garnison et aux habitants. Les parties ouest et sud du contour de la presqu'île sont for-

mées de rochers escarpés et presque inabordables. La partie occidentale, plus basse et plus accessible, est fermée par un rempart que la hauteur et l'épaisseur de ses revêtements mettent à l'abri d'un coup de main; plusieurs batteries, dirigées sur la mer, sont placées de manière à éloigner, par leur feu, tous les bâtiments qui voudraient insulter ce côté de la place.

La partie septentrionale, qui fait face à l'isthme, est la seule susceptible d'attaque pour l'assiégeant qui n'est point maître de la mer. Elle présente, sur un front très-étendu, et presque en ligne droite, un amphithéâtre de feux convergents sur le terrain étroit où les attaques peuvent être dirigées. A l'époque dont nous parlons, une première enceinte s'étendait depuis la pointe dite de Transylvanie du côté de l'ouest jusqu'à une forte tour élevée du côté de l'est et appelée assez improprement citadelle. Le tracé de cette enceinte, quoique irrégulier, était cependant disposé de manière à procurer des flanquements à toutes les parties qui en avaient besoin, en conservant l'avantage précieux de ne rien laisser en prise au ricochet, et de priver par là l'assiégeant de son plus grand moyen de succès, attendu qu'il lui était impossible de saisir le prolongement d'aucune portion importante des ouvrages.

A partir de la pointe de Transylvanie jusqu'au bastion à trois étages, dit *de la Brèche*, cette enceinte, déjà respectable par son relief, l'était encore par sa position sur une suite de rochers tellement escarpés, qu'on avait jugé inutile de la couvrir par des dehors. Il faut ajouter que, dans presque toute cette partie, l'escarpe en maçonnerie était adossée au roc même, et souvent même taillée dedans jusqu'à une hauteur plus ou moins grande, ce qui rendait la brèche difficile à pratiquer, soit par le canon, soit en y attachant le mineur.

En partant du bastion à trois étages, cette première enceinte, dont l'escarpe est encore plus haute, se trouve assise sur un terrain qui s'abaisse par degrés vers la mer, en allant du côté de la tour appelée citadelle. La terre est plus abondante et le rocher moins continu dans cette partie, ce qui rend conséquemment la brèche plus praticable. Aussi l'avait-on renforcée par une espèce de deuxième enceinte, formée d'abord d'une terrasse ou fausse braie, et d'une autre plus bas, qui s'abais-

sait par ressaut et dont une face était baignée par la mer. Cette seconde enceinte était couverte par un fossé, un double chemin couvert, et quelques petits ouvrages extérieurs.

Tous ces dehors de la place de Gaëte étaient postérieurs aux deux siéges qu'elle avait soutenus, en 1706 contre les Autrichiens, et en 1734 contre les Espagnols; ils avaient été élevés par ces derniers, et ils auraient causé de grands embarras aux Français, si les ingénieurs castillans n'avaient pas commis la faute de laisser à la face de l'ouvrage, du côté de la mer, le grand inconvénient de n'avoir que fort peu d'eau au pied de son escarpe, inconvénient qui, ayant été signalé par le passage de quelques déserteurs en cet endroit, donna aux assiégeants l'idée d'y passer eux-mêmes pour arriver à une brèche projetée au flanc, laquelle eut, en effet, un plein succès, comme on le verra plus loin.

Avant cette découverte importante, les ingénieurs français pensaient déjà qu'il n'était pas absolument impossible de pratiquer une brèche au bastion à trois étages, au moyen de laquelle on éluderait l'attaque de tous les dehors; ils avaient remarqué que l'on pouvait se porter directement des cheminements sur les brèches pratiquées au corps même de la place, sans être obligé d'en venir au couronnement du chemin couvert, aux descentes de fossés, aux brèches faites par des batteries très-voisines de la place, ou à l'attachement du mineur, opérations qui auraient offert des difficultés presque insurmontables vis-à-vis d'une forteresse si heureusement placée, et dont il n'y avait pas possibilité d'éteindre ni même de diminuer beaucoup les feux, puisque, d'après ce qui a été dit plus haut, l'assiégeant ne pouvait saisir le prolongement de presque aucune portion essentielle des ouvrages.

Telle fut l'idée qui servit de base aux attaques des Français; nous dirons, dans le précis des travaux du siége, comment les ingénieurs français la mirent à exécution.

Le maréchal Masséna partit de Naples, le 26 février, pour se rendre au camp devant Gaëte. Il confia le commandement des troupes du siége au général Lacour, et le général Campredon, commandant le génie de l'armée, prit lui-même la direction des travaux. Du 26 février au 7 mars, le général commandant

l'artillerie fit amener devant la place les canons, mortiers et munitions nécessaires pour pousser les opérations avec vigueur.

Pendant que ces préparatifs se faisaient devant Gaëte, le corps commandé par le général Gouvion Saint-Cyr s'était mis en marche pour sa destination. Une demi-batterie d'artillerie légère, qui devait suivre le mouvement de ces troupes, se dirigea de Matera sur Cassano par la route qui conduit de l'Apulie en Calabre, la seule qui soit praticable pour les voitures. Le général Saint-Cyr rencontra peu d'obstacles dans sa marche, et s'établit sur le territoire et la partie des côtes qu'il était chargé d'occuper.

Le corps aux ordres du général Reynier se réunit à Salerne vers la fin de février; il y attendit un équipage d'artillerie de montagne et un convoi de vivres qui se préparaient à Naples avec quelques difficultés, attendu que tous ces objets ne pouvaient être transportés qu'à dos de mulets, qu'il fallait rassembler à grands frais. Ce corps consistait en douze bataillons et six escadrons, formés en quatre brigades, l'une d'avant-garde, commandée par le général Compère, deux autres réunies sous le commandement du général de division Verdier, ayant sous lui les généraux Digonnet et Peyri, et une quatrième dite de réserve, sous les ordres du général de brigade Franceschi. Le parc d'artillerie se composait d'une pièce de 6 et d'un obusier servi par l'artillerie légère, et de six pièces de montagne. Avec ces forces, le général Reynier avait à combattre l'armée napolitaine, commandée par le prince royal et divisée en deux corps : le premier sous les ordres immédiats du prince, et le second sous ceux du général français émigré Roger de Damas. Toutes ces troupes, composées de vingt-huit bataillons et dix-sept escadrons, présentaient un total de 18 à 20,000 hommes. La cour de Naples avait conçu l'espoir d'augmenter cette armée au moyen de la levée en masse des Calabrois et des habitants de la Basilicate, dont elle provoquait l'insurrection par toutes les voies qui étaient à sa disposition. Les anciens chefs de bandes, qui devaient leur fortune et leur considération au rôle qu'ils avaient joué précédemment dans la croisade du cardinal Ruffo, avaient promis à la reine une levée de 80 à 100,000 hommes; mais, à l'exception du fameux Fra-Dia-

volo, qui réussit en effet à organiser une bande assez considérable de ses anciens brigands, les autres chefs furent d'abord moins heureux dans leurs tentatives sur l'esprit des Calabrois. Malgré tout ce qui fut mis en usage pour séduire cette population et l'exciter à se lever en masse, le plus grand nombre refusa alors de quitter ses foyers pour venir partager la défaite des troupes de ligne, qu'ils regardaient comme certaine.

Afin de suppléer à l'absence de ces auxiliaires, les chefs de l'armée napolitaine recoururent au moyen déjà pratiqué en 1799, lors de la reprise du royaume par le cardinal Ruffo. Ils firent sortir des prisons tous ceux qui attendaient leur jugement, et appelèrent au service de leur roi les hommes qui devaient en redouter la justice. Le prince royal, supposant que la surcharge des impôts était la cause de la tiédeur manifestée par les habitants des provinces qu'il appelait aux armes, annonça qu'ils seraient diminués, et donna même des ordres à cet effet ; enfin on en vint au point de présenter la perspective du pillage à ceux qui voudraient s'enrôler, en leur promettant de marcher bientôt sur Naples, qui n'était, disait-on, occupée que par une garnison peu nombreuse, le gros des troupes françaises étant employé au siége de Gaëte ou dans d'autres postes militaires. C'est par de tels moyens que le prince parvint à inspirer quelque confiance à ses troupes, et à leur faire commencer un mouvement offensif, dont la marche du général Reynier arrêta bientôt l'élan.

L'avant-garde du corps français était arrivée le 5 mars à San-Lorenzo di Padula, et le corps de bataille prenait poste à la Scala, lorsqu'un aide de camp du maréchal napolitain Capece Minutolo apporta au général Reynier une lettre qui annonçait que, si les Français traitaient en rebelles les hommes de nouvelle levée, les généraux napolitains useraient de représailles envers les prisonniers qui tomberaient en leur pouvoir. Le général Reynier répondit que les troupes de ligne siciliennes pouvaient avoir toute confiance dans la générosité des Français, mais qu'il croirait, lui-même, déshonorer le nom de soldat en l'accordant à des bandits tirés des prisons ou des bagnes, et à des paysans féroces qui n'avaient pris les armes que dans l'espoir du pillage et de la dévastation.

Le corps d'armée continua sa marche; le général Compère rencontra, en avant de San-Lorenzo, quelques partis de cavalerie, qui prirent la fuite à son approche. L'avant-garde napolitaine, qui était parvenue jusqu'à Castel-Nuovo, et qui y attendait du renfort, en partit dans la nuit, et il ne fut plus possible de l'atteindre.

Après avoir passé les défilés de Guaro, dans la matinée du 6, l'avant-garde française aperçut un corps ennemi retranché derrière une petite rivière, dont le pont venait d'être incendié. Ces troupes, au nombre d'à peu près 2,000 hommes, se composaient de deux bataillons de ligne, d'un escadron, et d'un détachement de bandits calabrois, sous les ordres du sbirre Sciarpa, que l'on a déjà vu figurer dans la campagne de 1799. Elles avaient en batterie une pièce de 12, deux de 4 et un obusier. Le général Compère détacha les deux compagnies de voltigeurs du 1er régiment d'infanterie légère, pour s'emparer d'une hauteur où s'appuyaient les retranchements de l'ennemi et que celui-ci avait eu l'imprudence de ne pas occuper. En un moment, la pièce de 12 et l'obusier furent au pouvoir des voltigeurs. Les Napolitains, effrayés de l'intrépidité de ces dignes soldats d'élite, prirent la fuite et furent poursuivis vivement jusqu'à Lago-Negro, où ils essayèrent de se rallier sous la protection de leurs pièces de 4 qu'ils avaient réussi à emmener; mais elles leur furent encore enlevées par les voltigeurs. Les débris du corps ennemi, poussés jusque vers Bosco, se dispersèrent dans les montagnes. L'avant-garde française fit, dans cette affaire, 800 prisonniers, dont un colonel et 20 officiers : outre les quatre pièces d'artillerie dont nous venons de parler, trois drapeaux étaient tombés en son pouvoir. Le général Reynier laissa à Lago-Negro, où il trouva une grande partie des équipages et vingt caissons napolitains, un détachement, qui ramassa, les jours suivants, bon nombre de soldats ennemis dispersés dans les montagnes.

L'avant-garde, en traversant Bosco, y trouva également seize caissons abandonnés, et prit dans Lauria, où elle se porta le 7, trois officiers, 50 soldats et trois pièces de canon.

Le 8, le général Reynier, ayant appris que les Napolitains étaient dans l'intention de recevoir bataille dans une position

retranchés afin d'arrêter les progrès du corps d'armée français, réunit toutes ses troupes à Castellucio, que l'ennemi avait évacué à la pointe du jour, et où l'on trouva encore nombre de soldats restés en arrière. Le général Compère, qui s'avança jusqu'à Rotunda, y prit également quelques traîneurs. L'impatience que les Français éprouvaient d'en venir aux mains avec leurs adversaires ne permit pas au général Reynier de s'arrêter à Castellucio plus de temps qu'il n'en fallait pour attendre l'arrivée de sa réserve.

Le 9 au matin, la brigade du général Compère, suivie de près par la division du général Verdier et par la réserve aux ordres du général Franceschi, s'avança par les défilés du val San-Martino. Le général Reynier avait pris la précaution de faire explorer, par des détachements, les montagnes qui bordent ce passage. Les rapports qu'avait reçus ce général lui désignaient Campo-Tenese comme le lieu choisi par les généraux napolitains pour y recevoir le choc de l'armée française. Au débouché du premier défilé, les éclaireurs du général Compère repoussèrent quelques avant-postes ennemis. Cette rencontre signalant la présence de l'armée napolitaine au lieu indiqué, le général Reynier détacha plusieurs compagnies de voltigeurs sur les montagnes qui se trouvent à droite et à gauche de la plaine élevée qui porte le nom de Campo-Tenese.

Les Français ne tardèrent pas à apercevoir le camp napolitain établi au milieu de la plaine de Campo-Tenese. Cette position était bien choisie. L'armée ennemie avait sa droite et sa gauche appuyées aux montagnes, sur lesquelles étaient placés plusieurs bataillons d'infanterie légère. Devant le centre de leur ligne de bataille, les Napolitains avaient élevé trois fortes redoutes armées de pièces de gros calibre. Le général Reynier fit former ses troupes à mesures qu'elles débouchaient dans la vallée; mais ce mouvement fut très-long, parce que le défilé étant très-étroit dans cette partie, les soldats n'arrivaient qu'un à un. Une autre circonstance contraria encore les dispositions du général : la neige tombait alors en abondance, et une brume très-épaisse empêchait de voir l'ennemi et de calculer sur ses mouvements ceux qu'il convenait de faire. Toutefois, la fusillade qui s'engagea sur les montagnes de gauche détermina

Reynier à envoyer le premier bataillon du 12e régiment au soutien des voltigeurs qui combattaient sur ce point. Le 1er régiment d'infanterie légère et le deuxième bataillon du 42e de ligne ayant achevé de se former à l'entrée de la plaine, la division Verdier vint se placer successivement en seconde ligne.

La brigade du général Compère, c'est-à-dire l'avant-garde, composée des deux régiments que nous venons de nommer, se trouvait déjà sous le canon des redoutes ennemies, lorsque les voltigeurs du 1er régiment d'infanterie légère et le bataillon du 42e de ligne, ayant culbuté les bataillons qui défendaient les hauteurs où les Napolitains appuyaient leur droite, débordèrent celle-ci. Le général Reynier saisit ce moment pour ordonner au général Compère de s'avancer au pas de charge et à la baïonnette : ce mouvement fut suivi et soutenu par la division Verdier. L'ennemi n'attendit point cette attaque impétueuse ; après quelques décharges, sans grand effet, de l'artillerie des redoutes, les Napolitains lâchèrent pied en désordre, abandonnèrent les redoutes et les pièces qu'elles renfermaient, et s'éparpillèrent dans les montagnes ; un petit nombre prirent le chemin de Marano, où les voltigeurs qui avaient marché par les hauteurs arrivèrent en même temps qu'eux. Les chasseurs du 1er léger ramassèrent, dans les montagnes couvertes de neige, un grand nombre de fantassins et de cavaliers. Si la nuit ne fût point survenue, il eût été possible d'envelopper presque entièrement toute cette armée à la débandade ; mais l'obscurité et la neige en sauvèrent un certain nombre. Pendant la nuit, plusieurs officiers et soldats vinrent se rendre volontairement aux bivouacs français ; d'autres furent trouvés, le lendemain, morts de froid et de faim. On peut remarquer, par l'issue de ce combat, qu'en se plaçant dans la vallée de San-Martino, les généraux napolitains avaient commis la double faute de n'en avoir point fait garder assez soigneusement les débouchés, pour rendre plus difficile l'entrée des troupes françaises et pour assurer la retraite de leur propre armée.

La réserve aux ordres du général Franceschi, presque entièrement composée de cavalerie (6e et 9e de chasseurs à cheval), éprouvant encore plus de difficultés que l'infanterie dans le passage du défilé, ne put arriver assez à temps pour prendre

part à l'action. Sans ce retard et le mauvais temps qui régna toute la journée, et qui empêchait, comme nous l'avons dit, d'apercevoir les mouvements de l'ennemi, cette partie de l'armée napolitaine, forte de quinze bataillons et de six escadrons, eût été contrainte à mettre bas les armes sur le champ de bataille. Cependant sa destruction était presque complète : des 10 à 11,000 hommes que le général Roger de Damas avait ainsi réunis sous ses ordres à Campo-Tenese, à peine put-il rallier un millier de fantassins et quelques centaines de chevaux ; le reste avait été tué, pris, dispersé ou perdu dans les montagnes. 2,000 prisonniers, parmi lesquels un bataillon de grenadiers de la garde royale, les généraux Tschudi et Ricci, un colonel et un grand nombre d'officiers, toute l'artillerie, cinq drapeaux et plus de 500 chevaux, étaient restés entre les mains des vainqueurs.

Les Français entrèrent le soir dans Marano, pêle-mêle avec un grand nombre de fuyards. L'avant-garde bivouaqua en avant de la ville ; la division Verdier, sur le versant de la montagne en arrière ; la réserve, formée du quatrième bataillon du 1er régiment suisse et de six escadrons de chasseurs, resta bivouaquée au milieu de la neige, à Campo-Tenese, avec les prisonniers napolitains.

L'autre partie de l'armée napolitaine, commandée par le feld-maréchal Rosenheim, et où se trouvaient le prince royal François-Janvier-Joseph et son jeune frère le prince Léopold, était en seconde ligne pour défendre la frontière de la Calabre, du côté de l'Apulie, lorsque le corps que commandait le comte Roger de Damas occupait encore la position de Campo-Tenese. La défaite de ces dernières troupes força le maréchal Rosenheim à replier les siennes derrière la rivière de Coscile. Le 10, l'avant-garde française entra dans Cassano, que les Napolitains avaient évacué dans la soirée du 9, et où elle fit prisonniers 125 soldats et 30 officiers. Le gros des troupes françaises campa près de Castro-Villari.

L'avant-garde de la division Verdier passa le Coscile le 11, auprès du village de San-Antonio della Fiera, et marcha sur Tarsa, où les chasseurs du 1er léger chargèrent les cavaliers du régiment napolitain *del Rè*, et leur firent quelques prisonniers.

La pluie, qui tomba ce jour-là par torrents, fit déborder le Coscile, et retarda jusqu'au lendemain le passage de la réserve.

Les Français, dans tous les lieux qu'ils traversaient, étaient reçus avec plus d'empressement qu'ils ne s'y attendaient. Les habitants aisés les regardaient comme des protecteurs et les remerciaient sincèrement de les délivrer du pillage auquel les exposait la présence des bandes napolitaines. L'armée campa le 12 à San-Antoniello. Le général Franceschi ayant détaché le chef d'escadron Schnetz avec 120 chevaux du 6e régiment de chasseurs, cet officier entra dans Cosenza à la suite d'une arrière-garde napolitaine, et fit une cinquantaine de prisonniers. Il trouva dans cette ville six pièces de canon et plusieurs caissons abandonnés par l'ennemi. Le prince royal était parti de Cosenza, le jour même du combat de Campo-Tenese, pour se rendre à Reggio. Il avait avec lui son frère Léopold, les ministres; un bataillon de la garde royale et un régiment de cavalerie lui servaient d'escorte. Les troupes du maréchal Rosenheim avaient eu ordre de se diriger sur le même point, et y arrivèrent effectivement par différentes routes les 11 et 12.

Le général Reynier continua sa marche aussi rapidement que le lui permettait la nécessité de faire des vivres et de donner quelque repos à ses troupes. Celles-ci campèrent autour de Cosenza le 13; le 6e régiment de chasseurs et quelques détachements d'infanterie furent laissés dans cette ville sous les ordres du colonel Lafond pour assurer les communications. Le corps d'armée, après avoir passé Nicastro, Monteleone, Mileto, et traversé les rivières torrentueuses de Metenia et Petrau, vint camper, le 19, à Seminara, et se remit en marche le lendemain avant le jour, par les défilés presque impraticables de Solano et de Milca. L'avant-garde parvint dans la matinée sur les hauteurs qui dominent Fiumara di Muro et la petite ville de Scilla, et d'où l'on découvre tout le détroit de Messine. Cinquante bâtiments de transport étaient mouillés devant Gallico et Pentimelle, et mirent à la voile peu de temps après l'apparition des Français.

Le général Reynier, dans l'espoir que les troupes royales n'auraient pas eu le temps de s'embarquer en totalité, se porta sur la côte avec le 9e de chasseurs à cheval, laissant derrière

lui l'infanterie, qui n'avait point encore passé le défilé ; mais, à son arrivée au bord de la mer, il ne rencontra aucune troupe : les derniers bâtiments de transport achevaient de lever l'ancre, sous la protection de plusieurs chaloupes canonnières, qui tirèrent sur les escadrons français lorsque ceux-ci traversèrent la plage de Pentimelle pour entrer dans Reggio. La division Verdier, qui descendit à la Punta del Pezzo, n'y trouva plus de soldats napolitains. Il en fut de même à Bagnara et à Scilla, où le général Reynier envoya des détachements.

Le prince royal et son frère s'étaient embarqués deux jours avant l'arrivée des Français à Reggio. De cette armée forte de 18,000 hommes le 6 mars, 2,000 seulement étaient parvenus à passer en Sicile quatorze jours après, encore étaient-ils désorganisés et presque tous sans armes. Tout le matériel avait été pris ; les places de Cotrone, d'Amantea et quelques autres points de la côte étaient encore armés, tant les troupes napolitaines avaient mis de précipitation dans leur retraite.

Pendant cette expédition du troisième corps de l'armée française en Calabre, le général Duhesme, dont la division faisait partie du deuxième corps aux ordres du général Gouvion Saint-Cyr, était venu prendre position à Cassano après avoir traversé la Basilicate, pour entretenir les communications et prolonger la ligne qui s'établissait sur tout le développement des côtes. Cette mesure était d'autant plus nécessaire, que, les Anglais croisant dans les deux mers, on avait à craindre leurs tentatives pour former des noyaux d'insurrection dans l'intérieur des provinces. Ils n'avaient point osé se mesurer avec des troupes habituées à vaincre ; leur rôle désormais était d'exciter la population à se soulever, d'enrôler les bandits et les gens sans aveu, d'encourager le pillage et le meurtre : moyens légaux, selon ces insulaires, et les seuls qui pussent empêcher l'établissement des Français dans le royaume.

Nous avons déjà dit que Napoléon destinait la couronne de Naples à son frère Joseph ; un message impérial annonça, le 30 mars, cette nomination au sénat de France, qui s'empressa de voter une députation de trois de ses membres pour aller complimenter le nouveau roi sur son avénement au trône. Joseph reçut à Bagnara, le 13 avril, le décret qui lui conférait

le titre de roi des Deux-Siciles, transmissible à sa descendance directe légitime et naturelle, sous la réserve des droits assurés par les constitutions de l'empire, mais avec la condition que les couronnes soit de France, soit d'Italie, soit des Deux-Siciles, ne pourraient jamais être réunies sur la même tête.

Joseph se fit sur-le-champ proclamer roi, et cette cérémonie eut lieu à Bagnara même, à l'extrémité du royaume de Naples, dont l'armée française l'avait rendu maître, et en vue de la Sicile, où le drapeau tricolore ne devait jamais être arboré. Le nouveau monarque des Napolitains se rendit de Bagnara à Reggio, où on lui rendit tous les honneurs réservés à la dignité dont il venait d'être revêtu. L'espèce de révolution qui faisait ainsi passer la couronne d'un prince de la maison de Bourbon sur la tête du frère de Bonaparte s'opéra sur le sol napolitain, sans trouble, sans opposition, sans même qu'on pût remarquer aucun signe extérieur de mécontentement. L'ancienne cour avait chargé le peuple de tant d'impôts et avait irrité presque toutes les classes de la société, sans en excepter la noblesse et une partie du clergé, par tant de mesures arbitraires et vexatoires à la suite de la restauration de 1799, que le plus grand nombre, surtout parmi les propriétaires, virent sans déplaisir un changement politique dont ils espéraient un régime plus doux. Les principales familles du royaume, même celles de la province de Calabre où l'ancienne cour croyait avoir le plus de partisans, s'empressèrent de reconnaître le souverain que venait de leur imposer la force des armes, et de lui donner des garanties de leur soumission sincère. Toute la jeune noblesse de la ville de Reggio s'organisa en garde d'honneur, et, dans une visite que le nouveau roi fit des principaux édifices, un vieux gentilhomme se jeta à ses pieds, en présence de tout le peuple, et lui dit : « Sire, que le ciel vous comble de bénédictions ; aidez-nous et nous vous aiderons. Si vous avez besoin de soldats, nous prendrons les armes pour Votre Majesté. » Joseph parut ému de cette scène, qui n'était point préparée, et répondit au vieillard, en le relevant, que toute sa vie serait consacrée à mériter l'accueil qu'il recevait des habitants de Reggio.

Du 17 avril au 9 mai, Joseph parcourut les provinces méridionales de son royaume, afin d'accoutumer les peuples à

sa vue. Ce voyage, que les Anglais entreprirent vainement de troubler, en cherchant à exciter des insurrections dans les lieux que traversait le nouveau monarque, s'effectua sans aucun accident. Joseph rentra le 11 mai à Naples et y trouva le maréchal Jourdan, que Napoléon avait nommé gouverneur de cette capitale, en le chargeant de l'organisation militaire du royaume.

Une garde d'honneur, composée, comme dans tous les lieux où le nouveau roi venait de passer, des jeunes gens les plus distingués de la ville de Naples, vint au-devant de lui jusqu'à Casenio. Les généraux qui se trouvaient alors à Naples, le maréchal Jourdan et son état-major, les autorités principales, le corps municipal, l'archevêque et son clergé, reçurent Joseph à la porte de la capitale, et l'accompagnèrent jusqu'à son palais. On remarqua dans la foule qui formait ce cortége un grand nombre de Napolitains récemment tirés des fers des Barbaresques par l'intervention de l'empereur des Français auprès des régences : ces captifs portaient dans leurs mains des palmes en signe de leur libération, et faisaient retentir les rues de Naples des accents de leur reconnaissance.

Tandis que Joseph s'asseyait ainsi sur le trône du roi Ferdinand, les Anglais, qui croisaient dans le golfe de Naples, tentaient de s'emparer des îles de Procida et d'Ischia. Cette entreprise n'eut d'autre résultat que de rendre ces champions de la cour de Sicile témoins des fêtes et des réjouissances qui avaient lieu dans Naples pour célébrer la chute d'un gouvernement dont ils n'étaient plus les directeurs. Quatre de leurs bâtiments, qui se tinrent constamment devant le port et qui s'approchèrent très-près de Castellamare, furent canonnés par l'artillerie de ce fort, et obligés de prendre le large.

Cependant des bandes de malfaiteurs tirés des prisons et des bagnes avaient été organisées en Sicile, et les Anglais profitaient de l'obscurité des nuits pour les vomir incessamment sur les côtes napolitaines pour servir de ralliement aux anciens brigands que la destruction de l'armée royale avait forcés de se disperser dans les montagnes. Un de ces corps, auxquels la cour de Palerme donnait la dénomination de régiments, et qui avait pour chef un sicaire de profession appelé *Pane di Grano*, fut débarqué sur la côte de Calabre aux environs de Squillacio; il

devint, avec quelques autres, le noyau d'une armée insurrectionnelle qui signala de nouveau les noms célèbres de *Sciarpa*, *Fra-Diavolo* et *Pansanera*, et contre laquelle il fallut, par la suite, employer des forces imposantes.

Un des meilleurs moyens que le ministère du roi Joseph pût employer pour déjouer les espérances fondées par l'ancienne cour sur les progrès de l'insurrection dans les provinces, était sans contredit la réorganisation de l'armée nationale; il y trouvait le double avantage d'augmenter ses forces répressives et de donner de l'emploi à cette foule d'individus qui, dans les États monarchiques surtout, n'ont point d'autre ressource que celle de la profession des armes. Le nouveau gouvernement s'occupa également de la formation d'une garde civique dans chacune des provinces du royaume.

Après s'être occupé des premiers détails de l'administration et avoir pris toutes les mesures qu'il crut nécessaires au maintien de la tranquillité publique et à l'affermissement de son autorité, le roi reporta toute son attention sur le siége de Gaëte, que la généreuse et habile défense du prince de Hesse-Philipsthal prolongeait bien au delà du terme que l'on avait présumé.

Le terrain sur lequel il fallait conduire les attaques présente deux éminences : la première est couronnée par un plateau, sur lequel se trouve une ancienne construction qui porte le nom de *Torre-Atratina*, et dont les Français avaient fait leur dépôt de munitions pour l'artillerie; la sommité de la seconde, appelée *Monte-Secco*, est à deux cent cinquante toises environ du corps de la place; la Torre-Atratina en est éloignée de quatre cents toises. Ces deux hauteurs, assez rapprochées l'une de l'autre, sont séparées par un col ou ravin, qui n'est point assez profond pour qu'on puisse s'y dérober à la vue et même au feu de la place. A gauche, se trouve le faubourg appelé *Borgo di Gaeta*, qui renfermait, avant l'approche des Français, neuf mille habitants; sur la droite, le terrain s'abaisse et est coupé dans la partie la plus éloignée de la ville par des haies ou des murs servant de clôture à des jardins; dans la partie qui touche le pied du Monte-Secco et qui se prolonge vers les remparts de la place, le sol est formé d'un sable mouvant amoncelé en dunes.

Les deux collines dont nous venons de parler ont elles-mêmes très-peu de terre à leur surface, notamment le Monte-Secco, où la roche se montre presque partout à nu, excepté sur ses flancs, dont la pente est plus adoucie. Nous venons de dire que le sable commence au pied de la dernière hauteur : c'était la seule position que les assiégeants pussent prendre pour établir leurs batteries, tout le terrain de droite se trouvant trop bas par rapport aux ouvrages de la place qui le dominent avec avantage.

On éleva d'abord sur le plateau de la Torre-Atratina deux batteries, qui ne furent armées que fort tard ; à gauche, sur le penchant de la colline, près d'un couvent de Récollets, on en construisit une troisième pour recevoir des mortiers, qu'on y plaça immédiatement.

La position du Monte-Secco, trop voisine et trop plongée par les ouvrages de la place, dont le front était garni de batteries nombreuses et bien servies, ne permettait pas qu'on pût s'occuper, dès le début du siége, d'y placer de l'artillerie. Il fallait commencer par faire des approches régulières, pour y conduire les matériaux que la nature du sol rendait indispensables.

On avait reconnu de bonne heure qu'il était impossible d'attaquer la place autrement que dans les règles prescrites ; mais le matériel de l'artillerie était difficile à réunir en quantité suffisante : plusieurs objets manquaient absolument ; il fallait construire presque tous les affûts, fondre des mortiers, faire venir de la poudre de plusieurs points très-éloignés : ces soins entraînaient un retard, d'autant plus prolongé que l'armement des côtes du royaume, celui surtout de la rade de Naples, incessamment menacée par des croisières anglaises, consommait une grande partie des moyens disponibles ; enfin les circonstances ayant fait sentir vivement la nécessité de terminer cette opération avec promptitude, et le roi ayant donné, à cet égard, les ordres les plus positifs, on s'en occupa avec une nouvelle activité vers le commencement de juin. Tout se trouvait à peu près terminé le 7 juillet, jour où les premières batteries furent démasquées.

Le général de brigade du génie Vallongue, officier d'une

grande espérance et qui s'était déjà acquis une réputation méritée de savoir et de bravoure, dirigeait, sous l'inspection du général Campredon, tous les travaux de tranchée : il fut blessé mortellement à la tête d'un éclat d'obus, dans la matinée du 29 juin, et expira peu d'instants après : cette perte plongea l'armée de siége dans une grande affliction. Vallongue joignait à toutes les qualités du guerrier celles qui constituent l'homme aimable et les vertus qui distinguent le bon citoyen; le roi Joseph, en venant visiter la tranchée dans la nuit du 29 au 30, ordonna qu'un monument funéraire serait élevé au brave Vallongue sur le terrain où ce général avait succombé[1].

Jusqu'à cette époque, les assiégeants n'avaient point répondu au feu que la place faisait presque journellement depuis quatre mois sur eux; quelques batteries élevées sur la côte ripostaient seulement au canon des bâtiments de la croisière anglaise, qui s'approchaient souvent assez près pour incommoder les travailleurs.

L'artillerie de la place était formidable : on comptait plus de cent pièces en batterie sur le seul front d'attaque; et la consommation, souvent inutile, des munitions, pouvait faire juger de leur abondance, puisqu'il était des jours où les coups tirés par les divers ouvrages s'élevaient à plus de deux mille.

Un feu aussi nourri avait dû naturellement retarder les travaux des assiégeants, d'autant mieux que, ayant commencé le siége avec très-peu de monde (une seule brigade forte à peine de 2,000 combattants), et n'ayant pas l'espoir d'être promptement renforcé, le général Lacour ne voulait point trop exposer ses soldats.

D'un autre côté, les ingénieurs s'étaient trouvés eux-mêmes arrêtés par la lenteur des préparatifs de l'artillerie.

Toutefois ce retard avait fait apporter une plus grande atten-

[1] Dans cette visite des travaux du siége, Joseph demanda aux grenadiers du cinquième régiment de ligne, qui étaient de tranchée, s'ils se trouvaient mieux là qu'au camp. Ils répondirent : « Au camp, si nous pouvons y voir et combattre l'ennemi en rase campagne; ici, si l'assaut est promptement commandé. » Le maréchal Masséna accompagnait le roi, qui, après avoir passé, le 30, la revue des troupes de siége, se rendit au camp établi près du Garigliano, et où il fixa son quartier-général.

tion dans la direction des travaux ; aucune des précautions dont l'art enseigne la tactique n'avait été omise; on avait surtout donné aux parapets une dimension plus grande que celle que l'on suit dans les siéges ordinaires. Par ce moyen, on rendit la perte d'hommes très-modérée relativement à la longueur du siége et au feu soutenu des assiégés; les boulets lancés de la place ne commencèrent à incommoder les travailleurs que lorsqu'on s'occupa d'élever des batteries sur le Monte-Secco, et ce fut alors seulement que les bombes firent un effet sensible : il n'y avait pas moyen d'éviter cet inconvénient, et le général Campredon ne réussit qu'à l'atténuer en prenant d'ailleurs toutes les précautions que ses talents et son expérience lui indiquèrent ; il mit dans la construction des batteries dont nous parlons toute l'activité permise par les circonstances.

L'extrême irrégularité du terrain contrariait les données ordinaires dans l'emplacement de la tranchée et des batteries. En effet, outre que l'on trouvait en beaucoup d'endroits le rocher à la surface du sol, les travailleurs étaient souvent arrêtés dans leur cheminement par des constructions et des fondations très-solides qui remontaient au temps des Romains, car tout ce terrain paraît avoir fait partie de l'ancienne *Caieta*. Ces obstacles imposaient l'obligation de se servir du pétard pour percer le rocher ou la maçonnerie dont nous parlons, presque aussi difficile à attaquer.

La majeure partie des remblais du parapet furent fortement construits avec des matériaux ou des terres apportées de loin, ce qui nécessitait l'emploi d'une immense quantité de sacs à terre, de fascines, de gabions, de fagots, de sapes, de tonneaux, etc., la partie droite des tranchées, presque toute située sur un sol de sable, exigeait une grande fatigue par la difficulté de revêtir les talus des parapets assez solidement pour résister, non-seulement à l'action continuelle de l'artillerie de la place, mais encore à celle de la poussée violente des sables, qu'on ne pouvait vaincre qu'à force de poutres et de madriers. Le voisinage de Borgo di Gaeta, abandonné par la majeure partie de ses habitants, fournit heureusement pour cela des ressources précieuses qu'on n'aurait pu se procurer qu'avec des dépenses considérables.

Les travaux faits sur la hauteur de la Torre-Atratina pouvaient

être considérés comme équivalant à une première parallèle dans un siége ordinaire ; on y avait formé les dépôts pour les premières attaques, et c'est de ce point que partaient les communications vers les travaux avancés. La deuxième parallèle, qui formait le Monte-Secco, fut la dernière qu'on jugea nécessaire d'après le plan adopté de pénétrer jusqu'au corps de la place sans s'établir dans les chemins couverts ; on se contenta ensuite de pousser les cheminements à droite et à gauche jusqu'au pied du glacis et le plus près possible des brèches.

La construction des batteries sur le Monte-Secco, offrant de grandes difficultés, n'avait commencé que vers la fin de mai. A cette époque, les cheminements étaient avancés sur la gauche jusqu'à l'extrémité du faubourg et sur la droite jusqu'à un endroit qu'on avait jugé propre à recevoir une batterie de mortiers [1].

Les batteries du quai du faubourg, au nombre de quatre, destinées, comme celles de l'anse de droite, à éloigner les bâtiments ennemis qui s'approchaient trop de la côte, avaient en outre l'avantage de battre la place et de pouvoir ouvrir des brèches du côté de la citadelle. Elles avaient exigé de grands travaux, par la nécessité où l'on s'était trouvé d'abattre beaucoup de bâtiments, et entre autres une vaste église, pour leur préparer de l'emplacement. Pendant cette opération, le canon de la place n'avait point cessé de tirer sur les travailleurs et de les incommoder fortement.

Les batteries de mortiers avaient été convenablement distribuées ; elles protégeaient les travaux contre le feu des chaloupes anglaises, et elles inquiétaient surtout plusieurs batteries de la place que le canon ne pouvait pas atteindre, notamment la batterie dite *de la Reine*, qui, par sa position, dominait celle des assiégeants, et avait causé jusqu'alors beaucoup de dommage aux travailleurs. Elle avait, dans l'origine, dix-huit embrasures, et les assiégés l'avaient prolongée, sur leur gauche, de douze autres, avec un épaulement de tonneaux et de sacs à terre.

L'artillerie ne fut placée, dans les batteries de siége, qu'au 1er juillet. Le maréchal Masséna, qui venait souvent de son quartier général de Portici examiner les progrès des travaux,

[1] Batterie n° 3. Voyez le plan du siége.

s'était décidé à ne démasquer ces batteries que toutes à la fois, contre l'avis des ingénieurs, qui pensaient qu'on devait d'abord faire jouer celles du plateau de la Torre-Atratina, garnies d'un certain nombre de mortiers de gros calibre, tandis qu'on travaillerait aux ouvrages plus avancés vers la place; mais la considération de la grande supériorité qu'aurait conservée l'artillerie des assiégés avait déterminé le maréchal Masséna et même le général commandant du génie Campredon à persister dans la première résolution.

Le feu des Français commença, ainsi que nous l'avons dit, le 7 juillet : cinquante pièces de canon du calibre de 24 et 33, et vingt-trois mortiers, tirèrent tous à la fois sur la place, et firent un tel ravage ce jour-là et les suivants, que, le 18 au matin, les assiégés furent réduits à capituler. Dès le 10, quatrième jour de ce feu terrible, auquel la place répondit avec vigueur, le prince de Hesse-Philipsthal, qui s'était porté au bastion des trois étages pour encourager par sa présence les canonniers napolitains, y avait été blessé grièvement à la tête par un éclat de bombe, et on l'avait conduit presque sur-le-champ à bord d'une des frégates anglaises qui croisaient devant le port. La perte que la garnison de Gaëte fit dans la personne de ce brave gouverneur doit être regardée comme l'une des causes qui accélérèrent la reddition de la place. Le 17 juillet, une brèche faite à la citadelle était assez large pour donner passage à 16 hommes de front; trois colonnes étaient prêtes à y monter successivement, et les grenadiers qui formaient la première attendaient impatiemment le signal de l'assaut. C'est alors que le maréchal Masséna, voulant éviter aux habitants les suites d'une pareille prise, fit sommer, pour la dernière fois, la garnison de se rendre. Par la capitulation, qui fut signée dans la journée du 18, les troupes chargées de la défense de Gaëte, au nombre de 7,500 hommes, obtinrent la faculté de s'embarquer pour la Sicile avec armes et bagages, sous la condition expresse de ne point servir contre la France pendant le terme d'un an et un jour. Huit pièces de campagne, que cette garnison eut la permision d'emmener avec elle, attestaient l'estime qu'elle avait inspirée à ses vainqueurs par sa conduite.

La porte principale de la ville et la poterne du bastion dit

le Brescia furent remises, le 19, à cinq heures du matin, aux troupes françaises; mais celles-ci n'entrèrent dans la place qu'au moment où la garnison achevait son embarquement.

Les Anglais supportèrent aussi leur part des pertes que leurs intrigues faisaient essuyer à la maison royale déchue du trône de Naples. Ils avaient fait de grands frais pour l'approvisionnement de Gaëte, et dans le matériel de l'artillerie de cette place se trouvaient de superbes mortiers aux armes britanniques, qui tombèrent, avec le reste, au pouvoir des vainqueurs.

La prise de Gaëte fit honneur aux troupes qui y furent employées, et spécialement à l'arme du génie. Le général Campredon mérita les éloges du maréchal Masséna, autant pour sa bravoure et son activité que pour les talents qu'il avait développés en cette occasion. Cette heureuse issue du siége, le troisième que la place eût à soutenir depuis deux cents ans, rendait disponible un corps de 16,000 hommes, qui, dans la nouvelle situation des choses, allait être d'une grande utilité sur d'autres points.

L'enthousiasme réel ou simulé avec lequel un très-grand nombre de Napolitains avaient reçu le nouveau roi que leur avait imposé Napoléon commençait à se refroidir d'une manière très-sensible. Les principaux emplois du gouvernement confiés à des Français, le non-allégement des impôts, conservés pour subvenir aux frais de la guerre nationale et du luxe de la nouvelle cour, l'affluence à Naples d'une foule d'intrigants français et italiens qui venaient y chercher une existence brillante qu'ils n'avaient pu se procurer dans leur patrie : telles étaient les premières causes d'un mécontentement qui menaçait de devenir général, et qui ranimait toutes les espérances de l'ancienne cour. Trois mois étaient à peine écoulés depuis l'intronisation de Joseph, que déjà une fermentation sourde agitait la plupart des provinces. Les agents du gouvernement et même plusieurs généraux de l'armée française avaient, par des contributions levées arbitrairement, changé les dispositions pacifiques des habitants. Les Calabrois, surtout, peuple accoutumé, sous l'ancienne dynastie, à une sorte d'indépendance, et chez lequel se trouvaient, comme on l'a vu plus haut, les moteurs insurrectionnels que les Anglais avaient amenés de Si-

cile, ou qui s'étaient réfugiés dans les montagnes de cette province, supportaient impatiemment le joug des dominateurs et se préparaient à un soulèvement.

La reine Caroline, bien informée de la disposition des esprits par les nombreux partisans qu'elle avait dans le royaume, crut le moment favorable pour tenter une attaque ouverte, dans laquelle, cette fois, les Anglais devaient lui prêter un secours encore plus direct que tous ceux qu'elle en avait reçus jusqu'alors.

Dans un conseil tenu à Palerme et auquel assistèrent les généraux anglais de terre et de mer, il fut résolu qu'une descente aurait lieu en Calabre, dont les habitants paraissaient enfin déterminés à se lever en masse pour la véritable cause royale.

Lors de l'entière occupation des provinces du royaume de Naples par l'armée française, on avait arrêté, emprisonné tous les chefs d'insurrection qui n'avaient pu parvenir à se cacher ou à passer en Sicile. La plupart de ces hommes, couverts de crimes et redoutés des habitants eux-mêmes par les excès auxquels ils s'étaient livrés dans l'insurrection de 1799, devaient être, en bonne justice, jugés suivant toute la rigueur des lois; mais Joseph, croyant se populariser en usant de clémence vis-à-vis de pareils individus, saisis presque tous les armes à la main, donna l'ordre exprès de les remettre en liberté. Ils ne tardèrent pas à prouver l'imprudence d'une pareille concession. Les uns furent chercher un asile auprès des Anglais; les autres restèrent dans le pays pour y continuer leur métier, en formant de nouvelles bandes. Bientôt réunis aux mécontents, ils ourdirent une conjuration qui s'étendait des rives du Calento jusqu'à Matera, et avait même des ramifications dans l'Apulie. Quelques bandits, qui infestaient la partie occidentale de la Basilicate et les frontières de la principauté de Salerne, eurent même l'audace d'entrer à main armée et tambour battant, le 18 juin, dans le bourg de Salo, qu'ils mirent au pillage, et où ils exercèrent leurs horreurs habituelles.

Aussitôt que le colonel napolitain prince Pignatelli fut informé de ce mouvement, il marcha sur les bandits avec un détachement de gendarmes provinciaux, et donna des ordres pour le rassemblement de deux bataillons de milice nationale : cette

démonstration suffit pour mettre en fuite les brigands. Plusieurs d'entre eux furent pris et livrés par les habitants. Des détachements français et napolitains parcoururent la Basilicate et la principauté de Salerne en chassant et traquant les fugitifs comme des bêtes fauves. En cette occasion, les habitants de Muro, d'Ovigliano et de Pierno, qui avaient plus ou moins souffert des ravages de la bande, se firent remarquer par leur courage et leur acharnement à poursuivre ses débris.

Jusqu'alors, les Anglais, occupés du soin de donner asile sur leurs bâtiments, ou de rallier ces rebelles quand ils étaient dispersés, pour les porter sur un autre point, s'étaient essayés sans péril au rôle qu'ils jouèrent depuis avec tant de succès auprès des *guerillas* espagnoles. Suivant, le long des côtes, tous les mouvements des bandes napolitaines, ils leur faisaient passer incessamment des armes, de l'argent et des munitions, ou envoyaient des chaloupes à terre pour recevoir ceux qui étaient poursuivis trop vivement.

La croisière principale des bâtiments britanniques était aux environs du détroit de Messine. Des frégates et des bâtiments légers couraient les côtes napolitaines sur l'Adriatique et la Méditerranée. Vers le 15 juin, une de ces frégates parut devant le cap d'Alise : les embarcations, qui s'approchèrent du rivage, annonçant un débarquement, la milice des villages voisins prit les armes pour repousser les dangereux protecteurs ou libérateurs qu'on leur amenait, et la contenance de cette troupe fit éloigner les chaloupes et prendre le large à la frégate.

De pareilles démonstrations se firent avec aussi peu de succès sur d'autres points. Quelques péniches s'étant présentées devant Majuri, l'officier anglais qui les commandait fit appeler les autorités locales pour leur remettre des vivres de toute espèce, espérant que cet appât séduirait au moins la classe la plus nécessiteuse, comme, dans les mers d'Amérique et de l'Océan indien, les navigateurs cherchent à gagner l'affection des sauvages au moyen de quelques bouteilles de rhum ou de tafia. Les magistrats refusèrent de se rendre à cette ignoble invitation, et le peuple ne témoigna pas grand désir de recevoir le présent qui lui était offert. Les Anglais se bornèrent donc à déposer sur la plage des proclamations,

qui ne produisirent d'abord aucun effet, mais qui, répandues sur d'autres points, devinrent plus tard un moyen de ralliement pour les mécontents et les gens sans aveu.

Joseph se détermina à nommer des commissions militaires pour sévir contre les agents d'embauchage. La police napolitaine, à la tête de laquelle se trouvait l'ex-conventionnel français Salicetti, fit arrêter à Policastro dix-huit individus qui étaient prévenus de correspondre avec les Anglais et d'être leurs agents dans le pays. On découvrit dans leurs maisons des uniformes français reconnus pour avoir été portés par des officiers français, qui, forcés, en revenant d'Égypte, de relâcher dans ce port napolitain, y avaient été assassinés. Des papiers, saisis également dans le domicile des prévenus, prouvèrent que cet attentat au droit des gens avait été excité et récompensé par la police de l'ancien gouvernement.

Sur ces entrefaites, les Anglais et la cour de Palerme avaient achevé les préparatifs de l'expédition projetée en Calabre. Le 1er juillet, on vit sortir du port de Messine un convoi chargé de troupes, sous la protection de plusieurs vaisseaux anglais. Cette flotte fit voile vers Stromboli, et vint ensuite débarquer, vis-à-vis de Santa-Eufemia, 6,000 hommes de troupes britanniques et 3,000 hommes de troupes de ligne napolitaines, auxquels devaient se joindre très-promptement 4,000 insurgés qui se tenaient, depuis quelque temps, à portée. Cette armée était sous le commandement du général anglais Stuart. Le général Reynier, laissé en Calabre par le roi Joseph pour gouverner la province, s'empressa, au premier avis qu'il reçut de ce débarquement, de réunir toutes les forces dont il pouvait disposer. La division sous ses ordres se composait des 1er et 23e régiments d'infanterie légère, 42e de ligne, deux bataillons du 1er régiment suisse, du 6e de chasseurs à cheval, et d'une batterie d'artillerie à cheval. Ces troupes se trouvaient cantonnées à d'assez grandes distances, et le général anglais espérait profiter du retard qu'occasionnerait leur rassemblement, pour faire quelques progrès dans le pays et se renforcer de nouvelles bandes qui s'organisaient; mais, dès le 3, l'avant-garde française était en présence de l'armée anglo-napolitaine, bivouaquée au pied de la colline sur laquelle est bâtie Santa-Eufemia, sa gauche

appuyée à cette petite ville et sa droite à la mer. Le général Stuart avait choisi cette position comme la plus favorable pour préserver ses troupes de l'air pestilentiel qui règne en cette saison dans la plaine marécageuse qui entoure Santa-Eufemia. La division française passa la nuit du 3 au 4 sur la route de Nicastro, dans le bois de Fundaco del Fico. Le lendemain elle déboucha dans la plaine, en continuant de suivre la route au pied des hauteurs de Maida, à la rive gauche de l'Amato.

Le général Stuart, en quittant sa position, forma ses troupes en bataille parallèlement au rivage de la mer, appuyant sa droite vers l'embouchure de l'Amato. Le général Reynier donna l'ordre au général Compère, qui commandait l'avant-garde, de passer l'Amato. Ce mouvement fut protégé par des compagnies de voltigeurs qui éclairaient le petit bois et les broussailles qui bordent la rive droite; mais les nombreux tirailleurs que l'ennemi avait envoyés sur ce point repoussèrent les voltigeurs français avant que le général Compère eût achevé de former sa brigade. La ligne anglaise s'étant ébranlée en cet instant, il s'engagea une canonnade et une vive fusillade qui causèrent de grands ravages dans la brigade française, encore dans le désordre d'une formation précipitée : elle eut, en quelques minutes, 6 à 700 hommes hors de combat; le général Compère eut le bras cassé par une balle en ralliant ses troupes. Malheureusement le gros de la division était encore trop éloigné pour remédier à ce premier échec, et le mouvement rétrograde imprimé à l'avant-garde jeta de la confusion dans les autres troupes qui passaient alors l'Amato. Le 23[e] régiment d'infanterie légère eut seul la fermeté d'arrêter l'ennemi, et protégea la retraite de la division, qui s'effectua par la vallée de l'Amato sur Catanzaro. La belle conduite du colonel Abbé[1], qui commandait le 23[e] régiment, valut à cet officier le grade de général de brigade[2].

[1] Depuis lieutenant général, etc.

[2] L'air qu'on respire en été dans la plaine de Santa-Eufemia est si insalubre, qu'il suffit, dit-on, aux personnes non acclimatées de traverser cette plaine pour y prendre la fièvre. Ce grave inconvénient fit penser, dans le temps, à quelques généraux de l'armée de Naples que le général Reynier aurait dû, au lieu de se porter sur l'armée anglo-napolitaine, se placer sur les monta-

Au bruit du canon tiré dans la plaine de Santa-Eufemia, on vit arriver de nombreux détachements de paysans armés; le tocsin sonna bientôt dans les villages environnants, et le drapeau blanc fut arboré sur tous les clochers. L'insurrection devint bientôt générale. Les artisans quittaient leur ouvrage, les pâtres abandonnaient leurs troupeaux pour grossir les bandes déjà organisées. En un mot, on se réunissait de toutes parts pour tomber sur les Français isolés; et comme cette populace effrénée manqua bientôt de victimes, elle se porta dans les maisons des riches habitants, qu'elle accusait d'être partisans des Français, et y conduisit avec elle le pillage, la mort et l'incendie. Les femmes et les enfants mêmes ne furent point épargnés. Les petits postes établis sur les routes pour la correspondance de l'armée furent égorgés. Toutefois, quelques-uns échappèrent, comme par miracle, à ce massacre général. Le commandant d'un détachement polonais en garnison dans un

gnes des environs, et attendre dans cette position l'armée anglaise. Ils supposaient que le général Stuart, n'osant point attaquer la division française, serait resté en observation devant elle, et qu'alors l'influence du climat s'exerçant sur les troupes anglaises, le grand nombre de malades qu'elles auraient eus en peu de temps aurait nécessité leur rembarquement. Cette opinion nous a paru fausse de tout point. D'abord, le général Reynier pouvait raisonnablement espérer, en se portant rapidement comme il le faisait sur le lieu du débarquement, que sa présence inattendue déconcerterait l'ennemi, et qu'il n'était point impossible de battre un corps d'armée dont les Anglais seuls faisaient toute la force. Ensuite, on ne peut pas supposer que le général Stuart, connaissant l'insalubrité des plaines de Santa-Eufemia, fût resté dans cette position, lorsqu'il avait la facilité d'en choisir une plus avantageuse, et même de tourner celle qu'aurait prise le général Reynier. Enfin, l'inaction des troupes françaises en cette circonstance favorisant l'insurrection générale de la province, comment le général Reynier aurait-il pu faire vivre sa division dans cette même position isolée, où l'on voudrait qu'il se fût placé?

Dans la nuit du 3 au 4, plusieurs déserteurs du régiment suisse de Watteville, à la solde de l'Angleterre, arrivèrent aux avant-postes français sur la route de Nicastro. Un d'eux, du grade de sergent, dit au général Reynier que tous les Suisses avaient résolu de déserter au premier coup de fusil, pour ne point se battre contre leurs camarades qui servaient dans la division française, et pour retourner dans leur patrie. La malheureuse issue du combat qui eut lieu le lendemain empêcha sans doute l'effet de cette résolution.

fort sur la côte, saisissant adroitement le moment d'indécision qui précède toujours ces sortes de soulèvements populaires, sortit avec sa troupe et traversa la ville tambour battant au milieu d'un rassemblement, qui laissa passer ces braves sans oser les insulter. Cependant quelques-uns des plus audacieux parmi les insurgés coururent se poster dans un défilé et blessèrent quelques hommes de ce détachement, qui réussit à gagner Cosenza.

Le général Verdier se trouvait dans cette dernière ville avec 8 à 900 hommes. Toute la population des environs, levée en masse, vint bientôt l'assiéger. Cosenza, sans remparts et située dans une espèce d'entonnoir, n'offrait aucun moyen de défense, et Verdier se détermina à l'évacuer pour se retirer, à la faveur de la nuit, sur Cassano. Cette ville était occupée par une bande considérable d'insurgés, que les Français dispersèrent en un moment. Les habitants de Cassano ayant lâchement assassiné quelques soldats qui étaient restés malades à l'hôpital, plusieurs maisons furent pillées et même incendiées par le détachement du général Verdier, qui parvint à atteindre le territoire de l'Apulie, où l'insurrection n'avait point encore gagné.

Cependant le général Reynier avait effectué sa retraite sur Catanzaro, dans le meilleur ordre et emmenant avec lui la plus grande partie des blessés du combat sur les bords de l'Amato[1]. Pendant cette marche, le général envoya au roi Joseph le rapport des événements qui venaient d'avoir lieu à Santa-Eufemia, et le courrier fut assez heureux pour traverser le pays sans être arrêté.

L'armée anglo-napolitaine avait été arrêtée sur les rives de l'Amato par l'intrépidité du 23e léger, si dignement commandé par le brave colonel Abbé. Le général Stuart n'avait point suivi la division française dans sa retraite, soit qu'il craignît de s'aventurer dans l'intérieur des terres, soit qu'il crût devoir laisser à l'exaspération des Calabrois le soin d'achever sa victoire sur des troupes qu'il supposait entièrement désorganisées : tel était du moins le langage des officiers anglais, pour justifier

[1] Le 9e régiment de chasseurs avait mis pied à terre, et chaque cavalier conduisait par la bride son cheval porteur d'un ou deux blessés.

le séjour de leur armée sur l'Amato après le combat du 4 juillet. Mais le général Reynier avait encore assez de troupes pour ne pas craindre les efforts des insurgés, qui, au nombre de 12,000 hommes, vinrent le bloquer dans Catanzaro, quand il y fut arrivé.

Le général anglais profita de son séjour aux environs de Santa-Eufemia pour renvoyer en Sicile la partie de son artillerie qu'il jugea inutile dans un pays de montagnes, où les communications présentent beaucoup de difficultés pour le charriage des pièces; après avoir fait embarquer également ses blessés et ses prisonniers, il se mit en marche, le 8 juillet, sur Maida. Apprenant bientôt tous les excès auxquels se livraient les insurgés envers les Français qui tombaient entre leurs mains, il en parut affligé, et fit publier dans la province une proclamation, par laquelle il ordonnait qu'on cessât ces massacres, et promettait dix ducats pour chaque soldat et quinze pour chaque officier que les habitants amèneraient sains et saufs à son quartier général. Cette mesure, quoique tardive, sauva cependant la vie à plusieurs individus de l'armée.

Les garnisons des forts de Scilla et de Reggio, quoique très-faibles (la première était formée de 213 hommes du 23e d'infanterie légère, et la seconde de deux compagnies du 1er régiment de la même arme), paraissaient disposées à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Le général Stuart, informé qu'elles avaient résisté aux premières troupes envoyées contre elles, se détermina à marcher lui-même avec les troupes anglaises sur ces deux places qu'il lui importait de réduire, pour rendre libre la navigation du canal de Messine, et s'assurer un pied sur le continent. En effet, si ces garnisons s'obstinaient à tenir assez de temps pour que le roi Joseph eût le loisir d'envoyer des renforts au général Reynier, l'entière réoccupation de la Calabre par les Français n'était plus difficile Le général anglais fit attaquer vivement les deux forts. Le vieux château de Reggio fut assez promptement rendu; mais le fort de Scilla, où commandait le chef de bataillon du génie Michel, homme de tête et de cœur, résista longtemps aux forces réunies de terre et de mer qui l'assiégèrent. Enfin, après avoir souffert pendant dix-neuf jours un bombardement non in-

terrompu, cette brave garnison, privée d'eau potable, et réduite à une centaine de combattants, fut obligée de capituler. Elle obtint les honneurs de la guerre et d'être conduite en France prisonnière sur parole[1].

Lorsque le roi Joseph reçut la dépêche du général Reynier, qui lui annonçait à la fois le débarquement de l'armée anglo-napolitaine et la situation éminemment critique où se trouvait la division française, toutes les communications étaient interceptées. Il fallut donc faire passer les ordres à Tarente pour qu'on les envoyât de là par mer sur quelque point de la côte de Calabre encore occupé par les troupes françaises. La lettre du roi en réponse à celle du général Reynier parvint heureusement à Cortone. L'officier polonais qui commandait dans cette ville se trouva fort embarrassé : bloqué lui-même par les insurgés, il ne savait comment faire tenir cette dépêche importante à son adresse. Dans cette situation, il crut devoir ouvrir la lettre du roi et en faire lui-même quatre copies qu'il chargea quatre Napolitains affidés de porter à Catanzaro, par des chemins détournés et sous des déguisements différents. Un seul de ces émissaires arriva dans la nuit à sa destination, après avoir échappé avec adresse à la vigilance de ses compatriotes.

Joseph donnait l'ordre au général Reynier d'abandonner Catanzaro et de se replier jusqu'à Cassano, où il devait attendre l'arrivée du maréchal Masséna, qui allait se mettre en marche avec son corps d'armée pour le secourir : en effet, la prise de Gaëte permettait alors de disposer des troupes qui y avaient été employées. Les nombreuses bandes d'insurgés qui entouraient Catanzaro ne s'opposèrent que faiblement à la sortie de la division Reynier : elles se bornèrent à la suivre en tiraillant sans quitter les hauteurs ; car ces misérables, qui ne montraient de l'audace que pour les assassinats partiels, n'osaient point des-

[1] Avant ces événements, on ne prévoyait pas que le fort de Scilla dût soutenir un siége par terre, et c'est ce qui en avait fait négliger les approvisionnements. La citerne, dégradée depuis longtemps, ne pouvait plus conserver l'eau. Lorsqu'après le combat du 4 juillet, le commandant Michel dut craindre de se voir bientôt assiégé, il avait rassemblé à la hâte quelques provisions, et surtout des barriques d'eau ; mais cette dernière ressource était épuisée dès le douzième jour du siége.

cendre sur le rivage par où s'avançait la colonne, dans la crainte d'être chargés par le 9e de chasseurs qui marchait sur ses flancs. Des bâtiments anglais suivaient également le mouvement des Français et tiraient sur ceux-ci quand ils en trouvaient l'occasion favorable, mais presque toujours infructueusement. La division fut ainsi convoyée jusqu'à Cortone, où le général Reynier laissa ses blessés. Les insurgés, de concert avec la croisière anglaise, ayant assiégé cette dernière ville aussitôt après le départ de la colonne française, la garnison ne se trouva point assez nombreuse pour résister à la fois aux attaques du dehors et au soulèvement général des habitants de la ville, qui en fut la conséquence naturelle. Au bout de deux jours, le commandant polonais fut forcé de capituler et de se rendre presque à discrétion.

Le général Reynier continuait à s'avancer aussi rapidement que la nécessité de procurer des vivres à sa troupe le lui permettait. Le village de Strongoli osa se refuser aux réquisitions qui lui furent faites à ce sujet. L'entourer, le prendre d'assaut[1], le piller et le brûler fut l'affaire de quelques heures. Avant le passage de la division, les habitants de Strongoli avaient arrêté 17 soldats français isolés, et les avaient plongés dans un cachot infect, sans presque leur donner de nourriture. Chaque jour, un de ces malheureux était tiré de sa prison et coupé en morceaux sous les yeux de ses camarades. Au moment où le village fut emporté, il restait encore dix de ces victimes que les brigands n'avaient pas eu le temps d'égorger.

La petite ville de Ciro, témoin du châtiment infligé à Strongoli[2], s'empressa d'offrir à la division française tout ce qui lui était nécessaire en vivres. Cette conduite sage, ou, si l'on veut,

[1] Les villes et les villages des côtes de la Calabre sont situés sur des hauteurs d'un difficile accès, et sont tous entourés d'une chemise ou muraille assez forte, dont la construction remonte presque généralement à l'année 1550. Don Fabrizio Pignatelli, alors gouverneur de cette province, les fit élever pour garantir les habitants des fréquents débarquements des Turcs qui infestaient à cette époque toutes les côtes du royaume. Les tours placées de distance en distance et en vue les unes des autres, que l'on remarque sur les deux rivages de la Méditerranée et de l'Adriatique, furent bâties dans le même temps et dans le même but.

[2] Elle n'en est qu'à peu de distance.

cette concession de la crainte, fut considérée comme un crime par tous les villages des environs; ils tournèrent leurs armes contre Ciro après le départ des Français, et saisirent ce prétexte pour ravager les propriétés rurales des habitants aisés. En effet, l'appât du pillage faisait seul mouvoir les prétendus défenseurs de l'ancienne royauté; cette guerre, qui paraissait dirigée contre les étrangers oppresseurs, se faisait réellement contre un grand nombre de riches Napolitains. On ne se bornait point à les piller et à les dépouiller, on les incarcérait, et on les forçait, par cette persécution atroce, à venir chercher un asile auprès de ces mêmes Français dont on voulait délivrer le pays. Ces malheureux émigrés, désignés par les insurgés sous le nom de *jacobini*, prenaient forcément parti pour le roi Joseph. Dans les endroits où le nombre des riches pouvait imposer au reste de la population, ils se déclaraient ouvertement contre les bandes qui prenaient le nom de *masses royales*, mais que les Français désignaient plus convenablement sous celui de brigands. Plusieurs villes ou villages, réduits à leur propre défense, soutinrent des siéges contre ces bandits avec un courage et une animosité que les révolutions et les guerres civiles peuvent seules donner aux habitants du même sol. Ciro fut de ce nombre: l'exaltation y était si grande, qu'un particulier, ayant osé proposer publiquement d'abandonner le parti des Français et d'entrer en accommodement avec les insurgés, reçut un coup de fusil tiré par l'un de ses auditeurs, et tomba mort aux acclamations générales du peuple, qui porta l'assassin en triomphe.

Le plus grand nombre des bandes reconnaissait pour commandant en chef un nommé Gernalis, qu'ils appelaient, on ne sait trop par quel motif, le général anglais. Cet homme exerçait la plus grande influence sur toute cette canaille. Il donnait ses ordres au nom du roi d'Angleterre, et levait de fortes contributions en argent, qu'il envoyait à bord de la flottille anglo-sicilienne, commandée par le contre-amiral Sidney Smith, et qui suivait les côtes [1].

[1] Plusieurs Français durent la vie à ce chef des insurgés. Il avait donné l'ordre qu'on lui amenât tous ceux qui seraient pris. Un officier, conduit ainsi au quartier général de Rossano, fut bien accueilli par Gernalis, qui le

Le général Reynier, en arrivant sous Rossano, fit demander des vivres à cette ville, qui s'empressa de les lui fournir, malgré les injonctions des brigands, qui répandaient partout que les Français n'étaient plus à craindre et que tout acte de complaisance envers ces ennemis de la patrie serait puni avec la dernière sévérité. Les habitants de Rossano proposèrent même au général Reynier une somme considérable s'il voulait leur laisser 300 hommes de garnison, l'assurant qu'avec ce secours ils se faisaient forts de résister aux insurgés; mais le général refusa de satisfaire à leur demande, et leur conseilla même d'arborer le drapeau blanc après le départ de la division.

Les paysans des communes de Longebucco, d'Atri, de San-Demetrio, etc., étaient réunis à Corgliano lorsque la division française se présenta devant cette ville. Encouragée ou influencée par cette bande d'insurgés, la municipalité osa écrire au bas de la réquisition de vivres qui lui fut envoyée : « Venez « les chercher. » Le général Reynier donna l'ordre d'attaquer Corgliano, qu'un régiment tourna par les hauteurs après en avoir chassé les révoltés. La colonne qui marchait directement sur la ville parvint jusqu'aux premières maisons sans recevoir un coup de fusil; mais bientôt elle fut accueillie par une décharge très-vive, qui lui tua une vingtaine d'hommes. Le général Reynier se vengea de cette embuscade par une ruse qui fut bien funeste aux habitants. Il fit faire un mouvement rétrograde à sa troupe, comme si elle eût été découragée par cette première réception, ce qui engagea les insurgés à sortir de la ville et à se répandre dans la plaine en poussant des cris épouvantables; mais aussitôt le 9e régiment de chasseurs, qui at-

logea même dans sa maison pour le soustraire aux insultes et aux violences des brigands dont il était entouré. On assure que ce prétendu général anglais avait des manières qui annonçaient une education soignée; qu'il paraissait avoir de l'instruction, et parlait avec beaucoup de facilité les langues italienne, française, anglaise et allemande. C'était, suivant une relation, un officier de l'ancienne armée napolitaine, auquel le général Stuart et le contre-amiral Sidney Smith avaient reconnu assez d'activité et d'intelligence pour diriger cette masse de bandits et d'insurgés. Il s'acquittait bien de sa mission, surtout en ce qui concernait la levée des contributions.

tendait le moment favorable de charger cette canaille, tombe sur elle à l'improviste et en fait un grand carnage. Pendant ce temps, l'infanterie entre au pas de charge dans Corgliano et s'en empare. Cette ville fut livrée au pillage, et un certain nombre de maisons brûlées contre les ordres exprès du général Reynier. Les soldats français y firent un butin immense; on trouva dans une seule maison un trésor de quatre-vingt mille ducats. Les habitants, trompés par les promesses et la jactance de leurs prétendus défenseurs, ne s'attendaient point à cet événement, et n'avaient caché aucun de leurs effets les plus précieux.

Enfin, la division française atteignit Cassano: le général Reynier y fit tracer de suite un camp retranché, où le général Verdier ne tarda pas à se rendre avec sa petite colonne.

On sait que deux bataillons du 1er régiment suisse faisaient partie des troupes de Reynier : ils s'étaient fort bien conduits pendant la retraite; et la couleur de leur uniforme, qui les avait déjà fait prendre pour des Anglais par les insurgés, fournit au général l'idée d'un piége dans lequel ces derniers donnèrent complétement. Les deux bataillons suisses, sortis du camp de Cassano à la faveur des ténèbres, firent un grand détour et arrivèrent au point du jour devant un village, dans lequel se trouvait un rassemblement considérable d'insurgés. Ceux-ci, voyant venir du côté opposé au camp français une troupe vêtue de rouge qui ne faisait aucune démonstration hostile, ne doutèrent point qu'elle ne fût anglaise, et supposèrent qu'elle avait débarqué pendant la nuit. Ils furent donc au-devant de cette colonne en poussant des cris de joie; mais ils furent reçus par une fusillade très-vive, et bientôt après chargés à la baïonnette. Cette méprise funeste coûta près de 1,000 hommes aux insurgés, et la troupe suisse regagna le camp français avec deux drapeaux et chargée des dépouilles de l'ennemi.

Le général Reynier reçut enfin, par l'Apulie, l'avis que le maréchal Masséna était en marche sur Cassano avec un corps d'armée, composé des 52e et 102e régiments d'infanterie de ligne, 14e et 22e d'infanterie légère, 29e de dragons, de la légion corse et d'un détachement de sapeurs, avec une artillerie assez nombreuse.

Ce corps d'armée rencontra peu d'obstacles jusqu'à Lauria,

où s'était réunie une partie des insurgés de la Basilicate et de la Calabre citérieure pour s'opposer à son passage. Une attaque très-vive n'eut point d'abord de succès; mais le maréchal Masséna ayant fait tourner la position, tout le rassemblement prit la fuite. Les Français se mirent à sa poursuite, et passèrent au fil de l'épée tous ceux qui tombèrent en leur pouvoir : Lauria fut pillé et incendié.

Des bergers qui gardaient leurs troupeaux sur la Polina, haute montagne près de Castro-Villari, ayant entendu la fusillade de Lauria, et apprenant par les fuyards la défaite du rassemblement insurgé, descendirent dans la plaine et vinrent porter cette nouvelle aux habitants de Castro-Villari et de Morano. Ceux-ci se hâtèrent d'envoyer une députation au général Reynier, dans son camp de Cassano, pour le prier de leur envoyer quelques troupes ou de venir lui-même à leur secours, attendu que leur attachement bien connu pour les Français les exposait à tout le ressentiment des insurgés, dont un grand rassemblement se trouvait, disaient-ils, dans leur voisinage. Reynier, déjà informé, comme on l'a vu, de l'approche du corps d'armée de Masséna, ne fut point la dupe d'une démarche aussi tardive de la part de ces habitants, dont il connaissait les dispositions secrètes. Il feignit, toutefois, d'entrer dans leurs vues, et, le lendemain, il se porta à Castro-Villari avec une partie de ses troupes, en envoyant un fort détachement à Morano. L'avant-garde du général Masséna parut devant cette dernière ville peu de temps après l'arrivée des soldats de Reynier, et se disposa à une attaque de vive force : il y eut même quelques coups de fusil tirés dans le premier moment; mais les deux troupes se reconnurent bientôt et leur jonction s'opéra. C'est ainsi que Morano échappa au pillage. Ses habitants montrèrent, par la suite, beaucoup de reconnaissance du procédé généreux du général Reynier.

Masséna séjourna deux jours à Castro-Villari. Pendant ce temps, un nouveau rassemblement de 3 à 4,000 paysans s'étant formé dans les montagnes des environs, la légion corse fut envoyée pour le dissiper, ce qu'elle effectua avec une promptitude et un succès qui lui valurent les éloges du maréchal.

L'armée française se mit en mouvement sur Cosenza; la di-

vision Reynier marcha sur un camp d'insurgés, formé près de San-Demetrio; mais elle n'y trouva personne. Cette nuée de paysans fuyait épouvantée devant le corps formidable qui s'avançait sur elle. Le fameux Gernalis disparut dans cette déroute. Le bruit courut dans le temps qu'il avait été tué par les siens, qui voulurent, par ce meurtre, s'emparer de ses riches équipages.

Une partie de l'armée française campa à Cosenza, où le maréchal établit son quartier général. La division Reynier fut envoyée à Monteleone, et pénétra jusqu'à Seminara; mais elle ne put occuper tout le pays, qui exigeait de nombreuses garnisons, et surtout de fréquentes colonnes mobiles, pour forcer la plus grande partie de la population qui avait pris les armes à rentrer dans l'obéissance.

Le général Franceschi, qui avait sous ses ordres une partie de la cavalerie, fit plusieurs expéditions heureuses du côté de Catanzaro et dans la Scilla, montagne au midi de Cosenza, couverte de bois, au milieu desquels se trouvent plusieurs villages.

Le général de division Gardanne, avec le 102e régiment et quelques autres détachements, parcourut le littoral de la Méditerranée et le nettoya de tous les partis qui se mettaient en communication avec la flottille anglo-sicilienne.

Le général Verdier obtint aussi quelques succès sur divers points qu'il fut chargé de parcourir; mais, ayant voulu s'emparer de la ville d'Amantea, dont les insurgés avaient fait leur principale place d'armes, il fut repoussé et revint à Cosenza après avoir éprouvé quelque perte. Le général Peyri ne fut pas plus heureux dans une expédition qu'il fit à la tête de trois bataillons polonais pour prendre Cariati.

Dans toutes ces courses, bien qu'on livrât au pillage et qu'on brûlât même les villes et les villages qui osaient se défendre, l'acharnement des insurgés était tel, qu'il fallait presque toujours emporter de vive force les postes qu'ils occupaient. Peut-être aussi les moyens employés par les généraux français pour soumettre le pays étaient-ils impolitiques. Les Napolitains qui reconnaissaient le roi Joseph marchaient ordinairement avec les avant-gardes, et se faisaient un mérite de porter les pre-

miers coups. Si la connaissance qu'ils avaient des localités rendait nécessaire l'emploi de ces hommes, du moins faut-il convenir que leur présence n'était point propre à ramener ceux qui les regardaient comme leurs plus mortels ennemis.

Cosenza, quartier général des Français, s'enrichissait au milieu des désastres de la province. Cette ville était devenue l'entrepôt du pillage de tous les environs. Les soldats revenaient de chaque expédition chargés de butin, qu'ils vendaient à vil prix : aussi, à l'arrivée des détachements, toutes les rues étaient-elles transformées en marchés, où les habitants venaient acheter les dépouilles de leurs compatriotes.

Les fièvres endémiques qui règnent pendant l'été dans les Calabres exercèrent , vers la fin d'août, de grands ravages parmi les troupes françaises. Le nombre des malades fut bientôt si grand, qu'on fut obligé, faute d'hôpitaux suffisants, d'entasser les soldats dans des églises et des couvents, et presque sans coucher, attendu que de fréquentes réquisitions avaient épuisé tout ce dont on pouvait disposer en paillasses, matelas, couvertures et draps.

A cette époque, une compagnie de voltigeurs du 52e régiment fut entièrement détruite à San-Pietro, petit village près de Cosenza, où elle était allée faire une réquisition de paille et de matelas pour les ambulances. Le capitaine commit la faute de faire mettre les armes en faisceaux sans établir un poste suffisant pour les garder; pendant que ses soldats étaient occupés à enlever des maisons les objets requis, une bande, cachée dans les environs, fondit sur le village, s'empara des armes, et fit presque toute la compagnie prisonnière. Les insurgés allumèrent ensuite un grand feu, où ils jetèrent les malheureux soldats et deux de leurs officiers. Le capitaine, qui aurait dû être la première victime de son impardonnable imprudence, parvint à se sauver avec trois ou quatre hommes seulement.

La mort avait déjà moissonné à Cosenza près de 2,000 Français, parmi lesquels se trouvaient le général Vintimille et le colonel du 102e régiment. L'armée était dans le découragement. Tous les jours les troupes se battaient contre les insurgés sans aucun résultat positif. Les colonnes mobiles avaient rarement des engagements bien sérieux sur les points où elles se por-

taient, souvent même elles n'y trouvaient personne à combattre; mais à peine avaient-elles quitté le terrain, que les bandes reparaissaient et massacraient sans pitié tous les soldats isolés ou les faibles détachements qu'elles rencontraient.

Le maréchal Masséna partit pour Monteleone, où il établit son quartier général, et laissa le général Verdier à Cosenza. Le général Reynier se porta à Mileto : sa division faisait de fréquentes excursions sur le rivage de l'Adriatique et dans la partie du pays qu'on appelle *la Piamura*, c'est-à-dire Casal-Nuovo, Oppido, etc., mais sans autre résultat que d'entraver momentanément la communication des insurgés avec les bâtiments anglo-siciliens qui croisaient sur la côte.

Les commissions militaires faisaient fusiller journellement un grand nombre de paysans pris les armes à la main; mais, comme les Napolitains ne regardaient point ce genre de mort comme une infamie, le maréchal ordonna d'établir des potences sur les places publiques des villages et sur les routes, pour y pendre désormais tous les condamnés. Ce mode de supplice, réservé aux malfaiteurs et aux brigands de profession, humilia l'orgueil des paysans, et, chose étonnante! arrêta un peu les progrès de l'insurrection sur certains points.

Chaque contrée avait ses chefs : les rivages de l'Adriatique étaient soumis à un berger de Longe-Bucco, nommé Corem-Cantore, qui avait son quartier général à Cariati. Un autre paysan, Mecco, commandait les insurgés de la Basilicate, et se tenait ordinairement à Maretea. Comme sa bande était très-nombreuse, elle inquiétait beaucoup la route de Naples à Monteleone; il osa même attaquer le poste de Lago-Negro, où les Français s'étaient fortifiés, et qui était le dépôt des munitions de l'armée; mais il fut vigoureusement repoussé et perdit 5 à 600 hommes dans cette tentative.

Sur ces entrefaites, les Anglais, croyant les Français assez occupés du soin d'apaiser l'insurrection, essayèrent de s'emparer de l'île de Procida, devant laquelle ils se présentèrent avec vingt-deux bâtiments de guerre, et sommèrent l'officier qui y commandait; mais celui-ci répondit en se préparant à une vigoureuse résistance. L'île était d'ailleurs dans un état de défense différent de celui dans lequel les Anglais avaient trouvé l'île de

Capri, dont ils s'étaient emparés le 12 mai. Tous leurs efforts sur Procida n'aboutirent qu'à mettre hors de combat quelques hommes de la garnison.

Le général Stuart, désespérant de vaincre les forces qui lui étaient opposées en Calabre, et voulant ménager le sang précieux des soldats anglais, indigné d'ailleurs du genre de guerre à la fois ignoble et atroce que le ministère britannique le condamnait à faire, se rembarqua le 5 septembre pour la Sicile. Le 16 du même mois, Sidney Smith, rebuté du peu de succès de sa tentative sur l'île de Procida, quitta l'île de Capri, et fit voile, avec la flottille sous ses ordres, pour Messine. Avant son départ, il avait opéré sur divers points de la côte, entre Terracine et Gaëte, plusieurs débarquements de ces galériens et bandits dont l'île de Capri était devenue le quartier général pour le soulèvement des provinces septentrionales du royaume : ils furent promptement détruits et dispersés; mais l'un des plus déterminés chefs de ces brigands, le célèbre Fra-Diavolo, continua pendant quelque temps à désoler les environs d'Arpino, dans la province de Labour (Lavoro). Poussé par les détachements français, il s'était réfugié dans la ville de Sora, et s'y était retranché en murant les portes, détruisant tous les ponts établis sur le Garigliano, et établissant une batterie au seul endroit où cette rivière fût guéable.

Malgré toutes ces mesures défensives, qui annonçaient plus de talents qu'on n'avait lieu d'en attendre d'un moine apostat devenu chef de brigands, le général d'Espagne n'hésita point à marcher contre ce misérable avec le peu de forces qu'il avait à sa disposition et qui consistaient en un bataillon du 10ᵉ d'infanterie et un régiment de dragons commandé par le colonel Cavaignac. Le passage du Garigliano fut forcé, et Sora emporté d'assaut. Un grand nombre de brigands et d'insurgés furent passés au fil de l'épée, le reste se sauva dans les montagnes. Le général d'Espagne aurait bien voulu garantir la ville du pillage; mais il lui fut impossible d'arrêter la fureur du soldat; il réussit du moins à empêcher l'incendie.

Fra-Diavolo, qui avait disparu au milieu du combat, et dont on saisit la correspondance assez curieuse avec les Anglais et la cour de Palerme, erra encore pendant quelque temps, aban-

donné du plus grand nombre des siens, et finit par tomber entre les mains de la justice. Des habitants d'un village où il avait été chercher un asile, craignant de se compromettre en le cachant, le livrèrent aux Français. Condamné à mort par une commission militaire, Fra-Diavolo montra sur l'échafaud autant de lâcheté qu'il avait déployé de vigueur et de férocité lorsqu'il avait les armes à la main.

Le général Gouvion Saint-Cyr, qui commandait le corps d'armée destiné à occuper la Pouille, les Abruzzes, le littoral de l'Adriatique, Tarente et une partie de la Basilicate, était chargé de réduire la forteresse de Civitella del Tronto, dans l'Abruzze ultérieure, que le général Duhesme avait négligé d'enlever à son entrée dans le royaume. C'était la seule place de cette partie du territoire napolitain qui ne fût pas au pouvoir des Français. A son arrivée de Naples le général Saint-Cyr avait établi son quartier général à Chieti, chef-lieu de l'Abruzze citérieure. Son corps, le deuxième de l'armée était composé de deux divisions : celle du général Frégéville formée à Chieti, avec la légion hanovrienne, la légion dite de Latour-d'Auvergne et deux régiments de cavalerie ; et la division du général Duhesme qui dut d'abord seconder les opérations du général Reynier en Calabre et fut ensuite chargé de l'expédition de la Pouille. L'importance du fort de Civitella, l'influence qu'il exerçait sur les provinces de Teramo et d'Aquila, l'espoir qu'il donnait aux malveillants par l'idée que l'on avait dans les Abruzzes que ce fort était imprenable, et la retraite que la ville assurait, sous la protection immédiate de cette citadelle, aux chefs de bandes les plus déterminés, rendaient d'une nécessité absolue l'occupation de la ville et du fort. La ville n'avait qu'un gros mur d'enceinte assez élevé et flanqué de petites tours ; elle était occupée par une bande d'insurgés sous les ordres du fameux chef Sciabolone. Le fort, espèce de quadrilatère, formant crochet sur ses deux longs côtés, et taillé dans un rocher à pic, d'environ soixante-quinze mètres de hauteur, commande la ville sans en être dominé d'aucune part. Le torrent de Salinello, qui coule au pied d'escarpements très-roides, le rend inattaquable d'un côté ; et deux enceintes élevées l'une au-dessus de l'autre, couvrent celui qui regarde

la ville. Sur le troisième côté, un glacis à pente très-rapide présentait un obstacle sérieux, et le quatrième enfin qui est facilement accessible, avait, pour parer à cet inconvénient, un double système d'ouvrages enveloppés par un ouvrage à corne qui le rendait aussi formidable que les trois autres. La garnison de ce fort se composait de 4 à 500 hommes commandés par le colonel Woed.

Le général Frégéville suppléa par l'intelligence et l'audace au défaut d'artillerie et à l'insuffisance des moyens mis à sa disposition. Conformément aux ordres du général Saint-Cyr, il fit escalader le mur d'enceinte de la ville par la légion de Latour-d'Auvergne, arriva par une sape couverte au pied du rempart de la forteresse, y attacha le mineur, fit sauter une partie du mur, et entra par la brèche, l'épée à la main. La place était pourvue de vivres et de munitions pour une longue défense. On y trouva vingt-deux pièces de canon de gros calibre en batterie et quelques pièces de rechange qui n'étaient pas montées.

Telle était la situation du royaume de Naples vers la fin de l'année 1806.

ANNÉE 1807.

Suite des événements militaires dans le royaume de Naples. — La tranquillité était rétablie dans la plupart des provinces du royaume de Naples; celle de Calabre conservait seule un foyer d'insurrection dont les étincelles menaçaient les pays environnants.

Nous avons dit que le général Verdier avait tenté infructueusement de soumettre la ville d'Amantea, située sur la côte de la Calabre citérieure, à cinq lieues de Cosenza : voici les détails de cette expédition. Le 3 décembre 1806, une forte colonne se mit en marche de Cosenza, dans la direction d'Amantea. Cette troupe avait avec elle deux obusiers et deux pièces de 3 portés sur des mulets, des munitions, des vivres, des échelles, et les outils nécessaires à des travaux de tranchée.

L'avant-garde du général Verdier chassa devant elle de nombreux détachements d'insurgés, qui voulurent, mais en vain, s'opposer à sa marche dans un chemin étroit, difficile, et

qui présente dans l'espace de plusieurs lieues tous les avantages possibles à ceux qui entreprennent de défendre le passage. Les Français surmontèrent ces obstacles, et parvinrent assez heureusement jusqu'à Lago, petit village situé à l'entrée d'une gorge très-resserrée qui conduit à Amantea, et dans le milieu de laquelle coule un ruisseau, que les grandes pluies transforment en torrent.

Le 4 décembre, le général Verdier partit de ce village pour continuer sa marche. Il fit marcher le bataillon corse sur la crête des montagnes de droite de la gorge, le deuxième bataillon du 1er régiment sur la gauche, et le reste des troupes, ainsi que les bagages, par le défilé. Ces trois colonnes s'avançaient à la même hauteur, précédées de compagnies de voltigeurs, qui ne cessèrent point de faire la fusillade avec les rebelles embusqués de toutes parts derrière les arbres, les habitations et les rochers.

La réunion des trois colonnes, après cette marche pénible, se fit à San-Pietro, petit village à un mille environ d'Amantea. En s'avançant sur cette ville, le général Verdier aperçut un détachement assez considérable, posté sur une montagne à gauche : il y envoya le bataillon d'infanterie légère des 1er et 14e régiments, et ces conscrits suffirent pour disperser le rassemblement, fort de 1,200 hommes, dont une trentaine resta sur le terrain. Les troupes françaises prirent position devant Amantea, sur une montagne d'où l'on découvre parfaitement cette ville. Sur le bord de la mer, s'élève, au débouché d'une gorge, une hauteur en forme de cône tronqué ; sa base est arrosée au nord par une petite rivière. Sur le versant méridional, est bâtie, du côté de la mer, la ville d'Amantea. Cette place n'a pour défense, vers la mer, dont elle est éloignée de cent cinquante toises environ, qu'un rocher de soixante pieds de hauteur ; mais les autres parties sont fermées par une muraille élevée, flanquée de deux bastions à ses extrémités, qui viennent s'appuyer au rocher. Sur le plateau qui forme la base supérieure du cône tronqué, se trouve un fort de forme irrégulière, placé toutefois de manière à battre à la fois la gorge, le côté de la mer, et à défendre la porte principale de la ville, qu'il domine. Ce château, d'une ancienne construction, et alors armé de trois pièces

d'artillerie en mauvais état, est dominé lui-même au nord par une montagne opposée à celle où les Français avaient pris position. Tout le terrain de l'est au sud est *accidenté* de petits coteaux, de maisons et d'enclos de jardins, qui forment une espèce de faubourg. Au bas de la position occupée par la troupe du général Verdier, se trouvait un couvent de moines, où se logèrent deux compagnies de grenadiers. Le bataillon d'infanterie légère française et celui de la légion corse furent envoyés le 5 sur la crête de la montagne qui domine le fort, pour s'opposer aux tentatives que pourraient faire en faveur des insurgés d'Amantea ceux de la petite ville de Belmonte, située à quelque distance de la première.

Le général français fit travailler de suite à la construction d'une batterie pour y placer les deux obusiers qu'il avait amenés avec lui. Les deux compagnies de grenadiers du 1er régiment de ligne fusillèrent toute la journée avec les assiégés, postés dans une maison de la ville, vis-à-vis du couvent où ces compagnies étaient logées.

Le corps insurgé qui défendait la place était commandé par Rodolphe Mirabelli, riche habitant d'Amantea, qui avait été autrefois officier dans l'armée napolitaine. Ce chef ne manquait point de quelque expérience de la guerre, et il en avait déjà donné des preuves en plusieurs rencontres dans cette campagne. La reine Caroline lui avait envoyé le brevet de colonel.

Dans la soirée du 5, le général Verdier fit attaquer le faubourg par le deuxième bataillon du 1er régiment, et l'ennemi fut chassé de ce poste après un léger combat, dans lequel le chef de bataillon Droet fut blessé.

Le lendemain, avant le jour, les deux bataillons du 1er régiment prirent les armes, et se formèrent en silence derrière les maisons du faubourg. Le général Verdier fit distribuer des échelles aux deux compagnies de grenadiers. Le signal de l'assaut devait être donné par deux obus tirés de la batterie. Quelques pelotons, dirigés sur certaines parties de l'enceinte, étaient chargés de diviser l'attention de l'ennemi et de lui donner le change sur le véritable point d'attaque; mais les Calabrois étaient sur leurs gardes. Tout en faisant riposter au feu partiel des pelotons français, Mirabelli avait garni le front menacé de

l'assaut de nombreux tirailleurs, et les pièces du fort, dirigées par ses ordres sur ce point, ne tardèrent point à jeter du désordre dans les rangs de la troupe assaillante; elle fut obligée de chercher un abri derrière les maisons du faubourg. Trente grenadiers furent tués dans cette échauffourée.

Le 1er régiment retourna à sa position, et le général Verdier fut obligé d'interrompre ses attaques, par la nécessité où il se vit d'envoyer un détachement à Cosenza pour y prendre des vivres dont sa troupe manquait. Sur ces entrefaites, un petit renfort de 500 hommes, commandé par le colonel Huard, du 42e régiment, arriva de Monteleone, et fut camper sur le rivage de la mer, à quelque distance du faubourg que l'ennemi avait réoccupé en partie.

Le 7, vers deux heures après-midi, un détachement ennemi, venant du côté de Belmonte, vint attaquer le bataillon corse dans sa position; mais celui-ci se défendit avec vigueur, et repoussa ses adversaires après leur avoir tué une centaine d'hommes.

Cependant le général Verdier avait fait mettre en batterie ses deux pièces de 3, pour essayer d'endommager le mur d'enceinte de la ville, ou plutôt de briser la porte principale; mais le calibre était trop faible pour cette opération, et l'on dut se borner à tirer sur les maisons avec les obusiers. Les munitions apportées à dos de mulet furent promptement épuisées. Ce même jour, 7, les insurgés attaquèrent aussi la montagne occupée par le 1er régiment de ligne; mais ils ne furent pas plus heureux qu'à la montagne de droite.

Quoiqu'il eût été reconnu que la ville n'avait aucun point accessible du côté de la mer, le général Verdier n'en donna pas moins l'ordre au bataillon d'infanterie légère, au 1er régiment, et au détachement du 42e de ligne, de tenter un passage de ce côté pour pénétrer dans la ville.

Le 8 décembre, à une heure et demie du matin, les troupes commandées pour cette attaque prirent les armes, et se réunirent dans le faubourg. L'infanterie légère, marchant en tête, suivit un petit sentier, qui mena la colonne assez près du rocher escarpé dont nous avons déjà parlé pour que les premières files pussent entendre le mouvement des sentinelles ennemies.

Le bruit des vagues empêchait celles-ci d'entendre les assaillants. Arrivés à l'endroit désigné pour l'escalade, les Français se mirent ventre à terre pour attendre que toute la colonne eût débouché du sentier; mais un enfant, qui se trouvait par hasard sur le rocher, et qui regardait du côté de la mer, apercevant du mouvement dans l'obscurité, donna aussitôt l'alarme aux assiégés en criant de toutes ses forces: « Les Français sont près de nous. » Une vive fusillade partit aussitôt du rempart, et atteignit quelques grenadiers, qui eurent la patience et le courage de rester dans la position qu'ils avaient prise, sans bouger et sans proférer une seule plainte. Les assaillants, se croyant découverts, voulaient au moins attendre que l'ennemi, enhardi par leur silence, hasardât de sortir de la ville pour les attaquer; mais les insurgés, voyant qu'on ne répondait point à leur feu, se tranquillisèrent, et l'on entendit même des voix mâles imposer silence à l'enfant qui renouvelait ses cris en assurant qu'il avait entendu et aperçu réellement les Français au pied du rempart. Toutefois, les sentinelles détachèrent quelques grosses pierres qui incommodèrent beaucoup les assaillants, sans leur faire rompre le silence qu'ils continuaient à garder. Au bout de quelques minutes, la lune qui commença à paraître, et l'explosion en l'air d'un obus dirigé sur la ville, firent apercevoir les Français. Dans ce moment même, le feu des tirailleurs placés dans le faubourg s'engagea; les insurgés garnirent les remparts, et l'artillerie du fort tira avec vivacité sur le point d'attaque. Les troupes destinées à l'assaut, après avoir franchi quelques rochers couverts de broussailles, se trouvèrent au pied du grand roc taillé à pic et formant le rempart de la ville de ce côté. On voulut appliquer les échelles; mais des quartiers de roc préparés d'avance sont détachés par les insurgés et renversent les assaillants les uns sur les autres. Les échelles sont brisées, les grenadiers écrasés ou cruellement meurtris; la fusillade, partie du haut du rocher, augmente encore le désordre; les Français sont contraints de chercher un abri derrière les maisons du faubourg. Ils restèrent dans cette position jusqu'au jour, et se retirèrent alors dans leurs bivouacs.

Le général Verdier, ayant perdu plus de 150 hommes dans ces différentes attaques, se décida à lever le siége d'une place

qui exigeait pour sa réduction d'autres moyens que ceux qu'il avait à sa disposition. Tous les préparatifs pour le départ étant faits, les Français commencèrent leur mouvement dans la nuit du 8 au 9 décembre, par le chemin qu'ils avaient pris pour venir devant la ville. Les blessés, en nombre assez considérable, furent transportés sur des brancards et sur les chevaux des dragons du 29ᵉ. Le général Verdier rentra ainsi dans Cosenza avec sa colonne, le 10 décembre dans la matinée.

Deux jours après cette fâcheuse expédition, le 1ᵉʳ régiment de ligne fut envoyé contre un corps d'insurgés posté dans les environs de San-Lucido et de Fiume-Freddo, sur le littoral de la Méditerranée, au-dessus d'Amantea. Les troupes ennemies furent mises en déroute et chassées de plusieurs villages auxquels on mit le feu; on s'empara même de la petite ville de Fiume-Freddo, dont les habitants se retirèrent dans le fort du même nom. Comme le colonel du 1ᵉʳ régiment, Berthelot, n'avait point d'artillerie pour les en chasser, il se décida à retourner à Cosenza. Vers cette époque, le maréchal Masséna, appelé à l'armée de Pologne, remit le commandement des troupes françaises dans le royaume de Naples au général Reynier. Celui-ci, ayant appris que le chef de bande Micheli, nommé par le roi Ferdinand gouverneur (préside) des deux Calabres, faisait sa résidence habituelle au village de Longobardi, y envoya le général Verdier avec sa division, pour tâcher de saisir ce personnage, qui était l'âme de l'insurrection dans toute cette partie du littoral. Les insurgés furent complétement battus dans cette expédition. On pilla le village de Longobardi, et l'on mit le feu aux principales maisons, et notamment à celle de Micheli, où l'on trouva une correspondance fort curieuse de ce chef de bande avec la reine Caroline.

Le mauvais résultat de la première entreprise sur Amantea ne pouvait point rebuter un général aussi actif que le général Reynier. Vers la fin de décembre, il fit venir de Lago-Negro deux pièces de 12 et un convoi de munitions pour faire le siége de cette place et chargea, pour la seconde fois, de cette opération le général Verdier, dont la division fut augmentée du 52ᵉ régiment de ligne.

Verdier mit ses troupes en mouvement, le 29 décembre, sur

deux colonnes : la première se dirigea sur Belmonte, pour essayer de réduire cette petite ville, dont la garnison avait inquiété les troupes françaises lors du premier siége d'Amantea ; la seconde marcha directement sur cette dernière ville.

Le général Perri, qui commandait la première colonne, parvenu au pied des murailles de Belmonte, fit sommer le commandant d'ouvrir ses portes, en cherchant à lui persuader qu'Amantea venait de se rendre, et que conséquemment toute résistance de sa part lui deviendrait funeste; mais ce piége ne réussit point auprès du chef insurgé : il refusa de croire le parlementaire qui lui fut envoyé, et se prépara à se défendre. Le général Verdier rappela alors le général Perri devant Amantea, et le chargea de bloquer cette place du côté du nord.

On commença, le 3 janvier, à ouvrir une espèce de tranchée devant le front de la place qui regarde la mer pour y établir une batterie de brèche dirigée sur la partie droite de la muraille qui vient s'appuyer au rocher escarpé que l'on connait déjà. On crénela aussi plusieurs des maisons du faubourg pour y placer des gardes avancées, et l'on établit des traverses pour pouvoir communiquer plus en sûreté d'un poste à l'autre.

Le 5 janvier, les deux petites pièces de 8 qui avaient servi lors de la première expédition tirèrent sur la place et attirèrent sur elles le feu du fort, qui chercha à les démonter. Pendant ce temps, les assiégeants travaillaient à mettre en batterie les deux pièces de 12, destinées à battre en brèche, ainsi que deux petits mortiers et deux obusiers qui devaient incendier la ville. On avait eu une peine infinie à conduire ces pièces par le chemin difficile dont nous avons parlé plus haut, et elles n'avaient pu être amenées que sur des traineaux.

Une frégate et deux corvettes sous pavillon sicilien parurent le 6 devant la place; mais elles se tinrent constamment hors de portée de canon du rivage. Le lendemain, au lever du soleil, la frégate s'approcha et tira un coup de canon, sans doute comme signal, puisque le fort d'Amantea répondit de la même manière. Dans la nuit, la mousqueterie des remparts incommoda beaucoup les travailleurs; mais la tranchée fut assez avancée au jour pour qu'on pût continuer les travaux sans avoir

rien à redouter de ce feu. On chemina par un boyau vers un emplacement qui parut favorable à la construction d'une batterie pour les deux pièces de 3, avec lesquelles on se proposait d'éloigner les tirailleurs ennemis de la partie du rempart qui touche au bastion et à la porte de droite. Cette batterie ne se trouvait qu'à une petite portée de fusil de la place, et on y plaça une forte garde pour la défendre.

On continua les travaux jusqu'au 10 avec beaucoup d'activité, et sans être inquiété par le canon du fort ni par la fusillade du rempart. Dans la nuit du 10 au 11, toute la faible artillerie des assiégeants fut en batterie.

Le 11, dans la matinée, plusieurs autres bâtiments, indépendamment de la frégate et des deux corvettes toujours en vue parurent du côté de l'île de Stromboli. Le général Verdier, pensant que cette flotte portait des troupes de débarquement, fit ses dispositions pour les recevoir. A neuf heures, toutes les batteries étant démasquées commencèrent à tirer sur la place : les deux pièces de 12 en brèche, les deux mortiers et les deux obusiers sur la ville, et les deux pièces de 3 sur les pelotons ennemis qui paraissaient sur les remparts. Vers midi, les bâtiments, étant encore au large, détachèrent une chaloupe qui s'avança à la rame dans la direction du bastion de gauche; mais les postes établis de ce côté sur le bord de la mer ne permirent point à cette embarcation d'aborder, et lui tuèrent même quelques hommes. Une heure après cette première tentative, la flotte ennemie s'avança jusqu'à demi-portée de canon du rivage, et mit en panne. Une des corvettes longea la terre, et tira sa bordée sur les postes qui s'étaient mis à l'abri derrière de petites dunes. Une felouque armée de pierriers vint ensuite s'embosser, et fit pendant quelque temps un feu très-vif sur ces postes; mais aucun débarquement ne s'ensuivit.

De pareilles démonstrations furent faites le lendemain; elles avaient toutes pour but réel de protéger l'abordage d'une petite embarcation destinée aux communications par émissaires de la cour de Palerme avec la place; mais la vigilance et l'activité des postes et des patrouilles surent mettre obstacle aux diverses tentatives.

Le 13, tous les bâtiments armés de la flotte, au nombre de

sept à huit, s'approchèrent à demi-portée de canon, et tirèrent à la fois sur les camps et les postes des assiégeants. Un détachement de tirailleurs ennemis sortit en même temps de la ville, et s'éparpilla dans les enclos et jardins du faubourg, pour fusiller avec les postes qui se trouvaient de ce côté; mais, chargés par les soldats français, ces hommes rentrèrent promptement dans la place. Un Calabrois, plus hardi que les autres, parvint à gagner le bord de la mer, et à s'embarquer sur un bateau qui l'attendait près du rivage. Dans la soirée, les bâtiments ennemis recommencèrent leur feu, et les assiégés firent encore une petite sortie pour essayer de communiquer avec la mer : cette tentative réussit. Le feu de la flotte ayant forcé un poste de la légion corse à se retirer, le détachement de la garnison put s'approcher du rivage et enlever des munitions qu'une barque y déposa immédiatement.

Les bâtiments siciliens gagnèrent alors le large. Le général Verdier sentit la nécessité de faire prolonger la tranchée de manière à fermer désormais le chemin de la mer aux assiégés. On y travailla dans la nuit du 13 au 14, qui se passa d'ailleurs sans aucun événement remarquable.

Cependant la batterie des deux pièces de 12 n'avait point cessé de tirer sur la muraille, et l'on jugea que la brèche était praticable. Les compagnies d'élite du corps assiégeant furent réunies dans la nuit du 14 au 15 pour monter à l'assaut. L'ennemi fit un feu si violent du fort et du rempart, que le jour parut avant que les Français pussent déboucher jusqu'au pied de la muraille. Le général Verdier, pour faire cesser l'irrésolution des compagnies d'élite, se mit à leur tête en s'écriant : « Suivez-moi, grenadiers. » Ce mouvement ne produisit pas l'effet qu'en attendait le général; les grenadiers ne purent parvenir jusqu'au pied de la muraille.

Cette malheureuse tentative coûta aux assiégeants une centaine d'hommes, et l'assaut fut remis à un moment plus favorable. Vers dix heures du soir, un détachement de 200 hommes de la garnison sortit de la place, traversa les postes français sans qu'on pût empêcher sa marche, et se dirigea sur Belmonte, où il entra quelques heures après.

Dans la nuit du 17 au 18, les assiégeants travaillèrent à

pratiquer une mine pour faire sauter le bastion de gauche, seul point que l'on jugeât convenable pour tenter un assaut. Les grenadiers du 1[er] régiment s'emparèrent, dans la journée du 18, d'un convoi de quarante-cinq bœufs et d'une quarantaine de moutons et chèvres, qui s'était approché de la place pour la ravitailler. Cette prise fut d'une grande ressource pour les assiégeants, obligés de faire venir leurs vivres de Cosenza.

Une frégate portant pavillon anglais parut dans la matinée du 19 à deux portées de canon de la place, et envoya de suite à terre un canot que le feu des postes obligea de s'éloigner. La veille, le général Verdier s'était rendu à Cosenza, après avoir remis le commandement provisoire des troupes au général Perri.

Ce même jour, le colonel napolitain Amato, commandant la gendarmerie de la province de Calabre pour le roi Joseph, et né dans Amantea, dont il était un des plus riches citoyens, était arrivé au camp français pour entamer des pourparlers avec D. Mirabelli, commandant de la place. Il écrivit, en conséquence, à ce chef d'insurgés pour l'engager, au nom de l'humanité, à faire cesser un état de choses si préjudiciable aux intérêts de leur commune patrie, en acceptant une capitulation honorable. Mirabelli répondit au colonel, par le parlementaire qui lui fut envoyé à cet effet, que son projet avait été d'abord de s'aboucher avec lui, et qu'il serait sorti lui-même sur la parole du général Perri, si le peuple d'Amantea ne s'y était pas opposé; il ajoutait qu'ayant réfléchi sur la proposition qui lui était faite, il croyait convenable de demander un armistice de dix jours, passé lequel temps il s'obligeait à rendre la ville et le fort s'il n'était pas secouru. Cette convention fut arrêtée et signée dans la soirée.

Le lendemain, 20 janvier, le général en chef Reynier arriva devant la place, visita tous les postes et les travaux, et fut même reconnaître la petite ville de Belmonte. Les travaux de mine furent continués pendant la nuit, et l'on arriva jusqu'au mur du bastion. Les assiégés, soupçonnant sans doute le dessein des Français, travaillèrent eux-mêmes à une coupure dans l'intérieur de la place, vis-à-vis du bastion menacé.

Le 21, à deux heures après minuit, le général Reynier dé-

tacha une colonne formée des compagnies d'élite du corps assiégeant, et forte de 500 hommes environ, pour seconder une attaque qu'il venait d'ordonner sur le village de Longobardi, et qui devait être faite par une autre colonne qu'il avait amenée de Cosenza. Cette expédition réussit complétement; une troupe de bandits et de galériens récemment arrivés de la Sicile, et qui occupaient le village, fut cernée et passée à l'instant par les armes. Le fils du *preside* Micheli fut tué dans cette affaire, et le père n'échappa lui-même au massacre qu'en tentant la cupidité de deux voltigeurs du 42ᵉ. Découvert dans un puits par ces soldats, Micheli leur offrit une bourse d'or en échange de la vie qu'ils lui accordèrent; il trouva ensuite le moyen de s'échapper des mains de l'un des voltigeurs qui le conduisait au village pour être réuni aux autres prisonniers. Le nombre des insurgés tués en cette occasion s'éleva à plus de 300 : la colonne formée des troupes du siége poussa jusqu'à Fiume-Freddo, où elle brûla les barques qui se trouvaient dans le port, et revint le lendemain au camp sous Amantea.

On continua, les jours suivants, les travaux de mine, et l'on perfectionna ceux de la tranchée, qu'on avait prolongée de manière à couper toute communication de la ville avec la mer.

Le 27, trois bâtiments de guerre reparurent au large. La frégate, portant pavillon anglais, s'approcha du rivage, et tenta encore, mais inutilement, d'envoyer une embarcation à terre. Ce bâtiment était si près qu'il s'échoua, et qu'on fut obligé de le remorquer avec des chaloupes. Le lendemain, cette même frégate et les deux corvettes siciliennes vinrent tirer leur bordée sur les postes, sur la tranchée et sur une redoute qu'on avait élevée près du rivage. Pendant ce temps, des chaloupes chargées de munitions s'approchèrent, et firent des signaux pour engager les assiégés à venir chercher ce nouvel approvisionnement : au bout d'une demi-heure, 40 hommes sortirent en effet de la place; mais le feu des gardes de tranchée les obligea à rentrer promptement, en laissant quelques-uns d'entre eux étendus sur le terrain. Les bâtiments de guerre mouillèrent à demi-portée de canon du rivage, et passèrent la nuit à faire avec des fusées des signaux auxquels la place répondit par des pétards.

L'armistice étant expiré, le 30, les batteries de mortiers et d'obusiers recommencèrent à tirer sur la ville; mais le feu des assiégés fut très-faible. Le colonel Amato renouvela, le lendemain, la proposition qu'il avait faite, le 19, au chef Mirabelli, et celui-ci fit réponse que, malgré toutes ses représentations et celles du plus grand nombre des officiers et des habitants, les insurgés étrangers à la ville d'Amantea persistaient à vouloir se défendre, ce qui avait même occasionné une rixe assez violente entre ces hommes opiniâtres et ceux qui étaient d'avis de capituler.

Le bombardement recommença avec plus de vivacité que jamais jusqu'au 5 février au soir, qu'on mit le feu à la mèche de la mine. L'éboulement du bastion fut assez considérable pour que les carabiniers du 22ᵉ d'infanterie légère, commandés à cet effet, pussent monter à l'assaut; mais ayant trouvé devant eux la coupure dont nous avons parlé, il partit à l'instant des maisons environnantes qu'on avait crénelées une fusillade si bien nourrie, qu'ils furent obligés d'abandonner la brèche en y laissant une trentaine de morts et emmenant beaucoup de blessés.

Les assiégeants s'occupaient des moyens de surmonter ce nouvel obstacle, lorsque le lendemain, 6, Mirabelli envoya un parlementaire au général Perri pour demander à capituler, sous la condition que lui, commandant, aurait la liberté de se rendre en Sicile, que les habitants ne seraient point inquiétés pour leur conduite passée, et que les insurgés étrangers à la ville pourraient se retirer dans leurs foyers après avoir déposé leurs armes. Ce dernier article, qui assurait l'impunité à un grand nombre de bandits et de malfaiteurs réfugiés dans la ville de tous les coins de la province, souffrit de grandes difficultés : toutefois, le général Reynier, ne voulant pas réduire au désespoir des hommes qui venaient de faire une résistance aussi valeureuse, consentit à l'accorder, et le général Perri signa la capitulation.

On ne trouva ni munitions ni vivres dans la place. Tout était épuisé, et la famine, qui déjà avait fait périr quelques individus, avait seule déterminé les insurgés à une démarche qui répugnait à leur courage fanatique.

Dès le lendemain de la reddition d'Amantea, le général Reynier fit investir le château de Fiume-Freddo par le 1[er] régiment de ligne. Le chef Micheli s'y était enfermé depuis l'affaire du 21 janvier au village de Longobardi, et il n'était pas possible d'enlever ce poste fortifié sans le secours de l'artillerie.

Tous les détachements d'insurgés qui se trouvaient dans les montagnes environnantes se réunirent, le 9, pour venir attaquer le 1[er] régiment dans les positions qu'il avait prises autour du château ; mais ils furent assez vigoureusement repoussés pour leur ôter l'envie de revenir à la charge.

Le général Reynier envoya, le 10, une des pièces de 12 et un des mortiers qui avaient servi au siége d'Amantea. Ce même jour, les insurgés évacuèrent la petite ville de Belmonte.

L'artillerie, mise en batterie, commença à démolir deux petites tourelles qui défendaient l'entrée du château. Micheli ayant envoyé un prêtre en parlementaire pour demander à capituler aux mêmes conditions à peu près que celles qui avaient été accordées à Mirabelli, on exigea qu'il se rendît, ce qu'il refusa. La pièce de 12 des assiégeants continua alors à rendre la brèche praticable, et les insurgés, se trouvant dans des dispositions bien opposées à celles de la garnison d'Amantea, brisèrent eux-mêmes les chaînes du pont-levis, malgré leurs chefs, pour ouvrir un passage plus facile aux grenadiers du 1[er] régiment.

Les Français entrèrent dans le château, et, pour récompenser la bonne volonté des assiégés, ils ne saisirent que Micheli, avec vingt-cinq autres chefs ou officiers qui furent fusillés sur-le-champ.

Après ces deux expéditions, le général Reynier détacha plusieurs colonnes mobiles dans différentes parties de la province pour parcourir les montagnes où les restes de l'insurrection avaient été chercher des asiles. Cette mesure donna lieu à un grand nombre de petits combats trop peu importants pour que nous les rapportions. Nous croyons cependant devoir faire connaître par un exemple le genre de guerre qui se faisait dans ce malheureux pays.

Nous avons déjà dit qu'à la suite des colonnes envoyées ainsi pour opérer l'entière soumission des provinces, se trouvaient presque toujours un certain nombre de Napolitains du parti du

roi Joseph, et qui prenaient le titre de *patriotes*. Beaucoup appartenaient à la basse classe du peuple, et le pillage était le véritable motif de leur zèle dans ces sortes d'expéditions.

Le 21 mars (1807), un détachement de soldats français, revenant de brûler un village qui servait de repaire à une bande insurgée, rencontra quatre Calabrois montés sur des chevaux et portant les marques distinctives d'officiers napolitains; ils les suivirent, et les ramenèrent à la colonne principale dont eux-mêmes faisaient partie. A la vue de ces prisonniers, les *patriotes* auxiliaires entrèrent dans une fureur qu'il serait difficile de décrire; ils se jetèrent, le poignard à la main, sur ces malheureux, et les percèrent à l'instant de mille coups, en s'écriant: « Mort aux assassins de nos pères et de nos frères! ce sont eux qui ont dévasté, incendié nos maisons et nos propriétés. » C'était un horrible spectacle que de voir une cinquantaine de furieux s'entre-poussant les uns les autres pour frapper et déchiqueter quatre hommes désarmés; il fut impossible aux Français d'arrêter cet excès de rage, et d'empêcher que les têtes des quatre officiers calabrois ne fussent coupées et portées en triomphe à Rossano, d'où la colonne mobile était partie.

Le général Reynier avait établi son quartier général à Monte-Leone; les forts de Reggio et de Scylla étaient toujours occupés par les troupes du roi Ferdinand: les postes français, à l'extrémité de la Calabre, ne s'étendaient pas au delà de Seminara et de Palmi.

Vers le milieu du mois de mai, le prince de Hesse-Philipsthal, déjà connu par la défense de Gaëte, débarqua avec un corps de 5 à 6,000 hommes, venant de la Sicile, entre Scylla et Reggio, et les insurgés qui se trouvaient dans cette partie de la province se hâtèrent de joindre des auxiliaires aussi imposants; les Français n'étant point en mesure évacuèrent de suite Seminara pour se replier sur Monte-Leone.

Dans cette circonstance critique, le général Reynier, dont les troupes étaient dispersées dans les principales villes de la province, envoya des ordres pour réunir une colonne de 3 à 4,000 hommes, avec laquelle il se porta, le 27, à la rencontre de l'ennemi, déjà parvenu à Mileto, qui n'est qu'à six milles de Monte-Leone. Les troupes siciliennes, attaquées pour ainsi dire

à l'improviste, furent complétement défaites avec perte de 500 hommes tués et 2,000 prisonniers.

Pendant cette expédition, le chef de bande Carem-Cantore, arrivé de Sicile conjointement avec les troupes du prince de Hesse, à la tête d'une compagnie de quatre-vingts galériens tirés du bagne de Messine, entra dans la ville de Cotrone, que les troupes françaises avaient momentanément abandonnée sans défense, et l'occupa. Ce fut une grande faute de n'avoir pas laissé au moins une compagnie pour garder ce poste, qui résista pendant trente-huit jours aux efforts que l'on fut obligé de faire pour le reprendre.

Cette espèce de siége commença le 2 juin. Cotrone était défendu, indépendamment de la compagnie de galériens de Cantore, par 4 à 500 hommes de milice et par 200 hommes de troupes de ligne siciliennes qui s'y étaient rendus par mer. Le prince de Hesse vint lui-même visiter cette place en y amenant quelques canons qu'il tira de Reggio. Ce ne fut que lorsque l'artillerie française eut réduit ces pièces au silence que Cantore, ne se croyant pas en mesure de soutenir un assaut, s'embarqua, le 9 juillet, avec sa troupe pour la Sicile. Le 10 au matin, les femmes ouvrirent les portes de la ville aux assiégeants.

Ceux-ci avaient éprouvé des pertes assez considérables pendant leur séjour devant Cotrone par suite de l'influence délétère du climat. Les environs de la ville, comme presque tous les vallons de la Calabre citérieure, sont très-malsains en été, et des fièvres endémiques y exercent souvent de grands ravages.

Après la prise de Cotrone, les troupes françaises furent réparties dans de nouveaux cantonnements; mais elles eurent encore beaucoup à faire contre les insurgés, qui ne leur donnaient point de relâche : un village était à peine réduit, qu'il fallait marcher sur un autre, et malheur aux colonnes et aux détachements qui ne prenaient point les précautions nécessaires pour se mettre à l'abri de toute surprise ! Une compagnie de voltigeurs du 29e régiment, trompée par l'accueil que lui firent les habitants d'un village nommé *Gli-Parenti*, situé dans la montagne de Scylla, ayant négligé d'établir des postes de sûreté, fut massacrée presque tout entière en plein jour;

quelques soldats réussirent seuls à s'échapper à travers mille périls.

L'incendie des villages où de pareils actes se commettaient, loin d'effrayer les paysans calabrois, semblait, au contraire, redoubler leur audace et leur fureur.

La campagne de 1807 en Calabre se termina par la prise de Reggio et de Scylla, seuls points un peu importants qui restassent au roi Ferdinand en terre ferme; mais ces événements militaires appartiennent plus spécialement à l'année 1808, à laquelle nous sommes arrivés.

ANNÉE 1808.

Fin des opérations militaires dans le royaume de Naples. Prise des places de Reggio et de Scylla. — Le général Reynier, après la reddition de Cotrone et quelques expéditions partielles dans les montagnes de Calabre, s'était occupé avec activité des préparatifs nécessaires pour la reprise des forts de Reggio et de Scylla, seuls points qui restassent encore au roi Ferdinand sur le continent. Une grande route fut ouverte de Lagonegro au camp de la Corona, au-dessus de Seminara, pour faire venir l'artillerie et les munitions; une partie de ces dernières, venant par mer, furent débarquées au port d'il Pizzo [1], à six milles de Monteleone; et, comme il était important que le corps du général Reynier, qui devait faire le siége des deux places ci-dessus, fût échelonné, le roi Joseph envoya de Naples une brigade de sa garde avec les deux régiments nouvellement formés, Latour d'Auvergne et Isenbourg, sous le commande-

[1] Petit village sur la côte de la Méditerranée, devenu célèbre par la catastrophe du roi Joachim Murat, qui y débarqua en 1815. Joachim Murat, après la chute de Napoléon, fit la tentative insensée de reconquérir le royaume de Naples. Il s'était embarqué en Corse, accompagné de quelques serviteurs, et avait pris terre en Calabre, près d'il Pizzo; mais il tomba entre les mains des partisans de Ferdinand Ier, et son procès ne fut pas long : débarqué le 8 octobre, il fut immédiatement livré à une commission militaire, et, le 13, on le fusillait sur la plage même où il avait abordé.

ment du général Saligny, pour occuper les postes de Monteleone, Nicastro et Cosenza.

Cette précaution était d'autant plus urgente, qu'un corps de 10,000 hommes, Anglais et Siciliens, était rassemblé aux environs de Messine, et menaçait de s'embarquer incessamment pour venir contrarier les opérations des siéges, soit en jetant des troupes fraîches dans les places dont les Français voulaient s'emparer, soit en venant se placer sur les derrières du corps assiégeant.

Le roi Joseph, pour appuyer le général Reynier, qui donnait la main au général Saligny, rassembla ce qui lui restait encore de troupes disponibles, et se chargea de veiller lui-même sur Policastro et sur Salerne.

Le 31 décembre 1807, les troupes du général Reynier s'avancèrent vers Scylla, et s'établirent sur les hauteurs qui dominent cette place, qui fut bientôt investie. Il n'y eut à cette occasion que quelques engagements peu sérieux entre les voltigeurs français et quelques bandes qui rôdaient aux environs.

De nouvelles difficultés se présentèrent pour le transport de l'artillerie de Seminara à Amelia. Indépendamment du terrain qu'il fallait aplanir, des torrents larges et rapides, descendant d'une montagne connue sous le nom d'*Aspro-Monte*, faisaient regarder cette opération comme impraticable. Le commandant proposa de remonter l'*Aspro-Monte*, de manière à n'avoir à traverser les torrents que vers leur naissance, et par conséquent où ils étaient guéables.

Un mois s'écoula pendant les travaux qu'on fut obligé de faire en cette circonstance, et, pendant ce temps, il ne se passa rien de remarquable.

Le 30 janvier 1808, le général Reynier, ayant laissé des forces suffisantes devant Scylla, marcha sur Reggio. Une partie des troupes, avec l'artillerie nécessaire au siége de cette dernière place, suivit le bord de la mer, et se trouva exposé au feu de plusieurs chaloupes canonnières siciliennes qui côtoyaient le rivage; quelques-unes s'étaient même embossées très-près de terre, vis-à-vis de Pimpinello, point le plus favorable pour arrêter la marche de la colonne française. Elles tirèrent d'abord

avec tant de vivacité, que le général Reynier se vit forcé de mettre ses pièces de 12 en batterie. Le feu de ces dernières, parfaitement dirigé, fit taire celui des bâtiments ennemis, balaya leurs ponts, et, comme ils ne faisaient aucune manœuvre pour s'éloigner du rivage, on leur cria de se rendre. Personne ne se montrant pour répondre à cette sommation, un grenadier du 62e régiment de ligne se jeta à la mer pour aller annoncer au commandant de ces chaloupes qu'elles allaient être coulées bas, si elles n'amenaient pas sur-le-champ; ce qu'elles firent. Elles étaient au nombre de quatre, portant chacune un canon du calibre de 24. Les Français arrivèrent devant Reggio et l'investirent.

Dans l'après-midi du lendemain, un brick anglais, qui n'avait point cessé depuis le matin d'inquiéter par son feu les troupes assiégeantes dans leur établissement autour de la place, poussé par une brise très-forte et entraîné par les courants, vint se jeter à la côte. Des tirailleurs accoururent aussitôt sur le rivage, et firent sur ce bâtiment un feu si bien dirigé, que l'équipage abandonna les manœuvres et le tillac, et ferma jusqu'aux sabords, pour se mettre à l'abri des balles. Vainement les matelots voulurent-ils mettre les embarcations à la mer : tous ceux qui se montraient étaient tués à l'instant. Le capitaine du brick, nommé Glaston, ne vit plus d'autre parti à prendre que celui de se rendre à discrétion, après avoir perdu 19 hommes : les prisonniers étaient au nombre de 56, officiers compris.

Le 1er février, une trentaine de barques sortirent du port de Messine; elles avaient à bord 7 à 800 hommes de troupes, et le but de cette expédition paraissait être de reprendre le brick qui était resté engravé sur la côte. Le général Reynier ordonna qu'on y mit le feu; une seule barque osa s'approcher pour arrêter les progrès de l'incendie; mais on lui tua quelques hommes, et elle s'éloigna. Les autres bateaux, après s'être avancés vers le port de Reggio, où on pensait qu'ils allaient entrer, retournèrent à Messine.

Dès la veille, les Français avaient pénétré dans la ville de Reggio, qui est ouverte; mais ils n'avaient pu s'en rendre entièrement maîtres, parce que les bandits napolitains et les Sici-

liens avaient élevé des retranchements dans les rues pour défendre les approches du fort, qui avait en outre une garnison de troupes de ligne anglo-siciliennes.

Le général Reynier fit avancer son artillerie pour renverser toutes ces traverses, derrière lesquelles l'ennemi faisait un feu assez vif. L'infanterie française se précipita ensuite à la baïonnette sur ses adversaires, et, les poussant jusqu'à la mer, elle les força de se jeter à la hâte et en désordre dans des barques, qui les conduisirent en Sicile. Le 2, à la première sommation qui lui fut faite, la garnison du fort en ouvrit les portes, et se rendit prisonnière de guerre au nombre de 780 hommes, dont 67 officiers.

On trouva dans ce château une vingtaine de pièces d'artillerie, beaucoup de munitions et de vivres.

Le 7 février, les compagnies de voltigeurs du 23e régiment d'infanterie légère et du 67e de ligne entrèrent de vive force dans la petite ville de Scylla; les bandits qui la défendaient s'embarquèrent presque tous sous la protection du fort, où se trouvait une garnison du 62e régiment de ligne anglais.

Maîtres de la ville, les Français eurent plus de facilité pour battre en brèche le château. Des batteries furent élevées à cet effet, et bientôt mises en état d'agir. Le 15 février, la garnison du fort n'avait déjà plus aucun moyen de résistance; cependant, comme elle refusait de se rendre, le feu des assiégeants continua jusqu'au 17.

Ce jour-là, une flottille de petits bateaux vint de la côte de Sicile pour chercher le détachement anglais qui, à l'aide d'un escalier taillé dans le roc sur lequel est bâti le fort de Scylla, réussit à s'embarquer, malgré le feu de l'artillerie assiégeante : un seul bâtiment, chargé de 50 hommes, fut coulé bas. La prise du fort valut aux Français dix-neuf pièces de canon de 12 et de 24, deux mortiers, deux obusiers, une caronade, beaucoup de munitions, et quatre cent cinquante barils de biscuit.

La prise de Scylla mit fin à la longue campagne de l'armée française dans les Calabres. Peu de temps après ces dernières opérations, le général Reynier, que l'empereur appela à un autre poste, fut remplacé par le général Maurice Matthieu,

qui fut chargé, dans le courant du mois de mars, de réunir ses troupes sur la côte vis-à-vis de Messine, et de rassembler toutes les barques du pays, pour donner aux Anglo-Siciliens l'inquiétude d'un prochain débarquement en Sicile; mais cette démonstration avait pour but réel de faire prendre le change aux Anglais sur la direction d'une escadre de dix à douze vaisseaux de ligne, qui sortirent à cette époque du port de Toulon pour se rendre dans l'Adriatique et mettre les îles Ioniennes à l'abri des entreprises que l'Angleterre pourrait former contre elles : elle n'eut d'ailleurs aucune autre suite.

ANNÉE 1809.

Ouverture de la campagne dans le nord de l'Italie; batailles de Sacile, de la Piave; retraite de l'armée autrichienne sur la Carinthie, etc. — L'archiduc Jean s'était avancé, comme nous l'avons dit, à la tête des 8e et 9e corps de la grande armée autrichienne, vers les frontières du royaume d'Italie. Il allait tenter de remettre ce beau pays sous la domination de la cour de Vienne en forçant, s'il était possible, par une agression vigoureuse, l'armée du prince vice-roi Eugène-Napoléon de se retirer au delà du Pô, et peut-être même de l'autre côté des Alpes.

Les troupes ennemies étaient nombreuses, aguerries, et pourvues de tout ce qui pouvait assurer le succès d'une pareille entreprise. Aveuglé par ses illusions, le cabinet autrichien se flattait que les peuples d'Italie, fatigués du joug des Français, seconderaient par un grand mouvement national les efforts de ses troupes.

En effet, à la suite des bagages de cette même armée, destinée à la conquête, marchaient une foule d'émigrés et de mécontents, la plupart nobles et prêtres, qui s'étaient volontairement exilés de leur patrie depuis que la présence des Français et la nouvelle constitution du royaume leur avaient enlevé, avec leur influence première, la jouissance de leurs antiques priviléges. On espérait à Vienne que ces transfuges organiseraient promptement un parti nombreux en faveur de la monarchie autrichienne, et détermineraient sans peine les Vénitiens, les Milanais, les Toscans, et, par suite, tous les autres

peuples de l'Italie, à se lever contre l'oppresseur qui les avait leurrés d'une indépendance illusoire.

C'est dans cette persuasion que l'archiduc Jean, d'ailleurs plein de confiance en la valeur de ses troupes, publia la proclamation suivante, qui précéda l'entrée de l'armée ennemie sur le territoire du royaume d'Italie :

« Italiens! écoutez la vérité et la raison; elles vous disent que vous êtes les esclaves de la France, que vous prodiguez pour elle votre or et votre sang. Le royaume d'Italie n'est qu'un songe, un vain nom; la conscription, les charges, les oppressions de tout genre, la nullité de votre existence politique, voilà des faits. La raison vous dit encore que, dans un tel état d'abaissement, vous ne pouvez être ni respectés, ni tranquilles, ni Italiens. Voulez-vous l'être une fois? Unissez vos forces, vos bras et vos cœurs aux armes généreuses de l'empereur François. En ce moment il fait descendre une armée imposante en Italie; il l'envoie, non pour satisfaire une vaine soif de conquêtes, mais pour se défendre lui-même, et assurer l'indépendance de toutes les nations de l'Europe menacée par une série d'opérations consécutives qui ne permettent pas de révoquer en doute un esclavage inévitable. Si Dieu protége les vertueux efforts de l'empereur François et ceux de ses puissants alliés, l'Italie redeviendra heureuse et respectée en Europe; le chef de la religion recouvrera sa liberté, ses États, et une constitution fondée sur la nature et la véritable politique rendra le sol italien fortuné et inaccessible à toute force étrangère.

« C'est François qui vous promet une si heureuse, une si brillante existence; l'Europe sait que la parole de ce prince est sacrée, immuable autant que pure. Éveillez-vous donc, Italiens! levez-vous. De quelque parti que vous ayez été ou que vous soyez, ne craignez rien, pourvu que vous soyez Italiens : nous ne venons pas à vous pour rechercher, pour punir, mais pour vous secourir, pour vous délivrer. Voudriez-vous rester dans l'état abject où vous êtes? Ferez-vous moins que les Espagnols, que cette nation de héros, chez lesquels les faits ont répondu aux paroles? Aimez-vous moins qu'elle vos fils, votre sainte religion, l'honneur et le nom de votre nation? Abhorres-

vous moins qu'elle la honteuse servitude qu'on a voulu vous imposer avec des paroles engageantes et des dispositions si contraires à ces paroles? Italiens! la raison, la vérité vous disent qu'une occasion aussi favorable de secouer le joug étendu sur l'Italie ne se représentera plus jamais; elles vous disent que, si vous ne les écoutez pas, vous courez les risques, quelle que soit l'armée victorieuse, de n'être autre chose qu'un peuple conquis, un peuple sans nom et sans droits; que si, au contraire, vous vous unissez fortement à vos libérateurs, que si vous êtes avec eux victorieux, l'Italie renaît; elle reprend sa place parmi les grandes nations du monde, et, ce qu'elle fut déjà, elle peut redevenir la première.

« Italiens! un meilleur sort est entre vos mains, dans ces mains qui portèrent le flambeau des lumières dans toutes les parties du monde, et rendirent à l'Europe tombée dans la barbarie les sciences, les arts et les mœurs.

« Milanais, Toscans, Vénitiens, Piémontais, et vous, peuples de l'Italie entière, rappelez-vous bien le temps de votre ancienne existence. Ces jours de paix et de prospérité peuvent revenir plus beaux que jamais, si votre conduite vous rend dignes de cet heureux changement.

« Italiens! vous n'aurez qu'à le vouloir, et vous serez Italiens, aussi glorieux que vos ancêtres, heureux et satisfaits autant que vous l'avez jamais été à la plus belle époque de votre histoire. »

On a vu, dans l'avant-dernier chapitre, que le gouvernement autrichien avait fixé au 10 avril le commencement des hostilités sur toute la vaste ligne des opérations de ses armées. Dès le 9, l'archiduc Jean, dont les troupes étaient réunies entre la Save et le golfe Adriatique, envoya aux avant-postes du prince Eugène, à Ponteba, un officier porteur d'une déclaration pareille à celle que l'archiduc Charles faisait parvenir le même jour à Munich.

De même que l'armée d'Allemagne, celle d'Italie ne se trouvait point encore en mesure de repousser vivement une première agression; on en jugera par l'état suivant des cantonnements qu'occupaient les différents corps qui la formaient à l'époque dont nous parlons.

La première division d'infanterie, commandée par le général Séras, à Palma-Nova, Cividale et Udine;

La deuxième (général Broussier) à Artegna, Gemona, Ospidaletto, Venzone, San-Daniele, Majano et Osopo, poussant des détachements dans la vallée de la Fella jusqu'à Ponteba, sur la route de Tarvis;

La troisième (général Grenier) en arrière des deux premières, à Pordenone, Sacile et Conegliano.

Le général Lamarque, commandant la quatrième division, venait d'arriver à Vérone avec une partie de ses troupes; l'autre était en marche de la Toscane pour le rejoindre.

La cinquième (général Barbou) était à Trévise, Citadella, Bassano et Feltre.

La sixième (ou première division italienne, sous les ordres du général Severoli) occupait Padoue, Este et quelques autres points près de ces deux villes.

La septième (deuxième italienne, commandée par le général Fontanelli) se rassemblait au camp de Montechiaro; une partie de cette division était en marche du royaume de Naples pour venir joindre l'armée.

Le général Sahuc, commandant une division de cavalerie légère, avait son quartier général à Udine; sa première brigade occupait derrière la Torre (rivière qui se jette dans l'Isonzo) une ligne qui s'étendait de Nogaretto à Vilese; la seconde brigade était détachée à Ceneda, Pordenone, Conegliano, Vicence et Padoue.

Deux divisions de dragons, sous les ordres des généraux Grouchy et Pully, étaient disséminées à Villa-Franca, Rovigo, Isola della Scala, Roverbella, Castellaro, Sanguinetto, Mantoue et Ferrare.

Le grand parc d'artillerie était à Vérone, où il resta jusqu'au 12 mai, le nombre des chevaux nécessaires au train n'ayant été réuni qu'à cette époque.

Les grenadiers de la garde royale italienne étaient à Padoue; les carabiniers, les vélites, les dragons, les gendarmes d'élite, l'artillerie à cheval et le train de cette garde, à Milan ou aux environs. La force de cette armée s'élevait à environ 66,000 hommes.

Le prince vice-roi, qui se trouvait à Udine lorsque l'archiduc fit remettre aux avant-postes de la division Broussier la déclaration de guerre dont nous venons de parler, rétrograda sur-le-champ sur Mestre, pour activer la concentration de ses troupes sur la ligne, qui n'était alors gardée, ainsi qu'on a pu le remarquer, que par les deux divisions d'infanterie Séras et Broussier, et une des brigades de cavalerie légère du général Sahuc.

L'armée autrichienne se trouvait alors répartie ainsi qu'il suit :

8e corps, feld-maréchal-lieutenant Albert Giulay, Leopoldskirchen et Tarvis	20,192 h.
9e corps, feld-maréchal-lieutenant Ignace Giulay, à Wurzen, Karfreid et Görz	28,758
Landwehr	26,600
En Croatie, division du général-major Stoichewich.	7,300
	82,850 h.

Le 10, à six heures du matin, les Autrichiens, marchant sur plusieurs colonnes, attaquèrent les avant-postes du général Broussier dans la vallée de la Fella. Le capitaine Schneider, chargé de la défense du poste de la Chiusa, y fit une longue et honorable résistance ; mais, accablé par le nombre et cerné de toutes parts, il fut forcé de se rendre prisonnier avec 57 hommes ; le reste de son détachement parvint à se retirer par les montagnes.

Le général Broussier, promptement informé de cette attaque, réunit sa division à Ospidaletto, en laissant seulement deux bataillons à Osopo. Ces troupes firent une marche de nuit pour venir, le 11 au matin, se ranger en bataille sur un mamelon qui domine la grande route et le lit du Tagliamento, en avant d'Ospidaletto. A huit heures, la troupe ennemie, soutenue d'une nombreuse artillerie, parut devant cette position ; la division française, moins nombreuse que les attaquants de près de moitié, soutint avec vigueur leurs efforts réitérés. A trois heures après midi, le général Broussier reçut du prince vice-roi l'ordre de passer le Tagliamento au pont de Dignano ; mais il était alors trop vivement pressé pour pouvoir exécuter ce mouvement sans danger ; au lieu donc d'effectuer de suite ce passage, le général Broussier resta sur la rive gauche pour couvrir le pont de

Dignano, et continua à maintenir l'ennemi avec autant d'intrépidité que de bonheur. La nuit mit fin à ce combat opiniâtre, dans lequel les Autrichiens perdirent plus de 1,000 hommes tués ou blessés, et 800 prisonniers environ. Du côté des Français, la perte était moins considérable; le général Desaix avait reçu deux coups de feu qui le mirent hors de combat vers quatre heures du soir.

Tandis qu'un fort détachement de l'armée ennemie attaquait ainsi la division Broussier, l'archiduc Jean faisait traverser l'Isonzo au gros de ses troupes, et le prince Eugène se hâtait d'envoyer de nouveaux ordres, afin d'accélérer la marche des autres divisions sur le Tagliamento.

Le général Broussier passa cette rivière dans la nuit du 11 au 12, et établit ses troupes sur la rive droite, laissant un bataillon du 9ᵉ régiment en position à Dignano; la division Séras dut obéir, de son côté, à ce mouvement rétrograde. Le vice-roi, qui avait déjà pris des mesures pour mettre la place de Palma-Nova en état de défense, ordonna au général Schilt de s'y renfermer avec 3,200 hommes.

Mais bientôt les coureurs de cavalerie légère annonçant que l'archiduc Jean s'avançait avec des masses imposantes, le prince Eugène reconnut qu'il lui serait difficile de se maintenir sur le Tagliamento avec les seules forces qui s'y trouvaient en ce moment; c'est pourquoi il envoya au général Broussier l'ordre de rompre les ponts de Dignano et de Spilimbergo, et de venir prendre position sur la Livenza avec la division Grenier, qui s'y trouvait déjà, le reste de la division Séras, de laquelle faisaient partie les troupes laissées à Palma-Nova, et les autres divisions qui accouraient pour se mettre en ligne.

Le 14 avril au soir, le quartier général du vice-roi était à Sacile; le général Séras avait le sien à Brugnera, le général Broussier à Gardaso, le général Grenier à Fontana-Fredda, occupant les hauteurs de Sacile; le général Barbou à Fretta, le général Severoli à Bibano, enfin le général Sahuc à Pordenone. Les autres divisions étaient encore en marche.

Le 15, au matin, les grand'gardes du général Sahuc, en avant de la Livenza, furent attaquées par l'ennemi, dont l'intention était de tourner tous les postes français à gauche de Por-

denone, pour prendre la ligne française en flanc. Ce dernier village et celui de San-Vito [1], qui est en avant, furent évacués; la cavalerie légère se replia sur Fontana-Fredda et sur Sacile, non sans éprouver quelque perte, ce que le général Sahuc eût pu éviter s'il eût reçu à temps l'ordre que lui donnait le vice-roi de se replier promptement sur Sacile.

Cet engagement n'était au reste que le prélude de l'action plus sérieuse qui allait avoir lieu le lendemain. En effet, le prince Eugène, sentant la nécessité d'arrêter les progrès de l'armée ennemie avant la complète réunion de ses forces, avait résolu d'attaquer celles qui s'avançaient sur lui.

Bataille de Sacile. — Les dispositions pour cette attaque furent faites dans la nuit du 15 au 16 : les deux divisions Séras et Severoli formaient la droite; celles des généraux Grenier et Barbou le centre, et la division Broussier la gauche de l'armée. Le vice-roi garda en réserve la cavalerie légère du général Sahuc pour la porter au besoin sur le point convenable. Le 16, à neuf heures du matin, les divisions s'avancèrent par échelons sur les troupes ennemies, qui étaient en position sur les hauteurs de Palse. La division Séras, soutenue par celle du général Severoli, commença l'attaque. Le village de Palse, où se trouvait une avant-garde autrichienne, fut enlevé au pas de charge et à la baïonnette par la brigade du général Garreau : celui-ci reçut un coup de feu; toutefois, la troupe ennemie,

[1] Le 35ᵉ régiment de ligne, attaqué dans Pordenone par plus de 4,000 hommes, se distingua par la belle résistance qu'il opposa pendant cinq heures aux efforts de l'ennemi; toutefois le colonel Breissand et environ 400 hommes furent faits prisonniers. L'archiduc Jean dit à cet officier, dont la valeur avait frappé d'admiration ses adversaires : « Colonel, un brave tel que vous ne saurait rester désarmé; je vais faire chercher votre épée sur le champ de bataille; si elle ne se retrouve pas, je vous donnerai la mienne. » (Le colonel Breissand, devenu depuis général, a été tué au siége de Dantzig en 1813.)

Deux jeunes officiers, les lieutenants Huot et Richard de Tussac, spécialement chargés de la défense des deux portes de Pordenone, avaient soutenu, chacun avec un détachement de 20 hommes, les charges réitérées de deux régiments de cavalerie ennemie qui voulaient traverser la ville pour couper la retraite à l'infanterie française; quoique blessés l'un et l'autre, ils ne quittèrent les postes qui leur étaient confiés que lorsque la ville tomba au pouvoir des Autrichiens.

chaussée de Palse, ayant été renforcée par une colonne qui s'avançait de Porcia, reprit bientôt l'offensive et vint se jeter brusquement sur les échelons du général Severoli. Les bataillons italiens soutinrent d'abord le choc avec beaucoup de fermeté; mais, ayant affaire à des forces supérieures, ils finirent par céder le terrain, pour venir s'appuyer à la brigade du général Roussel, de la division Séras, que ce dernier avait tenue en réserve.

Par suite de se mouvement rétrograde, la brigade Garreau abandonna le village de Palse, et l'ennemi profita de cet avantage pour pousser vigoureusement les deux divisions que le général Séras reformait dans une position plus favorable. Sur ces entrefaites, trois bataillons de la division Barbou arrivèrent au soutien des troupes ainsi pressées, et donnèrent au général Séras les moyens de revenir à la charge. Une généreuse émulation animant les Français et les Italiens, les Autrichiens plièrent à leur tour, et furent ramenés au pas de charge jusqu'à la position de Porcia, où ils essayèrent de se maintenir, mais d'où ils furent promptement dépostés avec perte de bon nombre de tués et blessés.

Jusqu'à ce moment le centre et la gauche de l'armée française n'avaient point été engagés; mais, après que le général Séras eut occupé Porcia, le général Grenier, s'apercevant d'un mouvement que les troupes ennemies qu'il avait devant lui faisaient dans le dessein de soutenir celles qui venaient d'être repoussées de Porcia, s'avança lui-même pour menacer leur flanc; cette diversion, exécutée très à propos, dégagea le général Séras, qui déjà se trouvait réattaqué dans Porcia par des forces supérieures aux siennes. Les deux brigades des généraux Teste et Abbé, formant la division Grenier, attirèrent l'attention de l'ennemi, réussirent à le tenir éloigné de Porcia, et lui firent même des prisonniers. C'est alors que le général Teste reçut une blessure qui le mit hors de combat. Le colonel Gifflenga, à la tête d'un escadron de dragons de la garde italienne, chargea plusieurs fois la cavalerie autrichienne et lui fit plus de 150 prisonniers.

Pendant ce temps, les divisions Barbou et Broussier s'étaient avancées sur Fontana-Fredda, à la hauteur du général Grenier. La dernière de ces divisions marchait sur trois colonnes, à quel-

que distance l'une de l'autre, son artillerie placée dans les intervalles; le général Barbou avait pris position en avant du village.

Le prince Eugène, informé que les Autrichiens faisaient un troisième effort pour reprendre Porcia, ordonna au général Broussier de déborder Fontana-Fredda, et de poster sa réserve sur les mamelons qui sont à gauche et en arrière de cette position. Le général Barbou appuya alors sur la division Grenier.

Le combat était devenu général sur toute la ligne; mais l'ennemi ayant mis toutes ses troupes en mouvement, cette lutte ne pouvait plus être qu'inégale. Pendant six heures les Français eurent à soutenir le choc de masses considérables, et se maintinrent dans leurs positions avec une opiniâtreté sans exemple. A la fin, comme les Autrichiens se renforçaient de plus en plus et renouvelaient leurs attaques avec des troupes fraîches, le prince vice-roi crut devoir faire rétrograder ses divisions sur Sacile, pour reprendre les positions qu'elles occupaient la veille. Ce mouvement s'exécuta avec tout l'ordre et le sang-froid convenables. La cavalerie du général Sahuc ayant été repoussée dans plusieurs charges, la division Broussier couvrit seule la retraite de l'armée, soutint à plusieurs reprises et avec le plus grand succès le choc de la cavalerie, ainsi que le feu de l'artillerie ennemie, sans qu'aucun de ses carrés fût entamé; il était nuit lorsque l'ennemi cessa sa poursuite.

Cette affaire, à laquelle les deux partis donnèrent le nom de bataille de Sacile, quoique perdue par les Français, n'était point sans honneur pour les troupes du prince Eugène; car elles avaient combattu avec la plus rare valeur pendant plus de neuf heures contre des forces doubles[1], et leur perte, en tués, blessés et prisonniers, était moindre que celle des Autrichiens.

[1] Parmi les traits nombreux que peut fournir cette lutte mémorable, nous citerons celui-ci : le lieutenant Pellegrin, du 84e régiment, venait d'avoir une jambe emportée par un boulet. Comme quelques voltigeurs de la compagnie s'empressaient de l'enlever du champ de bataille, il leur dit avec énergie : « Non, mes amis, laissez-moi dans cette place et retournez à vos rangs, où votre présence est bien plus nécessaire; il ne faut pas que le régiment perde sept hommes au lieu d'un seul. Si l'ennemi est généreux, il prendra soin d'un brave. »

Le vice-roi, convaincu par la grande supériorité des forces qu'il venait de combattre que toute l'armée de l'archiduc Jean était devant lui, ne voulut point compromettre davantage les seules troupes qu'il eût alors à sa disposition pour couvrir le royaume d'Italie, et il se détermina à venir prendre sur-le-champ la ligne de l'Adige, en ordonnant la retraite sur Caldiero; il avait d'ailleurs l'espoir fondé d'être bientôt renforcé sur ce point par les troupes qui étaient en marche tant de l'intérieur du royaume d'Italie que de la Toscane et du royaume de Naples. Du 17 au 19 l'armée continua son mouvement rétrograde et passa la Piave sans être inquiétée par l'ennemi. Le 22 elle s'établit sur l'Adige, où la division d'infanterie du général Lamarque et celle de dragons du général Pully étaient déjà réunies. Les places d'Osopo, Palma-Nova et Venise restaient occupées par de fortes garnisons. Dans une rencontre de cavalerie qui eut lieu près de Padoue, les Français firent prisonnier l'intendant général de l'armée autrichienne, comte de Goess, dans le portefeuille duquel on trouva des instructions et les pleins pouvoirs de la cour de Vienne pour l'organisation politique et administrative du royaume d'Italie. Le vice-roi envoya ce gouverneur général provisoire au fort de Fenestrelle.

La lenteur que les Autrichiens mettent presque toujours dans leurs grands mouvements offensifs donna au prince Eugène tout le temps nécessaire pour réunir et concentrer ses troupes. L'armée, renforcée par tous les corps disponibles, reçut une nouvelle organisation; au 28 avril elle occupait les positions suivantes :

L'aile droite, sous les ordres du général Macdonald, envoyé par l'empereur Napoléon pour commander un des corps principaux de l'armée du prince vice-roi, était formée par les deux divisions Broussier et Lamarque, et une brigade de dragons sous les ordres du général Guérin; elle gardait une partie de la ligne de l'Adige depuis Ronco jusqu'à Caldiero.

Le centre, commandé par le général Grenier, et composé de la division de ce général (confiée provisoirement au général Abbé), de la division Séras et de quatre escadrons du 8e régiment de hussards, s'étendait depuis Caldiero, occupé par le

général Séras, jusqu'au village de San-Martino, où étaient établis les 42ᵉ et 102ᵉ régiments.

L'aile gauche, commandée par le général Baraguey d'Hilliers, se composait des divisions Severoli et Fontanelli, et de celle du général Rusca, qui, momentanément détachée dans le Tyrol, venait de rejoindre l'armée; ces troupes étaient en position devant Vérone.

La division d'infanterie du général Durutte, formée de troupes récemment arrivées de la Toscane; celle de dragons du général Pully, celle de cavalerie légère du général Sahuc, enfin la garde royale italienne formaient la réserve. Le général Sahuc était en avant de Caldiero, à cheval sur la route de Vicence; la garde royale à San-Martino; le général Pully à Vago, observant le cours de l'Adige jusqu'à Roverchiara; le général Durutte, dont la division n'était point encore entièrement réunie, à Isola della Scala, couvrant la forteresse de Mantoue.

Le grand parc d'artillerie était à Vérone, et le prince Eugène avait son quartier général à Vago.

Nous avons dit que le vice-roi avait pris la précaution de jeter dans Palma-Nova une garnison de 2,000 et quelques cents hommes, sous les ordres du général Schilt. Dès le 13 avril, le général Bretfeld, commandant l'aile gauche de l'armée autrichienne, fit sommer cette forteresse; mais, comme il n'obtint qu'une réponse négative, il suivit le mouvement de l'archiduc sur Pordenone, ne laissant devant Palma-Nova qu'un faible corps d'investissement. Du 13 au 26 le général Schilt fit quelques sorties dans lesquelles il obtint presque toujours l'avantage, l'ennemi se bornant à garder soigneusement tous les abords de la place, pour couper les communications extérieures.

Dans une nouvelle sortie effectuée le 1ᵉʳ mai, la garnison française fut très-étonnée de ne plus trouver de troupes devant elle. Cette circonstance permit au général Schilt de faire entrer dans Palma-Nova des vivres, dont il commençait déjà à éprouver la disette.

Le vice-roi avait également chargé le général Barbou d'occuper Venise avec une partie de sa division; cette ville, ses lagunes et ses passes étaient défendues par quatre-vingt-dix-sept fortins et huit forts plus considérables; mais les travaux en

terre de celui dit de Malghera se trouvaient à peine ébauchés dans certaines parties, dont plusieurs présentaient un abord facile à l'ennemi. On était décidé à l'abandonner, lorsque le prince Eugène jugea que ce poste, qui unit Venise au continent, pouvait servir à appuyer les opérations de l'armée; il ordonna en conséquence qu'on s'occupât sur-le-champ de l'armer et d'achever les travaux. Quelque célérité que l'on pût mettre dans l'exécution de l'ordre du prince, ce fort n'était point encore en état de défense lorsque, le 23 avril, un parlementaire se présenta pour demander qu'on le remît aux troupes de l'archiduc; le général Barbou dit qu'il répondrait à cette sommation sur la brèche.

Le fort fut investi, deux heures après le retour du parlementaire, par un corps nombreux détaché de l'armée autrichienne (alors sur la Piave), et pourvu d'une artillerie formidable, qui fut sur-le-champ mise en batterie contre les parties les plus faibles. L'artillerie du fort répondit avec vivacité aux premières décharges et réussit à démonter plusieurs des pièces ennemies; les Autrichiens s'avancèrent alors sur plusieurs colonnes pour donner l'assaut au front de l'ouest. Ils étaient parvenus jusqu'au bord du fossé, qu'ils se disposaient à franchir, lorsqu'une décharge subite de la plupart des pièces du fort, que l'on avait réunies sur ce point, porta un désordre tel dans les rangs de l'ennemi qu'il lui fut impossible de reformer ses colonnes pour tenter le passage du fossé. L'archiduc Jean commandait en personne cette attaque, où il perdit plus de 800 hommes de ses meilleures troupes. Cette échec découragea les Autrichiens, et le prince, n'espérant plus emporter Malghera de vive force, se contenta de le tenir étroitement bloqué.

Sur ces entrefaites, l'archiduc Jean reçut des dépêches du conseil aulique, qui lui apprirent les premiers échecs éprouvés par l'armée principale sur le Danube, et qui lui prescrivaient de suspendre son mouvement progressif en manœuvrant de manière à ne point trop s'éloigner des États héréditaires. Dès le 28 avril l'archiduc avait arrêté la marche de ses colonnes, et se disposait à rappeler ses avant-gardes, qui s'étaient avancées jusqu'au delà de Vicence, en suivant le mouvement rétrograde de l'armée française.

Le prince Eugène, averti que les patrouilles ennemies cessaient de se montrer sur la ligne de ses avant-postes, ordonna, le 29, une reconnaissance générale sur toute cette ligne, afin de connaître les forces qu'il pouvait avoir encore devant lui sur la rive gauche de l'Alpon. Le gros des troupes de l'aile droite s'avança sur Villa-Nova, où l'ennemi démasqua vingt pièces et déploya sur l'Alpon un corps assez considérable en infanterie et en cavalerie. Le général Grenier, avec les deux divisions du centre et le 8e de hussards, marcha sur Soave, et se borna à échanger quelques coups de canon avec l'avant-garde autrichienne, qu'il y trouva retranchée. Les troupes de l'aile gauche repoussèrent les Autrichiens de quelques postes qu'ils occupaient dans les montagnes au nord de Vérone, et notamment sur les hauteurs de Bastia, où les brigades Sorbier et Bonfanti s'établirent; les autres troupes reprirent, dans la soirée, leurs positions premières.

L'ennemi, contrarié dans ses desseins par la perte des postes de Bastia, reparut le lendemain, au nombre de 9 à 10,000 hommes partagés en deux colonnes, devant ces positions. Le 1er régiment de ligne italien, attaqué à Castel-Cerino, s'y maintint jusqu'à midi, heure à laquelle le général Sorbier lui envoya l'ordre de se replier sur Illasi. Les Autrichiens, enhardis par ce premier avantage, s'avançaient avec confiance pour enlever les autres positions, lorsque le général Sorbier, à la tête d'un bataillon de grenadiers de la garde italienne, tomba sur le flanc d'une de leurs colonnes et arrêta sa marche. L'ennemi fit de nouveaux efforts pour s'emparer des hauteurs de Bastia; le général Sorbier, renforcé par les deux autres bataillons de la garde, s'y maintint longtemps avec succès; mais, se voyant sur le point d'être tourné, il fit sa retraite sur Bastia et sur Illasi. Ce mouvement était déjà devenu fort difficile; il s'effectua cependant avec autant de bonheur que de précision. Poursuivis par des forces supérieures, les bataillons de la garde italienne n'auraient éprouvé qu'une perte peu sensible si malheureusement le brave général Sorbier n'eût pas été blessé grièvement dans cette action.

Cette attaque vigoureuse des Autrichiens n'avait eu lieu que pour donner le change au prince Eugène sur le mouvement ré-

trograde ordonné par l'archiduc Jean. En effet, pendant la nuit du 30 avril au 1er mai, l'ennemi évacua toute la ligne de l'Alpon et se retira sur Vicence. Du moment que le vice-roi en eut connaissance, il se prépara à suivre cette retraite ; le général Macdonald fit réparer les ponts sur l'Alpon, et, cette opération ayant été promptement terminée, toute l'armée s'ébranla pour se porter en avant. Le 2, à cinq heures du matin, l'avant-garde française, qui avait passé l'Alpon la veille, rencontra une arrière-garde ennemie près de Montebello et la mena battant jusqu'à Olmo, dont le 9e régiment de ligne s'empara après avoir forcé le pont qui est en avant de ce village. Les Autrichiens se retirèrent sous les murs de Vicence. Le général Debroc fut dangereusement blessé dans cette action.

L'arrière-garde autrichienne se retirait avec rapidité ; elle traversa la Brenta dans la nuit du 2 au 3, et joignit le gros de l'armée sur les hauteurs d'Armeola.

Le prince Eugène fit avancer ses colonnes dans les deux directions de Bassano et de Citadella ; mais le passage de la Brenta, dont l'arrière-garde ennemie avait détruit les ponts, fut long et difficile.

L'avant-garde, qui ne parvint sur la rive gauche que le 5, se dirigea aussitôt sur Castel-Franco et Fossa-Lunga. Bassano, défendu par quelques bataillons ennemis, fut emporté de vive force dans la soirée par la division Séras, qui fit, tant dans cette action que dans sa marche de Vicence à Bassano, 1,500 prisonniers : un bataillon, surpris dans Marostica, s'était rendu sans coup férir.

Pendant que les autres divisions de l'armée effectuaient ainsi le passage de la Brenta, celle du général Durutte avait eu ordre de se porter sur Trévise par la route de Mestre. Arrivés devant cette ville, les Français attaquèrent le faubourg de San-Antonio et l'emportèrent dès le soir même. Les Autrichiens évacuèrent Trévise pendant la nuit, abandonnant des magasins considérables de farine, de grains et de fourrages, que l'archiduc avait formés.

Le 16 mai, l'armée autrichienne, réunie et en position sur la rive gauche de la Piave, paraissait vouloir disputer vigoureusement le passage. Le prince Eugène, avant de tenter cette dernière entreprise, ordonna les dispositions suivantes :

L'avant-garde, soutenue par les divisions de cavalerie des généraux Sahuc, Grouchy et Pully, dut prendre la direction de Postuma, et s'avancer rapidement sur la Piave, pour empêcher, s'il était possible, l'ennemi de couper le pont de Lovadina; mais l'archiduc avait déjà fait détruire ce moyen de passage.

Le général Macdonald dut s'avancer également dans la même direction avec les deux divisions de l'aile droite.

Le général Grenier eut ordre de faire marcher sur San-Porciano et Sprisiano la division du général Abbé, en même temps qu'il porterait la division Séras sur Narvedesa.

Le général Baraguey d'Hilliers, avec les troupes de l'aile gauche (à l'exception de la division Rusca, laissée sur le haut Adige), dut traverser Visnadel pour venir prendre position en arrière de Lovadina et de Sprisiano.

Ces divers mouvements s'exécutèrent dans la journée et pendant la nuit du 6 au 7.

Le 7, au matin, l'armée se trouvait ainsi établie : l'avant-garde sur les bords de la Piave; la cavalerie légère et les dragons à Maserada, San-Biaggio et en avant de Lovadina; les deux divisions de l'aile droite à Lovadina et Visnadel; celles du centre en avant d'Arcade et à Narvedesa; les troupes de l'aile gauche un peu en arrière de cette ligne, et enfin la garde royale en réserve à San-Artieno, où le vice-roi avait son quartier général. La journée du 7 fut employée à reconnaître les bords de la Piave, pour mieux assurer le succès du passage et de l'attaque, fixés au lendemain.

Il fut décidé que le passage de la Piave s'effectuerait au gué dit de la Grande-Maison ou de Lovadina, et à celui de San-Michele. Le général Dessaix, à la tête de l'avant-garde, formée de détachements de cavalerie légère et de compagnies de voltigeurs, devait se porter le premier sur la rive gauche, afin de protéger le passage des divisions d'infanterie au gué de Lovadina; les trois divisions de cavalerie, passant dans le même temps au gué de San-Michele, avaient ordre d'aider le général Dessaix à se maintenir contre les efforts que pourrait tenter l'ennemi.

Bataille de la Piave. — Les Autrichiens occupaient sur la

rive gauche de la Piave les positions les plus avantageuses pour recevoir l'attaque de leurs adversaires et défendre longtemps le passage de cette rivière. Leur droite s'appuyait au pont de Priuli, que l'archiduc avait fait brûler, et leur gauche se prolongeait sur Rocca di Strada, où se réunissent les deux routes qui conduisent à Conegliano; leur front, garni d'une artillerie formidable, s'étendait sur un rideau de collines, en avant duquel ils présentaient des grand'gardes de cavalerie très-rapprochées.

Le 8 mai, à quatre heures du matin, le général Dessaix fit sonder le gué de Lovadina, à deux milles au-dessous du pont de Priuli, par une compagnie de voltigeurs aux ordres du capitaine Traverse, du 84e régiment. Ces braves, ayant de l'eau jusqu'aux aisselles, passèrent la Piave en peu d'instants et se formèrent sans difficulté sur la rive gauche. Ils furent suivis du reste de l'avant-garde, qui se trouva réunie vers sept heures du matin. L'archiduc Jean, désirant sans doute que l'armée française combattît ayant la rivière à dos, ne fit faire aucun mouvement à ses troupes pour s'opposer à ce passage; les grand'gardes autrichiennes se replièrent même assez précipitamment sur leur ligne, dans le dessein d'attirer de plus en plus les premières troupes françaises sous le feu des batteries, qui commençaient déjà à tirer, mais qui se trouvaient trop éloignées pour atteindre les colonnes : cette ruse de l'ennemi lui réussit en partie.

Quelques pelotons de cavalerie légère, s'étant avancés en effet avec plusieurs compagnies de voltigeurs de l'avant-garde à la poursuite de la cavalerie ennemie, furent accueillis par les décharges d'une batterie de vingt-quatre pièces de canon, que l'ennemi démasqua tout à coup; en même temps, les cavaliers autrichiens, faisant volte-face, chargèrent les assaillants et les ramenèrent en désordre.

Le général Dessaix fit sur-le-champ ses dispositions pour repousser l'ennemi, qui avait renforcé ses premiers pelotons de plusieurs autres régiments de cavalerie; il forma son infanterie en deux carrés, dans l'intervalle desquels il plaça son artillerie, et disposa sa cavalerie de manière à charger le flanc gauche de celle des Autrichiens.

Ceux-ci, continuant à s'avancer, abordèrent bientôt la troupe française, qui eut à soutenir le choc le plus terrible. Malgré l'extrême disproportion du nombre, le général Dessaix réussit à se maintenir, et donna au vice-roi, qui venait de passer la Piave avec les trois divisions de cavalerie, le temps de faire avancer celle du général Sahuc, pour arrêter les progrès de l'ennemi.

A dix heures, les deux divisions Broussier et Lamarque, après avoir éprouvé beaucoup de difficultés dans le passage de la Piave, considérablement grossie depuis le matin, parvinrent enfin à se former sur la rive gauche, malgré les efforts de quelques détachements de cavalerie ennemie, qui, ayant filé derrière les corps déjà engagés, essayèrent de charger les bataillons au moment de leur formation.

Jusqu'alors le prince Eugène s'était borné à manœuvrer de manière à couvrir le passage du reste de ses troupes, retardé, comme on vient de le voir, par la crue subite de la rivière; mais, se voyant en mesure de commencer l'attaque de la ligne autrichienne, il donna l'ordre au général Pully de charger sur les vingt-quatre bouches à feu que l'ennemi avait démasquées au commencement de l'action, tandis que le général Sahuc renouvellerait de son côté ses charges sur la portion de cavalerie ennemie qui ne cessait point de harceler le général Dessaix dans la position qu'il avait prise.

Le général Pully, qui s'était déjà préparé au mouvement que lui prescrivait le prince, fit avancer sur-le-champ le 28e régiment de dragons, conduit par le général Poinçot, et se mit à la tête du 29e régiment de la même arme, pour soutenir ce mouvement.

Les dragons arrivèrent au trot jusqu'au bord d'un fossé large et profond qui couvrait la batterie ennemie, protégée en outre par plusieurs escadrons, formés en bataille derrière elle sur trois lignes.

Une décharge générale à mitraille des vingt-quatre pièces, faite à demi-portée, n'arrêta point l'élan des assaillants, et ils franchirent le fossé avec autant de sang-froid que d'intrépidité. Le 28e régiment entama la charge avec la plus grande vigueur, sabra les canonniers ennemis sur leurs pièces, et s'empara en un moment de quatorze de ces pièces.

Le général Pully, à la tête des deux régiments réunis, se précipita ensuite sur la cavalerie autrichienne, forte de deux mille chevaux environ, la rompit et la ramena en désordre jusqu'à un mille de Conegliano, où se trouvait un corps d'infanterie qui seul put arrêter la poursuite des Français, en donnant aux fuyards la facilité de se rallier derrière lui. Un escadron du 29e de dragons, emporté par trop d'ardeur, se trouva un instant au milieu de cette infanterie ennemie, dont il reçut le feu à bout portant; mais il parvint à se dégager. Trois généraux, un aide de camp de l'archiduc Jean et bon nombre d'officiers et de cavaliers ennemis furent faits prisonniers dans cette charge brillante; le colonel du régiment de Savoie (dragons) et celui des hussards d'Ott se trouvèrent parmi les morts.

Le général Sahuc n'avait pas obtenu moins de succès contre la cavalerie qui tenait en échec la troupe du général Dessaix. Les 6e, 8e et 25e de chasseurs exécutèrent successivement plusieurs charges qui complétèrent sur ce point la déroute de l'ennemi; celui-ci perdit encore beaucoup de monde, quelques pièces d'artillerie légère, et fut rejeté sur la route de Conegliano. Le général Dessaix, entièrement dégagé par les mouvements qu'on vient de voir, put continuer à se porter en avant. Le 9e régiment de chasseurs culbuta encore quelques escadrons ennemis qui s'étaient dirigés vers le gué de San-Michele, où la division Abbé effectuait alors son passage.

A trois heures du soir, l'armée française se trouvait sur la rive gauche, à l'exception toutefois d'une brigade de la division Broussier, qui n'avait pu triompher du courant de la Piave, devenu plus fort et plus rapide, et des divisions du général Baraguey d'Hilliers, que le prince Eugène laissait provisoirement en réserve sur la rive droite.

Le vice-roi forma ses troupes en ligne de bataille à deux cents toises en avant de la rive gauche : la division Grenier (commandée par le général Abbé) à droite, et celle du général Lamarque à gauche. Cette dernière se trouvait flanquée par la cavalerie légère du général Sahuc. Sept bataillons de la division Broussier et un régiment de la division Durutte étaient au centre ; les deux divisions Pully et Grouchy un peu en arrière, dans l'intervalle du centre et de la division de droite ; l'avant-

garde du général Dessaix se trouvait placée à l'extrême gauche de la ligne.

De son côté, l'archiduc Jean, après avoir recueilli et reformé les troupes déjà battues, venait de ranger son armée en bataille entre la Piave et Conegliano, derrière des digues élevées à droite et à gauche de la route qui conduit à cette ville.

La division Abbé commença à s'ébranler la première, et manœuvra de manière à déborder la gauche de la ligne ennemie; le général Grouchy appuya ce mouvement avec sa division. Les deux divisions Broussier et Lamarque se portèrent presque en même temps sur le centre et la droite des Autrichiens, en marchant à la hauteur de la division Abbé, dont la première brigade, commandée par le colonel Gifflenga, qui remplaçait provisoirement le général Teste, blessé au combat de Sacile, attaqua sur-le-champ le village de Cima d'Olme; le général Grouchy entoura de son côté le village de Teze. Les Autrichiens essayèrent en vain de se maintenir dans ces deux postes; ils furent dépostés et poussés sur Conegliano par les trois divisions d'infanterie Abbé, Broussier et Lamarque, et par les dragons du général Grouchy.

Par ce mouvement, continué avec toute l'ardeur et l'impétuosité dont les Français sont susceptibles, l'infanterie ennemie fut promptement mise en déroute. Une forte colonne de cavalerie s'était ébranlée pour charger l'artillerie de la division Broussier, qui s'était trop avancée; mais, intimidée par la contenance de deux bataillons qui s'avancèrent au pas de charge pour soutenir et défendre ces pièces, elle tourna bride aussitôt.

Le prince Eugène, parcourant les rangs au milieu du feu le plus vif, excitait par sa présence l'enthousiasme général et redoublait l'énergie des soldats : le champ de bataille se couvrait de morts et de blessés.

Cependant, une position très-importante, celle du moulin de la Capanna, était encore occupée par six bataillons ennemis, qui, jusqu'à ce moment, avaient résisté aux attaques dirigées contre eux par les troupes du général Lamarque; un fossé profond couvrait leur front, et les Français n'avaient pu réussir à le franchir. Le général Lamarque, réunissant à l'artillerie de sa division celle du général Durutte, que celui-ci venait de lui

envoyer, fit un dernier effort : protégés par le feu redoutable de ces deux batteries, les bataillons français traversèrent le fossé au pas de charge et emportèrent le moulin à la baïonnette.

Il était huit heures et demie du soir, et l'ennemi, déposté sur toute sa ligne, se retirait assez en désordre sur Conegliano. Le vice-roi fit avancer vingt-quatre pièces de canon sur son front, et ordonna aux deux divisions Grouchy et Pully de charger en masse une réserve d'infanterie derrière laquelle l'archiduc essayait de rallier ses colonnes vaincues. Cette dernière manœuvre décida le succès et termina glorieusement la journée. L'armée française prit position en avant du champ de bataille, à un mille de Conegliano, vers le village de Bona di Strada; les Autrichiens profitèrent de l'obscurité de la nuit pour évacuer Conegliano et se retirer sur Sacile.

La bataille de la Piave, dont le grand résultat devait être de forcer les Autrichiens à quitter l'Italie, comme la bataille d'Eckmühl les avait chassés de la Bavière, coûta aux vaincus 7,000 hommes tués, blessés ou faits prisonniers, plusieurs drapeaux, quinze pièces de canon, trente caissons et un grand nombre de voitures de munitions et de bagages. Parmi les morts se trouvaient trois généraux, et, entre autres, le feld-maréchal-lieutenant Wolfskehl; les généraux Reisner et Hager (le premier de l'artillerie, le second commandant une division de dragons) étaient au nombre des prisonniers. La perte des Français ne fut pas en proportion de celle de leurs adversaires; on comptait à peine 2,500 hommes tués ou blessés.

Retraite et poursuite de l'armée autrichienne, etc. — Le lendemain, 9 mai, l'armée française prit les armes avant quatre heures du matin, pour marcher à la poursuite de l'ennemi. Le général Dessaix s'avança sans obstacles jusqu'aux bords de la Livensa, et trouva l'arrière-garde autrichienne en position sur la rive gauche. Culbutée presque aussitôt qu'attaquée, cette dernière troupe continua sa retraite sur Pordenone, et de là sur Viganosa, où le général Dessaix arrêta sa poursuite. Cet engagement valut encore aux vainqueurs 600 prisonniers environ.

L'armée française suivit le mouvement de son avant-garde

pendant la journée du 10, et, le 11 au matin, le vice-roi ordonna les dispositions nécessaires pour le passage du Tagliamento, afin de se porter sur San-Daniele, où l'armée ennemie paraissait vouloir se concentrer. Dès la veille on avait reconnu deux gués; mais une crue extraordinaire des eaux, survenue pendant la nuit, ayant rendu ces deux passages (en face de Valvasone) impraticables, la cavalerie fut obligée de remonter le torrent pour chercher un nouveau gué au-dessus de ce village. L'ennemi ne mit aucune entrave à cette opération : à deux heures après midi, les divisions Sahuc, Grouchy et partie de celle du général Pully, se trouvaient établies sur la rive gauche du fleuve.

Le général Grouchy, faisant marcher ses dragons sur cinq colonnes à différentes hauteurs, balaya avec rapidité toute la plaine entre le Tagliamento, Udine et Palma-Nova. Codroipo fut occupé par une colonne de la division Pully, que le vice-roi avait portée la veille à San-Vito, et qui avait passé le Tagliamento sur ce point; le général Dessaix marcha par Torrida et Dignano sur Villa-Nova. Une partie de l'arrière-garde ennemie, qui se trouvait en position à ce dernier village, s'y défendit avec opiniâtreté, et ne l'abandonna que lorsqu'elle vit s'avancer au soutien de l'avant-garde française la division Abbé, précédée du 25e régiment de chasseurs à cheval.

Le général Grenier, qui venait d'appuyer ainsi le général Dessaix, n'hésita point à se porter sur-le-champ sur San-Daniele, où se trouvait le gros de l'arrière-garde ennemie. Ces troupes opposèrent la plus vive résistance; mais elles durent céder à l'impétuosité de leurs adversaires, et surtout aux belles dispositions que fit le général Grenier, et elles se retirèrent précipitamment sur Majano : 2,000 prisonniers et deux drapeaux furent pour les Français les trophées de ce dernier combat.

Le général Dessaix poursuivit les Autrichiens jusqu'à Majano, et s'établit dans ce dernier village. Le général Grenier fit prendre position à ses troupes sur la route de San-Daniele à Udine. Ce même jour, la cavalerie française, qui venait de ramasser 1,500 prisonniers, occupa Udine, Cividale, et dégagea les places d'Osopo et de Palma-Nova. Cette dernière cir-

constances remettait à la disposition du vice-roi les 4 à 5,000 hommes de troupes qui formaient la garnison de ces deux places.

Cependant l'archiduc Jean, d'après les dépêches qu'il recevait incessamment du généralissime son frère, accélérait la retraite de son armée sur la Carinthie, se bornant à disputer les points principaux qui pouvaient retarder les progrès du vice-roi, afin d'avoir le temps de faire filer son artillerie et d'évacuer ou de détruire ses magasins.

Le 12 mai, le général Dessaix marcha sur Venzone; l'arrière-garde ennemie, qui venait de se retrancher dans cette petite ville, en fut chassée et poursuivie au delà de Portis, où l'avant-garde française prit position.

L'occupation de Venzone ouvrait à l'armée française l'entrée des principales gorges des Alpes Carniennes. Les troupes à cheval devenant bien moins utiles sur le nouveau théâtre où l'armée allait opérer, le prince Eugène leur fit prendre des cantonnements à Artegna et sur le Tagliamento. Les divisions d'infanterie Abbé et Séras occupèrent Osopo et Ospidaletto; la division Broussier bivouaqua le 12 et le 13 sur les glacis de Palma-Nova, et celle du général Lamarque à Udine.

Le 13, l'avant-garde de l'armée, toujours sous les ordres du général Dessaix, se porta sur Chiusa-Veneta. Le lendemain, le prince Eugène ordonna au général Macdonald de passer l'Isonzo avec les deux divisions Broussier et Lamarque, vers le point de San-Pietro. Ce mouvement avait pour but d'établir la communication avec le corps d'armée que commandait le général Marmont en Dalmatie, et qui s'avançait alors vers Fiume, ainsi que nous le dirons plus loin. Le passage de l'Isonzo, à la vue des troupes ennemies qui étaient en force sur l'autre rive, était une opération assez difficile; on avait reconnu qu'il n'existait aucun gué praticable, et les Autrichiens avaient fait descendre toutes les barques jusqu'à la mer. Quelques nageurs de la division Broussier réussirent pourtant à amener sur la rive droite un bateau qui pouvait contenir une compagnie. Le 15, à cinq heures du matin, une compagnie de grenadiers du 84ᵉ régiment passa la première, malgré le feu d'un bataillon ennemi qu'elle mit en fuite. Les autres troupes traversèrent successivement l'Isonzo,

et le général Macdonald les dirigea sur Goritzia, où elles prirent position dans la soirée. L'artillerie ayant découvert un gué assez mauvais au-dessus de San-Pietro, elle y passa ; mais l'eau entra dans plusieurs caissons, et il y eut des munitions avariées. On trouva à Goritzia onze bouches à feu de gros calibre et leurs affûts, une certaine quantité de boulets et de bombes déposés dans cette ville, et destinés au siége de Palma-Nova.

Le 16, les deux divisions Broussier et Lamarque continuèrent de se porter en avant et poussèrent devant elles tous les détachements ennemis. Parvenu jusqu'à Prewald, excellente position que les Autrichiens avaient encore améliorée en rétablissant à la hâte les anciennes fortifications de cette petite ville, le général Macdonald dirigea la division Lamarque par Podeweihl et Schwartzenberg, afin de tourner l'ennemi, tandis que la division du général Broussier ferait des démonstrations et chercherait à déborder la ville par les flancs de la grande route.

Le général Lamarque culbuta tous les postes ennemis depuis Podeweihl jusqu'à Podgray ; le général Broussier engagea successivement ses compagnies de voltigeurs soutenues par leurs bataillons. Les Autrichiens firent un feu très-vif de mousqueterie, mais ne démasquèrent que cinq pièces de canon ; ils occupaient une ligne retranchée en avant de la ville, et protégée par des forts en maçonnerie et en terre. Quatre bataillons français, après des efforts incroyables et une perte assez forte, réussirent à déborder à droite et à gauche cette espèce de contrevallation. L'ennemi, abandonnant alors Prewald, jeta quelques troupes dans les forts, pour retarder la poursuite de ses adversaires ; mais le général Broussier les fit sommer, et ils se rendirent presque aussitôt.

Le corps autrichien chargé de la défense de Prewald était sous les ordres du général baron de Zach, le même qui, en 1800, commandait la colonne de grenadiers culbutée à Marengo par le général Kellermann et faite prisonnière en totalité.

L'occupation de Prewald donna aux Français plus de 2,000 prisonniers et quinze pièces de canon.

Au moment du passage de l'Isonzo, le général Macdonald avait détaché sur Trieste, par Montefalcone et Duino, une colonne de 1,500 hommes avec deux pièces de canon sous les ordres du

général Schilt. Les troupes autrichiennes qui se trouvaient dans cette direction, s'étant repliées successivement sur Trieste, l'abandonnèrent lorsqu'elles apprirent la retraite du général de Zach. Trieste fut occupé le 16 par les Français; le général Schilt y trouva un dépôt de vingt-deux mille fusils, plusieurs magasins d'équipements, et deux cents bâtiments de commerce, sur lesquels il fit mettre l'embargo.

Sur ces entrefaites, le prince Eugène, avec le reste de l'armée, poursuivait de son côté les troupes du centre et de la droite de l'archiduc Jean. L'avant-garde française et les corps des généraux Grenier et Baraguey d'Hilliers s'avançaient de manière à suivre les Autrichiens dans les différentes directions qu'ils avaient prises. Les vallées de Ponteba, de Pradel, de la Fella et de la Dogna furent ainsi envahies en même temps, et balayées dans toute leur étendue.

Le gros de l'armée ennemie, en pleine retraite sur Tarvis, évitait avec soin toutes les occasions de s'engager avec les troupes victorieuses. L'intention de l'archiduc était d'atteindre le plus promptement possible les États héréditaires; il se bornait à laisser quelques bataillons dans les forts ou dans les autres postes susceptibles de quelque résistance, afin de retarder, comme nous l'avons dit, la marche des colonnes françaises.

Les forts de Malborghetto et du Pedril, après s'être défendus pendant trois jours, furent emportés d'assaut le 18 mai, le premier par l'avant-garde, où le vice-roi se trouvait de sa personne, et le second par la division Séras.

L'archiduc, comptant sur une résistance plus prolongée de la part des garnisons des deux forts, s'était arrêté dans les belles positions qui se trouvent au-dessus de Tarvis, afin de rallier ses colonnes et de donner quelque repos à ses troupes après une marche aussi pénible à travers les montagnes.

Le prince Eugène s'y porta rapidement, et, convaincu qu'une attaque de front serait trop périlleuse, il résolut de manœuvrer de manière à tourner son adversaire, pour l'obliger à continuer sa retraite sans en venir aux mains. En conséquence, la division italienne du général Fontanelli reçut ordre de se porter sur la gauche des Autrichiens, et de gagner leurs derrières pour leur couper la retraite sur Veissenfels, tandis que le général Dessaix,

soutenu par la division Broussier, les menacerait de front par la route de Tarvis, et que le général Baraguey d'Hilliers, avec les autres troupes de l'aile gauche, chercherait également à déborder l'ennemi sur la route de Villach. Ces divers mouvements furent exécutés avec autant de promptitude que de succès : les troupes du général Dessaix, obligées de défiler homme par homme sur un pont, et sous le feu de l'artillerie ennemie, n'en attaquèrent pas avec moins de vigueur les retranchements qu'elles avaient devant elles. Les Autrichiens, se voyant sur le point d'être débordés à droite et à gauche, abandonnèrent leur position après un engagement qui leur coûta un bon nombre de tués, blessés et prisonniers : ils furent poursuivis jusqu'à la nuit.

Ce combat, qui eut lieu le 18 mai, immédiatement après la prise du fort de Malborghetto, acheva de porter le découragement dans les troupes de l'archiduc : la division Fontanelli s'était emparée de dix-huit pièces de canon, et la défaite de l'ennemi avait été si promptement décidée que le général Grenier, qui devait y prendre part avec ses deux divisions (Abbé et Séras), n'arriva sur le champ de bataille qu'après l'action terminée.

La victoire de Tarvis, due à l'activité du prince Eugène et aux belles dispositions qu'il sut prendre, achevait de rendre l'armée française maîtresse de toutes les positions sur le versant des montagnes de la Carinthie.

A l'aile droite, le général Macdonald dirigea les divisions Lamarque et Pully sur la route de Laybach, à la poursuite des troupes de l'aile gauche autrichienne. Le 20, le général Lamarque prit position devant Ober-Laybach avec sa première brigade. Dès le lendemain il fit occuper la partie de la ville qui est en deçà de la rivière du même nom, et plaça sa seconde brigade dans la partie gauche d'un camp retranché que l'ennemi avait abandonné la veille; le général Pully prit poste à Weiss.

Ce même jour, 21 mai, la partie droite du camp retranché fut reconnue par le général Macdonald; cette position, occupée par 4,000 hommes d'élite, sous les ordres du général Merfeld, formant l'arrière-garde de l'aile gauche ennemie,

était couverte par une ligne de redoutes bien armées, fraisées et palissadées par des blockhaus et par un fossé profond, qui s'étendait depuis le château de Laybach jusqu'à des collines, bordant la route de Weichselburg ou de la Croatie, par laquelle se retirait le corps du général Ignace Giulay avec le grand parc d'artillerie et une partie des bagages de l'armée autrichienne.

Les deux revers de la côte sur laquelle s'étendait le camp retranché étaient également hérissés de redoutes avec des chemins couverts, pour faciliter les communications. Le versant de droite se trouvait en outre protégé par un marais d'une grande étendue, formé par la Laybach, et le versant de gauche par cette même rivière et par un large canal de dérivation.

Jugeant qu'une attaque immédiate exigeait de longs et meurtriers efforts, le général Macdonald, après être entré avec le général Merfeld dans des pourparlers sans résultat, résolut de manœuvrer de manière à tourner le camp ennemi et à tenir bloquées les troupes qu'il renfermait.

En conséquence, le 22, il porta la division Pully par la route de Klagenfurt sur Tschernitz, avec ordre de descendre la Save pour tourner les versants du camp retranché en face de cette rivière; le général Lamarque longea en même temps la gauche du camp retranché, comme pour menacer le château de Laybach, en traversant la ville, mais pour se diriger réellement sur la route de Klagenfurt; le général Broussier, arrivé le matin par la route de Lobitsch, s'étendit le long de la Laybach, fit traverser le grand marais par une de ses brigades, tandis que l'autre, longeant le bas des collines, se portait sur la route de Weichselburg, seul débouché qui restât à l'ennemi pour opérer sa retraite.

Cette dernière disposition parut surtout effrayer le général Merfeld : craignant de se voir enlevé de vive force dans son camp retranché, il demanda à capituler dans la soirée même du 22. Le général Lamarque, chargé par Macdonald de suivre cette négociation, exigea que le général ennemi se rendît prisonnier ainsi que tout son monde, condition qui fut acceptée sans difficulté. Trois drapeaux, soixante-trois bouches à feu, des magasins considérables, 4,000 prisonniers restèrent au pouvoir des troupes de l'aile droite. L'occupation de Laybach com-

plétait la conquête de la Carniole, ouvrait au prince Eugène les débouchés de la Styrie, et facilitait les opérations du corps d'armée de Dalmatie aux ordres du général Marmont, avec lequel le général Macdonald allait se mettre en communication, tout en poursuivant l'aile gauche ennemie sur Grätz.

Depuis le combat de Tarvis jusqu'au 24 mai, l'avant-garde, les corps des généraux Grenier et Baraguey d'Hilliers (centre et aile gauche) et la garde royale, continuèrent de suivre le gros de l'armée autrichienne dans la direction de Judenburg. Le prince Eugène manœuvrait de manière à s'opposer aux mouvements des corps des généraux Chasteler [1] et Jellachich, surtout de ce dernier, qui, pressé par un des corps de la grande armée (celui du maréchal Lefebvre), cherchait alors à se réunir aux troupes de l'archiduc Jean.

Gombat de San-Michele. — Le vice-roi, informé que le général Jellachich se dirigeait sur Léoben par Rottemann, Mautern, Trabach et San-Michele, ordonna au général Grenier de faire occuper ce dernier poste, seul débouché qui pût conduire le corps autrichien au but proposé. La division Séras, étant la plus rapprochée, marcha la première pour exécuter le mouvement; elle rencontra, le 25 mai, la colonne ennemie au moment même où celle-ci débouchait sur le plateau de San-Michele.

Le général Jellachich, qui ne s'attendait pas à trouver les Français sur ce point, n'eut que le temps de former ses troupes en bataille, appuyant sa droite à des montagnes escarpées et boisées, sur lesquelles il plaça cinq bataillons, et sa gauche à la Mur; deux bataillons prirent poste dans un bois sur la rive gauche de la rivière, afin d'inquiéter la droite du général Séras, tout en couvrant la gauche de leur ligne de bataille. Le centre de celle-ci était sur le plateau, ayant sur son front sept pièces de canon en batterie, et quelques escadrons se trouvaient en seconde ligne.

Le général Séras, après avoir reconnu cette position de l'ennemi, fit former sa division en face du plateau; mais, trop inférieur en forces pour commencer seul l'attaque, il dut se borner à tirailler et à échanger quelques coups de canon avec la ligne

[1] Le général Chasteler était à la tête des Tyroliens; nous parlerons plus tard de ses entreprises.

ennemie, jusqu'à ce que le général Grenier fût arrivé avec la division Durutte.

Cependant, le prince vice-roi, jugeant cette opération assez importante pour en prendre lui-même la direction, s'était avancé en même temps que le général Grenier, avec une brigade de cavalerie légère de la division Sahuc. Le 25, à onze heures du matin, la division Séras s'ébranla tout entière, et aborda le plateau de San-Michele à la baïonnette, tandis que la division Durutte marchait sur la droite de l'ennemi, et que les 6e et 9e régiments de chasseurs à cheval, sous les ordres des colonels Triaire et Lacroix (l'un et l'autre aides de camp du vice-roi), manœuvraient sur la gauche.

Les troupes du général Jellachich, composées en grande partie de soldats de nouvelle levée, soutinrent mal le choc de la division Séras; leur désordre fut complet lorsque la division Durutte et la cavalerie débordèrent la droite et la gauche. Une partie des fuyards, s'étant imprudemment jetée sur la route de Rottemann, se trouva coupée par la brigade du général Valentin et mit bas les armes. Le reste du corps ennemi se jeta dans la plus grande confusion dans le village de San-Michele, derrière lequel le général Jellachich fit de vains efforts pour rallier ses bataillons, afin de gagner le chemin de Léoben : une terreur panique s'était emparée de tous ses soldats. Quatre bataillons, entourés dans le village même de San-Michele, furent faits prisonniers par les colonels Triaire et Lacroix.

Le prince Eugène fit poursuivre avec vivacité l'ennemi sur Léoben, afin de l'empêcher de brûler le pont sur la Mur. Le général Jellachich tenta de nouveau de rallier les troupes qui lui restaient, pour défendre ce pont et donner à son artillerie et à ses bagages le temps de filer sur Bruck; mais il ne put empêcher le général Séras de se rendre maître de Léoben et d'y faire 600 prisonniers. Il eut lui-même peine à échapper à la poursuite des chasseurs français, avec une quarantaine de dragons qui lui servaient d'escorte.

L'ennemi éprouva dans ce combat de San-Michele une perte totale de 800 hommes tués, 1,200 blessés et 5,000 prisonniers. Bruck fut occupé deux jours après par l'avant-garde de la division Séras.

Pendant que ceci se passait près de Léoben, le général Macdonald s'avançait toujours avec l'aile droite dans la direction de Grätz, où l'archiduc venait de jeter une garnison. Les divisions de dragons des généraux Grouchy et Pully investirent cette place dans la journée du 28.

Le 30, le commandant autrichien, sommé d'ouvrir les portes de Grätz, y consentit, sous la condition de pouvoir se retirer avec ses troupes dans le fort de Schelsberg, qui domine la ville; l'archiduc en était parti le 28 au matin, et continuait sa retraite par Gleisdorf et Fürstenfeld, pour venir s'établir derrière la Raab.

Le général Macdonald resta à Grätz avec les troupes de l'aile droite, tant pour faire rendre le fort de Schelsberg que pour attendre l'arrivée du corps du général Marmont, qui devait opérer sur ce point sa réunion avec l'armée d'Italie.

Le prince Eugène, avec les troupes de l'aile gauche, du centre et de la réserve, poursuivit sa marche vers les frontières de la Hongrie. Le 31 mai, le général Séras, qui s'était avancé jusqu'à Schottwien, sur la grande route de Vienne, au delà du Sommering, rencontra les patrouilles de la brigade de hussards aux ordres du général Colbert, de la division Montbrun, et effectua ainsi la jonction des troupes du prince vice-roi avec la grande armée. Napoléon, informé sur-le-champ de cet heureux événement, adressa à l'armée d'Italie la proclamation suivante, datée de Schoenbrunn :

« Soldats de l'armée d'Italie! vous avez glorieusement atteint le but que je vous avais marqué : le Sommering a été témoin de votre jonction avec la grande armée.

« Soyez les bienvenus. Je suis content de vous! Surpris par un ennemi perfide avant que vos colonnes fussent réunies, vous avez dû rétrograder jusqu'à l'Adige ; mais lorsque vous reçûtes l'ordre de marcher en avant, vous étiez sur le champ mémorable d'Arcole, et là vous jurâtes, sur les mânes de nos héros, de triompher. Vous avez tenu parole à la bataille de la Piave, aux combats de San-Daniele, de Tarvis, de Goritzia, etc. Vous avez pris d'assaut les forts de Malborghetto, de Pedril, et fait capituler la division ennemie retranchée dans Prewald et dans Laybach. Vous n'aviez pas encore passé la Drave, et déjà 25,000

prisonniers, six cents pièces de bataille, dix drapeaux avaient signalé votre valeur. Depuis, la Drave, la Save, la Mur n'ont pas retardé votre marche.

« La colonne autrichienne de Jellachich, qui la première entra dans Munich, qui donna le signal des massacres dans le Tyrol, environnée à San-Michele, est tombée sous vos baïonnettes; vous avez fait une prompte justice de ces débris dérobés à la colère de la grande armée.

« Soldats! cette armée autrichienne d'Italie, qui un moment souilla par sa présence mes provinces, battue, dispersée, anéantie, grâces à vous, sera un exemple de la vérité de cette devise : *Dio la mi diede, guai a chi la tocca;* Dieu me l'a donnée, malheur à qui la touche! »

Diversion tentée par les Anglais pendant la guerre avec l'Autriche; expédition du général Stuart sur les côtes du royaume de Naples. — Dans la proclamation adressée par l'archiduc Charles aux peuples de la monarchie autrichienne, à l'ouverture de la campagne, la cour de Vienne donnait à entendre qu'elle serait secondée dans cette nouvelle lutte par l'une des grandes puissances de l'Europe. C'était désigner assez clairement l'Angleterre, puisque la France se trouvait alors en paix avec les autres gouvernements. Toutefois, l'archiduc avait enveloppé d'un certain mystère cette déclaration encourageante, soit parce que les bases de cette alliance n'étaient pas encore arrêtées, soit peut-être, ainsi qu'on l'a pensé dans le temps, que le cabinet de Vienne voulût laisser supposer que la coopération annoncée viendrait de la Russie ou de la Prusse, bien plus en position l'une et l'autre[1] de secourir l'Autriche dans ses efforts contre Napoléon.

Les événements ne tardèrent pas à démontrer que la Russie et la Prusse ne prendraient point parti pour l'Autriche dans la nouvelle guerre. L'empereur Alexandre, fidèle au traité de Tilsitt et aux conventions d'Erfurth, crut même devoir armer,

[1] On trouve dans le tome septième de la *Correspondance inédite de Napoléon*, imprimée chez C.-L.-F. Panckoucke, plusieurs lettres qui jettent un grand jour sur les dispositions du cabinet de Berlin à cette époque, et qui confirment notre assertion.

en faveur de son allié, l'empereur des Français, pour arrêter l'invasion du grand-duché de Varsovie par les troupes autrichiennes, et l'on vit le cabinet de Saint-James se préparer seul à agir dans les intérêts de celui de Vienne.

Il fut arrêté entre les deux gouvernements que, tandis que l'Autriche mettrait en mouvement toutes ses forces en Allemagne, en Pologne et en Italie, pour combattre l'ennemi commun, l'Angleterre chercherait à diviser celles de la France en les attirant à la fois sur les côtes des royaumes de Naples et de Hollande et des départements septentrionaux de l'empire, qu'elle menacerait par des armements formidables. Les deux cabinets comptaient d'autant mieux sur le succès de ces diversions que leurs agents, dans les pays dont nous parlons, leur avaient encore exagéré les dispositions particulières des habitants, qu'ils désignaient, en masse, comme impatients de secouer le joug tyrannique imposé par Napoléon. En effet, au moment même où l'alliance entre l'Autriche et l'Angleterre se renouait ainsi, les deux provinces des Abruzzes et de la Calabre, dans le royaume de Naples, étaient de nouveau en insurrection contre le roi Joachim Murat, et l'on pouvait croire avec quelque raison que, si les mécontents se voyaient une fois assurés d'une forte protection, ils auraient forcé l'empereur des Français à distraire une grande partie des troupes sous les ordres du prince vice-roi d'Italie pour maintenir son beau-frère sur le trône qu'il lui avait donné.

Les espérances que donnait l'expédition projetée sur les côtes de la Hollande et à l'embouchure de l'Escaut étaient encore plus positives : on savait que la Hollande se plaignait hautement d'être soumise au système prohibitif imposé par le monarque français ; et, quoique la masse du peuple parût attachée au roi qui la gouvernait avec une douceur exemplaire, un grand nombre d'habitants étaient disposés, par calcul, à se joindre au parti qui promettait de rétablir les bases de l'ancienne prospérité nationale.

Le port d'Anvers et une partie des côtes du nord de la France étaient sans défense ; presque toutes les places frontières étaient désarmées et sans garnisons ; tous les dépôts étaient vides, et il fallait un laps de temps assez considérable pour que le gou-

vernement français pût réunir les moyens de s'opposer aux progrès d'une invasion vivement exécutée.

Ces considérations avaient décidé l'Angleterre à tenter les deux expéditions dont nous parlons, et où elle trouvait d'ailleurs, pour elle-même, un avantage réel.

Le général Stuart, qui commandait les troupes que le cabinet de Saint-James n'avait point cessé d'entretenir en Sicile, autant pour la défense de cette île que dans l'espoir de reconquérir un jour le royaume de Naples, eut ordre de se concerter avec la cour de Palerme pour les préparatifs de la première de ces expéditions, tandis que le ministère britannique accélérait, de son côté, l'armement destiné contre les côtes de la Hollande. Rien ne fut négligé pour que celui-ci répondît à l'importance des résultats qu'on en attendait. L'or, les hommes, les navires furent prodigués; mais, par une suite de cette espèce de fatalité qui semblait s'attacher aux entreprises de ce genre tentées jusqu'alors par la Grande-Bretagne, on va voir ces deux expéditions échouer malgré toutes les mesures prises pour en assurer le succès.

Le général Stuart et le commodore Martin employèrent plus de quatre mois à faire leurs préparatifs en Sicile; le roi Joachim en fut informé; longtemps avant que les Anglais fussent en état d'agir, il connaissait déjà tout le secret de l'entreprise et faisait ses dispositions pour la repousser. Les troupes françaises stationnées dans le royaume de Naples, après avoir rétabli la tranquillité dans la Calabre et dans les Abruzzes, eurent ordre de se concentrer et de venir occuper les côtes; des levées extraordinaires furent ordonnées et exécutées avec rigueur; on établit plusieurs camps autour de la capitale, et le roi, qui connaissait la guerre et qui l'avait faite avec distinction, s'occupa du soin de donner à ses nouvelles troupes l'organisation et la discipline qui assurent le succès des armes. Ami du faste et de la représentation, Murat s'était déjà entouré d'une garde d'honneur composée de tous les fils des plus riches seigneurs, propriétaires et négociants de son royaume. La politique était entrée aussi pour beaucoup dans la création de ce corps d'élite; le roi avait voulu s'assurer des dispositions des personnages les plus marquants entre ses sujets, et les fils étaient comme des otages qui répondaient de la fidélité des pères. Murat, entouré

de ces gardes, magnifiquement équipés, passait de fréquentes revues, et cherchait, par l'appât des titres et des récompenses militaires, à exciter l'ardeur des officiers et des soldats. En même temps la plus grande activité régnait dans les arsenaux et dans les autres établissements militaires ; la capitale, devenue le centre de tous les préparatifs de défense, paraissait une ville de guerre. Il était difficile que le général Stuart pût surprendre un adversaire qui se tenait aussi bien sur ses gardes.

L'expédition anglaise apparut enfin au commencement du mois de juin, et les vigies napolitaines la signalèrent en pleine mer le 12. Lorsqu'elle arriva en vue de Naples, la marine du roi Joachim put facilement en reconnaître la force. Elle était de deux cents voiles, parmi lesquelles deux vaisseaux de ligne, cinq frégates, plusieurs bricks et cutters, et un grand nombre de chaloupes canonnières. Le surplus se composait de bâtiments de transport, chargés de troupes, de chevaux, de munitions, et de tout l'attirail d'un grand débarquement. L'armée d'expédition, forte de 15,000 combattants, était composée de troupes anglaises et siciliennes, dans une proportion à peu près égale. Il y avait en outre un grand nombre d'officiers isolés et à la suite, qui, tous brevetés par le roi Ferdinand, devaient, aussitôt après le débarquement, s'occuper d'enrégimenter les habitants, qu'on supposait prêts à se lever en foule à l'apparition de la flotte. Le gouvernement britannique avait même fait confectionner vingt mille habits pour cette milice future.

L'amiral anglais longea d'abord la côte de Calabre, cherchant un point favorable pour le débarquement, et épiant les signaux convenus qui devaient lui être faits de l'intérieur du pays ; mais le général de division Partouneaux, qui commandait dans cette partie, avait su prendre des précautions si sévères et si bien concertées qu'aucun mécontent n'osa remuer. Quelques débarquements partiels, opérés par les bâtiments légers de la flotte, n'obtinrent aucun résultat, et furent tous repoussés avec perte par les postes français disposés sur la côte. Ces débarquements avaient, au reste, pour but principal, de répandre dans le pays des proclamations incendiaires, qui furent presque toutes ramassées par les patrouilles franco-napolitaines. Enfin la flotte, après avoir louvoyé pendant dix jours, se rabattit tout à coup sur

la petite île d'Ischia, à quelques milles de Naples, et parut vouloir y opérer un débarquement. Le 25 juin, au moment où l'avant-garde de la flotte ennemie s'avançait dans le canal, entre l'île d'Ischia et celle de Procida, plusieurs chaloupes canonnières de la marine napolitaine, soutenues par une corvette et par la frégate *la Cérès*, commandée par le capitaine Bauzan, se détachèrent de la côte pour reconnaître ces bâtiments; mais elles furent bientôt entourées par des forces supérieures. L'action s'engagea à neuf heures du matin, et la flottille napolitaine soutint pendant longtemps avec avantage le feu très-violent des Anglais. Une de leurs frégates fut tellement endommagée qu'elle se vit forcée de prendre le large. Les bâtiments napolitains réussirent à se dégager et à se mettre sous la protection des batteries de Pozzuolo et de Baja.

La corvette et la frégate, ayant reçu du roi Joachim l'ordre de rentrer dans le port de Naples, remirent bientôt à la voile, et, trompant, par des manœuvres hardies, la vigilance de l'ennemi, elles traversèrent une partie de l'escadre et gagnèrent le large pour se diriger ensuite sur Naples. La corvette napolitaine, meilleure voilière, précédait la frégate, qui suivait plus lentement; ces deux bâtiments furent joints par une frégate, une corvette et dix-huit canonnières portant du 24, et deux galiotes. Un nouvel engagement eut lieu, à quatre heures et demie du soir, à la pointe de Pausilippe et en présence de toute la population de Naples. Le vent étant venu à manquer, les Anglais tentèrent de prendre les Napolitains à l'abordage; mais ceux-ci se défendirent avec la plus grande résolution, et, après trois heures de combat dans une position désavantageuse, la frégate et la corvette, criblées de coups de canon et presque désemparées, parvinrent cependant à entrer dans le port de Naples, aux cris répétés de vivent le roi Joachim et l'empereur Napoléon! Murat, qui n'avait point quitté le fort de l'Uovo (l'Œuf) pendant toute l'action, descendit au port, se fit conduire à bord de la frégate, et combla d'éloges et de récompenses les marins qui venaient de soutenir si glorieusement l'honneur de son pavillon. L'une des frégates ennemies avait été mise hors de combat, et le capitaine avait eu le bras droit emporté par un boulet. Ce succès, car c'en était un d'avoir

résisté a des forces aussi supérieures, coûta à la marine napolitaine 60 hommes tués et près de 120 blessés.

Sur ces entrefaites, les troupes anglo-siciliennes débarquèrent dans l'île de Procida et s'en emparèrent sans coup *férir*. Le lendemain 26, une division de trente chaloupes canonnières napolitaines, revenant de Gaëte à Naples, suivant l'ordre qu'elles en avaient reçu, parurent dans le canal qui sépare l'île de Procida de celle d'Ischia. Ces chaloupes, ne pouvant plus être protégées par les batteries basses de Procida, dont le feu se croise avec celui de terre ferme de Meliscola et du cap Misène, se trouvèrent entourées par les bâtiments ennemis. Le combat s'engagea dès quatre heures du matin. Les Napolitains se défendirent avec un courage égal à celui que leurs camarades avaient déployé la veille devant Naples. Un brick anglais fut brûlé par la batterie de Meliscola, une canonnière anglaise fut coulée bas et plusieurs autres très-endommagées; mais bientôt six chaloupes napolitaines sombrèrent sous la bordée des vaisseaux ennemis, trois furent incendiées, et cinq obligées de s'échouer sur la côte; les seize autres rentrèrent glorieusement dans le port.

A la suite de ce combat, les Anglo-Siciliens opérèrent un nouveau débarquement dans l'île d'Ischia. 6,000 hommes prirent terre entre huit et neuf heures du matin, et n'eurent pas de peine à contraindre la faible garnison qui gardait les batteries de l'île à se réfugier dans le fort du château, qui fut investi sur-le-champ. Le commandant napolitain, général Colonna, sommé d'ouvrir ses portes, répondit qu'il se défendrait jusqu'à la dernière extrémité.

Quelques jours après, le général Stuart, informé que quelques démonstrations faites par ses ordres dans le golfe de Policastro avaient attiré sur ce point le général Partouneaux avec une grande partie des forces qu'il avait à sa disposition, résolut de tenter un troisième débarquement aux environs de Scylla. Les troupes qui y furent envoyées abordèrent sans résistance, et déjà elles se préparaient à attaquer le fort de Scylla lorsque le général Partouneaux accourut brusquement du point où il s'était d'abord porté, afin de s'opposer à cette nouvelle entreprise. Les Anglo-Siciliens, ne se croyant pas assez nombreux,

pour résister à cet adversaire, se rembarquèrent avec tant de précipitation qu'ils abandonnèrent sur le rivage tout leur attirail de siége, une grande quantité de projectiles, des munitions, des tonneaux de biscuit et de viande salée, etc. 200 cavaliers anglais, détachés dans l'intérieur des terres, furent coupés et faits prisonniers par le général Cavaignac.

L'occupation des îles de Procida et d'Ischia et la tentative sur Scylla furent à peu près les seules opérations du général Stuart. Depuis le 1er jusqu'au 22 juillet, la flotte anglaise continua à croiser sur les côtes du royaume de Naples et tint en haleine les troupes chargées de les défendre. De temps à autre elle faisait des démonstrations de débarquement, qui se bornaient toujours à jeter sur le rivage quelques-uns de ces bandits ou gens sans aveu qui s'étaient signalés dans les campagnes précédentes par leurs brigandages, par la dévastation des propriétés et par des assassinats partiels. On sait que l'emploi de ces moyens auxiliaires était familier au gouvernement sicilien, et que les Anglais s'y prêtaient avec complaisance. Ces misérables, ainsi débarqués sur les côtes de la Calabre, s'occupaient bien mieux de leur ancien métier de voleurs ou de sicaires que d'accroître le nombre des partisans du roi Ferdinand. Ils ne réussirent qu'à rassembler quelques hommes de leur trempe, et les excès commis par cette association de brigands furent plus favorables aux intérêts du roi Joachim que ne l'auraient été quelques milliers de soldats de plus dans son armée. Ils inspirèrent aux habitants paisibles un grand éloignement pour le retour de l'ancienne dynastie et un attachement réel pour le nouveau gouvernement, qui s'étudiait à rétablir partout l'ordre et la tranquillité, et à protéger constamment les personnes et les propriétés. Les Anglais eux-mêmes finirent par être honteux de la conduite atroce de ces indignes agents d'insurrection. Le général Stuart et le commodore Martin se crurent obligés de publier une proclamation pour les désavouer[1].

[1] Ils avaient un meilleur moyen de couvrir leur honneur : c'était de ne pas se charger du débarquement de ces hommes. Leur refus eût démontré bien plus évidemment à l'Europe que la loyale nation anglaise dédaignait le secours machiavélique de voleurs et d'assassins de profession.

Enfin, le 22 juillet, le général Stuart, désespérant de pouvoir atteindre le but de l'expédition, se décida à retourner en Sicile. Les troupes anglo-siciliennes évacuèrent les îles de Procida et d'Ischia, et le 24, à cinq heures du matin, quatre frégates protégeaient les dernières embarcations. Le 26, la ville de Naples perdit entièrement de vue cette flotte de deux cents voiles, dont la première apparition avait d'abord causé beaucoup d'inquiétude. Ce même jour, des députations des deux îles vinrent confirmer l'entière évacuation de l'ennemi. Le général Colonna, commandant le château d'Ischia, avait conservé ce poste intact.

La retraite inopinée des Anglo-Siciliens, cette détermination prise de renoncer si promptement à une entreprise dont les préparatifs avaient exigé tant de frais, et sur laquelle les deux cours de Londres et de Palerme avaient fondé de si grandes espérances, paraissent avoir été amenées par deux causes principales. D'abord, il est de fait (et tout avait été calculé dans cette supposition) que l'on comptait puissamment sur le soulèvement des provinces, et nulle part il n'y eut d'insurrection; partout, au contraire, les habitants s'étaient joints aux troupes de ligne pour s'opposer à toute tentative de descente. En second lieu, les Anglais ne pouvaient se maintenir dans les deux îles de Procida et d'Ischia qu'en y formant des magasins de vivres considérables, tant pour les troupes que pour les habitants, qui n'avaient pas même d'eau douce. Il fallait faire venir ces vivres et cette eau de la Sicile, et les distances rendaient les approvisionnements difficiles. Une maladie épidémique s'était, d'ailleurs, manifestée sur la flotte et exerçait de grands ravages parmi les équipages. Cette dernière circonstance contribua peut-être plus que les autres motifs à faire abandonner une entreprise qu'il aurait fallu brusquer pour obtenir le succès désiré.

ANNÉE 1813.

Le prince Eugène avait quitté la grande armée française d'Allemagne dans les premiers jours de mai, afin d'activer en Italie la levée et la formation des troupes destinées à remplacer

celles des trois corps successivement fournis par ce royaume pour les campagnes de 1812 et 1813. Nous avons déjà dit que, pour compléter celui commandé par le général Bertrand, non-seulement on avait été obligé de faire marcher tout ce qui restait de soldats dans les dépôts, mais qu'on y avait encore ajouté les instructeurs, les ouvriers, enfin tout ce qui paraissait susceptible d'un service actif. Ainsi la conscription, qui devait recomposer les éléments d'une armée réduite à des quartiers maîtres et à un très-petit nombre d'éclopés, ne pouvait plus que chercher en elle-même ses guides et ses instructeurs. Napoléon avait à la vérité renvoyé de Moscou en Italie un certain nombre de cadres de bataillons supprimés; mais par suite des événements de la campagne, ces cadres, déjà diminués dans le trajet jusqu'aux frontières de l'Allemagne, se trouvaient renfermés dans la place de Glogau.

Situation défensive du royaume d'Italie. — Le 18 mai, le prince vice-roi d'Italie était de retour à Milan. Il s'y occupa de suite de l'objet de sa mission. Les instructions qu'il avait reçues pour la formation d'une nouvelle armée en Italie étaient pressantes, et ne laissaient aucun doute sur la promptitude avec laquelle l'empereur Napoléon en exigeait l'exécution; mais les moyens manquaient pour remplir le cadre prescrit. Les corps qui devaient composer l'armée comptaient à peine une vingtaine d'individus de tout grade, présents, appartenants aux régiments anéantis dans la campagne de Russie; d'autres étaient des régiments provisoires qui devaient venir de France, et dont la formation était encore sur le papier; enfin dans le tableau de la formation générale, le prince de Neufchâtel avait fait entrer des régiments croates qu'on ne pouvait plus tirer de leur pays, et des Napolitains, que l'imprudent Murat ne devait bientôt plus faire servir que contre la France.

Les pouvoirs du vice-roi devaient être fort étendus, afin de parvenir à remplir les intentions de l'empereur; aussi le furent-ils. Il se vit le maître d'organiser, d'après les résultats existants ou possibles, l'armée qu'il devait commander. Il disposa, indépendamment de la conscription du royaume, de celle des départements les plus voisins, c'est-à-dire des provinces italiennes

incorporées à l'empire français, et d'un petit nombre de départements situés à l'ouest et au pied des Alpes[1].

Dans l'intervalle qui s'écoula entre le retour du vice-roi à Milan et les premières hostilités de l'Autriche, la conscription du royaume et celle des départements français d'Italie se réunirent avec activité; les cadres des divers régiments commencèrent à se remplir; mais il manquait des officiers, des sous-officiers et des armes; les dépôts et les magasins des corps étaient épuisés; ceux de l'État ne pouvaient suffire à l'armement absolu d'une armée qui devait être au moins de 50,000 hommes[2]. A la vérité, Napoléon avait ordonné au ministre de la guerre de faire venir en poste, d'Espagne en Italie, 200 officiers et sous-officiers; et le vice-roi avait été autorisé à prendre des armes dans différents arsenaux, même jusqu'à Barcelone; mais encore fallait-il le temps matériel pour pouvoir disposer de ces ressources.

L'activité du prince Eugène et le zèle des estimables agents qui le secondaient, tels que le lieutenant général Vignolle, son chef d'état-major, lui firent multiplier, pour ainsi dire, les faibles moyens qui lui avaient été donnés, et créer des ressources qui eussent échappé à un chef ordinaire. L'habillement, réduit au strict nécessaire, fut confectionné en toute hâte; les armes existantes furent réparées, et l'on en réunit de nouvelles trouvées à proximité. Les conscrits furent exercés avec persévé-

[1] « Cette dernière disposition, que la nécessité seule pouvait dicter et justifier, eut, il est vrai, l'effet direct qui en avait été le motif; mais les événements qui se développèrent, donnèrent à cette mesure des conséquences qu'il était sans doute difficile de prévoir alors, et qui devaient faire évanouir l'espérance des secours que la France pouvait tirer, pour sa défense intérieure, de l'armée d'Italie, devenue presque entièrement italienne. A l'époque où il aurait fallu peut-être que cette armée repassât les Alpes, les intérêts nationaux, s'ils n'avaient pas changé, s'étaient au moins partagés. L'honneur trouve sa véritable patrie sur la terre qui l'a vu naître, et qui couvre les tombeaux de ses ancêtres : les Toscans, les Piémontais, abandonnaient la leur pour défendre une terre étrangère. » (*Précis des opérations de l'armée d'Italie*, en 1813 et 1814, par le lieutenant général Vignolle.)

On verra plus tard la preuve de ce raisonnement judicieux.

[2] Le prince major général Alexandre Berthier l'avait portée à 80,000 hommes, en y comprenant les troupes illyriennes et les Napolitains.

rance, et fournirent, parmi eux, la plus grande partie des sous-officiers qui devaient les guider et les commander devant l'ennemi[1].

La formation de l'armée d'Italie, que Napoléon avait voulu accélérer pour tâcher de retenir le cabinet autrichien dans son alliance, était cependant, à l'époque de la déclaration de guerre de cette puissance, fort au-dessous du complet des cadres. Il importait à la politique de l'empereur des Français de chercher à inquiéter l'Autriche par la menace d'une armée formidable aux frontières de l'Italie. Ce moyen, tant de fois utile, n'aurait pas manqué son effet, si les intérêts de la France et de son souverain eussent été ceux de tous les hommes qui servaient l'un et l'autre; mais les alliés avaient déjà la mesure des forces réelles de l'empire français, et de la différence qui allait exister à l'avenir entre les projets et les ordres de Napoléon, et leur exécution. Rien ne pouvait donc les empêcher de marcher à leur but.

L'armée d'Italie, portée, par un décret impérial, à sept divisions au complet, fut organisée sous cette forme, et figura aux yeux du public sous un cadre factice, et ce cadre devait prêter d'autant plus à l'illusion, qu'on y trouvait les numéros des régiments qui avaient été en Russie. Le prince Eugène reconnaissait bien le danger où allait le mettre la presque impossibilité de remplir un tableau exagéré. A la difficulté de compléter les corps qu'il avait sous ses yeux, se joignait le désavantage de devoir compter parmi ses forces disponibles les corps français dont la formation et l'arrivée en Italie, dépendaient uniquement du ministre de la guerre, duc de Feltre.

Le prince Eugène organise une armée d'observation. — Tout en laissant marcher la force numérique et presque idéale

[1] « Lorsque l'armée entra en campagne, on vit des recrues, la plupart en veste et en bonnet de police, conduits par d'autres recrues, portant leurs cartouches dans leurs poches, combattre vaillamment, et soutenir la réputation des corps auxquels ils appartenaient, et dont ils n'avaient reçu en héritage que le nom seul. » (*Le général Vignolle*).

N. B. Nous avons cru pouvoir, sans scrupule, faire de nombreux emprunts à l'excellent ouvrage de cet officier général, dont la réputation est faite. Il nous eût été difficile de puiser dans de meilleures sources.

que lui avaient prescrite successivement les décrets impériaux le vice-roi s'était particulièrement occupé de l'organisation d'un noyau d'armée solide et qui pût se trouver prêt à repousser une invasion.

La première mesure qu'il prit fut de centraliser la formation du corps d'observation de l'Adige, déjà ordonnée par un décret de Napoléon, en date du 18 avril, et dont le commandement avait été d'abord confié au général Vignolle, chargé jusqu'alors du commandement des dépôts français stationnés en Italie. Ce corps était porté à trois divisions d'infanterie française, une italienne, et une division de cavalerie[1]. Le général Grenier avait ensuite remplacé le général Vignolle; mais le travail de ces deux chefs, qui s'était borné, en raison du peu d'espace de temps, à la préparation des cadres, fut continué activement par le prince. Il établit les points de réunion des troupes dans un cercle plus rapproché, afin de pouvoir incessamment tirer parti de tout ce qui se trouverait en état de combattre. Une des divisions françaises fut placée en première ligne, et s'organisa à Padoue, Trévise et Bassano; une autre fut mise en seconde ligne, à Vicence, Vérone et Rovérédo; la troisième à Mantoue, Bozzolo et Montéchiaro; la division italienne à Brescia et aux environs; enfin, la cavalerie à Crémone, Valeggio et Castiglione *delle Stiviere*.

Au mois de juin, le vice-roi reçut du ministre de la guerre de France, l'avis que douze bataillons devaient se rendre en Italie, ce qui portait l'armée du prince à soixante-seize bataillons; il la forma en cinq divisions, non compris celle de cavalerie; et comme dès cette même époque, on pouvait prévoir la réunion de l'Autriche à la coalition, les troupes furent encore plus rapprochées des frontières orientales; elles occupèrent Udine, Cividale, Gemona, le pays entre Trévise, Bassano, Pordenone et Venise; une division de réserve se forma à Montéchiaro; la cavalerie dut être placée entre Castiglione *delle Stiviere*, Mantoue et Vérone. Le vice-roi ajouta à ce cadre, les six bataillons de la garde royale, qui devaient se rendre à Brescia pour y former la réserve du quartier général[2].

[1] Le roi de Naples devait fournir six bataillons et six escadrons.

[2] L'état de situation n'était qu'illusoire, et bien au-dessus de la force réelle

Au 15 juillet, l'armée ne se composait encore que de soixante-douze bataillons incomplets, soit présents en Italie, soit en route pour s'y rendre ; et la cavalerie sur laquelle on pouvait compter, ne s'élevait pas au delà de douze escadrons. Le prince répartit le cadre en trois lieutenances ou corps d'armée, et leur attribua les généraux qui devaient les commander[1].

de cette armée. Il comprenait, en effet, outre les troupes napolitaines et croates, plusieurs régiments qui n'étaient qu'annoncés, et bien loin de se trouver en Italie. Il n'y avait réellement dans ce royaume que soixante bataillons (y compris ceux de la garde royale) incomplets, en partie manquant d'armes, et composés de recrues non instruits.

[1] Voici le tableau de cette formation :

Le prince vice-roi d'Italie, général en chef.

Le général de division Vignolle, chef de l'état-major général.

Le général Saint-Laurent, commandant l'artillerie.

Le colonel Simon-Moydier, commandant le génie.

Première lieutenance (le général Grenier, commandant.)

Première division, général Quesnel : — 12 bataillons et 18 bouches à feu	7,777 h.
Deuxième division, général Gratien : — 11 bataillons, 16 bouches à feu	8,200
Deuxième lieutenance (commandement vacant.)	
Première division, général Verdier : — 11 bataillons, 18 bouches à feu	7,486
Deuxième division, général Marcognet : — 11 bataillons, 20 bouches à feu	7,189
Troisième lieutenance (général Pino. Troupes italiennes.)	
Première division, général Palombini : 12 bataillons, 16 bouches à feu	9,562
Deuxième division, général Lecchi : — 12 bataillons (dont six de la garde), 16 bouches à feu	7,891
Réserve (général Bonfanti.)	
Trois bataillons	2,469
Cavalerie (le général Mermet.)	
Douze escadrons	1,800

Artillerie.

Réserve, 12 pièces de 12, six obusiers.

Grand parc, 6 pièces de 6, vingt obusiers.

Total général...	Hommes	50,574
	Chevaux	1,800
	Bouches à feu	130

N. B. Le nombre d'hommes disponibles ne pouvait être réellement compté au-delà de 45,000 hommes d'infanterie et 1,500 chevaux.

Mouvements de l'armée d'Italie sur les frontières du royaume. — L'armée commença son mouvement en avant, le 15 juillet, et le continua jusqu'à ce qu'elle fût au delà de l'Adige. La première lieutenance passa la Piave, ayant une division derrière la ligne de l'Isonzo, et l'autre sur le Tagliamento; la deuxième lieutenance occupa Vicence, Castel-Franco, Bassano et Feltre; la troisième vint à Vérone et Padoue, ayant une brigade détachée à Trieste, Fiume et Laybach; la cavalerie occupa Padoue et Trévise; la réserve resta à Montéchiaro.

Jusqu'au 7 août, les troupes gardèrent ces positions sans avoir fait d'autre mouvement que celui de trois bataillons que le vice-roi envoya à Villach. Le 10, ce prince transporta son quartier général à Udine. L'artillerie de campagne fut mise à la suite des divisions, et l'armée commença à se déployer. Le 12, elle occupait les positions suivantes : la première lieutenance, c'est-à-dire les deux divisions sous les ordres du général Grenier, était concentrée entre Udine et Gorizia; les divisions Verdier et Marcognet, entre Codroipo et San-Daniel; la division Palombini vint se placer en avant de la forteresse de Palma-Nova; la garde royale resta en réserve à Pordenone, et la cavalerie s'établit à Latisana. L'armée continua, jusqu'au 16, son déploiement par la gauche. La division Gratien occupa Tarvis et Villach; celle du général Quesnel se tint en arrière de Gemona. Dans cette position, le prince vice-roi gardait les deux grands débouchés de l'Italie, par Laybach et Ponteba.

Cependant le gouvernement autrichien avait ordonné le rassemblement de l'armée destinée à agir en Italie. Le général Hiller, chargé du commandement en chef, concentra ses troupes à Volkermarkt, dans les premiers jours d'août; menaçant Villach par sa droite, il s'étendait par sa gauche jusqu'à Agram, où il avait deux divisions. Un des premiers soins du général en chef autrichien avait été de mettre sur le pied de guerre les régiments de la Croatie autrichienne [1]; et il avait envoyé des agents

[1] On sait que cette province est divisée en un certain nombre de districts ou arrondissements, dont tous les habitants sont enrégimentés. La partie située sur la droite de la Save, avait été cédée à la France par l'Autriche, et était alors comprise dans les provinces de l'empire dites illyriennes. Napoléon lui avait conservé son organisation militaire.

dans la partie cédée à la France, pour disposer les habitants à un mouvement insurrectionnel qui pût faciliter son invasion.

Instruit des menées de son adversaire, le prince Eugène se hâta de mettre son armée en mouvement vers la province que nous venons de nommer, dans l'espoir de prévenir l'invasion de l'ennemi, et à l'effet de prendre la ligne de la Save, appuyant sa gauche aux sources de cette rivière, avant que les troupes autrichiennes ne débouchassent d'Agram. En conséquence, il établit, le 19, son quartier général à Gorizia, d'où il publia un ordre du jour par lequel il annonçait à l'armée qu'elle était appelée à partager les dangers et la gloire d'une nouvelle guerre avec l'Autriche.

Les troupes françaises continuèrent le même jour leur mouvement jusqu'à Adelsberg; les divisions du général Grenier s'étendaient, le 20, de Wipach à Alben; la division Palombini couvrait Trieste, et le général Lecchi avait une de ses brigades à Laybach.

Les Autrichiens envahissent l'Illyrie, la Croatie et la Dalmatie. — Pendant ce temps, les Autrichiens étaient entrés en Illyrie. Le 17, au matin, deux colonnes passèrent la Save à Sizek et à Agram, prenant leur direction sur Karlstadt et Fiume. Le général Jeanin, qui était dans la première de ces villes, fit des préparatifs de défense; mais lorsque les habitants de cette partie de la Croatie virent que l'on allait couper le pont de la Kulpa, qui est sur la route d'Agram, ils s'insurgèrent. Abandonné par tous les soldats croates qu'il avait sous ses ordres, et menacé par la populace de Karlstadt, le général Jeanin se vit forcé de se retirer, avec une poignée d'hommes qui lui restaient, sur Fiume [1].

L'insurrection que les Autrichiens venaient de fomenter en Croatie, s'étendit bientôt, par les mêmes moyens, en Dalmatie, dans le pays de Raguse et aux bouches du Cattaro, où commandaient les généraux Montrichard, Roize et Gauthier. Ceux-ci n'avaient qu'un petit nombre de troupes italiennes et quelques bataillons croates, qui, par suite de l'insurrection de

[1] Les employés de l'administration française furent très-maltraités par les insurgés; M. de Contades, intendant de la province, faillit même à perdre la vie.

leur pays, loin de servir à la défense, contribuèrent, au contraire, à faciliter les succès ultérieurs des Autrichiens dans ces provinces.

Au 21 août, la force de l'armée autrichienne qui s'avançait sur les frontières de l'Italie, s'élevait à 60,000 hommes, savoir : 20,000 à Klagenfurt, 15,000 devant Cilly, 10,000 vers Neustadt et Treffen, 3,000 en marche sur Fiume, 6,000 se dirigeant sur la Dalmatie, 3,000 à Spital et Sachsenburg, et à peu près autant à Rastadt, sur les frontières du duché de Salzburg.

L'infériorité numérique de l'armée franco-italienne, et plus encore l'inexpérience de la presque totalité des soldats qui la composaient, ne permettaient pas au vice-roi de songer à une guerre offensive. Ne pouvant pas reprendre la ligne de la Save, que l'ennemi avait déjà dépassée, ce qu'il avait de mieux à faire était de prolonger la défense des frontières du royaume et de gagner assez de temps pour compléter la formation de son armée. La principale masse des forces autrichiennes était d'ailleurs à Klagenfurt et aux environs, et tout annonçait que l'intention du général Hiller était de forcer les positions de Villach et de Tarvis. Ce mouvement aurait débordé la gauche de l'armée d'Italie, et ouvert, par le vallon de la Drave, l'accès du Tyrol à l'ennemi. Le prince Eugène se décida donc à faire une contre-marche avec trois divisions, la garde royale et une brigade de cavalerie, en remontant l'Isonzo par Canale, Caporetto et Pletz. La division Palombini fut dirigée sur Laybach. Les divisions Verdier et Marcognet se réunirent dans le camp retranché de Tarvis; celle du général Quesnel se porta d'Arnoldstein sur Frukenstein, pour soutenir le général Gratien qui était à Federaun et Hart.

Affaires de Villach, de Feistriz, etc. — Le général Gratien avait évacué Villach le 23; mais le lendemain ayant appris le mouvement du vice-roi, et sachant que le général Quesnel était déjà arrivé à Tarvis, il avait fait attaquer la première ville que nous venons de nommer par deux bataillons du 35e léger et un du 36e, sous les ordres du colonel Duché. Villach fut enlevé, et les trois bataillons français, dont la belle conduite fut citée à l'ordre de l'armée, firent 300 prisonniers. Toutefois le colonel Duché reçut ensuite l'ordre de revenir à Federaun.

L'ennemi venait de jeter des ponts sur la Drave, à Roseck, et les avait fait couvrir par des ouvrages à la rive droite, ce qui décida le vice-roi à attaquer à la fois les deux points de Villach et de Roseck. Le général Gratien eut ordre de reprendre le premier; le général Quesnel marcha sur Roseck, et força l'ennemi à repasser la Drave, et à détruire ses ponts; le général Verdier vint à Reckersdorf pour soutenir le général Gratien. Les troupes de ce dernier, au nombre de neuf bataillons, s'étant mises en mouvement de Federaun, le général en laissa le tiers en réserve aux bains, et attaqua vigoureusement Villach avec le restant. Les Français ne purent d'abord emporter que les faubourgs, mais le général Quesnel ayant chassé l'ennemi de Roseck, comme on vient de le voir, les Autrichiens évacuèrent Villach le 29, dans la matinée, après y avoir mis le feu. Le général Gratien y entra aussitôt, et le vice-roi vint y établir son quartier général [1].

Dans les derniers jours d'août, les troupes de l'aile gauche de l'armée franco-italienne occupaient Villach, Federaun, Sau-Marein, Roseck et Wurtzen. Le vice-roi envoya son aide de camp, le général Gifflenga, avec un parti, à Paternion, pour observer l'ennemi.

Cependant l'ennemi achevait de déployer son aile gauche contre la droite de l'armée d'Italie. De Neustadt, il envoya des reconnaissances à Weichselburg; le corps campé près de Cilly poussa des partis jusqu'au pont de Tshernuz, occupé par une brigade de la division Lecchi. Le 27, le général Nugent prit possession de Fiume. Le général Garnier avait évacué cette ville la veille pour se retirer à Scheplane; il y fut attaqué par les Autrichiens, qui le forcèrent à continuer sa retraite jusqu'à Materia.

Le 26 août, le général Pino avait fait attaquer par une brigade les retranchements que l'ennemi avait sur le mont Leobel;

[1] A cette époque le prince fit quelques changements dans l'organisation de son armée. Le général Verdier prit le commandement de la deuxième sous-lieutenance, et fut remplacé dans celui de sa division par le général Bouyer. La réserve du général Bonfanti fut augmentée de 2,000 hommes. Le total général des troupes s'élevait à 57,159 hommes; mais, dans ce nombre, se trouvaient plusieurs corps qui n'avaient pas encore rejoint l'armée.

mais cette entreprise ayant échoué complétement, les Italiens battus s'étaient retirés d'abord sur Krainburg, et quatre jours après sur Zwischem-Vasser. C'est à la suite de cette retraite que le général Pino avait fait occuper le pont de Tshernuz. Le vice-roi qui n'approuvait point ce dernier mouvement, donna l'ordre au général Pino de faire occuper Lohitsch par trois bataillons, et attaquer Krainburg par la brigade qui l'avait évacué. Cette attaque réussit, et le général Belotti s'établit, le 2 septembre, à Krainburg, avec le 3e régiment d'infanterie légère italienne.

Afin de s'assurer du passage de la Drave, qu'ils avaient perdu par la prise de Villach et la destruction des ponts de Roseck, les Autrichiens venaient d'élever des retranchements à Feistriz. De ce point ils pouvaient marcher directement sur Tarvis ou entrer dans la vallée de la haute Save, couper la communication entre les deux premières lieutenances et la troisième, et forcer ainsi l'armée franco-italienne à se retirer derrière l'Isonzo et les Alpes Juliennes. Cette considération décida le prince Eugène à rapprocher les troupes du général Grenier de Krainburg, et à faire attaquer les retranchements de Feistriz.

Le 6 septembre, à trois heures après midi, le prince vice-roi donna au général Grenier l'ordre de se porter en avant; celui-ci fit attaquer les retranchements des Autrichiens par les brigades des généraux Dupeyroux et Schmitz; celle du général Campi, franchissant tous les obstacles, marchait sur les revers des montagnes; les redoutes furent emportées avec impétuosité; l'ennemi fut culbuté et poursuivi plus de deux lieues l'épée dans les reins. A cinq heures, la position et les retranchements de Feistriz étaient complétement enlevés, et le général Grenier avait dignement rempli les ordres du prince vice-roi. La perte de l'ennemi dans cette affaire s'éleva à 350 hommes tués, 400 blessés, et 500 prisonniers. La perte des Franco-Italiens ne fut guère que d'une centaine de tués et de 300 blessés[1].

[1] Le général Grenier fit, dans son rapport au vice-roi, une mention particulière des généraux Quesnel, Campi, Dupeyroux, Schmitz; des colonels Pegot (du 84e), Fontenelle, de Marzy; du chef de bataillon Fonvielle, et

Suite des mouvements de l'armée d'Italie; déploiement de l'armée autrichienne; affaire de San-Marein; combats de Weichselburg, de Jelschane, Fiume, etc. — Le 7, la division Quesnel occupa la position de Feistriz; les postes de droite s'étendirent jusqu'à Hohlenburg et un peu au delà. Les communications entre cette division et celle du général Marcognet furent rétablies par le Leobel. Le 8, le quartier général était à Krainburg. Le général Belotti, qui y était avec le 3[e] léger italien, eut l'ordre de se rendre de nouveau au pont de Tshernuz, étendant sa droite jusqu'à Sallock. En même temps, le général Palombini, avec une brigade, dut prendre position à San-Marein, sur la route de Weichselburg. Ces dispositions n'étaient que le préliminaire de l'attaque projetée par le vice-roi sur Stein; elles devaient en outre contenir le général Nugent et l'empêcher de marcher sur Trieste. Trompé par de faux rapports, inquiété des mouvements qui se faisaient à sa droite, et de la présence d'un camp ennemi à Lippa, craignant d'être coupé de Gorizia et de Trieste, le général Pino crut et annonça au prince que les Autrichiens marchaient en force sur Trieste. Le vice-roi se vit donc forcé de suspendre son attaque sur Stein. Le général Palombini dut se porter, avec une de ses brigades, de Vochitz sur Adelsberg, poussant des reconnaissances jusqu'à Lippa. Le prince plaça aussi deux bataillons en avant de San-Marein, dans la vue d'inquiéter le détachement ennemi qui se trouvait de ce côté. Cependant le général Belotti, parti le 8 au matin de Krainburg, au lieu de suivre le cours de la Save par Perbacz et Fiednig, et de couvrir son mouvement par la chaîne de coteaux qui bordent cette rivière, se laissa tromper par ses guides, qui le menèrent beaucoup plus à gauche, sous prétexte de trouver un chemin plus facile pour l'artillerie; il prit donc par Fornig et Navreg, se dirigeant vers Mansburg et Fritzen, où il devait rejoindre la grande route. Ce mouvement imprudent l'amena en vue des camps ennemis de Stein et de Stob. A peine arrivé à la hauteur de Kaplafas, il fut attaqué brusquement par des forces très-supérieures, et culbuté sur les villages

d'un grand nombre d'officiers, sous-officiers et soldats des 7[e], 9[e], 52[e] et 84[e] de ligne. Le brave chef de bataillon Charrier, du 9[e] régiment, avait été tué

de Navreg et Utich. Sa colonne, formée du 3e léger italien, fut dispersée dans les collines après avoir opposé la plus vive résistance. Le général lui-même, blessé d'un coup de feu, demeura prisonnier avec 400 des siens, l'ennemi s'empara en outre de deux pièces régimentaires.

Cet échec qu'il était impossible de prévoir, força de nouveau le prince vice-roi à suspendre son attaque sur Stein; les rapports du général Pino et du général Fresia annonçaient que l'ennemi se renforçait vers Fiume, et ne tarderait pas à menacer les communications de l'armée par Gorizia et Fiume. Le général Pino se croyant menacé de front par des forces imposantes, fit abandonner Adelsberg et rapprocha de lui le général Palombini. Le général Nugent profita de ce mouvement rétrograde en poussant des partis sur Adelsberg et Materia. Il se trouvait secondé d'ailleurs par l'insurrection de l'Istrie, organisée par un officier nommé Lazarich, et à laquelle les Anglais avaient abondamment fourni des fusils, de l'artillerie et des munitions.

Dans cette circonstance, le prince vice-roi, forcé de porter toute son attention à son extrême droite, résolut de se débarrasser du général Nugent qui le menaçait de flanc. En conséquence, la division Palombini dut se porter sur Lippa, en même temps que le reste de l'armée se déployait dans le vallon de la Save, prolongeant son centre jusqu'à Laybach; le général Verdier, avec les divisions Rouyer et Gratien, fut chargé de la défense de la Drave, appuyant sa gauche à Paternion, sa droite à Feistriz et Hohlenburg, et plaçant deux bataillons à Villach, et son quartier général à Finkenstein. Le général Grenier, chargé de défendre la haute Save, établit la division Quesnel à Krainburg et Neumarkt, ayant deux bataillons sur le Leobel, en communication avec la droite du général Verdier; la division Marcognet fut placée devant Laybach, occupant le pont de Tshernuz, avec des postes à Salleck et à Kaltenbrunn.

Le 11 septembre, le prince vice-roi vint avec la garde royale et le quartier général à Laybach.

Cependant l'ennemi continuait ses mouvements sur l'aile droite de l'armée franco-italienne; toutes ses troupes paraissaient se renforcer sur ce point, tandis qu'il dégarnissait son centre. Les reconnaissances poussées par le vice-roi vers Cilly,

ne rencontraient que peu de troupes, tandis que celles dirigées sur Weichselburg et Lippa étaient constamment arrêtées par des corps nombreux. Tout semblait donc indiquer que le général Hiller méditait une manœuvre par sa gauche, et qu'il avait renoncé à pénétrer en Italie par Tarvis, pour y entrer par Trieste et Gorizia. Ce fut le motif des fréquentes reconnaissances que le vice-roi fit faire sur San-Marein, et de l'obstination qu'il mit à y tenir une avant-garde. Le 12, la garde royale eut, dans ce village, un engagement avec les Autrichiens qui remportèrent l'avantage.

Alors le prince, jugeant que l'intention des Autrichiens était, non d'attaquer directement Laybach, mais bien de se porter directement sur Adelsberg, laissa le 59e régiment au pont de Tshernuz, et fit marcher à San-Marein le reste de la division Marcognet. Les Autrichiens s'étant déjà retirés de ce dernier village, le général Jeanin poussa jusqu'à Weichselburg, y atteignit l'ennemi, l'attaqua et le força à se replier sur Treffen. La division française retourna ensuite devant Laybach. Le 16 septembre, l'ennemi ayant reçu du renfort, les avant-postes de la garde royale, placée à San-Marein, furent surpris, et ses bataillons, chargés à l'improviste, se virent contraints de rétrograder sur Laybach. Le prince vice-roi fit marcher alors des forces plus considérables sur ce point, pour arrêter le mouvement de l'ennemi. Le 17, la division Marcognet, relevée au pont de Tshernuz par une brigade de la division Quesnel, marcha de nouveau sur San-Marein, où elle prit position.

Sur ces entrefaites, le général Pino avait achevé son mouvement sur Lippa avec la division Palombini. Le 14, le général Nugent fut attaqué à Jelschane, à quelque distance en avant de Lippa, et battu avec perte de 300 hommes tant tués que blessés, d'une pièce d'artillerie et de 200 prisonniers. Le 15, la brigade Ruggieri, soutenue par la cavalerie du général Perreymond, marcha sur Fiume et en chassa l'ennemi, après lui avoir pris deux canons [1]. Après cette expédition, le général Pino,

[1] L'archiduc Maximilien, qui se trouvait alors dans cette ville, eut à peine le temps de s'échapper en s'embarquant sur un vaisseau anglais commandé par l'amiral Freemantle.

ayant laissé le 2[e] régiment de ligne italien devant Lippa, et envoyé le 3[e] sur Trieste, revint avec le reste de la division Palombini à Adelsberg. Le 16, le général Pino obtint la permission de quitter l'armée pour raison de santé, et fut remplacé dans son commandement par le général Palombini.

Le général Nugent, de son côté, ne voulant point s'exposer à une seconde défaite, se replia sur Castua, et de là sur Pisino, où il attendit le moment de se porter en avant : aidé par les Anglais qui bloquaient tous les forts, il prit en peu de jours les places de Pola, Capo-d'Istria et Monte-Maggiore.

Pendant que ces événements avaient lieu, le général Bonfanti, avec sa division de réserve, avait quitté Monte-Chiaro pour se rendre à Trente où toutes ses troupes étaient réunies, le 12 septembre, à l'exception d'un bataillon du premier régiment étranger qui était à Brixen avec une compagnie à Muhlbach. Le 11, cette compagnie, ayant été attaquée par une avant-garde ennemie, la plupart des soldats qui la formaient désertèrent, les autres en petit nombre furent faits prisonniers. L'ennemi avança alors sur Botzen ; ce mouvement causa une telle inquiétude au général Bonfanti, qu'il abandonna Trente pour se rapprocher de Vérone ; toutefois, il revint dans cette première ville deux jours après. Le prince vice-roi, justement mécontent de la conduite de cet officier, lui retira le commandement de la division de réserve, qu'il donna au général Gifienga, l'un de ses aides de camp.

Nouvelle organisation de l'armée d'Italie; mouvements des Autrichiens sur la Save et sur la Drave. Affaires de San-Hermagor, de Tshermiz, de Czirknitz, etc. — Cependant le général en chef Hiller avait à peu près dégarni son centre, et manœuvrait par ses ailes; sa droite ne paraissait pas encore destinée à agir, mais sa gauche continuait son mouvement avec activité, dans le but de masquer Laybach et de marcher sur Trieste : d'autre part le vice-roi, instruit par ses reconnaissances que les Autrichiens avaient porté de fortes masses aux deux extrémités de leur ligne d'opérations, jugea convenable de leur opposer une disposition semblable, en rappelant à lui les troupes dont il pouvait disposer, sans dégarnir toutefois son aile gauche. En conséquence, l'armée d'Italie reçut une nouvelle

organisation, et fut divisée en deux corps : celui de droite, sous les ordres du prince vice-roi en personne, et celui de gauche[1], commandé par le général Grenier. Ces deux corps occupaient les positions suivantes au 20 septembre : la division Quesnel était devant Laybach, la division Marcognet à San-Marein, la division Palombini à Edelsberg, la division Rouyer entre Feistriz et Finkenstein, la division Gratien à la droite de Finkenstein, occupant toujours Villach et Paternion; la brigade Campi avait appuyé à gauche vers Neumarkt, et la division Giflenga était à Trente.

Le vice-roi avait décidé de faire attaquer, le 21, le corps autrichien qui était à San-Marein. Cette attaque de front devait être exécutée par la division Marcognet, et soutenue par un mouvement de flanc de la division Palombini; mais le général Rebrovitz, prévenu de la défaite du général Nugent vers Fiume, et favorisé par un brouillard très-épais, se retira de grand matin. Le général Marcognet prit alors position en avant de Grosslup. Le 22, le général Jeanin, avec deux bataillons et un escadron, s'établit à Weichselburg : trop faible néanmoins pour attaquer l'ennemi, qui était à Posendorf, il se contenta de le faire observer par de fréquentes reconnaissances. Pendant ce temps, le reste de la division Marcognet s'avançait sur la route de Neustadt. En même temps, le général Palombini, ayant pris poste à Czirknitz et Studentz, envoya à Oberbruk le général Perreymond avec deux bataillons et un escadron : ce détachement poussa, par Seissenberg, des reconnaissances sur Posendorf. Le général Rebrovitz, se voyant menacé à la fois, de front par le général Jeanin, et de flanc par le général Perreymond, quitta la position qu'il occupait. Une partie de sa troupe se retira sur Treffen, et l'autre vers Littay : il fut suivi

[1] Voici leur composition et leur force respective :

Corps de droite. Divisions Quesnel, Marcognet, Palombini; division de cavalerie du général Mermet, 23,833 hommes et 70 bouches à feu.

Corps de gauche. Divisions Rouyer, Gratien; une brigade détachée sous les ordres du général Campi; réserve commandée par le général Giflenga, 23,372 hommes et 50 bouches à feu.

N. B. La garde royale n'est point comprise dans cet effectif, sa force était à peu près la même que dans les situations précédentes.

des deux côtés dans cette retraite excentrique, et perdit quelques prisonniers.

Cependant comme le général Hiller, en manœuvrant à la fois sur Tarvis et sur la haute Save, menaçait de couper les deux ailes de l'armée d'Italie et de les isoler l'une de l'autre, le vice-roi fit replier, le 28, la division Marcognet sur San-Marein, où elle se réunit et prit position ; le général Palombini resta à Czirknitz et Studentz, la brigade de cavalerie du général Perreymond fut placée à Gross-Laschitz.

Le 25, une colonne autrichienne d'environ 3,000 hommes attaqua la tête de pont de Tshernuz, défendue par un bataillon du 84e de ligne français, un du 3e de ligne italien, et 100 chasseurs à pied de la garde. Après quatre heures d'un combat opiniâtre, l'ennemi fut contraint à la retraite, avec perte de plus de 400 hommes.

Dès le 12, pendant que le général Rebrovitz marchait sur San-Marein, le général en chef Hiller étendait ses troupes dans la vallée de la Drave, jusqu'au delà de Spital, menaçant de tourner Villach, et de déborder l'extrême gauche de l'armée d'Italie. Le général Verdier, qui n'avait pas quitté le commandement de la seconde lieutenance, détacha à San-Hermagor le général Piat avec quelques troupes. L'ennemi profita de ce mouvement, qui, en étendant le front de la seconde lieutenance, affaiblissait nécessairement la ligne de défense. Le 18, le général Piat fut attaqué par des forces supérieures, et forcé de se retirer sur Tarvis, ayant perdu 200 hommes. Le lendemain le général Hiller, après avoir fait rétablir les ponts de Hohlenburg, passa la Drave, tandis que le général Frimont forçait le passage de Roseck. Le général Verdier, menacé par ses deux flancs, se hâta de retirer les troupes qu'il avait à Villach et Paternion, et concentra ses deux divisions entre Arnoldstein et Beckersdorff. Privé de ses communications avec les troupes qui étaient à sa droite, par la retraite des postes d'Assling et Wurtzen, et craignant que l'ennemi, qui avait passé à Roseck, ne se fût jeté dans la vallée de la haute Save, pour le couper par Wurtzen, le général Verdier allait commencer son mouvement de retraite, dans la direction de Tarvis ; mais ayant été prévenu, par le général Grenier, que le vallon de la haute Save était occupé par la brigade Campi,

il rentra dans sa position à Arnoldstein et Reckersdorf.

Quelques jours après, en conséquence de la nouvelle organisation de l'armée, la brigade du général Campi quitta sa position entre Neumarkt et Assling pour appuyer plus à gauche de Wurtzen. Les Autrichiens, de leur côté, maîtres de Villach, s'étendirent sur la Gail. A la faveur des nombreux passages que les Alpes Juliennes offrent entre Tarvis et San-Hermagor, ils inquiétèrent bientôt les postes que le général Grenier avait établis pour garder les débouchés de sa gauche; ils poussèrent même jusqu'à Ponteba, dont ils surprirent et enlevèrent la petite garnison. Le général Frimont, qui se trouvait maître des passages de la Drave entre Hohlenburg et Roseck, cherchait à augmenter la lacune qui existait déjà entre les deux corps de l'armée d'Italie. Le 23, le général Campi fut attaqué à Assling, et forcé de concentrer ses troupes à Wurtzen. Alors le général autrichien s'étendit entre Krainburg et Ratmandorsf, poussant des partis considérables dans le Frioul, jusque vers Tolmino et Caporetto.

En même temps que les Autrichiens tentaient de s'emparer du pont de Tshernuz, ils attaquèrent ce même jour 25, la brigade de cavalerie qui occupait Gross-Laschitz. Le général Perreymond, après avoir soutenu un engagement assez vif contre des forces très-supérieures, fut contraint de se replier sur la division Palombini, qui se concentra à Czirknitz. Le 27, le général Palombini fut attaqué lui-même à Czirknitz par un corps de 9,000 hommes; sa division qui ne comptait que 5,000 présents sous les armes, après s'être défendue avec vigueur, fit sa retraite sur Maunitz, et de là sur Adelsberg, où elle prit position le 28. Ce combat coûta environ 300 prisonniers à l'armée d'Italie, presque tous du 2e de ligne italien.

Pendant que deux brigades autrichiennes se dirigeaient sur Adelsberg et Prevald, par Czirknitz, le général Nugent s'approchait des mêmes points par la route de Fiume; deux corps marchaient sur Laybach, l'un par Weichselburg et l'autre par Cilly; en même temps, le général Hiller, maître de la vallée de la Save, depuis Neumarkt jusqu'à Assling, s'étendait jusqu'à Krainburg, et menaçait également Laybach de ce côté.

Dans cette situation, le vice-roi n'ayant plus de commu-

nication directe entre ses deux corps d'armée, ne pouvait pas réunir des forces assez imposantes à Krainburg, pour rejeter, de ce côté, l'ennemi derrière la Drave, sans dégarnir, et conséquemment compromettre les passages qui devaient, en cas d'événement, lui servir de voie de retraite. L'ennemi qui paraissait menacer sérieusement Adelsberg, pouvait en outre forcer ce poste; par là l'aile gauche de l'armée d'Italie aurait été fortement compromise. A ces motifs s'en joignait un dernier de la plus haute importance, qui devait changer la face des affaires et décider du sort de la campagne. Tout annonçait à cette époque un prochain changement dans la situation politique de la Bavière. L'armée bavaroise, campée sur les bords de l'Inn, n'avait fait aucune démonstration pour arrêter les Autrichiens qui s'avançaient en force dans les vallons de la Drave vers le Tyrol; cette inaction donnait à l'ennemi la facilité d'entrer dans les plaines de l'Adige; un corps autrichien avait déjà dépassé Lienz; les négociations qui amenèrent la convention de Nied étaient ouvertes et fort avancées, et l'instant où la Bavière se détacherait de la France, livrait le cœur de l'Italie à la merci des armées autrichiennes. L'armée franco-italienne se trouvant alors beaucoup plus éloignée du haut Adige que l'ennemi, courait les plus grands dangers, même pour repasser le Pô à son embouchure, et pour s'abandonner à la foi d'un allié qui négociait sa défection. Ces diverses considérations décidèrent donc le vice-roi à sortir sans retard du défilé à la tête duquel il se trouvait; par là il se rendait plus maître de ses mouvements, mettait entre lui et l'ennemi ces mêmes défilés qu'il avait à passer pour rentrer en Italie, et prévenait le général Hiller sur l'Adige, sans toutefois lui donner, par une marche précipitée, les avantages que le général autrichien n'avait pu conquérir jusque-là par la force des armes. Les dispositions furent prises pour que le corps de droite vînt occuper la ligne de l'Isonzo.

Retraite de l'armée d'Italie sur l'Isonzo, affaire de Saffnitz. — Le corps de droite commença son mouvement de retraite le 27 septembre : la division Marcognet quitta la position d'Ober-Laybach; le quartier général s'était déjà rendu dans cette ville après avoir laissé dans le château une petite garnison

de malades et d'éclopés. Le général Fresia qui commandait en Illyrie, évacua Trieste le même jour[1]. Le corps de droite continua sa retraite par échelons, suivant la route de Gorizia. Les divisions Quesnel et Marcognet, marchant à une étape l'une de l'autre, par Adelsberg et Wippach ; la division Palombini, en se dirigeant de Prevald sur Senosecchia et Opschina, poussa des patrouilles jusqu'auprès de Trieste, ce qui força l'ennemi à retirer ses postes. A Duino, la division reprit la route de Gorizia, où elle arriva le 5 octobre. Les Autrichiens, après avoir fait réoccuper Trieste, suivirent le mouvement de l'armée de très-près ; mais ils ne l'attaquèrent que deux fois : à Alben, le 30 septembre, et à Adelsberg, le 1er octobre. Dans l'une et l'autre rencontre, ils furent repoussés avec perte. Le 6 octobre, le mouvement du corps de droite fut achevé, la division Quesnel fut placée en réserve derrière cette ville ; celle du général Marcognet, sur la rive droite de l'Isonzo, depuis Gradisca jusqu'en face de Gorizia ; la division Palombini s'étendit de Gradisca à la mer ; le quartier général du vice-roi s'établit à Gradisca.

Les ordres du prince portaient que le corps de gauche ferait son mouvement immédiatement après celui de l'aile droite. Le général Grenier, informé que les Autrichiens occupaient Tolmino et s'étendaient sur l'Isonzo, de Canale à Caporetto, commença dès le 4 octobre à réunir ses troupes devant Tarvis. Le 5, tout le corps de gauche était concentré dans le camp retranché de Tarvis, et le 6 il exécuta son mouvement rétrograde, en échelons, par la vallée de la Fella. La division Gratien fut laissée dans le camp, qu'elle ne devait évacuer que le 8, afin de donner le temps de rejoindre à la brigade Campi, détachée à Caporetto pour garder le passage de Pletz.

Voulant hâter le mouvement de retraite du corps de gauche, ce que la supériorité numérique des troupes autrichiennes rendait facile, le général Hiller se décida à manœuvrer contre Tarvis. Le 7, il mit en mouvement quatre colonnes de huit à dix bataillons chacune. Deux de ces colonnes furent dirigées sur Weissenfels, la troisième sur Gogau et sur la gauche de Tarvis ;

[1] Le colonel Rabié, laissé avec une poignée de soldats dans le château de cette ville, capitula le 29 octobre après une défense qui le couvrit de gloire.

la quatrième, avec quatre pièces de canon, partit de Feistritz, et s'avança dans la direction de Saifnitz. Le général en chef ennemi espérait que le général Grenier, intimidé par ces diverses masses qui menaçaient ses derrières, se hâterait d'abandonner Tarvis; mais il fut déçu dans son attente. Vers deux heures après midi, la colonne ennemie venant de Feistritz, déboucha sur Saifnitz. Ce poste était gardé par trois bataillons des 42ᵉ, 102ᵉ et 131ᵉ de ligne, qui soutinrent le choc avec la plus grande résolution. Le combat dura jusqu'au soir; mais enfin les Autrichiens, malgré leur supériorité numérique, furent battus et rechassés au delà de la montagne. Leur perte s'éleva à 600 hommes tués ou blessés, et une centaine de prisonniers. Les bataillons français n'eurent pas plus de 120 hommes tués ou blessés[1]. Les autres colonnes ennemies qui ne devaient déboucher que dans le cas où l'attaque sur Saifnitz aurait réussi, ne se montrèrent pas. Toutefois, comme le mouvement rétrograde du corps de gauche était commencé, Tarvis fut évacué. Le lendemain, le général Grenier continua sa retraite en échelons par le vallon de la Fella, et le 11 octobre ses troupes se trouvèrent réunies dans la vallée du Tagliamento, au débouché de la plaine du Frioul. La division Rouyer prit poste à Venzone, et la division Gratien à Ospedaletto et Gemona. Depuis l'affaire de Saifnitz, l'ennemi n'avait plus inquiété le mouvement du corps de gauche. Le 13, le général Grenier fit pousser une reconnaissance afin de connaître la position des Autrichiens; le général Schmitz ayant rencontré leurs avant-postes à Resutta, les attaqua et les culbuta sur Roccolada, en leur faisant une soixantaine de prisonniers.

Dès son arrivée à Gradisca, le prince vice-roi donna tous ses soins à recompléter son armée, numériquement affaiblie par le grand nombre de combats partiels qu'elle avait livrés depuis l'ouverture de la campagne. Bien que l'avantage fut presque toujours de son côté, le résultat n'en avait pas moins été une diminution sensible dans tous les corps. Mais cette conséquence

[1] L'adjudant-commandant Montfalcon, le major Vautier, du 102ᵉ, les chefs de bataillon Dousse et Scharff, des 102ᵉ et 131ᵉ; l'adjudant-major Carel, et le sergent de voltigeurs Lemoine, du 131ᵉ, se distinguèrent particulièrement dans cette affaire.

inévitable de la guerre de postes et du système défensif adopté par le vice-roi, avait rempli, sous un autre rapport, le but que ce prince s'était proposé. Les jeunes soldats de l'armée d'Italie s'étaient familiarisés avec les fatigues de la guerre, leurs forces physiques pouvaient désormais seconder le courage qui les animait ; habitués aux privations, à la discipline, il était possible de donner à chaque corps un nombre de conscrits sans en diminuer la valeur. Mais la conscription italienne pouvait seule remplir les cadres dont le vice-roi se proposait d'augmenter son armée. La situation des affaires en Allemagne ne lui laissait aucun espoir d'obtenir des secours actifs de la France. Les moments étaient précieux, il n'y avait pas un instant à perdre ; la Bavière venait d'abandonner les aigles françaises; sa défection était connue, et bientôt l'armée franco-italienne allait être forcée de se rapprocher des débouchés du Tyrol. Le vice-roi se hâta d'employer toutes les ressources qui étaient en son pouvoir; dès le 5 octobre, un décret daté de Gorizia ordonna la formation d'une division de réserve qui devait se réunir à Vérone. Un autre décret du 11 prescrivit la levée de 15,000 conscrits. Les finances d'Italie devinrent également l'objet de ses soins; une proclamation pleine d'énergie engagea les Italiens à réunir tous leurs efforts pour la défense de la patrie.

Dans le même temps, la garnison de Palma-Nova fut augmentée de trois bataillons; celle de Venise dut être portée à 12,000 hommes; la défense de cette place, dont le général Seras était gouverneur, fut divisée, pour le service de terre, en quatre arrondissements sous les ordres du général de brigade Dupeyroux, du contre-amiral Duperré, et des généraux Schitt et Daurier; la défense maritime resta toute entière au contre-amiral Duperré.

Redoutant l'effet moral que ne manquerait pas de produire sur les nouvelles levées, la retraite de l'armée d'Italie derrière l'Adige, retraite que les circonstances rendaient inévitable et prochaine, le prince vice-roi résolut de garder la ligne de l'Isonzo jusqu'à la dernière extrémité. Douze jours suffisaient pour terminer les opérations relatives au classement et au départ des conscrits; le prince, calculant le circuit que l'armée autrichienne serait forcée de décrire pour arriver à Vérone par

Trente, jugea qu'il pouvait rester derrière l'Isonzo le temps nécessaire à la mise en activité de ses nouveaux soldats.

Opérations dans le Tyrol; l'armée d'Italie continue sa retraite sur le Tagliamento. — Nous devons maintenant rappeler l'attention du lecteur sur les événements qui avaient eu lieu dans le Tyrol pendant les divers mouvements que nous venons de décrire. Le général Gifflenga, arrivé le 21 septembre à Trente, se dirigea le même jour, avec sa division, sur Brixen. Les Autrichiens s'étaient retirés en arrière de cette ville, après l'affaire de Muhlbach, que nous avons rapportée plus haut. Ce détachement ennemi était trop faible pour avoir pu songer sérieusement à se maintenir dans une position aussi éloignée de son armée. N'occupant Muhlbach qu'à l'effet de couvrir le mouvement d'une forte colonne qui s'avançait par Lientz, il avait posté une avant-garde de 600 hommes vers Aicha, sur la route de Brixen. Le 25 septembre, le général Gifflenga s'avança sans obstacle jusqu'à cette dernière ville. Le même jour, le général Mazuchelli, à la tête de l'avant-garde, attaqua l'ennemi à Aicha et le culbuta. Les Autrichiens se retirèrent sur Prunecken, où ils prirent position en avant de la ville. Le 28, le général Gifflenga les attaqua de nouveau, les battit encore et les força à se replier sur Nieterndorf et Toblach. Un nouvel engagement eut lieu le 5 octobre; l'avant-garde ennemie fut repoussée sur Nieterndorf avec perte de 300 hommes hors de combat et 25 prisonniers. Mais le général Fenner, arrivé à Toblach avec sa division, renforcée d'un bataillon et d'un escadron, que lui avait envoyés le général Hiller, attaqua à son tour la division italienne. Divers petits combats eurent successivement lieu à Percha, Prunecken et Muhlbach; l'avantage fut presque toujours en faveur des troupes italiennes. Toutefois, le général Gifflenga ne voyant pas la possibilité de résister, avec 1,500 hommes qui lui restaient, à un corps de 8,000 hommes qu'il avait devant lui, fit sa retraite sur Botzen, et de là sur Trente. Le 15, se voyant au moment d'être attaqué par les Autrichiens, qui l'avaient suivi pas à pas, il se retira sur Volano, où il prit position. Le 16, le général Fenner entra à Trente, et commença le blocus du château, où la division italienne avait laissé 400 hommes de garnison.

En apprenant la retraite du général Gifflenga et l'invasion de l'ennemi dans le pays de Cadore, le vice-roi se décida à étendre son armée en échelons vers l'Adige. Le 17, le général Palombini reçut l'ordre de partir sur-le-champ avec la brigade Galimberti pour se rendre à Conegliano et y attendre les ordres du général Grenier, qui devait le suivre; l'autre brigade de cette division se réunit à Palma-Nova, d'où elle devait occuper la tête de pont du Tagliamento, près de Codroipo, et couvrir la droite du mouvement de l'armée. Le général Grenier quitta la position de Venzone et d'Ospedaletto, avec les divisions Rouyer et Gratien, pour passer le Tagliamento et s'approcher de Feltre et de Bellune. Le mouvement du centre et de la droite de l'armée autrichienne, indiquait au vice-roi que l'ennemi, maître de Trente et de Bellune, ne manquerait pas de porter d'abord des troupes sur la gauche de l'armée d'Italie, pour inquiéter de flanc sa marche sur Vérone. Le prince pensait qu'en détachant le général Grenier avec deux divisions, dont la marche précéderait celle de l'armée de trois jours, il forcerait le général Hilier à retirer ses corps avancés dans le Tyrol, et à les rapprocher de la grande masse de l'armée autrichienne, qui n'était pas encore arrivée à Prunecken. Dégagé sur sa gauche et tranquille sur ses communications avec Vérone, n'ayant d'ailleurs devant lui que l'aile gauche ennemie, forte de 25,000 hommes, il était certain, avec les trois divisions qui lui restaient, de prendre une position derrière la Piave, et d'y tenir quelques jours. Il ne devait y arriver que lorsque le général Grenier, en position devant Bassano avec ses deux divisions, aurait déjà couvert la ligne de marche qu'il devait parcourir. Le 19, le prince vice-roi commença à dégager le front de son armée, en mettant en mouvement la gauche; le général Quesnel rallia la brigade Campi, qui faisait partie de sa division, à Cividale; la brigade Soulier prit poste à Ospedaletto, pour remplir le vide qu'avait causé le départ du corps de gauche; la division Marcognet, quittant les bords de l'Isonzo, se concentra à Cormons; la cavalerie du général Bonnemain (seconde brigade du général Mermet[1]) dut

[1] Elle se composait du 31[e] régiment de chasseurs, récemment arrivé à l'armée, et du 4[e] de chasseurs italiens.

rejoindre le général Grenier; le quartier généra. et sa garde furent à Gradisca : le 23, le quartier général était à Udine. Le général Soulier, ayant reçu le 24 l'ordre de se replier sur San-Daniel, fut attaqué à l'improviste par les généraux Mayer et Vecsey. Forcés dans leurs positions, après une vigoureuse résistance, les bataillons français effectuèrent leur retraite en bon ordre, et presque sans perte, sous la protection du fort d'Osopo. Le 25, le général Soulier passa le Tagliamento, et s'établit à Spilimbergo. Le 26, le vice-roi était à Valvasone, et, le 30, l'armée se trouvait sur la Piave, et le quartier général à Sprezlano.

Pendant ce temps, l'ennemi assuré, le 24, que le vice-roi abandonnait la ligne de l'Isonzo, fit passer cette rivière à son avant-garde, partie à gué, partie sur de petits bateaux, et s'occupait sans retard de faire réparer les ponts de Gorizia et de Sagrado. Le 25, tout le corps autrichien du général Radivojevitch passa l'Isonzo, et prit position sur la Torre, en avant de Cormons, et dans la direction de Palma-Nova; une brigade investit cette dernière ville. Le général Nugent était toujours à Trieste, où, aidé par l'artillerie de l'escadre anglaise qui était en rade, il faisait, depuis le 15, le siége de la citadelle.

Combats de Volano et de San-Marco; affaire devant Bassano; le vice-roi repasse la Brenta et l'Adige. Nous avons laissé le général Gifflenga dans sa position de Volano, en arrière de Caliano : il s'y était fortifié, autant que la faiblesse de ses moyens le lui avait permis. Cependant, comme il n'avait pas assez de troupes pour occuper en force le Val Fulgaria, il risquait d'être tourné de ce côté. Les Autrichiens, connaissant la partie faible de cette position, se présentèrent le 26 sur deux colonnes, l'une pour attaquer de front par Volano, et l'autre de flanc, en se dirigeant sur Serada, où le général Mazuchelli avait été placé pour couvrir la droite de la division. Les attaques de l'ennemi furent d'abord repoussées avec succès par les troupes postées à Volano; mais le général Mazuchelli ayant été forcé à Serada, et obligé de se replier sur Rovérédo, il fallut abandonner aussi la position de Volano. La division fit sa retraite en bon ordre, et s'établit à Serravalle. Dans cette affaire, le général ennemi fut blessé et mis hors de combat. Le 27, le général Gifflenga at-

taqua à son tour les troupes qui avaient pris position à San-Marco; c'étaient celles du général Fenner, alors remplacé par le général Vlasitch. La division franco-italienne obtint d'abord l'avantage; mais le général Vlasitch, ayant reçu des renforts envoyés par le général Sommariva, commandant l'aile droite de l'armée autrichienne, alors en mouvement vers le Tyrol, un bataillon italien lâcha pied, jeta ses armes, et mit le désordre dans les troupes voisines. L'ennemi gagna alors du terrain, et ce ne fut qu'avec les plus grands efforts que le général Gifflenga parvint à rallier ses troupes, et à mettre quelque ordre dans sa retraite. Il s'arrêta le soir en arrière d'Ala, et y prit position. Les Autrichiens le suivirent, et occupèrent la ville. Le 28, le général Gifflenga continua sa retraite sur la Chiuza, où il prit position sur les deux bords de l'Adige, occupant Rivoli, et ayant des postes avancés à la Corona et à Ferara. A la première nouvelle de l'évacuation de Trente[1], le général Palombini, qui se dirigeait sur Conegliano avec la brigade Galimberti, avait reçu l'ordre de se rendre à Vérone pour soutenir la retraite du général Gifflenga, et il était arrivé dans cette ville le 27.

Comme le mouvement du général Palombini sur Vérone découvrait entièrement Bassano, le général Grenier, arrivé le 25 à Postuma, continua son mouvement le 26, et vint prendre position en avant de Castel-Franco; la division Gratien à San-Zenone, la division Rouyer à Rossano, la brigade de cavalerie du général Bonnemain à Bessega. L'ennemi était en position devant Bassano, faisant face à Castel-Franco. Vers le soir, il y eut entre les deux avant-gardes une légère escarmouche, sans avantage marqué de part ni d'autre. Des rapports exagérés présentaient les forces de l'ennemi comme trois fois plus nombreuses qu'elles ne l'étaient réellement. Le 27 et le 28 se passèrent donc en reconnaissances. Le 29, les Autrichiens se décidèrent à prendre l'offensive, et firent occuper Casoni, afin d'intercepter les communications entre les deux divisions franco-italiennes, qui se trouvaient à une distance de près d'une demi-lieue. Le général Bonnemain, placé à Bessega pour couvrir la communication

[1] Le château de Trente, vivement pressé et canonné pendant plusieurs jours, se rendit le 31 octobre au général autrichien Suden.

entre Bassano et San-Zenoue, pouvait ainsi être déposté par une brusque attaque, et une des divisions fortement compromise. En conséquence, le général Grenier résolut de faire reprendre Casoni. A cinq heures du soir, le général Bonnemain partit de Bessega avec un bataillon du 7e régiment, deux compagnies du 9e de ligne, et un escadron du 31e de chasseurs[1]; un autre escadron du même régiment fut dirigé par Cassola pour prendre l'ennemi en flanc. Le chef de bataillon Fonvielle, du 7e de ligne, arrivé devant Casoni, attaqua ce village, et l'emporta après la plus vive résistance; la nuit mit fin au combat : la cavalerie ramassa quelques prisonniers, et rouvrit les communications entre Rossano et San-Zenonc. Le lendemain l'ennemi, ayant voulu reprendre Casoni, fut battu, et forcé de se retirer sur Bassano. Outre une centaine de prisonniers, sa perte fut assez considérable en tués et en blessés.

Le prince vice-roi, arrivé le même soir, de sa personne, à Rossano, résolut de ne pas laisser plus longtemps l'ennemi en possession de Bassano, d'où il pouvait inquiéter la marche de l'armée, et surtout le passage de la Brenta, puisqu'il ne restait plus aux troupes franco-italiennes, pour effectuer leur passage, que le pont de Fontaniva. Sous un autre rapport, l'intention du prince n'était point de livrer bataille sur les bords de la Piave; non qu'il craignît le résultat d'un combat, mais parce qu'il ne voulait pas être suivi de trop près, afin de pouvoir compléter la garnison de Venise, et faire passer, ainsi qu'il l'avait résolu, le grand parc de l'armée par Padoue et par Legnago.

Le général Grenier reçut l'ordre de s'emparer de Bassano. Le lendemain 31, vers midi, la pluie qui tombait presque continuellement depuis trois jours, ayant un peu cessé, les deuxième et troisième divisions, et la cavalerie du général Bonnemain marchèrent en avant sur trois colonnes; celle de gauche se dirigea par la route de Casoni; celle de droite, que commandait le prince vice-roi en personne, déboucha par la route de Musolente; et celle du centre dut marcher par la route latérale de Bassano à

[1] Ce régiment, sous les ordres du colonel Desmichels, se distingua fréquemment dans le cours de cette campagne. Le colonel Desmichels s'était déjà fait connaître de la manière la plus honorable dans la guerre d'Espagne.

Castel-Franco; la garde royale fut laissée en réserve en avant de Poggiano. L'ennemi en position devant Bassano, avait sa droite à Rezzonico; sa gauche à San-Giacomo, avec une avant-garde à Casa-Negri, et des postes avancés vers Rosa et Casoni. Rien ne put contenir l'impétuosité des trois colonnes franco-italiennes; avant la nuit les Autrichiens furent culbutés sur tous les points. Ils cherchèrent vainement à se défendre dans Bassano pour couvrir leur retraite, qu'ils avaient commencée aussitôt que les progrès de la colonne de droite leur avait fait craindre d'être coupés. Cette retraite se fit en désordre, partie dans la vallée de la Brenta, et partie vers Rubio sur la route d'Asiago. La perte de l'ennemi s'élevait à environ 500 morts, 800 prisonniers et une pièce de canon. Le soir, la colonne de droite du général Grenier prit poste à Cavallino, et les autres dans Bassano, où le prince vice-roi se rendit également.

Le 1er novembre, les divisions françaises qui étaient sur la Piave, depuis le 30 octobre, continuèrent leur mouvement sur l'Adige, en se dirigeant sur Legnago et Vérone; la division Marcognet (quatrième), prit la route de Trévise et de Padoue, afin de couvrir le mouvement du grand parc d'artillerie, qui fut dirigé sur Vallegio. Les divisions Quesnel, Rouyer et Gratien dépassèrent Castel-Franco et Vicence. Le 4 novembre, le quartier général fut établi à Vérone, où se trouvait la division Palombini, envoyée dans cette ville sur les instances réitérées du général Pino[1], qui n'avait cessé de se croire dans le danger le plus imminent, et de réclamer du secours. A cette époque finit le mouvement de l'armée d'Italie, de l'Isonzo à la ligne de l'Adige, où elle prit position, ne laissant à la rive gauche que quelques troupes pour couvrir Vérone. Le général Bonnemain, avec trois bataillons d'infanterie et sa brigade de cavalerie, fut chargé de former l'arrière-garde.

Le prince vice-roi ayant appris à Bassano le résultat de l'affaire de Volano, conçut le projet de forcer le corps autrichien de Fenner à reculer dans les vallées de l'Adige; par là il attirait nécessairement l'attention de l'ennemi sur Rovérédo, et l'em-

[1] Le général Pino avait été chargé d'organiser dans cette ville six bataillons de réserve, qui devaient être tirés, en majeure partie, des compagnies départementales.

pêchait de se porter sur Brescia, pour inquiéter les derrières de l'armée; mais dans ce cas il importait, avant tout, de retarder la marche des colonnes ennemies qui s'avançaient par Castel-Franco et Bassano. En conséquence, le général Bonnemain reçut l'ordre de ralentir, autant que possible, la marche de son arrière-garde, et de détruire tous les ponts derrière lui. Ceux de Bassano, Fontaniva, sur la Brenta, furent rompus, et successivement tous ceux de l'Alpon et des nombreux torrents qu'il faut passer entre Vicence et Villanova. Le général Bonnemain resta en position derrière l'Alpon pendant la journée du 5; le 6 seulement il s'établit à San-Martino, avec des avant-postes à Vago, et sa réserve à San-Michele. Les pluies continuelles qui tombaient depuis quelque temps avaient tellement grossi les rivières, que l'ennemi ne put inquiéter ni même suivre l'arrière-garde. Ce fut le 8 seulement que le corps du général Radivojevitch arriva sur l'Alpon, ayant sa gauche vers Lonigo et sa droite à Villanova.

Pendant que l'aile droite de l'armée autrichienne prenait position à Vo près Ala, le général Hiller, avec les troupes du centre, était venu se remettre en front de celle d'Italie; il avait, le 12, son quartier général à Vicence.

Progrès des Autrichiens en Istrie et en Dalmatie; prise de Trieste; dispositions pour la défense de Venise. — Vers le même temps, le général Nugent poussait le siége de Trieste; cette place ne capitula qu'à la dernière extrémité. Le 22 octobre, les Anglais et les Autrichiens emportèrent un des ouvrages avancés les plus importants, dit la vieille poudrière. Une batterie de brèche put alors être établie au second assaut. Le fort tint cependant jusqu'au 31; mais alors toutes les défenses étant ruinées, la garnison qui, jusque-là, avait insisté sur la condition d'une simple évacuation, fut contrainte de se rendre prisonnière de guerre. L'ennemi ne fut pas moins heureux en Dalmatie. Le 16 octobre, il était maître des bouches du Cattaro et des forts Espagnol, Castel-Nuovo, Perasto et Saint-Georges, que les troupes croates lui livrèrent sans coup férir. Le 30, le général Tomasitch enleva la ville de Knin. Le 2 novembre, la garnison croate de Sebenico se révolta, assassina son commandant, et livra la place aux Autrichiens. Spalatro assiégé par une

petite escadre anglaise, capitula le même jour. D'autre part, le général Csisvitch resserra de plus en plus le blocus de Palma-Nova, et prit successivement tous les petits forts qui se trouvent le long de la mer, depuis l'embouchure de l'Isonzo jusqu'à celle de la Piave, à l'exception toutefois de celui de Grado qu'il ne pouvait assiéger.

La garnison de Palma-Nova avait été complétée avant que l'armée d'Italie ne repassât le Tagliamento; celle de Venise reçut également un renfort lorsque l'armée eut repassé la Piave. La défense maritime des lagunes venait d'être achevée; des divisions de prames, batteries flottantes, chaloupes et bateaux canonniers avaient été stationnées dans tous les canaux qui pouvaient offrir un accès à l'ennemi. Toutes les entrées de ces mêmes canaux avaient été barricadées avec des pieux et des estacades flottantes; cette première ligne de défense était protégée par le feu des bâtiments de guerre. L'artillerie de cette flottille s'élevait à 336 bouches à feu de toute espèce et de tout calibre. Outre cet armement, le plus fort qui ait jamais existé à Venise, on mit en construction un certain nombre de barques de chaque espèce, afin de suppléer aux pertes qu'on pouvait essuyer, et en même temps pour prévenir les émeutes que l'inaction et la misère des ouvriers aurait pu causer. La garnison, en y comprenant les malades de l'armée que le vice-roi y avait fait entrer, ne comptait que 8,000 hommes de troupes de terre, dont 6,000 en état de combattre. Les troupes pour le service de la marine, étaient au nombre de 3,200 hommes.

Position et force de l'armée d'Italie sur l'Adige; mouvement vers Rovérédo. — En arrivant sur l'Adige, l'armée d'Italie se trouvait considérablement diminuée de sa force première. La nécessité de compléter les garnisons des places qu'on laissait à découvert en se retirant, avait amené la distraction d'un certain nombre de bataillons. Ceux qui restaient étaient affaiblis par les nombreux combats qu'ils avaient déjà soutenus, et par la désertion qui commençait à se manifester alors parmi les soldats des départements que l'armée venait d'abandonner. Le vice-roi se détermina à supprimer la division Gratien, qui était la plus faible, et à la fondre dans les autres. Le nombre des bataillons fut en même temps diminué, et les cadres de ces batail-

lons supprimés, renvoyés sur les derrières pour s'y remplir par la conscription. L'armée ainsi réduite à quatre divisions, fut répartie en deux lieutenances sous les ordres des généraux Grenier et Verdier, chacune formée de deux divisions. Le prince y ajouta deux corps détachés, un sur chaque aile. Celui de droite fut chargé de la défense du bas Adige, et celui de gauche de garder les vallées qui aboutissent sur Brescia et Bergame. L'armée réunie le 6 novembre à la rive droite de l'Adige, présentait une force totale de 32,000 combattants, avec 80 bouches à feu. Elle occupait par sa droite Zevio, Ronco, Legnago; par sa gauche, Bussolengo, Rivoli, la Corona. Le quartier général était à Vérone. Le corps détaché de droite s'étendait depuis Legnago jusqu'à Roverchiaro; le corps détaché de gauche partait de Dezenzano et s'étendait jusqu'à Salo, et dans les vallées du Brescian. La cavalerie était établie à Isola Porcarizza, San-Pietro près Legnago, et San-Giovani Lupatolo. La réserve d'artillerie à Goito et Roverbella, le grand parc à Valeggio.

Le 9 novembre, un parti autrichien ayant pénétré dans le Val Trompia, s'avançait vers Brescia. Le général Gifflenga se porta avec une partie de son corps au-devant de l'ennemi, le battit et le força à repasser les monts. Le même jour, le vice-roi se mit en mouvement sur Rovérédo avec la deuxième lieutenance, dirigeant la division Palombini par la rive droite, et la division Rouyer par la rive gauche. Le général Darnaud ayant rencontré l'ennemi en position à Ossenigo, l'attaqua et le força à la retraite. Le général Palombini, de son côté, trouvant les Autrichiens retranchés à Belluno, les en chassa et les poussa jusqu'au delà de Mama, sur Avio. Le 10, la division Rouyer enleva les positions retranchées de Vo, de Struzzina et d'Ala; le corps du général Fenner fut poursuivi en désordre jusqu'à Marani. A l'autre rive, le général Palombini emporta les retranchements de Campagnola, après un combat assez opiniâtre, et repoussa les Autrichiens jusqu'à Pilcante. Mais le 11, le vice-roi, informé que l'aile gauche des Autrichiens avait déjà dépassé Vicence, et menaçait ses derrières par Caldiero, replia les deux divisions Rouyer et Palombini sur leurs premières positions. Son dessein avait été, par son mouvement offensif, d'appeler l'attention de l'ennemi sur Rovérédo, et de l'obliger à rappeler

les troupes qu'il faisait filer vers Brescia. La perte de l'ennemi dans ces différentes affaires, fut de près de 800 hommes hors de combat, et de 600 prisonniers; celle des Franco-Italiens ne s'éleva pas au delà de 250 hommes tués; le général Verdier était au nombre des blessés.

Le 10, un vaisseau anglais débarqua à l'embouchure de la Piave 500 Autrichiens et Anglais qui s'emparèrent du fort de Cortelazzo, et, le lendemain, de la redoute de Cavalino. Le même jour, le colonel Desmichels échangea quelques coups de carabine avec une reconnaissance qu'il rencontra sur le chemin de Caldiero; le 12, trois bataillons et deux escadrons ennemis, avec quatre canons, attaquèrent les avant-postes de l'armée à Vago. Une compagnie de voltigeurs et un piquet de 50 chevaux du 31e de chasseurs, tinrent ferme derrière le canal, et donnèrent le temps au général Bonnemain d'envoyer quatre compagnies du 53e et un obusier à leur secours; l'ennemi fut rejeté sur Caldiero.

Combat de Caldiero. — Cependant l'aile gauche de l'armée autrichienne était arrivée en présence. Une division forte de 14,000 hommes avaient déjà pris position à Caldiero et sur les hauteurs de Cologrola, et s'y était fortement retranchée. L'intention de l'ennemi paraissait être d'attaquer Vérone et d'emporter de front le passage de l'Adige. Le prince vice-roi résolut de déjouer ces projets, en prenant l'initiative de l'attaque. S'il réussissait à chasser l'ennemi de la belle position de Caldiero, le même but qu'il s'était proposé dans l'expédition d'Ala se trouvait rempli. Il forçait le général en chef autrichien à manœuvrer, et le laissait livré à une incertitude toujours préjudiciable dans la guerre offensive; en un mot, il gagnait du temps, et c'était un grand avantage pour lui.

Les dispositions d'attaque sur Caldiero avaient été faites pour le 14; mais le mauvais temps fit retarder le mouvement jusqu'au lendemain. Le 15, la division Marcognet et la brigade de cavalerie du général Bonnemain, avec seize bouches à feu, débouchèrent de Vago sur la grande route, se portant sur la position de Caldiero. La division Quesnel, débouchant par Fontana, dirigea sa brigade de droite sur Cologrola, et celle de gauche sur Illasi, afin de déborder la droite des Autrichiens

et de tourner Caldiero. Cette division ayant à agir dans un terrain montueux, ne devait avoir avec elle qu'un escadron et une demi-batterie. Le général Mermet, avec la première brigade de la division Rouyer, la brigade de cavalerie Perreymond, et six bouches à feu, déboucha de San-Martino, se dirigeant sur Rotta, afin de tourner la gauche de l'ennemi, et d'arriver sur ses derrières par Cassoletto et Villa-Bella. Le général Rouyer, avec sa seconde brigade, devait soutenir le général Marcognet. Le vice-roi, laissant deux bataillons de la garde royale à Vérone, en envoya deux en réserve à San-Martino. Un bataillon du 14[e] léger fut placé à Pojana, à l'entrée du val Polisella.

L'attaque commença à sept heures du matin. La brigade Jeanin (de la division Marcognet) prit à gauche de la route, et ayant fait replier tous les postes de l'ennemi, se présenta devant les retranchements dont il s'était couvert, sur les hauteurs de San-Pietro, à gauche de la porte de Caldiero. La brigade Deconchy se dirigea sur le mamelon qui est à droite de la route. Le général Jeanin ayant fait emporter les hauteurs de San-Pietro par une brusque et vigoureuse attaque du 53[e] régiment, et continuant son mouvement en avant, se trouva avoir bientôt dépassé le mamelon de Caldiero, défendu par le régiment de Jellachitch. Ce mamelon, principale position de l'ennemi, était en même temps vivement attaqué par la brigade Deconchy. Le général Jeanin, poursuivant ses succès, se rabattit dessus avec une partie de ses troupes et le prit à revers. Le régiment ennemi[1] se voyant attaqué de flanc et presqu'à dos par le 53[e] régiment, que le général Jeanin conduisait en personne, fut obligé d'abandonner ses retranchements, ce qui ne put se faire sans quelque désordre. En même temps un peloton du 31[e] régiment de chasseurs, gravit l'escarpement du côté des bains, et chargea sur la troupe autrichienne pendant que la brigade Deconchy entrait de front dans les retranchements, et que la brigade Jeanin culbutait tout ce qui cherchait à lui opposer quel-

[1] Le régiment de Jellachitch avait la réputation d'être un des meilleurs de l'armée autrichienne; ce qui doit ajouter sans doute un nouvel éclat à la gloire dont se couvrirent le général Jeanin et le 53[e] régiment dans le combat de Caldiero.

que résistance. Le régiment de Jellachitch perdit beaucoup de prisonniers et presque toutes ses armes.

Dès que les deux positions avancées eurent été enlevées, le général Bonnemain put déboucher par la grande route et dépasser la division Marcognet. Au delà des mamelons, le général Bonnemain mit son artillerie en batterie à demi-portée de fusil des retranchements ennemis. Le feu de ces pièces, principalement dirigé sur la troupe en position sur les hauteurs de Colognola, força bientôt les Autrichiens à abandonner leur poste, et permit à la division Quesnel d'achever son mouvement sur Colognola. Cette division dépassa alors le village, et poursuivant l'ennemi de position en position, le renversa jusque sur les hauteurs de Soave et de Monte forte, où il se reforma. Le centre des Autrichiens, qui tenait la grande route, poussé également la baïonnette dans les reins, fut rejeté au delà de l'Alpon; là il se rallia derrière une brigade de grenadiers en position au pont de Villanova. Le général Bonnemain suivit l'ennemi sur la grande route jusque près de ce pont, et le renversa chaque fois qu'il voulut se former. Arrivé à Villabella, il engagea une canonnade très-vive avec les batteries autrichiennes placées sur la digue de gauche de l'Alpon. Le général Grenier mit alors à la disposition du général Bonnemain six autres bouches à feu, que celui-ci plaça à sa gauche, les dirigeant sur les hauteurs de Soave. La droite des Autrichiens qui s'étaient reformés sur ce point, toujours menacée de front par la division Quesnel, et prise alors en flanc par cette nouvelle batterie, se décida à la retraite, et se replia au delà de l'Alpon derrière Monteforte. Quoique le centre et la gauche de l'ennemi eussent déjà exécuté leur mouvement rétrograde, la canonnade se prolongea cependant jusqu'à la nuit. La perte de l'ennemi fut d'environ 1,500 hommes hors de combat, 900 prisonniers et deux pièces de canon. L'armée franco-italienne ne perdit pas au delà de 500 hommes. Elle en avait eu 11,000 d'engagés, et les Autrichiens 18,000[1].

[1] Nous voudrions pouvoir citer le nom de tous les braves qui se signalèrent dans cette affaire. Les 20e, 42e, 84e, 53e et 102e régiments d'infanterie; le 31e de chasseurs à cheval, la 4e compagnie du 4e régiment d'artillerie légère, se conduisirent avec leur bravoure accoutumée. Le général Grenier s'empressa de payer un juste tribut d'éloges à la brillante valeur

La journée du 16 fut employée à relever les blessés et à détruire les ouvrages de l'ennemi; le 17, l'armée retourna à Vérone.

Combat de San-Michele. — Le 18, les Autrichiens restèrent dans leurs positions de Colognola et d'Illasi, et attaquèrent Vago en forces. Poussant des reconnaissances vers Lavagno, la brigade Jeanin, qui était restée en position derrière le Torrent de Vago, les contint pendant quelque temps; mais le général Marcognet, qui occupait San-Martino avec la brigade Deconchy, voyant que l'ennemi portait ses principales forces dans la direction de Lavagno et de Montorio, craignit une attaque de flanc et concentra la brigade Jeanin à San-Martino, faisant occuper Montorio par deux bataillons du 101ᵉ régiment. Le 19, l'ennemi se mit en mouvement pour attaquer l'avant-garde de l'armée. Les avant-postes, en raison de leur faiblesse, furent aisément repliés; tandis qu'une brigade autrichienne, soutenue par deux régiments nouvellement arrivés, parvenait, après un combat opiniâtre, à faire évacuer Montorio à deux bataillons du 101ᵉ, qui occupaient ce village. Le vice-roi voyant Montorio occupé par l'ennemi, et jugeant que la position de San-Martino, dominée de toutes parts, n'était pas tenable par une seule brigade, donna l'ordre au général Marcognet de faire replier la brigade Jeanin sur San-Michele. Alors le général Hiller ayant réuni toutes ses forces, se porta en masse sur ce dernier village. Les Autrichiens attaquèrent avec confiance les sept bataillons[1] formant toutes les forces que le général Jeanin avait à sa disposition; mais ils furent repoussés, et toutes leurs attaques échouèrent. Vers le soir, deux bataillons du premier régiment étranger vinrent prendre part à la dernière réception qui fut faite à l'ennemi. Le combat se soutint avec acharnement jusqu'à la nuit fermée, sans que les Autrichiens pussent forcer le général Jeanin à quitter sa position. Alors ils se décidèrent à la retraite. L'ennemi employa trente et un bataillons et presque deux régiments de cavalerie;

et aux talents que déployèrent les généraux Jeanin et Bonnemain, les colonels Grosbon et Desmichels, le commandant d'artillerie de Collière, le chef de bataillon Moreau, conduisant les voltigeurs, et le capitaine d'artillerie Faure.

[1] Ces sept bataillons appartenaient aux 20ᵉ, 53ᵉ, 101ᵉ et 102ᵉ régiments.

c'est-à-dire au moins 25,000 baïonnettes, contre les sept faibles bataillons du général Jeanin, et les deux du premier régiment étranger, qui, tous ensemble, ne présentaient pas plus de 4,000 hommes. Il perdit dans cette journée 1,100 hommes mis hors de combat, et 200 prisonniers. Le général Jeanin n'eut pas moins de 700 hommes tant tués que blessés.

Le 20, la brigade Jeanin qui avait beaucoup souffert dans les combats précédents, rentra à Vérone, et fut remplacée par la division Rouyer, que le prince vice-roi crut devoir placer en entier à San-Michele. La brigade Deconchy resta à Ronco.

Débarquement d'un corps d'Autrichiens et d'Anglais vers les embouchures du Pô; reprise de Ferrare sur l'ennemi. — Sur ces entrefaites, le général Nugent, à la tête d'un corps de 3,000 hommes, partie Autrichiens, partie Anglais, Calabrois ou déserteurs italiens, avait débarqué le 15 près de l'embouchure du canal de Mesola, entre Goro et Volano. Après s'être emparé de ces deux forts, il se dirigea sur Ferrare. Les dépôts qui étaient dans cette place l'avaient évacuée; le général autrichien y entra sans difficulté le 20, et prit position en avant de la ville, poussant ses avant-postes jusqu'à Malalbergo. Ce mouvement, peu important d'ailleurs par lui-même, pouvait cependant devenir très-préjudiciable à l'armée d'Italie, en ce qu'il l'obligeait à étendre son front pour couvrir les départements situés à l'embouchure du Pô et sur la mer Adriatique. Dès le 17, au premier avis du débarquement du général Nugent, le prince vice-roi avait envoyé le major Meadier, du 42e, avec trois bataillons, pour couvrir Ferrare ou reprendre cette ville, si l'ennemi en était déjà maître. Le 22, les Autrichiens firent quelques préparatifs en face de Ronco dans le dessein apparent de passer l'Adige sur ce point. La brigade Jeanin reçut, en conséquence, l'ordre de se rendre à Isola-Porcarizza, en seconde ligne de la brigade Deconchy; mais le prince jugea par la prise de Ferrare, que ce mouvement n'était qu'une fausse démonstration tendant à couvrir ceux que l'ennemi ferait sur le bas Adige. Il se décida donc à envoyer des troupes vers Rovigo pour soutenir la colonne du major Merdier; le général Deconchy reçut l'ordre de partir le 24 avec une brigade d'infanterie et le 3e régiment de chasseurs à cheval italien.

Cependant le major Merdier ayant passé le Pô à Ostiglia, était arrivé le 25, avec sa petite colonne, à Malalbergo; le 26 il marcha sur Ferrare, culbuta tous les postes de l'ennemi, les rejeta sur la ville, et ne fut arrêté que par le feu des remparts. Pendant ce temps un escadron de 31ᵉ chasseurs, que le général Deconchy avait envoyé en reconnaissance sur Ferrare, surprit et enleva, à Occhio-Bello, les avant-postes ennemis. Le général Nugent se voyant menacé de flanc et de front, crut prudent de se retirer; il évacua donc Ferrare dans la nuit, et se retira à Mesola. Le 27, au matin, le major Merdier entra dans la ville.

Ce même jour, le prince vice-roi fit sortir une reconnaissance de Legnago, sous les ordres du général Mermet, afin de connaître les forces que l'ennemi avait laissées devant cette place. Les avant-postes autrichiens furent repoussés jusqu'à Bevilacqua, et perdirent une soixantaine de prisonniers. Dans cette affaire, le vice-roi fut atteint d'une balle à la cuisse.

Le roi de Naples met son armée en mouvement; dispositions hostiles de ce prince. — Vers la fin du mois de novembre, le prince Eugène reçut du général Miollis, gouverneur de Rome, l'avis de la prochaine arrivée d'un corps de troupes napolitaines qui devait se rendre dans la haute Italie. La première division, commandée par le lieutenant général Carascosa, et forte de quatre régiments (huit bataillons) d'infanterie, deux de cavalerie, et huit bouches à feu, devait arriver à Rome, du 26 novembre au 2 décembre; la deuxième division, sous les ordres du lieutenant général Ambrogio, était de neuf bataillons d'infanterie et de huit bouches à feu; elle se dirigeait, par les Abruzzes, sur Ancône, où elle devait arriver du 2 au 4 décembre: la division de la garde, commandée par le lieutenant général Millet, était de cinq bataillons, huit escadrons et seize bouches à feu. Elle se dirigeait sur Rome, marchant après la division Carascosa.

Placé sur le trône de Naples par Napoléon, Joachim Murat ne se croyait plus enchaîné alors ni par les liens du sang, ni par ceux de la reconnaissance. Quatre jours après la bataille de Leipsig, il avait pris congé de son suzerain en vassal cauteleux, sous le prétexte d'aller presser, dans ses États, la levée des nou-

veaux bataillons qui devaient entrer dans la formation de l'armée du vice-roi, et organiser lui-même une armée assez respectable pour interdire aux troupes autrichiennes et anglaises l'invasion, non-seulement de son royaume, mais encore de tout le sol italien. Séduit par l'exemple et les succès du guerrier français appelé à la succession du trône de Suède, l'ingrat Joachim, à peine arrivé dans sa capitale, avait entamé des négociations avec les ennemis de la France, sans cesser toutefois de protester de sa fidélité à remplir ses engagements envers l'homme auquel il devait sa fortune. Des conseillers dont l'ambition seule égalait la perfidie, triomphèrent de l'irrésolution où le tenait encore un reste de pudeur politique, et, disons-le, d'attachement à sa patrie. Il osa concevoir le téméraire projet de jouer, en Italie, le rôle de Bernadotte en Allemagne. Peut-être n'eût-il pas échoué dans ses desseins, peut-être eût-il échappé pendant quelques années encore à la catastrophe qui devait terminer une carrière jusque-là si brillante, si la science de la politique lui eût été aussi familière que le métier des armes. Mais ce monarque *improvisé*, d'un caractère naturellement faible et facile à dominer, avait plus d'emportement que d'énergie, plus de vivacité que de vigueur, plus de désir de paraître grand aux yeux du vulgaire, que de volonté ferme de le devenir. Sur un champ de bataille, la passion de la gloire animait son cœur et conduisait son bras. Là, jamais la moindre hésitation, jamais le plus léger indice d'incertitude. Dans le cabinet, livré à lui-même, avec des conceptions dont sa première éducation et la vie tumultueuse des camps n'avaient point agrandi la sphère, il était incapable de se soustraire à l'influence de quelques individus qui avaient su capter sa confiance en flattant les travers de son cœur et de son esprit. Il ne savait ni prendre un parti de lui-même, ni suivre, après l'avoir pesé, un conseil profitable.

A l'époque où nous sommes arrivés, rien d'officiel, cependant, ne transpirait encore sur la détermination de Murat, et Napoléon lui-même était loin de soupçonner la fidélité de son beau-frère, de son compagnon d'armes. Le gouvernement napolitain, en annonçant l'arrivée prochaine des troupes qu'il devait joindre à l'armée d'Italie, demandait que la libre disposition des magasins de vivres et de munitions lui fût accordée

dans les places dépendantes du royaume. Le ministre de la guerre de l'empire français avait obtempéré à cette demande pour les départements romains et toscans; le prince vice-roi crut devoir y accéder également.

Le passage des troupes napolitaines s'effectua ainsi qu'il avait été annoncé, mais on remarqua de plus une division forte de huit bataillons, qui n'avait pas été comprise dans le premier tableau de mouvement, et que commandait le lieutenant général Pignatelli Cucchiara. La marche de ces troupes fut lente et dura tout le mois de décembre. Le roi de Naples qui attendait le résultat de ses négociations avec les alliés, mettait avec intention de longs intervalles entre les marches des différentes colonnes, et les généraux avaient l'ordre de prolonger autant que possible leur séjour dans chaque ville. Les quatre divisions napolitaines formaient un total de trente bataillons et seize escadrons au grand complet, ayant à leur suite cinquante bouches à feu. La force des troupes françaises, dans la trentième division militaire [1], ne montait à cette époque qu'à 4,000 hommes, dont 2,500 seulement en état de servir activement. Ces troupes étaient réparties à Civita-Vecchia, au château Saint-Ange et sur la côte.

Suite des opérations de l'aile droite de l'armée d'Italie; combats de Rovigo et de Boara. — Cependant le général Deconchy, que nous avons laissé à Ronco avec sa brigade, s'étant avancé, le 27 novembre, à Fratta et Villanova, envoya des reconnaissances sur Rovigo, que l'ennemi venait d'évacuer, fit occuper Lendinara, et se lia, par des postes intermédiaires, sur la rive droite de l'Adigetto, avec celui de Badia. Informé, pendant la nuit du 28 au 29, qu'un détachement du corps ennemi chargé du blocus de Venise, s'était porté à Boara pour y passer l'Adige, le général français marcha sur ce point, et ayant dépassé Rovigo, il se trouva en présence du général Marschall, qui occupait Boara avec des forces supérieures. N'ayant point d'artillerie avec lui, le général Deconchy ne crut pas devoir tenter l'attaque qu'il avait projetée, et se retira sur Fratta et Villanova, ensuite sur Trecenta, pour y attendre des renforts en hommes et en artillerie.

[1] Les États romains.

Il reçut, le 1er décembre, un bataillon du 106e régiment et deux pièces de canon, ce qui le décida à marcher de nouveau sur Rovigo et Boara, afin de couper la communication entre le général Marschall et le général Nugent, qui s'était dirigé sur Crespino pour y passer le Pô. Il s'avança donc, le 2 et le 3, par les deux rives de l'Adigetto, dans la direction de Rovigo, passant pas Villanova et Villa della Costa. Il ne tarda pas à rencontrer l'ennemi. Trois bataillons que le général Marschall avait placés en échelons à Villanova, à Villa della Costa et à Villa di Roverdiere, furent successivement culbutés, bien que le général français n'eût avec lui que deux bataillons et deux escadrons. L'ennemi battu, fut obligé de repasser l'Adige en désordre. Un bataillon qui était à Lendinara fut contenu par deux compagnies du 106e, parties de Badia pour rejoindre à Villanova. Toutefois la faiblesse de la colonne que le général Deconchy avait avec lui, et dont le nombre n'excédait pas de beaucoup celui des prisonniers qu'elle venait de faire, l'obligea à se replier encore le même soir sur Fratta et Villanova, au lieu de rester en position à Boara, ainsi qu'il l'eût fait s'il avait eu des forces plus considérables à sa disposition. La perte de l'ennemi s'éleva à 400 hommes hors de combat, et 900 prisonniers, dont un major et douze officiers. Celle des Français fut d'une trentaine de morts et de 120 blessés.

Le prince vice-roi, jugeant que l'intention du général en chef autrichien était de se rendre maître du passage de Boara et de Rovigo, afin de communiquer avec le général Nugent, qui devait s'avancer dans la Romagne, et de compléter en même temps le blocus de Venise, se décida à envoyer une division toute entière sur le bas Adige. Le 6, le général Marcognet, avec les huit bataillons qui lui restaient, vint prendre position entre Lendinara et l'Adige, appuyant sa gauche à Rocca Sabadina, et se liant par ses postes de droite avec la brigade Deconchy à Villanova. Par suite des combats du 15, du 18, du 19 novembre et du 8 décembre, la division Marcognet se trouvait réduite à moins de 5,000 combattants. L'ennemi occupant la tête du pont de Boara-Polesine, Conca di Rame et Rovigo, avait des forces presque doubles.

Le 8 décembre, le général Marcognet ayant laissé en réserve

à Lendinara, un bataillon du 106e régiment, se mit en mouvement sur trois colonnes. Celle de gauche, commandée par le général Jeanin, se dirigea par Lusia sur Conca di Rame; celle du centre prit la direction de Villa del Bornio, pour suivre ensuite la rive gauche de l'Adigetto. Le général Deconchy, formant la colonne de droite, devait suivre la rive droite du même canal. A peine la colonne de gauche était-elle arrivée devant Conca di Rame, qu'elle se trouva fortement engagée avec l'ennemi; elle fut même obligée de plier. Mais le général Marcognet, qui se trouvait alors à sa hauteur, vers Gronpo, avec la colonne du centre, lui ayant envoyé un bataillon du 53e de ligne, le combat se rétablit, et après une lutte opiniâtre, l'ennemi fut forcé d'abandonner Conca di Rame, laissant une partie de son détachement entre les mains du vainqueur; il se retira sur Boara. La colonne du centre et celle de droite, continuant leur mouvement, chassèrent l'ennemi de Rovigo, et le forcèrent à rentrer dans la tête de pont qu'il avait construite à Boara, et devant laquelle le général Marcognet prit position vers le soir. Ce combat avait cessé à la nuit; mais vers les dix heures, les Autrichiens, ayant reçu des renforts, firent une sortie vigoureuse, et forcèrent les troupes qu'elles avaient devant elles à se replier sur Rovigo. Le général Marcognet se voyant en présence de forces supérieures, et désespérant de faire repasser l'Adige à l'ennemi, se décida à la retraite. Le 9, il prit position à Villanova et Fratta, appuyant sa gauche à Rocca Sabatina. Cette affaire coûta plus de 600 hommes à la brigade Jeanin. Le 53e de ligne souffrait beaucoup; le brave colonel Grosbon, qui le commandait, fut blessé. Le 10, la division Marcognet continua sa retraite et prit position à Trecenta, Villa Canda, Salvaterra et Lendinara. Le 11, le vice-roi la fit replier en arrière de Castagnaro, sa gauche vers la Villa-Bartolomeo, sa droite à Trecenta. Une tête de pont fut établie en face de Castagnaro.

Après que le combat de Boara eut livré le passage de l'Adige à l'armée autrichienne, le général Nugent, voyant ses communications assurées, quitta sa position de Mesola, et arriva le 10 à Ravenne. Ce général adressa, de cette ville, une proclamation aux peuples d'Italie, leur promettant *la paix, la liberté, le souverain bonheur,* sous le gouvernement paternel de la

maison d'Autriche. Quelque exagérées que fussent les expressions de cette proclamation, elle ne laissa pas de rallier un grand nombre de mécontents. L'insurrection commença à se propager dans les montagnes entre Faenza et Rimini[1].

Affaires d'Edolo et de Ponte-di-Legno. — Tandis que ces événements avaient lieu à la droite de l'armée d'Italie, une colonne autrichienne venant du Tyrol avait passé le mont Tonal et s'avançait sur Edolo, se dirigeant sur Brescia par le val Camonica. Le général Gifflenga y fit marcher un bataillon du 16ᵉ de ligne, en même temps qu'un détachement de troupes de la Valteline, sous les ordres du colonel Neri, se portait, par les montagnes, de Tirano à Edolo. Le 7, l'ennemi attaqué par le colonel Neri, fut battu et repoussé au delà des montagnes, ayant perdu 200 hommes tués et blessés ou égarés dans les neiges, 100 prisonniers, ses bagages et ses munitions. Une seconde tentative que les Autrichiens firent dans la nuit du 27 au 28 sur Ponte-di-Legno, n'eut pas plus de succès. Le colonel Neri les battit encore et les força de se retirer dans le val di Gale.

Nouvelles dispositions du prince vice-roi; progrès des Autrichiens dans la Romagne; débarquement des Anglais sur les côtes de Toscane, etc. — Cependant le feld-maréchal comte de Bellegarde, qui venait de remplacer le général Hiller dans le commandement en chef de l'armée autrichienne, manifestait l'intention de forcer l'armée franco-italienne dans sa ligne de l'Adige. D'autre part, les troupes napolitaines approchaient déjà d'Ancône, sans que les véritables intentions du roi Joachim fussent encore connues. Ces diverses causes déterminèrent le prince vice-roi à jeter les yeux sur la rive droite du Pô. Il or-

[1] « Pendant la campagne de 1813, les proclamations étaient devenues à la mode en Italie, et s'y sont conservées même longtemps après, malgré le ridicule que leur donnaient les exagérations et l'inconvenance de la plupart. Anglais, Russes, Prussiens, Autrichiens, généraux, officiers, sous-officiers, commissaires de police, tout le monde s'en mêlait, et faisait placarder, tant sur les poteaux plantés au croisé des routes, qu'aux murs d'une cabane, ou à la porte d'un palais, sa sollicitude pour le genre humain, et l'engagement qu'il prenait de rendre les peuples heureux. » (*Précis des opérations de l'armée d'Italie*, par le lieutenant général comte Vignolle.)

donna, en conséquence, la construction d'un pont à Borgo-Forte, et fit armer le fort de Plaisance. En même temps, afin d'être en mesure de repousser le maréchal de Bellegarde, dans le cas où il mettrait promptement ses desseins à exécution, le prince concentra un peu plus son armée. Il ne laissa à Castagnaro que deux bataillons du 106ᵉ, et un du 36ᵉ léger, sous les ordres du général Deconchy. Le reste de la division Marcognet prit poste à Roverchiaro. La brigade Darnaud rentra à Vérone, la brigade Schmitz garda sa position de Ronco; la brigade Campi resta seule d'avant-garde à San-Michele. Le 24, une colonne autrichienne de 3,000 hommes attaqua le général Deconchy à Castagnaro; après un combat très-vif, cette colonne fut repoussée avec perte d'environ 400 hommes. Le général Deconchy n'eut que 110 blessés. Cette nouvelle tentative de l'ennemi engagea le prince vice-roi à porter quelques troupes sur sa droite; la division Marcognet s'approcha de Castagnaro, et prit poste à la Villa Bartolomeo, d'où elle envoya un bataillon de renfort au général Deconchy. La brigade Schmitz appuya également un peu à droite, et se rapprocha de Legnago.

Le général Nugent se mit en marche pour achever d'occuper la côte de l'Adriatique jusqu'à Rimini, et se rapprocher des troupes napolitaines qui étaient à Rimini et Imola. Les Autrichiens tenaient Cesène et Faenza, sans être nullement contrariés par les généraux napolitains. Ceux-ci, tout en continuant de proclamer leur souverain l'allié de la France et de l'Italie, refusèrent cependant de concourir à une expédition sur Ravenne, alléguant un armistice avec les Autrichiens, et parce que le roi, disaient-ils, ne leur avait pas encore envoyé d'ordres.

Le 25 décembre, un bataillon du 53ᵉ de ligne français, et un du 1ᵉʳ étranger, qui se trouvaient à Forli et Cervia avec deux canons, attaqués par le général Nugent, avec des forces très-supérieures, furent presque entièrement détruits ou dispersés. Leurs débris se retirèrent à Bologne, où ils se réunirent avec deux bataillons de volontaires qui venaient d'être organisés.

A la faveur de leur alliance et des ordres de leur gouvernement, les Napolitains s'étaient introduits dans Ancône. Le général Barbou, qui commandait cette place, ayant bientôt eu

lieu de soupçonner la fidélité de ses nouveaux hôtes, crut devoir faire garder plus soigneusement que jamais la citadelle. L'ordre qui ouvrait aux Napolitains les places fortes, ne s'étendit pas au delà de la ville, bien que le général Macdonald qui s'y trouvait avec une brigade de réserve, insistât pour qu'on lui remît la citadelle, sous prétexte d'arrêter la désertion de ses troupes; mais le général Barbou était trop sur ses gardes pour faire droit à une demande aussi ridicule. Le 30 décembre, la brigade napolitaine du général Filangieri, venant de la Toscane, entra à Bologne. Le général Fontana, qui commandait dans cette dernière ville, fit partir pour Mantoue et Milan, les dépôts et le peu de troupes qui s'y trouvaient, et se retira de sa personne à Modène. Les Autrichiens ne tardèrent pas à entrer à Bologne à la suite des Napolitains.

Aussitôt que les troupes napolitaines eurent dépassé Rome, les Anglais se mirent en mouvement sur les côtes de Toscane. Un premier débarquement eut lieu le 10 sur la côte de Lucques; mais les 800 hommes qui avaient pris terre ne tardèrent pas à se rembarquer, sur la nouvelle qu'un corps de troupes se réunissait à Lucques. Un second débarquement de 1,800 hommes fut effectué le 13 à Vareggio. Les postes français furent enlevés ou repoussés. Le 14 les Anglais, ayant tenté une attaque sur Livourne, furent repoussés avec perte de 300 hommes, et se rembarquèrent en hâte le lendemain à l'embouchure de l'Arno. Quatre vaisseaux et quatre frégates anglaises restèrent devant Livourne.

A la même époque, les divisions autrichiennes venant de Dresde et du Haut-Rhin pour joindre l'armée d'Italie, passèrent entièrement l'Inn.

Les Autrichiens achèvent d'envahir la Dalmatie; prise de Zara, etc. — En Dalmatie, l'ennemi avait également fait de grands progrès. Après un mois d'attaques préliminaires, de siége, de bombardement effectué; après avoir déployé la plus grande énergie pour étouffer les révoltes journalières des troupes croates qu'il avait sous ses ordres, le brave général Roize, commandant la place de Zara, se vit obligé de consentir à laisser sortir les révoltés avec armes et bagages. Il renvoya également, le 2 décembre les officiers et 22 canonniers croates qui lui res-

taient. La garnison se trouva ainsi réduite à moins de 600 hommes de troupes fidèles. Au bout de quelques jours, l'insurrection se manifestant aussi parmi les habitants, le général Roize fut forcé de capituler. Le 6 décembre, l'ennemi prit position de Zara, la garnison fut renvoyée en France, sous la condition de ne pas servir jusqu'à l'échange. Le 10, le fort de Clissa fut investi, et le bombardement commença; le chef de bataillon Bouillerot ayant été trahi par le comte Grisogno, qui commandait un corps de Pandours, fut obligé de capituler et de se rendre prisonnier le 28.

Blocus de Venise; situation de l'armée d'Italie au 31 *décembre.* — A Venise, la désertion fomentée parmi les troupes italiennes, par les manifestes de l'ennemi, commença à se faire sentir. Le 11, le fort de Cavallino fut enlevé : le 12, les Autrichiens, maîtres des deux extrémités de l'île de Cortelazzo, firent entrer des chaloupes armées dans le canal de Pordelio, et tentèrent de surprendre le port de Treporti; mais ils furent repoussés avec perte, et forcés de renoncer à leur entreprise. Le même jour, le général Dupeyroux, voulant dégager Brondolo, qui était menacé en flanc par le poste que l'ennemi avait à Conche, fit faire une sortie de Chioggia, par un détachement de deux compagnies de la garde de Venise, de 40 douaniers et de 60 marins, sous la conduite du lieutenant de vaisseau Saint-Priest. Comme l'ennemi était en force et retranché à Conche, cette sortie fut repoussée, avec perte d'une vingtaine d'hommes, parmi lesquels l'enseigne de vaisseau d'Heureux, blessé mortellement. Vers le 15 décembre, le feld-maréchal lieutenant Marschal, qui avait sous ses ordres les deux fortes brigades Mayer et Rebrovitch, resserra tellement le blocus de Venise, que toute communication avec le continent devint impossible.

Dans les derniers jours du mois de décembre, les débris des troupes italiennes qui avaient fait la guerre en Espagne, étaient rentrés, et les divers corps de l'armée avaient reçu un nombre suffisant de conscrits, armés, équipés et instruits au dépôt d'Alexandrie. Le vice-roi encadra aussi les restes de la division italienne employée à la grande armée d'Allemagne; ils étaient arrivés à Milan depuis quelques jours.

L'armée d'Italie, réorganisée en six divisions, présentait alors un total de 41,322 hommes, dont 3,310 de cavalerie; mais elle n'avait qu'environ 36,000 combattants en ligne : son artillerie se composait de quatre-vingts bouches à feu; soixante-seize seulement étaient en ligne.

La première lieutenance, sous les ordres du général Grenier, avait son quartier général à Isola Porcarizza. La division Rouyer (deuxième) occupait Vallese et Isola Porcarizza; la division Marcognet (quatrième), Legnago et Castagnaro; la division Zucchi (sixième) était à Mantoue.

La deuxième lieutenance, commandée par le général Verdier, avait son quartier général à Vérone. La division Quesnel (première) occupait Veronette et San-Michele; la division Fressinet (troisième), Vérone; la division Palombini (cinquième), Caprino, Rivoli et Bussolengo.

La cavalerie était à Vigo, San-Giovanni, Lupatolo et Bovolone.

La garde royale occupait Vérone et Villafranca; le grand quartier général du prince était à Vérone.

La réserve d'artillerie était à Valeggio, avec quatorze bouches à feu; le grand parc d'artillerie, avec le matériel conservé, se trouvait à Mantoue; le matériel excédant avait été envoyé à Alexandrie.

ANNÉE 1814.

Opérations militaires en Italie. Défection du roi de Naples. L'armée franco-italienne se retire sur le Mincio. Bataille du Mincio. Affaires de Borghetto, de Salo et de Gardonne. Proclamation du prince Eugène à son armée. Évacuation de la Toscane et des États romains par les Français. Le vice-roi détache le lieutenant général Grenier sur le Pô et le Taro. Combat de Guastalla. Combat de Parme. Affaire de Sostinente. Les Napolitains occupent Reggio. Débarquement d'un corps anglo-sicilien en Toscane. — On a vu précédemment que le prince vice-roi d'Italie occupait, à la fin de décembre, la ligne de l'Adige (de Castagnaro à Rivoli), avec environ 36,000 combattants, dont 2,800 de cavalerie, presque tous de

nouvelles levées; son parc d'artillerie consistait en soixante-six bouches à feu. Le général Bonfanti, avec un petit corps séparé, surveillait les débouchés des Alpes Tyroliennes, dans les plaines du Brescian. Les généraux Gratien, Fresia et Rouyer organisaient à Alexandrie, Turin et Gênes des réserves de conscrits. De faibles garnisons gardaient Ancône, Civita-Vecchia, le fort Saint-Ange à Rome, Pise, Livourne et tous les forts du littoral de la Toscane et de la rivière de Gênes. Le prince avait fait armer le château de Plaisance et construire une tête de pont à Borgo-Forte.

L'armée autrichienne, aux ordres du feld-maréchal comte de Bellegarde, forte de soixante dix-huit bataillons et de soixante-six escadrons (formant environ 55,000 hommes), n'était composée que de vieilles troupes; la cavalerie surtout était excellente. A la droite, le général Sommariva occupait, au nord du lac de Garda, Riva et Torbole, et poussait ses postes au delà de Toscolano. A la gauche, le général-major Stahrenberg, avait un corps volant, entre Lendinara et Badia, était prêt à se joindre, au premier ordre, à la division Nugent, qui faisait des courses dans les départements du Reno et du Rubicon. Le gros de l'armée, cantonné entre le Bacchiglione et l'Adige, attendait le signal des hostilités. Sur les derrières, le feld-maréchal-lieutenant Marschal resserrait les blocus de Venise et de Palma-Nova, tandis qu'un corps anglo-autrichien pressait la capitulation de Cattaro et de Raguse.

Nous avons déjà dit que l'armée napolitaine, forte de vingt-huit bataillons et de vingt et un escadrons, au total d'environ 28,000 hommes, s'était mise en marche sur deux colonnes, dès le commencement de décembre. La première, composée des divisions Ambrosio et Pignatelli, était entrée dans la Marche d'Ancône par les Abruzzes; la seconde, composée des divisions Carascosa et Livron, avait suivi la Voie Romaine et cantonnait dans les environs de Rome. Le roi, toujours à Naples avec sa garde à pied, achevait l'organisation de ses 3e bataillons et terminait ses préparatifs de guerre.

La grande quantité de neige tombée en janvier retarda l'ouverture de la campagne. Pendant ce temps, lord Bentinck reçut ordre de conclure un armistice indéfini avec Joachim; le cabinet

de Londres ne pouvait faire davantage; il lui était impossible de traiter avec Joachim, après avoir reconnu les droits du roi de Sicile à la couronne de Naples.

D'après le plan de campagne qui fut ensuite arrêté, les troupes impériales devaient opérer sur la rive gauche du Pô, les Napolitains sur la droite, et le corps anglo-sicilien, qui débarquerait à Livourne, entre la mer et les Apennins, dans la direction de Gênes.

Défection du roi de Naples. — Cependant, le roi de Naples, après s'être mis en marche, s'arrêta tout à coup, prétextant (vis-à-vis des Français) que Napoléon n'avait pas décidé lequel, du prince Eugène ou de lui, commanderait les troupes réunies de Naples et du royaume d'Italie; et alléguant aux alliés que l'empereur d'Autriche n'avait pas ratifié le traité dans le délai convenu. Mais l'ambition lui fit bientôt abandonner une conduite si prudente, et il se déclara ouvertement. Comme il lui tardait d'être en possession des États de l'Église et de la Marche d'Ancône, que couvraient ses troupes, il s'empara de Rome et prescrivit l'investissement du fort Saint-Ange, de Civita-Vecchia et de la citadelle d'Ancône. Dès qu'on le vit agir ainsi à l'égard du gouvernement français, dont les autorités et les troupes occupaient cette partie de l'empire, le vice-roi ne s'abusa plus sur le parti qu'il avait pris, et les alliés ne doutèrent plus de son accession pleine et entière.

L'armée franco-italienne se retire sur le Mincio. — Le prince Eugène se voyant ainsi menacé sur son flanc droit par l'armée napolitaine, et sur ses derrières par le corps de Nugent, se replia, le 3 février, sur le Mincio. Le 5, l'armée franco-italienne était ainsi disposée [1] : la gauche à Monzambano et Peschiera, la droite à Mantoue, quatre bataillons à Governolo et Borgo-Forte, la division Marcognet en réserve à Bozzolo et Marcaria, la division Gratien se porta d'Alexandrie sur Plaisance, et le général Severoli, avec trois bataillons italiens arrivés d'Espagne en poste, de Plaisance sur la Lenza.

De leur côté, les Autrichiens vinrent prendre les positions

[1] Son organisation était la même que celle que nous venons de donner page 461.

suivantes : Le général Sommariva à Rivoli, son avant-garde à Pastringo, le général Wlasitsch devant Peschiera, la division Radiwojewitsch à Villa-Franca, poussant ses avant-postes à Valeggio et Pozzolo, celle de Mayer à Mantoue ; une brigade devait investir Legnago, où les Français avaient laissé une forte garnison.

La ligne des Français, excellente vis-à-vis des Autrichiens, pouvait être attaquée avec avantage par les Napolitains ; le vice-roi résolut donc de rejeter le maréchal de Bellegarde sur l'autre côté de l'Adige. En conséquence, il ordonna au comte Verdier de se porter, le 7, avec la division Fressinet et le 4e de chasseurs italiens, de Monzambano sur Villa-Franca, tandis que, avec l'avant-garde et la division Quesnel, il marcherait de sa personne de Goito sur Roverbella, où le général Grenier devait se rendre de Mantoue, avec la garde royale, les divisions Rouyer et Marcognet et la cavalerie du général Perreymond. A gauche, le général Palombini fut chargé de déboucher de Peschiera avec sa division, et de se porter sur les hauteurs de Salionze et Cavalcasello, pour refouler sur Villa-Franca le général Sommariva. La garnison de Mantoue, aux ordres du général Zucchi, appuyée de la cavalerie du général Rambourg, devait marcher dans la direction d'Isola-della-Scala, pour couvrir le comte Grenier, et inquiéter la division Mayer sur le Tartaro.

Après s'être concerté à Bologne avec le roi de Naples, le maréchal de Bellegarde vint établir son quartier général à Villa-Franca. Il n'y eut pas plus tôt reconnu le mouvement des Français qu'il les crut décidés à la retraite, et qu'il marqua le passage de son armée à Borghetto et Pozzolo.

Le 8, au point du jour, les Autrichiens passèrent sans obstacle le Mincio à Borghetto, où ils avaient jeté un pont. Le général Verdier rebroussa aussitôt chemin et forma la division Fressinet sur la droite du ruisseau d'Olsino pour couvrir ses derrières.

Bataille du Mincio. — Cependant le prince Eugène avait franchi les canaux de Villa-Bona, et s'était mis, à Marengo, en communication avec le comte Grenier. Il continuait sa marche sur Querni, lorsque, des hauteurs de Mazinbona, il découvrit le mouvement de l'ennemi, et vit s'élever la fumée de la canonnade de Monzambano. Ne doutant point que le maréchal

de Bellegarde ne cherchât à passer le Mincio, il marcha à lui en faisant un simple changement de front. Remontant ainsi vers Valeggio, il rencontra le général autrichien Merville, qui avait déjà jeté un pont à Pozzolo et posté la brigade Veczai sur les hauteurs de Volta; il rencontra également le maréchal de Bellegarde, qui attendait, en avant de Valeggio, sur la rive droite du Mincio, avec la majeure partie de son centre, le corps de Sommariva, qui devait le franchir après lui à Borghetto.

Alors l'action s'engagea dans la position suivante, une des plus singulières qui se soient jamais vues. La division Palombini, adossée à la rive gauche du Mincio, sur les hauteurs de San-Lorenzo, aux prises avec le général Wlasitsch; le comte Verdier, sur la rive droite, derrière le ruisseau d'Olsino, avec le corps de Radiwojewitsch; le vice-roi, entre Mazinbona et Cortazza, contre la division Merville; le comte Grenier, repoussant, avec la division Marcognet, la droite de la division Mayer, en position derrière Roverbella; enfin, la garnison de Mantoue refoulant la gauche, sur les routes de Legnano, d'Isola-della-Scala et de Castiglione-di-Mantova.

Le général Merville, s'apercevant du mouvement dirigé contre lui, porte une brigade de cavalerie contre celle du général Perreymond, qui est renversée et perd six pièces d'artillerie légère; le vice-roi la rallie sous la protection de la division Quesnel, qui se forme aussitôt en carrés. Chargé à son tour, l'ennemi rétrograde en désordre sur Pozzolo, et abandonne cinq des pièces qu'il venait d'enlever.

Le général Mayer, abandonné à lui-même et pressé par la division Marcognet, se replia sur Mozzacane.

Arrivant au moment où le général Merville, renforcé de trois régiments d'infanterie, achevait de déployer la brigade Stutterheim entre Pozzolo et Remelli, le général Bonnemain se forma néanmoins en sa présence; le 31e de chasseurs à cheval repoussa avec intrépidité une charge de grenadiers, et son avant-garde brava le feu terrible de l'artillerie autrichienne, qui avait, dans cette position, dix-huit pièces à opposer à quatre.

L'armée française s'avança ensuite sur deux lignes, ayant sur ses flancs les brigades de cavalerie Perreymond et Bonne-

main, au centre la division Quesnel, et en seconde ligne la division Boyer, qui venait d'arriver de Roverbella. Le général Forestier enlève le village de Pozzolo au régiment de Chasteller, qui, poursuivi par le 35e léger sur la rive droite, ne peut empêcher la destruction du pont[1]. Le général Bonnemain, attaqué deux fois par les grenadiers autrichiens, soutenus en dernier lieu par cinq escadrons des uhlans de l'archiduc Charles, les disperse, et tombant ensuite sur l'infanterie, entame ses carrés et la rejette sur Maffey et Querni. Dès ce moment, le général Merville se replie sur Valeggio; et le général Mayer, voyant sa droite dépostée de Mozzacane par une brigade de la division Marcognet, gagna en toute hâte Villa-Franca.

La cavalerie de la garde étant arrivée de Goito, où elle était restée jusqu'alors en observation[2], le vice-roi marcha sur Valeggio, mettant en première ligne les escadrons royaux et la division Rouyer, et en seconde les brigades Perreymond et Campi. Le général Forestier, laissé à Pozzolo, eut ordre de former la réserve conjointement avec la brigade Deconchy rappelée de Roverbella.

Cependant le maréchal de Bellegarde, rappelant sur la rive gauche du Mincio toutes les troupes du centre, et une partie du corps de Radiwojewitsch, envoyait des secours considérables au général Merville. Alors les lignes autrichiennes s'étant reformées en avant de Foroni et de Maffey, s'y battirent avec acharnement jusqu'à la nuit, dont elles profitèrent pour couvrir leur retraite. Vers la fin de la journée, le régiment de Chasteller, chassé de Pozzolo, revint faire une attaque infructueuse sur le pont qu'il trouva rompu. Sur d'autres points, la division

[1] Le chef de bataillon du génie Beaufort d'Hautpoul (aujourd'hui lieutenant-colonel dans cette arme) se fit remarquer en cette occasion. Chef de l'état-major de son arme, cet officier avait été envoyé directement par le prince Eugène pour accompagner le général Forestier dans l'attaque de Pozzolo. Il s'était déjà distingué dans la campagne précédente sur la Livenza, la Piave, l'Adige, à Peré et à Ala, dont il avait forcé les barricades, à la tête des tirailleurs.

[2] Le prince Eugène l'avait rappelée peu après l'échec essuyé par la brigade Perreymond, en avant de Pozzolo, afin de couvrir son aile gauche.

Zucchi chassa deux brigades ennemies de Castiglione-di-Mantova et de Due-Castelli, et leur fit bon nombre de prisonniers. La division Palombini avait reployé les postes du corps de blocus de Peschiera; mais elle se retira bientôt sous le canon de la place; elle n'était pas assez forte pour déloger le général Wlasitsch des hauteurs de San-Lorenzo. Le comte Verdier se maintint longtemps derrière le ruisseau d'Olsino; mais enfin, débordé sur la droite, il gagna en combattant les hauteurs de Monzambano qu'il occupa le reste de la journée; et, lorsque le général Radiwojewitsch fut rappelé par le maréchal de Bellegarde, il le poursuivit vivement et vint prendre position dans l'anse de Borghetto.

Les Autrichiens eurent, dans cette bataille remarquable par la disposition des troupes qui y furent engagées, près de 5,000 hommes hors de combat, et de 2,000 prisonniers; la perte des Français n'excéda pas 3,000 hommes.

Le 9, au matin, l'armée franco-italienne repassa la rivière à Goito, et s'établit, savoir : la division Fressinet à Monzambano, se liant à Volta où furent placées la garde royale, la division Marcognet et la cavalerie des généraux Perreymond et Bonnemain; la division Quesnel à Goito; celle de Zucchi, avec la brigade Rambourg, rentra dans Mantoue; le général Palombini dans Peschiera; le général Rouyer forma réserve à Gurdizzolo.

Affaires de Borghetto, de Salo et de Gardone. — Dans l'idée que le vice-roi avait beaucoup souffert, et que par son dernier mouvement il ne cherchait qu'à se retirer sur Plaisance, le maréchal de Bellegarde crut n'avoir qu'à se montrer sur la rive droite pour le décider à une retraite définitive. A cet effet, dans la nuit du 9 au 10, le général Radiwojewitsch repassa la rivière sur le pont de Borghetto, qu'il occupait depuis la veille, et fit replier tous les postes français; mais bientôt les généraux Verdier et Grenier s'avancèrent sur ses flancs, le rejetèrent sur Borghetto, et fermèrent l'anse du Mincio par de bons retranchements, dont la garde fut confiée à la division Marcognet, chargée également de défendre Pozzolo.

Sur ces entrefaites, le général Stanislawlewitsch, après avoir tourné avec six bataillons le lac de Garda, et investi, le 10, le fort de Rocca d'Anfo, s'empara de Salo sans coup férir, et

gagna le val Trompia, dont il chassa les avant-postes, pour venir prendre position à Gardone ; mais bientôt les portes de Salo furent enfoncées à coup de canon, et les Autrichiens vivement poursuivis par les quatre bataillons de la garde royale, tombèrent, en se sauvant, sous le canon de la flottille, qui rangea la rive occidentale du lac, et les força de se jeter sans armes dans les montagnes, et de se retirer le lendemain à Toscolano.

Le 14, le général Bonfanti parvint à chasser de Gardone les trois bataillons ennemis, et à les acculer au lac d'Idro ; il rentra ensuite à Brescia ; l'infanterie de la garde revint à Dezenzano. De son côté, le général Stanislawiewitsch continua le blocus de Rocca d'Anfo.

Vers le même temps, le vice-roi apprit la reddition du château de Vérone, point important pour reprendre la ville, et où il avait laissé une centaine d'hommes ; mais il eut la satisfaction de voir le maréchal de Bellegarde transférer à Somma-Campagna son quartier général, entre l'Adige et le Mincio, et justifier son inaction auprès des Anglo-Siciliens qu'il engageait à agir, en alléguant les maladies épidémiques qui ravageaient son armée. D'autre part, le roi de Naples, n'ayant point encore reçu de garanties suffisantes, saisissait ce prétexte pour retarder son offensive ; mais bientôt le général autrichien Nugent, dont les onze bataillons et les huit escadrons avaient été mis sous ses ordres, se porta sur la Lenza, et le quartier général napolitain fut transféré à Modène, ayant la division Carascosa à Reggio. Joachim venait de se résoudre à ne pas dissimuler plus longtemps, et il signifia sa déclaration de guerre au prince Eugène.

Dans cet état de choses, le vice-roi crut devoir adresser la proclamation suivante à son armée :

SOLDATS,

« Depuis l'ouverture de la campagne, vous avez supporté de grandes fatigues ; vous avez donné à l'ennemi de grandes preuves de votre valeur, et à votre souverain de grandes preuves de fidélité. Mais combien ils sont glorieux, les prix que vous avez déjà reçus de vos généreux efforts ! Vous avez conquis l'estime de l'ennemi, vous avez obtenu les récompenses de l'empe-

reur, et vous pourrez vous enorgueillir au fond de vos âmes d'avoir longtemps préservé de toute invasion ennemie la plus grande partie du territoire italien, et un grand nombre de départements français. Cependant le jour du repos ne s'est pas encore levé pour vous; un nouvel ennemi se présente. Soldats, des espérances d'une paix solide et prochaine s'élèvent de toutes parts, je les crois fondées. Quel est cet ennemi? Quand je vous l'aurai fait connaître, vous refuserez d'ajouter foi à mes paroles, et votre incrédulité, que j'ai longtemps partagée, sera pour vous un titre de gloire. Les Napolitains nous avaient solennellement promis leur alliance; sur la foi de leurs promesses, ils ont été reçus dans le royaume comme des frères; ils ont été admis[1], non-seulement à occuper plusieurs de nos départements, mais même à partager avec nous toutes nos ressources. Ils sont entrés comme frères, et ils étaient nos ennemis!..... Ils sont entrés comme frères, et c'est pourtant contre nous qu'ils avaient préparé leurs armes! Soldats, je lis dans vos âmes toute votre indignation, et je sais ce qu'un sentiment d'indignation, dont la cause est si noble, peut ajouter à votre noble vaillance. Les Napolitains ne sont pas non plus invincibles! Peut-être même compterons-nous des amis dans leurs propres rangs. Certes, si le sentiment de la loyauté peut être égaré, qui doute qu'un instant de réflexion ne suffise pour le rallumer et lui rendre tout son empire? Il est dans les troupes napolitaines un grand nombre de Français; ils abandonneront bientôt des drapeaux qu'eux aussi ont crus fidèles à leur souverain et à leur patrie; ils se réuniront à vous; ils trouveront au milieu de vous les mêmes grades qu'ils ont acquis par leurs services; vous les recevrez comme des amis, vous les consolerez par votre accueil de la déplorable défection dont ils n'ont pas mérité d'être victimes.

Français! Italiens! je compte sur vous, comptez sur moi. Vous

[1] Une déclaration du grand juge, ministre de la justice, en date du 22 février, porta que tous les Français qui étaient au service du roi de Naples, seraient obligés de rentrer sur le territoire de l'empire, dans le délai de trois mois, à dater du 17 février, sous peine d'être poursuivis par le ministère public, conformément aux dispositions du décret impérial du 6 avril 1809. Un très-petit nombre d'officiers n'obéirent pas, et entre autres le lieutenant-général Manhès.

me trouverez partout où votre intérêt et votre gloire auront marqué ma place. Soldats, voici ma devise : *honneur et fidélité !* Que cette devise soit aussi la vôtre ; avec elle et l'aide de Dieu, nous triompherons encore de tous nos ennemis. »

Les Français attachés au service du roi de Naples l'abandonnent. — Ainsi qu'il devait s'y attendre, le roi de Naples fut abandonné par la presque totalité des Français qui se trouvaient dans son armée[1] ; mais le retour de ces braves ne contre-balança pas la défection des soldats des régiments italiens, que l'on s'empressa, pour éviter une désertion générale, de jeter presque tous dans les places de Peschiera et de Mantoue. Réduite alors à 28,000 hommes, l'armée du vice-roi resserra ses positions et rapprocha sa réserve du Pô.

D'un autre côté, le général napolitain Macdonald, força, après vingt-cinq jours de blocus et quarante-huit heures de bombardement, la citadelle d'Ancône à se rendre ; et le général Lecchi prit possession de la Toscane au nom du roi de Naples.

Évacuation de la Toscane et des États romains par les Français. — Le 16, le général Pouchain, qui commandait à Pise, et venait d'appeler à lui, pour renforcer la défense de cette place, 700 hommes de la garnison de Livourne, fut attaqué par la brigade napolitaine du général Minutolo (division Pignatelli-Cerchiara). Le duc d'Otrante, commissaire général de l'empereur dans la France transalpine, obtint la suspension des hostilités, sous la condition préalable que les troupes

[1] Quelques instances que fit Joachim, il ne put les retenir sous les drapeaux de la félonie. « Croyez-vous, leur dit-il, que j'aie moins que vous le cœur français ? Pensez, au contraire, que je suis très-à plaindre. J'ai été contraint de faire un traité avec les Autrichiens et un arrangement avec les Anglais, et, par suite, à me déclarer en état de guerre, afin de sauver mon royaume, menacé d'un débarquement par les Anglais et les Siciliens. Cela aurait immanquablement excité un soulèvement intérieur. Peut-être les événements deviendront-ils plus favorables. Restez donc avec moi : j'ai fait votre avancement, d'autres avantages vous attendent encore. C'est me payer d'ingratitude que d'abandonner mon service, lorsque mes bonnes dispositions vous sont aussi connues. »

Murat, en tenant ce langage, avait oublié sans doute qu'il parlait à des hommes d'un caractère trop généreux, pour renoncer comme lui au noble titre de *citoyen français*.

françaises remettraient aux troupes napolitaines les places de Pise, Livourne et Lucques. Quelques jours après fut signée l'évacuation de la Toscane et des États romains; les garnisons du fort Saint-Ange, de Civita-Vecchia, et de l'île Gorgona, ainsi que des châteaux de Volterra et de Florence, durent retourner en France par mer, ce qui les faisait tout naturellement tomber entre les mains des Anglais [1].

Le vice-roi détache le lieutenant général Grenier sur le Pô et sur le Taro; combat de Guastalla. — Inquiet sur le sort de Gênes, où le général Frezia n'avait qu'une poignée de conscrits à opposer aux Anglais qui allaient débarquer, et peu rassuré par les dispositions de Milan, le vice-roi crut devoir pousser un gros détachement sur le Pô.

Dans cet intervalle, le roi de Naples ayant fait marcher sur Guastalla les marins de sa garde avec une brigade d'infanterie, soutenus par 1,200 Autrichiens, le lieutenant-colonel Metzko, à qui l'on confia cette opération, surprit, le 24 février, Casal-Meggiore, construisit un pont à Sacca, et commença des ouvrages pour le couvrir; mais, le 27, le général Bonnemain, arrivé de Borgo-Forte, le força à la retraite et captura presque tous les bateaux destinés à la construction du pont.

Joachim ayant commencé à se retirer, et une crue subite du Taro empêchant le général Grenier de le poursuivre, le prince Eugène, pour accélérer sa retraite, passa le Pô à Borgo-Forte, et parut devant Guastalla, le 1er mars au matin, avec quatre bataillons, deux cents chevaux et quatre pièces d'artillerie. Cette ville était défendue par une brigade autrichienne et plusieurs centaines de chevaux napolitains; à son approche, ceux-ci s'enfuirent en toute hâte jusqu'à Reggio; l'infanterie voulut résister, mais elle fut repoussée et perdit 250 hommes.

Combat de Parme. — Le général Grenier, ayant enfin passé le Taro, le 2 mars, poursuivit sur trois colonnes les Napolitains dont l'arrière-garde, ramenée à Parme sur la division Nugent, ne parvint à arrêter l'impétuosité des Français qu'en jetant dans

[1] Des officiers bien informés assurent qu'à son départ pour la France le duc d'Otrante se fit donner, à Modène, par le roi de Naples, trois cent mille francs en lettres de change, à titre d'indemnité pour la cession de ses droits sur le duché d'Otrante (Koch, *Campagne de* 1814).

la ville le régiment de l'archiduc François-Charles; mais le général Grenier ordonna aussitôt au général Rambourg de harceler l'ennemi en tournant Parme par la gauche avec sa cavalerie, pendant qu'il conduisait lui-même l'attaque de front. La colonne de Metzko, rejetée le 27 par le général Bonnemain sur la rive droite du Pô, et prévenue à Guastalla par le vice-roi, fut découverte par le général Rambourg, qui, dans un instant, la dissipa et lui enleva 500 hommes, deux pièces de canon et tous ses bagages. L'attaque sur la ville fut également heureuse : 600 Autrichiens y furent tués, et 1,800 mirent bas les armes; dans ce nombre se trouvait une centaine de Napolitains qui furent renvoyés désarmés à Joachim.

Le 2 mars au soir, le général Grenier s'établit sur la Lenza; le lendemain, la brigade Rambourg chassa de Reggio une centaine de chevaux ennemis et le général Séyéroli y arriva le 4, avec sept bataillons, se faisant précéder à Rubiera par une faible avant-garde. Les Austro-Napolitains, ainsi écartés et mis pour quelque temps hors d'état de reprendre l'offensive, le vice-roi put rappeler sans inconvénient sur le Mincio la division Rouyer et la brigade Jeanin.

Cependant le feld-maréchal de Bellegarde avait porté son quartier général de Vérone à Villa-Franca, et sa première ligne bordait la rive gauche du Mincio.

Affaire de Sostinente. — D'après les ordres du vice-roi, le général Villatta marcha, le 6 mars au matin, avec 1,200 hommes, de Governolo à Ostiglia, et emporta le poste de Sostinente, dont il détruisit les retranchements. Ne supposant point que ce fût une fausse attaque, et croyant, au contraire, que le général Grenier soutenait cette tête de colonne, et que le prince Eugène voulait se porter sur Legnago pour séparer les deux armées, le général en chef ennemi craignit d'avoir compromis sa gauche et reprit ses anciennes positions; c'était précisément l'objet des mouvements du général français.

Les Napolitains occupent Reggio. — Le roi de Naples, informé qu'il avait seulement devant lui quatre bataillons et dix ou douze escadrons, renforça l'avant-garde autrichienne, et, le 6 mars, fit passer la Secchia au comte de Stahremberg avec ordre d'attaquer Rubiera. Cette ville était gardée par deux compagnies

de voltigeurs et un régiment de chasseurs italiens, qui, après une glorieuse mais vaine résistance, furent culbutés et ramenés par des forces décuples jusqu'à Reggio, où le général Séveroli les recueillit.

Doutant encore que l'armée ennemie eût passé la Secchia, ce général laissa la brigade Soulier à Reggio et se porta sur Rubiera, avec la brigade Rambourg et trois bataillons italiens, jusqu'auprès de San-Lorenzo, où il prit position à cheval sur la route, la cavalerie en seconde ligne. Les 10,000 hommes que déploya Joachim n'empêchèrent pas le général Séveroli, qui n'en avait que 3,000, d'accepter imprudemment le combat; ses troupes firent des prodiges de valeur, et il eut une jambe emportée; le général Rambourg, prenant alors le commandement, soutint encore quelques instants le combat et se replia très-sagement sur Reggio; il se maintenait avec intrépidité dans cette ville, et il eût fait payer cher une attaque de vive force, lorsque le roi de Naples lui fit la proposition d'évacuer la ville sans condition, en lui donnant tout le temps nécessaire pour cette opération. Le général Rambourg accepta, et, après avoir marché toute la nuit, il rejoignit, le lendemain matin, le général Gratien. Celui-ci, ne se voyant plus en sûreté derrière la Lenza, repassa alors le Taro, et alla s'établir à Castel-Guelo, Sanguinara et Grugno.

Le roi de Naples entra dans Reggio le 8 mars, et porta son armée sur la Lenza, en détachant sur Borgo-di-Sotto et Guastalla la brigade Gober, renforcée d'un bataillon napolitain; le 9, il poussa la brigade Stahremberg jusqu'à Parme.

Une reconnaissance générale que le vice-roi fit en avant de Mantoue donna de l'inquiétude aux Autrichiens, et le maréchal de Bellegarde concentra ses forces, ne laissant qu'une avant-garde à Salionze, Valeggio et Pozzolo, aux ordres du comte de Neipperg; le gros de l'armée fut réparti sur deux lignes, la première ayant la droite à Castel-Novo, la gauche à Villa-Franca, la seconde derrière l'Adige et à Vérone, avec la réserve de grenadiers et le quartier général.

Tout le mois de mars s'écoula sans que les trois armées fissent aucun mouvement. Seulement, le corps de blocus de Venise, aux ordres du feld-maréchal-lieutenant Marschall, enleva,

le 23 mars, le fort de Cavanella, en repoussa la garnison sous le canon de Brondolo, et plaça ses avant-postes dans l'île de Fessone; la flottille du lac de Garda soutint deux fois l'honneur du pavillon italien contre celle des Autrichiens.

Débarquement d'un corps anglo-sicilien en Toscane. — Dans le courant de février, 1,200 hommes de cavalerie et 16,000 d'infanterie, dont 4,000 Anglais, avaient été rassemblés à Palerme. Le 28, la première division, composée de la cavalerie, de 2,000 Anglais, d'une partie de la légion hanovrienne et de quelques régiments siciliens, formant en tout 7 à 8,000 hommes, fut débarquée à Livourne par lord Bentinck. Dès qu'elle eut mis pied à terre, parut un ordre du jour du prince héréditaire de Sicile, dans lequel il revendiquait hautement ses droits sur le royaume de Naples; et il en résulta, indépendamment d'une rixe entre les Siciliens et les Napolitains que lord Bentinck eut beaucoup de peine à apaiser, que Joachim concentra son armée pour être prêt à tout événement. Dans une entrevue qui eut lieu à Reggio, l'Anglais se plaignit de cette concentration et demanda que la Toscane fût évacuée par les Napolitains, menaçant de faire rembarquer ses troupes et d'aller les jeter dans le golfe de Naples, où l'appelaient les mécontents; mais Joachim, la proclamation de Ferdinand à la main, se plaignit avec amertume d'avoir été trompé, et déclara qu'il ne rendrait jamais la Toscane. Cette discussion eût infailliblement amené une rupture, si la cour de Londres n'avait ordonné à lord Bentinck de désavouer la démarche du prince François-Xavier-Joseph, fils de Ferdinand IV, et de renoncer à l'évacuation demandée; elle fit annoncer en même temps au roi de Naples qu'elle approuvait dans son entier le traité d'alliance conclu entre l'empereur d'Autriche et lui.

Toutefois ces contestations n'avaient pas empêché le général anglais de commencer ses opérations; instruit que l'escadre portant sa deuxième division venait d'arriver dans le golfe de la Spezzia, il voulut en faciliter le débarquement; à cet effet, il se porta de Pise et de Lucques, le 23 mars, sur la Magra, et força le poste français de Sarzana à repasser cette rivière.

Derniers événements militaires en Italie. — Pendant que ces événements se passaient au nord et au sud-est de la France,

la deuxième division de l'expédition anglo-sicilienne ayant pris terre à Lerici, dans la rivière de Gênes, lord Bentinck, en même temps qu'il laissait un détachement devant le fort Sainte-Marie pour en faire le siége, se mit en marche sur Gênes, le long de la côte; mais il fut bientôt arrêté à Sestri-di-Levante, où le général Rouyer Saint-Victor, avec environ 2,500 hommes provenant des postes évacués et de quelques renforts tirés de Gênes, avait pris position dès le 28 mars.

Le fort Sainte-Marie succomba le 1er avril, après un bombardement de quatre jours; et lord Bentinck, maître alors du golfe de la Spezzia et de la vallée de la Magra, par laquelle il pouvait être renforcé des Napolitains, prévenu d'ailleurs qu'une des divisions du corps anglo-sicilien devait arriver incessamment de Catalogne, où elle n'était plus nécessaire, crut pouvoir attaquer, le 7, les Français, en avant de Chiavari. Le combat fut opiniâtre, et les conscrits de la réserve se conduisirent comme de vieux soldats; mais le général français, inquiété par les embarcations ennemies sur la côte, et par des insurrections sur ses derrières, dans la vallée de Fontana-Buona, se retira en arrière de Rapalo, où il fut relevé par le général Pégot, que le vice-roi avait précédemment envoyé à Gênes. Cet officier, se voyant menacé d'un débarquement vers Recco et Sori, fit sa retraite pendant la nuit du 10 au 11 sur le Montefaccio; il s'y maintint durant toute la journée du 12, contre les attaques d'une brigade anglo-sicilienne; mais il dut encore profiter de la nuit pour continuer son mouvement rétrograde et prendre poste derrière la Sturla, sur les hauteurs d'Albaro, sa gauche couverte par le fort de Richelieu.

Cependant l'amiral Pelew étant venu mouiller près de Nervi, le trouble et la consternation se répandirent dans Gênes, où des émissaires anglais soufflaient depuis trois mois le feu de l'insurrection. Le général Frezia, presque sans moyens matériels de défense, prit les mesures de sûreté qu'il lui fut possible d'employer. Les troupes qui n'étaient pas indispensablement nécessaires à la garde de la seconde enceinte et des batteries de la côte, entrèrent en ligne derrière la Sturla : le général Callier eut ordre de venir, avec la garnison de Savone, prendre position à Sestri-di-Ponente. Cette dernière troupe fut remplacée dans

son poste par quelques compagnies d'un régiment de gardes nationales de Toulon, que l'on tira de Port-Maurice et d'Alassio.

Les journées du 13, du 14 et du 15, se passèrent en tentatives inutiles de la part des Anglais pour rejeter les Français dans Gênes; mais malheureusement le général Pégot fut mis hors de combat.

Combat de la Sturla. — Enfin, le 17, l'armée anglo-sicilienne, secondée par l'escadre de l'amiral Pelew, fit une attaque générale de la position : deux divisions anglo-siciliennes en attaquèrent la droite; deux autres colonnes assaillirent le centre et la gauche, et des embarcations firent une fausse attaque entre Sestri et Saint-Pierre d'Arena. Tous les efforts des ennemis, aidés d'une vive canonnade de l'escadre, ne purent chasser les Français; mais un régiment d'insurgés italiens parvint à les déloger du fort Sainte-Thècle et du fort Richelieu; le général Piat, qui commandait ce dernier fort, ayant capitulé, repassa le Bisegno en bon ordre, et se disposa à défendre l'enceinte extérieure de Gênes. Quelques bombes ennemies étaient déjà tombées dans cette ville et y avaient beaucoup accru la fermentation. L'évêque, en vue d'éviter une insurrection générale, se joignit au maire pour supplier le général Frezia de prévenir la ruine entière de Gênes; la faiblesse et l'épuisement des moyens de défense étaient extrêmes; le 20, la capitulation fut conclue, et la garnison, forte de 4,000 hommes environ, sortit de la place, le 21, avec les honneurs de la guerre.

Pendant qu'une division de quelques milliers de conserits français, disputait encore pied à pied le littoral de la rivière de Gênes à l'armée anglo-sicilienne, le roi de Naples et le maréchal de Bellegarde avaient signé, le 7 avril, sur les bords du Pô, une convention portant que les Anglo-Siciliens évacueraient la Toscane, tandis que l'armée napolitaine passerait le Taro, s'emparerait de Plaisance et chercherait à franchir le Pô, pour expulser les troupes françaises de la Lombardie. Toutefois, le roi de Naples, craignant toujours le ressentiment de son beau-frère, retarda ce dernier mouvement jusqu'au 13 avril, à l'époque où lord Bentinck arrivait sous les murs de Gênes.

Le prince Eugène se disposa en même temps à tenir les Na-

politains en échec. A cet effet, il confia le commandement du corps de droite, fort de onze bataillons et neuf escadrons, au général Maucune, récemment arrivé à l'armée; celui-ci plaça la brigade Soulier à Grugno et Sanguinara, avec des postes à Sorugna et Plaisance; celle du général Vandeden à Castel-Guelfo, gardant Nocetto et Borgo-San-Donino avec une réserve de trois bataillons. Une partie de la cavalerie du général Rambourg fut détachée en cordon le long du Taro; l'autre demeura dans ce dernier bourg.

Le roi de Naples s'avança, le 13, sur le Taro, et passa cette rivière malgré la vive résistance qu'il éprouva de la part des généraux Vandeden et Rambourg. Le général Maucune se replia en bon ordre sur Fiorenzola et ensuite derrière la Nura. La perte des Austro-Napolitains[1], dans cette journée, s'éleva à plus de 900 hommes hors de combat; les Français en avaient eu 350 environ tués, blessés ou pris. Le lendemain, Joachim fit forcer le passage de la Nura par son avant-garde. Après plusieurs autres engagements très-vifs, dans lesquels le général Maucune déploya autant d'habileté que ses troupes montrèrent de fermeté, le prince Eugène ayant appris l'abdication de son père de la suspension d'armes conclue à Paris, nomma des commissaires pour traiter, avec ceux du maréchal de Bellegarde, de l'évacuation de l'Italie. Les places de Palma-Nova, Osopo, Venise et Legnago, furent d'abord remises aux Autrichiens. Dans les premiers jours de mai, les troupes françaises repassèrent les Alpes, sous la conduite du lieutenant général Grenier; non pas toutefois sans jeter, du sommet de ces montagnes, un dernier et triste regard « sur cette terre dont l'indépendance n'avait pu être cimentée par les brillants faits d'armes et par le sang d'une génération entière de braves[2]. »

[1] Le roi de Naples avait avec lui dans cette expédition le corps autrichien du général Nugent, fort de quatre brigades, la division Carascosa, infanterie, une autre de cavalerie, et sa garde.

[2] Koch.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE

DU TOME SECOND.

ANNÉE 1814.

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.

